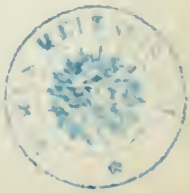
Bibliothèque
ÉCOLE LIBRE
St. JOSEPH DE LILLE
A6



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annalesdephiloso35pari

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

III SÉRIE. TOME XVI.— N° 91 ; 1847.

IIIe SÉRIE.

AVIS.

Le titre de ce volume sera donné à la fin, avec la *table* de *tous les articles*, sans préjudice de la *table des matières*, qui sera placée à la fin du volume.

Comme les *Annales* sont lues par beaucoup de personnes, et sont un livre d'usage, nous nous sommes décidés à employer un *papier collé*, qui permettra d'écrire sur les marges comme sur un papier ordinaire, et un papier *mécanique* fabriqué exprès, beaucoup plus fort que les papiers ordinaires, comme on peut le voir dans ce numéro; c'est une augmentation de dépense que nous faisons volontiers pour l'avantage et la commodité de nos abonnés.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME,

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ;

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Chevalier de l'ordre de saint Grégoire-le-Grand,
De l'Académie de la Religion Catholique de Rome et de la Société Asiatique de Paris.

DIXHUITIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME XVI.

(35e DE LA COLLECTION).

ÉCOLE LIBRE SAINT-JOSEPH LILLE

PARIS,

Au bureau des Annales de Philosophie chrétienne,
Rue de Babylone, n° 6, (faub. St-Germain).

1847

Imp. d'Edouard Bautruche, rue de la Harpe, 90.

TABLE DES ARTICLES.

(Voir à la fin du volume la table des matières.)

N° 91. — JUILLET 1847.

Examen de l'ouvrage de M. le ch. de Bunsen intitulé : la place de l'Egypte dans l'histoire de l'humanité (6e et dernier art.); par M. le vicomte de Rougé. 7
Nouvel examen de l'opinion de saint Thomas sur l'origine de nos connaissances; par M. A. Bonnetty. 31
Études critiques sur le rationalisme contemporain, par M. l'abbé de Valroger (3e art.); par M. l'abbé Cauvigny. 49
Dictionnaire de diplomatique, ou cours philologique et historique d'antiquités civiles et ecclésiastiques. — Lettre G, avec explication des abréviations commençant à la lettre G que l'on trouve sur les monumens et les manuscrits; par M. A. Bonnetty. 66
Si nous avons donné une fausse explication des textes : La parole de Dieu est une semence; c'est une lumière pour nous guider; lettre de Ch. M., et réponse de M. Bonnetty. 75
Nouvelles et mélanges. Encyclique de notre S. P. le Pape Pie IX, pour la réforme des ordres religieux. 80

N° 92. — AOUT.

Légende de Krichna et preuves que quelques circonstances de sa vie ont été empruntées aux évangiles, par M. l'abbé Bertrand. 85
Le Fouriérisme devant le siècle (1er art.); par M. de Lourdoueix. 107
Lettre de Dom Gardereau exposant ses opinions philosophiques et théologiques avec la réponse de M. Bonnetty (3e art.). 126
Nouvelles découvertes sur les ruines de Ninive, par M. Layard; la ville de Nemroud. 145
Didier, abbé du Mont-Cassin, et pape sous le nom de Victor III, ami et ferme soutien du pape saint Grégoire VII (1er art.); par Dom Luigi Tosti, traduit par M. de Montrond. 150
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 111 des *Annales de la propagation de la foi.* 163

N° 93. — SEPTEMBRE.

Le Fouriérisme devant le siècle (2e art.); par M. de Lourdoueix. 165
Quelques observations sur les travaux de M. de Bunsen, de M. Lepsius, et sur l'analyse qu'en a donnée M. le vicomte de Rougé; par M. le ch. de Paravey. 182
Didier, abbé du Mont-Cassin, ami et ferme soutien de pape saint Grégoire VII (2e art.); par Dom Luigi Tosti. 189
Lettre de Dom Gardereau exposant ses opinions philosophiques et théologie (4e art.); avec la réponse de M. Bonnetty. 209
Quelques observations sur les voyages exécutés en Orient et sur la di-

rection qu'il conviendrait de leur donner, par M. Jules Mohl, de l'Institut. 230
Nouvelles et mélanges. Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 112 des *Annales de la propagation de la foi.* 243

N° 94. — OCTOBRE.

Examen critique de quelques reproches et de quelques conseils adressés au clergé français, par M. l'abbé Gioberti; par M. Bonnetty. 245
Examen du Christ et l'Evangile de M. l'abbé Chassay; les rationalistes Allemands; par M. l'abbé André. 268
Nouvelle adhésion donnée à nos doctrines, par un professeur de théologie. 285
Lettre de Dom Gardereau exposant ses opinions philosophiques et théologiques (5e art.); avec la réponse de M. Bonnetty. 289
Des mœurs et des coutumes des tribus Koukies, (1er art.); par M. l'abbé Barbe, missionnaire apostolique. 304
Nouvelles et mélanges. — Bref de sa sainteté Pie IX contre l'Hermésianisme. — Allocution de S. S. portant création d'un patriarche résidant à Jérusalem. — *Paris.* Nouvelles des missions catholiques extraites du n° 113 des *Annales de la propagation de la foi.* — Nombre des églises rendues aux chrétiens en Chine. 313

N° 95. — NOVEMBRE.

Examen critique de la Christologie rationaliste de M. Jean Reynaud; par M. l'abbé Chassay. 325
Spicilège liturgique, ou recueil d'hymnes, en usage dans l'église avant le 16e siècle (3e art.); par M. A. Comberguille. 342
Examen de quelques erreurs rationalistes et panthéistes professées dans les écoles au 13e siècle, par M. A. Bonnetty. 357
Lettre de Dom Gardereau exposant ses opinions philosophiques et théologiques (6e art.), avec la réponse de M. Bonnetty. 381
Des mœurs et des coutumes des tribus Koukies. (Suite et fin); par M. l'abbé J. Barbe. 411
Nouvelles et mélanges. — Rescrit du Saint-Siège sur les collèges mixtes fondés par le gouvernement anglais en Irlande. — Bref de sa sainteté Pie IX adressé au P. Péronne. 418

N° 96. — DÉCEMBRE.

Exposition du système de M. Cousin sur la philosophie de l'histoire, par M. l'abbé Cauvigny. 421
Notice sur la première découverte des Védas, par M. Bach, de la société asiatique de Paris. 434
Lettre de Dom Gardereau exposant ses opinions philosophiques et theologiques avec le réponse de M. Bonnetty (7e et dernier article). 444
Nouvelles et mélanges. Allocution de sa sainteté Pie IX, prononcée le 17 décembre 1847. 481
Compte-rendu, à nos abonnés, par M. Bonnetty. 488
Table générale des matières. 493

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 91. — Juillet 1847.

Archéologie Egyptienne et Biblique.

EXAMEN
DE L'OUVRAGE DE M. LE CHEVALIER DE BUNSEN

INTITULÉ :

LA PLACE DE L'ÉGYPTE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

Sixième et dernier Article[1].

3e volume de Manéthon. — 20e dynastie, rois fainéans, usurpation des grands prêtres d'Ammon. — Les monumens complètent la dynastie Bubastite, mais ils forcent à en corriger le chiffre ainsi que celui des dynasties éthiopiennes et saïtes. — Résumé. — Concordances de l'histoire égyptienne avec l'histoire hébraïque, jusqu'au règne de Scheschenk Ier. — Recherche des pharaons de Moyse et de Joseph. — Ce patriarche a gouverné l'Égypte sous un roi national. — Incertitude considérable dans les dates, avant la 22e dynastie. — Essai d'une détermination chronologique fondée sur la nature de l'année vague égyptienne. — Autre essai fondé sur l'ère de Ménophrès. — Doutes sur toutes les dates antérieures à Ahmès. — Vérité des données générales de l'histoire de Manéthon et de la très-haute antiquité du peuple égyptien. — Doutes sur la possibilité de fonder une chronologie exacte sur la généalogie d'Abraham. — Moyse n'a pas fixé les dates du déluge et de la création. — Ces dates sont étrangères à la portée des grands faits par lesquels la Genèse commence l'histoire de l'homme. — Intime union des études égyptiennes et bibliques.

Le 3e *volume* de Manéthon qui commençait avec la 20e dynastie,

[1] Voir le 5e article au n° 90, tome xv, p. 105.

n'a pas conservé son total, et c'est une perte inestimable ; car, connaissant avec assez d'exactitude le date de Scheschenk Ier, nous en déduirions par une simple soustraction la durée des 20 et 21e dynasties. Ce secours nous serait d'autant plus nécessaire, que les monumens obligent de faire quelques corrections à chaque instant et prouvent que les chiffres actuels des listes ne méritent pas une confiance entière. C'est ici le cas d'apprécier le caractère particulier des extraits d'*Eusèbe*, dont nous aurons quelquefois à nous servir. Uniquement occupé de raccourcir l'histoire de *Manéthon*, Eusèbe lui accorde si peu de confiance, qu'il s'étonne de le trouver à peu près d'accord avec la Bible à la captivité de *Joachaz*. Il fait mourir *Josias* sous un autre roi que *Nécho*, ce qui ne l'arrête pas dans ses calculs ; aussi ne remarque-t-il pas qu'il est en arrière de 20 ans à l'époque de *Tarhaka* ; enfin, il place hardiment le règne de *Scheschenk* Ier, 120 ans après la prise de Jérusalem par ce même roi. Nous sommes pleinement de l'avis de M. de Bunsen, qui s'attache à l'*Africain* dont la méthode est bien supérieure ; cependant, comme nous ne possédons ses listes que par le seul extrait du *Syncelle*, et que celles d'Eusèbe nous parviennent par trois voies différentes, comme le canon chronologique de l'évêque de Césarée nous fournit de plus, pour les dernières dynasties, des chiffres qui n'ont pu s'altérer par la négligence des copistes, ces chiffres méritent d'être pris en considération toutes les fois que les monumens forcent à rectifier ceux d'*Africain*, ou toutes les fois qu'Eusèbe, malgré sa tendance évidente, porte un nombre d'années plus considérable. Ce n'est pas une pétition de principe que de modifier ainsi la règle de M. de Bunsen : la méthode d'*Africain* toujours, mais quelquefois les chiffres d'*Eusèbe*.

Manéthon ne donne pas les noms des rois de la 20e dynastie, mais l'ordre des monumens amène ici, presque avec certitude, *Ramsès IIIe hikpen*, et les 10 *Ramsès* qui lui succédèrent. Il n'est pas probable que le nom de ce grand conquérant ait été primitivement omis dans les listes, et nous pensons que c'est ce nom qui, primitivement placé en tête de la 20e dynastie, est plus tard venu remplir la lacune qui suivait *Ménéphthah* dans la 19e.

Le total d'*Africain* est de 135 ans, que M. de Bunsen change en 185 ans, sans que nous en voyions une raison décisive. La fin de

cette dynastie présente une complication qui peut fournir à l'histoire un curieux chapitre. Je veux parler de l'usurpation habile des grands prêtres d'*Ammon*, qui réduisent peu à peu les *Ramsès* au rôle des derniers Mérovingiens. Il sera intéressant d'étudier la série de ces envahissemens successifs dans les salles du temple de *Chons*, que M. Prisse a fait déblayer à Karnak. Le grand prêtre *Péhor-se-Amoun* donne encore au roi les titres officiels des *Pharaons*, mais il prend déjà la qualité de *seigneur et gouverneur des deux régions*; un peu plus tard il renferma son nom dans le cartouche princier. M. de Bunsen voit dans ce personnage et dans sa famille, les derniers rois de la 21e dynastie, celle de *Tanis*, mais il reconnait lui-même combien les noms sont différens ; d'ailleurs, au lieu d'être placés à la fin de la dynastie suivante, ces personnages sont contemporains des derniers *Ramsès*. *Piankh* qui succède au pouvoir de *Péhor* ne paraît pas avoir porté le titre de roi, mais son fils *Pihem* [1], s'en attribue tous les honneurs, ainsi qu'un second *Pihem* et son fils, dont le nom propre était le prénom vénéré de *Thoutmès* IIIe, *Ra menter*. Tous ces noms sont martelés et n'ont échappé à la réaction que dans quelques parties peu accessibles à la vue. Ceci nous indique pourquoi nous ne trouvons pas à *Thèbes* les noms de la dynastie *Tanite*. Les grands prêtres d'*Ammon* purent s'y maintenir tout puissans, longtems après la mort du dernier *Ramsès*. Leur famille succomba plus tard, comme le prouvent les outrages faits à leurs noms, mais pour se relever plus éclatante sous *Scheschenk* Ier, qui se rattache à *Péhor* par le sacerdoce héréditaire d'*Ammon*, que possédait aussi sa famille.

L'histoire de cette usurpation donne une grande valeur à la conjecture émise par Champollion [2] sur l'identité de ces *Ramsès* avec la famille de *Rampsinitès*, dont l'histoire est rapportée dans le 1er livre

[1] M. de Bunsen lit *Pischem*. La valeur du caractère médial, *la gousse d'acacia* est égale à la syllabe *hem* dans une variante du nom de la reine *Mout hemet* ou *la mère de la grace*; y est remplacé par seul ou .

[2] *Seconde lettre* au duc de Blacas.

de *Diodore*. On est heureux de pouvoir parer la nudité des listes avec un de ces précieux morceaux d'histoire que les Grecs ont conservés. Cette identité entraîne celle de *Ramsès III* (*hik pen*) avec le *Rampsinitès* d'Hérodote et le *Remphis* de Diodore, le roi aux *immenses trésors*. Le roi qui le précédait s'appelait *Kétès* ou *Ketna*, suivant les divers manuscrits ; Diodore avertit que c'est le *Protée*, également prédécesseur de *Rampsinitès*, à qui Hérodote rapportait la visite de la belle Hélène ; or, le dernier roi de la 19e dynastie est également désigné dans *Manéthon* comme contemporain de la guerre de Troie. Son nom propre égyptien, en retranchant toutes les épithètes, se lit *Set nakht*, ce qui ressemble beaucoup à *Ketna*, comme le remarque M. de Bunsen. *Champollion*, ne possédant point alors la véritable série de tous ces rois, ne pouvait vérifier tout ce fragment de Diodore, à partir des troubles qui précédèrent *Protée* jusqu'à l'anarchie qui termina les rois fainéans.

Tous les textes sont d'accord pour donner 130 ans à la 21e dynastie.

La 22e a été toute mutilée par *Eusèbe*. L'*Africain* cite fort exactement les 9 rois en nommant seulement *Scheschenk Ier*, *Osorchon Ier* et *Takellothis*. Les monumens nous ont rendu les six autres [1], mais en nous apprenant que les chiffres d'*Africain* sont altérés. Nous connaissons en effet la 22e année de *Scheschenk Ier*, à qui l'*Africain* n'en donne que 21 ; la 15e de *Takelot Ier*, qui n'en a plus que 13, et enfin la 29e de *Scheschenk III*. Ceci nous oblige à une correction assez notable ; nous lisons 140 ans au lieu de 120. M. de Bunsen, plus hardi, lit 150 ans.

Rien ne paraît suspect dans le chiffre de 89 ans donné par l'*Africain* pour la 23e dynastie ; mais il a fait une réduction immense sur le règne de *Bokkoris*. Ce roi, qui compose à lui seul la 24e dynastie, fut, suivant Diodore, un grand législateur ; son père, *Tnépacht*, avait fait une invasion en *Arabie*, et cependant *Manéthon* ne le cite pas comme souverain. Cette circonstance nous fait croire que *Tnépacht* et *Bokkoris* lui-même ont régné pendant un certain tems appartenant dans le canon officiel à la dynastie précédente. *Eusèbe*,

[1] La série complète se compose maintenant de : 1er *Scheschenk Ier*, 2e Osorkon Ier, 3e Péhor, 4e Osorkon II, 5e Scheschenk II, 6e Takélot Ier, 7e Osorkon III, 8e Scheschenk III, 9e Takélot II.

qui n'allonge pas volontiers, lui donne 44 ans, mais il réduit énormément la dynastie précédente. Aussi regardons-nous les 6 ans d'*Africain* non comme une faute de copiste, mais comme le résultat d'un travail chronologique.

La dynastie éthiopienne, qui commence au triomphe de *Schévek Ier*, n'est plus portée dans *Africain* que pour 40 ans, mais *Eusèbe* en donne 44, ce que, d'après sa méthode, nous ne pouvons regarder que comme un minimum. En effet, les inscriptions vont jusqu'à la 20e année de *Tahraka*, ce qui dépasse le chiffre d'*Africain* [1]. Heureusement Hérodote, en parlant de *Sabako*, dit que son règne a duré 50 ans ; ce que nous entendons, avec M. de Bunsen, de toute la dynastie éthiopienne.

La 26e dynastie présentait deux écueils pour la justesse des calculs. D'une part, les Ethiopiens n'étaient pas encore complètement chassés, puisqu'ils tuèrent, suivant Hérodote, le 3e roi de la dynastie, *Nécho*, père de *Psammétik*. En effet, Eusèbe compte, en tête de cette dynastie *Saïte*, un Ethiopien *Amméris*. M. Lepsius a trouvé à *Thèbes* une reine nommée *Amniritis*, qui, vers cette époque, prend les doubles cartouches, et s'arroge ainsi le plein pouvoir royal. Il y eut donc ici quelques règnes parallèles jusqu'à *Psammétik Ier*. L'esprit judicieux d'*Africain* a évité cette faute d'*Eusèbe*, qui nous a néanmoins valu un précieux renseignement. Ils ont évité l'un et l'autre de grossir leurs listes des 12 tyrans ou souverains partiels dont *Psammétik* réunit enfin le pouvoir ; on voit comment tous ces faits font apprécier la méthode vraiment chronologique d'*Africain*. Une erreur s'est néanmoins glissée dans le chiffre des règnes de *Nécho II* ou de *Psammétik II*. Deux stèles, appartenant l'une au *Musée de Leyde*, l'autre à celui de *Florence*, prouvent qu'il faut compter à peu près 10 ans de plus à l'un de ces rois. Si la correction est appliquée à *Nécho*, elle donne 15 ans et un mois pour la durée de son règne. Hérodote, qui devient un excellent guide, même pour la chronologie, à partir de l'arrivée des Grecs en Egypte, lui donne en effet 16 ans ; aussi n'hésitons nous pas à lire avec M. de Bunsen 160 ans au lieu de 150, dans la liste d'*Africain*, pour la 26e dynastie.

[1] Voir dans Leemans, *lettre à Salvolini*, les deux stèles funéraires des deux Psamméticus.

Le canon de *Ptolémée* accompagne les dernières dynasties avec son autorité souveraine, depuis la conquête de *Cambyse*. M. de Bunsen a fixé l'introduction de ce roi dans le canon égyptien à la 3e année de son règne, en se fondant sur ce fait qu'*Africain* lui compte 6 années de règne en Egypte. L'*Africain* se trouve ainsi dans un parfait accord avec le *canon astronomique*.

L'AFRICAIN.	ans	mois	CANON DE PTOLÉMÉE.	
27e dynastie Persanne,	124	4	De Cambyse.	6
			Darius Ier.	36
28e — Saïte.	6		Xérxès.	21
			Artaxerxès I.	41
29e — Mendésienne.	20	4	Darius II.	19
30e — Sébennyte.	38		Artaxerxès II.	46
Derniers persans.	8		Ochus.	21
			Arogus.	2
			Darius III.	4
	196	8		196

Après avoir ainsi recherché la valeur des époques partielles, M. de Bunsen sent enfin la nécessité de mesurer l'ensemble de sa course, d'asseoir une récapitulation sur un point fixe et reconnu. Ce n'est, en effet, qu'en partant d'une base commune et certaine qu'on peut mettre à profit les synchronismes fournis par l'histoire des peuples voisins. Ce secours était bien nécessaire, car, si nous n'avons pu trouver l'*Africain* en défaut quant à la méthode, ses chiffres partiels et même les totaux des dynasties, n'ont pu supporter la confrontation des inscriptions, sans déceler des fautes ou des altérations. L'histoire Biblique fournit jusqu'au 8e siècle le moyen de vérifier nos corrections. M. de Bunsen n'a garde de négliger ce précieux moyen, mais fidèle à sa désolante méthode, il commence par s'éloigner du calcul ordinaire pour l'histoire hébraïque, sauf à publier plus tard ses raisons ; de sorte qu'il nous est impossible d'apprécier pourquoi la victoire de *Scheschenk* Ier est placée par lui en 962 (av. J.-C,); les calculs du P. *Pétau* la plaçaient en 971, et ceux de Volney en 978.

Le tableau synchronique de M. de Bunsen, et toute sa récapitulation, reposant donc d'une part sur une discussion future du comput hébraïque, et de l'autre sur une chronologie égyptienne dont nous

avons attaqué toutes les bases, nous n'y arrêterons pas nos lecteurs en ce moment ; toutefois, nous n'aurions pas osé leur faire parcourir cette série de chiffres isolés, si l'on n'en pouvait tirer une donnée générale d'une haute importance dans l'histoire de la race humaine. Essayons de rassembler brièvement ces membres épars, et de voir avec quel degré d'erreur nous pourrions mesurer la grandeur du colosse entier.

En remontant jusqu'à l'invasion de *Cambyse*, nous avons détaché un premier groupe qui nous conduit avec certitude à l'année 527 avant l'ère chrétienne [1]. Si nous étudions une seconde période, qui comprend 183 ans jusqu'à la 14e année d'*Ezéchias*, les premières corrections qu'Hérodote et les stèles des deux *Psammiticus* nous ont forcé de faire aux 26 et 25e dynasties, se trouvent vérifiées par quatre événemens de l'histoire hébraïque [2].

AN. AV. J.-C.	DATE BIBLIQUE.	ÉVÉNEMENS.	DATE ÉGYPTIENNE.
586	11e de Sédécias.	Jérusalem prise, Jérémie chez le roi Hophra.	Ouahphrahet, 6e année.
603	4e de Joakim.	Nécho battu sur l'Euphrate.	Nécho II, 10e année.
607	31e de Josias.	Nécho tue Josias à Mageddo.	Nécho II, 6e année.
688	48e de Manassé.		26e dynastie, 1e année.
710	14e d'Ezéchias.	Sanchérib se retire devant Tirhaka.	25e dy. Téharka, 6e année.

[1] C'est la 3e année de *Cambyse*, où le *canon* fait cesser officiellement le règne de *Nectanébo II*. Le texte du *Syncelle* dit la 5e année, mais comme Cambyse n'a régné que 8 ans, qu'il est compté pour 6 ans dans la dynastie et que le total garantit l'exactitude de ce dernier chiffre, il est certain qu'*Africain* avait écrit la 3e année.

[2] Cette période se compose pour l'histoire biblique, 1° de 59 ans comptés dans le canon de Ptolémée, entre la 3e année de Cambyse et la 19e de Nabocolassar, époque de la prise de Jérusalem sous Sédécias (IV Rois XXV; Jérémie, LII, 29) et puis de 124 ans et 9? mois ainsi distribués : Sédécias, 10 ans 3? mois; Jéhoakim, 3 mois; Eliakim, 11 ans; Joachaz, 3 mois; Josias, 31 ans; Amon

Rien de plus difficile que d'accorder les différens chiffres des rois d'*Israël* et de *Juda*, à partir d'*Ezéchias*, et les chronologues y ont vainement épuisé leur érudition. Il nous paraît plus sage de s'en tenir à la liste des rois de *Juda*, qui dut être inscrite plus exactement dans les livres sacrés de Jérusalem. Mais elle présente elle-même quelques difficultés dans les récits du *Livre des chroniques* et des *Livres des rois*. Volney, après un examen attentif trouve un total de 252 ans jusqu'à la 5e année de *Roboam*; M. *Archinard*[1], dans un travail spécial sur la *chronologie sacrée*, va jusqu'à 267 ans. Les recherches de Volney nous ont paru les plus satisfaisantes pour cet endroit. Nous y ajouterons toutefois un interrègne de 4 ans, clairement indiqué par cette double mention du IVe *Livre des rois* (ch. VIII, 20 et 25), que *Joram* règna 8 ans, et que son fils *Ochozias* ne monta sur le trône que la 12e année. Nous sommes ainsi d'accord avec M. de Bunsen qui a compté 255 ans pour cet intervalle.

ANNÉE.	DATE BIBLIQUE	ÉVÉNEMENS.	DATE ÉGYPTIENNE.
720	4e d'Ezéchias et la 6e d'Hosée.	Hosée secouru par Soua.	Schévek II.
738		25e dynastie (50 ans).	Schévek Ier, 1re année.
744		24e dynastie (6 ans).	Bockoris, 1re année.
833		23e dynastie (89 ans).	Pétubastès, 1re année.
936	14e d'Asa.	Il bat Zérah l'Ethiopien.	Ousarken Ier, 13e année.
965	5e de Roboam[2].	Prise de Jérusalem par Scheschak.	Scheschenk Ier, 8e année.
973		22e dynastie (140 ans).	Scheschenk Ier, 1re année.

2 ans; Manassé, 55 et fin du règne d'Ezéchias, 15 ans. Total 59+124=183 ans. Elle correspond à 160 ans 1/2 pour la 26e dynastie, et 22 ans et quelques mois de Téharka.

[1] Chez Cherbuliez, Paris, 1841.

[2] Il y eut 29 ans entre ces deux événemens, 12 de Roboam, 3 d'Abia et 14 d'Asa.

La concordance de ces deux derniers événemens prouve qu'on ne peut placer la prise de Jérusalem vers la fin du règne de *Scheschenk*, car le roi *Ousarken* répond à *Zarah*, malgré la différence apparente de ces deux noms ; la nasale est omise comme dans le nom hébreu *Scheschak* pour *Scheschenk*, et le *k* s'est changé en *h* aspiré, changement qui se rencontre même dans les divers dialectes égyptiens.

Les difficultés que nous avons signalées dans chacune des deux séries forcent d'avouer que malgré tous ces synchronismes, une erreur d'environ 15 ans serait très-acceptable à cette première limite de nos calculs ; mais l'incertitude va prendre de bien plus grandes proportions en nous éloignant du règne de *Scheschenk Ier*.

Les divers auteurs qui ont calculé la période de l'histoire sacrée, qui s'étend jusqu'à la sortie d'Égypte, présentent une différence de plus de 150 ans dans leur résultat, suivant qu'ils envisagent les divers gouvernemens des Juges, comme partiels ou comme successifs. Mais, le *Livre des rois* s'exprime d'une manière assez positive pour que nous pensions devoir nous y attacher exclusivement. La détermination chronologique de la fondation du temple a pour nous une bien autre autorité que l'addition de nombres partiels dont nous ne pouvons maintenant connaître les rapports comme on les connaissait à l'époque où cette date importante fut fixée dans le Livre sacré [1].

Il est bien regrettable que Moyse n'ait pas donné le nom propre du *Pharaon* son persécuteur ; en le vouant à l'oubli, il nous a privé d'un secours inestimable pour les calculs égyptiens. *Africain* et *Eusèbe* sont d'accord pour donner 130 ans à la 21e dynastie, mais à la 20e, *Eusèbe*, donnant un chiffre plus élevé, nous autorise à croire que celui d'*Africain* a été altéré ; nous emploierons ce chiffre de 178 ans [2],

[1] On pouvait alors consulter le *livre des guerres du seigneur*, et le *livre des actions des rois de Juda*, auxquels la bible se réfère souvent dans ses récits, et que nous ne possédons plus. Remarquons cependant que ni saint *Paul*, ni *Josèphe* ne se sont crus obligés de se soumettre au sens de ce verset qui nous paraît si clair : *factum est ergò quadringintesimo et octogesimo anno egressionis filiorum Israël de terrâ Egypti, in anno quarto, mense Zio (ipse est mensis secundus) ædificari cœpit domus Domino....* III *Rois*, c. VI, v. 1.

[2] 178 ans dans le *Syncelle*, dans le *texte arménien* 172 ; mais le même texte arménien emploie la même dynastie dans le canon pour 178 ans, c'est donc là le vrai chiffre d'Eusèbe.

en notant le doute qui s'y rattache, puisque la série monumentale n'est pas assez complète pour y suppléer. Ce doute s'étend jusqu'à la série royale, puisque nous ne savons pas au juste comment l'usurpation des grands prêtres thébains était introduite dans les annales nationales. Nous avons reconnu *Ramsès III*e (*Hikpen*) comme le chef de cette dynastie. Le chiffre de la 29e dynastie nous a de même inspiré peu de confiance, puisque la seconde partie de la liste est toute viciée ; malheureusement cette partie répond à 4 souverains dont les dates nous manquent sur les monumens et les papyrus ; mais ce n'est pas une raison pour les supprimer, comme le fait M. de Bunsen, et nous nous contenterons, faute de mieux, du total d'*Africain* (209 ans).

Nous avons vu qu'*Eusèbe* avait allongé la 18e dynastie par suite d'une erreur qu'*Africain* n'a point partagée, nous nous en tiendrons au total de ce chronologue ; mais en remarquant que les nombres de détail peuvent difficilement guider au milieu de ce dédale de règnes et d'usurpations. L'histoire des successeurs d'*Horus* est à faire, nous ne pouvons néanmoins effacer cette partie de la dynastie en face des textes et des monumens qui s'y opposent, mais nous ne serions pas étonnés de n'avoir déterminé le règne d'*Amos* qu'avec un siècle d'erreur, puisque depuis 4 dynasties nous n'employons que des chiffres *probables*.

C'est ici que se présente la difficile question du séjour en Égypte et de la délivrance du peuple hébreu. Si nous suivions aveuglément Josèphe, il serait évident que les traditions égyptiennes auraient rapporté cet événément au dernier roi de la 18e dynastie. Mais il pense lui-même que cet Aménophis a été forgé tout exprès pour donner un corps historique aux infamies qu'une tradition haineuse attribuait aux Hébreux. Nous ne comprenons pas mieux sa place au point de vue des monumens, car rien ne laisse soupçonner jusqu'ici un règne entre Ramsès Ier et Séti Ier ; nous avons vu d'ailleurs que les deux légendes de Séthos ne peuvent guères s'appliquer au même personnage, ce qui nous autorise à penser que la confusion de ces deux récits est la source de la confusion des listes en cet endroit, et que l'existence d'un Aménophis à la fin de la 18e dynastie aurait besoin d'autres preuves. Le récit de cette invasion des peuples d'Asie que l'historien attribue à

l'instigation des juifs n'a d'ailleurs rien de commun avec la narration de Moyse qui n'indique ni une invasion, ni une supériorité même momentanée de son peuple. Quoiqu'il en soit, les chiffres d'Africain, pour ces trois dernières dynasties, amènent la sortie d'Egypte vers le commencement du règne de Séthos Ier.

ANNÉE.	INTERVALLE.	HISTOIRE SACRÉE.	HIST ÉGYPTIENNE.	MONUMENS.
965		5e année de Roboam.	Expédit. de Scheschenk.	Scheschenk Ier, 8e.
1006	41 ans.	Construction du temple.		
1103			21e dynastie, (130 ans).	
1281			20e dynastie, (178 ans).	Ramsès hik pen.
1486	480	Sortie d'Egypte.		Séthos, 1e année.
1490			19e dynastie (209 ans).	
1566	80	Naissance de Moyse.		Acherrès, 10e an?
?	?	*Rex novus*. Persécution.	Successeurs d'Horus.	Acherrès?
1631	65	Mort de Joseph.		Aménotp III, 13?
1701	70	Venue de Jacob.	Amessès et Thoutmès Ier.	
1711	10	Elévation de Joseph.	Amessès et Thoutmès Ier.	
1778			18e dynastie (263 plus, 25 Africain).	Ahmès, 1re année.

Nous regardons comme un point bien établi et de la plus haute importance, que l'administration de *Joseph* eut lieu sous un prince de race *égyptienne* et non sous un roi *pasteur*, comme on l'a plusieurs fois prétendu. Toute l'histoire de *Joseph* le prouve dans chaque détail ; il est acheté par un fonctionnaire dont le nom est purement égyptien ; son beau père, prêtre du soleil à *Héliopolis*, porte le même

Nous disons seulement que les bases sur lesquelles on l'avait fondée jusqu'ici n'étaient pas acceptables, puisque en reconnaissant *Ramsès III*e, *Hik pen* pour chef de la 19e dynastie, au lieu de le placer en tête de la 20e, les noms donnés par les monumens contredisaient ceux des listes historiques avec une persévérance qui rendait toute confrontation impossible. Nous nous sommes contentés de poser dans chaque série les chiffres que la discussion nous a indiqués, sans nous permettre aucune correction arbitraire. Cette méthode est loin de trancher toutes les difficultés, mais elle amène l'Exode vers l'époque même où la tradition manéthonienne plaçait l'expulsion des impurs.

Le doute raisonné est le premier pas de la science et nous croyons qu'on en est encore, par rapport à l'enchaînement chronologique des faits si nombreux que nous possédons entre le règne d'*Ahmès* et celui de *Scheschenk Ier*. Cette réserve plaira moins peut être à beaucoup de lecteurs, qui les résultats des diverses chronologies égyptiennes qui se sont succédées depuis 20 ans, et qu'il faut changer chaque fois qu'un nom mieux lu, ou un fait mieux étudié vient déranger les hypothèses adoptées; mais l'étude de l'histoire présente bien d'autres parts où il faut accepter de longues séries de faits importans sans le secours d'une chronologie exacte et satisfaisante.

Frappés des vices inhérens à la méthode des additions successives, les esprits les plus distingués se sont depuis longtems appliqués à chercher l'indication de quelque phénomène céleste qui servit à mesurer un des grands pas du tems, pour vérifier ensuite les appréciations partielles. La première épreuve fut faite sur les zodiaques; nous ne reviendrons pas sur leur histoire, l'erreur avoit pris dans leur interprétation des proportions tellement colossales que l'on n'est plus tenté d'y lire une date des monumens qu'ils décorent, ce qui

à son premier pas dans la Palestine. Les ordres de Dieu le conduisent à l'orient du Jourdain, et ses conquêtes sont d'abord assez restreintes. Les rivages de la Méditerranée étaient occupés par de belliqueuses peuplades sur qui tombait [illegible] les armées égyptiennes, et le monument de *Beyrout* montre que [illegible] marche pour envahir l'Asie. Ce n'est qu'après les victoires de [illegible] royaume des juifs se trouva en contact nécessaire [illegible]; aussi la première expédition après les [illegible] de Jerusalem par *Scheschenk Ier*

d'ailleurs ne serait d'aucun secours, puisqu'ils sont tous de l'époqu romaine. Deux autres tentatives reposent sur des bases plus sérieuse et doivent être étudiées avec soin.

La première est celle que le savan M. Biot a faite pour détermine l'époque précise d'une cérémonie rencée sur les murailles du palai de *Médinet Habou*. Le raisonnemet repose sur la nature de l'*an née vague égyptienne*, si précieuse pur les calculs par la constanc avec laquelle elle fut employée. On sa que ce peuple admettait un année vague de 365 jours sans aucu correction ni intercallation de sorte que chaque jour de cette ane, et chaque fête religieus qui y était attachée, retardant incesmment sur l'année solaire éprouvait un déplacement d'environ *u jour* en *quatre ans*. Il e étoit de même des trois saisons égyptiines de la *végétation* de la *récolte* et de l'*inondation* ; de sorte que, par ex emple, le 1er jour du mois de *pachons* qundiquait le 1er jour de l'*in ondation*, ne concordait réellement avec ce phénomène que pendan 4 ans, après lesquels le déplacement ccessif de l'année vague l faisait passer peu à peu par toutes les phas des trois saisons. *Pachon* ne cessait pas pour cela de s'écrire ou *mois* 1er de l'*inon dation*, quoi qu'il arrivât dans la *végétaon* ou dans la *récolte*. Le prêtres égyptiens expliquaient l'adoption dleur année vague en disan que chaque fête sanctifiait ainsi successivemnt, tous les jours de l'anné solaire. En calculant la valeur de l'année soire à cette époque, M. Bio établit que 1506 de ces années vagues, éqivalaient presque exactement à 1505 années solaires ; ce qui forn un grand cycle, au bou duquel la notation sacrée des divisions duems se retrouve en coïncidence exacte avec la succession des phénmènes naturels qui forment en Egypte les trois saisons d'une anée solaire. Il en résulto qu'en connaissant la date du mois et du jo où a eu lieu un solstice équinoxe dans une année égyptienn vague, on pourrait par rétrograde, savoir à quelle distanc cette année était placée à l'année de coïncidence. Réoroquement l'*année do* ce en 275 avant J.-C., pa un calcul très-simple.

ture.

nom, sa femme elle-même (*Asenet*) rappelle la déesse *Neit*. Le roi lui donne son anneau et un grand collier d'honneur, et nous voyons la même scène représentée à Thèbes dans le tombeau de *Pocri*. La parfaite tranquillité qu'exigent ses grands travaux d'approvisionnement ainsi que les changemens qu'il introduit dans la propriété, sont également incompatibles avec le régime de troubles et d'incursions propre à la souveraineté des *pasteurs*. Joseph est enfin salué par le roi du titre tout égyptien *de sauveur du monde à toujours* [1]. Lorsque ce ministre se sert de l'aversion qu'inspirait aux Egyptiens *les pasteurs de brebis*, pour obtenir à sa famille un domaine séparé dans la terre de *Goschen*, il est évident qu'il parle à des Égyptiens, chez qui saigne encore la plaie récente des *pasteurs*. Touts ces faits donnent une limite supérieure qui ne permet pas de placer l'administration de *Joseph* avant les premiers rois de la 18e dynastie. Il en résulte encore un enseignement bien précieux quant à l'évaluation des erreurs que nous avons pu commettre; c'est que nous ne pouvons pas avoir exagéré la longueur de l'histoire égyptienne pour ces 12 dernières dynasties, puisque nous avons employé un *minimum* pour la date de l'*Exode*, et que néanmoins, cette date recule encore l'administration de Joseph jusqu'au règne de *Thoutmès Ier*.

Toute erreur considérable consistera donc nécessairement dans un chiffre trop restreint pour les 19, 20 ou 21e dynastie. *Joseph* mort, le respect de sa mémoire protège les juifs tant que la famille des *Thoutmès* et des *Aménotf* a conservé le trône; mais les révolutions qui accompagnent et suivent le règne d'*Horus*, amènent des souverains d'une autre race; le roi nouveau qui ne connaissait pas *Joseph*, et qui commence la persécution, serait-il précisément le superstitieux *Bekhenaten?* son nom propre (*Aménophis*), aurait encore aidé à augmenter la confusion dans le récit de *Josèphe*.

Avec de pareils élémens de calcul, nous admirons la confiance de ceux qui ont cru pouvoir reconnaître dans les listes égyptiennes si le Pharaon qui poursuivait *Moyse* avoit succombé dans la catastrophe, mais nous ne la partageons pas. Si l'indication de la Bible était plus

[1] Voyez l'*excellente dissertation* du père Ungarelli, sur le titre ψοντομφανεχ, dans les *Annales de philosophie*, t. VII, p. 340 (3e série).

positive à cet égard ; nous penserions que la défaite dans la mer Rouge doit appartenir au roi qui précéda *Ramsès Ier*, c'est-à-dire qu'elle aurait eu lieu environ 6 ans avant l'époque indiquée par nos chiffres.

Il nous serait sans doute très-facile, en choisissant à propos parmi les chiffres des différens textes, d'arriver à faire cadrer exactement ces événemens avec d'autres périodes de l'histoire égyptienne. Rien n'est plus aisé, par exemple, que d'amener la *sortie des juifs* en concordance avec l'*expulsion des pasteurs*, comme le pensait *Africain*, en choisissant un calcul plus long pour la série des juges d'Israël. On peut, au contraire, amener la sortie d'Egypte sous *Ménéphthah*, fils du grand *Ramsès*, en prenant des chiffres plus larges pour les 19, 20 et 21e dynasties ; cette dernière concordance satisfait, en effet, parfaitement à l'histoire sacrée comme à l'histoire égyptienne et nous ne nions pas qu'elle ne puisse être la véritable [1].

[1] En plaçant l'*Exode* à la 10e année de *Ménéphthah*, on aurait la série suivante :

6. 1486 av.J.-C.	Sortie d'Egypte.	Ménéphtah.	10e année.
5.	Retour de Moyse après un long règne.	Ramsès IIe (66 ans).	
4. 1566	(80) Naissance de Moyse.	Séthos.	51e année.
3.	Roi nouveau. Persécution.	Ramsès Ier ?	
2. 1631	(65 ans) Mort de Joseph.	Tems des troubles.	
1. 1701	(70 ans) Venue de Jacob.	Horus.	

Cette concordance explique à merveille les événemens qui précèdent la sortie d'Égypte, mais on conçoit moins bien que le pouvoir de *Joseph* se soit exercé à l'époque pleine de troubles qui accompagne et suit le roi *Horus*. Elle exigerait une correction de 130 ans dans les chiffres d'*Africain* pour les 19e, 20e et 21e dynasties. Elle répond a-t-on dit, à une grave difficulté : Moyse n'a pas parlé des grandes expéditions de *Ramsès II* et de *Séthos*, parce qu'elles se sont passées avant la sortie d'Egypte, et n'ont pu incommoder les Hébreux ; mais la même question se présente pour les campagnes de *Ramsès IIIe*, *hik pen*. Or, dans tous les cas, les Hébreux étaient partis avant ce dernier roi. Cette question s'éclaircit en considérant l'état du peuple hebreu

Nous disons seulement que les bases sur lesquelles on l'avait fondée jusqu'ici n'étaient pas acceptables, puisque en reconnaissant *Ramsès III*e, *Hik pen* pour chef de la 19e dynastie, au lieu de le placer en tête de la 20e, les noms donnés par les monumens contredisaient ceux des listes historiques avec une persévérance qui rendait toute confrontation impossible. Nous nous sommes contentés de poser dans chaque série les chiffres que la discussion nous a indiqués, sans nous permettre aucune correction arbitraire. Cette méthode est loin de trancher toutes les difficultés, mais elle amène l'Exode vers l'époque même où la tradition Manéthonienne plaçait l'expulsion des impurs.

Le doute raisonné est le premier pas de la science et nous croyons qu'on en est encore là par rapport à l'enchaînement chronologique des faits si nombreux que nous possédons entre le règne d'*Ahmès* et celui de *Scheschenk Ier*. Cette réserve plaira moins peut être à beaucoup de lecteurs, que les résultats des diverses chronologies égyptiennes qui se sont succédées depuis 20 ans, et qu'il faut changer chaque fois qu'un nom mieux lu, ou un fait mieux étudié vient déranger les hypothèses adoptées ; mais l'étude de l'histoire présente bien d'autres parties où il faut accepter de longues séries de faits importans sans le secours d'une chronologie exacte et satisfaisante.

Frappés des vices inhérens à la méthode des additions successives, les esprits les plus distingués se sont depuis longtems appliqués à chercher l'indication de quelque phénomène céleste qui servit à mesurer un des grands pas du tems, pour vérifier ensuite les appréciaciations partielles. La première épreuve fut faite sur les zodiaques ; nous ne reviendrons pas sur leur histoire, l'erreur avoit pris dans leur interprétation des proportions tellement colossales que l'on n'est plus tenté d'y lire une date des monumens qu'ils décorent, ce qui

à son premier pas dans la Palestine. Les ordres de Dieu le conduisent à l'orient du Jourdain, et ses conquêtes sont d'abord assez restreintes. Les rivages de la Méditerranée étaient occupés par de belliqueuses peuplades sur qui tombait l'effort des armées égyptiennes, et le monument de *Beyrout* montre quelle était leur marche pour envahir l'Asie. Ce n'est qu'après les victoires de David que le royaume des juifs se trouva en contact nécessaire avec tous les conquérans égyptiens; aussi la première expédition après les rois fainéans amena-t-elle la prise de Jérusalem par *Scheschenk Ier*.

d'ailleurs ne serait d'aucun secours, puisqu'ils sont tous de l'époque romaine. Deux autres tentatives reposent sur des bases plus sérieuses et doivent être étudiées avec soin.

La première est celle que le savant M. Biot a faite pour déterminer l'époque précise d'une cérémonie retracée sur les murailles du palais de *Médinet Habou*. Le raisonnement repose sur la nature de l'*année vague égyptienne*, si précieuse pour les calculs par la constance avec laquelle elle fut employée. On sait que ce peuple admettait une année vague de 365 jours sans aucune correction ni intercallation, de sorte que chaque jour de cette année, et chaque fête religieuse qui y était attachée, retardant incessamment sur l'année solaire, éprouvait un déplacement d'environ *un jour* en *quatre ans*. Il en étoit de même des trois saisons égyptiennes de la *végétation* , de la *récolte* [1] et de l'*inondation* ; de sorte que, par exemple, le 1er jour du mois de *pachons* qui indiquait le 1er jour de l'*inondation*, ne concordait réellement avec ce phénomène que pendant 4 ans, après lesquels le déplacement successif de l'année vague le faisait passer peu à peu par toutes les phases des trois saisons. *Pachons* ne cessait pas pour cela de s'écrire ou *mois* 1er de l'*inondation*, quoi qu'il arrivât dans la *végétation* ou dans la *récolte*. Les prêtres égyptiens expliquaient l'adoption de leur année vague en disant que chaque fête sanctifiait ainsi successivement, tous les jours de l'année solaire. En calculant la valeur de l'année solaire à cette époque, M. Biot établit que 1506 de ces années vagues, équivalaient presque exactement à 1505 années solaires ; ce qui forme un grand cycle, au bout duquel la notation sacrée des divisions du tems se retrouve en coïncidence exacte avec la succession des phénomènes naturels qui forment en Egypte les trois saisons d'une année solaire. Il en résulte qu'en connaissant la date du mois et du jour où a eu lieu un solstice ou un équinoxe dans une année égyptienne vague, on pourrait par un calcul rétrograde, savoir à quelle distance cette année était placée par rapport à l'année de coïncidence. Réciproquement l'*année de coïncidence* se place en 275 avant J.-C., par un calcul très-simple.

[1] *Hré*, en copte, nourriture.

On sait que l'empereur Auguste troubla l'ordre sacré du *calen drier égyptien*, en fixant l'année vague, l'an 25 avant Jésus-Chris Le premier *Thoth* vague répondait à ce moment, au 29 *Aout* Julie Cet écart du premier *Thoth* mesuré sur la table de concordanc prouve qu'il s'était écoulé 250 ans depuis l'année de coïncidenc c'était donc en 275 que le 1er *Pachons* avait réellement coïncidé av le 1er jour de l'inondation, et puis en remontant dans le cours d âges, la même rencontre avait eu lieu dans les années 1780 et 3285 si l'année de 365 jours remontait jusqu'à cette antiquité. Il suffira donc de trouver la date vague du jour et du mois d'un phénomèn naturel, pour en déduire celle de l'année où il a eu lieu. On se qu'un pareil secours serait inestimable au milieu des incertitudes q nous accompagnent depuis la 22e dynastie. Dans cette importan méthode repose pour nous tout l'espoir de voir un point fixe des po tions antiques de l'histoire égyptienne déterminé à l'aide des inscri tions monumentales. Sans une semblable vérification, une portio quelconque, quelque complet que puisse être son enchaînemen (comme celui de la 12e dynastie), n'en reste pas moins soumis quant à sa date absolue, à la masse des erreurs accumulées dans l époques intermédiaires.

La méthode est rigoureuse, et doit donner des résultats certain à condition toutefois que l'on ait reconnu avec certitude le phénomèn que l'on veut prendre pour base de son calcul. Malheureusemen aucune indication précise de ce genre n'a été publiée jusqu'ici, nous sommes obligés de combattre l'application que M. Biot a fait cette méthode à la *cérémonie de Médinet Habou*. Le raisonnemen de ce savant peut se résumer ainsi : « Cette cérémonie est datée d » 1er jour de *Pachons*, or le détail des rites qui l'accompagne » prouve qu'elle a dû avoir lieu à l'équinoxe du printems, donc » phénomène tombait cette année là le 1er *Pachons*, ce qui eut lie » suivant les tables de concordance, l'an 1395 avant Jésus-Christ. La conséquence est rigoureuse, mais les deux prémisses sont con testables. La cérémonie est intitulée *Panégyrie d'Ammon généra teur*; cette fête, par ses circonstances, paraît à M. Biot, liée à l'équ noxe du printems, au lieu d'être une fête vague comme la plupa des autres; de plus, la prise du *Pschent* aurait été fixée à ce mên

équinoxe. Ces deux points sont révoqués en doute par M. Letronne, et nous sommes certains de voir ces questions ainsi attaquées, recevoir une solution définitive. Nous nous contenterons de faire une remarque sur la date même de la cérémonie.

Il est vrai que Champollion dans ses *lettres écrites d'Egypte*, qui sont seulement de précieuses notes de voyage et que l'auteur n'a malheureusement pu revoir, a traduit cette date : 1er *jour de pachons* (page 258), et M. Biot a dû suivre cette indication. Mais l'inscription copiée par Champollion lui même avec le soin extrême qu'il y apportait toujours, porte seulement : *mois* 1er *de l'inondation..... panégyrie d'Ammon générateur*[1] ; en laissant une petite lacune à l'endroit où devait se trouver l'indication du *jour*. Toute l'inscription est très-fruste, comme on le voit dans les copies de Champollion et de sir G. Wilkinson ; peut-être qu'un estampage ferait retrouver les traces du jour ; il serait curieux de voir si ce jour ne serait pas précisément le 26 de *pachons* que le *calendrier de Médinet Habou* donne pour un des jours de fête consacrés au roi *Ramsès hik pen*[2] (Meiamoun de Champollion). Il est évident que faute de renseignemens précis sur la date de la cérémonie, la méthode proposée par M. Biot ne peut avoir ici une application chronologique.

L'autre tentative est fondée sur un passage de l'astronome *Théon*, mis en lumière par Larcher, et qui a eu le privilége d'occuper sou-

[1] Champollion, *Notices manuscrites de Médinet Habou*. Dans la planche de cette cérémonie donnée par Wilkinson dans son livre des *Manners and customs*, etc., la date est tout-à-fait illisible. On a omis cette partie de l'*inscription* dans la planche du *grand ouvrage* de Champollion, peut-être à cause des nombreuses lacunes qui en rendent l'intelligence très-difficile.

[2] Voir Champollion, *Notices de Médinet Habou*, calendrier. Si l'équinoxe du printems correspondait réellement au 26e *pachons*, la première année de *Ramsès hik pen* (*Meiamoun* de Champollion), son avénement se placerait vers l'année 1288, car l'équinoxe aurait subi un nouveau déplacement de 26 jours qui, à raison de 120 ans par 29 jours ou de 30 ans par 7 jours un quart, donnerait une différence de 107 ans sur la même date calculée dans l'hypothèse du premier *pachons*. Or, la discussion des listes, nous a fait placer cet avénement de la 19e dynastie l'an 1281, c'est toutefois une coïncidence dont nous ne tirerons aucune conséquence, puisque les bases du calcul sont encore hypothétiques (Voir M. Biot, *Recherches sur l'année vague des Egyptiens*).

vent la science. Les anciens Égyptiens n'ont pas dû connaître la durée de l'année solaire avec une exactitude suffisante, pour se faire une idée juste de la période de 1505 ans; mais en admettant, comme cela est vraisemblable, qu'ils supposassent la durée de l'*année solaire* exactement égale à 365 jours 1/4, ils devaient penser que l'*année de coincidence* revenait après un laps de 1461 années vagues. Or, il se trouve qu'un autre phénomène très-célèbre dans les croyances égyptiennes se reproduisait exactement dans des périodes de 365 jours 1/4, ce qui lui faisait accomplir sa révolution complète, pour revenir à un même jour de l'année vague égyptienne, en 1461 années vagues. Ce phénomène est le lever héliaque de Sirius, que les Égyptiens appelaient *Sothis*.

On donnait le nom de jour de son lever héliaque, au jour où cette brillante étoile apparaissant le matin à l'horison oriental, commençait à devenir visible à l'œil nu, le soleil étant suffisamment abaissé au-dessous de ce même horizon pour permettre à un homme doué d'une vue ordinaire, d'apercevoir l'étoile. Quoique l'observation de ce phénomène ne soit pas susceptible de précision, il n'en avait pas moins une grande importance aux yeux des astronomes et astrologues égyptiens. La période de l'évolution complète du phénomène est, comme nous l'avons dit, de 1461 ans vagues, la même que les Égyptiens devaient attribuer au jeu de l'année vague dans l'année solaire. Or la discussion du passage de *Théon* apprend d'une part que la coincicence du lever héliaque de *Sothis* avec le 1er *Thoth*, c'est-à-dire le 1er jour de l'année vague égyptienne était rapportée au 22 juillet de l'an 1322 avant Jésus-Christ, et de l'autre, que cette époque s'appelait l'*ère de Ménophrès*. C'est le seul document antique où l'on trouve ce nom ainsi appliqué.

M. Biot pense que cette date a été calculée par rétrogradation d'après les *théories de Ptolémée*, que l'Égypte antique ne l'a employée nulle part comme ère chronologique, et il propose, comme une conjecture vraisemblable, que le mot *Ménofrès* ne serait autre chose que *Men nofré*, non égyptien de *Memphis*, sous le parallèle de laquelle la coincidence rapportée par *Théon* a réellement eu lieu au jour indiqué. Cependant comme les autres ères employées dans les mêmes calculs portent toutes le nom d'un prince et non celui d'une ville, comme

en Egypte spécialement c'était un privilége dont le prince se montrait jaloux, que de fixer par son nom la date des années, il était naturel de voir un roi dans *Ménophrès*, et de penser que *Théon* avait connu quelque tradition égyptienne portant que sous ce prince le lever héliaque de *Sothis* avait eu lieu le 1er jour du mois de *Thoth*. Aussi M. Champollion Figeac appliqua ce passage au roi *Aménephtès*, le 3e de la 19e dynastie. M. de Bunsen, dans un chapitre intitulé : *l'ère de Ménophthah retrouvée*, fait remarquer que son calcul amène en 1322 la 1re année du roi *Maïenphthah*, fils du grand *Ramsès*, qui correspond au même *Aménephtès* d'Africain. Mais comme ce rapprochement se fonde chez M. de Bunsen, tant sur un changement considérable dans le mot *Ménophrès* que sur un remaniement tout-à-fait arbitraire des chiffres des 19e et 20e dynasties, nous ne voyons pas que ses raisonnemens aient rien ajouté aux recherches faites avant lui sur l'*ère de Ménophrès*, considérée comme historique. Nous ne connaissons donc pas dans l'état actuel de la science, le moyen de trancher nos doutes sur la véritable année qui vit commencer la 18e dynastie; nous avons cependant constaté par l'administration de *Joseph* que nous pouvions être en de-çà mais non au-delà de la vérité d'une manière notable, en posant notre chiffre de 1778 avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi nous avons plutôt atténué qu'aggrandi les dimensions de l'histoire égyptienne.

En remontant au-delà, une confrontation suivie devient impossible, mais à défaut de chiffres exacts, le fond des assertions de *Manéthon* est toujours justifié. Les *pasteurs* ont laissé trop de traces de leurs ravages pour qu'on puisse nier leur longue domination. En remontant depuis ces barbares juqu'à la 12e dynastie, Manéthon place 136 rois et 6 ou 8 siècles. Le *papyrus* et la *table de Karnak* en conservent 80 noms, et leurs monumens se succédent dans le même pays; il n'est donc plus permis à personne de biffer leur existence et de nier les siècles qu'elle exige. Ici je ne calcule plus, parceque ce n'est pas calculer que de grouper des chiffres qu'on ne peut plus contrôler, mais je reconnais que bien des siècles ont séparé *Ahmès* du premier *Sésostris* [1], et que les Grecs ont eu raison de le placer très-longtems avant *Minos*.

[1] Si l'on veut savoir à quelle époque la tradition égyptienne faisait remonter

L'esprit se repose à la 12e *dynastie* sur une portion d'histoire bien complète malgré son immense éloignement, mais nous retombons ensuite jusqu'à *Ménès* dans le même défaut de vérification suivie. Les tombeaux de *Nitocris*, de *Menkérès* et de *Souphis* apparaissent néanmoins en bon ordre pour rendre hommage à la véracité de Manéthon. Remarquons ici que nous sommes arrivés à la 12e *dynastie* avant de rencontrer un des hôtes de ces immenses tombeaux au sommet desquels Napoléon voyait reposer la majesté des siècles. On connaît 29 grandes pyramides et les emplacemens de plusieurs autres. Estimez le tems et les efforts prodigieux qu'a dû employer la façon de ces formidables joyaux enchâssés dans la chaîne lybique, depuis la pyramide de *Fayoum*, où reposait *Marès*, jusqu'aux ruines d'*Abou-Roësch*, au nord du Caire, et vous comprendrez les siècles qu'ont demandé ces témoins du premier empire égyptien.

Les règles de la vie des peuples ne sont pas précises comme celles que le génie de Cuvier a constatées dans l'organisation animale ; nous ne pouvons pas, à l'aide de ces grands débris, reconstruire le squelette entier du géant ; mais laissons de côté les membres inconnus ou douteux ; apprécions seulement par la pensée la grandeur de cette

le règne de *Sésostris*, le moyen le plus satisfaisant consiste à ajouter à la 1re année de la 20e dynastie, le total du 2e volume de *Manéthon* (2121 ans dans *Eusèbe*, comme dans *Africain*). La 1re année de la 12e dynastie serait alors la 3,402e avant l'ère chrétienne, et le règne de *Sésostris* aurait commencé en 3,281. Quatre ans avant cette date, aurait eu lieu, suivant les calculs de M. Biot, la coïncidence si remarquable de l'année 3,285 où le lever héliaque de Sirius eut lieu en Egypte le jour du solstice d'été, tandis que la notation des mois correspondait exactement avec l'état des saisons naturelles. Ces indices porteraient à fixer à cette époque l'adoption de la forme définitive du *calendrier égyptien*. Cette opinion prendrait encore plus de consistance s'il se confirmait que la pyramide de *Daschour* est bien le tombeau de *Sésourtésen IIIe*. En effet, M. Perring ainsi que M. de Bunsen, y reconnaissaient la célèbre pyramide en brique qu'*Hérodote* attribue au roi *Asychis* ; Diodore, qui le nomme *Sasychis*, dit que ce fut un sage législateur, et il lui attribue des règlemens pour les rites religieux ainsi que des travaux de géométrie et d'astronomie : y aurait-il rien de plus naturel que de lui attribuer aussi la réforme du calendrier et l'addition des 5 jours épagomènes, que toutefois les Egyptiens disaient tenir de *Thoth* lui-même.

tête chargée de trente pyramides; rapprochons-la des deux siècles où le cœur de l'histoire égyptienne est marqué par le règne de *Sésostris* et la merveille du *Labyrinthe ;* réduisons autant que possible les 150 rois qui les suivent et la domination des étrangers; remarquons alors qu'il nous faut élever cet énorme tronc sur une base de dix-huit siècles parfaitement certaine, à partir de *Joseph* et d'*Ahmès*, et nous douterons ensuite si les bornes que l'on assigne généralement à l'existence historique des peuples peuvent se concilier avec ces dimensions gigantesques. Les efforts de M. de *Bunsen* seraient la meilleure preuve du contraire ; après avoir, sans égard pour l'histoire et les monumens, supposé des règnes constamment collatéraux, trois dynasties à la fois et huit ou dix rois simultanés pendant la moitié des 12 premières dynasties, il n'en fixe pas moins le règne de *Ménès* à l'an 3643 av. J.-C. L'obstiné fils de *Chanaan*, mutilé avec acharnement pendant 3 volumes, se relève enfin de ce lit de Procuste où l'avait étendu son critique impitoyable, et l'on s'aperçoit alors qu'il dépasse encore de plusieurs siècles les mesures qu'on lui avait imposées au nom des calculs que la chronologie ordinaire avait fondés sur la *généalogie d'Abraham.*

Nous avons cru qu'il était nécessaire d'exposer l'état de cette difficile question aux lecteurs si éclairés des *Annales de Philosophie chrétienne ;* un sincère amour de la vérité nous a guidé dans cette recherche. Les rapports de la science avec la foi et les limites respectives de leurs domaines ont constamment préoccupé les rédacteurs des *Annales ;* ce plan d'études, si conforme aux travaux des premiers docteurs chrétiens, présente de grands avantages mêlés à de grands écueils, qu'il faut savoir éviter. Nous voulons parler ici de l'habitude prise par beaucoup d'auteurs d'imposer à la science certaines directions ou certaines limites, d'après les idées que leur a inspirées la lecture de la *Bible*, et souvent sans examiner si ce livre contient sur les points en litige des notions claires et données comme enseignement, ou des phrases sans but direct qui constatent seulement les notions du tems et l'ordre d'idées dans lequel vivait l'écrivain sacré. C'est en raisonnant ainsi qu'on avait voulu faire une astronomie de la Bible, à propos du récit de Josué.

Nous avouons franchement que les efforts des premiers chronolo-

logues pour dégager cette éternelle inconnue, l'âge du monde, n
nous paraissent pas marqués au coin d'une critique plus sévère;
c'est un doute que nous voulons soumettre à ceux de nos savans lec
teurs qui consacrent spécialement leurs veilles à l'étude de l'écritu
sainte.

On convient bien qu'entre les deux principaux textes de la Bibl
les *septante* et la *vulgate*, nous n'avons pas un *chiffre certain* pou
la création ni pour le déluge, mais l'addition des chiffres partiels d
l'édition des *septante* compose-t-elle un maximum qu'on ne puis
franchir, et la *généalogie d'Abraham* fournit-elle les éléméns d'un
chronologie?

Telle est la véritable question.

L'excellent et savant *Sylvestre de Sacy* ne le pensait pas, et no
pourrions joindre à son autorité celle de plusieurs savans chrétie
de notre époque. Il remarquait que *Moyse* ne fixe nulle part un
date du déluge, la seule période que l'historien sacré apprécie av
quelque ensemble, est celle qui s'écoula entre la promesse divine
la délivrance d'Israël.

En suivant l'histoire biblique nous trouvons un fait mémorable,
fondation du temple que le savant roi *Salomon* paraît avoir vou
fixer avec précision; or ce grand événement n'est comparé par l
qu'à la date de l'*Exode*. Ceci ne donne pas à penser que Salomon e
Moyse aient voulu fixer l'année du déluge, *par un enchaineme
certain et continu*. Nous ne considérons pas comme une chose
simple de réunir par une addition les chiffres que Moyse n'a poi
réuni, et de poser un total qu'il n'a pas posé.

Pour faire une chronologie en rassemblant ces élémens généal
giques, il faudrait être certain que tous les degrés y sont compri
or le nom de *Caïnan* qui n'est point dans la *Génèse* et fut adm
néanmoins dans la *généalogie du Christ*, prouve que des perso
nages secondaires y pouvaient être omis. Bien d'autres incertitud
s'attachent aux généalogies hébraïques, lorsqu'on veut les employ
comme élémens chronologiques, celles de Jésus-Christ en fournisse
un notable exemple; l'une supprime plusieurs degrés connus p
l'histoire pour arriver à un nombre mystique de 14 générations 3 fo
répété, en employant néanmoins le verbe *genuit;* l'autre suit la p

renté d'adoption, et sans aucune indication qui prévienne le lecteur. Si ces généalogies contenaient comme celle d'Abraham la date de naissance de chaque personnage, on voit où aurait été conduit un chronologue qui eut voulu en calculer le total. La préoccupation généalogique se montre à chaque instant dans la Bible, et s'explique aisément par le prix attaché à la précieuse race d'où devait naître le Réparateur promis, mais l'idée d'un calcul de l'époque du déluge nous paraît comparativement toute moderne.

Lorsque Moyse conserve à son peuple les souvenirs de son origine première, il consacre par la puissante autorité de sa parole, la solution traditionnelle, dans la famille de Jacob, des grands mystères de la destinée humaine, la création, la déchéance et la promesse d'un Sauveur. Le caractère de ces faits et leur portée morale et philosophique sont étrangers à leur date, et 20 siècles de plus ou de moins ne changent rien à leurs conséquences. Les apôtres ne s'occupent pas plus que Moyse de la date de la création et du déluge, ils ne pensent qu'à faire reconnaître au monde payen sa déchéance et à lui faire accepter le nom de son divin Réparateur.

Après les apôtres viennent les docteurs, après le dogme et son entraînante autorité vient l'exégèse, escortée de toutes ses incertitudes; les premiers savans chrétiens veulent faire tourner au profit de la science les renseignemens contenus dans ces vieilles annales juives, que le monde grec et romain a peu connues et si mal appréciées; de là, ces nombreuses tentatives pour faire une chronologie du déluge. Elles ont donné des résultats si divergens, suivant les différentes écoles, qu'il est moins embarrassant de n'en adopter aucun que d'avoir à choisir entre eux [1].

Ce n'est point un adieu que nous disons à M. de *Bunsen;* si l'Egypte et la Judée sont intimement liées dans cette première partie de son ouvrage, elles n'ont pas des rapports moins évidens

[1] Dans l'école juive, l'idée d'une *chronologie* est également très-récente; la preuve en est fournie par la différence que présentent les calculs des *rabbins* faits depuis, sur le texte hébreu actuel, avec ceux de *Josèphe* qui n'eut jamais osé s'en écarter s'ils eussent eu de son tems, quelque autorité traditionnelle. Cette idée est probablement née chez eux au contact de l'école grecque d'Alexandrie ou tout au plus en Assyrie pendant la captivité.

avec la seconde partie où doivent être étudiés les détails de l'histoire, de la géographie et de la religion. On peut déjà pressentir que la Bible seule fournira des matériaux assez anciens pour reconnaître les peuples nommés sur les monumens thébains, et d'un autre côté, la géographie de la Judée toute entière est peut-être enfouie sous les décombres du Pylone de *Scheschenk Ier*. Nous aimerons à retrouver M. de Bunsen sur ce terrain, où ses vastes connaissances dans l'antiquité, ainsi que le coup d'œil élevé qu'il apporte à l'étude de l'histoire, dégagé des entraves qu'il s'était imposées au nom d'*Eratosthène*, nous promet une ample moisson de ces faits curieux qu'il sait si bien mettre en lumière.

Vte E. de ROUGÉ.

Polémique Catholique.

DE L'OPINION DE SAINT THOMAS
SUR
L'ORIGINE DE NOS CONNAISSANCES.

De la vraie signification des mots puissance, acte, préexistence, employés par saint Thomas et les scholastiques.

Pour répondre à une citation de sept lignes prises dans *deux chapitres* de saint Thomas, nous avons, dans notre tome XIV, p. 300, consacré 16 pages à exposer l'opinion du saint docteur. Pour le faire avec plus d'impartialité, nous avons traduit *intégralement* un long chapitre, et les premières assertions du chapitre suivant; nous croyions avoir assez fait pour établir la véritable pensée du saint docteur. Mais Dom Gardereau nous accuse, 1° de ne pas comprendre la *terminologie* de saint Thomas; 2° d'avoir mal traduit son texte; 3° d'avoir caché celui qui serait décisif pour son opinion. Nous allons donc revenir sur cette question, et rendre nos lecteurs juges de la justice de ces reproches. Écoutons dom Gardereau :

Je pourrais taire les interprétations que vous donnez aux paroles du docteur Angélique, si vous n'affectiez de faire ici un singulier appel à ma bonne foi. « Vous êtes persuadé que Dom Gardereau entendra comme vous « les mots d'*acte* et de *puissance*, cela ne peut faire la matière d'un doute (*Ann.*, p. 214), » et puis, vous nous dites sérieusement qu'*acte* dans saint Thomas, est synonyme d'*existence* (p. 310), et *puissance* synonyme de *faculté, capacité de l'âme*; et que par conséquent, lorsque saint Thomas nous dit que les connaissances nous sont innées non pas *en acte*, mais *en puissance*, cela signifie qu'elles ne *préexistent* en aucune manière, à l'exercice des facultés de l'âme, mais que l'âme a seulement la *faculté de les acquérir*. Je ne puis donner ici qu'une explication très-succinte.»

Les scholastiques à la suite d'*Aristote*, voulaient distinguer en toutes choses,

mêmes spirituelles, à très-peu d'exceptions près, la *matière* et la *forme*. Dans leur langage, la *matière*, quoique déjà EXISTANTE, était dite *en puissance* tant qu'elle ATTENDAIT encore l'adjonction, le complément, la détermination de la *forme;* autrement dit, tant que la matière DEMEURAIT à l'état *informe* (ce qui n'est pas du tout synonyme de *latent*, comme vous le supposez), la *puissance* ne se changeait en *acte*, ou ce qui revient au même, la chose N'EXISTAIT *in actu completo*, que par l'accession de la matière.

Pour répondre à cette théorie, rappelons les conclusions posées par saint Thomas, et que dom Gardereau passe complètement sous silence. Saint Thomas a dit, bien expressément : 1° « que les choses » inférieures ne reçoivent pas leurs *formes* intelligibles et sensibles » immédiatement d'une substance séparée (de l'ange ou de Dieu), » parce que ce serait supprimer les principes prochains des choses[1]. » Première réfutation de l'opinion de dom Gardereau, qui soutient que Dieu a mis *en nous le germe* des choses, et supprime ainsi les *principes prochains.*

2° Saint Thomas dit « qu'il est certain que la *première cause*, » par l'éminence de sa bonté, donne aux autres choses, non-seule- » ment d'être, mais encore d'*être causes* (p. 320). » Deuxième réfutation de dom Gardereau, qui soutient que l'homme ne *donne* pas l'instruction, n'*enseigne* pas une chose qu'on n'avait pas, n'est pas *maître*, mais seulement *développe* ce qui était déjà *inné* dans l'âme. Car dans cette hypothèse l'homme n'est plus *maître*, n'est plus cause, « il n'est, continue le saint docteur, que le moteur qui » détourne l'empêchement; il n'est qu'un *moteur* par *accident*, » comme le dit Aristote. Si les agents inférieurs ne font rien que » de conduire de l'état *caché*, à l'état *manifeste*, en éloignant » les empêchemens par lesquels les *formes* et les *habitudes* de » vertus et des sciences étaient *cachées*, il s'ensuivra que tous les » agens inférieurs n'agissent *que par accident* (p. 320). » — Ces paroles sont claires et formelles.

De plus nous avions conclu par ces paroles de saint Thomas :

[1] Voir cette citation et la traduction de tout le chapitre de saint Thomas, dans notre tome XIV, p. 308.

« Les *formes naturelles préexistent*, à la vérité dans la *matiere*, » mais non en *acte*, comme le disent ces auteurs, mais seulement en » *puissance* et de cet état (de puissance, de possibilité, disions-nous) » ils sont conduits à l'*acte*, à la *réalité*, par l'agent extérieur pro- » chain, et non pas seulement par l'agent premier (ou Dieu) » (p. 321) », comme le soutient dom Gardereau.

Pour répondre à des argumens si clairs, dont Gardereau réplique deux choses : 1° que le mot *puissance* ne signifie pas *faculté*, *possibilité* de faire une chose; que le mot *acte*, n'est pas synonyme d'*existence*, et il assure que les scholastiques, Aristote et saint Thomas, reconnaissaient une *matière* qui, quoique purement en *puissance*, est cependant *existante ;* et qui, quoique *en acte*, n'existe cependant pas totalement, c'est-à-dire ni *actu completo*.

Dom Gardereau donne cette théorie des scholastiques, sans citer aucune autorité, aucun passage. Il nous semble cependant que cela était nécessaire, et qu'il aurait dû indiquer le *livre*, le *chap.* d'Aristote et de saint Thomas, qui contiennent cette théorie. Mais cela lui eût été bien difficile.

Car nous soutenons, nous, que cette théorie n'existe ni dans Aristote ni dans saint Thomas. Oui, que l'on nous montre le passage où il serait dit qu'il EXISTE une matière, qui cependant EST encore en *puissance*; que cette matière DEMEURE dans un état où elle ait à ATTENDRE l'adjonction de la forme; enfin le passage où il serait parlé de cet *actus completus*, dans le sens qu'il le prend ici.

Aristote et saint Thomas, d'après lui, admettaient bien que l'on distinguait deux choses dans L'EXISTENCE, la *matière* et la *forme ;* mais ils soutenaient en même tems qu'il N'EXISTAIT jamais de *matière* sans *forme*, ou de *forme* sans *matière*. Voici les paroles d'Aristote :

« Que si l'on *sépare* ainsi l'*Etre* de la *forme*, il n'y aura plus de » science possible de l'Etre. Chaque être ne *fait qu'un* avec sa » forme substantielle, qui lui est *essentiellement identique* ; connaître » ce qu'est un être, c'est connaître sa forme substantielle. Ainsi il sort » de la démonstration que ces deux choses (*être* et *forme*) ne sont » réellement qu'*une seule chose*... Et non-seulement il y a *identité*

» entre ces deux choses, mais leur *notion est la même* [1]. »

Ainsi cette proposition que dom Gardereau attribue à Aristote : « Dans son langage, la matière, quoique déjà EXISTANTE, était dite » en *puissance*, tant qu'elle ATTENDAIT encore l'adjonction de la » forme », est tout à fait le contre-pied de sa pensée.

Voyons maintenant ce que pensent encore Aristote et saint Thomas de la *puissance* et de l'*acte* :

« Je dis donc qu'une chose est *possible* lorsque son passage de la » *puissance* à l'*acte* n'entraîne aucune impossibilité. Par exemple, si » un être a le *pouvoir* d'être assis, s'il est *possible* (voilà la *puissance* » synonyme de *possible*), en un mot que cet être soit assis, *être assis* » (voilà l'*acte*) n'entraîne pour cet être aucune impossibilité. De » même il a la *puissance* de recevoir ou d'imprimer le mouvement... » C'est surtout par rapport au mouvement que le nom d'*acte* a été » donné à la *puissance active* et aux autres choses. Le mouvement, » en effet, semble être l'*acte* par excellence. C'est pourquoi on n'at- » tribue pas le mouvement à ce *qui n'est pas ;* on se rapporte à » quelques-unes des autres catégories. Des choses qui ne sont pas, on » dit bien qu'elles sont intelligibles, désirables, mais non pas qu'elles » sont en mouvement (en activité), et cela parce qu'elles ne sont pas » maintenant *en acte*, mais seulement *peuvent être en acte ;* car » parmi les choses qui ne *sont pas*, quelques-unes sont en *puissance*, » mais ne sont pas réellement, parce qu'elles ne sont pas *en acte* [2]. »

Or, cela est la négation complète de l'opinion de dom Gardereau. Souvenons-nous, en effet, qu'il soutient que le *germe* de toutes nos idées est inné dans notre âme, et que c'est cet état de *germe* qui constitue l'état de *puissance* de ces idées. Or le *germe* même, quand il n'est pas développé, a sa *matière* et sa *forme* propre de *germe*. Il existe, il est un être réel ; il est même *en acte* comme germe. Quand donc Aristote dit que les idées sont dans notre âme en *puissance*, il entend l'opposé de *germe ;* il entend une chose seulement *possible*, comme nous l'avons dit.

[1] Aristote, *Métaphysique*, l. VII, ch. 6, t. II, p. 18 et 19 de la traduction de MM. Pierron et Zevort.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 93.

Après cette exposition du texte d'Aristote, il est à peu près inutile de citer saint Thomas, car on sait qu'il a suivi complètement ce philosophe payen sur ce point. Il ne sera cependant pas inutile de placer ici au moins les titres de la 79e question de la *Somme théologique*.

Dans cette question il y traite des *puissances intellectives*. Suivant dom Gardereau, le mot *puissance* n'est synonyme ni de *faculté* ni de *possible*. Or, tous ceux qui ont traduit ou imité cette question ont traduit le terme *potentia* par *faculté* [1]. Dans l'art. 1, saint Thomas prouve que l'*intellect* est une *puissance* de l'âme. Dans l'art. 2, il prouve que l'intellect est une puissance *passive*; et à ce propos il se sert du terme même que dom Gardereau nous reproche d'avoir choisi; car le saint docteur dit : « L'intellect, qui est *en puissance* » vis à vis des choses intelligibles, est celui qu'Aristote nomme *intel-* » *lect* POSSIBLE[2]. »

Nous pouvons donc conclure rigoureusement que cette *puissance* de l'âme n'est qu'une *faculté*, et que cette science qu'elle possède n'est qu'une science en *puissance*, c'est-à-dire une science *possible*, c'est-à-dire non *en acte*, non *réelle*; ou les mots ne signifient plus rien, ou cela est évident.

Mais où donc le P. Gardereau a-t-il pu prendre cette théorie de l'acte complet et incomplet? Quoiqu'il ne cite aucun texte nous croyons avoir trouvé le passage qui sans doute l'a induit en erreur. Dans sa *question* 85e, saint Thomas, examinant *si ce sont les universaux qui sont les premiers, dans notre connaissance intellectuelle*, s'exprime en ces termes :

« Notre intellect procède de la puissance à l'acte; or tout ce qui » procède de la puissance à l'acte parvient à un *acte incomplet*, qui » est le milieu entre la puissance et l'acte, avant d'arriver à l'*acte* » *parfait*[3]. »

Nous citons ce passage pour prouver que nous ne voulons pas dis-

[1] Voir en particulier la traduction publiée par M. de Genoude, t. 1, p. 256.

[2] Sed intellectus qui est in potentiâ ad intelligibilia, quem Aristoteles ob hoc nominat (in *de Animâ*, sect. 17), *intellectum possibilem*, non est passivus nisi tertio modo; quia non est actus organi corporalis; et ideò est incorruptibilis. *Summa* 1, qu. 79, art. 3. ad 2, dans l'édition de Migne, t. 1, col. 1111.

[3] Quest. 85, art. 3, p. 1174.

simuler les objections. Sans doute, en le lisant, dom Gardereau a formé sa théorie, qui consiste à dire que la science, qui est dans l'intellect en *puissance*, c'est l'*acte imparfait*, et que lorsqu'elle reçoit les *formes abstraites des sens*, alors c'est l'*acte complet*. Or saint Thomas ne dit pas un mot de cela ; il dit tout le contraire ailleurs, et ici il dit seulement que quand l'âme passe de la *puissance* à l'*acte*, c'est-à-dire de la *faculté de savoir à la science* même, cet acte, c'est-à-dire cette *science*, est d'abord *générale*, c'est-à-dire *incomplète* et *confuse*, puis devient *particulière*, c'est à-dire *complète* et *claire*. Comme on le voit, l'acte a été complet comme acte, c'est-à-dire que du *repos* l'âme passe au *mouvement*, comme dit Aristote, mais le mouvement est plus ou moins distinct. Nous n'inventons pas cette théorie, écoutons saint Thomas qui ajoute après le mot *acte parfait* :

« Cet *acte parfait*, auquel parvient l'intellect, est la *science com-* » *plète* par laquelle les choses sont connues d'une manière distincte » et déterminée. Mais l'*acte incomplet* est (non pas la chose encore » *en puissance*, comme le croit dom Gardereau, mais) la *science* » *imparfaite* par laquelle les choses sont sues *indistinctement* sous » une certaine *confusion* (*Ibid.*). »

Voilà ce que c'est que cet *acte incomplet* de saint Thomas. On voit qu'à proprement parler le mot *incomplet* ne tombe pas précisément sur le mot *acte*, mais sur l'effet de l'acte ou la *science*.

Il y a cependant parmi les scholastiques une école qui a fait tomber les mots *complet* et *incomplet* sur l'*acte* même, ou l'opération de l'âme. Cette école est celle des *Scotistes*. Ceux-là reconnaissaient un acte *complet*, un acte *entitatif incomplet*, un acte *comme commencé*, mais, nous dit le scholastique d'où nous tirons ces détails, cette distinction avait été inventée tout exprès pour combattre les Thomistes : « Ses partisans prétendaient contre les Thomistes que la » matière n'est pas *acte*, mais qu'elle est *en acte* ; elle n'est pas un *être* » *actuellement*, c'est-à-dire un être *complet en acte*, mais un *certain* » *commencement d'acte*, qui se *joint naturellement à sa forme*[1]. »

[1] Actus respectivus dictus est 1° formalis, specificus et completus, physicus; 2° Entitativus imperfectus, quasi inchoatus, metaphysicus..... Nam Scotistæ contrà Thomistas sic argumentantur... : Materia non est *actus*, sed est *in actu*..., non est ens actu, id est ens *in actu* completum, sed *inchoatio* quædam en-

« Les Thomistes, continue cet auteur, ne reconnaissent pas cet » *acte entitatif*, et disent que la matière n'a pas d'*existence propre*, » si ce n'est celle que lui *donne la forme ;* ou disent-ils, elle n'a au- » cune existence, ni *de soi*, ni *en soi*, si ce n'est par *la forme*, » parce que tout être est *de la forme*; c'est pour cela que la ma- » tière est dite une *pure puissance* [1]. »

L'entendez-vous, monsieur ; suivant les Thomistes la *matière* n'a pas d'*existence propre*, elle ne la reçoit que de la *forme ;* on ne peut l'appeler qu'une *simple puissance ;* ou *faculté* ou *possibilité*. Ce n'est pas ici une assertion que j'émets, ou un système que j'invente. Je vous cite les textes ; ils prouvent que vous avez attribué à saint Thomas le système inventé par ses plus ardents adversaires pour le combattre. Continuons vos observations :

Je vous entends vous récrier qu'*ici, l'Ecole se payait de mots.... que saint Thomas aurait dû dire..... que pour vous, vous diriez plutôt que...* — Je vous réponds : il ne s'agit pas de cela. — Il s'agit du sens que saint Thomas et *toute la scholastique* donnaient au mot : *chose en puissance*. Ils n'entendaient pas par ce terme, généralement parlant, une chose purement *possible*, réalisable par une *faculté de l'âme*, etc.; ils y attachaient aussi le sens d'une existence réelle ou virtuelle *commencée*, quoique *incomplète*.

Nous venons de prouver suffisamment que dom Gardereau s'est mépris complètement sur le mot *chose en puissance*, que par là les scholastiques n'ont jamais entendu une existence *réelle*, *commencée quoique incomplète*. On vient de le voir clairement ce sont leurs adversaires les *scotistes*, les plus subtils, les plus abstraits, et aussi la plus délaissés des scholastiques, qui soutenaient cette opinion. Nous ne reviendrons pas sur tout cela. Quant à savoir si nous avons eu le droit d'émettre notre opinion sur quelques opinions de la scholastique, nous le laissons encore à juger à nos lecteurs.

tis, quæ naturaliter conjunitur formæ. *Lexicon philosophicum*, Goclenii, in-4°, p. 50 et 51.

[1] Thomistæ... actum entitativum non agnoscunt, et dicunt materiam non habere *propriam existentiam*, præter eam, quam affert forma; seu aiunt, neque ex se, neque in se habere ullam existentiam, nisi per formam, quod *omne esse sit à forma ; ideòque dici puram potentiam. Ibid.*, p. 51 et 52.

2. Nouvelle confusion, sur une existence en germe, et une existence en puisssance.

Telle est l'existence *virtuelle* de la fleur dans le bouton, du ruisseau dans la source; et comme saint Thomas vous le dit ici même en termes exprès, de la *conséquence* dans le *principe*, et surtout l'existence de ces connaissances, qu'il appelle admirablement *séminales*, dans les *principes universels* qu'il vous dit à plusieurs reprises, nous être *innés* conformément à la doctrine de saint Augustin et de la tradition.

Notons encore une confusion très-grande dans laquelle tombe ici dom Gardereau, en citant la comparaison d'une fleur qui existe virtuellement dans le bouton. Cette fleur, nous l'avouons y est renfermée, y est *en germe;* elle ne reçoit du dehors qu'un secours de développement; aussi on ne dira jamais que l'eau et la lumière sont la *cause* de la fleur. La fleur n'est donc pas en *puissance* dans le bouton, elle y est en *germe*, elle y est *latente*, *cachée*. La fleur est *en puissance* dans une *bonne terre*, laquelle attend du dehors la *semence* pour la produire. Cette *semence* sera la cause de la fleur, et cette *cause* sera extérieure à la terre, comme saint Thomas dit que les *formes* qui causent la science, sont *extraites des choses sensibles.* Nous allons répondre aux principes universels.

3. Examen du système des universaux. — Dangers et fausseté de ce système. — Il est la base du rationalisme.— La philosophie catholique doit le combattre.

Je laisse de côté les observations incroyables que vous nous faites sur l'efficacité de la lumière de l'*intellect agent* (que vous traduisez intellect *agissant*), etc., etc., et me contente de vous dire que toute la doctrine de saint Thomas, de saint Bonaventure et généralement de la tradition au sujet des idées innées, est résumée dans cette parole de l'illustre Joseph de Maistre : « TOUTE IDÉE EST INNÉE PAR RAPPORT A L'UNIVERSEL DONT ELLE TIENT SA SOURCE. »

Nos lecteurs se souviennent des observations que nous avons faites sur cette lumière que dom Gaadereau a appelée *innée*, *émanée* de Dieu même, et nous *révélant tout;* on se souvient qu'il s'est refusé et se refuse même à nous donner une explication sur cette lumière.

Ici pour toute réponse, il se contente, sans preuves, sans autorités, sans citation d'appeler nos observations *incroyables*. Nous livrons cette réponse à nos lecteurs. Il juge aussi à propos de blâmer notre traduction d'*intellectus agens* par *intellect agissant*, et prétend qu'il faut traduire par *intellect agent*. Avant de nous répondre il aurait dû nous dire la différence qu'il y a entre *agent* et *agissant*. Nous avons cru que pour parler en français il ne fallait pas accoler deux substantifs ensemble, aussi voyons-nous les deux derniers traducteurs d'Aristote, l'un, M. Saint-Hilaire, traduire l'*intelligence active*, et l'autre, M. Ravaisson, *intelligence active et toujours agissante* [1]. Notre traduction n'est donc pas si absurde. Mais ce sont là des choses futiles; arrivons à la grande question des *universaux*.

Dom Gardereau ne désigne ni le livre ni l'endroit du comte de Maistre d'où il tire sa citation ; nous l'acceptons donc sur sa parole, et disons que nous la nions complètement et entièrement.

Cet UNIVERSEL est encore un de ces mots néfastes créés par la philosophie payenne, adoptés de confiance par quelques philosophes catholiques, et dont les esprits recueillent en ce moment les tristes conséquences. Et en effet notons d'abord que cet Universel n'a aucune *valeur*, aucune *existence réelle*, et c'est Aristote qui va nous le dire : « Il est impossible qu'aucun *universel* soit véritablement une *es-* » *sence*... Les *universaux* ne peuvent donc avoir d'*existence* hors » des choses particulières [2]. »

Voilà ce que dit le Maître. Vous, son disciple, ayez la bonté de me dire comment les *idées* peuvent tirer leur *source* d'une chose, qui ne peut pas être une *essence*, qui ne peut avoir d'*existence* hors du *particulier*? Nos lecteurs ont ici un échantillon de la science scholastique. Ce ne serait rien si ces divers jeux de mots étaient restés dans l'école ; malheureusement ils sont sortis de l'école, et voici ce qui est arrivé.

Tout une école s'est formée qui a assuré gratuitement que l'âme hu-

[1] Voir Bart. Saint-Hilaire, traduction du *Traité de l'âme*, p. 302, et Ravaisson, *Métaphysique* d'Aristote, t. II, p. 516.

[2] *Métaphysique*, t. I, p. 153 et 154.

maine possédant en soi, *innés* et *émanés* de Dieu, L'UNIVERSEL, L'ABSOLU, L'INFINI. De ces élémens divers, constitués en l'âme, les scholastiques, dont nous reconnaissons les bonnes intentions, fesaient sortir en dernière analyse le Catholicisme entier.

Mais bientôt il s'est formé une autre école qui en a tiré tout le contraire. Celle-ci, en ce moment, est devenue la plus nombreuse et elle assure que puisque nous avons en nous l'*universel*, l'*absolu*, l'*infini*, il n'est besoin ni de *révélation*, ni d'*Eglise*; que chaque homme n'a qu'à *chercher en soi*, qu'il y trouvera tout dogme et toute morale; et que c'est là la seule religion qu'il doive suivre.

Voilà où en est la polémique.

Arrivés à ce point nous avons cru devoir examiner l'assertion dans sa base, et nous avons trouvé que cet *universel* n'est rien, n'existe pas, ne saurait donc renfermer les *idées*. Dom Gardereau soutient le contraire, sans donner aucune preuve de son assertion. Que nos lecteurs jugent entre lui et nous.

Au reste, nous sommes bien aises d'annoncer que déjà on commence à s'apercevoir de la vanité de ces assertions, qui ne contiennent que des mots vides de sens ; voici ce que dit de ce système métaphysique des *universaux* l'auteur si sage et si prudent qui fait un *cours sur la méthode* dans l'*Université catholique :*

« La *métaphysique générale* est comme le résumé de toutes les » connaissances particulières, le *résultat* de toutes les études spé- » ciales, la *généralisation* de toutes les individualités, la *récapitula-* » *tion* de toutes les spécialités : au lieu d'être le *fondement* de toutes » les autres sciences, elle doit en être le *couronnement*.

» Pour rétablir l'ordre naturel, il y a encore beaucoup de réformes » à faire dans l'enseignement des sciences ; fidèles à leurs systèmes, » les *scholastiques* plaçaient des *principes généraux* et *abstraits* en » tête de toutes les branches des connaissances humaines, sans en » excepter les sciences naturelles, telles que la physique. Ils suivaient » cette méthode dans les traités destinés à l'exposition de matières » étrangères à la philosophie. Je ne citerai qu'un exemple, ce sera le » *Traité des Lois* de Suarez, ouvrage fort estimé, et qui mérite » d'ailleurs la réputation dont il jouit. L'auteur consacre le 1er *livre* » *de ce traité* à une dissertation sur la *loi en général*, et abstractio-

» faite de toutes les espèces particulières de lois. Les principes notés » dans ce livre sont communs à toutes les lois, à la loi naturelle et à » la loi positive, à la loi divine comme aux lois humaines. A proprement parler, ce ne sont pas des principes premiers comme celui-ci : » *point d'effet sans cause ;* évidemment ils sont le produit et le résultat des études que Suarez et les théologiens antérieurs avaient » faites des différentes espèces de lois en particulier. Cette dissertation » *sur la loi en général* pourrait trouver sa place dans l'ouvrage ; » mais au lieu de paraître *au commencement* comme la *base* de tout » le *traité,* elle n'aurait dû venir qu'à la fin comme le *résumé* et la » récapitulation de l'*ouvrage entier.* Dans ce même *traité,* comme » dans ceux écrits par les *scolastiques*, on rencontre *trop souvent* » des démonstrations appuyées sur des assertions empruntées à la » métaphysique générale et données comme des premiers principes » et des vérités premières[1]. »

Bien plus, ces idées de bon sens et de bonne critique semblent avoir pénétré dans l'*école eclectique* elle-même : « La solidité de l'esprit » français, dit M. Saisset parlant de l'école allemande, n'accueille » qu'avec réserve ces constructions merveilleuses où l'on se place » d'emblée dans l'*absolu* (ou l'*universel*, ou *infini*) pour se former » des univers de fantaisie, du haut desquels on regarde en pitié l'expérience, l'histoire et le sens commun[2]. » Il appelle cela les *déréglemens de l'esprit en délire.* Nous applaudissions à ces paroles, et nous faisions observer qu'elles atteignaient en plein le *programme donné* par M. Cousin à *l'École normale,* qui pose cette thèse : « L'absolu élément scientifique... Transporter sans cesse l'absolu » dans le relatif, et ramener sans cesse le relatif à l'absolu, pour être » toujours dans l'absolu, c'est-à-dire dans la science[3]. » Certes nous ne nous attendions pas que dom Gardereau viendrait corroborer cette théorie en nous rappelant comme un axiome, que *toute idée est innée par rapport à l'universel dont elle tient sa source...*

[1] *Univers cathol.*, t. XXIII, p. 319.

[2] Voir dans nos *Annales,* t. XI, p. 460.

[3] *Ibid.*

« ces soient *complexes, comme les axiômes*, ou *incomplexes*, comme la raison « de l'*être*, de l'*un*, et autres semblables, que l'intellect saisit *d'un seul coup*. »

Voilà le texte que dom Gardereau prétend lui donner *complètement raison*, il oublie d'observer 1° que saint Thomas ne dit ici pour l'*acquisition de la science* que ce qu'il vient de dire de l'*acquisition de la vertu* (similiter etiam dicendum est de scientiæ acquisitione). Or, que vient-il de dire? C'est qu'il *préexiste* en nous certaines *inclinations*, *dispositions naturelles*, qu'il appelle des espèces d'*inchoations* de la vertu; quand donc, il parle ici de *certaines* (*quædam*) *semences*, il ne fait que varier les termes pour exprimer la même chose. Dom Gardereau prend ici *au propre* le mot *semence*, il exagère même l'expression en l'appelant simplement *germe*, contre le texte exprès de saint Thomas qui a dit que *notre âme était une table rase sur laquelle il n'y avait* RIEN *d'écrit*. Dans le sens de dom Gardereau, *rien* voudrait dire ici *toutes choses*.

2° Quant à ces *premières conceptions* que l'intellect connaît *tout d'un coup*, il oublie d'observer que cette connaissance ne se fait qu'au MOYEN, notez bien ceci, *au moyen* des formes *abstraites*, *extraites*, *tirées* des objets sensibles. Les objets sensibles sont donc le *moyen* de cette connaissance; elle n'aurait pas lieu, si les *objets sensibles* ne donnaient pas les *formes*; celà est clair comme le jour. Mais les *formes* étant données, et la *forme* pour les *axiômes* et pour la raison d'être, l'un, c'est la *parole*, alors la connaissance a lieu *tout d'un coup*; or ce *tout d'un coup* ne veut pas dire dès que l'âme réfléchit, mais dès que le *moyen*, la *forme*, la *parole* s'est présentée. Ce sont là les *premières conceptions*, c'est-à-dire les premières choses *reçues*, que saint Thomas va appeler des *principes universels* qui nous servent en effet à connaître toutes nos autres connaissances.

3° Nous croyons que c'est là le vrai sens du saint docteur; dans tous les cas, pouvons-nous dire avec certitude qu'il ne se contredit pas ici avec ce qu'il a avancé, et qu'il sera toujours vrai qu'il pense que ceux-là sont *sans raison* qui prétendent « que les idées, les vertus » ou les sciences nous sont *infuses*, *innées* (indita), et qu'elles n'ont » point leur *cause* dans une chose extérieure, » comme il vient de nous le dire clairement ci-dessus.

6. Ce que saint Thomas entend par principes universels.

« Or, *tous les principes dérivent de ces principes universels, comme de* » *certaines raisons séminales.* Lors donc que l'esprit est *tiré de ces connais-* » *sances universelles pour connaître actuellement les choses particulières qui* » *étaient auparavant connues en puissance, et comme dans l'universalité*, » c'est alors que l'on est dit acquérir la science ». (*De verit.* qu. XI, ar. 1.)

Après ce que nous avons dit tout cela se comprend très-bien. En effet tous les principes particuliers *suivent* (et non dérivent), ou *viennent après* les principes universels; c'est en effet au *moyen* des axiomes, au *moyen* des premières idées reçues, idées d'être, d'action, de tems, etc., que les autres sciences sont acquises; ce sont là les *premières semences* jetées dans l'intellect *au moyen* (qu'on ne l'oublie pas) des espèces *tirées* (qu'on ne l'oublie pas), des objets sensibles ; voilà ce que sont les *raisons séminales*, dans lesquelles, en *en quelque sorte* (et non *absolument*, qu'on ne l'oublie pas), sont renfermées en *puissance*, en *faculté*, en *possibilité*, les sciences que l'homme acquerra dans la suite *en acte*. Donnons un exemple : Le premier jour où l'enfant a reçu la notion de l'*un*, de l'*espace* et du *tems*, ce jour-là cet enfant a en *puissance*, en *possibilité*, toutes les mathématiques; ce qui veut dire en style non scholastique qu'au moyen de ces notions que lui a *données* la parole, il pourra apprendre toutes les mathématiques.

Dom Gardereau, au contraire, fait dire à saint Thomas que cette *semence*, ce *germe*, est *inné*, c'est-à-dire qu'il a été *mis* dans l'âme (*inditus*), par la substance séparée, par Dieu, et sans le *moyen* des objets sensibles. — C'est-à-dire qu'il fait dire au saint docteur *précisément le contraire* de ce qu'il dit. Au reste les textes sont sous les yeux de nos lecteurs; ils jugeront eux-mêmes.

7. Si MM. de Salinis et de Scorbiac ont une opinion différente de la nôtre?— Rétablissement d'une phrase essentielle omise par dom Gardereau.

D'ailleurs, dans toutes les écoles de philosophie, on a toujours enseigné, ce me semble, que saint Thomas admet pour élément *inné* dans l'esprit humain plus qu'une *simple faculté*. Je me contenterai de citer MM. de Scorbiac et de Salinis, dont M. Bonnetty (leur collaborateur dans l'*Université catholique*), lira avec plaisir le témoignage :..... « Saint Thomas distingue deux éléments

» dans les principes de la science; les *termes*, qui sont la matière de ces principes, et les *rapports* de ces termes. Ainsi dans le principe, *le tout est plus » grand que la partie*, les idées de *tout* et de *partie*, sont les *termes* du principe : l'idée d'extension plus grande, voilà le *rapport*.... Partant de cette » distinction, il répond que la *connaissance des termes* d'un principe dépend » d'une notion formée par l'expérience; mais que la connaissance de leurs » RAPPORTS (on oublie ici ces mots: *ou, pour parler son langage, la complexion des termes*) ne dérivent pas de l'expérience. *De même, dit-il, que » l'habitude d'une vertu préexiste à l'acte, et consiste dans une inclination » naturelle qui est comme une inchoation de cette vertu, laquelle arrive ensuite par l'exercice à la consommation, de même l'acquisition de la science » implique qu'il préexiste dans notre esprit des germes de conceptions rationnelles* (il y a dans le texte *des espèces de*).... Et saint Thomas attribue *à » ces conceptions* une valeur objective qui leur est refusée par Kant. » (*Précis de l'histoire de la philosophie*, 2e édition, p. 270.)

C'est avec plaisir que nous citons ce texte de l'écrit de deux de nos amis : nous l'admettons complètement en y faisant les observations et rectifications suivantes :

1° Dom Gardereau, sans en avertir, supprime après le mot RAPPORTS ces mots ; « ou pour parler son langage, la *complexion des » termes.* » Saint Thomas dit en cet endroit que la *complexion des termes*, c'est-à-dire l'action de les comparer, de les examiner, de les compliquer en un mot, n'arrive pas de l'expérience ; nous le disons aussi, c'est le fait de l'*activité de l'âme*. L'expérience, comme le disent nos amis, fournit les *termes*, puis l'intelligence *complique*, compare les termes par son activité propre, native, innée (non *émanée*). Qui a jamais nié cela, et n'est-ce pas la condamnation de dom Gardereau, d'après lequel nos idées mêmes, c'est-à-dire le *germe même*, la *matière* de notre science seraient *innés* dans l'âme ? Cela n'est-il pas clair encore ?

2° Quant aux mots *inclination* et *inchoation* de la science, nous venons de les expliquer.

3° Ce n'est pas tout encore, car puisque dom Gardereau a cité nos amis, il me semble qu'il aurait dû ne pas remplacer par des points la ligne suivante, où ils indiquent le danger de ces doctrines et distinctions aristotéliciennes. En effet, après les mots *conceptions rationnelles*, ils continuent : « Cette solution se *rapproche*, à certains *égards, de*

« *l'idée de Kant.* Mais le docteur du moyen-âge et le philosophe » allemand diffèrent fondamentalement par rapport à la valeur de ces » conceptions. Le premier leur attribue une valeur objective, qui » leur est refusée par le second (*Ibid.*). » — En ne citant que ce dernier membre de phrase arrangé à sa manière, dom Gardereau ne donne que par moitié la pensée de MM. de Salinis et de Scorbiac qui, comme nous, ne manquent pas d'insinuer le danger de ces mêmes principes.

8. De l'intervention de la parole et de son influence dans la formation de la parole d'après saint Thomas.

Bien que cet article soit déjà long, nous avons pensé que nos lecteurs connaitraient avec plaisir le texte suivant de saint Thomas :

« Il faut dire que les formes intelligibles par lesquelles la science, » *reçue* par l'instruction, est *constituée*, sont écrites dans le disciple, » immédiatement par l'intellect agissant, mais médiatement par celui » qui *enseigne* (en effet celui qui enseigne transmet directement à cet » intellect). Car le maître propose les *signes* des choses intelligibles, » desquels signes l'intellect agissant *reçoit* (accipit) les intentions » intelligibles (il ne les *avait* donc pas auparavant), et il les écrit » dans l'intellect *possible* (le papier était prêt, mais il n'y avait » rien d'*écrit*). D'où l'on voit que les *paroles mêmes* du maître, qui » sont entendues ou vues dans un écrit, se comportent pour *causer* la » science (remarquez ce mot *causer* et non *développer*) dans l'intel- » lect, comme les choses qui sont hors de l'âme. Parce que l'intellect » *reçoit* les intentions intelligibles des unes et des autres (des *paroles* » et des *objets*), quoique la *parole* du maître ait plus d'influence » (*se habeat propinquiùs*) pour *causer la science* (toujours *causer* » et jamais *développer*), que les choses sensibles existant hors de » l'âme, en tant qu'elles sont les signes des intentions intelligibles [1]. »

Rien ne nous semble plus clair que ces paroles de saint Thomas contre l'opinion du P. Gardereau. Et cependant que l'on se souvienne bien que ce n'est point la méthode du saint docteur que nous conseillons de suivre. Quoique dom Gardereau ait trouvé que nous traitions

[1] *De veritate* q. XI. a. 1 ad XI. *oper.* t. VIII p. 765 antuerp. 1612.

la scholastique d'une manière par *trop cavalière*, cependant nous persistons à dire que cette division de l'âme en trois intellects ; cet intellect agissant (ou agent, si vous voulez), qui transforme les formes sensibles en formes intelligibles pour les transmettre à l'intellect possible... ces phantasmes, ces quiddités, ces universaux, ces inchoations, etc., etc., tout cet attirail que saint Thomas a emprunté au payen Aristote ;... tout cela nous paraît vain et dangereux. La raison humaine tire en ce moment des conséquences toutes payennes de ces principes payens. C'est notre devoir d'examiner si leur existence est bien solide et bien nécessaire.—Or, il se trouve précisément que leur existence est vaine ; c'est une existence dialectique, une existence de mots produisant une religion, une morale de mots, enchaînés à la vérité les uns aux autres, mais accrochés à rien.

Telles sont nos pensées sur les formes de la scholastique aristotélicienne.

Nous savons, grâce à Dieu, que ces principes sont goûtés dans un grand nombre de maisons d'éducation et commencent à prévaloir. Nous ferons tous nos efforts pour ramener notre philosophie à une origine divine, la seule digne d'être proposée à l'homme, la seule capable de lui donner la vérité sur la grande question de l'origine d'un dogme et d'une morale obligatoire. — La grande moitié du chemin est déjà faite : car tout le monde presque avoue que l'homme ne peut *inventer* ni ce dogme ni cette morale. A. B.

Polémique Philosophique.

ÉTUDES CRITIQUES
SUR
LE RATIONALISME CONTEMPORAIN

Par M. l'abbé de VALROGER[1].

Troisième Article [2].

Excursions de M. Cousin en Allemagne. — Son syncrétisme. — Doctrine de Hégel sur le développement de l'*Idée*. — Ses rapports avec la théorie de M. Cousin sur la nature de l'erreur. — Comment on cherche à prouver que l'erreur n'est qu'une vérité incomplète. Réfutation. — L'erreur a-t-elle son origine dans la réflexion seulement? — Est-elle involontaire? — Comment s'explique la persistance des erreurs philosophiques et religieuses?

Lorsque M. Cousin marche sur les traces des philosophes du 17e siècle, il est fort contre l'erreur; il l'attaque, il la poursuit, il la combat avec une puissance de logique irrésistible; son élocution est aussi plus claire, plus vive, plus brillante. Voyez ses *leçons sur Locke*; sans doute, avant 1829, on avait soumis à un examen sévère l'*essai sur l'entendement humain*; les principes dangereux de cet ouvrage avaient été signalés, des réfutations solides avaient paru. Mais, il faut être juste envers M. Cousin, sa critique a quelque chose de plus saisissant, il a su rendre avec une verve éloquente la polémique des *Nouveaux Essais* [3].

M. Cousin, malheureusement pour sa gloire, n'est pas resté fidèle

[1] Paris, chez J. Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29. 1 fort vol. in-8°; prix: 7 fr.

[2] Voir le 2e art. t. xv, n° 87, p. 221.

[3] Voir *Hist. de la Philos.* au 18e siècle, t. II, par M. Cousin, et les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, par Leibnitz

aux philosophes du grand siècle. En 1817, la pensée lui vint de s'initier aux doctrines des successeurs de Kant et de Fichte [1]. Aussitôt il se met à parcourir les principales Universités d'outre-Rhin. Eichorn, Schleiermacher et de Wette lui résumèrent les conclusions les plus audacieuses de l'exégèse allemande ; Hégel surtout, le fascina. « Il me » présenta, nous dit-il, dans le langage à moité scholastique qui lui » était propre, une masse de propositions générales plus hardies et » plus étranges les unes que les autres, et qui firent sur moi l'effet » des ténèbres visibles du Dante. Tout ne m'y était ni entièrement » *intelligible*, ni parfaitement clair ; et ce que j'en saisissais, par un » secret rapport avec mes propres idées et avec mes *instincts*, me » donnait un ardent désir d'en connaître davantage [2]. » Bref, au bout d'une heure, M. Cousin fut à *Hégel*, Hégel fut à M. Cousin. Celui-ci avait trouvé, *sans le chercher*, l'homme qui lui convenait [3]. — En 1818 et en 1824, ses excursions recommencèrent ; *Schelling* et *Jacobi*, son disciple, lui développèrent pendant un mois, la philosophie de la nature. Enfin, tandis que le gouvernement prussien le retenait captif pour ses opinions politiques, *Gans* et *Michelet* de Berlin lui présentèrent de nouveau les idées de Hégel. Avec l'imagination vive et impressionnable qu'on lui connaît, on conçoit que M. Cousin dut subir l'influence d'un enseignement tant de fois répété, il l'avoue lui-même,

[1] Voici comment il nous dépeint lui-même l'état de son esprit à cette époque : « A parler franchement, j'en avais assez de la philosophie écossaise. » Après l'avoir étudiée sous M. Royer-Collard, je l'avais moi-même ensei- » gnée, et il n'y avait pas un auteur de cette chère école que je n'eusse ex- » pliqué et commenté jusqu'à l'ennui. Reid m'était aussi familier que mon » rudiment, et, pour Dugald-Stewart, le seul philosophe que j'eusse rencon- » tré à Edimbourg, j'aurais pu lui réciter tous ses ouvrages. D'ailleurs la phi- » losophie écossaise s'arrête dans les éternels problèmes que se proposent les » religions et les philosophies. Or, c'était précisément ces problèmes qui » commençaient à se présenter à mon esprit; et une fois que l'esprit les a » aperçus, il ne peut plus s'en séparer qu'il ne les ait résolus d'une manière » ou d'une autre. » *Revue française*, 1838, t. VI, p. 217. Ce fut donc en Allemagne que M. Cousin alla chercher la solution de ces problèmes.

[2] *Ibid.* p. 230.

[3] On se rappelle les paroles échappées à Plotin, lorsque, pour la première fois, il entendit Ammonius-Saccas. « Voilà ce que je cherchais. »

et il s'en fait gloire. « Hégel, nous dit-il, a beaucoup emprunté à » Schelling ; moi, plus faible que l'un et l'autre, j'ai emprunté à tous » les deux. Il y a de la *folie* à me le reprocher, et il n'y pas certes à » moi grande humilité à le reconnaître [1]. » Nous nous garderons d'adresser sur ce point à M. Cousin des reproches qui pourraient l'irriter ; nous le plaindrons plutôt de s'être laissé prendre aux théories allemandes ; il a par là notablement compromis sa gloire ; et puis, une haute intelligence ne lui avait pas été donnée pour propager l'erreur; les erreurs passeront avec les livres qui les renferment ; à la vérité seule l'immortalité est promise.

Entre les fausses théories que M. Cousin est allé chercher en Allemagne, le *syncrétisme* doit occuper le premier rang. Ce système, il est vrai, n'a pas pris naissance au 19e siècle, dans le sein des Universités d'outre-Rhin. L'antiquité l'avait connu, on sait quel rôle il joue dans les conceptions de l'école rationaliste d'Alexandrie ; mais alors on l'employait, en quelque sorte, sans le raisonner, on ne l'avait pas appuyé sur cet ensemble de sophismes qui, bien que faux, mais habilement présentés, font pour un tems, la fortune des plus mauvais systèmes. A l'Allemagne l'honneur de lui avoir donné une forme savante ; elle a su dissimuler sa faiblesse au moyen de ses formules qu'elle crée avec une si prodigieuse fécondité. — Il fallait les rendre lisibles en français, la tâche était difficile, elle n'a pas effrayé M. Cousin ; disons-le sans détour aucun, travaillées par lui, elles ont reçu tout le degré de clarté dont elles sont susceptibles ; mais aussi, les principes une fois posés, pas une conséquence devant laquelle on ait reculé. C'est dans les *Fragmens philosophiques*, et surtout dans l'*Introduction à l'histoire de la philosophie* [2], que M. Cousin a dé-

[1] *Fragmens philos.*, préface de la 2e édit., 1833, p. 25.

[2] M. Cousin vient de publier une nouvelle édition de cet ouvrage. Il avoue lui-même qu'il s'y trouve des propositions *hasardées* (VII). Il semble alors qu'il aurait dû les faire disparaître. Point du tout; son parti en est pris; il les déclare *irrévocables. L'honneur ne lui a pas permis de se corriger.* (*Ibid.*) Nous croyions, nous, que l'*honneur*, la conscience, faisaient toujours un *devoir* de se *corriger*. M. Cousin autrefois le pensait aussi, si nous jugeons par ces paroles : « J'ai fait bien des cours et beaucoup trop de livres; peut-on y » trouver un *seul mot* qui s'écarte du respect dû aux choses sacrées? Qu'on

veloppé sa théorie syncrétiste. Tout y paraît réuni pour lui assurer un succès durable ; c'est un luxe d'expression qui vous séduit, ce sont des sophismes dont le côté faible est habilement dissimulé, c'est un ton dogmatique et tranchant qui semble ne pas permettre le plus léger doute.

Au reste, les principes de ce *syncrétisme* que M. Cousin désavoue, sont venus fort à propos au secours de l'*éclectisme* ; quand on n'a pas de *criterium* pour juger toutes les doctrines philosophiques, « à la » vue de tant d'opinions opposées, on est, dit Hégel, très-embar- » rassé [1]. » Et certes, cela se conçoit. — Cependant on a promis en termes magnifiques une philosophie qui doit être l'expression pleine et entière de la vérité, — qui doit effacer le symbole catholique par sa grandeur, par sa sublimité, par sa certitude ; que faire donc ? — On n'imitera pas ce tyran de l'antiquité qui jetait ses victimes sur un lit de fer, brisant aux unes leurs membres, disloquant en allongeant ceux des autres ; mais on se montrera plein de tolérance pour toutes les conceptions de l'esprit humain. Les systèmes philosophiques n'éprouvent donc pas la plus légère altération ; ils seront *tous acceptés*, tels que l'histoire les présente ; on les combinera, on les reconciliera dans une vaste synthèse où chacun trouvera sa place ; cela s'appelle *harmoniser les contraires*. Ainsi s'élèvera, avec des proportions colossales, l'édifice de la philosophie.

» me cite une seule parole douteuse, ou légère, et je la *retire*, je la *désavoue* » comme indigne d'un philosophe. » *Frag. phil.*, préface de la 2e édit. 1833 ; t. I, p. 32, de la 3e édit., 1838. Nous doutons beaucoup que M. Cousin s'applaudisse plus tard de n'avoir point tenu à son engagement. Il est tombé dans l'erreur ; c'est le sort commun de l'humanité ; il fallait avoir le courage de *retirer* les expressions qu'il reconnaît être *hasardées* ; c'eût été pour lui un beau titre de gloire. « Mais, dit-il, la calomnie a envenimé certains reproches, et » voilà pourquoi les passages incriminés sont irrévocables. » Nous sommes loin d'approuver le ton acerbe que l'on peut avoir porté dans la critique, nous le déplorons même. Mais que M. Cousin nous permette de lui adresser une question : a-t-il été traité plus durement que Fénelon ? Nous ne le croyons pas... M. Cousin sait quelle a été la conduite de l'archevêque de Cambrai. Dans tous les tems, on l'admirera pour sa soumission pleine et entière.

[1] *Leçons sur l'hist. de la philos.*, t. I, p. 28.

Ce procédé, il faut le justifier. Or, à ceux qui contesteraient sa légitimité, qui demanderaient comment on peut réunir des doctrines qui offrent pêle-mêle le vrai et le faux, le oui et le non, l'affirmation et le doute, on répond : « Il n'y a pas de *systèmes faux*, mais beau-» coup de systèmes incomplets, vrais en eux-mêmes et vicieux dans » leur prétention de contenir l'absolue vérité qui ne se trouve que » dans tous [1]. »

Cette théorie peut paraître un tant soit peu singulière. Elle n'est pas d'origine française ; elle nous vient de l'Allemagne : c'est un emprunt fait à Hégel. Ce philosophe pose pour base de son système, ce qu'il appelle l'*idée* infinie. Voici comment il explique sa nature. L'*idée* n'est pas un type abstrait, immobile, une pure conception de l'esprit. Quand on la considère dans son état primitif, elle apparaît comme *un germe* qui contient le monde de la nature et le monde de l'esprit : Hégel en fait la substance universelle, la seule source de la vie. Puis, il la suppose soumise à une *suite d'évolutions* sans *commencement* et sans fin [2]. Elle se développe par un mouvement progressif, sous toutes les formes des choses finies, dans trois sphères concentriques ; la sphère de la logique, la sphère de la nature, la sphère de l'esprit. Dans cette dernière, les systèmes philosophiques sont sa manifestation la plus élevée ; tous, même les plus opposés, concourent nécessairement à son complet déploiement ; si parfois ils nous paraissent inconciliables, c'est que nous ne pénétrons pas assez avant dans les profondeurs de la raison absolue, pour saisir leur unité. Cette unité existe certainement : Hégel l'*affirme* [3]. Voilà donc, pour le passé, les

[1] *Frag. phil.*, l. I, p. 48.

[2] Nous nous permettons de faire remarquer à dom Gardereau les *affinités* visibles et les ressemblances, qui existent entre cette doctrine des *idées* principes renfermant toutes choses qui en sortent par voie de *développement*, et son propre système d'idées, en *germe*, *innées*, *émanées*, *développées par la parole*. Nos lecteurs les ont sans doute remarquées. Ce n'est donc pas une chimère que nous poursuivons, mais la *base*, la *racine* même, des erreurs contemporaines. (*Note du directeur.*)

[3] « J'*affirme* que la succession des systèmes philosophiques dans l'histoire, est la même que la succession des déterminations logiques de l'*idée*. J'*affirme* que, si l'on dépouille les principes fondamentaux qui apparaissent dans l'histoire, de tous ce qui concerne leur forme extérieure, et leur application

philosophies déclarées rationnelles partout et toujours. Mais si elles ont été nécessaires pour la manifestation complète de l'*idée*, elles le seront toujours; par conséquent, aucun principe, aucun système ne peut et ne doit périr. Le devoir des générations présentes est donc de tout accepter, de tout réunir dans une vaste synthèse. Ainsi se trouve justifié le syncrétisme.

Il faut montrer maintenant comme quoi l'*erreur* ne peut être et n'est, en effet, qu'une *vérité incomplète*. Deux moyens se présentent: on se place d'abord au point de vue panthéistique. *Si tout est Dieu*, nos pensées sont les pensées de Dieu. Or, supposez-les entachées d'erreur, le Dieu du panthéisme n'est plus l'être infiniment parfait que la raison conçoit. Comment échapper à cette difficulté? Par un sophisme et par la négation d'un fait. Que parlez-vous d'erreur, demandent les panthéistes? Nous admettons volontiers qu'il y a des *idées incomplètes*, *inadéquates*, qui n'embrassent qu'une partie de leur objet, et cette imperfection ne doit pas surprendre, elle est un mode *inférieur* et *nécessaire* de la pensée infinie; mais d'erreur *absolue*, il n'en existe pas[1] ?

Tel est le raisonnement de *Spinoza* et des *panthéistes* les plus habiles.

Tout cela va fort bien en apparence; les conséquences semblent légitimement déduites; mais le point de départ, malheureusement pour ce système, est loin d'être inattaquable. On a beau faire tous les efforts imaginables pour *diviniser* l'esprit humain et ses produits, on ne parviendra jamais à persuader aux hommes qu'ils sont des *parties de la divinité*, le *panthéisme* aura toujours tort aux yeux de la droite raison. Cessons donc de confondre Dieu avec le monde, laissons lui sa personnalité, il ne nous conteste pas la nôtre, continuons

en particulier, on reconnaît les divers degrés de l'idée logiquement déterminée, et réciproquement le mouvement dialectique de l'idée représente les principaux momens du mouvement historique. *Leçons sur l'histoire de la philos.*, t. I, p. 42 (en All.).

[1] C'est en effet, ce qui suit rigoureusement du système des émanations. Si nos idées sont *innées, émanées de Dieu*, si la parole ne fait que les *développer*, que les *faire croître*, elles pourront être plus ou moins *développées*, et formées, mais elles seront toujours *divines*, c'est-à-dire vraies. A. B.

à croire que nous pensons pour notre propre compte, avec l'intelligence qu'il nous a donnée, et partant ne lui prêtons pas nos pensées. Alors, si l'erreur pénètre dans nos conceptions, nous ne serons pas forcés, pour obéir aux exigences d'un système inadmissible, de changer sa nature, de la transformer en une *vérité incomplète*. Mais ici se présente à examiner l'autre procédé dont nous avons parlé.

Pour le comprendre, il faut remonter au point de départ de l'intelligence, à son premier fait. M. Cousin va nous apprendre ce qui doit se passer alors. Il nous montre donc la *pensée entrant spontanément en exercice*[1] : son produit est une affirmation involontaire, irréfléchie, pure de toute négation. Dans cette affirmation se trouve déjà, quoique sous une autre forme, ce qui sera plus tard dans la réflexion, la *perception des vérités essentielles, fondamentales*[2]. Leur liste est considérablement réduite : au dire de M. Cousin, lorsque l'intelligence se manifeste pour la première fois, elle « nous donne » d'abord *nous*, le *monde* et *Dieu* (excusez du peu); nous et le monde » avec des bornes confusément aperçues, et *Dieu sans bornes ;* le » tout dans une synthèse où le clair et l'obscur sont mêlés ensemble[3]. »

Le fait n'admet ni plus, ni moins. M. Cousin le déclare universel: « Partout, dit-il, sous leur forme naïve, les idées primitives sont les » mêmes[4]. » Cette identité de la *spontanéité*, dans la race humaine, est ce qui constitue l'*identité du genre humain*. Enfin la spontanéité nous donne la vérité ; l'intelligence se repose en elle avec une entière sécurité, sans aucune espèce de doute, et même sans la supposition de la possibilité de l'*erreur*. C'est dans l'autre développement de la

[1] Nous l'avons fait observer, c'est ici la seule différence qui existe entre M. Maret, dom Gardereau, et M. Cousin et les rationalistes ; ceux-ci disent que la pensée entre *spontanément* en exercice ; ceux-là disent qu'il lui faut *nécessairement* le secours de la parole. Mais que la parole soit nécessaire ou non, cela ne change rien au *germe*, rien au *produit*. Celui-ci sera de même nature que son *germe*, c'est-à-dire *divin*. A. B.

[2] C'est ce que M. Maret et dom Gardereau appellent l'*intuition de la vérité*. A. B.

[3] *Introd. à l'hist. de la philos.* 6e leçon, p. 137, nouv. édit.

[4] *Ibid*, p. 141.

raison, dans la réflexion que celle-ci prend naissance[1]. Et voici comment :

A la synthèse primitive, riche et féconde[2], mais obscure, succède l'analyse qui la décompose en ses élémens. La réflexion s'en empare et soumet chacun d'eux à un examen spécial. « Or, la condition de » l'examen spécial d'une chose est la négligence, l'oubli, l'ignorance » de toutes les autres. Quand la réflexion examine séparément un des » élémens de l'unité primitive, elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir » qu'il en existe un autre... Elle est comme condamnée à considérer » ce qui passe présentement sous son regard comme le seul et unique » élément de la pensée. De là non pas seulement la possibilité, mais » la *nécessité* de l'erreur. L'erreur est *un des élémens* de la pensée » *pris pour la pensée toute entière*[3]. L'erreur est une *vérité in-* » *complète* convertie en une *vérité absolue*. Il n'y a pas d'autre er- » erreur possible[4]. » Cela posé, additionnez toutes ces fractions de la vérité, rapprochez et combinez tous les systèmes qui les contiennent, vous aurez pour solde la vérité totale. — Telle est, ce nous semble, la théorie de M. Cousin sur l'*origine et la nature de l'erreur ;* elle nous conduit au syncrétisme. Mais est-elle vraie ? Nous ne le croyons pas.

On pourrait d'abord contester à M. Cousin le point de départ de son système ; montrer que le *développement spontané* de la raison, tel qu'on le présente, est une chimère, que les idées primitives des individus, et conséquemment de l'espèce humaine, ne se bornent pas à la notion confuse de « nous, du monde et de Dieu ; » mais ces questions importantes nous semblent exiger une étude spéciale :

[1] *Ibid.*, p. 142.

[2] Il ne faut pas l'oublier ; la synthèse primitive, que l'on dit ici être *riche* et féconde, embrasse « nous, le monde et Dieu, nous et le monde avec des » bornes confusément aperçues, et Dieu sans bornes. » 6e leçon, p. 137.

[3] Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la fausseté de cette définition. L'erreur est l'affirmation d'une chose qui *n'est pas*, et non l'affirmation d'une chose *incomplète*.

[4] *Ibid.*, 7e leçon, p. 154-55.—Nous retrouvons la même théorie dans M. J. Simon. « L'erreur, dit-il, n'est jamais que l'*exagération d'une vérité*, ou bien » une *vérité incomplète*. L'erreur pure et simple, le faux sans aucun mé- » lange de vrai, ne peut devenir la base d'un système, ni tromper aucune » intelligence. » *Manuel de philos. à l'usage des colléges*, 2e édit., p. 482. Bientôt nous reviendrons sur cet ouvrage.

bientôt nous y reviendrons. Abordant, pour le moment, l'objet propre de la discussion, nous allons rechercher qu'elle est la véritable *nature de l'erreur*.

Or, dans tous les tems, l'erreur, dit M. Riambourg, s'est produite sous plusieurs formes diverses. « Lorsqu'on attribue l'existence à ce » qui ne l'a pas, ou qu'on dénie l'être à ce qui existe réellement; lors- » qu'on donne à un sujet une qualité purement imaginaire, ou qu'on » lui refuse un attribut dont il jouit, on est complètement dans le » faux [1]. » — Voyons les faits; pénétrons dans les écoles philosophiques; admettons, pour un moment, que la réflexion, après avoir sommeillé pendant une longue suite de siècles, s'éveille avec Thalès et Pythagore, dans les années 600 et 584 avant J. C. [2]. Alors son premier regard se porte sur le monde sensible : elle veut déterminer son origine. — Une tradition remontant au berceau du genre humain, donnait à ce problème une solution : elle l'abandonne; mais, en repoussant le dogme de la *création*, elle se précipite dans l'*erreur*. Sa cosmologie est assez connue. Là, nulle idée d'un Dieu faisant, par un acte libre de sa volonté sortir l'univers du néant. Cette négation, explicite ou implicite, n'est-elle pas déjà une *erreur absolue?* — Viennent ensuite des affirmations. Les philosophes de cette époque cherchent et placent dans la matière les principes de toutes choses [3]. Ils ne s'accordent pas, il est vrai, sur leur nature et sur leur nombre; mais qu'on regarde comme tels l'eau, l'air, ou le feu, qu'on les prenne séparément ou qu'on les réunisse, qu'on ait recours aux atômes, ces élémens sont toujours supposés éternels. D'un autre côté, on leur donne le pouvoir d'entrer spontanément en action : tous les êtres naissent alors de leurs combinaisons. Evidem-

[1] *OEuvres de Riambourg*, t. III, p. 126.

[2] « C'est la Grèce qui a donné la philosophie au genre humain; c'est donc » en Grèce que commence l'histoire de la philosophie proprement dite, et » c'est là qu'il faut d'abord la chercher; c'est là qu'elle a son enfance, ses « tâtonnemens et ses progrès. Tout ce qui précède lui est étranger. » M. Cousin, *Cours d'histoire de philos. moderne*, 2e édit. 1re série, t. II, p. 402.

[3] Voir Arist. *Métaph.* I, 3; Beckk, p. 983, lig. 6. Nous avons cité ce passage d'Aristote dans les *Annales*. Voir *Systèmes philos. sur l'origine du monde*, IIIe série, t. XIV, p. 405.

ment, sur ces deux points, Thalès, Anaximène, Héraclite, Leucippe et Démocrite, sont complètement en dehors de la vérité. — D'autres philosophes ont compris que les seules propriétés de la matière ne sont pas suffisantes pour expliquer le mouvement et l'harmonie du monde. Anaxagore et Platon proclament donc l'existence d'une intelligence suprême, cause efficiente de l'ordre; mais comprenons bien quel est le rôle de leur Dieu. Il ne crée pas la matière; elle est éternelle comme lui; ils le réduisent, humble ouvrier, à travailler sur elle pour en tirer le meilleur parti possible, tout en reconnaissant qu'elle oppose à sa puissance une limite infranchissable. Ainsi, il déplace les élémens primitifs qu'il trouve à l'état de chaos, il les réunit ou les sépare et leur imprime le mouvement; puis, on le montre comme l'auteur de l'harmonie du monde [1]. Sans doute, il y a dans cette conception un progrès immense, si nous la comparons à celle des Ioniens et des Atomistes. Et cependant nous retrouvons encore ici une de leurs erreurs, l'éternité de la matière. Elle en entraîne une autre: admettre à côté de Dieu un principe qui trouve en soi sa raison d'être, c'est nier l'existence d'une cause véritablement universelle et infinie, et par là même créatrice [2].

Nous venons de parler de Dieu, si la théorie de M. Cousin est vraie, on doit s'attendre à trouver sur la nature et l'existence de la divinité, des idées *incomplètes*, *inadéquates;* mais en vain chercherait-on des *idées fausses* absolument. Cependant dans l'histoire des conceptions de l'esprit humain se rencontre un mot qui exprime tout à la fois et la plus audacieuse des tentatives, et la négation de la plus évidente des vérités. L'*athéisme* n'est pas une de ces chimères que l'on crée pour se donner le plaisir de combattre: comme le remarque très-bien M. Franck, il coule à pleins bords dans les théories d'Epicure et de Hobbes [3]. Ce n'est pas non plus un de ces systèmes

[1] Nous avons voulu seulement signaler ici les caractères communs que présente la cosmologie d'Anaxagore et de Platon. M. H. Martin fait très-bien ressortir les différences qui existent cependant entre leur système. *Études sur le Timée de Platon*, t. II, p. 190.

[2] Voir *Dictionnaire des sciences philos.* art. Dieu.

[3] Voir *ibid.* art. Athéisme.

jusqu'ici sans importance qui disparaissent avec leur auteur : il a traversé les siècles, et, pour le propager, on a dépensé une grande puissance d'intelligence. Or, de quelque côté que l'on considère l'athéisme, jamais on ne pourra le transformer en une *vérité incomplète*. Il y a là une négation contre laquelle protestent les principes nécessaires et universels de la raison, le spectacle de l'univers, le consentement unanime et spontané de tous les peuples. Qu'opposer à tant d'autorités ? Leur poids est accablant. Voyez aussi combien sont misérables les hypothèses sur lesquelles s'appuie l'athéisme : pour se passer, dans l'explication des phénomènes de la nature, d'une cause active, intelligente, antérieure et supérieure au monde, force est de les regarder comme un pur effet du hasard[1], d'attribuer à la matière la pensée, la vie, le mouvement, ou tout au moins une existence nécessaire ; que faut-il de plus pour constituer une *erreur absolue*[2] ?

On peut aussi, tout en conservant le nom de Dieu, professer, sur sa nature et ses attributs, des doctrines qui entraînent forcément la négation de son existence. Bossuet a écrit quelque part : « le Déisme » est un athéisme déguisé. » D'autres ont porté le même jugement sur le Panthéisme. Quoique M. Franck proteste contre ce langage[3], nous le tenons pour vrai : quelques remarques suffisent pour nous convaincre de son exactitude. Lorsque nous avons l'idée de Dieu, nous le concevons comme possédant nécessairement, d'une manière absolue, c'est-à-dire sans degré aucun, toutes les perfections possibles. Lui ôter un seul de ces attributs essentiels, ce serait le détruire. Il pourrait bien rester alors un Être qui serait encore, par quelque côté, supérieur à l'humanité ; mais il n'y aurait plus de Dieu véritable ; le ciel serait vide de la Divinité vers laquelle doivent monter nos hommages, nos prières et l'expression de notre reconnaissance. Or, que fait le Déiste ? Il nous parlera, si l'on veut, du suprême Ordonnateur des mondes ; il écrira des pages pleines d'éloquence pour célébrer

[1] Voir Platon, *Les lois*, l. x.

[2] Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligens. Montesquieu, *Esprit des lois*.

[3] Voir *Dict. des scienc. philos.*, art. Déisme et Athéisme.

l'harmonie de l'univers; ses tableaux seront admirables de fraîcheur et de coloris. Mais l'être qu'il nous présente comme Dieu, vit solitaire, dans une sphère à part, loin du monde et de l'homme. Peu soucieux de ce qui est au-dessous de lui, indifférent à la misère de ses créatures, indifférent au mal moral, au triomphe du méchant et à l'oppression du juste, ses jours s'écoulent dans une oisiveté profonde; l'œuvre de ses mains, il l'abandonne à l'empire du hasard, absorbé qu'il est dans la contemplation de ses perfections. — Comment, dans ce hideux égoïste, reconnaître le Dieu du genre humain, ce Dieu qui conserve et gouverne le monde qu'il a créé, qui, loin de nous par sa grandeur, en est tout près par sa bonté, qui veille à nos besoins, et dont les yeux sont toujours ouverts sur nos fautes comme sur nos vertus? En rejetant le dogme sacré de la Providence, le Déiste refuse tout à la fois à Dieu la sagesse, la bonté, la sainteté, la justice[1]. Ces attributs moraux retranchés, que reste-t-il? un mot, mais un mot qui n'exprime rien, *nomen re vacuum*, comme auraient dit les scolastiques. N'est-ce pas là nous ramener à l'athéisme?

Le *panthéisme* y conduit aussi. Réduisez-vous Dieu à l'ensemble des parties du monde? de nouveaux attributs disparaissent. Alors pour lui, plus de conscience et de personnalité, plus de liberté ni en lui-même, ni dans ses œuvres; il agit et il opère sous l'empire de la nécessité[2]; avec ce système, on n'altère pas seulement sa nature, on la détruit; on reste en présence d'un fantôme, d'un Dieu imaginaire, qui n'est *rien moins que Dieu*[3]. Il serait facile d'étendre ces considérations au matérialisme et à l'idéalisme. Vous affirmez l'existence de la matière, et vous avez raison; mais vous niez celle de l'esprit, et voilà l'erreur. Vous admettez les actes et les produits de la pensée: c'est fort bien, mais vous repoussez comme illégitime, le témoignage des sens, et vous tombez dans l'idéalisme; or, l'idéalisme aura tou-

[1] Voir sur ce point l'argumentation de Platon au xe livre des *Lois*.

[2] Voir V. Gioberti, *Introduction à l'histoire de la philosohie*, t. I, p. 456 de la traduction française.

[3] « Quand on examine de près les sentimens de Spinoza, dit Jean Coler, on trouve que son Dieu n'est qu'un fantôme, un Dieu imaginaire qui n'est rien moins qu'un Dieu. » *Collect. de Vita Spin.—Spin. op. ed.* Paulus, t. II, p. 642.

jours tort aux yeux de la raison [1]. Et maintenant, nous le demandons, par quels sophismes, si habilement présentés qu'ils soient, persuader que l'athéisme, le déisme, le matérialisme et l'idéalisme ne sont que des vérités incomplètes?

Mais il ne suffit pas de déterminer la nature de l'erreur, il faut aussi remonter à son *origine*. Si nous comprenons bien la théorie de M. Cousin, l'erreur n'a pas d'autre source que la *réflexion*. Celle-ci décomposant l'unité primitive prend un des élémens du phénomène complexe de la pensée pour le phénomène total; elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir qu'il en existe d'autres, de là l'erreur : elle est donc involontaire.

Il y a du vrai dans ce système, mais il a le tort d'être trop général. Sans doute, lorsque notre esprit se porte sur un objet qu'il divise pour le soumettre à une étude plus approfondie, nous pouvons, sans le vouloir, ne pas embrasser toutes ses parties, ne pas saisir tous les rapports qu'elles ont entre elles. Alors la réunion de ces connaissances partielles ne nous donnera pas pour somme la vérité pleine et entière. Sans doute encore, tout en partant de certains principes évidents, nous sommes exposés à nous tromper dans la série de nos déductions. « Il y a des gens d'un seul syllogisme, dit Leibnitz, » il y en a de deux seulement [2]. » Qu'ils aillent au-delà, ils sortent de la vérité. Dans ces deux cas, l'erreur n'est pas imputable, mais elle ne se produit pas toujours ainsi. Quelquefois l'élément qui manque dans nos conceptions était là, sous nos yeux : nous n'avons pas voulu le reconnaître, nous avons même fait effort pour prouver sa non-existence. Il faut encore recueillir sur ce point l'enseignement de l'histoire. Or, que nous dit-elle? Elle nous montre, dans tous les tems, des systèmes opposés qui s'élèvent, entrent en lutte et se disputent le monde des intelligences : ce sont ces affirmations et ces négations réciproques qui prolongent la longue chaîne des conceptions de l'esprit humain. Pour leurs auteurs cependant, d'après M. Cousin, les données de l'intuition primitive ont été les mêmes. Comment donc sont-ils arrivés à des résultats si divers? Vous répon-

[1] Franck, *Discours sur les systèmes de philos.*, p. 11-12.

[2] *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, l. IV, c. 20, 5e édit. Am. Jacques.

dez que leur attention se concentrant sur un seul point, ils ne *savaient pas*, *ils ne pouvaient pas savoir* que d'autres existassent. Erreur! Lorsque Xénophane de Colophon, Parménide, Mélissus et Zénon développèrent à Élée leur idéalisme panthéiste, ils connaissaient parfaitement les écoles fondées avant eux; ils n'ignoraient pas que les Ioniens et les Pythagoriciens, quoique marchant par des voies différentes, avaient eu le même but, celui d'expliquer l'origine du monde physique. Or, ce fut cet élément de l'*unité primitive* que repoussèrent les Eléates. Ils apportaient une doctrine nouvelle; pour la faire prévaloir, ils attaquèrent tout à la fois la physique ionienne et l'idéalisme mathématique des pythagoriciens. Une réaction s'opéra. Leucippe et Démocrite ne virent partout que du vide, des atômes en mouvement ou de la matière. Pour eux, l'âme humaine, Dieu lui-même sont des composés d'atômes, plus subtils, plus déliés, si l'on veut, que ceux qui entrent dans la composition des autres corps, mais toujours matériels : toute idée de substance purement spirituelle disparaît de leur conception; toutefois ils savaient très-bien quelle nature on attribuait à l'élément qu'ils rejétaient [1]. Puis, lorsque tous ces systèmes, nés dans les diverses colonies de l'Asie-Mineure, de la Grande-Grèce et de la Thrace, ont envahi l'Attique, un autre spectacle se développe. On voit alors se présenter des hommes qui parcourent les rues d'Athènes d'abord, puis la Grèce entière, puis l'Italie, poussant sur leur passage les intelligences au scepticisme. Voulez-vous expliquer leur tentative d'après la théorie de M. Cousin? Il vous faudra montrer les sophistes absorbés dans de profondes méditations, ne cherchant que la vérité, et ne pouvant, malgré leurs efforts, la découvrir. Mais qui osera soutenir qu'ils ont été conduits à leur système par les difficultés réelles de la science? On le sait assez, ces hommes ne prenaient pas au sérieux leur scepticisme. Il leur était apparu comme un moyen efficace pour exploiter les masses, pour s'enrichir aux dépens de la jeunesse dont ils corrompaient l'esprit et le cœur. Ils allaient donc répandant partout des doctrines qu'ils vendaient pour de l'or [2]. Voilà pourquoi un opprobe éternel pesera sur leur mémoire.

[1] Voir *Dict. des scienc. philos.*, art. *Philos. des Grecs.*

[2] Voir Platon, *Premier Hippias.* — Hippias s'adresse à Socrate et lui dit :

Sortons de l'antiquité, passons aux tems modernes, plaçons-nous au milieu du 18e siècle ; alors nous trouverons d'autres hommes puissans par le génie, Voltaire et son école. Ils parlent, et le monde dans l'étonnement fait silence pour mieux recueillir leurs doctrines. A quoi attribuer leurs erreurs ? aux *nécessités* de la réflexion ? Mais qui donc a proclamé cette maxime qu'on transcrit avec dégoût : *Mentons, il en restera toujours quelque chose* [1] ! — Platon, il y a longtems déjà, a écrit cette phrase remarquable : « L'ivresse des passions fait » déraisonner [2]. » Oui, arrêtez un moment vos regards sur l'histoire, bientôt vous serez convaincus que la passion entre pour beaucoup dans la production de l'erreur et dans sa propagation. Souvent dans nos conceptions, il y a plus qu'une vue incomplète de la vérité, il y a sa négation volontaire ; alors même qu'elle se révèle à nous avec ce degré d'évidence qui devrait ravir notre assentiment, loin de l'embrasser, nous nous montrons rebelles à la lumière qui nous investit [3]. — Si nous avions à composer un travail *ex professo* sur la nature et sur les causes de nos erreurs, nous pourrions étendre ces considérations. Nous croyons en avoir dit assez pour montrer, 1° que l'erreur n'est pas une vérité incomplète ; 2° qu'elle n'a pas sa source dans la réflexion seulement, et qu'elle n'est pas aussi involontaire que le prétend M. Cousin.

Il nous reste à examiner le grand argument que l'on fait valoir en faveur du *syncrétisme ;* nous voulons parler de la persistance des doctrines philosophiques et religieuses. On leur donne une antiquité prodigieuse ; on les montre traversant les siècles, subjuguant les esprits, trouvant partout et toujours des défenseurs ; alors de deman-

Je vois bien, que vous n'entendez pas le fin de notre profession. Si vous saviez combien elle m'a valu d'argent, vous en seriez étonné. Et pour ne point parler du reste, un jour étant allé en Sicile... j'amassai en fort peu de tems plus de cinquante mines, et plus de vingt mines, d'un seul petit endroit qu'on appelle Inicus. » Platon, *le 1er Hippias*, § II édit. classique.

[1] M. Louis Blanc, dont nous sommes loin d'aprouver, tous les principes, a très-bien dévoilé les menées de l'école rationaliste du 18e siècle. Voir *Histoire de la revolution franç.* t. I, l. 3.

[2] *Les lois*, l. X.

[3] Ipsi fuerunt rebelles lumini. *Job.* XXIV, 13.

der : auraient-elles eu cette fortune ? auraient-elles exercé cette influence, si elles étaient complétement fausses ? — Misérable sophisme ! Un jour, à l'origine du monde, deux hommes s'avancent au milieu de plaines immenses ; bientôt un fratricide est consommé ; le mal, depuis ce jour, n'a pas cessé de se révéler sous toutes les formes, aux regards effrayés de l'humanité ; le voilà donc presque aussi ancien qu'elle ; doit-on, pour ce motif, proclamer sa légitimité ? — Eh bien ! tous ces systèmes qui ont laissé quelque mémoire, ce sont le *fétichisme*, le *polythéisme*, le *dualisme*, le *matérialisme*, l'*athéisme*, etc., etc., et c'est à ces égaremens de la raison et du cœur qu'il faudra donner notre admiration et nos sympathies ? Non, jamais. — Peut-être nous accusera-t-on de ne point *honorer* l'esprit humain, de ne point *respecter* sa liberté [1] ; cette accusation, nous la repoussons. Oui, nous voulons honorer l'esprit humain, mais ce n'est pas lorsqu'il se prosternera devant des idoles de chair ou de bois ; ce n'est pas lorsque, méconnaissant sa nature et sa dignité, il se niera lui-même, il se fera semblable aux êtres sans raison ; ce n'est pas lorsqu'il tentera de chasser du ciel le Dieu dont le souffle le soutient et l'anime. Nous nous garderons bien de lui jeter jamais l'insulte pour ces conceptions, mais nous les déplorerons ; que d'autres voient en elles les marques de sa grandeur, nous y trouvons, nous, des preuves affligeantes de sa faiblesse ; aussi voudrions-nous les effacer, comme on se hâte de faire disparaître une tache qui dépare le tableau d'un grand peintre. — Nous ajouterons même : liberté pour l'esprit humain et les individus ; mais il est des limites que cette liberté ne doit pas franchir. Dans le monde moral, on condamne celui qui abuse de son libre arbitre pour violer la loi du devoir ; dans le monde intellectuel, celui qui repousse la vérité, qui cherche à l'étouffer, n'a plus droit à notre respect. Si la liberté que vous réclamez pour l'esprit humain doit aller jusque-là, alors vous vous montrez l'ennemi de sa gloire, vous le poussez au deshonneur. — Mais enfin, dit-on, ces systèmes ont eu

[1] « Il n'y a rien à faire, dit M. Cousin, qu'à honorer l'esprit humain, à respecter sa liberté, à constater les lois qui la règlent et les systèmes fondamentaux qui émanent de ces lois, à perfectionner sans cesse ces divers systèmes l'un par l'autre, sans tenter d'en détruire aucun. » *Préface* de la traduction de Tennemann.

des partisans? — Sans doute ; et qu'en conclure en leur faveur ? la vérité seule a-t-elle donc le privilége d'attirer et de retenir les hommes? Ne nous arrive-t-il pas trop souvent d'embrasser l'erreur, de rester entre ses bras, non point par amour pour elle, mais parce qu'elle flatte agréablement notre sensibilité ? Il y a des hommes qui ont peur de la vérité, ils repousseraient intrépidement les axiomes de la géométrie, tout évidens qu'ils sont, s'ils impliquaient une conclusion morale [1]. « Si l'homme, dit très-bien M. de Valroger, était naturel-» lement bon et vertueux, s'il n'y avait pas en lui d'inclinations per-» verses, s'il ne pouvait jamais vouloir que le bien et le vrai; alors » M. Cousin aurait droit de dire que, quand une doctrine s'attire des » partisans nombreux et éclairés, c'est parce qu'elle contient une por-» tion de vérité. Mais il en est tout autrement ; outre que la raison » humaine est étroite et faible, outre qu'elle peut embrasser l'erreur « en croyant tenir la vérité, la sensibilité de l'homme est divisée et » pervertie. Il y a au fond de notre âme des instincts divergens qui » nous entraînent, les uns à la vérité, les autres à l'erreur, les uns » au bien, les autres au mal, et souvent il nous est plus facile, plus » agréable de nous abandonner à nos tendances mauvaises [2]. » Or, qu'on porte un regard attentif sur les systèmes dont nous avons parlé, on reconnaîtra qu'il promettent, par quelque côté, une jouissance à nos penchans corrompus ; voilà pourquoi ils ont plutôt enchaîné les cœurs que subjugué les esprits. Ainsi s'explique la persistance des erreurs qui, depuis si longtems luttent contre la vérité philosophique et religieuse.

Nous avons examiné les principes sur lesquels s'appuie le syncrétisme, et nous croyons avoir montré leur fausseté. Il nous reste à étudier ce système dans les applications que l'on en fait à l'histoire.

L'abbé V. H.-D. CAUVIGNY.

[1] « Ces hommes, dit Leibnitz, craignent qu'une recherche exempte de toute partialité ne fut point favorable aux opinions qui s'accommodent le mieux à leurs préjugés et à leurs desseins. » *Nouveaux essais*, l, iv, c. 20; 6e édit. Am. Jacques. — « Ils s'interdisent donc la recherche de la vérité, et, s'ils se trouvent dans l'erreur, ils y restent. » Fr. Bacon, *Essai de morale et de politique*.—De la vérité, 2e série, p. 237 de l'édit. de M. F. Riaux.

[2] *Etudes crit. sur le ration. contemp.*, p. 107.

Archéologie.

DICTIONNAIRE DE DIPLOMATIQUE,

OU

COURS PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE

D'ANTIQUITÉS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES [1].

GRADES. S'entendait en matière bénéficiale des *degrés* que l'on obtenait dans une université du royaume, afin de pouvoir requérir les bénéfices dans les mois affectés aux gradués. Il faut bien distinguer entre degrés et grades; les degrés étaient de simples titres d'honneur, les grades étaient ces mêmes degrés considérés comme des titres pour requérir des bénéfices.

Un ecclésiastique qui désirait obtenir des bénéfices en vertu de ses grades, devait notifier aux collateurs ou patrons ses titres et capacités. Le concordat exigeait deux formalités essentielles pour cette notification. Il fallait : 1° Que celui qui notifiait au collateur les titres et capacité du gradué, fût porteur des titres originaux de ses degrés, qu'il les exhibât au collateur, ou offrît d'en faire l'exhibition; 2° Il devait laisser des copies de ces mêmes titres. La notification se faisait en présence de deux notaires apostoliques ou d'un notaire apostolique et de deux témoins qui en signaient la minute; c'est ce qu'on appelait *jeter ses grades.* Les gradués étaient obligés de réitérer tous les ans, dans le tems de carême, la notification de leurs noms et surnoms aux collateurs ou patrons éclésiastiques; ceci s'appelait *nourrir*. Un gradué qui omettait en un carême de réitérer la notification de ses nom et surnom, n'était pas pour toujours déchu de son droit, mais seulement pour cette année.

Pour jouir de l'*expectative* en vertu de ses grades, il fallait avoir étudié dans une université pendant le tems prescrit par le concordat

[1] Voir le dernier article au n. 89, t. xv, p. 362.

et les ordonnances du royaume. Ce tems était de 10 ans pour les licenciés ou bacheliers formés en théologie, 7 ans pour les docteurs ou licenciés en droit canon, civil ou en médecine; pour les maîtres ou licenciés ès-arts, 5 ans, *à logicalibus inclusivè, aut in altiori Facultate;* pour les bacheliers simples en théologie, 6 ans; pour les bacheliers en droit canon ou civil, 5 ans, à moins qu'ils ne fussent nobles *cæ utroque parente*, et d'ancienne lignée; auquel cas il suffisait qu'ils eussent étudié 3 ans. Comme aux termes du concordat, le *quinquennium* ou les 5 années d'études devaient commencer par la logique, ou en plus haute et supérieure Faculté, le degré de maître-ès-arts était par conséquent nécessaire. La pragmatique ni le concordat n'avaient cependant point dérogé aux usages et statuts particuliers des universités. Le concordat avait exigé 5 ans d'étude, parce qu'il fallait autrefois avoir étudié 5 ans pour obtenir dans les universités quelque degré que ce fût. Cet usage ayant cessé, puisque 2 ou 3 ans suffisaient pour être maître-ès-arts ou bachelier, on se contentait que ces gradués continuassent leurs études pendant l'espace de 5 ans, pour qu'ils fussent en droit de jouir de l'expectative accordée par le concordat à ceux qui avaient au moins devers eux le *quinquennium* d'étude. Voyez DEGRÉS D'ÉTUDE, GRADUÉ.

GRADUÉ. On appelait ainsi celui qui avait pris les degrés dans une Université.

Il n'y avait que les *gradués* qui avaient fait signifier leurs grades qui eussent le droit de requérir et de recevoir des bénéfices; ceux qui ne les avaient point fait signifier, ne pouvaient point *requérir*, mais seulement *reçevoir* certains bénéfices qui ne pouvaient être possédés que par des gradués.

Il y avait des gradués *en forme*, des gradués *de grâce* et des gradués *de privilége*. Les gradués *en forme* étaient ceux qui avaient rempli le tems d'étude prescrit et subi les examens; les gradués *de grâce* en avaient été dispensés à cause de leur capacité connue; les gradués *de privilége* étaient ceux qui avaient reçu ce titre du Pape, de ses légats ou de ceux qui avaient droit de le donner, en dispensant du tems d'étude et des examens. On ne reconnaissait point en France les gradués *de privilége*. Les gradués *de grâce* ne pouvaient requérir les bénéfices; ils avaient seulement la capacité de les posséder.

La source de l'*expectative* des gradués remontait jusqu'à l'origine des Universités. Ce droit avait été confirmé en France par la *pragmatique-sanction*, et depuis par le *concordat* fait entre Léon X et François Ier. Le Concile de Bâle leur avait affecté la 3e partie des bénéfices; mais comme il était difficile de partager tous les bénéfices du royaume en trois parties égales, il fut dit par le concordat, que l'année serait divisée en trois parties, et que les bénéfices qui vaqueraient par mort durant le tiers de l'année, seraient affectés aux gradués. Ce tiers étant de 4 mois, on en avait affecté deux aux gradués simples, savoir : avril et octobre, qu'on appelait *mois de faveur;* et deux aux gradués nommés : ces mois étaient janvier et juillet; on les appelaient *mois de rigueur*.

Les gradués *simples* étaient ceux qui avaient seulement obtenu des degrés et une attestation du tems d'étude. Les gradués *nommés* avaient de plus des lettres de nomination sur un collateur ou patron. Ils étaient les seuls qui pussent requérir les bénéfices vacans pendant les quatre mois accordés aux gradués; les gradués *simples* ne pouvaient requérir que les bénéfices qui vaquaient aux *mois de faveur*.

Les mois d'avril et d'octobre avaient été nommés mois de faveur, parce que les collateurs et patrons avaient le droit dans ces mois de choisir, entre les gradués, ceux qui avaient observé les formalités prescrites par le concordat. Les deux autres mois, qui étaient juillet et janvier, avaient été appelés mois de rigueur, parce que les collateurs étaient obligés de conférer dans ces deux mois au plus ancien des gradués nommés. Les cures et autres bénéfices à charge d'âmes étaient seuls exceptés de cette rigueur par une déclaration du roi.

Les bénéfices en patronage laïque, ceux des églises cathédrales et collégiales, affectés aux prêtres habitués, choristes, chantres, musiciens, de ces églises; les bénéfices unis valablement, et ceux fondés depuis la nomination des gradués, n'étaient pas sujets à ce droit, ni les chapelles desservies par commission dans des châteaux et maisons particulières, ces chapelles n'étant point des bénéfices.

La maxime : *secularia secularibus, regularia regularibus,* s'appliquait à un gradué; ainsi il n'était pas libre à un gradué séculier de requérir un bénéfice régulier et *vice versâ*. Il faut observer, au sujet des gradués réguliers, qu'il n'y avait que certains ordres qui fussen

admis à prendre des degrés. Ces gradués réguliers ne pouvaient requérir, en vertu de leurs grades, des bénéfices d'un autre ordre, même avec dispense du pape. Le régulier qui avait un bénéfice autrement qu'en vertu de ses grades, ne pouvait pareillement en requérir un autre, quand même il aurait eu une dispense *ad duo*.

Le concordat donnait aux gradués le *Décret irritant*, c'est-à-dire que toute disposition faite au préjudice de leur réquisition était nulle de plein droit.

Conformément au concordat, les gradués devaient s'adresser, dans les six mois de la vacance du bénéfice, au collateur ordinaire et patron, pour requérir le bénéfice vacant ; en cas de refus du collateur ou patron, ils devaient s'adresser au supérieur immédiat, en remontant de degré en degré jusqu'au pape. Si le collateur n'avait point de supérieur ecclésiastique dans le royaume, les parlemens commettaient le chancelier de Notre-Dame, ou le grand-archidiacre de la même église, pour donner des provisions.

Lorsqu'un bénéfice vaquait dans un des deux mois de faveur, le collateur ou patron pouvait choisir entre tous les gradués, soit simples ou nommés qui avaient requis, celui qu'il jugeait à propos. Le collateur ou patron était obligé de conférer aux *gradués nommés*, eu égard à l'ancienneté et à la prérogative de leurs grades. L'ancienneté se déterminait par la date des lettres. En cas de concours, le gradué nommé le plus qualifié était préféré : ainsi les docteurs, licenciés ou bacheliers formés en théologie, étaient préférés aux docteurs en droit civil, en droit canon ou en médecine ; les bacheliers en droit canon ou en droit civil, aux maîtres ès-arts, etc.

Les régens septenaires de l'Université de Paris, c'est-à-dire ceux qui avaient professé quelque science pendant sept ans, même la grammaire, pourvu que ce fût en un collége célèbre, et ceux qui avaient été principaux d'un collége de même qualité pendant le même espace de tems, étaient préférés, dans les mois de rigueur, à tous les gradués nommés, excepté aux docteurs en théologie. Ces professeurs, pour jouir du privilége des septenaires, devaient avoir leur *Quinquennium*. Les gradués nommés étaient obligés de spécifier dans leurs lettres les bénéfices dont ils étaient pourvus, et la véritable valeur de ces bénéfices, année commune.

Un collateur devait au moins avoir trois bénéfices à sa nomination, pour être sujet à l'*expectative* des gradués.

Un gradué, qui par ses grades avait obtenu un bénéfice de 400 livres, ou bien qui en avait un de 600 par une autre voie, n'en pouvait pas requérir d'autre, parce qu'il était *rempli*. Lorsque l'ecclésiastique était régulier, le plus petit bénéfice suffisait pour le *remplir*.

Un gradué perdait son droit de nomination par le mariage; et si, après la mort de sa femme, il voulait user de ses grades, il devait prendre de nouvelles lettres.

Les *indultaires* étaient préférés aux *gradués ;* mais les gradués avaient la préférence sur les *régalistes*. Voir ces *mots*.

Il était nécessaire, pour posséder une cure dans une ville murée, d'être gradué. Il était encore d'autres bénéfices qui ne pouvaient être accordés qu'à ceux qui avaient obtenu des degrés dans une université. Un archevêque ou évêque devait être docteur en théologie ou docteur en droit, ou au moins licencié ; mais les princes du sang et les religieux mendians étaient dispensés d'être gradués. Tous gradués étaient sujets à l'examen de l'ordinaire avant d'obtenir le *visa*.

Par ces détails on voit que s'il existe encore des *degrés*, il n'existe plus de *grades* ni de *gradués* dans les universités.

GRAMMAIRE. Ce n'était, dans les tems les plus anciens, que l'art de lire et d'écrire. Dans la signification que nous donnons aujourd'hui à ce mot, c'est un art qui enseigne à bien parler et à bien exprimer ses pensées par des signes en usage parmi les hommes.

Aristote a passé longtems pour le premier auteur de cette science, parce qu'il distribue les mots en certaines classes, qu'il examine aussi les différens genres de ces mots, et explique quelques autres choses de cette nature, comme on peut le voir dans son *Traité de la Poétique*. Épicure enseigna la grammaire avant de s'adonner à l'étude de la philosophie.

Le premier qui introduisit l'étude de la grammaire à Rome, fut Cratès de Mallunte, ambassadeur du roi Atalus. Les Hébreux, dont la langue est si ancienne, ne se sont avisés que tard d'écrire sur les règles de la grammaire ; et ils se sont laissés prévenir par les Arabes, qui sont beaucoup plus modernes qu'eux. Mais la grammaire hé-

braïque, grecque et latine, a été beaucoup perfectionnée, dans ces derniers siècles, par plusieurs savans qui s'y sont appliqués.

Entre ceux qui ont porté le titre honorable de grammairiens, comme une marque de leur grande littérature, sans pourtant avoir fait aucune profession particulière de grammaire, sont Cornelius Alexander, Appion d'Alexandrie, Hygin, affranchi d'Auguste et Solin; Chrétien Druthmar, moine de Corbie, en Picardie, dans le 9e siècle, a été aussi qualifié du surnom de Grammairien.

Il n'y a presque point de langues aujourd'hui sur lesquelles nous n'ayons des grammaires plus ou moins étendues.

GRANDEUR. Il y a peu de titres honorables qu'on n'ait donnés anciennement au Pape. Celui de grandeur, *Magnitudo vestra*, fut du nombre jusque vers le 14e siècle. Mais ce n'est que depuis 1630 qu'on appelle invariablement les évêques de France Votre Grandeur, titre qu'on leur avait attribué parmi les autres au 12e siècle.

GRANDMONT (les religieux de). Abbaye, chef d'un ordre religieux fondé par saint Étienne, dit de *Muret* de la province d'Auvergne. Ce saint se retira dans la forêt de Muret, au diocèse de Limoges vers l'an 1076. Ce fut dans cette affreuse solitude, que plusieurs gens de bien vinrent se rassembler autour de lui; il leur donna la règle de saint Benoît, avec quelques constitutions qu'il y ajouta. Tous ces religieux vivaient ensemble des aumônes qu'on apportait au monastère, et du travail de leurs mains, n'étant permis à aucun d'aller dans les villes pour y faire la quête. Ils demeuraient dans des cellules séparées, et renfermés dans un même enclos. Les papes Urbain III et Célestin III, approuvèrent cet ordre qu'on appela de Grandmont, parce qu'après la mort de saint Étienne, ses religieux se retirèrent à Grandmont, dans la province du Limousin, l'année 1130, emportant avec eux le corps de leur saint patriarche. Pendant que saint Étienne vécut, il refusa toujours le nom de *Maître* et d'*Abbé*, prenant seulement l'humble titre de *Correcteur*. Il était le premier à faire les offices les plus vils de la maison; il prenait sa place le dernier à table. Comme la règle était un peu trop austère, elle fut modérée par Innocent IV, en 1247, et par Clément V, en 1309. Le relâchement s'étant mis dans cet ordre par la suite des tems, le pape Jean XXII, tâcha de le remettre dans sa pureté, et érigea Grand-

mont en abbaye, n'ayant eu jusque à lui que des Prieurs qui le gouvernaient. Cet ordre était recommandable par son ancienneté et par les privilèges, qui lui avait été accordés par les souverains pontifes et par les rois de France et d'Angleterre qui mirent l'ordre sous leur protection et exemptèrent les religieux de toutes sortes de droits, de dîme, taille, péage, passage, etc., tant pour eux que pour les maisons qui en dépendaient et leurs gens, ainsi que trois ou quatre hommes francs et libres, qu'ils leur permettaient de nommer et de choisir dans les villes voisines, afin qu'ils pussent vaquer plus commodément à leurs affaires. Les *Grandmontains* avaient un collège à Paris, rue du Jardinet avec une chapelle appartenant à l'Université. Il y avait 4 prieurés simples de Grandmont en France, dont un était à la nomination du pape.

GREFFE. Le concile général de Latran, tenu sous Innocent III l'an 1215, statua que les juges conserveraient et feraient conserver par leurs greffiers les actes originaux des procès, et en délivreraient dans le besoin, des copies aux parties. Voilà l'époque la plus ancienne de la forme de nos greffes.

GREFFIER. On trouve chez les Romains un officier public chargé de rédiger devant les juges les procédures des plaideurs. Il était distingué de celui qui dressait les contrats et les autres actes, nommé *Actuarius.* On appelait celui-là *Exceptor;* c'était un vrai greffier dans les formes [1]. Chez les Romains, les écrivains à qui l'on confiait la garde des tables publiques, ce qui revient à la charge de nos greffiers, étaient d'une condition honnête [2], et ils étaient en cela bien différens des scribes, des édiles et des prêteurs, que l'on confondait avec les appariteurs. Dans les villes grecques et à Ravenne, cette charge, qui rendait les greffiers dépositaires et gardiens des intérêts de tout le monde, était fort en honneur et une des premières charges de la magistrature [3].

On trouve en France des greffiers en titre dès le 14e siècle; on connaît même un chanoine de Soissons, curé du diocèse de Sens, qui fut fait greffier du parlement de Paris sur la fin de ce siècle [4].

[1] *De re Dip.* p. 209.
[2] Cicer. *in Verrem* 3.
[3] Cassiod. l. xv, *epist.* 21.
[4] Lebeuf, *Hist. de Paris*, part. 1re, p. 30.

GROS-TOURNOIS. Monnaie du règne de saint Louis, ainsi nommée, tant parce qu'elle était fabriquée à Tours, que parce que c'était la plus grosse monnaie d'argent qui fût alors en France. On croit par d'anciens titres, qu'elle était à 11 deniers 12 grains de loi, c'est-à-dire qu'il ne s'en manquait qu'une 24e partie qu'elle ne fût d'argent fin. Elle vaudrait aujourd'hui près de 90 centimes. Les figures gravées sur ces gros tournois ont beaucoup exercé les savans [1]. Les uns veulent, dit le Blanc, qu'elles retiennent l'image de ces bernicles, pièces de bois à torture, dont il est parlé dans Joinville. Les autres n'y reconnaissent que le plan des tours d'un château, et veulent que ce soit par considération pour la reine Blanche qu'elles aient été fabriquées. L'opinion la plus vraisemblable est qu'elles représentent une église soutenue par divers piliers, et surmontée d'une croix, en quoi saint Louis voulut imiter quelques rois de la seconde race, qui firent empreindre un temple sur leurs monnaies, avec cette légende : CHISTIANA RELIGIO.

GROSSE. Voyez NOTAIRES, MINUTE.

GUASTALLINES. Deux communautés différentes de filles, qui furent fondées à Milan vers le milieu du 16e siècle par la comtesse de Guastalle. Les premières avaient pris l'habit de saint Dominique. La seconde communauté, qu'on appelait le *collége de la Guastalla*, consistait en un certain nombre de filles qui vivaient sans faire de vœu solennel, et étaient chargées de l'éducation de 18 filles nobles et orphelines.

GUILLELMITES, ou *Guillemins* ou *Blancs-Manteaux*. Ermites qui ont pour fondateur saint Guillaume de Malaval, gentilhomme Français, qui se retira dans la solitude de Malaval, près de Sienne, où il mourut en 1157. Les ermites, ses successeurs, y bâtirent un couvent qui fut l'origine de l'ordre des Guillemins. Cet ordre ne subsistait plus que dans les Pays-Bas, où ils avaient environ 12 maisons gouvernées par un supérieur, qu'on appelait provincial et qu'on élisait tous les quatre ans. Ils s'étaient établis en 1256, au village de Montrouge, près de Paris, d'où le roi Philippe le Bel les transféra à Paris en 1298, leur ayant donné le monastère des Blancs-Manteaux;

[1] Voyez le *Traité des monnaies* de le Blanc.

ils y restèrent jusqu'en 1618, que le prieur de ce monastère y introduisit les Bénédictins de la congrégation de saint Maur, sous prétexte de les réformer. Ce qui restait des Guillemins se retirèrent à Montrouge, où le dernier mourut en 1680. Voyez BLANCS MANTEAUX.

EXPLICATION

Des abréviations commençant par la lettre G, que l'on trouve sur les monumens et les manuscrits.

G. Gaudium, gens, Gaius, Genius, Gellius.
GA. V. Gravitas vera, *ou* vestra.
G. AVG. Genio Augusti.
G. B. Gens bona.
G. D. Gaudium.
G. D. Gens dolosa.
GEN. CORN. Gens Corneliorum.
GENS, gentes.
GERM. *ou* GER. Germanicus.
G. F. Gula filiorum.
GG. *ou* GS. Gesserunt.
G. GEN. GER. Gaudium gerens, Germanicus.
GL. Gloria.
GL. E. R. Gloria exercitûs romani.
GL. N. L. Gloria nominis latini.
GL. P. Gloria parentum, *ou* patriæ, *ou* populi.
GL. P. R. Gloria populi romani.
GL. R. Gloria Romanorum.
GL. S. Gallus Sempronius.
GL. S. H. INT. E. Gloria sua hìc intûs est.
G. M. Gens mala.
G M. F. Germanus frater, Germana filia, Germani filius.
GN. N. Genus nostrum.
GN R S. Genus romani senatûs.
GOTH. Gothicus.
G. P. Gula parentum.
G. R. Genus regium, *ou* rerum.
GR. Gerens, gerit.
GRA. Gracchus.
GR. AT. RS. B. Genitor autem reservator bonus, *ou* gerit rem senatûs benè.
GRC. Græcus.
GR. D. Gratis dedit, *ou* datum.
GR. E. Gratiâ ejus.
G. RM. HI. RQ. Genus regium, hìc requiescit.
GR. T. Gerit.
GS. Gesserunt, genus, gessit.
G. S. Genio sanctum.
GT. Gentem, gentes.
GV. Genus.
G. V. Gravis Valerius.
GX. Grex.

Correspondance.

SI NOUS AVONS DONNÉ UNE FAUSSE EXPLICATION DES TEXTES : LA PAROLE DE DIEU EST UNE SEMENCE C'EST UNE LUMIÈRE POUR NOUS GUIDER.

Nous avons dit, dans notre compte-rendu, qu'un de nos correspondans avait cru devoir nous faire des observations sur le sens que nous avions attaché à ces deux textes : La *parole de Dieu est une semence ;* elle est *une lumière pour nous guider*, et nous avons promis de faire connaître ces observations. Voici cette lettre avec notre réponse :

Monsieur le directeur,

J'ai suivi avec un vif intérêt la discussion engagée avec dom Gardereau, et il est inutile de vous répéter ce que je vous écrivais de S....., que j'approuve les raisons avec lesquelles vous combattez M. Maret et Dom Gardereau son apologiste ; inutile encore de vous dire que votre marche, quoique *traditionnelle* et *historique*, me paraît la plus *rationnelle*. Si donc je me permets, dans cette lettre, de critiquer quelques points de votre système, ce n'est pas un nouvel adversaire qui s'élève pour vous combattre, c'est un allié qui vient vous soumettre quelques réflexions bien simples, un ami qui, de crainte que vous n'abusiez du sens des textes sacrés que vous invoquez à l'appui de votre doctrine et ne compromettiez par là le système que vous défendez sur l'origine de nos connaissances, vient vous présenter ses scrupules sur l'interprétation que vous lui donnez. Permettez-moi de la discuter en toute liberté.

Vous citez deux textes, l'un tiré de *psaume* 118, l'autre de l'*evangile* de saint Luc. Or, ni l'un ni l'autre ne saurait avoir, à mon avis, le *sens que vous leur attribuez*. Dans le premier, vous entendez par *verbum tuum*, la parole ordinaire, proprement dite ou le langage ; mais telle n'est pas sa signification. Quand on lit ce superbe psaume d'un bout à l'autre, il faut s'avouer que le *verbum tuum* du verset 105, est pris dans le sens de la *loi de Dieu : verbum tuum* est synonyme de *verba tua*, *mandata tua*, *judicia tua*, *testimonia tua*, *lex tua*, *justificationes tuæ*, *eloquium tuum*, *sermones tui*, toutes

expressions que le prophète roi emploie indistinctement dans tout le psaume, pour rendre toujours la même idée, celle des *commandemens de Dieu*, de sa *loi sainte*.

Tel est le sens que donne la lecture du psaume entier, et que les commentateurs ont adopté. Que si dans le verset en question on voulait prendre le mot *verbum tuum* dans le sens absolu il faudrait donner au même mot dans tous les endroits du psaume où il revient, le même sens, ce qui est impossible. Et par le texte, et par le contexte, et par le but que s'est proposé le prophète, qui est l'exaltation, l'éloge de la loi de Dieu, ce mot signifie *la loi*, les *commandemens*, la *loi écrite et donnée par le seigneur sur le Sinaï*. Comparez s'il vous plaît, les versets 42, 43, 49, 74, 81, 89, 101, 139, 160 et 161. Ou, sans entrer dans ces recherches, contentez-vous de lire la partie du verset que je discute ; il vous sera clairement démontré, qu'il s'agit de la *loi de Dieu*, de ses saints commandemens, et non pas de la *parole humaine et sociale*, du *langage* qui aurait son origine en Dieu, comme vous le donnez à entendre. Veuillez prendre le *commentaire* de dom Calmet sur ce psaume : vous y trouverez entre autres explications donnant le sens que je viens de défendre, celle du verset 105. Il cite deux lieux parallèles tirés l'un du livre des *Proverbes* VI, 23, l'autre de la 2e *épître* de saint Pierre, ch. I, 19, par lesquels il confirme l'interprétation dont je parle. Ainsi je ne crois pas, monsieur le directeur, que vous puissiez vous fonder sur ce verset pour appuyer votre doctrine sur l'origine de nos idées et de la raison.

Nous admettons complètement l'interprétation donnée par notre correspondant au mot *verbum tuum*. Oui, quand le prophète roi dit : « *Votre parole* est le *flambeau* qui guide mes pas, la *lumière* qui » éclaire le sentier où je marche [1] », il veut parler de la *loi du Seigneur*, des *commandemens* donnés sur le Sinaï ; mais avons-nous dénié ce sens ? et ce sens empêche-t-il les conclusions que nous en avons tirées ? Voyons : Nous avons voulu prouver, contre M. Maret et dom Gardereau, que la parole de Dieu, et après elle et d'après elle la parole de l'homme, étaient elles-mêmes *lumière*, et n'avaient pas besoin d'une autre *lumière*, inventée gratuitement par la scolastique pour comprendre cette parole. Or, cette conclusion ne ressort-elle pas de ce texte entendu même comme l'entend notre correspondant ? Donnons un exemple : La parole de Dieu dit : « *Vous êtes près de* » *nous, Seigneur*, et toutes vos voies sont la vérité. (*Ib.* v. 15). »

[1] *Psaume*, CXVIII, 105.

Voilà une parole qui déclare *erronée* l'opinion de ces philosophes qui, comme Aristote, n'admettaient pas la Providence et plaçaient Dieu dans je ne sais quelles profondeurs inaccessibles. Eh bien! quelle conclusion tirons-nous de ce texte? Nous disons, comme notre correspondant, que c'est la parole de Dieu révélée qui nous a appris cette vérité; que cette vérité, convenablement annoncée par la parole de l'homme, porte avec elle la *lumière*, qu'elle *donne la lumière*, une lumière, une science *nouvelle* à celui qui ne la savait pas, qui l'ignorait; et qu'il n'est pas besoin d'inventer une *lumière* qui *serait déjà* dans notre âme, et au *moyen* de laquelle et *dans* laquelle nous verrions cette parole de Dieu, et aussi cette parole de l'homme répétant et transmettant la connaissance de cette parole de Dieu. Cette *lumière intérieure* est inutile, disons-nous, et, qui plus est, appuyée sur aucune preuve; c'est une *invention* philosophique vaine, inutile et dangereuse, comme tant d'autres. Car, que répondre à celui qui dirait: « Je ne vois pas *dans ma lumière* cette vérité que » vous dites pourtant que je dois voir *dans ma lumière intérieure.* » — Pour nous, nous lui disons: « Cette vérité: *Dieu est près de* » *nous*, nous a été révélée, apprise par Dieu lui-même: nous le savons » par le témoignage constant et perpétuel de la tradition; car c'est « *par hérédité* que nous avons acquis les paroles de Dieu, » qui pour cela sont appelées *un testament*[1]. Voilà nos raisons. Passons à l'autre objection.

Mais vous semblez faire plus de cas du texte de saint Luc, *semen est verbum Dei*, ce qui établirait infailliblement la *germination* de l'idée attribuée à la parole: malheureusement ce texte ne vous est pas plus favorable que le premier. Vous le prenez, comme l'autre, dans le *sens absolu*, ce que vous ne pouvez faire. De quoi en effet est-il question dans ce passage? De l'explication d'une parabole! ce qui change complètement le sens; puisque d'*absolu* il devient *relatif*: remarquez s'il vous plaît, qu'il n'y a pas *verbum Dei est semen*; mais *semen est verbum Dei*; c'est-à-dire: la *semence* dont je vous ai parlé dans la parabole, et dont vous me demandez l'interprétation. Il n'est pas question ici de la *parole*, du *langage* social quoique d'origine divine: il s'agit de la *prédication* et des fruits qu'elle portera dans les âmes selon la disposition des auditeurs... S'il fallait admettre le sens que vous donnez,

[1] Hereditate acquisivi testimonia tua in æternum, *ibid.*, 111.

pourriez-vous m'expliquer ces paroles que Jésus dit à ses apôtres : *vobis datum est nosse mysterium regni Dei, cæteris autem in parabolis, ut audientes non intelligant?* Pourriez-vous encore m'expliquer le verset 12 où il est dit que le diable *emporte la parole semée?* Mais le démon peut-il nous enlever soit le sens, soit l'audition de la parole humaine qu'on nous adresse? Evidemment non... Vous donnez donc à cette phrase *semen est verbum Dei* un sens absolu qu'elle n'a aucunement dans le texte sacré. Mais consultons encore l'Evangile grec. Dans votre sens il faudrait : σπόρος ἐστίν ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ, ce qui voudrait dire comme vous l'entendez : *la parole de Dieu est une semence;* mais le grec porte ὁ σπόρος ἐστὶν ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ, ce qui signifie : *la semence*, dont je vous ai parlé dans la parabole, *est la parole de Dieu :* or cela change la question du tout au tout. Cela fait de ὁ σπόρος le sujet de la phrase, tandis que votre interprétation n'en fait que l'attribut, et transporte le privilége du sujet sur ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ. Pardonnez-moi, monsieur, d'entrer dans des explications si détaillées et presque minutieuses; mais depuis longtems je vois toujours dans vos *Annales* une fausse explication donnée à ces deux textes, qu'il paraît bien que vous la considériez comme véritable et légitime.

Nous admettons encore le sens attaché à ce texte par notre correspondant ; mais nous ne comprenons pas non plus comment il peut rendre *fausse* la conclusion que nous en avons tirée. Que notre honorable contradicteur veuille bien y faire attention ; nous ne prétendons pas que le Christ, en disant *la semence est la parole de Dieu*, a voulu établir un système philosophique, mais nous disons qu'il s'est servi d'une comparaison ; il a comparé la *semence* à la *parole* de Dieu ; réciproquement il a comparé la *parole* de Dieu à une *semence*. C'est tout ce que nous voulons établir ; nous reprenons cette comparaison et nous disons à nos adversaires : « Vous dites, vous, que la » parole de Dieu et la parole de l'homme ne *donnent* pas, à pro- » prement parler, la connaissance d'une chose qu'on n'*avait* pas, » c'est-à-dire ne donnent pas le *germe;* suivant vous, le germe a été » *semé*, non par la parole, mais a été *infusé* (*inditum*), *inné* dans » l'âme lors de la création. La parole ne fait que le *développer*, le faire » grandir ; on doit la comparer à l'*eau* ou à la *chaleur*, qui font » *croître* et *développent* la plante. Or, le Christ a comparé la pa- » role à une *semence:* c'est ce que nous faisons nous-mêmes. — Cette façon de raisonner laisse intact le sens littéral, et nous semble tout-à-

fait conforme aux règles les plus strictes du raisonnement. Aussi croyons-nous erronée la conclusion de la lettre, qui s'exprime ainsi :

Que résulte-t-il maintenant de ces rectifications? Deux choses : la première c'est que vous compromettez votre cause en appelant à son secours de telles interprétations, et qu'aux yeux de vos adversaires incroyans vous pourriez apparaître comme déguisant la vérité; la seconde, et cette conséquence est plus directe; c'est que si votre système sur l'origine de la raison n'avait d'autre appui que ces textes-là, il ne se soutiendrait pas; toutes ces discussions seraient vaines et n'auraient amené aucun résultat; et vos adversaires reprenant votre travail en sous-œuvre, le saperaient par la base, en demandant d'autres preuves de la doctrine que vous émettez. J'aimerais donc que vous laissassiez de côté ces deux textes puisqu'évidemment ils ont un tout autre sens que celui auquel vous les soumettez, et qu'ils ne sont nullement propres à porter la lumière dans les esprits que vous cherchez à éclairer.

Je suis, monsieur, etc.

L'abbé Ch. M.....

Nous n'ajouterons ici qu'une chose, c'est que notre opinion n'a pas seulement pour preuve ces deux textes de la Bible; ils servent seulement de *comparaison*. Nous pouvons, comme le Christ, *comparer* la parole, soit de Dieu, soit de l'homme, à une *semence;* ce que nos adversaires ne peuvent pas faire; ils sont obligés, comme ils le font toujours, de prendre ce mot dans un sens *impropre*, et de dire que le Christ s'est servi d'une comparaison *impropre*. Pour nous, nous ne le pensons pas. — Nous espérons que notre correspondant et nos lecteurs seront satisfaits de ces explications.

A. B.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE. — ROME. — *Encyclique de Notre S. P. le pape Pie IX, pour la réforme des ordres religieux.*

Religieux, nos chers Fils, salut et bénédiction apostolique.

A peine, par un secret dessein de la Providence, fûmes-nous élevé au gouvernement de l'Eglise universelle, que parmi les grandes obligations et les graves sollicitudes de notre ministère apostolique, aucune ne nous fut plus vivement à cœur que celle d'entourer vos familles de Religieux des sentimens tout particulièrement affectueux de notre paternelle charité, de leur témoigner toute notre beinveillance, de les protéger, de les défendre et de travailler de toutes nos forces à augmenter leur bien-être et leur splendeur. Etablies en effet par de très-saints personnages que l'Esprist divin inspirait, pour procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des ames, et confirmées par ce Siége apostolique, elles concourent, par la multiplicité de leur forme, à cette admirable variété qui répand un merveilleux éclat sur l'Eglise ; et elles composent ces phalanges d'élite, ces colonnes auxiliaires de soldats de Jésus-Christ qui furent toujours, pour la société civile comme pour la société chrétienne, un puissant secours, un ornement et un rempart. Leurs membres, appelés par une grâce spéciale de Dieu à pratiquer les conseils de la sagesse évangélique, n'estimant rien de comparable à la sublime science de Jésus-Christ, méprisant avec une grande ame et un cœur invincible les choses de la terre pour ne considérer que celles du ciel, se sont montrés constamment appliqués à ces œuvres éminentes et à ces glorieux travaux par lesquels ils ont si bien mérité de l'Eglise catholique et des gouvernemens temporels. Assurément, personne n'ignore ou ne peut ignorer que ces congrégations religieuses, dès le premier moment de leur institution, se sont illustrées en produisant d'innombrables personnages qui, distingués par la diversité de leur savoir et la profondeur de leur érudition, resplendissants de l'éclat de toutes les vertus et de la gloire de la sainteté, revêtus quelquefois des dignités les plus hautes, brûlant d'un ardent amour pour Dieu et pour les hommes, offerts en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, ne connurent d'autres délices que d'appliquer tous leurs soins, tout leur zèle, toute leur énergie à méditer nuit et jour les choses divines, porter dans leur corps la mortification du Seigneur Jésus, propager la foi catholique de l'Orient à l'Occident, combattre courageusement pour elle, souffrir

vec joie les amertumes de tout genre, les tourmens, les supplices, jusqu'à
crifier leur vie même, arracher des peuples ignorans et barbares aux téné-
res du mensonge, à la férocité de leurs mœurs, à la fange des vices, pour les
onduire à la lumière de la vérité évangélique, à la pratique des vertus, aux
abitudes de la civilisation; cultiver, conserver, et ressusciter les lettres, les
iences et les arts; former soigneusement à la piété et aux bonnes mœurs
ame tendre et le cœur de cire des enfans, les remplir de saintes doctrines, ra-
ener dans les sentiers du salut ceux qui se sont égarés. Ce n'est pas tout
ncore : prenant des entrailles de miséricorde, il n'est pas d'acte d'héroïque
harité qu'ils n'aient exercé, même au prix de leur vie, pour prodiguer avec
nour tous les secours opportuns de la bienfaisance et de la prévoyance
hrétienne, aux esclaves, aux prisonniers, aux malades, aux mourans, à tous
s malheureux, aux pauvres, aux affligés, pour adoucir leur douleur, essuyer
eur larmes, et pourvoir par toute sorte de secours et de soins, à leurs nécessités.

C'est pour cela qu'avec tant de justice et de raison les Pères et les docteurs
e l'Eglise ont fait les plus grands éloges de ces pieux observateurs de la per-
ection évangélique, et en ont pris si vigoureusement la défense contre les enne-
is qui accusent témérairement ces instituts sacrés d'être inutiles et funestes à
société. A leur tour, les Pontifes romains, nos prédécesseurs, pleins d'une bien-
eillante affection pour ces ordres religieux, n'ont jamais cessé de les couvrir de
protection de l'autorité apostolique, de les défendre et de les enrichir d'hon-
eurs et d'amples priviléges, sachant parfaitement quels grands biens et quels
ombreux avantages la république chrétienne a de tout tems recueillis de ces
èmes instituts. Cette portion choisie de la vigne du Seigneur fut tellement
bjet des tendres sollicitudes de nos prédécesseurs, que dès qu'ils s'aperçu-
ent que l'homme ennemi avait clandestinement semé l'ivraie parmi le bon
rain, ou que les petits des renards dévastaient les ceps en fleur, ils mirent
ans retard tous leurs soins à arracher et à détruire tout ce qui pouvait em-
pêcher de croître les fruits abondans et précieux de la bonne semence.

C'est ainsi en particulier que les Papes, d'heureuse mémoire, Clément VIII,
Urbain VIII, Innocent X, Alexandre VII, Clément IX, Innocent XI, Inno-
ent XII, Clément XI, Pie VII et Léon XII, soit par de salutaires conseils,
oit par de très-sages décrets et des constitutions, employèrent toute la vigueur
le l'autorité et de la vigilance pontificale pour faire disparaître entièrement les
maux que les tristes visissitudes des choses et du tems avaient introduits dans
es congrégations religieuses, et pour y assurer le maintien ou le rétablisse-
ment de la discipline régulière.

Excité nous mêmes par l'amour ardent que nous portons à ces ordres reli-
gieux, jaloux de suivre les illustres exemples de nos prédécesseurs, et voulant
particulièrement nous conformer aux sages décrets des Pères de Trente,
(Sess. XXV, *de Regular. et Monial.*) nous avons résolu, comme notre suprême

apostolat nous en fait un devoir, de tourner nos soins et nos pensées avec tout l'amour de notre cœur vers vos religieuses familles, afin d'y fortifier ce qui serait faible, d'y guérir ce qui serait malade, d'y rattacher ce qui serait rompu, d'y ramener ce qui serait perdu, d'y relever ce qui serait tombé, et de cette sorte y faire revivre, fleurir et croître chaque jour davantage la pureté des mœurs, la sainteté de la vie, la pratique fidèle de la discipline, les lettres, les sciences, les sciences sacrées surtout, et enfin les règles particulières de chaque ordre. Car, si le Seigneur nous donne l'immense joie de voir dans les congrégations religieuses un grand nombre de membres qui, toujours fidèles à leur sainte vocation, se distinguent par l'exemple de toutes les vertus et par l'étendue de leur savoir, s'efforcent de marcher sur les traces glorieuses de leurs pères, se livrent aux saints travaux du ministère des ames et répandent partout autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ, nous avons aussi la douleur de savoir qu'il s'en trouve quelques-uns qui, oublieux de leur état et de leur dignité, se sont tellement écarté de l'esprit de leur ordre, qu'au grand détriment de leur propre communauté et des fidèles, ils n'ont plus que l'apparence et l'extérieur de la piété, tandis que leur vie et leurs mœurs démentent la sainteté, le nom et l'habit de l'institut qu'ils ont embrassé.

Voila pourquoi, Nos très-chers Fils, en votre qualité de supérieurs de ces ordres religieux, nous vous adressons les présentes lettres comme un témoignage de notre tendre affection pour vous et pour vos communautés, et comme l'annonce de la résolution que nous avons prise de rétablir la discipline régulière. Ce dessein n'a d'autre but que de prescrire avec l'aide de Dieu ou de perfectionner tous les moyens qui seront les plus propres pour conserver ou obtenir le bon état et la prospérité de chaque communauté, procurer le bien des peuples, étendre le culte divin et propager de plus en plus la gloire de Dieu. En rétablissant ainsi la discipline dans vos instituts, nos efforts et nos désirs ont surtout pour objet de pouvoir trouver dans leur sein d'infatigables et d'habiles ouvriers, non moins doués de piété que de sagesse, hommes de Dieu parfaits, aptes à toutes bonnes œuvres, que nous puissions employer à cultiver la vigne du Seigneur, à propager la foi catholique particulièrement parmi les peuples infidèles, et à traiter les affaires les plus graves de l'Eglise et de ce Siége apostolique. Et pour qu'une entreprise de si haute importance ait un succès heureux et favorable à la religion ainsi qu'aux ordres religieux eux-mêmes, comme c'est notre plus vif désir, et pour que le but que nous nous proposons soit atteint, à l'exemple de nos prédécesseurs nous avons établi une congrégation spéciale de nos Vénérables Frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, sous ce titre : « *De l'état des ordres réguliers*, » afin que ces Vénérables Frères par leur rare sagesse, leur prudence, leur conseil, leur expérience et leur habileté dans les affaires, nous fournissent pour une œuvre aussi grande le secours de leurs mains.

Et vous aussi, nos chers Fils, nous voulons vous associer à cette œuvre; nous vous avertissons vivement dans le Seigneur, nous vous exhortons et vous supplions de seconder avec empressement nos efforts et nos vœux pour que votre institut brille de nouveau de sa dignité primitive et de son antique splendeur. Ainsi, dans la place que vous occupez, dans les fonctions dont vous êtes revêtus, ne négligez rien pour que les religieux qui vous sont soumis, méditent sérieusement sur la vocation à laquelle ils ont été appelés, qu'ils y correspondent dignement et qu'ils s'appliquent à observer religieusement les vœux par lesquels ils se sont une fois consacrés à Dieu. Apportez toute votre vigilance à ce qu'ils marchent sur les traces glorieuses de leurs ancêtres; qu'ils gardent les saintes règles; qu'ils se tiennent éloignés des plaisirs, des spectacles et des affaires du monde auquel ils ont renoncé; que sans cesse appliqués à la prière, à la méditation des choses célestes, à la science, à la lecture, ils s'occupent du salut des ames selon les prescriptions de leur ordre; que mortifiés dans la chair et vivifiés dans l'esprit, ils se montrent au peuple de Dieu modestes, humbles, sobres, doux, patients, justes, d'une intégrité et d'une chasteté irréprochables, embrasés de charité, honorés pour leur sagesse, afin qu'ils ne soient un sujet de scandale pour personne, mais qu'au contraire ils donnent à tous l'exemple des bonnes œuvres, en sorte que leur ennemi même soit confondu, n'ayant rien de mal à pouvoir en dire. Vous savez parfaitement en effet de quelle sainteté de vie, de quel éclat de toutes les vertus doivent briller ceux qui, après avoir pleinement renoncé à toutes les séductions, aux plaisirs, aux illusions, aux vanités des choses humaines, ont promis et se sont fait un devoir de ne s'attacher qu'à Dieu et à son service, afin que le peuple chrétien se contemplant dans leur personne comme dans un miroir sans tache, reçoive d'eux ces leçons de piété, de religion et de toute vertu qui lui fassent parcourir d'un pied plus assuré les sentiers du Seigneur. Or, comme le bon état et l'honneur de chaque famille de religieux dépendent surtout du choix des novices et de la bonne éducation qui leur est donnée, nous vous exhortons de la manière la plus pressante à examiner préalablement avec un soin extrême, le caractère, l'esprit et les mœurs des jeunes gens qui sollicitent l'entrée de vos communautés, et à vous informer soigneusement dans quel dessein, dans quel esprit et pour quel motif ils désirent embrasser la vie religieuse. Quand vous aurez reconnu qu'ils ne cherchent que la gloire de Dieu, le bien de l'Église, leur salut et celui du prochain, mettez toute votre diligence, tous vos soins et tout votre zèle à les faire élever, durant le tems de leur noviciat, pieusement et saintement, selon les règles de l'ordre, par d'excellents maîtres qui les forment à toutes les vertus et à la vie religieuse de leur institut. Et comme de tout tems ce fut une des gloi-

res éclatantes et particulières des ordres religieux de cultiver et de favoriser l'étude des lettres, d'illustrer la science des choses divines et humaines par tant de travaux et de savants ouvrages, nous vous exhortons et vous pressons vivement d'apporter le plus grand soin à prescrire, selon les règles de votre ordre, un bon système d'études, et de vouloir bien faire tous vos efforts pour que vos jeunes religieux s'appliquent constamment à l'étude des belles-lettres, des sciences sérieuses, et particulièrement des sciences sacrées, de manière que fortement nourris des saines et bonnes doctrines, ils se rendent capables de remplir religieusement et sagement les fonctions particulières de leur emploi et celles du ministère sacré. Ayant ensuite vivement à cœur que tous ceux qui combattent dans le camp du Seigneur n'aient qu'une bouche pour honorer Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et que dans une parfaite conformité de pensées et de sentiments, ils se montrent jaloux de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, nous vous demandons instamment d'être unis par les liens les plus étroits de la concorde et de la charité, par l'accord le plus parfait des esprits, avec nos vénérables Evêques et avec le clergé séculier, de n'avoir rien de plus cher dans l'œuvre du saint ministère que d'associer tous les efforts de votre zèle pour l'édification du corps de Jésus-Christ, et de rivaliser pour obtenir des grâces plus abondantes. *Il n'y a en effet, pour les supérieurs réguliers et séculiers, pour leurs sujets exempts et non exempts, qu'une seule et universelle Eglise hors de laquelle personne absolument ne peut être sauvé, il n'y a pour tous qu'un seul Seigneur, une seule foi et un seul baptême; c'est pourquoi il convient que tous appartenant au même corps, ils n'aient aussi qu'une même volonté, et que, comme des frères, ils soient mutuellement attachés par le lien de la charité.* (Clem. unic. *de exves. prælat*).

Telles sont, chers Fils, les choses que nous avons cru devoir vous exprimer et vous adresser dans cette lettre, afin que vous compreniez bien quelle affection nous avons pour vous et vos familles religieuses, avec quel zèle nous voulons assurer les intérêts de ces mêmes communautés, leur bien-être, leur dignité et leur éclat. Nous ne doutons pas que de votre côté, animés comme vous l'êtes, des sentiments de profonde religion, de piété, de vertu, de prudence et du plus grand amour pour votre ordre, vous ne mettiez votre gloire à correspondre dans toute leur étendue à nos vœux, à nos sollicitudes et à nos exhortations. Rempli de cette confiance et de cet espoir, comme témoignage de notre bienveillance toute particulière et de notre amour pour vous et pour vos religieux, et comme gage aussi de tous les dons célestes, nous vous donnons, du fond de notre cœur et avec la dilection la plus tendre, hommes religieux, nos Fils biens-aimés, à vous et à eux, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, le 17 juin de l'année 1847, et de notre pontificat la première.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 92. — Août 1847.

Traditions indiennes.

LÉGENDE DE KRICHNA

ET PREUVES

QUE QUELQUES CIRCONSTANCES DE SA VIE

ONT ÉTÉ EMPRUNTÉES AUX TRADITIONS ÉVANGÉLIQUES [1].

L'Evangile a été prêché dans l'Inde dès les premiers siècles de notre ère. — Les Brahmanes ont fait passer dans leurs légendes plusieurs de ces croyances chrétiennes en les altérant. — La science actuelle éclaircit ces ressemblances. — Légende de Krichna et ses rapports avec le Christ. — Son culte n'a commencé qu'au 6e siècle de notre ère. — Son nom même vient de Christ. — Incarnation de Vichnou en *Chirsna* ou *Chrestna*. — Extraits du *Prem-sagar*. — Emprunts faits à l'Evangile.

Lorsque, il y a plusieurs siècles, les missionnaires catholiques pénétrèrent dans les Indes pour y porter les lumières de la foi, ils ne tardèrent pas à remarquer certains rapports frappans entre les religions brahamanique et bouddhique d'une part, et le Christianisme de l'autre. Ils expliquèrent tout naturellement ces analogies au moyen de

[1] Nous avions depuis assez longtems entre les mains cette *Légende de Krichna*, mais nous n'avons voulu la publier qu'après avoir donné une idée de la manière dont les traditions bibliques et évangéliques ont pu pénétrer dans l'Inde. Cette connaissance nous a été donnée dans le remarquable travail du capitaine *Wilford*. Maintenant donc on peut sans inconvénient lire toutes ces *légendes*, qui cependant ont troublé la foi de nos *humanitaires*. Bien loin de détruire notre foi elles la confirment, car on voit que non seulement le Christianisme n'a rien *emprunté* aux croyances hindoues, mais encore qu'il leur a *prêté* tout ce qu'elles ont d'un peu raisonnable. A. B.

traditions qu'ils trouvèrent encore en vigueur dans ces contrées, et d'après lesquelles la parole évangélique aurait pénétré différentes fois dans les Indes. L'existence d'une église assez nombreuse de Chrétiens dans le sud même de la péninsule cis-gangétique ne laissait pas de donner un certain poids à cette conclusion. Au reste, l'histoire ecclésiastique était là, témoignant hautement qu'un des apôtres de J.-C., saint Thomas, pénétrant plus loin que ses collègues, avait porté l'Évangile jusqu'aux bords de l'Indoustan, et scellé de son sang la vérité dont il avait douté un jour. Les anciennes villes de *Narsingue* et de *Méliapor*[1] furent le principal théâtre des travaux et des souffrances de ce généreux apôtre ; il y a même, dans cette dernière ville, une pierre sur laquelle est gravée *une croix* accompagnée de caractères indiens fort anciens, que l'on prétend avoir été contemporaine et même témoin de son glorieux martyre; aussi est-elle en grande vénération dans le pays[2].

Plusieurs siècles après, la foi étant sur le point de périr, Dieu suscita un nouvel apôtre, nommé comme le premier, *Thomas* ou *Marthomé*, qui vint de la Syrie dans l'Inde, et, aidé de plusieurs évêques et coadjuteurs syriens, chaldéens et égyptiens, rétablit la religion, et l'étendit peu à peu dans la plupart des contrées de l'Hindoustan, dans plusieurs pays circonvoisins et même jusque dans la *Chine*[3]. Mais

[1] *Méliapor*, il est vrai, n'est pas une ville bien ancienne; ce sont les Portugais qui l'ont construite non loin de celle où prêcha et mourut saint Thomas, et qui est ruinée depuis longtems; on donne aussi à la nouvelle ville le nom de *San-Thomé*.

[2] On en peut voir la figure dans la *Chine illustrée* du P. Kircher, et dans les *Annales* qui l'ont copiée, t. xv, p. 123 (3e série).

[3] En témoignage de ce fait, je me contenterai de citer deux pièces fort curieuses et peu communes extraites du *Bréviaire chaldéen* de l'Eglise de Saint-Thomas du Malabar. La première est tirée d'une des *leçons* du second nocturne dans l'*office* de cet apôtre; en voici la traduction littérale :

« 1. C'est par le moyen de saint Thomas que l'erreur de l'idolâtrie a été » bannie de l'Inde;

» 2. C'est par le moyen de saint Thomas que la Chine et l'Ethiopie ont été » converties à la vérité;

» 3. C'est par le moyen de saint Thomas qu'ils ont reçu le sacrement de » baptême et l'adoption des enfans;

l'hérésie de *Nestorius* y pénétra dans la suite avec les prêtres syriens. Dès lors, cette Église, séparée du centre de la foi et de l'unité, commença à décliner peu à peu, et était réduite à quelques localités, lorsque de nouveaux apôtres, envoyés par le saint-siége, après la découverte d'un nouveau passage aux Indes par Vasco de Gama, recommencèrent à la faire refleurir dans toute sa pureté.

Il est donc constant que, depuis les tems apostoliques, la religion chrétienne a subsisté sans interruption dans l'*Hindoustan* et dans les contrées environnantes, que la foi a été prêchée dans la pluspart des provinces de ce grand empire, que des rois même l'ont embrassée. On en pouvait, ce me semble, conclure avec quelque raison que, dans ces régions où tous les systèmes s'accréditent avec la plus grande facilité, quelques dogmes, quelques mystères du Christianisme s'étaient glissés dans les *fables antiques du brahmanisme*, et avaient été plus ou moins monstrueusement altérés en passant dans le symbolisme des gentils.

Mais la philosophie qui fait profession de croire tout ce qui n'est pas l'Evangile, aime mieux bâtir des hypothèses que d'adopter des conclusions aussi naturelles. On trouve donc plus simple de soutenir que la religion chrétienne, bien loin d'avoir fourni aux fables indiennes, était au *contraire empruntée du Brahmanisme*. A défaut de faits positifs, ou plutôt, contre les faits les plus positifs, on emploie

» 4. C'est par le moyen de saint Thomas qu'ils ont cru et confessé le Père, » le Fils et l'Esprit de sainteté;

» 5. C'est par le moyen de saint Thomas qu'ils ont conservé la foi en un » seul Dieu qu'ils avaient reçue;

» 6. C'est par le moyen de saint Thomas que les splendeurs de la doctrine » vivifiée ont paru sur toutes les Indes;

» 7. C'est par le moyen de saint Thomas que le royaume des cieux a volé » et est parvenu dans la Chine. »

La seconde est une antienne du même bréviaire où il est dit : « Les Indiens, » les Chinois, les Perses et les autres insulaires, comme aussi ceux qui habi- » tent la Syrie, l'Arménie, la Grèce et la Romanie, offrent des adorations à » ton saint nom, dans la commémoration de saint Thomas. » Dans Kircher, *Chine illustrée*, p. 78, où se trouve le texte.

Je rappellerai encore le fameux monument de *Si-ngan-fou*, sur lequel on peut consulter les *Annales de philosophie*, t. XII, p. 147 et 185.

des argumens négatifs; le silence même de l'Evangile est mis à profit. Croirait-on en effet, que quelques rationalistes ne craignent pas d'avancer que, si les évangélistes se taisent sur les actions de Jésus-Christ depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de trente, c'est que ce nouveau législateur avait jugé à propos, comme autrefois Solon et Pythagore, d'aller furtivement pendant sa jeunesse dérober la sagesse dans les *Indes*, pour, à son retour, inculquer à ses sectateurs un symbolisme mi-parti judaïque et indien? *Bene trovato!* Toutesfois on veut bien lui laisser l'honneur d'avoir enseigné une doctrine un peu moins absurde que celle de *Vyasa-Déva*. Et les faits? et les historiens? et les témoignages? on s'en embarasse peu; la garantie de ces philosophes suffit; on doit les en croire sur parole. D'ailleurs n'ont-ils pas pour eux l'autorité *bien prouvée* du système brahmanique, la prodigieuse antiquité de la philosophie indienne?

Mais voilà que tout cet échaffaudage imposant s'est écroulé un beau jour.

Il existait dans l'Inde une langue sacrée et antique, qu'il n'avait été donné à aucun européen d'étudier; cette langue est le *sanscrit*. Les Anglais, devenus maîtres dans l'Hindoustan, firent tomber cette barrière; le sanscrit fut étudié, enseigné publiquement, il fut permis de compulser les livres nombreux écrits dans ce mystérieux idiôme. Sans doute on est encore loin d'avoir tiré au clair le monstrueux philosophisme indien; mais ce qui, jusqu'à ce jour, est bien prouvé, ce qui est avoué par tous les savans de l'Europe, catholiques, protestans, déistes, athées même (si toutefois il en existe), c'est que, dans tout ce fatras brahmanique, *on manque de dates*; c'est que ces livres, ces poèmes, auxquels on se plaisait à attribuer une antiquité si reculée, sont comparativement *très-modernes*; c'est que ces œuvres théogoniques et historiques qu'on aimait à croire composées 2 ou 3,000 ans peut-être avant l'ère chrétienne, ont été rédigées *dans les* 3e, 6e *et* 12e *siècles après Jésus-Christ*; c'est que s'il existe encore des livres qui offrent des traces probables d'antiquité, des interpolations maladroites attestent qu'ils ont été remaniés à des époques fort rapprochées de nous [1].

[1] Voir dans les *Annales de philosophie chrétienne*, tomes XVIII et XIX, les articles de M. l'abbé de Valroger sur les *doctrines hindoues mises en rapport avec les traditions bibliques*.

Nous pourrons successivement soumettre à nos lecteurs quelques-uns de ces parallélismes intéressans qui les mettront à même de juger de quel côté est la vérité et le bon sens. Nous leur présentons aujourd'hui la *légende de Krichna comparée à la vie de Jésus-Christ.* Dans les rapprochemens qui vont suivre nous avons emprunté beaucoup à un discours prononcé il y a peu de tems au milieu d'une société chrétienne par M. *Garcin de Tassy*, membre de l'Institut, homme de science et de foi, de l'amitié duquel nous nous honorons. Ce savant indianiste s'est servi uniquement pour son travail du *Prem-sagar*, c'est-à-dire, *l'Océan de l'amour* (*divin*), qu'il explique aux auditeurs du cours public d'hindoustani. Ce livre, composé par le poète hindou *Lallû* est un éloquent tableau de la *vie de Krichna.* Nous y ajouterons quelques faits et des considérations qui n'ont pas dû entrer dans le plan de M. Garcin. Nous prévenons cependant que la traduction des extraits du *Prem-sagar* lui appartient toute entière : nous nous sommes permis toutefois de substituer à l'orthographe des noms propres l'articulation sanscrite, comme plus régulière et pour faire concorder cet article avec ceux qui pourront suivre.

Cherchons d'abord l'époque où vécut *Krichna.* D'après certains auteurs indiens ce fut 3,100 ans avant notre ère; selon d'autres 1,900 ans; selon d'autres encore 1,000 ou 1,200 ans. Voilà déjà une chronologie fort indéterminée; au reste il est certain que, s'il a vécu réellement, ç'a été plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Mais cela ne doit former aucune présomption en faveur du premier, car il est certain d'un autre côté que le culte rendu à *Krichna* n'a guère commencé qu'au 6e siècle de l'ère chrétienne; et il est fort douteux que le *Krichna* qu'adorent les Hindous soit le *Krichna* historique; autrement ils lui eussent rendu un culte immédiatement après son apparition, puisqu'ils le regardent comme une incarnation de *Vichnou.* Il faut donc de toute nécessité, ou admettre qu'il y eut deux *Krichna*, l'un qui vécut dans des tems antérieurs à Jésus-Christ et l'autre qui fut honoré 4 ou 5 siècles après la venue du Messie; et ces deux personnages auront été confondus à cause de l'identité de leurs noms, et de la similitude de quelques-unes de leurs actions; ou bien, si l'on ne veut reconnaître qu'un seul *Krichna*, il faut le considérer sous un double rapport, et comme personnage historique qui n'a droit à

aucun culte, et comme personnage allégorique, dont le culte a commencé dans des tems plus rapprochés de nous; et ce culte qui lui est rendu est la seule chose qui nous importe.

Ainsi il est d'abord historiquement constaté que le culte de *Krichna* est postérieur à celui de Jésus; il est donc possible que l'Evangile soit entré pour beaucoup dans l'hommage rendu par les Hindous à ce mystérieux personnage.

Le nom même du Sauveur des hommes n'a peut-être pas peu contribué à donner le change; car on peut fort bien regarder le nom de *Krichna* comme la transcription indienne du grec Χριστός, *Christ*, d'autant plus que dans plusieurs dialectes de l'Inde, ce nom est écrit et prononcé *Kristna*. La suite du parallèle nous démontrera si cette première supposition est dénuée de fondement; mais auparavant il est nécessaire de dire quelques mots du système *théogonique des Brahmanes*, et de ses analogies avec les dogmes du Christianisme.

Les Hindous croient à une sorte de Trinité ou *Trimourti*, comme ils l'appellent, composée de trois dieux les plus puissans, qui, selon les uns, sont soumis eux-mêmes à un Dieu supérieur, principe général de tous les êtres, et suivant d'autres, sont partie intégrante de la divinité. Ces trois dieux sont *Brahma*, le principe créateur; *Vichnou*, le principe conservateur ou sauveur, et *Siva*, le principe destructeur. Si les deux premiers rappellent involontairement les deux premières personnes de la trinité chrétienne, on s'apperçoit aisément que le troisième est tout-à-fait différent du Saint-Esprit, qui, chez les Chrétiens, est le principe conservateur ou vivifiant.

Le même peuple admet aussi une incarnation ou plutôt 10 incarnations de *Vichnou*, seconde personne de la triade indienne, ces dix incarnations ou *avatar* ayant eu pour but le salut d'un ou de plusieurs individus, ont ainsi procuré une sorte de Rédemption.

Or, *Krichna* ou *Kristna* est l'incarnation par excellence de *Vichnou;* c'est pourquoi il n'est pas mis communément au nombre des avatar. Le Brahme *Padmanaba* qui, dans le 17e siècle initia Abraham Rogers aux mystères de sa secte, lui témoignait « qu'entre les » dix apparitions de *Vichnou*, celle-ci était la plus admirable et la » plus extraordinaire; il en donnait cette raison, que *Vichnou*, dans » les autres apparitions, n'était venu qu'avec une partie de sa divinité,

» comme avec une étincelle de feu, qui tombe de toute sa masse; » mais que, quand il était venu au monde sous le nom de *Kristna*, » il vint pour lors avec toute sa divinité et que le ciel demeura vide [1]. »

« On pourrait, dit M. Garcin de Tassy, comparer les incarnations » antérieures, manifestations imparfaites de la divinité, aux révéla- » tions prophétiques de l'ancien Testament; et, en effet, les Hindous » semblent y voir la même différence que nous entre ces révélations » et celle de l'Evangile : ainsi que dit saint Paul, au commencement » de sa sublime épître aux Hébreux : « Dieu, qui avait parlé autre- » fois..... par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers tems par » son fils [2]. »

Voici maintenant des citations qui démontrent que la foi au Dieu incarné est le dogme prédominant dans le *Prem-sagar*, comme dans l'Evangile.

Légende de Krichna tirée du *Prem-sagar*.

« O maître immortel, vous êtes le dieu des dieux [3]; personne ne connaît votre essence [4]. Votre éclat se produit dans la lune, le soleil, la terre, le ciel. Vous vous manifestez partout.....

» Vous vous êtes *incarné* pour délivrer la terre du poids des maux qui l'accablent.....

» Seigneur, vous êtes le maître de *Brahma* et des autres dieux. O souverain du monde, votre puissance est immuable, vous avez créé la nature et l'avez embellie. O *Krichna*, l'univers entier est votre manifestation. J'ai compris votre bonté, je vois certainement que vous êtes le créateur du monde.....

» Vous vous êtes incarné pour faire périr les pécheurs [5] et sauver

[1] *Histoire des Bramines*; édition française d'Amsterdam, 1672.

[2] Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis locutus est nobis in filio. *Hebr.*, I, *v.* 1.

[3] Deus deorum..... *Ps.* XLIX, 1, *et alibi* passim.

[4] Pater juste, mundus te non cognovit. Joan., XVII, 25.

[5] Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien la première partie de cette proposition est opposée à la doctrine évangélique. « Fidelis sermo..... quòd » Christus-Jesus venit in hunc mundum *peccatores salvos facere.* » I. Tim., I, 15. Peut-être cependant pourrait-on l'entendre dans le sens du roi-prophète : « Custodit Dominus omnes diligentes se : *et omnes peccatores disperdet.* » *Ps.* CXLIV, 21; ou dans celui du saint vieillard Siméon : « Ecce positus est hic » *in ruinam* et in resurrectionem multorum in Israel. Luc. II, 34.

le monde. Vous êtes le Seigneur invisible, indivisible, infini. Mais, à cause de vos adorateurs, vous vous êtes rendu visible. Si votre bonté ne vous eût porté à le faire, vous seriez resté éternellement un esprit sans corps. Dans votre manifestation extérieure, le ciel est votre tête...; la terre, vos pieds; les nuages, vos cheveux...; la lune et le soleil, vos yeux; *Brahma*, votre esprit; *Siva*, votre majesté; le vent, votre souffle; le mouvement de vos cils, le jour et la nuit; le tonnerre, votre voix.

» Ce monde est un océan de peines; ses eaux sont le souci et la sensibilité. Sans le secours de la nacelle de votre nom [1], personne ne peut parvenir au-delà de cet océan difficile : voilà pourquoi beaucoup s'y noient en voulant en sortir (d'eux-mêmes). Les hommes qui pendant leur vie, alors qu'ils sont revêtus du corps, ne vous adorent pas, ne pensent pas à vous, ne s'adressent pas à vous, ceux-là oublient leur devoir et voient s'accroître leurs péchés..... L'habitant du monde qui n'invoque pas votre nom est semblable à celui qui laisse l'ambroisie pour se nourrir de poisson; celui-là, au contraire, dans le cœur de qui vous résidez, et qui chante vos louanges, possède la vraie piété et acquiert le salut..... »

Plusieurs des invocations précédentes ne seraient point déplacées dans la bouche d'un Chrétien.

Venons maintenant aux particularités de la naissance et de la vie de *Krichna*.

Il descendait de *Yadou*, dont le nom rappelle celui de *Juda*, père de la tribu de laquelle était Jésus-Christ. Son père était un *Kchatriya* nommé *Vasou-déva*, et sa mère *Dévaki*, sœur du roi *Kansa*, et fille du roi *Devaka*. On se souvient que *Marie* était aussi de race royale. *Krichna* vint au monde pour détruire la puissance du tyran *Kansa*, son oncle, l'ennemi éternel des dieux, confondu avec le génie du mal. Celui-ci sachant qu'il devait naître de *Dévaki* un enfant qui lui ôterait un jour la couronne et vie, la retenait prisonnière avec son mari afin de faire périr plus sûrement les fruits de leur union. Il réussit dans son cruel dessein sur les six ou sept pre-

[1] Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. Tit. IV, 12.

miers ; mais lorsque *Krichna* naquit, son père et sa mère trompèrent la vigilance de *Kansa*, et le firent élever sur les rives de la *Yamounâ*, en le confiant aux soins du berger *Nanda* et de sa femme *Yasodâ*. Notons en passant cette particularité frappante, que le nom de *Yasoda* (*Jasudâ*), appelée aussi *Jasumati*, peut fort bien se traduire par *mère de Jésus*.

Sa naissance fut précédée de celle de *Bala-Râma* son frère, mais d'une autre mère, et son précurseur pour ainsi dire comme Jean-Baptiste le fut de Jésus-Christ.

Nous retrouvons dans les *Dévatas* ou *Déotas* (divinités inférieures) qui célébrèrent la naissance de *Krichna*, le souvenir des anges qui chantèrent celle de Jésus-Christ.

« Tous les *Déotas*, dit l'auteur du *Prem-sagar*, ayant laissé leurs chars dans l'espace des airs, et s'étant rendus invisibles, vinrent à *Mathoura*, dans la maison de *Vasoudéva*, dont la femme *Dévaki* portait *Krichna* dans son sein. Là, les mains jointes, ils récitèrent le *véda* et chantèrent des louanges en l'honneur de cette divine grossesse. Personne ne les vit, mais chacun put entendre leur chants. »

L'adoration des bergers de Bethléem trouve aussi son pendant dans la vie du héros indien.

« Tous les vachers et les bergers de *Gokoula* firent prendre à leurs femmes des pots de lait sur la tête, et eux-mêmes ils vinrent en chantant offrir à *Nanda*, en l'honneur de la naissance de *Krichna*, leurs dons et leurs congratulations. »

Il n'y a pas jusqu'à l'âne traditionnel de la crêche qui ne joue un rôle à la naissance du fils de *Dévaki*.

Le passage suivant rappelle en même tems et les recherches faites par l'ordre d'Hérode par les prêtres de Jérusalem, et les prophéties formulées par le vénérable vieillard Siméon.

« Au matin, *Nanda* s'étant levé envoya prendre les pandits [1], et les astrologues. Ceux-ci apportèrent leurs livres et leurs tables astrologiques ; puis, ayant étudié l'aspect des planètes et médité sur leur combinaison, ils firent la déclaration suivante : « Cet enfant est la » seconde divinité (la seconde personne de la Trinité) ; il anéantira

[1] Ou savans.

» tous les *asoura* (les mauvais génies ou démons), et déchargera la » terre de *Vradja*, du fardeau de ses infortunes... Tout le monde cé- » lébrera sa gloire... »

Krichna est obligé de se soustraire par la fuite à la fureur de *Kansa*, comme Jésus à celle d'Hérode.

Vasoudéva dit *Nanda* : « Le vil *Kansa* enverra chercher sans » doute l'enfant *Krichna*, dont il désire la mort. Allez vous-en tous » d'ici [1] avant que les *Rakkhas* [2] viennent vous chercher. On ne sait » pas, en effet, jusqu'où peut aller la perversité d'un homme mé- » chant. »

Au massacre des innocents correspond l'ordre donné par *Kansa*, de tuer tous les enfans de la tribu de *Yadou*, pour envelopper *Krichna* dans ce meurtre ; cet ordre est exécuté, tous les enfans périssent, à l'exception de *Krichna*, qui, comme Jésus, échappe seul au danger.

Nous pouvons rapprocher des inquiétudes de Marie, lorsqu'elle eut perdu son divin fils à Jérusalem, la désolation de *Yasodâ*, lorsque *Krichna* resta à *Mathourâ*. Voici ce qu'en dit le *Prem-sagar* :

Krichna renvoya *Nanda*, les bergers et leurs enfans à *Vrindâvana*, et lui-même, avec *Bala-Râma* et quelques amis, resta à *Mathourâ*. Alors, les premiers s'acheminèrent, pensifs comme un joaillier qui a perdu toute sa fortune ; cependant ils arrivèrent à *Vrindâvana*. En apprenant leur arrivée, *Yasodâ* accourût très-émue ; et n'apercevant ni *Krichna* ni *Bala-Râma*, elle dit à *Nanda* : » « Oh ! » mon époux, où avez-vous laissé notre fils? au lieu de le ramener, » vous avez apporté des vêtements et des joyaux ; c'est comme si » vous aviez jeté hors de la maison l'or qui s'y trouvait et que vous » l'eussiez remplacé par du verre. Insensé, vous avez laissé l'ambroi- » sie pour le poison : vous avez fait comme l'aveugle qui, sans le » savoir, a trouvé la pierre philosophale et la jette ; puis, quand il en

[1] Traduction presque littérale de ce passage : « Fuge in Ægyptum... futurum » est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. Matth. II, 13.

[2] Les *Rakkhas*, en sanscrit *Râkchasa*, sont des mauvais génies ennemis des dieux ; mais ce terme est pris ici uniquement dans le sens de *méchant* ou *scélérat*.

» entend vanter les qualités, il se frappe la tête de dépit. » Nanda » répondit : « O femme, n'appelez plus *Krichna* votre fils : recon- » naissez-le pour votre Seigneur, et adorez-le. »

Ce fait a cela d'important, qu'il signale pour ainsi dire l'émancipation de *Krichna*, l'époque où il commence à agir comme Dieu, et d'une manière indépendante. Ainsi, dans l'Evangile, lorsque Marie dit à Jésus : « Voilà que *votre père* et moi vous cherchions tout cha- » grins ; » il lui répond : « Ne savez-vous pas qu'il fallait que je » m'occupe des affaires de *mon père* [1] ? « comme pour lui rappeller qu'un autre que *Joseph* avait droit à ce titre. Plus tard, au commencement de sa divine mission, il dit à sa mère : « Femme, qu'y » a-t-il entre vous et moi [2] ? »

Aussi, il est bien constaté que *Krichna* est véritablement *Vichnou*, qu'il est réellement et substantiellement le seconde personne de la triade indienne. Citons encore le *Prem-sagar :*

« *Krichna* est le Dieu des dieux ; personne ne connaît sa manière d'être... Il est le Seigneur de *Brahmâ* et de *Siva*. Il faut l'adorer le premier et courber sa tête devant lui. De même qu'en arrosant d'eau les branches d'un arbre, toutes les feuilles sèches reverdissent ; ainsi, en faisant le *poûjâ* (l'adoration) de *Krichna*, tous les dieux sont satisfaits. Il est le créateur du monde, il produit, il conserve, il détruit [3] ; ses actes sont infinis. Personne n'en connaît le but... Il s'est incarné par amour pour ses créatures, et revêtu d'un corps, il agit comme une créature humaine. »

Les compagnons de ce personnage proclament hautement sa divinité, comme dans l'Évangile nous voyons saint Pierre confesser celle de Jésus ; en s'écriant : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant [4] »

Alors tous les bergers dirent à *Krichna :* « Seigneur, vous nous » avez trompés pendant longtems, mais maintenant nous connaissons » le mystère. Vous êtes le créateur de l'univers, celui qui efface les » péchés des créatures, le Seigneur des trois mondes ; soyez bien-

[1] Luc. II, 49.

[2] Joan. II, 4.

[3] Dominus mortificat et vivificat. I. *Reg.* II, 6.

[4] Matth. XVI, 16.

» veillant envers nous, et montrez-nous aujourd'hui le paradis. »

Les disciples du Sauveur avaient aussi témoigné plusieurs fois à leur maître le désir de voir son royaume et sa gloire ; et il en donna à quelques-uns d'entre eux sur le Thabor, un avant goût qui les transporta hors d'eux-mêmes. Le passage suivant ne serait-il pas une réminiscence du récit évangélique ?

« *Krichna* se rendit aux vœux des ses compagnons, et leur montra dans *Vrâdja* même le séjour où il donne à ses adorateurs la félicité. En cet instant, l'intelligence des habitans de *Vrâdja* fut ouverte, et les mains jointes, la tête inclinée, ils dirent : « Seigneur, votre gran- » deur est sans limites; nous ne pouvons la célébrer dignement. Grâces » vous soient rendues de ce que, par l'effet de votre bonté, nous avons » vu aujourd'hui que vous êtes *Vichnou* et que, pour soulever de la » terre le fardeau (des crimes qui l'oppressent), vous avez pris nais- » sance dans le monde... »

Les faits miraculeux n'ont pas fait faute à *Krichna;* M. Garcin de Tassy en cite trois que nous allons reproduire ici ; le premier surtout n'est pas sans analogie avec le style des évangélistes, et rappelle la femme courbée depuis dix-huit ans qui fut redressée par Notre Seigneur [1].

« En ce tems-là, *Krichna* rencontra dans les rues de *Mathourâ* une bossue qui avait en la main un plateau chargé de vases pleins de sandal et de safran. *Krichna* lui demanda qui elle était et à qui elle portait ces objets. Elle répondit : « Protecteur du pauvre, je me » nomme *Koubdjâ* et je suis au service de *Kansa*. Mais intérieu- » rement je vous suis dévouée, et c'est ainsi que j'ai aujourd'hui le » bonheur de vous voir et de rendre ma vie fructifiante..... Actuelle- » ment, Seigneur, le désir de votre servante est que vous lui per- » mettiez de vous offrir de ses mains du sandal. » Krichna admirant la ferveur de cette femme, consentit à son désir..... Puis, ayant placé son pied sur celui de *Koubdjâ*, ayant pris son menton avec deux de ses doigts, il rendit droite sa taille..... »

Le second est un incendie appaisé. Nous ne lisons point de fait semblable dans l'Evangile ; nous ne le citons qu'en témoignage du

[1] Luc, XIII, 11 et 12.

pouvoir attribué à *Krichna* sur les élémens ; toutefois on pourrait y voir le pendant de la tempête appaisée par Jésus-Christ à la prière de ses apôtres qui lui crièrent : « Seigneur, sauvez-nous ; nous pé-» rissons [1]. »

« Un jour que les habitans de *Vrâdja* furent surpris par la nuit dans les *djangles*, ils dirent entre eux : « Comment pourrions-nous » retourner à nos maisons, fatigués, affamés, altérés comme nous le » sommes? passons la nuit ici, et, à l'aurore nous irons à *Vrindâ-» vana.* » Ayant ainsi parlé, ils s'endormirent; mais lorsqu'il fut minuit et que le ciel fut noir, le feu prit instantanément à la forêt de tous côtés; arbres, arbustes et animaux, tout brûla rapidement. A l'apparition de l'incendie, les bergers se réveillèrent en sursaut, et agités, tendant les bras, ils criaient : « *Krichna*, délivrez-nous promp-» tement de ce feu ; autrement il se propagera et réduira tout en » cendres. » Krichna entendit les cris de *Nanda*, de *Yasodà* et des habitans de *Vrâdja;* il se leva, et en un instant, il aspira le feu. L'ayant ainsi anéanti, il éloigna l'inquiétude de l'esprit de tous. Au matin, ils retournèrent à *Vrindâvana*, et dans toutes les maisons on fit des réjouissances et on chanta des cantiques de félicitation. »

Il ne restait plus qu'à reconnaître en *Krichna* le pouvoir de ressusciter les morts ; nous le trouvons dans le troisième exemple, où ce personnage rend la vie à un jeune homme, comme Jésus-Christ avait ressuscité le fils d'une veuve de *Naïm :* mais le récit de ce prodige s'éloigne plus que les autres du style de l'Evangile, accompagné qu'il est de circonstances mythologiques.

« *Sandipan*, *gouroù* [2] de *Krichna* et de *Bala-Râma*, sortit de sa maison, et étant allé devant *Krichna* et *Bala-Râma*, il dit au premier : « Seigneur, j'avais un fils ; je le pris un jour avec moi, et » j'allai me baigner avec ma famille à l'occasion d'une fête. Arrivé à » l'endroit convenable, j'ôtai mes vêtemens et je me baignai avec mes » compagnons. Mais une vague du fleuve emporta mon fils, et il ne » revint plus. Sans doute quelque crocodile ou quelque poisson l'aura » dévoré : aussi la douleur que j'en ressens est extrême. Mais puisque

[1] Matth. VIII, 25.

[2] C'est-à-dire, précepteur, directeur spirituel.

» vous voulez bien m'accorder un don en récompense de mes soins, » rendez-moi mon fils et éloignez ainsi de moi le chagrin.....

» Alors *Krichna* suivi de *Bala-Râma*, alla auprès d'*Yama* (dieu des enfers). En le voyant, ce dernier se leva de son siége, alla à sa rencontre et l'accompagna respectueusement. Il le fit asseoir sur son trône, lui lava les pieds et dit : « Heureuse cette ville, puisque le Sei- » gneur vient s'y montrer pour accomplir le désir de ses serviteurs! » donnez-moi vos ordres, et votre serviteur s'empressera de les ac- » complir. » Alors Krichna lui dit : « Rendez (à la vie naturelle) le fils » de mon gouroû..... »

« *Yama* alla promptement et amena l'enfant; puis, joignant les mains, il dit : « O roi de bonté! j'ai su, par l'effet de votre grâce, » que vous deviez venir chercher ici le fils de votre *gouroû* : c'est » pourquoi je l'ai gardé avec soin jusqu'à ce jour sans lui rendre la » vie. » Il dit et remit l'enfant à *Krichna*. Alors ce dernier, l'ayant fait placer sur son char, ne tarda pas de le ramener à son père..... »

Passons maintenant à la doctrine. Loin de nous la pensée de la mettre de niveau avec la sainte et pure morale de Jésus ; cependant si la légende de *Krichna* a emprunté quelque chose à l'Evangile, il doit s'y refletter des émanations de ce livre divin. En effet, nous voyons le héros brahmanique préconiser quelques-unes des vertus que l'Homme-Dieu est venu enseigner au monde, et qui étaient à peu près inconnues avant lui, entre autres l'humilité, le mépris des richesses, le pardon des injures. Pendant que les autres cultivent les grands et les puissans de la terre, *Krichna* vit au milieu des bergers et des vachères; il chérit les petits et les humbles, il inculque à ses sectateurs l'amour de la pauvreté. Le discours suivant qu'il adresse à *Youdichtir* offre un cachet tout chrétien.

« Je prive souvent de leurs richesses ceux que je veux traiter avec bonté, parce qu'en effet, lorsque l'homme perd sa fortune, il est ordinairement délaissé par sa famille, par ses frères, par ses amis, ses femmes et ses fils ; alors il se convertit, et par l'effet de ce changement, il abandonne l'illusion de la richesse et des créatures, et, libre de fascination, il applique son esprit à mon adoration, et c'est par le mérite de cette adoration qu'il obtient la jouissance de l'immuable beatitude... En faisant le *poûdja* (adoration) des autres dieux, on

obtient, il est vrai, les désirs de son cœur ; mais non le salut... »

Un des points les plus admirables de la morale chrétienne est l'obligation d'aimer ses ennemis et de rendre le bien pour le mal ; on la trouve développée prèsqu'à chaque page de l'Evangile, mais surtout dans saint Matthieu, chap. v, et dans saint Luc, chap. vi. Nous retrouvons, dans le passage suivant, quelques-uns des motifs proposés par Jésus.

« Une *gopî*[1] dit à *Krichna :* « Seigneur, les uns font du bien à » des gens qui ne leur en ont jamais fait ; les autres rendent le bien » pour le bien ; il y en a qui rendent le mal pour le bien, enfin d'autres » ne tiennent aucun compte du bien qu'on leur fait. Quelle est la » meilleure et la plus mauvaise de ces quatre sortes de personnes ? » Veuillez me l'expliquer. » — Krichna répondit : « La meilleure des » quatre est celle qui fait le bien sans en avoir reçu préalablement. » C'est ainsi que le père aime son enfant. En effet, il n'y a pas de » mérite à rendre le bien pour le bien[2]. Telle est la vache, par » exemple, qui produit du lait parce qu'on lui donne de la nourri- » ture. Si on rend le mal pour le bien, on doit être considéré comme » un ennemi ; mais la pire espèce de gens, c'est celle qui méconnait » le bien qu'on lui fait. »

Ailleurs il recommande aux hommes de ressembler aux arbres qui pour les rigueurs qu'ils éprouvent de la part du cultivateur, lui rendent des fruits abondans.

Jésus-Christ ne pouvait préconiser l'humilité sans condamner l'orgueil et le faste des Pharisiens ; aussi l'Evangile retentit souvent des anathèmes portés par le Sauveur contre ces hommes hautains, suffisans, pleins d'eux-mêmes et durs envers leurs semblables. *Krichna* traite à peu près de même les *Brahmanes* de son tems qui, comme les Pharisiens chez les Juifs, étaient parmi les Indiens les docteurs du peuple. En voici un exemple semi-historique, semi-parabolique.

« Dans ce tems-là, *Krichna*, étant arrivé près de la *Yamounâ*, se tenait debout sous un arbre, appuyé sur un bâton, lorsque ses compagnons vinrent et lui dirent les mains jointes : « Seigneur, nous

[1] Ce mot, traduit communément par *bergère*, signifie proprement une *vachère*; on donne ce nom aux gardiennes de troupeaux du pays de *Vradja*.

[2] Si benefeceritis his qui vobis benefaciunt, quæ vobis est gratia? Luc vi, 33.

» avons une grande faim. » *Krichna* leur dit : « Vous voyez ces » gens qui font élever la fumée des sacrifices; ce sont des Brahmanes » de *Mathourâ*, qui, par la crainte de *Kansa*, exercent leur culte » en secret. Allez auprès d'eux en mon nom, et, avec l'humilité du » mendiant, demandez-leur de la nourriture. » Ainsi firent les bergers; mais les Brahmanes se fâchèrent et leur répondirent : « Il faut » que vous soyez bien sots pour nous faire actuellement cette de- » mande. Nous ne donnerons rien à personne que ce sacrifice ne soit » terminé. »

« Alors les bergers vinrent auprès de *Krichna*, désespérés et regrettant d'avoir fait cette démarche. *Krichna* leur dit : « Actuel- » lement allez exposer vos besoins aux femmes des Brahmanes; elles » sont très-dévotes et très charitables. Je suis sûr qu'aussitôt qu'elles » vous verront, elles s'empresseront de vous donner de la nourriture » avec honneur et respect. » Les bergers agirent ainsi et trouvèrent ces femmes qui prenaient leur repas. Ils leur dirent : « Tandis que » *Krichna* est occupé à faire paître les vaches dans la forêt, la faim » s'est emparée de lui; il nous envoie vous demander si vous pouvez » lui donner quelque chose à manger. » Les Brahmines n'eurent pas plutôt entendu ces mots, que, contentes de pouvoir être utiles à *Krichna*, elles se levèrent et mirent sur des plats d'or des mets des six saveurs, et sans que personne ne les en empêchât, elles coururent avec empressement, et trouvèrent *Krichna* entouré des bergers, debout, à l'ombre des arbres : il avait la posture *trinitaire*, la fleur de lotus était à sa main. Les Brahmines placèrent devant lui les plats, et, reconnaissant en lui *Vichnou* lui-même, elles le saluèrent respectueusement en lui disant : « Seigneur de bonté, quelqu'un peut-il » contempler votre face sans votre grâce? Oh! combien nous sommes » heureuses aujourd'hui! puisque nous avons eu le bonheur de vous » voir et d'effacer ainsi les fautes de notre vie. »

« Ces insensés brahmanes sont avares et fiers, enivrés par la prospérité et pleins de cupidité, quoiqu'ils se piquent de sagesse. L'homme reconnaît le dieu qu'il se crée; mais, aveugle qu'il est, il méconnaît la véritable manifestation de la Divinité... »

Ne pourrait-on pas retrouver dans ces brahmines si pieuses et si charitables, une réminiscence des autres femmes qui assistaient de leurs biens Jésus et ses disciples?

L'anecdote suivante nous paraît rappeler l'empressement du publicain *Zachée*, pour voir J.-C., et l'accueil qu'il reçut du Sauveur.

« *Akroûra*, après avoir pris congé de *Kansa*, monta sur son char et se dirigea vers *Vrindâvana*. Toutefois, il se disait à lui-même : « Ai-je accompli quelque acte pieux, quelque pénitence, quelque » sacrifice qui puisse me mériter le bonheur de voir *Krichna ?*... »

« *Akroûra* craignait aussi dans son esprit que *Krichna* ne vit en » lui que l'envoyé de *Kansa* ; « mais, disait-il néanmoins, puisqu'il » connaît l'intérieur, il ne doit pas ignorer l'affection qu'on lui porte, » et il doit distinguer entre les ennemis. Il ne pourra donc me croire » tel que je parais être ; mais il s'empressera de me serrer avec bonté » à son cou et de poser sur ma tête sa main aussi douce que le lotus... » Alors je pourrai regarder fixement la beauté de ce corps de lune et » je donnerai par là le repos à mes yeux... »

« Cependant *Akroûra* poussait son char vers l'endroit où se trouvait *Krichna*, *Bala-déva* et les bergers qui faisaient paître les vaches... En voyant de loin la face de *Krichna*, *Akroûra* descendit de son char ; il courut et se jeta au pieds du Seigneur. Il était tellement hors de lui qu'il ne pouvoit proférer une parole ; des larmes de joie coulaient de ses yeux. *Kirchna* le releva, et, l'accueillant avec beaucoup d'amitié, il le prit par la main et le conduisit à sa maison... »

Nous retrouvons un empressement plus grand encore et plus unanime lors de l'entrée de *Krichna* et de *Bala-Rama*, son frère, dans la ville de *Mathourâ*. Libre au lecteur de voir dans les manifestations extérieures des habitants de cette ville, un souvenir de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem.

« Comme la nouvelle de l'arrivée de *Krichna* et de *Bala-Rama* circula dans la ville de *Mathourâ*, les habitants accoururent [1], oubliant les affaires de leurs maisons... Les jeunes femmes laissèrent l'une son repas, l'autre le bain, une troisième la préparation de sa coiffure... Laissant la retenue et la crainte, l'une se met à sa fenêtre, l'autre à son balcon ; celle-ci reste debout à sa porte, celle-là court et erre dans les rues. De tous côtés elles étendaient les bras, elles

[1] Cum intrasset (Jesus) Jerosolymam, commota est universa civitas. Matth. XXI, 10.

montraient *Krichna* en disant : « *Bala-Rama* est ce blond qui a des » vêtements bleus, *Krichna*, ce brun qui en a de jaunes... Celles-là » ont fait de bonnes actions dans une vie antérieure qui aujourd'hui » ont obtenu de voir ce que nous voyons... » Cependant *Krichna* s'en allait dans les rues, les places et les marchés ; on répandait sur lui, du haut des maisons de la ville, des parfums et du sandal, et joyeusement on faisait tomber sur lui une pluie de fleurs [1]... »

M. Garcin de Tassy termine son discours par une anecdote un peu longue sur laquelle il n'établit aucun parallèle, mais qu'il considère comme une espèce de parabole sur le détachement des biens du monde, et sur la pauvreté d'esprit. Nous la reproduisons ici toute entière parce qu'elle est propre à faire connaître où en sont les Indiens par rapport à certaines vérités spéculatives et pratiques.

« Dans la contrée méridionale de l'Inde, nommée *Dravida* [2], habitaient des brahmanes, et des marchands, qui étaient très-dévots, à *Vichnou*. Ils se livraient à la méditation sur lui ; ils faisaient des sacrifices, de bonnes œuvres, des aumônes, respectaient les saints et les personnes pieuses, honoraient les vaches [3]. Parmi eux se trouvait un brahmane nommé *Soudâmâ*, qui avait eu le même *gouroû* que *Kirchna*. Son excessive maigreur annonçait sa misère, qui était telle, qu'il n'avait réellement pas de quoi se nourrir, et qu'il n'avait pas le moyen de renouveler le chaume de sa maison. Un jour, sa femme, que son extrême pauvreté tourmentait vivement, dit à son mari : « Seigneur, la pauvreté où nous sommes plongés nous met » dans une position bien pénible. Mais, si vous voulez en sortir, je » vous en indiquerai les moyens. — Quel est-il donc, dit ce brah- » mane ? — Votre meilleur ami, répondit-elle, c'est le maître des » trois mondes (savoir) : *Krichna*, l'habitant de *Dwârikâ*, je suis » sûre que si vous alliez le trouver, votre pauvreté cesserait ; car » *Krichna* donne à son gré la volonté, la justice, le pouvoir et le sa- » lut... — Mais, mon amie, lui répondit *Soudâmâ*, *Krichna* ne

[1] Alii cædebant ramos de arboribus et sternebant in viâ. Matth. XXI, 8.

[2] C'est le pays où on parle *Tamoul* et où est située la colonie française de Pondichéry (*Note* de M. G. de Tassy).

[3] On sait que c'est un point de religion fort recommandé et fort méritoire chez les Indiens.

» donne rien sans recevoir d'avance quelque chose. Tel est l'usage » qui existe dans le monde [1] ; aussi n'ai-je jamais rien reçu, parce » que je n'ai jamais rien donné (à cause de ma pauvreté). Toutefois, » pour te faire plaisir, j'irai et je ne reviendrai auprès de toi qu'après » avoir vu *Krichna.* »

« Alors la femme de *Soudâmâ* mit dans un vieux morceau d'étoffe blanche, un peu de riz, pour que son mari put l'offrir au maître en forme de présent ; puis elle plaça devant lui un vase de terre entouré d'une corde et d'un bâton, et après avoir invoqué *Ganécha* (Dieu de la sagesse), et pensé à *Krichna*, il se mit en marche vers la ville de *Dwârikâ*. Pendant toute la route, *Soudâmâ* disait en lui-même : « Les richesses ne me sont pas destinées ; mais mon but, en » allant à *Dwârikâ*, est seulement de voir *Krichna.* »

« En arrivant à cette ville, il fut étonné de la trouver entourée de l'océan des quatre côtés. Il y avait des bois et des bosquets remplis de fleurs et de fruits, des étangs, des réservoirs et des puits à roues, où l'on voyait les seaux monter et descendre. On apercevait des plaines où paissaient des vaches que gardaient en jouant de jeunes bergers. *Soudâmâ*, après avoir admiré la beauté des bois qui environnaient la ville, y entra, et put voir ses magnifiques palais resplandissants d'or et de pierreries. Çà et là, dans des lieux consacrés spécialement au plaisir, les fils de *Yadou* avaient formé des réunions pareilles à la cour d'*Indra.* Dans les marchés, les chemins et les carrefours, on vendait toutes sortes d'objets. Dans différentes maisons, on chantait les louanges du maître et on distribuait des aumônes ; dans toute la ville enfin, il régnait une grande joie. Cependant *Soudâmâ* parcourait la ville, demandant le palais de *Krichna.* Enfin, il se présenta à la porte principale et s'informa timidement où *Krichna* tenait sa cour. On lui répondit que *Krichna* était dans l'intérieur du palais, et qu'il le trouverait assis en face de lui sur un trône de pierreries.

» *Soudâmâ* entra en effet ; mais aussitôt que *Krichna* l'apperçut,

[1] C'est-à-dire dans l'Inde. En effet, on n'y aborde jamais un grand sans lui offrir un présent et même quelquefois une simple pièce de monnaie (*Note* de M. G. de Tassy).

il descendit de son trône, et l'ayant pris amicalement par la main, il l'y conduisit, l'y fit asseoir et lui lava les pieds [1].

» Cependant *Soudâmâ* dit à *Krichna* : « O dieu de bonté, ami du » pauvre ! Seigneur, qui connaissez les cœurs, vous savez tout, et rien » au monde ne vous est caché [2]. » *Krichna* sourit, comprenant tout de suite ce qu'il désirait [3], puis il lui dit : « Pourquoi ne me remet- » tez-vous pas le présent que votre femme m'a envoyé ? » *Soudâmâ*, troublé et confus, tira alors de dessous son aisselle le paquet de riz ; *Krichna* l'ouvrit, il en prit deux poignées qu'il mangea avec plaisir, et dit : « Celui-ci est mon grand ami, je ne saurais trop célébrer ses » louanges. Il considère le bonheur extérieur comme l'herbe des » champs. »

« Puis *Krichna* offrit à *Soudâmâ* des mets des six saveurs, lui donna du bétel à macher, le fit ensuite étendre sur un lit aussi mou que l'écume. *Soudâmâ* fatigué du voyage, ne tarda pas à s'endormir. Pendant ce tems le maître appela *Viswakarma* et lui dit : « Allez » tout de suite bâtir pour *Soudâmâ* un beau palais enrichi d'or et de » pierreries ; vous y placerez les huit pouvoirs (de la nature), et les » neuf trésors de *Kouvéra* (dieu des richesses), pour que *Soudâmâ* » n'ait plus rien à désirer. »

« Au matin, *Soudâmâ* se leva, se baigna, fit la méditation, l'adoration et le *poudjâ*, puis il alla auprès du maître pour prendre congé de lui. Ce dieu ne put rien lui dire, tant il était affligé de son départ ; il le regarda seulement les yeux mouillés de larmes. Cependant *Soudâmâ* se mit en route, et, tout en marchant, il pensait en lui-même qu'il avait agi sagement en ne demandant rien à *Krichna* : « Si je » l'avais fait, disait-il, il m'aurait sans doute accordé l'objet de ma » demande ; mais il m'aurait trouvé avide et immodéré dans mes » désirs. N'y pensons plus ; je ferai bien entendre raison à ma femme. » *Krichna* m'a fait beaucoup de politesses et d'honneur, et comme

[1] Jésus-Christ aussi avait lavé les pieds du pauvre Pierre et des autres apôtres.

[2] Nunc scimus quia scis omnia. Joan. XVI, 30. — Domine, tu omnia nosti. *Ibid.*, XXI, 17. — Deus autem novit corda vestra. Luc XVI, 15.

[3] Jesus autem sciens cogitationes eorum. Matth. XII, 25.

» il a vu que je ne demandais rien, il a pensé que son bon accueil » vallait pour moi des *lakhs*[1] de roupies. » En se livrant à ces réflexions, *Soudâmâ* approchait de son village; mais il fut très-étonné de ne plus trouver sa chaumière, ni même le lieu qu'elle occupait : à la place s'élevait un beau palais digne d'*Indra*. Le pauvre *Soudâmâ* fut fort affligé à cette vue. « Qu'as-tu fait, *Krichna?* » s'écria-t-il. J'avais une douleur, et tu m'en as donné une nouvelle. » Qu'est devenue ma chaumière? où est ma femme? » Cependant il » demanda au portier à qui était ce beau palais. — « A *Soudâmâ*, l'ami » de *Krichna*, répondit le portier. » Soudâmâ allait répliquer, lorsqu'il apperçut dans l'intérieur sa femme couverte de beaux habits, ornée de joyaux de la tête aux pieds, parfumée et mâchant du bétel. A la vue de son époux, elle s'approcha suivie de ses compagnes, et lui dit : « Pourquoi mettez-vous le pied dans ce palais en hésitant? » sachez que *Viswakarma* est venu en votre absence et l'a bâti en » un instant. »

« Alors *Soudâmâ* devint fort triste. Sa femme, étonnée, lui fit observer que tout le monde était content d'acquérir des richesses, et que lui seul en était fâché. Mais *Soudâmâ* lui dit : « Chère amie, » oui, je suis fâché que le Seigneur m'ait donné des richesses illu- » soires qui ne sont que tromperie. En effet, elles ont trompé, elles » trompent et elles tromperont le monde entier. Oui, je suis fâché » que *Krichna* n'ait pas eu confiance en mon amour. Lui avais-je » demandé ces biens, pour qu'il me les ait donnés?... »

Terminons ce parallèle. *Krichna* finit par triompher de *Kansa;* il délivre ses sectateurs du joug de ce tyran et établit sa puissance sur les ruines de son ennemi. On peut voir dans ce *Kansa* l'image du génie du mal, de ce *Satan*, perpétuel adversaire du genre humain et de Jésus, et qui a succombé sous les coups de l'Homme-Dieu. On retrouve le même symbole dans le serpent *Kâliya* vaincu aussi par *Krichna*. Mais si, d'après le témoignage de Jésus-Christ lui-même, son royaume n'était pas de ce monde[2], si son règne a du être fondé

[1] *Lakh* signifie *cent-mille*. La *roupie* est une monnaie indienne qui vaut 2 francs 50 centimes.

[2] Joan. XVIII, 36.

sur les cœurs et sur les intelligences, celui de *Krichna* offre tous les caractères d'un règne humain et temporel. Ici s'arrête le parallèle; il y a loin, bien loin, des monstrueuses amours de *Krichna* avec les 16,800 bergères, à la chaste intégrité du Dieu fait homme qu'adorent les Chrétiens.

Si nous considérons la mort de l'un et de l'autre, ici surtout le sujet se refuse à toute comparaison; *Krichna* meurt tout humainement, tué par un chasseur maladroit qui le prend pour une bête fauve, comme si l'auteur de cette œuvre théurgique n'eût su comment se débarasser de son héros. Ainsi le Paganisme n'a pu rien inventer, rien imiter qui ait le moindre rapport avec la mort adorable de celui qui seul est véritablement le Sauveur de l'univers entier.

Pour nous résumer en peu de mots, nous voyons en Jésus-Christ et en *Krichna* identité de nom, similitude d'origine et de nature divine, quelques traits analogues dans les circonstances qui ont accompagné leur naissance, quelques points de rapprochement dans leurs actes, dans les prodiges qu'ils ont opérés et dans leur doctrine; toutefois nous n'avons pas eu intention de donner comme démontré que la légende de Krichna ait été calquée réellement sur l'Evangile; nous convenons que les analogies que nous avons signalées ont pu être fortuites; nous laissons au lecteur à juger jusqu'à quel point elles sont probables. Ce serait en effet un fait fort curieux que le christianisme ait fourni à l'antique brahmanisme un *avatar* hors d'œuvre, une incarnation de la divinité plus intime que les précédentes. Des recherches plus approfondies nous apprendront peut-être un jour ce à quoi nous devons nous en tenir touchant cette supposition. Mais ce qui jusqu'à présent se trouve hors de toute contradiction, c'est que l'Evangile n'a rien emprunté au culte de Krichna, puisque ce culte lui est postérieur de plusieurs siècles.

L'abbé BERTRAND,
De la Société asiatique de Paris.

Polémique Philosophique.

LE FOURIÉRISME
DEVANT LE SIÈCLE.

Premier Article.

Plusieurs fois nous avons eu la pensée de mettre sous les yeux de nos lecteurs les principes philosophiques et religieux de quelques jeunes gens, hommes de talent et de caractère, pour la plupart, qui, recueillant une partie de l'héritage du *Saint-Simonisme*, font depuis quelque tems de l'*économie politique* et de la *philosophie*, ou de *la religion*, dans deux recueils la *Démocratie Pacifique*, journal quotidien, et la *Phalange*, journal mensuel. Mais nous avons été jusqu'ici distraits de cette tâche par la nécessité de débrouiller un peu le champ de la polémique catholique et de l'asseoir sur des bases différentes de celles de nos adversaires, et qui nous permissent aussi de les attaquer avec avantage. Ces bases sont celles de la *philosophie traditionnelle*, de la révélation extérieure, de la séparation complète de Dieu et de l'homme, de l'exclusion radicale et définitive des mots *émanation*, *écoulement*, *union directe* et *participation*, proprement dite, appliqués à la raison divine et à la raison humaine, etc.; et, enfin, de l'*impossibilité de l'invention* des dogmes et de la parole par les forces de l'homme.

Maintenant que ces bases sont bien posées, et adoptées par tous les catholiques qui comprennent bien la situation et les nécessités de la polémique entre l'Eglise et la Philosophie, nous pouvons commencer avec plus d'avantage l'exposition des principes fouriéristes.

Mais ce n'est pas une chose facile que de formuler ces principes avec cette exactitude et cette impartialité, que les *Annales* mettent dans toutes leurs discussions. Aussi nous décidons nous à adopter une exposition qui vient d'être faite par un écrivain qui nous semble avoir réuni toutes ces qualités.

M. de Lourdoueix, à qui nous la devons et qui l'a insérée dans la *Gazette de France*, est auteur lui-même d'un ouvrage philosophique remarquable, ayant pour titre : *De la Raison Universelle pour servir d'introduction à la philosophie du Verbe* [1]. Nous pourrions bien avoir quelques observations à faire sur certains passages où il nous a semblé que l'auteur s'est tenu trop près de la philosophie de Malebranche, mais nous n'en conseillons pas moins la lecture à ceux qui s'occupent de philosophie ; ils y trouveront un grand nombre de points de vues neufs, de pensées ingénieuses et profondes, et qu'ils chercheraient vainement ailleurs. — Voici donc l'exposition qu'il fait des principes de Fourier et de son École.

I. LE FOURIÉRISME DEVANT LE SIÈCLE [2].

1. La première base de ce système est celle-ci : 1° Les attractions sont proportionnelles aux destinées; 2° les lois de la musique doivent être appliquées à l'organisation sociale.

Les hommes de talent et d'esprit qui rédigent la *Démocratie Pacifique* ne donnent à leurs lecteurs que les points des doctrines sociétaires qui se rapportent aux questions d'économie politique soulevées par la marche des événemens.

Il s'en suit que le public ne peut se faire une idée exacte de l'ensemble du *système de philosophie générale* auquel Fourier a donné son nom.

Nous croyons donc qu'il est utile de faire connaître cette doctrine dans ses principes et dans son application, et de faire apparaître tout le Fouriérisme devant le siècle auquel il s'adresse par toutes ses voix.

C'est ce que nous allons faire dans une série d'articles, qui sont le résultat de l'étude sérieuse et approfondie que nous avons faite des écrits de Fourier et de ceux de ses disciples ; nous espérons qu'on reconnaîtra l'esprit d'impartialité qui a présidé à ce travail.

[1] Vol. in-8. A Paris, chez Sapia. Prix : 6 fr.

[2] Toutes les citations faites dans ce travail sont prises dans les traités de Fourier publiés en corps d'ouvrages et dans les publications posthumes de cet auteur, faites par la *Phalange*.

La *Démocratie Pacifique* exprimait, il y a quelque tems, le désir que le système qu'elle défend fût enfin examiné avec toute la gravité qu'il mérite. Nous répondons ainsi à son désir.

Le Fouriérisme a pour base l'application au monde moral du principe d'attraction découvert par Newton dans le monde physique. Fourier s'est fondé sur l'unité de Dieu pour soutenir que la même loi doit diriger l'univers, et que cette loi doit avoir l'ordre pour résultat quand elle n'est pas contrariée dans ses effets. Dieu, selon lui, a combiné tous les penchans naturels de manière à ce que les actions déterminées par ces penchans concourent, avec les phénomènes de la nature et la marche des astres, à l'harmonie universelle. Toute cette théorie se résume dans cette formule fondamentale de l'*école sociétaire: Les attractions sont proportionnelles aux destinées.*

Ainsi, selon Fourier, les interdictions qui contrarient les penchans naturels produisent seules les désordres et détruisent cette harmonie : les hommes qui maintiennent ces interdictions, prêtres, législateurs, moralistes, font injure à la sagesse et à la bonté de Dieu ; car ils supposent qu'il aurait placé dans l'humanité des mobiles dont la puissance, souvent invincible, tendrait à la conduire au mal. Ce sont donc ces législateurs qui font le mal en gênant l'essor des passions. Ces passions sont bonnes, et les entraves qu'on leur oppose sont mauvaises.

Cependant la sagesse de Dieu n'est pas tellement souveraine sur la terre, qu'elle n'ait besoin, selon Fourier, du concours de la sagesse humaine. Pour que tous ces penchans divers, toutes ces passions ne produisent pas la confusion et les conflits, il faut *grouper* ensemble les individus dominés par la même passion. Ici apparaît ce que Fourier appelle l'*ordre sériaire,* c'est-à-dire qu'il forme, de tous ces groupes, des séries *engrenées* ou *contractées* de telle sorte qu'elles puissent concourir à l'harmonie générale. La science musicale a fourni l'idée et les lois de cet ordre sériaire.

Les groupes formés sur chaque passion sont comme les gammes d'un clavier, ayant leurs *toniques, leurs modes majeur et mineur, leurs dominantes et sous-dominantes, leurs dièzes et bémols,* et pouvant former des accords de tierce, de quinte et d'octave. Du reste, en appliquant ces lois de la musique à l'organisation sociale, Fourier ne fait que se conformer à un principe universel : non-seulement il assure que les

mondes planétaires forment aussi des games parfaites, mais il dit que les lettres de l'alphabet, les dents de la mâchoire humaine, les doigts de la main et jusqu'aux pièces de notre charpente osseuse, sont placés dans des rapports analogues à ceux des notes de musique.

Fourier ne doute pas que cet ordre sériaire réalisé dans la société ne produise la satifaction complète des individus, la richesse et le bonheur de tous, et que le mal ne disparaisse de la terre.

Comme conséquence de cette disparition du mal, il promet la santé parfaite, la longévité de la race humaine ; mais là ne s'arrêtent pas les heureuses conséquences de cette savante organisation sociale : le bien réalisé dans l'humanité modifiera le monde matériel ; la terre elle-même élevée en dignité prendra un rang plus honorable dans la game planétaire ; elle verra des globes moins heureux qu'elle descendre de leur rang de planètes et augmenter le nombre de ses satellites ; enfin, dans les tems, elle pourra arriver au rang *prosolaire* et même de *soleil.*

Ces magnifiques pronostics sont basés sur cette doctrine que toutes les *âmes humaines sont des parcelles de la grande âme planétaire.* Il est donc naturel de croire que si toutes ces parcelles d'âme se perfectionnent, leur ensemble placera le grand corps qu'il anime dans les conditions d'une félicité plus complète.

Après cette courte synthèse de la doctrine du Fourièrisme, je dois en essayer l'analyse. Il y a dans le fouriérisme plusieurs parties distinctes : 1° une partie théologique ; 2° une partie cosmogonique ; 3° une partie psycologique ; 4° une partie socialiste ; 5° une partie industrielle ; 6° une partie critique. Nous allons analyser rapidement chacune de ces six parties.

II. THÉOLOGIE DE FOURRIER ET DE SON ÉCOLE.

Il invente une trinité qui n'en est pas une. — Il admet la métempsycose. — Il ne se dit pas révélateur. — Ce sont des inventions dialectiques en dehors du Christianisme, c'est-à-dire en dehors des faits et de la réalité. — Modifications inventées par ses disciples. — Ils cherchent à se rapprocher du Christianisme. — Ils placent Fourier parmi les révélateurs.

— La partie théologique tient peu de place dans les travaux de Fourier ; elle a pris d'assez grands développemens dans les écrits de

son école. Fourier établit une *trinité nouvelle.* « La nature, dit-il, « est composée de trois principes *éternels*, *incréés* et indestructibles : « 1° Dieu ou l'esprit (l'âme), principe passif et moteur ; — 2° la ma- « tière, principe passif et mu ; — 3° la justice ou les mathématiques, « principe neutre, régulateur du mouvement [1]. »

Cette trinité ne résiste pas à l'examen. Commençons d'abord par remarquer qu'elle contredit l'idée de l'unité de Dieu, qui est la base de tout le système ; car s'il y a trois principes éternels, et par conséquent indépendans l'un de l'autre, la logique se refuse à croire que l'unité qui n'est pas dans les causes puisse être dans les effets.

Cela se conçoit d'autant moins que Fourier n'attribue à aucun de ces principes la puissance de coordination qui serait nécessaire pour combiner les fonctions de ces principes. Celui qu'il appelle *Dieu* est une force aveugle produisant les mouvemens de la matière, n'ayant par elle-même ni sagesse ni prévoyance, ni l'intelligence de son action, puisqu'il y a un autre principe régulateur des forces et de la matière sans lequel les mouvemens du premier ne produiraient que le chaos.

Cette intelligence coordinatrice n'est pas non plus dans le principe régulateur ; car, selon Fourier, la mathématique est un principe *neutre.* Ce principe n'est que l'ensemble des lois éternelles qui règlent les mouvemens de la matière : il n'y a en lui *ni choix*, ni libre arbitre, l'activité et l'initiative lui manquent, et c'est pourquoi Fourier ne l'appelle pas DIEU, et réserve ce nom au principe actif, quoique ce principe soit *sujet* du troisième.

Il y a là une logomachie véritable.

Il n'est pas plus raisonnable d'élever à la dignité de principe éternel et incréé la matière sujette et passive. *Principe* et *passif* sont deux mots qui s'excluent ; car tout principe est une cause, par conséquent, l'activité est son essence même. Fourier ne peut pas même dire que ce soit sa trinité qui soit Dieu, car il y a mis la matière. Aussi rien dans sa formule ne répond à la définition qu'il donne ailleurs des attributs de Dieu. Nous insérons ici cette seconde formule.

« Attribution radicale : la direction intégrale du mouvement, —

[1] Voir les écrits de Fourier et la *Phalange*.

» La justice distributive, — l'économie des ressorts, — l'universalité » de providence. — Attribution pivotale : l'unité de système[1]. »

Le premier principe de la trinité de Fourier, celui qu'il appelle DIEU, peut-il exercer ces fonctions intelligentes, puisqu'il a besoin d'être réglé par le troisième, éternel et incréé comme lui? Et ce troisième principe peut-il répondre à ces attributs, puisqu'il est *neutre?* Pour *diriger*, *distribuer*, *économiser des ressorts* en vue d'un système d'unité, il faut être *actif*, il faut être *en acte*, comme dit l'école.

On peut donc dire que tout l'édifice de Fourier repose sur une base ruinée; car la définition de Dieu est la base fondamentale de tout système universel.

Ses doctrines, sur la destinée des âmes après cette vie, ne sont pas plus raisonnables ni plus solidement établies. Il professe le dogme de la *métempsycose*, et il détermine le nombre d'années que les âmes doivent passer dans leurs migrations successives. « Notre âme, dit-il, » doit effectuer au moins trois fois le parcours des quatre planètes » *lunigères* avant d'être apte à résider dans le soleil et les *lac-* » *téennes*, d'où elle passera dans d'autres soleils, puis dans d'autres » univers, binivers, trinivers, etc. Variant à l'infini ses jouissances » en matériel comme en spirituel, pendant l'éternité. En passant de » l'une à l'autre *lunigère*, notre âme fait une station de vie en terre » et ciel, dans l'étoile ambiguë.

» Nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné 810 » fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour, en émigration ou » immigration, total : 1620 existences, dont 810 intra-mondaines et » 810 extra-mondaines ; existences dont il faut réduire le nombre à » moitié, parce que, durant les 72,000 ans d'harmonie, le terme de » la vie est plus que double dans l'un et l'autre monde; mais peu » importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière » analyse, de 81,000 ans, dont 34,000 à passer dans l'autre monde » et 27,000 à passer dans celui-ci. Sur 810 existences, nous en au- » rons 720 très-heureuses, 45 existences favorables (comme celles » d'un bon bourgeois, d'un bon fermier) et 45 fâcheuses (comme

[1] Voir, *ibid.*

» celles d'un Ésope contrefait, d'un esclave supplicié ou d'un Chré-
» tien captif dans les bagnes d'un musulman [1].) »

Nos âmes auront dans l'autre vie un corps formé d'un élément, nommé *arôme* par Fourier, et d'*éther*. Il paraît que les âmes des autres planètes en immigration sur la nôtre sont revêtues aussi de ce corps aromal-éthéré, à l'aide duquel elles pénètrent les rochers, l'air et le feu même, et remplissent ainsi tous les élémens, habitans invisibles du même globe que nous.

Toutes ces notions ne sont ni des hypothèses, ni des révélations divines; elles sont, dit Fourier, les déductions rigoureuses de ses principes et le résultat de calculs positifs. Nous ne sommes point tentés de vérifier les unes et les autres. Nous remarquerons seulement qu'il n'y a ni récompenses ni peines pour les âmes, et cela est du moins conséquent avec les doctrines de l'école, puisque, les interdictions étant effacées de la morale, il n'y a plus en réalité ni bien ni mal dans les volontés humaines.

C'est à peu près à ces notions que se borne la théologie de Fourier. On voit que tout le Christianisme, fondé sur la chute et la rédemption, reste en dehors de cette doctrine, au moins dans les écrits du maître [2].

Il n'en est pas de même des disciples, dont quelques-uns ont fait d'assez grands efforts pour se rapprocher du Christianisme, et pour présenter le système qu'ils propagent comme un développement de la révélation du Christ. Les écrivains de la *Démocratie Pacifique* et ceux de la *Phalange* ne parlent qu'avec convenance de l'Église et de son divin fondateur. Les premiers ont toujours repoussé avec

[1] *Ibid.*

[2] Remarquons ici comment toute cette théorie tombe devant les grands principes que nous cherchons à introduire dans la philosophie, celui qu'il ne faut point admettre de dogme, à moins qu'il ne soit prouvé qu'il vient de Dieu par une révélation extérieure, positive et traditionnelle. Nous pourrions accorder à Fourier que son système est ingénieux, curieux même, qu'on pourrait désirer qu'il fut vrai (ce dont certes nous n'avons nul souci). Et cependant resterait encore cette considération qui le réduit en poudre; c'est que ce n'est qu'une invention dialectique, un rêve, une théorie, c'est-à-dire *rien* en fait d'obligation et de croyance; il ne lui manque que la *vérité*, car il n'est pas d'autre religion, pas d'autre Dieu, que la religion, que le Dieu *traditionnel*.

A. B.

énergie l'accusation élevée souvent par les journaux contre la nouvelle école de s'être séparée du Christianisme. Il est vrai de dire que leur défense n'est jamais allée jusqu'au désaveu des doctrines du maître.

Parmi les écrivains qui se sont occupés de cette tentative pour christianiser le Fouriérisme, nous devons citer M. Hugh Doherty. Dans une suite d'articles sur le *Verbe divin*, il a essayé de rapprocher dans les profondeurs de la métaphysique des idées qui se heurtaient dans l'application. Nous devons dire que la manière dont il conçoit le Verbe n'a point de rapports avec les notions révélées par saint Jean ni avec les doctrines des pères de l'Eglise. Ses idées sont faussées par le point de vue de l'école dont il est un des docteurs ; l'on voit percer dans son travail l'intention de concilier le *Verbe, l'homme et la nature*, dans l'unité supérieure du Fouriérisme.

Cette prétention blesse la foi catholique sans aucune satisfaction pour la raison humaine, qui se fatigue de l'obscurité où on la retient. On pense bien que le fondateur de l'école tient une place dans la théologie de ses disciples. Fourier pour eux est un *révélateur*[1]; quelques-uns osent le mettre sur la même ligne que Jésus-Christ, d'autres se contentent du fait de sa révélation, sans chercher à l'expliquer autrement que par cette action *progressive de l'humanité* qui, disent-ils, se personnifie dans un homme à chaque phase de civilisation[2].

[1] Les Fouriéristes ont fort bien senti, comme nous, que pour annoncer une religion nouvelle, il faut être *révélateur*; mais ils ont reculé devant la nécessité d'en donner des preuves, ou plutôt ils font comme l'école rationaliste toute entière, ils identifient la raison humaine avec la raison divine, ou, comme quelques catholiques, ils soutiennent que la raison humaine est nécessairement et immédiatement unie à la raison de Dieu, dont elle est une participation. Avis à M. l'abbé Maret et à toute l'école de Malebranche. Le raisonnement des Fouriéristes est celui-ci : « Il faut admettre la divinité des » théories de Fourier, parce qu'il est révélateur ; et il est révélateur, parce qu'il » a donné une théorie divine. » A. B.

[2] Voir la *Phalange*.

III. COSMOGONIE DE FOURIER.

Planètes animées. — Les âmes des hommes sont des parcelles des planètes. — L'arôme est la nourriture des planètes.— De sa fonction dans les planètes. — Ce sont les planètes qui ont créé les animaux.

Quelques explications préliminaires sont nécessaires pour comprendre la *cosmogonie* de Fourier. Il faut savoir que, selon lui, les planètes sont des êtres animés et intelligens. Les âmes des hommes sont des *parcelles détachées* de la grande âme du globe qu'ils habitent. L'âme de chaque planète est fractionnée en deux parties, l'une divisible qui se partage entre les habitans, l'autre indivisible qui est l'intelligence du globe. Les planètes sont en société entr'elles ; elles composent des groupes appelés tourbillons, organisés d'après les lois de la musique : ce sont des claviers à 37 touches de gamme majeure et mineure, avec un foyer qui est le soleil. Elles sont en *conjugaison amoureuse* entr'elles et avec leur foyer ; chaque planète est *androgyne* comme les plantes, elle se féconde elle-même.

Les planètes se fécondent aussi les unes les autres ; les productions animales, végétales et minérales sont les résultats de la fécondation qui est accompagnée de volupté. Pour expliquer ces rapports entre les planètes et leurs jouissances sociales, Fourier suppose l'existence d'un élément qu'il appelle AROME, et qui est répandu dans le soleil, dans les planètes et dans leurs satellites ; cet arôme croît ou décroît en vertu et en puissance dans chaque planète, selon le degré de perfection ou d'imperfection *des humanités* qui habitent ces planètes. Les hommes, selon lui, pouvant, par la culture, améliorer le climat terrestre, égaliser la température, il dépend d'eux de favoriser le perfectionnement de l'arôme, de le purifier, d'en augmenter la puissance, d'en *élever le titre*, de même qu'en prolongeant l'état de désordre où ils sont, en laissant détériorer les climats, ils peuvent altérer cet arôme et le vicier.

Chaque globe a son arôme particulier ; le soleil a l'arôme *fleur d'oranger* ; la terre, l'arôme *violette et jasmin* ; Saturne, l'arôme *tulipe et lis* ; Herschel, *iris et tubéreuse* ; Jupiter, *jonquille et narcisse*, etc.

C'est par une effusion d'arôme venant d'un pôle à l'autre que les

planètes androgynes se fécondent elles-mêmes ; c'est par des rayons d'arôme dirigés d'une planète à l'autre qu'elles se fécondent mutuellement. C'est de cette manière que Vénus nous a donné la *mûre et la framboise*; la Terre s'est donné la *cerise*; nous devons la *fraise* à Mercure, ainsi que la *rose* et la *pêche*, et les *groseilles* aux Satellites ; le *raisin* nous vient du Soleil, etc.

Laissons maintenant Fourier révéler lui-même les merveilles dont il est, on ne sait comment, en possession :

« Notre planète, dit-il, ne fournit plus d'arôme au soleil. Ce n'est » pas l'effet d'impuissance ou de vieillesse, car elle est fort jeune, c'est » une suspension d'exercice arômal, causée par la chute de l'astre ar- » rivée 50 ans avant le déluge. Cette crise est inévitable pour tous les » astres, excepté le soleil ; ils en souffrent tous du plus au moins, » comme les enfans de la dentition.

» La terre a si prodigieusement souffert, qu'une fièvre putride ré- » sultant de cet incident s'est communiquée à son satellite *Phœbé*, » qui en est mort ; mais, dans son agonie, *Phœbé* se rua sur notre » globe, l'approcha en périgée, et causa l'extravasion des mers (le » déluge).

Phœbé est maintenant *à l'état de momie*, elle est remplacée par Vesta, petite étoile nouvellement introduite *en plan*. La terre s'est parfaitement guérie de cette crise ; elle est, malgré sa petitesse, très vigoureuse ; mais son arôme, gâté par l'effet des vices des hommes, est méphytique, ce qui est cause que le Soleil n'en veut pas.

« Pendant trois siècles antérieurs au déluge, la terre avait fourni » son arôme *en bon titre*, et le soleil put s'approvisionner d'une petite » masse d'arôme dont il a fait usage pour *implanter* une petite co- » mète, aujourd'hui Vesta ; mais la provision était déjà épuisée au » tems de César, où le soleil fut affecté d'une forte maladie dont il a » ressenti, en 1785, une nouvelle atteinte. Il est faux qu'il ait été » malade en 1816, comme on l'a soupçonné ; c'était la Terre seule » qui était affectée, et qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert par » le dérangement des saisons. Le Soleil est donc entravé *en fonctions* » *arômales* par défaut de versement de notre globe qui ne peut four- » nir que des arômes de faux titre tant qu'il n'est pas organisé en » harmonie.

« Le soleil, réduit aux versemens de Saturne, Jupiter et Herschel, » manque de son quadrille d'arômes cardinaux, levier sans lequel un » soleil ne peut pas fonctionner en mécanique sidérale. Il se trouve » dans l impossibilité de fixer les comètes, retard bien préjudiciable » aux planètes, car beaucoup de nos comètes sont très mûres et aptes » à *entrer en plan.* Le tourbillon en a besoin ; s'il est vrai que Her- » schel n'ait que six satellites, il est bien urgent de lui en procurer » deux autres pour élever son clavier au complet. Elles sont assez » abondantes ; il n'est pas d'année où on n'en voie passer, mais le » Soleil se trouve dans l'embarras d'un chasseur sans poudre qui ver- » rait passer force lièvres et perdrix sans pouvoir abattre la moindre » pièce.

» Cependant j'ai dit qu'il en a fixé une depuis le déluge ; la petite » lune *Vesta* ou *Phœbina*, récemment *implanée* pour occuper la » place de Phœbé qui sera *déplanée* dès que notre globe aura passé » en harmonie. Il peut en avoir fixé d'autres encore, et peut-être les » deux premiers satellites de Saturne, récemment découverts, n'é- » taient-ils pas en plan il y a deux mille ans ; mais *ce qu'il y a* » *de certain*, c'est que notre soleil a usé le peu d'arôme *tétracar-* » *dinal* qui lui restait. Quant à notre globe, il est doublement lesé, » étant exclu de commerce arômal, hors d'état de se conjuguer ses » cinq lunes vivantes, et réduit à un astre mort (la lune Phœbé), pour » son service d'absorption et de résorption arômale.

» Une planète, quoique morte et inhabitable, fait encore un ser- » vice matériel de *momie*, d'aimant arômal, mais en tenant le poste » trop longtems, elle se putréfie et nuit à celle sur laquelle elle se » conjugue.

» Les cardinales n'ont jamais qu'un satellite avant d'être parvenues » à l'harmonie composée ; jusque-là leurs autres lunes se tiennent en » orbite simple, comme Junon, Cérès, Pallas, Phœbina et Mercure, » satellites de la Terre ; ils ne viendront pas se conjuguer tant que » notre globe ne sera pas pourvu d'arôme de bon titre, qui peut seul » les attirer. Mais dès que nous serons parvenus en harmonie, notre » globe, régénéré d'arôme, reproduira son auréole lumineuse ou » couronne boréale qu'il portait avant le déluge et qui est attribut de » cardinale. Aussitôt nos cinq satellites désorbiteront de leurs entre-

» ciels, et, se mettant en marche, viendront se conjuguer sur nous à » peu près aux distances qui suivent : Phœbina, 2,000 lieues; Junon, » 4,000; Cérès, 6,000; Pallas, 8,000; Mercure, 20,000.

» Alors s'effectuera la fusion des glaces polaires, arctiques et antarc- » tiques simultanément. Pour comprendre les grandes conséquences » de ce progrès, il faut savoir que notre tourbillon planétaire est cen- » tral dans l'univers. Il est donc le pivot de tous ceux de la voûte; il » est en mécanique arômale ce qu'est le général dans une armée, de » sorte que le retard de notre tourbillon retarde les opérations de » tout l'univers. Ainsi, dès que notre tourbillon sera restauré, les » astres de voûte se rapprocheront, formeront des chaînes de tour- » billons entre notre Soleil et la masse des étoiles fixes.

» Lorsque les 102 comètes seront *implanées*, *trempées*, et aptes à » la manœuvre, le tourbillon s'élèvera de troisième en quatrième » puissance, formant quatre tourbillons secondaires dont chacun sera » groupé sur un *prosolaire* à cristallin nuancé et anneau igné *en titre* » *majeur*. Alors le Soleil, au lieu de la souillure fumeuse nommée » lumière zodiacale, aura une auréole nuancée-moirée. Saturne, Ju- » piter et Herschel, seront promus en grade, et élevés au *prosolariat*. » La Terre y aurait les mêmes droits; mais notre planète est si affaiblie » par la catastrophe diluvienne et la longue durée *des limbes sociales*, » que je doute fort qu'elle soit jugée apte aux fonctions de *proso-* » *laire-miniature* qu'elle devrait remplir [1]. »

Indiquons cependant les avantages que trouvera la terre dans cette amélioration du sort des astres.

L'état vicié où se trouvaient les arômes de la planète a fait éclore *en subversif* beaucoup de germes qui devaient produire des animaux bienfaisans. — « C'est, dit Fourier, une de ces éclosions *contre-* » *moulées* qui nous a donné l'aimable voisin de campagne nommé LE » LOUP, en place duquel nous devions avoir un *chien mineur* ou » hypo-chien, apte à parcourir les abîmes; et de même en place de » la loutre qui dévaste nos ruisseaux, nous devions avoir un *castor* » *majeur* aidant à traquer les poissons. On ne saurait trop répéter » que notre globe est de tous le plus mystifié en créations, et le plus

[1] Voir la *Phalange*.

» intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont » donné les deux créations actuelles, mobilier dont on peut, *sous » cinq ans*, obtenir le remplacement.

» Peu nous importe, ajoute Fourier, de savoir que le cheval et » l'âne furent créés par Saturne, le zèbre par Prothée (étoile non » découverte, *mais bien existante, puisqu'on voit ses ouvrages en » tous genres*); que Jupiter nous donna le bœuf et le bison, et Mars » le chameau et le dromadaire, si, avec toute cette science, nous » n'avons pas l'art de les ramener en scène de création, pour un tra- » vail *contre-moulé*, par lequel celui qui nous a donné le lion nous » donnera en *contre-moule* un superbe et docile quadrupède, *l'anti- » lion*, un *porteur élastique*. Le cheval sera laissé pour attelages et » parades quand on possédera la famille des porteurs élastiques *anti- » lion*, *anti-tigre*, *anti-léopard*, qui seront de dimension triple des » moules actuels. Ainsi un anti-lion franchira aisément à chaque pas » 4 toises par bonds rasans, et le cavalier, sur le dos de ce coureur, » sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Les nou- » velles créations, qu'on peut voir commencer *sous cinq ans* don- » neront à profusion de telles richesses en tous règnes, dans les » mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, » hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des » serviteurs précieux : *anti-baleines*, traînant le vaisseau dans les » calmes; *anti-requin*, aidant à traquer le poisson, *anti-hippopo- » tames*, traînant nos bateaux en rivière; *anti-phoques* ou montures » de mer, etc. Tous ces brillans produits seront *les effets nécessaires* » d'une création *en arômes contre moulés*, qui débutera par un » bain arômal sphérique, purgeant les mers de leurs bitumes [1]. »

Ce n'est là qu'une partie des avantages qui résulteront pour les hommes de la correction, de la purification de l'*arôme terrestre;* mais ces avantages seraient bien avanturés par notre ignorance et notre obstination à rester dans les limbes de l'état civilisé, si le conseil des planètes n'y avait pourvu. C'est encore Fourier qui va parler :

« Dieu, prévoyant qu'un globule encroûté de philosophie et rebelle » aux impulsions de la nature pourrait à lui seul paralyser le mou-

[1] Voir, *ibid.*

» vement, le progrès social *d'un million de tourbillons*, a dû pour-
» voir au remède qui est une opération exigeant 20 à 21 siècles de
» préparatifs. On n'y a recours que dans le cas où un univers périclite
» par quelque fâcheux accident, comme le désordre *du tourbillon-*
» *foyer*.

» Ce vice *ayant été constaté* à l'époque de la mort de César, soit
» en matériel par la maladie que subit le Soleil, soit en politique par
» le crétinisme avéré de la civilisation, il devint évident qu'on ne
» pouvait faire aucun fonds sur notre globe, que son organisation
» harmonique était retardée indéfiniment, et que le Soleil allait être
» privé indéfiniment *de son quadrille d'arômes-cardinaux*, hors
» d'état *d'implaner ses comètes* et de commencer l'opération *du*
» *passage en quatrième puissance* dont il doit prendre l'initiative.

» Alors on dut sans délai pourvoir *à soutenir le tourbillon-foyer*
» PAR UNE COLONNE DE SECOURS dont la formation a pu employer
» un siècle, et qui, étant en marche depuis 1700 ans, doit avoir
» franchi plus des trois quarts du désert céleste, et n'est guère qu'à
» 300 ans des confins de la grande aire planétaire Entre-tems, la
» hiérarchie sidérale de voûte n'a pas moins fait ses dispositions qu'elle
» continue visiblement par les dissolutions de voie lactée; mais, grâce
» à l'intervention qui va tout réparer, il n'y aura eu que 1,800 ans
» de perdus, et dans tous les cas il n'y aurait pas eu plus de 2,100
» ans de délai; car, en supposant le prolongement du désordre, la
» restauration n'aurait pas moins eu lieu sous trois siècles à peu près
» par suite des mesures ARRÊTÉES EN CONSEIL SIDÉRAL, et dont il
» est inutile de rendre un compte détaillé [1]. »

Nous terminerons ici cet exposé de la cosmogonie de Fourier; nous nous dispenserons de la discuter : on ne discute pas la cosmogonie de Milton ni celle du Dante, ni les brillantes créations des poètes orientaux.

Tout repose ici sur des *hypothèses* données pour des réalités et s'appuyant les unes sur les autres : hypothèse de l'analogie musicale, hypothèse de l'existence de l'élément arômal, hypothèse de la puissance illimitée des hommes sur la destinée de la planète. Plusieurs de

[1] *Ibid.*

ces hypothèses présenteraient entre elles des contradictions, comme serait celle d'une planète fournissant l'âme et le corps à ses habitans, puis, à la mort des hommes reprenant le corps et laissant l'âme qui va voyager dans les astres au lieu de se fondre dans la masse *animique*, comme le corps se fond dans la masse terrestre.

Mais il serait injuste de demander de la logique à cette faculté d'imagination qui ne nous doit que des merveilles, et qui dans cette cosmogonie de Fourier, nous a certainement donné une de ses plus brillantes créations. Seulement nous nous étonnons que dans ce siècle, où l'on se montre si exigeant et si difficile en fait de preuves pour tout ce qui tient *au monde surnaturel*, cette *thégonoie* de Fourier, qui est à côté de toutes nos sciences astronomiques, ait été admise avec admiration par les hommes d'esprit qui se sont fait ses disciples [1].

IV. PSYCHOLOGIE DE FOURIER ET DE SES DISCIPLES.

Trois buts ou passions dans l'âme : les sensitives, les affectives, les mécanisantes. — Les fouriéristes excluent la raison, — l'intellect, — le monde spirituel, — et la liberté.

La *psycologie* du Fouriérisme n'a point de rapports avec la savante classification des passions donnée par Aristote, ni avec celle de saint Thomas et des autres docteurs du christianisme, ni avec celle des

[1] Nous nous unissons aussi aux conclusions de M. de Lourdoueix; il ne faut pas discuter des *hypothèses*. Les catholiques doivent cesser de suivre leurs adversaires dans toutes ces brillantes excursions qu'ils font dans les espaces imaginaires. Comme seuls ils possèdent une révélation de fait, une révélation positive et historique, ils ne doivent pas sortir de cette position. Ils doivent, au contraire, y ramener forcément leurs adversaires. Prouvez, doivent-ils dire, prouvez la *réalité* de vos paroles; ces paroles n'ont de valeur que si elles viennent d'une révélation divine; prouvez qu'elles vous viennent de Dieu, ou bien prouvez que vous êtes des *dieux*, ou au moins des *Messies*. Et comme ils ne peuvent prétendre à ce titre sans nous l'accorder aussi, la conclusion rigoureuse de chacune de leurs preuves sera que notre religion est aussi *divine* que la leur, que le *pour* et le *contre*, le *oui* et le *non* sont divins...

A. B.

Ecossais et de Laromiguières. C'est une création de Fourier; elle est fondée, comme la mécanique sidérale, sur la prétendue analogie musicale et sur le principe de l'attraction transportée ici dans le monde moral.

Nous avons dit plus haut que, dans le système de Fourier, nos âmes sont des *parcelles de la grande âme planétaire*; ces parcelles d'âmes sont diversement *attirées* vers les objets extérieurs *à raison de leurs destinées*, c'est-à-dire à raison de la place qu'elles doivent tenir dans l'harmonie universelle. Ces attractions diverses, que Fourier appelle *passions*, sont classées en groupes et en séries selon les lois de la musique, afin que les actions qu'elles doivent déterminer puissent produire l'ordre et l'harmonie, et concourir au perfectionnement et aux destinées de la planète.

Fourier a employé, pour rendre plus sensible sa classification des passions, l'image d'un arbre : la tige de l'arbre représente la *passion-foyère, l'unitéisme* (le penchant à l'unité). Du bas de la tige partent les racines allant de haut en bas en se perdant dans la terre et dans les ténèbres ; c'est l'image de *l'ordre subversif* opposé au *développement harmonique* qui est représenté par les branches et le feuillage se nourrissant d'air et de lumière, produisant les fleurs et les fruits, tandis que les racines tortueuses et leurs extrémités chevelues, sont stériles, tourmentées et hideuses.

Du haut de la tige partent les branches principales, ce sont les *passions cardinales*, ayant leurs ramaux qui se multiplient toujours selon l'ordre sériaire et harmonique.

Voilà comment Fourier expose les principes de la psycologie : l'attraction *passionnelle*, dit-il, est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante *malgré l'opposition de la raison*, du devoir, du préjugé.

En tout tems, en tous lieux, l'attraction passionnelle a tendu et tendra à trois buts : 1° *au luxe* ou plaisir des cinq sens ; 2° aux groupes et séries de groupes, liens affectueux ; 3° au mécanisme des passions, caractères, instincts ; et par suite à l'unité universelle.

Les sens, au nombre de cinq, donnent lieu à un premier ordre de passions dites *sensitives*. Fourier ne méconnaît pas l'infériorité relative de ces cinq passions, qui se rapportent à nos cinq sens.

Après elles viennent les passions qu'il appelle *affectives* ; elles sont au nombre de quatre : ce sont celles qui portent à former les groupes *d'amitié*, *d'ambition*, *d'amour*, *de famille*. Les quatre groupes exercent successivement l'influence sur les quatre âges de la vie. Chacun d'eux est dominant dans l'une des phases.

Viennent ensuite les passions qu'il appelle *mécanisantes* ou *distributives*, parce qu'elles servent *au mécanisme des caractères*. Ces passions sont au nombre de trois : 1° *la cabaliste*, sentiment de l'émulation, goût de l'intrigue, principe et âme des dissidences, des coteries ; 2° *la papillonne*, besoin de variété, de situations contrastées ; 3° *la composite*, enthousiasme résultant de plusieurs excitations simultanées, sorte d'ivresse ou de fougue aveugle qui naît de l'assemblage de deux plaisirs au moins, l'un des sens, l'autre de l'âme.

La composite est le principe *des accords*, comme la cabaliste est le principe *des discords*, *non moins necessaires que les premiers en harmonie*.

Ces douze passions ont pour tendance collective, selon Fourier, *l'unitéisme*, la passion de l'unité, l'amour de l'ordre, l'accord universel. Elles produisent par leur mélange et leurs diverses combinaisons *des passions mixtes*, en grand nombre. La *dominante* d'une ou plusieurs passions est ce qui constitue *le caractère*.

Voilà à quoi se réduit la psycologie du fouriérisme. Il n'est nullement question, dans cette classification, des passions qui avaient autrefois ce nom, l'orgueil, la jalousie, la colère, la crainte, la douleur, l'avarice, l'envie : tout cela ne trouverait pas place dans le *clavier passionnel ;* tout cela cependant détermine les actions et domine les caractères. M. Pellarin, l'un des plus savans disciples de Fourier, dit que *ce ne sont là que des manières d'être*, que des effets de quelqu'une des passions énumérées plus haut, *effets presque toujours dépendans des obstacles que celles-ci éprouvent*. Mais n'est-ce pas méconnaître la puissance de ces mobiles que de leur refuser le nom de passions ; et peut-on dire avec vérite que l'avarice, par exemple, qui est la jouissance de l'or, est produite par l'obstacle que l'avare éprouve à posséder l'or ?

Cette définition des passions, qui dans le fouriérisme est une des

bases du système, paraîtra bien peu solide à ceux qui auront creusé les profondeurs de l'âme humaine. Cette psycologie mérite un reproche bien plus grave, c'est de méconnaître la valeur de la plus haute faculté de l'homme, de *la raison*, cette lumière qui nous est donnée pour nous conduire. Fourier dit que l'attraction passionnelle *est ce qui persiste malgré l'opposition de la raison.* La raison serait pour l'homme un guide inutile ou funeste ; car il dit aussi que les passions sont bonnes, et qu'il est bien d'y céder ; donc *la raison n'est pas raisonnable !* La raison cependant nous est donnée par Dieu, aussi bien que l'attraction passionnelle. Il n'y a donc pas d'unité dans les œuvres de Dieu ? que devient le système ?

Mais cette faculté de la *raison* n'est pas la seule que la psycologie fouriériste laisse en dehors. Il n'y a pas de place pour les facultés de l'*intellect.* L'école a beau nous dire que *l'intelligence est au service des désirs ;* les désirs doivent être réglés par l'intelligence. Celle-ci ne fût-elle qu'un instrument et un esclave, elle n'en existerait pas moins ; il faudrait donc lui donner place dans le système. La mémoire, l'imagination, la réflexion, tous les phénomènes de conscience sont pour Fourier comme n'existant pas. Bien plus, il laisse de côté tout le monde intellectuel, les idées et leurs rapports, le beau moral, l'ordre logique, les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, ces principes immuables, éternels, universels, qui font qu'à cent lieues ou à cent ans de distance des esprits placés au même point de vue prononcent le même jugement, tirent la même conclusion, s'accordent sans avoir pu se concerter !

L'homme, tel que Fourier le conçoit, est un atôme vivant et animé, obéissant à une attraction ; aussi la *liberté humaine* est-elle une absurdité aux yeux de ce philosophe. Toutefois cette psycologie est bien suffisante pour ces parcelles d'âmes destinées à voyager pendant des milliers de siècles de planètes en planètes, vouées éternellement au travail attrayant et aux jouissances sensuelles.

La doctrine de la *métempsycose* exclut l'idée d'un monde spirituel, puisque dans cette doctrine les âmes restent éternellement enfermées dans le monde matériel. Dans les croyances chrétiennes, au contraire, le monde spirituel est nécessaire, les âmes des justes

devant, après cette vie terrestre, passer dans une autre sphère où elles pourront contempler Dieu [1].

DE LOURDOUEIX.

[1] Un reproche que nous ferons encore à la psychologie de Fourier, c'est que, pour l'admettre, il faut de toute nécessité abandonner toutes les notions réelles, historiques, traditionnelles que l'humanité possède depuis 6000 ans. Mais alors que lui reste-t-il, de quel droit prend-t-il une part quelconque de ces traditions pour en reformer son système? Dès qu'il en retient quelques-unes, la *parole*, par exemple, il faut qu'il prouve que celles qu'il rejette ne sont pas fondées sur la même autorité et la même raison. C'est avec l'homme-société, l'homme-humanité qu'il veut traiter et qu'il opère, de quel droit vient-il le défaire et aussi de quel droit veut-il le refaire autrement? Toujours donc ici ce sophisme, cet empiétement, ces larcins faits à la société réelle, pour en faire une société imaginaire, un Dieu, une âme, un homme imaginaires. — Nous catholiques, ne soyons pas dupes de ces hardiesses, et ne leur permettons pas ces larcins et ces inconséquences. A. B.

Polémique Catholique.

LETTRE DE DOM GARDEREAU

EXPOSANT

SES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

AVEC LA RÉPONSE DE M. BONNETTY.

Il n'est pas un moyen plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.
GERSON.

Troisième Article[1].

5. Si Dom Gardereau peut excuser ces expressions qu'il faut *proposer les vérités d'une manière purement rationnelle.*

26. Pour vous, Monsieur, vigilant à saisir dans mes expressions quelque apparence d'inexactitude qui pût servir de point d'appui à tout votre système d'accusation, vous avez surpris une parole qui, prise à part, séparée du contexte, serait peut-être en effet susceptible du sens le plus mauvais; sens que j'aurais exclu en termes bien énergiques s'il m'était venu à la pensée qu'on put abuser d'une expression si clairement expliquée dans tout l'article. J'ai dit à la page 188 :

« La méthode *qui propose les vérités chrétiennes d'une manière pure-* » *ment rationnelle* a ses dangers. En suivant cette méthode, le philosophe » religieux s'expose à laisser trop dans l'ombre le *principe* même de l'autorité » et de la Foi. Cet inconvénient n'est pas le seul; mais quand la méthode elle- » même se trouve imposée par les nécessités du tems, la question est de savoir » si, tout en lui demeurant fidèle, l'écrivain a su en *prévenir les mauvais* » *effets* et les *neutraliser.* »

27. Vous vous emparez de ce passage comme d'un aveu, que la méthode employée par M. Maret est une méthode *purement rationnelle*; et vous fondez là-dessus toutes vos batteries. C'est ce qui donne quelque importance à l'ex-

[1] Voir le 2e article, au n° 89, t. XV, p. 396.

plication qui va suivre. Je vous demande la permission de lui donner un peu d'étendue.

28. Aujourd'hui, comme je l'ai dit dans l'*Auxiliaire catholique* (t. I, p. 201), comme vous le dites vous-même avec moi[1] : « La discussion est entre la « méthode *catholique* et la méthode *rationaliste* ; entre la méthode PUREMENT » EXPLICATIVE (DANS L'ORDRE RATIONNEL) DES VÉRITÉS PRIMITIVEMENT REÇUES DE » LA PAROLE DE DIEU, puis transmises d'âge en âge dans la famille humaine, et » la méthode qui se propose pour but la RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, de la vérité » INCONNUE, la méthode SCEPTIQUE ; tel est le débat aujourd'hui, tel il était dès » le commencement. »

29. Ainsi, Monsieur, la vraie méthode, la méthode catholique d'après vous comme d'après moi, c'est *la méthode purement explicative* (*dans l'ordre rationnel*) *des vérités primitivement reçues de la parole de Dieu* ; ou, en des termes presque identiques, *la méthode* QUI PROPOSE D'UNE MANIÈRE PUREMENT RATIONNELLE, non des vérités inventées par l'effort de la raison, mais DES VÉRITÉS RÉVÉLÉES ; et c'est cette méthode que nous opposons vous et moi (vous, non pas moi) à la méthode PUREMENT RATIONNELLE ; autrement dit à la méthode qui se propose *la recherche de la vérité inconnue, la méthode sceptique* (A).

(A) Dom Gardereau fond ici fort habilement en une seule deux méthodes diamétralement opposées, deux méthodes tout-à-fait contradictoires, et nous fait approuver justement la méthode que nous combattons.

La première : méthode purement *explicative*, ou qui se borne à expliquer, et encore (comme il le dit) dans l'*ordre rationnel*, les vérités *primitivement reçues de la parole de Dieu.* Cette méthode implique qu'il faut *prouver d'abord* qu'on ne peut recevoir les vérités de dogme et de morale que de la parole de Dieu, et que l'homme ne peut les *inventer.* C'est là notre opinion, celle que nous avons approuvée dans dom Gardereau.

La deuxième : méthode qui *propose d'une manière purement rationnelle* les vérités révélées ; et qui, par conséquent, *supprime*,

[1] Vous rapportez ces paroles dans vos *Annales* (p. 219), en me donnant *complètement raison.* C'est afin de me donner complètement tort dans le *Correspondant* ; cela va sans dire ; comme si dans le *Correspondant* je ne reproduisais pas dix fois la même pensée en style tout aussi précis (p. 183, 187, 196, 198, etc.), ou comme si dans tout mon article j'avais dit un seul mot en contradiction avec elle. Je sais bien que vous m'en accusez, mais nous allons tout à l'heure éprouver la solidité de vos reproches. D. GARD. — C'est en effet ce que nous allons voir. A.B.

30. Or, de ces deux méthodes, il en est une que j'ai excusée *dans le Correspondant*, tout en y signalant des dangers. Est-ce la méthode PUREMENT RATIONNELLE, la méthode *sceptique*, celle qui part du doute absolu? J'ai désavoué, au contraire, cette méthode à toutes les pages. C'est donc seulement *la méthode qui propose d'une manière purement rationnelle les vérités* RÉVÉLÉES : méthode que vous approuvez comme moi (on voit ce qu'il faut penser de cette assertion), à laquelle vous donnez *complètement raison*, donnant complètement raison au P. Gardereau, qui l'approuve (*Ann.*, p. 219) (B).

cache, omet de prouver que l'homme *ne pouvait les inventer ;* c'est exactement ce qui constitue le Rationalisme. Les rationalistes, en effet, s'*emparent* de nos vérités révélées sans dire qu'elles *n'ont pu qu'être révélées ;* puis ils *proposent*, *conseillent*, *imposent*, d'une manière *purement rationnelle* ces mêmes vérités *révélées*, sans prouver qu'elles sont *révélées*, laissant croire, au contraire, que l'homme les a *inventées.*

C'est exactement ce que nous *combattons*, et D. Gardereau nous fait dire que c'est ce que nous *approuvons* avec lui. Or, c'est précisément ce que nous lui avons reproché d'approuver lui-même.

C'est sur cette équivoque et cette confusion que roule toute la suite de sa réponse :

1° *Expliquer les vérités révélées* dans l'ordre rationnel, c'est-à-dire (car ceci est obscur et équivoque) autant que la raison peut le faire.

2° Ne jamais *proposer* ces vérités *d'une manière purement rationnelle;* parce que la *manière purement rationnelle* consiste à ne lui donner que la *raison pour origine et pour base.* Voilà ce que nous pensons de ces deux méthodes que D. Gardereau joint ici ensemble, et qu'il suppose que nous approuvons toutes deux, tandis que nous lui reprochons d'approuver et de conseiller la seconde : tout ce qu'il va dire est donc tout-à-fait hors du vrai.

(B) Nous le répétons, dom Gardereau prend ici le change et le fait prendre à ses lecteurs. Nous avons approuvé la méthode qui cherche à *expliquer* (autant que la *raison* peut le faire) les vérités révélées, après qu'il a été bien établi qu'elles *n'ont pu qu'être révélées*, que nous ne pouvions pas les *inventer*, et non la méthode qui

31. Or, maintenant je viens de citer la phrase du *Correspondant*, la phrase par vous tant incriminée, et qui sert même de base à toutes vos accusations : veuillez donc bien me dire, je vous prie, quelle si grande différence il y a entre la méthode très-légitime, selon vous, *qui propose d'une manière purement rationnelle les vérités révélées*, et la méthode très-coupable selon vous, *qui propose les vérités chrétiennes d'une manière purement rationnelle*, comme je m'exprime dans le passage qui vous choque. Pour moi, je ne vois qu'une différence, elle est entre ces deux mots *vérités révélées* et *vérités chrétiennes* (C).

les *propose* rationnellement, sans prouver que la raison ne peut les *inventer*. L'une est la *tradition*, l'autre le *rationalisme pur*. Que nos lecteurs jugent cette différence.

(C) Non, non, la différence n'est pas là, elle est dans ces mots: *Expliquer rationnellement les vérités reçues*, et *proposer rationnellement des vérités non reçues*. Dom Gardereau sent que c'est ici toute la discussion ; aussi fait-il tous ses efforts pour nous faire dire que nous avons approuvé la seconde proposition ; et à la réclamation que nous lui avons adressée, afin qu'il se désistât de nous *imputer* cette opinion, il a répondu par la *note suivante*:

Vous viendrait-il à la pensée de me chicaner sur le sens du mot *propose* (d'une manière *purement rationnelle*) ; comme si j'eusse parlé d'une méthode qui fit abstraction de l'autorité du dogme en tant que révélé de Dieu, au lieu de l'*exposer* d'abord comme doctrine révélée, et s'imposant comme telle à notre Foi au nom de Dieu et de l'Eglise, avant toute *explication* philosophique ou *purement rationnelle ?*

Nous avouons ne pas trop comprendre les deux propositions dont on nous offre ici le choix ; nous avons clairement formulé ce que nous admettons, ce que nous rejettons. Il n'y a pas d'interrogation à faire. Poursuivons :

Je comprendrais peut-être cette critique si je n'avais commencé par définir clairement la méthode en question, disant (*Corresp.*, p. 183 et 184) que M. Maret *commence par exposer la doctrine de l'Eglise*, et qu'après avoir exposé les dogmes de la Foi, il s'efforce d'en *donner la science en suivant la même marche que saint Augustin, saint Anselme et tous les docteurs de l'Eglise*; que toutefois, pour combattre corps à corps le rationalisme, *il lui arrive de réduire aux proportions d'une simple analyse l'exposition dogmatique de son cours*, etc.

32. J'avoue que cette différence est au fond plus considérable qu'elle ne le semble au premier coup-d'œil. Voici pourquoi :

Une méthode qui propose des vérités d'une manière purement rationnelle

Nous avons déjà cité plus complètement les passages invoqués ici par dom Gardereau, et nous avons dit ce que nous approuvions et ce que nous ne pouvions admettre ; nous avons surtout fait remarquer que nous regardions comme dangereux ce conseil, donné dans la ligne suivante, « de descendre du terrain de la foi sur celui de l'erreur pour » la vaincre avec *les seules armes* qu'elle veuille avouer, celles de la » *raison* et de la *philosophie* ». Alors nous raisonnions d'après l'exposition de la méthode de M. Maret faite par dom Gardereau ; nous ajoutons ici que nous croyons cette exposition inexacte. Il s'agit ici du *premier départ* de la raison et de la religion. Or, les propres paroles de M. Maret sont 1° que la raison est un *écoulement* de la *lumière* ou de la *substance* de Dieu, qu'elle ne subsiste que par une *union nécessaire, réelle* avec celle de Dieu, etc. ; 2° que la première conception que nous avons de Dieu est celle de l'*être possible*, puis d'une *puissance* qui réalise la *substance*, puis d'un Dieu intelligent, puis amour, etc. — Voilà la méthode *purement rationnelle de M. Maret ;* Dom Gardereau ne peut pas la changer. Lui-même a avancé d'abord que nos idées étaient *innées, émanées*, et qu'elles nous *révélaient tout ;* maintenant encore, il soutient que les *vérités, innées* d'abord en nous, reçues toutes en *germe* dès notre création, se perfectionnent, arrivent à maturité par voie de *développement*. Il est vrai que, dans sa précédente lettre, il a borné ce *germe* et ce *développement* aux vérités *naturelles ;* mais nous disons qu'il lui est impossible de distinguer, avec autorité, quelles sont les *vérités naturelles* et les *vérités surnaturelles* en fait de religion. Voilà encore clairement exposée cette méthode de M. Maret et de dom Gardereau, que nous croyons dangereuse et que nous repoussons ; il ne faut pas donner le change en prenant par-ci et par-là quelques expressions. Poursuivons :

De bonne foi, est-ce là une méthode qui *propose* les vérités *chrétiennes* d'une manière *purement rationnelle* dans le sens où vous me faites parler ? Si tel était ce sens, aurais-je pu, comme je le fais dans tout l'article, et notamment p. 204, 205, dire comment M. Maret insiste tantôt plus tantôt moins

n'est autre chose, au fond, qu'une méthode *philosophique*; ajoutez : des *vérités révélées*, vous avez la philosophie catholique. Mais si, au lieu des vérités *révélées*, vous dites des vérités *chrétiennes*, comme vous parlez alors

longuement, au commencement de chaque leçon, *sur les preuves de l'Ecriture et de la tradition?* Il ne faut d'ailleurs qu'ouvrir son livre pour voir s'il en fait abstraction comme vous le supposez, et comme vous prétendez que je le dis.

Nous ne demandons pas mieux que de mettre sous les yeux de nos lecteurs une partie de ces pages 204 et 205 qu'invoque dom Gardereau. Voici :

« Après avoir demandé si Dieu est, M. Maret demande ce qu'il » est. Il s'agit de *dégager l'idée de Dieu*, l'idée de sa personnalité, » — de *dégager ce que contient cette idée* : l'infinie perfection; — » — *ce qu'elle exclut* : un mélange ou confusion quelconque avec » la créature. » Ainsi, voilà bien la question posée, il s'agit de *dégager* l'idée de Dieu, de *savoir* ce que *contient* cette idée et ce qu'elle *exclut*. Or, quelle méthode a suivie M. Maret? Voici la réponse de dom Gardereau : « L'auteur ne *juge pas à propos* de revenir à » l'heureuse idée qu'il avait eue de *tracer historiquement les preu-* » *ves de son existence*. L'auteur *déclare* qu'il va se servir tout de » suite de la *méthode philosophique* pour faire *concevoir* par l'in- » telligence le dogme accepté par la foi. » Il est vrai, dom Gardereau blâme cette méthode, mais quelle est celle qu'il veut lui substituer, celle qu'il *conseille* à M. Maret. Ecoutons, et l'on verra si elle n'est pas elle-même *rationaliste*.

D. Gardereau fait observer d'abord que les pères auraient pu fournir à M. Maret de *profondes et sublimes pensées*; que saint Augustin en particulier pouvait lui suggérer des traits plus éloquens, et de plus hautes INTUITIONS quand il s'agissait de *développer*[1] toutes les magnificences du dogme catholique, et ainsi il arrive à ce résultat qui renferme sa doctrine : « Que le rationalisme *énerve* les » ressorts de l'ame, la prive de ses *ailes divines*, et la rend inca-

[1] Notons que dom Gardereau passe ici à côté de la question. Il s'agit de l'*origine* du dogme et il parle du *développement*. Il est vrai que, d'après son système, *développement* est synonyme d'*origine*.

de vérités révélées dans l'ordre *surnaturel*, le point de départ étant théologique, dans ce cas, c'est la *théologie* que vous exposez d'une manière *philosophique*. Voilà pourquoi je me suis contenté d'*excuser* cette méthode, tout en

» pable de s'*élever* aux pures régions de l'*infini*; que le Christia-
» nisme, au contraire, ayant prodigieusement *épuré le regard* de
» l'âme, l'a rendue *capable de contempler* presque *face à face* Dieu
» dans *son essence*; mais qu'avec la foi chrétienne cette *puissance*
» se perd (*Corresp.*, p. 205). »

Reprenons cette doctrine : L'âme a des *ailes divines* avec lesquelles elle est *capable de s'élever aux pures régions de l'infini*; le *rationalisme l'en prive*. — Or, nous disons-nous, le rationalisme ne la prive pas de ces *ailes divines*, par la raison qu'elle n'a pas ces ailes divines. Le rationalisme, au contraire, assure que l'âme a *des ailes divines pour s'élever dans l'infini*. — Or cela est faux. Malheureusement, il est venu à bout de le faire croire aux plus fortes têtes; mais non, non, l'âme n'a pas des *ailes divines pour s'élever seule dans les régions de l'infini*; c'est le rationalisme qui le dit. L'Évangile, au contraire, dit : « Personne ne peut voir le Père si ce n'est le Fils et » celui à qui le Fils a bien voulu le révéler. »

Le regard de l'ame ayant été *épuré* par le Christianisme, elle est capable de *contempler presque face à face Dieu dans son essence*. — Or, cette proposition est encore toute inexacte, c'est le rationalisme pur. L'ame, en cette vie, ne contemple pas Dieu *face à face dans son essence*; pas même en y ajoutant le correctif de *presque*; car, en fait de *face à face* et d'*essence divine*, elle ne la *voit pas du tout*; seulement elle la *connaît en énigme*, comme *dans un miroir*, par la révélation de la parole ; et puis le Christianisme ou le Christ ne nous a pas fait connaître Dieu par voie d'*épurer notre vue*, de rendre notre *vue meilleure* et *plus perçante*. Ce n'est pas nous qui *avons vu* dans le sein du Père; c'est le Christ seul qui y voit et qui, par voie de *révélation*, a formulé en paroles humaines ce qu'il a *vu seul*, et nous en a ainsi *donné connaissance*, en nous ordonnant d'y croire, quoique nous ne le voyions que dans les *énigmes de la foi* et le *miroir de la parole humaine*, qui réfléchit ces grandes vérités. Nous croyons que ces notions sont les seules chrétiennes.

y signalant des dangers. Mais il y a bien loin de là, comme nous venons de le voir, à une *méthode purement rationnelle* dans le sens absolu, puisque celle-ci, au moins telle que vous l'avez interprétée, ne se contente pas *de procéder* par le seul raisonnement; elle *part* des seules données de la *raison*; ce qui d'abord est l'exclusion des vérités *chrétiennes* et de la théologie, mais de plus elle *part du doute absolu*, ce qui est la négation non-seulement de la théologie, mais de la philosophie catholique et de toute vraie philosophie (D).

Que nos lecteurs jugent si les justifications apportées ici par dom Gardereau ne sont pas elles-mêmes du *pur rationalisme*, et s'il a droit de conclure par ces paroles :

Ainsi tout le contexte s'oppose à ce que vous preniez ma phrase dans un si mauvais sens ; et fût-elle obscure en ce sens, vous n'en seriez pas plus excusable d'en faire si gratuitement la base de tout un système rationaliste.

Nous persistons à dire que la méthode d'*intuition*, de voir presque *face à face l'essence divine*, est du rationalisme pur. Qu'on nous permette de citer la phrase suivante d'un apologiste catholique, M. Riambourg, qui disait en parlant du système de M. Cousin : » C'est donc toujours à la *perception primitive* que M. Cousin en » revient, quand il s'agit de *révélation*, de foi et de religion. Nous » ne discuterons point cette théorie de l'*intuition primitive*; nous de- » manderons seulement *si c'est là du Christianisme*[1]. » On voit que nous ne sommes pas les seuls à condamner ces expressions rationalistes.

(D). Dom Gardereau propose ici une méthode philosophique et théologique toute nouvelle et que, pour notre part, nous déclarons ne pas comprendre. Répétons :

1° Une méthode qui propose *des vérités* d'une manière purement rationnelle, c'est, dit-il, la méthode philosophique;

2° Une méthode qui propose des *vérités révélées* d'une manière purement rationnelle, c'est, dit-il, la *philosophie catholique*. Nous nions complétement cette proposition : *proposer les vérités révélées d'une manière purement rationnelle*, a toujours voulu dire les proposer avec les *seules données, avec les seules forces de la raison*. Nous croyons cette philosophie non catholique.

3° Enfin une méthode qui propose les *vérités chrétiennes* d'une

[1] *M. Cousin et le livre de l'instruction morale*, dans notre tome IX, p. 173 (1re série).

33. Un exemple déjà cité fera mieux comprendre ce qui précède.

Quand saint Anselme inaugura sa philosophie du moyen-âge par la composition du *Prosloge* et du *Monologe*, on sait qu'il se proposa de *développer* la chaîne des principales vérités de la *Théodicée* et de la *Psychologie* (comme nous nous exprimons maintenant), par la seule *voie du raisonnement*, et *sans mélange des autorités de l'Ecriture et de la tradition*, reproduisant ainsi philosophiquement *dans l'ordre de la science*, ce qu'il savait déjà par une voie supérieure, *dans l'ordre de la Foi*. Aussi eût-il bien soin de déclarer qu'il avait besoin *de croire* dès le point de départ, afin *de comprendre*, et qu'il prenait *tacitement* pour guide ces mêmes autorités qu'il *mettait de côté* à dessein, *seulement afin de laisser voir la chaîne abstraite des raisonnemens*, comme l'en avaient prié ses élèves. Et il inscrivit en tête du *Prosloge* ces deux profondes paroles : *Fides quærens intellectum*, — *Nisi credidero non intelligam*. Ce fut ainsi qu'il PROPOSA *des vérités révélées* et même, à la fin de ces opuscules, des vérités *toutes* CHRÉTIENNES (car il y traite du mystère de l'auguste Trinité) PAR LA MÉTHODE PHILOSOPHIQUE ou *purement rationnelle, quant au mode de la déduction*. Rien de plus opposé cependant à la marche du saint docteur que la *méthode* PUREMENT RATIONNELLE *dans le sens absolu* : la recherche philosophique de la vérité *inconnue*, la méthode sceptique (E).

manière purement rationnelle, c'est, dit-il, la théologie. — Nous signalons cette définition aux théologiens ; nous leur signalons encore cette pensée que quand on parle des vérités chrétiennes, on parle de vérités révélées dans l'*ordre surnaturel*, comme si l'existence de Dieu, ses perfections n'étaient pas aussi des *vérités chrétiennes*. Tout ce paragraphe, dont nous ne voulons pas presser les termes, nous paraît exprimer cette confusion que quelques auteurs ont introduite dans les matières philosophiques et théologiques ; nos lecteurs essayeront, s'ils le peuvent, de les analyser et de les préciser rigoureusement.

Nous ferons observer en outre que ce n'est pas du *doute absolu* que part toujours le Rationalisme. Au contraire, en ce moment, l'éclectisme en se mettant tout d'un coup en possession des *idées innées* et *émanées*, de l'*universel*, de l'*absolu*, de l'*infini*, de l'*intuition directe*, en prétendant que la raison est constituée par un écoulement et une participation divine, part non d'un *doute*, mais d'une *affirmation absolue*, qu'il ne se donne pas la peine de prouver.

(E). Avec toute la déférence que nous portons à saint Anselme, en

34. Ce n'est donc point, à Dieu ne plaise, de la *méthode purement rationnelle* dans le sens absolu, mais seulement de la *méthode philosophique* entendue dans le sens catholique, que j'ai parlé dans le *Correspondant*, lorsque j'ai signalé certains inconvénients que peut avoir dans son application à la théologie, la méthode *qui propose les vérités chrétiennes d'une manière purement rationnelle;* et quand j'ai fait l'application de ces remarques aux écrits de M. Maret, si j'avais entendu parler de la méthode *purement rationnelle* dans le sens que vous dites, c'est-à-dire dans le sens rationaliste, M. Maret m'eût hautement et énergiquement désavoué : c'eût été son devoir ; et moi-même, au lieu de remarquer que cette méthode *a ses dangers*, j'aurais dit, comme je le dis en toute occasion, et, ce me semble, assez haut dans le travail que vous attaquez[1], j'aurais dit, que cette méthode n'est pas seulement antiphilo-

prenant ses principes tels que les expose ici dom Gardereau, nous dirons que c'est cette méthode que nous croyons dangereuse pour les tems actuels. En effet, nous croyons fermement qu'on ne doit en aucune manière *mettre de côté* la nécessité de la révélation, et qu'il n'est pas permis de la prendre pour guide seulement *tacitement*; c'est-à-dire de la prendre pour guide *sans en parler, sans en avertir.* C'est exactement ce que fait le Rationalisme, qui nous prend toutes nos *vérités*; et, puis, comme il n'en dit rien, il suppose qu'il les a *inventées.* Au contraire, il faut, à cause du malheur du tems et de la nécessité de la polémique, prouver avant tout : 1° que l'esprit humain n'aurait pu *inventer* les dogmes et la morale; 2° que des dogmes et une morale, *appuyés seulement sur l'esprit humain*, n'ont aucune autorité. Saint Anselme a cru devoir suivre alors une autre marche ; nous croyons que s'il vivait de notre tems, il aurait vu l'inconvénient de cette méthode, qui a commencé à fonder dans les sociétés chrétiennes cette méthode philosophique, qui a fait tout un corps de doctrine, une *véritable religion*, dite *naturelle* ou *rationnelle*, pour l'établissement et la fondation de laquelle on mettait en principe qu'il ne fallait avoir recours ni à la *révélation*, ni à la *tradition*, ni à l'*écriture*, mais seulement à la *raison.* C'est cette *religion* qui est sur le point de dominer aujourd'hui, et que nous voulons sapper par sa base.

[1] *Corresp.*, p. 187, 188, 189, 191, 192 et passim.

sophique, mais impie et absurde. Je n'aurais pas dit qu'elle *expose à laisser trop dans l'ombre* le principe de la Foi, j'aurais dit qu'elle le blasphème, qu'elle le nie, qu'elle l'anéantit. Si j'avais cru que M. Maret se fût servi d'une pareille méthode, au lieu d'en faire l'apologie, j'aurais dénoncé le professeur comme un traître, comme un transfuge de la doctrine de vérité, je ne me serais pas contenté de l'exhorter à se montrer *un peu plus prodigue* des richesses de la tradition (p. 208)[1], je n'aurais pas dit que nul ne les exploite d'*une manière plus attachante* qu'il ne le fait dans son cours, et que sa parole captive plus alors, que quand il suit une discussion *pour ainsi dire toute rationnelle* (p. 197); je n'aurais pas dit qu'il commence toujours *par exposer les doctrines de l'Eglise conformément aux exemples des saints docteurs* (p. 183), qu'il insiste tantôt plus tantôt moins *sur les autorités de l'Ecriture et de la tradition* (p. 204, 205), dont on peut remarquer, en effet, que quelques-unes de ses leçons sont remplies, bien qu'ordinairement il réduise cet exposé purement théologique *aux limites d'une simple analyse* (184); mais il faudrait repasser tout mon article pour faire remarquer à chaque ligne sur quel fondement vous vous écriez, en me citant : « On le voit, M. Maret se sert de la » méthode *purement rationnelle!* » Ce que vous interprêtez ensuite dans votre critique, d'une méthode *rationaliste toute pure* (p. 200, 202, etc.) (F).

(F). Nous avons répondu à toutes les assertions émises ici par dom Gardereau, et montré qu'il prend çà et là, à la distance de 5, 6, 10, 20 pages des lignes isolées pour former un système autre que celui qui est dans le livre de M. Maret et dans son propre article. Pour prouver que, dans son article, il a été rationaliste, nous n'avons qu'à rappeler ces phrases : *Nous avons en nous une lumière innée, émanée de Dieu, et qui nous révèle tout*; c'est là le pur rationalisme. Et, pour prouver qu'il l'est encore en ce moment, nous dirons qu'il soutient que *toutes les vérités* sont dans notre âme à l'état de germe, et que la parole ne fait que les *développer*. Il détruit, selon nous, la notion même de la vérité et de l'erreur, pour ne laisser qu'un germe fatalement développé par une parole quelconque. Enfin, nous citerons sa dernière opinion sur cette matière : cette méthode de l'*intuition*, par laquelle il prétend que l'homme a connu les vérités chrétiennes ; c'est là du Rationalisme pur, et qu'aucune parole postérieure ne peut corriger.

[1] C'est à ce propos que vous prétendez que j'ai seulement adressé à l'auteur de la Théodicée quelques critiques *insignifiantes !*

35. J'ai donc pu employer sans scrupule et même sans imprudence l'expression dont je me suis servi, puisque le mauvais sens dont, *prise isolément*, elle serait peut-être, à la rigueur, susceptible, était complètement exclu, je le répète, par l'esprit général et toute la teneur de mon article. J'admire avec quel empressement vous vous en êtes emparé, de manière à fonder ainsi tout votre plan d'accusation, sur une phrase détournée de son véritable sens, et que vous reproduisez sans cesse (*Ann.*, p. 201, etc.)(G).

36. Après avoir *brouillé* toutes les idées au sujet de la méthode employée par l'auteur de la *Théodicée*, vous affirmez que non-seulement j'approuve mais encore que je *conseille* cette abominable méthode, cette méthode *rationaliste*. Il y a plus : je voudrais la substituer *aux vieilles traditions de l'enseignement théologique*, et même, dites-vous, « tout mon article est dirigé dans ce » but. » (*Ann.*, p. 202).

37. Nous avons vu si la méthode que je pense avoir suffisamment *excusée* dans le *Correspondant* est une méthode rationaliste. Mais enfin, puisque je voudrais, dites-vous, la substituer telle quelle, aux habitudes de l'enseignement, et même puisque *tout mon article est dirigé dans ce but*, voudriez-vous m'indiquer, Monsieur, une seule page, *une seule ligne*, où soit insinuée cette prétention ? Vous alléguez bien un passage de M. Maret que j'ai cité (*Corresp.*, p. 190), mais avant de conclure que je conseille l'adoption de cette méthode, ce ne sont pas ses paroles qu'il faut alléguer, ce sont les miennes ; or, j'ai laissé à M. l'abbé Maret la responsabilité de son assertion ; j'ai remarqué que sa pensée, pour être acceptée, aurait grand besoin de commentaires ; que pour ce qui est de son cours, et de la méthode qu'il y suit, « ce cours n'étant presque » qu'*une controverse* (H) *contre ceux* qui ont eu le malheur de rompre avec la tra-

(G). Non, non, cette proposition ne fonde pas tout notre *plan d'accusation*. Nous avons signalé en outre : *Lumière innée, émanée, révélant tout* ; l'âme ayant des *ailes divines* pour s'élever à l'*infini* ; l'âme pouvant voir *presque face à face l'essence de Dieu*, etc., etc. En un mot, tous les passages où il est question de la *première origine* de notre croyance. Or, dans tous ces passages, dom Gardereau suppose toujours que l'on peut descendre du terrain de la foi sur celui de la raison, *pour combattre avec les seules armes de la raison*. Ces principes sont positifs, et l'art avec lequel il rapproche des phrases isolées, ne leur ôte pas le caractère de *rationalisme* ; d'ailleurs, nous avons assez prouvé que le sens donné nouvellement aux mots, *proposés* d'une manière *purement rationnelle*, est inadmissible.

(H). Il y a ici dans le texte : *Ce cours étant pour ainsi dire une*

» dition (I), loin de pouvoir être appelé *cours de théologie*, est bien plutôt une » *préparation* à la philosophie catholique que la philosophie catholique elle- » même (J) ; qu'il n'y a point en cela de progrès pour le fonds de la science, ce » que je démontre, ce me semble, assez énergiquement dans les pages qui » suivent ; la méthode de M. Maret trouve l'excuse de sa dérogation *aux* » *vieilles habitudes de l'enseignement théologique* dans la *nécessité*, dans le » *malheur* de nos tems, où *les vérités ont été diminuées* chez les enfans des » hommes, où la science disparaît sous les eaux de l'erreur, où le rationalisme » qui croit faire avancer la philosophie, lui dispute même son point de départ » et ses premiers principes, etc. (K). » Nulle part je ne conseille de substituer cette méthode, surtout comme un progrès, *aux vieilles habitudes de l'enseignement théologique*, et j'admire avec quelle *assurance* vous répétez vingt fois une si gratuite assertion. Non, M. Bonnetty, j'aime trop les *vieilles habi-*

controverse avec ceux, etc. Ici dom Gardereau diminue la généralité de son assertion ; or, il est plus vrai de dire que la méthode de M. Maret est une *controverse continuelle*, basée sur les *seules armes de la raison*, etc. Nous approuvons fort la *controverse*, mais non la *base première* où elle s'appuye.

(I). Il avait ajouté dans le texte, ou *même de protester contre elle* ; en sorte que d'après ces paroles, on ne devrait plus employer la *méthode traditionnelle* avec ceux qui ont *rompu* ou qui *protestent contre elle*. Or, nous croyons, nous, que c'est avec les *seules armes* de la tradition qu'il faut combattre ces adversaires. On voit que toutes les expressions de dom Gardereau retombent dans cette méthode, que nous appelons *rationaliste*.

(J). Nous sommes encore ici en complet désaccord avec le P. Gardereau. Nous croyons que disputer avec les rationalistes en descendant sur leur terrain avec les *seules* armes de la raison, c'est une *préparation pure et simple* à la philosophie éclectique, humanitaire et panthéiste, etc. Notre pensée est qu'il n'y a qu'un moyen, qu'une arme à employer avec ces sortes d'adversaires : c'est de commencer par leur prouver que la raison seule ne *pouvait inventer les dogmes*, etc.

(K). Ce texte ne se trouve nulle part entier dans l'article ; il est composé de phrases prises çà et là. Nous avons déjà fait remarquer que ce sont précisément les *malheurs du tems* qui exigent la nécessité de la méthode *traditionnelle*, etc.

tudes de l'enseignement théologique pour vouloir y substituer, je ne dis pas seulement des méthodes rationalistes, je dis en général des méthodes nouvelles; et les reproches que vous me faites (*Ann.*, p. 214, etc.) d'avoir trop exalté *la scholastique et ses saints docteurs*, reproches qui me sont si légers, devraient vous convaincre de mon attachement aux *anciennes routines*. Mais dans le plan même et *dans la ligne de ces anciennes méthodes*, comme le demande M. Maret à l'endroit que j'ai cité, pourrait-on désirer un progrès quant au mode de l'enseignement? Je me suis contenté de répondre *peut-être*, en renvoyant la solution de ces hautes questions pratiques à qui de droit, je me suis déclaré incompétent pour les trancher; mais je ne reconnais pas non plus, je l'avoue, votre compétence (L).

(L). Dom Gardereau assure n'avoir conseillé nulle part la méthode de M. Maret, voici notre réponse :

Il est vrai, à la page 190, à cette question : « Les progrès de la » théologie en France sont-ils attachés à l'adoption d'une méthode » semblable à celle que l'auteur a suivie ? » Dom Gardereau répond : *peut-être*. Mais à la page 183 il avait dit : « La doctrine de vérité..., » toujours identique à elle-même, *demande* quelquefois a être dé- » veloppée sous de *nouvelles faces*, et surtout quand l'erreur prend » de nouvelles formes. Or le rationalisme a de nos jours singulière- » ment élargi le champ de la controverse; il *ne faut* donc pas s'étonner » qu'un écrivain catholique *déroge*, pour MIEUX LE COMBATTRE, » aux *vieilles habitudes de l'enseignement théologique*..., et des- » cende du terrain de la foi sur celui de l'erreur pour la vaincre avec « *les seules armes qu'elle veuille avouer, celles de la raison et de* » *la philosophie.* »

A la page 188, il a dit : « La méthode qui propose *les vérités chré-* » *tiennes* d'une manière *purement rationnelle* a ses dangers : en » suivant cette méthode, le philosophe religieux s'expose à laisser » trop dans l'ombre le *principe même* de l'autorité et de la foi. Cet » inconvénient n'est pas le seul. Mais quand *la méthode elle-même* » *se trouve imposée* par les nécessités du tems, la question est de » savoir si, *tout en lui demeurant fidèle* (à cette méthode *purement* » *rationnelle*), l'écrivain a su en *prévenir les mauvais effets et les* » *neutraliser*. Or, nous croyons que de ce point de vue, il *est facile* » *de justifier l'auteur*, et de répondre aux reproches divers qui lui » sont adressés. »

38. Si je n'ai pas conseillé l'emploi de la méthode de M. Maret pour initier les *jeunes clercs* à la théologie, n'ai-je pas au moins conseillé cette méthode à l'égard des laïques? Vous l'affirmez, mais toujours sans *aucune preuve* (M). Je soutiens, au contraire, que tout en reconnaissant que dans les leçons de M. Maret elle paraît produire d'heureux effets, je me suis montré très-éloigné de conseiller généralement et indistinctement, même en ce qui regarde les laïques, l'emploi de sa méthode.

De même que tout en admirant les conférences prêchées à Notre-Dame de Paris pendant le dernier Avent, je me garderais bien de conseiller indistinctement à tout prédicateur d'abandonner le genre des prônes, des instructions, *les vieilles* et nécessaires *habitudes* de la chaire chrétienne. Mais j'aurais dû aller plus loin selon vous, et reprocher à M. Maret « d'avoir montré, si on peut » le dire, le *côté humain* de la religion, au lieu de proclamer bien haut et » ferme que le côté humain de la religion n'a *aucune valeur* [1], aucune base, » aucune consistance (p. 202). « La méthode rationnelle, dites-vous, est » celle dans laquelle ont été nourris les esprits ; s'en servir, c'est les confirmer, » les rassurer dans cette méthode...; il est nécessaire de leur montrer que dans » tout ce qui regarde les dogmes, l'esprit de l'homme non-seulement n'a

A la page 208 : « Les écrits de M. Maret, par leur solidité, leur » méthode précise et logique, leur mérite d'exposition et la lucidité » constante de la polémique, *nous semblent* appelés à devenir de » *vrais manuels philosophiques pour le clergé* et la *jeunesse chré-* » *tienne*..... » Nous n'ajoutons rien à ces textes : nos lecteurs verront si nous avons pu croire que dom Gardereau avait *conseillé* la méthode de M. Maret.

(M). Nous venons de citer la phrase où dom Gardereau dit que les écrits de M. Maret sont appelés à devenir *les vrais manuels philosophiques* pour le clergé et la *jeunesse chrétienne* (p. 208), ajoutons-y la phrase suivante : « Nous ne saurions trop *engager* les jeunes » gens et même les hommes dont le nombre est si grand de nos jours, » qui n'ont pas de la doctrine catholique une connaissance suffisante, » à suivre les leçons orales de M. l'abbé Maret (*ibid.*). »

[1] S'il n'a *aucune valeur*, pourquoi les Saints Pères et tous les Docteurs de l'Eglise se sont-ils donnés tant de peine pour le mettre en évidence? D. Gard. — Nous nions que les saints Pères aient appuyé la religion sur son *côté humain*; c'est sa *base divine* qu'ils ont constamment opposée à la *base humaine* du polytheisme. A. B.

» *aucune autorité d'enseignement ou de loi*, mais encore n'aurait jamais pu » *inventer* ces dogmes, imposer cette morale; que Dieu seul... peut nous dire ce » *qu'il est*; ce qui se passe, ou se passera dans l'autre monde, etc. (*Ann.*, p. 202).

39. Il y a certainement un côté vrai dans ces réflexions : nul doute que le principal effort de la polémique chrétienne ne doive être aujourd'hui dirigé contre le rationalisme, et ne doive tendre par conséquent à convaincre la raison humaine de sa propre faiblesse et de sa propre stérilité. Or, tel est *précisément*, ce me semble, le but de la méthode dont je me suis occupé dans le *Correspondant* (N).

Nul doute également qu'il ne faille « ramener forcément le rationalisme au » fait positif et traditionnel d'une révélation extérieure contre lequel tous ses » efforts sont impuissans (p. 200). » Jusqu'ici je pense que tout le monde est d'accord. La question est de savoir comment on s'y prendra pour *forcer le rationalisme de revenir au fait positif*, et pour cela je ne crois pas qu'il suffise *de crier bien haut et bien ferme* (O); il ne suffit pas même au professeur *chrétien* de donner de bonnes preuves; il faut encore les faire goûter, et guérir la raison humaine de la présomption dont elle est infatuée. Or, je ne connais que deux moyens d'abattre l'orgueil de la raison devant la *folie de la croix*; la voie de la persuasion et la voie des miracles. Vous ne m'accuserez peut-être pas d'avoir *conseillé* la dernière; quant à la voie de persuasion, *je n'ai jamais rien conseillé* (P); car je crois que les méthodes sont aussi diversifiées que les dons de l'Esprit-Saint et les dispositions des auditeurs. Une chose est certaine : c'est que les vraies preuves, les preuves de *fait* en soi les plus irrésistibles d'une *révélation extérieure*, n'ont pas malheureusement autant de prise qu'elles en devraient avoir sur les esprits abusés, qui adorent aujourd'hui la puissance de l'*humanité* comme naguères ils adoraient la force de la raison individuelle. Faut-il abandonner ces *preuves?* Bien au contraire, mais il faut en même tems préparer les intelligences à les rece-

(N). Nous avouons sincèrement n'avoir vu cela nulle part dans l'article, mais précisément le contraire, et nous avons cité les textes et les principes d'*idées innées*, de vérités *développées*, *d'intuition*, *etc.*, tous principes rationalistes.

(O). Que pensez-vous de cette plaisanterie qui nous fait dire qu'il s'agit ici seulement de *crier bien haut et bien ferme*, de manière que celui-là aura raison qui *criera* le plus fort?

(P). Voir ci-dessus, à la note L, les textes nombreux où dom Gardereau conseille la méthode de M. Maret; ce serait en effet une chose singulière qu'il eut fait un article de 27 pages sans y *rien conseiller*.

voir. Il y a trente ans, un orateur sacré voyant cette maladie des âmes, crut pouvoir, afin de les guérir, déroger aux habitudes de la chaire chrétienne. Presque pour la première fois on vit alors un prédicateur évangélique s'attacher seulement à prouver par une suite de raisonnemens *purement philosophiques*, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la certitude et la sanction d'une loi naturelle, etc., et M. Frayssinous recueillit les fruits abondans de cette heureuse innovation, bien que l'illustre orateur ne restreignît pas absolument sa discussion rationnelle aux *préambules de la foi*, et qu'il cherchât aussi à démontrer les harmonies de certains mystères du Christianisme avec la raison et les affections de l'homme. Ce qu'a tenté M. l'abbé Maret paraît avoir, sous ce dernier rapport, quelque chose de plus hardi. Il ne s'adresse pas seulement aux athées et aux déistes, mais à des hommes qui ont prétendu *refaire* la révélation chrétienne. Voilà ce qui l'a conduit, dans quelques-unes de ses leçons, à porter la discussion rationnelle, non pas sur le terrain de la foi, au moins en ce sens, qu'*il la soumette au raisonnement* humain, ce qu'il faut soigneusement remarquer; mais sur le terrain du rationalisme, *là même* où le rationalisme a essayé de *contrefaire* les mystères de la foi. Là le professeur s'attache à convaincre la raison humaine de *sa propre stérilité*, de sa *propre impuissance*; et après lui avoir montré la vanité de son œuvre, il lui montre l'œuvre de Dieu, non comme vous le supposez pour que le philosophe rationaliste juge cette œuvre en arbitre, la discute, l'approuve, la désapprouve, selon qu'il lui semblera bon, mais afin que ce même philosophe admire dans cette œuvre la supériorité de la sagesse divine sur toutes les conceptions humaines, et se sente, du moins, porter à respecter comme supérieur aux conceptions de la philosophie, ce que l'*autorité absolue de la foi* présente à ses hommages, à ses adorations. (Q.)

En tout cas, ce n'est pas la cause de M. Maret que je plaide ici, c'est la mienne; et comme je n'ai *conseillé à personne de suivre sa méthode*, comme

(Q). Nous sommes bien fâchés de le dire; mais ceci n'est pas la méthode de M. Maret. Il ne cherche pas à démontrer la *stérilité et l'impuissance de la raison humaine*, il cherche à prouver que la raison humaine *bien dirigée, bien employée*, bien exercée, peut sur *ses ailes divines*, peut au moyen de l'*intuition* directe dont elle est pourvue, *regarder presque face à face l'essence* de Dieu. Ce sont les termes même de M. Maret et de dom Gardereau; il ne faut pas changer la question, il ne faut pas dire le *oui* et le *non*, et venir ici se mettre sur notre propre terrain, prendre *notre thèse* pour nous combattre ensuite.

j'ai remarqué expressément qu'elle avait *des dangers* et que j'en ai même signalé quelques-uns ; comme j'ai eu soin de me borner à *justifier* M. Maret de l'avoir employée, à le louer personnellement du zèle et du succès avec lesquels il s'en est servi; j'ai dû être surpris d'apprendre des *Annales* (p. 203, 212, etc.), que j'ai *loué* d'une manière *absolue* et *conseillé* cette méthode pour tous (R). Mais j'ai été bien plus surpris de lire en ces mêmes *Annales* (p. 200) que « j'ai loué M. Maret d'abandonner la méthode (catholique) pour celle qui » consiste à admettre *le rationalisme dans* nos dogmes, puis de s'y asseoir » avec lui, afin de discuter la valeur et la vérité de ces mêmes dogmes (S). »

En cette méthode *protestante, hermésienne*, qui implique ou qui insinue dans l'examen du dogme, la liberté préliminaire du doute, je ne reconnais point la méthode dont je viens de donner l'idée. Je ne reconnais pas davantage que j'aie loué cette méthode protestante, dans les paroles que vous citez en preuve (à la même page), et qui ne prouvent qu'une chose : le peu de fondement de votre critique.

Voici ces paroles : il n'y a pas un *mot* d'éloges, comme pas un *mot* qui suppose l'emploi d'une méthode *rationaliste* :

« Il est vrai que dans son essence toujours immuable, toujours une, la doc- » trine de vérité est susceptible d'*évolutions nouvelles*; par conséquent aussi

(R). Dom Gardereau ne se souvient pas de ces mots que nous avons cités avec d'autres, note L, et que nous répétons ici : « Nous » ne saurions trop *engager les jeunes gens* et même les hommes dont » le nombre est si grand de nos jours, qui n'ont pas de la doctrine « catholique une *connaissance suffisante*, à suivre les leçons orales de » M. Maret (p. 208). » — Les écrits de M. Maret nous semblent appelés à devenir de *vrais manuels philosophiques pour le clergé et la jeunesse chrétienne* (*ibid.*). — Ce sont ses paroles que nos lecteurs jugent : nous citions là même (p. 203) ces paroles, et dom Gardereau dit être surpris que nous ayions pu croire qu'il loue cette méthode. Nous rappelions ces mêmes expressions (p. 212)...

(S). Nous le répétons, nous avons cité ses paroles très au long ; ce sont celles qui finissent par cette phrase que : « La controverse doit » *descendre du terrain de la foi* sur celui de l'erreur, pour la vaincre » avec les *seules armes qu'elle veuille avouer, celles de la raison* » *et de la philosophie.* » Or, comme l'erreur ne suit pas la méthode *catholique*, mais seulement la méthode *philosophique*, pouvions-nous dire autre chose, si ce n'est que dom Gardereau *conseille de déserter cette méthode*?

» la manière de la proposer : *non nova sed novè.* Dans tous les tems identi-
» que à elle-même, elle *demande quelquefois à être developpée sous de nou-*
» *velles façes,* et surtout quand l'erreur prend de nouvelles formes. Or, le
» rationalisme a, de nos jours, singulièrement élargi le champ de la contro-
» verse ; il ne faut donc pas s'*étonner* qu'un écrivain catholique déroge *pour*
» *mieux le combattre* aux *vieilles habitudes de l'enseignement théologique,*
» ....et que, concentrant toutes ses forces dans la lutte contre une doctrine qui
» résume toutes les hérésies, il *descende du terrain de la foi* sur celui de
» l'erreur, pour la vaincre avec les *seules armes qu'elle veuille avouer,* celles
» de la raison et la philosophie (T). » F. V. GARDEREAU.

(T). Nous n'ajoutons rien à ces paroles de dom Gardereau, nos lecteurs jugeront si en conseillant d'abandonner le *terrain de la foi,* pour se servir des *seules armes de la raison et de la philosophie,* il n'a pas conseillé d'abandonner la méthode traditionelle et tous ses principes.

A. BONNETTY.

Traditions Anciennes.

NOUVELLES DÉCOUVERTES

SUR LES RUINES DE NINIVE.

LA VILLE DE NEMROUD.

Travaux de M. Layard. — Découverte de Nemroud. — Inscriptions et sculptures. — Chasses et combats. — Etendards, tours mobiles, béliers de siége. — Ville entière offrant une seconde Pompéi. — Deux palais. — Obélisque chargé d'inscriptions et de sculptures. — Travaux de M. Rawlinson. — Premières dynasties assyriennes.

Depuis les brillantes découvertes de M. *Botta* à *Khorsabad* [1], l'attention du monde savant est fixée sur cette province de la Mésopotamie, et un archéologue anglais de mérite, M. Layard, qui avait déjà traversé ces contrées et pressenti les riches trésors qu'elles renferment, est allé exécuter de nouvelles fouilles qui ont été couronnées d'un grand succès. Nous extrayons du *Quarterly Review* l'article suivant sur les recherches de M. Layard :

« *Khorsabad,* n'est pas le seul endroit qui ait été exploré par l'activité des européens ; un anglais, M. Layard (avec l'aide et l'appui de sir Stratford Canning dont on connaît le zèle pour l'avancement des arts et des sciences, et à qui le *Musée britannique* doit de posséder les *marbres d'Halicarnasse*) est allé continuer les mêmes recherches sur un autre point avec un succès signalé. M. Layard est

[1] Voir ce que nous avons dit des découvertes faites à *Korsabad* par MM. Botta et Flandin, dans notre t. XII, p. 122, et de celles de M. Layard dans notre t. XIV, p. 240.

connu par un article inséré dans le *Royal Geographie Society* où l'on trouve également les premiers écrits du major Rawlinson. L'œuvre du premier de ces archéologues, est une *description du Khuzistan et des tribus sauvages de cette province de l'empire persan :* elle décèle, chose très-rare chez un européen, une connaissance intime du langage, des mœurs et de la manière de vivre de ces peuplades; elle dénote une grande puissance d'observation, beaucoup d'activité unie à un esprit d'exacte investigation et des connaissances générales très-étendues.

» S'il est utile au progrès de ces découvertes que, celui qui les entreprend, n'ignore rien de la nature et des habitudes des Arabes, pour pouvoir s'identifier en quelques sorte avec eux et en obtenir une coopération cordiale, certes M. Layard nous paraît réunir au plus haut degré toutes les qualités nécessaires pour réussir. Nous croyons aussi que M. Layard est dans les termes d'une intime amitié avec M. Botta.

» A environ 6 heures de Mossoul, 18 milles plus bas, sur la rivière, se trouve un monticule qui porte le nom traditionnel de *Nemroud;* il s'élève sur les limites des ruines d'une ancienne ville. Cette ville, selon M. Ritter, qui a écrit après M. Rich, est la *Larissa* mentionnée dans l'*Anabasis* de Xénophon, comme une ville déserte avec une haute pierre de forme pyramidale. Nos archéologues étaient, à ce qu'il paraît, jaloux d'assigner une plus haute antiquité à la *Larissa* des Grecs, puisqu'ils voulaient à toute force que ce fût *Resen* qu'on trouve dans le livre de la Genèse et qui fut bâtie par les Assyriens : « Et Resen, entre *Ninive* et *Chale*, est elle-même une grande ville[1]. » Mais quand nous saurons mieux ce qu'il y a à *Nemroud*, nous pourrons asseoir nos conjectures sur des bases plus certaines et partant avec plus de chances de succès.

» *Nemroud* occupe un grand espace, dix fois aussi considérable que celui de *Khorsabad* et composé de monticules artificiels dont le plus grand, sans doute celui dont parle Xénophon, a environ 1,800 pieds de longueur, 900 de largeur et 60 à 70 de hauteur. C'est sur ce monticule que M. Layard a commencé ses fouilles. En creusant à une certaine profondeur, on a mis d'abord au jour des chambres en

[1] *Genèse*, x, 12.

marbre blanc dépourvues de sculptures, mais couvertes d'*inscriptions cunéiformes*. Quelques fragmens, toutefois, semblaient déjà promettre qu'à la fin les sculptures feraient leur apparition, et il semblait évident que le monticule avait été un magnifique palais devenu la proie des flammes ou détruit par un ennemi, ou par quelque Sardanapale.

» Une grande partie du marbre précédemment découvert avait été calcinée et réduite en chaux, et la terre était mêlée avec une quantité immense de charbon de bois.

» De plus riches trésors attendaient M. Layard. Le premier morceau de sculpture qui s'offrit à ses regards était, croyons-nous, un *taureau gigantesque*, mais malheureusement sans tête. Il a 14 ou 15 pieds de hauteur. Nous présumons que c'est d'un autre taureau que M. Layard parle comme de la première de ses grandes découvertes, quand il dit :

» La tête humaine d'un grand taureau ailé vient d'être mise » au jour, à la grande stupéfaction des Arabes, qui accourent » en foule pour le voir, convaincus que c'est le vieux *Nemrod* lui- » même sortant des régions infernales. La tête seule a 5 pieds de » hauteur ; vous pouvez donc vous faire une idée de la grandeur du » corps. Le tout est taillé dans un seul bloc de marbre. »

» Venaient ensuite deux grands lions ailés avec des têtes de marbre, hauts de 11 pieds et longs de 11 pieds et demi. M. Layard les présente comme des échantillons extraordinaires de l'art assyrien. Puis apparurent les bas-reliefs représentant des *scènes de chasse et de combats*. Le Roi est monté sur un charriot traîné, à toute vitesse, par trois chevaux que guide un cocher. Il envoie une flèche à un lion qui s'apprête à se lancer sur le charriot. Un second lion frappé de plusieurs traits est foulé sous les pieds des cheveaux.

» Dans un autre bas-relief, le Roi est également représenté debout sur son charriot, donnant la chasse à des taureaux sauvages, œuvre inférieure à celle qui précède, quant à la conception et à la vigueur.

» Dans les tableaux de batailles, le Roi et ses guerriers se montrent sur leurs chars. Quelques-uns des chevaux sont blessés, les autres se cabrent ou vont au grand galop. Deux charriots portent des *étendards* avec des figures qui ressemblent à des armoiries. Sur un troisième

on voit une tour mobile sur ses roues et un *bélier* poussé contre les murs d'un château-fort défendu par des guerriers dans des attitudes différentes. Le Roi est au nombre des assiégeans; ici le Roi reçoit des captifs, là il est triomphant; entouré de musiciens, d'eunuques et de guerriers, il fait des libations sur un lion mort. Dans un appartement, vous assistez à une procession de saltimbanques ou à quelque chose de semblable. Dans un autre, un homme de 7 pieds 7 pouces de hauteur, a deux singes : celui-ci se tient sur ses épaules, celui-là est debout sur ses jambes de derrière. M. Layard assure qu'ils sont d'un très-beau style. Nous sommes heureux d'ajouter que celles de ces pièces qui pouvaient être enlevées avec le plus de facilité, ont été expédiées en Angleterre.

» Dans une lettre à la date du 27 juillet 1846, M. Layard annonce qu'il a ouvert 10 chambres, et qu'à mesure qu'il avance, les sculptures deviennent plus fines et plus parfaites. Outre ces sculptures, M. Layard a mis au jour, sur le monticule et dans d'autres endroits, une collection presque Pompéïenne de curiosités plus petites : des lampes, des poignards, des idoles, des ornemens en cuivre, des figures en ivoire et des vases sculptés. Il y a des quantités de briques peintes dans un endroit tout en plancher, dont les couleurs, principalement la verte et la jaune, sont encore fraîches et brillantes. On remarque aussi des échantillons d'armures, et notamment un casque pointu comme ceux qui figurent dans les sculptures, avec 16 petits lions en bronze de toute beauté et extrêmement bien exécutés, trouvés tous ensemble sous un grand taureau renversé. Les découvertes qui couronnent l'œuvre de M. Layard, sont annoncées dans une de ses lettres du 28 décembre 1846. Laissons parler ce savant :

« Pendant le dernier mois, les découvertes ont été du plus haut » intérêt. J'ai mis au jour *deux palais* d'époques différentes, l'un » contemporain des édifices de Khorsabad, et l'autre d'une date an- » térieure ; on s'est servi des marbres du deuxième pour construire » le premier, et quelquefois même on a sculpté de nouveau sur le » revers. J'ai déjà treize paires de lions et de taureaux gigantesques » ailés, avec des têtes humaines ; mais la découverte la plus remar- » quable est peut-être celle d'un *obélisque noir* d'environ 7 pieds de » hauteur que je crois être un des plus intéressans monumens de

» l'antiquité si, peut-être, il n'en est l'unique en ce genre. Il a 20 » bas-reliefs et porte une très-longue *inscription* contenant plusieurs » noms de personnes et d'endroits. Ce monument avait probablement » été érigé pour célébrer la conquête de quelque pays, de l'Inde ou » d'une partie de l'Afrique ; car avec les prisonniers amenés devant » le Roi, il y a des animaux qui ne peuvent appartenir qu'à l'une de » ces parties du globe, notamment l'éléphant, le rhinocéros, le lion, » le dromadaire, plusieurs espèces de singes et d'orangs-outangs, le » cerf, le bufle, le cheval, etc. On y voit, en outre, divers produits, » probablement ceux des pays subjugués. »

» Toutes ces figures, au nombre de 80, sont admirablement dessinées et en parfait état de conservation.

» Pour revenir aux *inscriptions*, nous sommes heureux d'apprendre, par les dernières nouvelles, que M. *Rawlinson* se considère comme ayant fait de grands progrès dans l'art de déchiffrer les *caractères babyloniens*. Pour le moment, il ne s'agit que de la lecture des noms propres, de sorte que nous ignorons jusqu'à quel point il peut avoir résolu le grand problème de la lecture des caractères généraux. Suivant un correspondant du *Malta-Times*, les inscriptions de Khorsabad sont en caractères *cunéiformes*, et par conséquent les mêmes que ceux de la seconde colonne de *Van* et du monument de *Bisutun*. S'il en est ainsi, et que les ruines soient assyriennes, on ne peut dès lors supposer que les inscriptions soient mèdes ; ce qu'on croyait mède ne serait qu'une forme assyrienne. Les études de M. Rawlinson ont porté sur des briques babyloniennes, et son séjour à Bagdad en a mis à sa disposition une grande quantité. D'après ses interprétations, des inscriptions qui ne varient que peu, attribuent à Nabuchodonosor, fils de Nabonassar, la fondation de Babylone, ce qui s'accorde avec le livre de *Daniel*[1]. M. Layard aussi dit qu'il partage l'opinion de M. Rawlinson et reconnaît les noms des *premières dynasties assyriennes* dans les inscriptions des plus anciens bâtimens de *Nemroud* et les noms des rois des *secondes dynasties* dans celles de Khorsabad. »

[1] N'est-ce pas là Babel la grande que j'ai bâtie pour le siege du royaume, par ma grande force et pour la gloire de ma magnificence. Daniel, IV, 27.

Biographie Ecclésiastique.

DIDIER, ABBÉ DU MONT-CASSIN

(ET PAPE SOUS LE NOM DE VICTOR III.)

AMI ET FERME SOUTIEN DU PAPE SAINT GRÉGOIRE VII [1].

Premier Article.

Quelques mots du traducteur. — Coup d'œil sur l'état fâcheux de l'Eglise au 11e siècle. — Action de Pierre Damien et de Hildebrand. — Jeunesse de l'abbé Didier. — Il est créé abbé du Mont-Cassin et cardinal. — Hildebrand devenu Grégoire VII, lui écrit comme à son ami. — Henry IV excommunié. — Didier dispose Robert Guiscard à défendre l'Eglise.

L'une des principales gloire de notre siècle aux yeux de la postérité, sera d'avoir réhabilité et remis en honneur la mémoire de ces vénérables pontifes qui furent en des tems difficiles, les bienfaiteurs de la société en défendant avec une sainte énergie les libertés de l'Église et les droits des peuples contre l'injustice et l'oppression des princes de la terre. Déjà les doctes travaux des *Voigt*, des *Hurter*, des *Ranke* et d'autres écrivains, nous ont présenté enfin sous leur véritable jour quelques-unes de ces grandes figures trop longtems cachées dans l'ombre. L'œuvre se poursuit encore aujourd'hui ; bien-

[1] Cette *Biographie* est extraite du savant ouvrage que vient de publier dom Luigi Tosti, sous le titre : *Storia della Badia dimonte Cassino d'all'anno de sua fundazione fine ai nostri giorni, divisa in libri nove ed illustrata di note e documenti inediti*, 3 vol. grand in. 8, au bureau des *Annales de Philosophie*. Prix : 21 fr. — M. de Montrond qui en est le traducteur, se propose de traduire en entier l'ouvrage, bien digne d'être connu en France, à cause des nombreux documens inédits qui y ont été insérés par le savant auteur.

tôt, nous l'espérons, on aura vu se dissiper au soleil de la vérité tous les préjugés et toutes les erreurs qui avaient cours sur cette partie de notre histoire. Mais en honorant ces illustres pontifes, il est juste de payer aussi un tribut d'hommage et de reconnaissance à quelques-uns de ces hommes du cloître, qui les soutinrent souvent par leurs paroles, leurs écrits ou leurs actes, et contribuèrent de tout leur pouvoir au succès de leurs pénibles efforts. Au premier rang d'entre eux vient se placer le noble fils des princes de Bénévent, Didier, abbé du Mont-Cassin, cardinal, et enfin Pape lui-même sous le nom de Victor III. Quand donc la gloire, longtems méconnue du grand pontife saint Grégoire VII, brille enfin d'un vif éclat dans les annales de l'histoire plus approfondie et mieux conprise ; n'oublions pas que quelques rayons doivent en rejaillir sur celui qui fut en des tems orageux son ambassadeur, son conseil, son appui tutélaire, et son plus fidèle ami. Les faits et gestes de ce solitaire, l'un des plus beaux ornemens de l'ordre de saint Benoit, nous ont paru dignement retracés dans le récent et important ouvrage de D. Tosti. On pourra en juger par les deux fragmens que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« — En commençant la narration de ce livre [1] il est à propos de détourner notre esprit vers l'Église universelle et de voir comment au milieu des douleurs de sa condition, naissait dans son sein une certaine force qui, donnant plus de vigueur d'abord à son chef, ensuite à tous ses membres, non-seulement la ramena vers son antique honneur, mais encore la releva à cette hauteur d'où elle put veiller et régner en même tems sur l'assemblée religieuse des fidèles et sur toute la société civile. Ce fut une force vitale que Dieu suscita dans les cloîtres de saint Benoit, et qui de là rejaillit sur toute l'Église. Je dirai brièvement les maux du clergé dans le 11e siècle et quelles en furent les raisons.

» Les donations de biens temporels, faites par les princes à l'Église, en plaçant les évêques dans l'état de seigneurs feudataires dépendans de l'empire, mirent à ras de sol ces barrières qui, jusqu'alors s'éle-

[1] Voir *Storia della Badia di monte Cassino*, liv. III, t. I, p. 307.

vaient entre les deux puissances, et empêchaient le mélange de leur juridiction. Or, comme par le vice de leur nature les hommes s'allient plutôt à ceux dont ils attendent les biens de ce monde qu'à ceux qui leur promettent les biens du ciel ; on vit par degrés les évêques et les clercs se soumettre aux princes, dispensateurs des fiefs incorporés à l'Église. Alors commencèrent ces monstrueuses investitures d'évêchés et d'abbayes qui, bouleversant l'ordre apostolique, firent qu'en plusieurs royaumes l'Église ne fut plus maîtresse, mais devint esclave, et que les princes régnaient seuls sur les affaires humaines et divines. Les donations faites à l'Église de Rome, par les rois Pepin et Charlemagne, et, placées dans les mains des pontifes comme une arme matérielle pour repousser la fureur des barbares, inspirèrent encore d'iniques pensées à l'esprit des empereurs ; c'est à savoir que les pontifes romains dépendant en quelque sorte de l'empire, comme seigneurs laïques, de l'empire aussi devaient dépendre le choix et l'élection du suprême pasteur. Ces pensées désordonnées détruisant la liberté de l'Église, énervaient son autorité pour maintenir dans le devoir les ministres de l'autel, et pour secourir les peuples, qui n'avaient point d'autre refuge que le siége de Rome. Il s'en suivit que le bras des pontifes n'étant plus libre, devint débile, soit pour l'administration temporelle, soit pour le gouvernement de l'Église ; que les clercs s'avilirent par un honteux concubinage ; et que les princes étant les dispensateurs des offices sacrés, sans excepter celui du souverain pontificat, on commença à trafiquer dans les cours des choses saintes comme de marchandises ordinaires. Sans la vérité de cette promesse de Jésus-Christ, que son Église était bâtie sur une pierre inébranlable et que les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle, il est certain que le tems était arrivé où l'assemblée des fidèles devait se dissoudre. Beaucoup de gens de bien voyaient et déploraient ces abominations ; mais l'abus, en vieillissant acquiert une telle force, qu'il enchaîne et entraîne la volonté, quoique droite et ennemie du mal.

» Mais ce mal était vu plus clairement, et plus vivement déploré par ceux qui, renfermés dans les cloîtres, et soumis à une sévère discipline, n'étaient point amollis par l'ambition des charges et restaient séparés de la corruption humaine. Parmi eux se trouvaient un

ermite austère et un ardent cénobite qui, pressés plus que les autres par l'esprit de Dieu, furent les premiers à élever la voix pour réformer le clergé et pour affranchir l'Église d'un indigne servage ; je veux parler de saint *Pierre Damien* et *d'Hildebrand* qui fut depuis Grégoire VII. L'un vivant dans le désert, loin du commerce des hommes, qu'il ne connaissait point, armé d'une chaude et nerveuse éloquence, ne s'attaquait qu'au vice seul, qu'il combattait et pousuivait avec la liberté d'un prophète, comme le prouvent ses lettres foudroyantes, jusque dans la cour des pontifes ; l'autre, élevé à l'Abbaye de Cluny, qui possédait une seigneurie laïque, était plus habitué aux affaires humaines et à la connaissance des hommes ; d'un esprit vif, fécond en conseils, d'une habileté extrême pour pénétrer dans les esprits et leur commander, il s'attaque plus aux personnes qu'aux vices; en sorte que pendant que saint Pierre Damien purifiait et guérissait les cœurs, Hildebrand pliait efficacement les volontés. Hommes dignes d'une éternelle gloire, ils suffirent seuls pour opérer une grande réforme : l'un en ramenant dans le cœur de l'Église la sainteté des coutumes, l'autre en soutenant son esprit par la vigeur de ses conseils.

» Quand Brunon, évêque de Toul, créé pape dans une diète ou assemblée de prélats et de princes, tenue à Worms [1], eut prit le nom de Léon IX, et qu'il se présenta aux portes de l'abbaye de Cluny, revêtu des insignes pontificaux qu'il avait reçus de l'empereur Henri IV, Hildebrand révéla alors, pour la première fois, la mission divine qu'il sentait dans son âme. Hildebrand conseilla à Léon de quitter les vêtemens pontificaux, de se rendre à Rome sous l'habit d'un homme privé et de faire renouveler par le clergé son élection, comme pour manifester l'invalidité de celle qu'avait faite un prince laïque. Le saint pape Léon, doué d'une très-grande humilité, accueillit favorablement le conseil du religieux et se conforma à ses désirs. Apprenant alors à connaître la trempe de l'esprit et du cœur d'Hildebrand, il l'emmena avec lui. Tels furent les premiers pas vers la grande entreprise. Depuis ce jour, Hildebrand ne s'éloigna plus d'auprès des pontifes, et le regard toujours élevé vers le but, il ne cessait de les fortifier de ses conseils et de ses énergiques travaux.

[1] Wibert, *Vita s. Leonis IX*, l. II, c. 1.

» S'attachant à relever l'Église au-dessus de l'empire, il préparait par avance des instrumens propices à ses desseins, et recherchait surtout l'aide de quelque puissant prince du voisinage, qui put, dans l'occasion, soutenir les pontifes romains, prêts à livrer de difficiles combats pour défendre les droits de l'Église. Ce prince fut tout d'abord Godefroi, duc de Lorraine, ennemi de l'empire, et devenu puissant par les états de Béatrix, duchesse de Toscane, qu'il prit pour épouse.

» C'est pourquoi Hildebrand, apres avoir déposé l'abbé *Pierre*, dont nous avons parlé dans le livre précédent, créa Frédéric, frère de Godefroi, abbé de Mont-Cassin. Cette déposition, où le chroniqueur de l'abbaye semble voir une coupable intention du pontife de la soumettre violemment sous sa loi, n'était donc qu'un acte de prévoyance en faveur de l'Église, et une préparation aux moyens d'atteindre un magnifique but. Tel était l'état de l'Église ; tels étaient les secours apprêtés pour les pontifes, rendus plus forts par la sagesse et le courage d'Hildebrand, lorsque *Didier* fut élevé au siége abbatial du Mont-Cassin (1058).

» Didier, issu de la race des princes de Bénévent, était, selon l'opinion de Pellegrin, fils de Landulphe V [1]. Tout petit enfant encore, il faisait déjà paraître tant de piété dans ses paroles et ses actions, que tout en lui semblait être l'œuvre de Dieu. Ses parens, qui l'aimaient d'un amour extrême, voulurent lui donner pour épouse une noble jeune fille ; mais lui, déjà tout embrasé du feu de l'amour divin et du désir de quitter le monde pour se vouer entièrement au Seigneur, ne goûta point leur dessein. Or, il advint que le père de Didier fut massacré par les Normands ; devenu plus libre dès lors, et toujours ferme dans son projet d'embrasser la vie religieuse, le jeune homme se retira un jour en secret auprès d'un moine nommé Giacinto : il lui ouvrit son cœur et le supplia de vouloir bien le conduire dans une solitude profonde pour y revêtir l'habit monastique. Celui-ci promit de réaliser sa sainte résolution ; le départ étant arrêté, un jour, à l'entrée de la nuit, tous deux sortirent de la ville chevauchant comme pour se divertir, et suivis de quelques jeunes cavaliers, ils s'en vinrent à l'Église

[1] *Stem. Princ. Benev.* 292. — Leo Ost. — Amat. *Hist. Norman.*

de Saint-Pierre. Ils y entrèrent pour prier, et fermant les portes, ils laissèrent dehors les gens de leur suite, qui vainement attendirent leur sortie; descendant en effet par une fenêtre, à la faveur des ténèbres, ils se dirigèrent à la hâte auprès d'un saint ermite nommé Santaro. L'ermite ayant connu le motif de leur arrivée, se jeta au cou du jeune Didier, l'embrassa avec beaucoup de larmes, et ne se lassait point d'admirer comment, dans un âge si tendre, élevé dans la mollesse, ce jeune enfant ambitionnait l'austère vie du cloître. L'ayant revêtu de l'habit religieux, il le garda avec lui dans sa demeure solitaire.

» Cependant, la mère de Didier se consumait dans les pleurs; et tous ses parens se mirent à sa recherche, jusqu'à ce qu'enfin quelques-uns étant venus à l'ermitage de Santaro, ils le retrouvèrent dans cette retraite. Pleins de fureur, ils accablèrent d'insultes et de coups le saint ermite et ramenèrent avec eux le jeune Didier, après avoir mis en pièces l'habit qu'il avait revêtu. Mais lui pourtant ne changea point de résolution, et durant toute une année, il resta comme en prison dans la maison paternelle : une occasion favorable de s'enfuir à Salerne s'offrit enfin ; aidé par le prince Guaimar, il se retira dans le monastère de Sainte-Trinité de la Cava. Sa mère alors, désespérant de l'avoir en sa maison, obtint par les prières de Guaimar qu'il vint habiter le monastère de Sainte-Sophie de Bénévent. Didier s'éloigna pendant quelque tems de cet asile pour aller visiter deux abbayes, l'une dans l'île de Trinité, et l'autre sur le mont de Majella dans l'Abruzze.

»Pendant le séjour de Didier à Sainte-Sophie, on vit arriver à Bénévent le pape Léon IX, alors en marche pour aller combattre les Normands. Instruit de la sainteté du jeune religieux, il l'honora d'une grande et familière amitié, et il voulait l'avoir pour diacre quand il célébrait le saint sacrifice de l'autel. Mais Didier, gravement affaibli par l'excès de ses austérités, s'en vint à Salerne, où florissait déjà une école de médecine, au sein de laquelle un clerc, nommé Alfano, jouissait de la plus haute réputation. Il se lia d'une étroite amitié avec lui, et fit tant par ses discours, qu'il lui inspira le désir d'embrasser aussi l'état religieux. Tous deux se retirèrent ensuite auprès du pape Victor II, et en obtinrent des lettres pour les moines du

Mont-Cassin, qui, sur la demande du pontife, les accueillirent dans leur fraternité. — On a vu dans le livre précédent qu'une députation avait reçu du pape Étienne l'ordre d'aller à Constantinople[1]; Didier, après avoir pris pour compagnons Étienne, cardinal, et Mainard, depuis évêque de Selve-Candide, s'apprêtait à remplir la volonté du pontife. Mais arrivé à Bari, où le retint long-tems le mauvais état de la mer, il vit survenir dans cette ville deux moines du Mont-Cassin, qui lui apportèrent la nouvelle de la mort du pape Étienne, et le prièrent de retourner incontinent à l'abbaye pour en prendre le gouvernement. Ce retour était difficile, car les Normands avaient pressenti les motifs de cette ambassade, qui leur étaient contraires. Didier fut donc saisi d'une vive crainte, que, le bruit de la mort du pontife étant répandu parmi les Normands, ceux-ci ne cherchâssent à exercer sur lui quelque vengeance. Il eut alors la pensée de se remettre entre les mains de Robert Guiscard, et de faire l'expérience de la générosité de son âme. Il agit de la sorte, et ne fut point trompé dans son espérance d'un accueil amical : le prince normand reçut avec noblesse de cœur les légats effrayés ; il leur donna un sauf-conduit, et trois chevaux pour la plus grande commodité de leur voyage.

» Didier, suivi du cardinal Étienne et de Mainard, arriva le samedi de Pâques sur la nuit à San-Germano. Le jour ayant paru, il monta au monastère et entra aussitôt dans le chapitre, où les religieux étaient rassemblés, et où se trouvaient avec eux les deux évêques Humbert, de Sainte-Rufine, et Pierre de Frascati, qui s'étaient enfuis de Rome par suite de la scandaleuse élection de Jean, évêque de Velletri, au pontificat. Humbert, après avoir prononcé un discours sur la fête courante de Pâques, se tourna vers Didier, et lui ordonna de recevoir les moines sous son obéissance : ceux-ci se levèrent sur-le-champ, et conduisirent l'abbé élu dans l'église, où, avec la plus grande allégresse, ils le placèrent sur le siége abbatial (1058).

» Didier, promu à cette charge, n'était pas seulement appelé à veiller sur le soin de l'abbaye, mais il devait encore travailler au bien de

[1] Le pape Etienne IX avait chargé l'an 1057 le moine Didier, de se rendre, comme député de l'Eglise, à la Cour de Constantinople, pour y traiter avec l'empereur grec des moyens de repousser les Normands. (*Note du traduct.*)

l'Église universelle ; car c'était un homme de mœurs austères, adroit dans les affaires, et le confident des projets qui se mûrissaient dans l'esprit du moine Hildebrand. Les seigneurs de Rome ne voulaient plus de papes allemands ; et après la mort d'Étienne, en l'absence d'Hildebrand (il s'était rendu à la cour de l'impératrice Agnès), ils créèrent pape les armes à la main Jean de Velletri, qui prit le nom de Benoît X. Hildebrand accourut et apaisa la tempête, soutenu par l'appui de Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane ; ne regardant point comme canonique l'élection de Jean faite de vive force, il rassembla à Sienne les évêques voisins de Toscane et de Lombardie, qui, en la présence d'un grand nombre de personnages romains et allemands, élurent pour souverain pontife Gérard, évêque de Florence, dont ils changèrent le nom en celui de Nicolas II. Celui-ci, dans un synode tenu à Sutri, déposa de son siége Benoît X, et s'étant transporté à l'abbaye de Farfa, il manda à l'abbé Didier de le suivre dans la marche de Camerino, où il avait l'intention de se rendre. C'est là que le second samedi de carême le pape le créa cardinal, et lui donna le dimanche suivant la consécration abbatiale.... »

On vient de voir, d'après l'ouvrage du P. Tosti, un tableau du triste état de l'Église dans le 11e siècle, et d'assister aux premiers actes de Didier... Un second fragment nous montrera maintenant cet illustre solitaire dans ses relations avec le moine Hildebrand, devenu Grégoire VII, agissant de concert avec lui pour assurer l'indépendance et le triomphe de l'Église de Jésus-Christ.

L'historien, après avoir retracé le tableau de la situation de l'Église à la mort du pape Alexandre II, arrive enfin au pontificat d'Hildebrand, ou Grégoire VII.

(1073) « — Alexandre II étant sortit de la vie [1], Hildebrand ordonna un jeûne de trois jours pour appeler la protection céleste sur le choix d'un nouveau pasteur, et par son autorité il contint dans le calme le peuple romain, habitué à toujours exciter des troubles à la mort d'un pontife. Les dépouilles mortelles d'Alexandre étant déposées dans l'Église de Saint-Pierre, tout le clergé et le peuple leur rendaient les honneurs funèbres, quand soudain s'éleva un cri universel

[1] *Istoria della Badia*. Tome I. p. 366.

qui proclamait pape l'archidiacre Hildebrand. On s'empare violemment de sa personne, on le couronne de la tiare, on le revêt d'une chappe rouge, et après l'avoir contraint de s'asseoir sur le siége de saint Pierre, on l'appelle Grégoire VIIe du nom.

» Lorsqu'il se vit élevé à une si haute dignité, Hildebrand qui, jusqu'alors avait joué un si grand zèle dans la direction de l'Eglise romaine, se sentit saisi tout à coup d'un trouble extrême, en envisageant les hommes et les tems au milieu desquels il avait à vivre, et l'Eglise, dont la garde lui était confiée. Ce zèle ardent qu'il eut toujours pour la gloire de Dieu ; cette haine qu'il portait à tout vice et à tout ce qui en avait l'apparence ; cette trempe indomptable d'esprit dans l'adversité, cette constance enfin, dans une sainte entreprise, qui dans d'autres auraient pu provoquer l'orgueil, étaient tempérés en lui et maîtrisés par une singulière humilité. C'était justement cette vertu qui grossissait à ses yeux les difficultés de sa charge, et lui diminuait la connaissance de ses propres forces ; en sorte qu'il lui semblait succomber sous le poids de son ministère, si les secours d'autrui ne lui venaient en aide. Dans ce trouble de son âme, il tourna sa pensée vers l'abbaye du Mont-Cassin, comme vers celle qui, par la science et la piété de ses moines, par la vertu de l'abbé Didier, présentait à l'Église un grand instrument de secours. Le corps abattu aussi par cette subite et inattendue élévation au pontificat, il écrivit donc à Didier cette lettre où, comme dans son âme, bien mieux que dans l'histoire, on apprendra à connaître le cœur du saint pontife :

« Il est mort, notre maître, le pape Alexandre ; sa mort est un » coup qui est retombé sur moi et qui, secouant violemment tous » mes membres, a troublé tout mon être (1073) ; car, dans cette » circonstance le peuple romain, contre son habitude, est demeuré » calme, et a remis en nos mains les rênes du Gouvernement, » montrant par là évidemment que c'est ici l'œuvre de la miséricorde divine. Ayant donc pris conseil, nous avons réglé qu'après » un jeûne de trois jours, après les litanies et les prières d'un grand » nombre de fidèles, rendues agréables par leurs aumônes, nous reposant sur le secours divin, nous staturions sur le meilleur parti à » prendre au sujet de l'élection d'un pontife romain. Mais voilà que » tout à coup, pendant que le corps de notre pape Alexandre était

» confié à la sépulture dans l'Église du Sauveur, il s'élève un grand » tumulte, un frémissement sourd. On se précipite sur moi comme en » furie, en sorte que je puis dire avec le prophète : *Je suis descendu » dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé. Je » me suis épuisé à force de crier ; j'en ai la gorge tout enrouée* » (Ps. 68). *La crainte et le tremblement m'ont saisi, et je me suis » vu couvert d'épaisses ténèbres* (Ps. 54). Mais, abattu sur ma » couche, accablé de fatigue, je ne puis en dire davantage, et je garde » le silence sur les angoises que j'éprouve. Vous donc par le Seigneur » tout puissant, je vous conjure d'inviter vos frères et vos fils en Jé- » sus-Christ à supplier tous ensemble pour moi notre Dieu ; en sorte » que la prière, qui aurait dû me délivrer du péril, me soutienne et » me défende du moins maintenant que j'y suis tombé. Quant à vous, » ne différez pas un seul instant de vous rendre auprès de nous ; vous » n'ignorez pas combien l'Église romaine a besoin de vous, et quelle » confiance elle a dans votre sagesse. Saluez de notre part l'impéra- » trice Agnès, et le vénérable Rainaud, évêque de Cuman, et con- » jurez-les en notre nom de nous donner à cette heure des preuves » de tout l'amour qu'ils nous ont porté. — Donné à Rome le XIe des » calendes de mai, la XIe indiction [1]. »

» Grégoire, à son entrée dans le Gouvernement de l'Église, s'applique par des procédés pleins de douceur, à ramener dans la bonne voie le roi Henri IV, et à raffermir dans son propre parti les Normands, sur l'appui desquels il pouvait compter, s'ils venaient à rompre ouvertement avec ce prince. Pour réussir dans ce projet, il se transporta cette même année au Mont-Cassin, et sachant quelle grande vénération les Normands, surtout ceux de Capoue, avaient pour l'abbé Didier, il voulut s'en faire accompagner pour s'aider de ses conseils et de ses démarches. A Bénévent et à Capoue, il reçut le serment de fidélité à saint Pierre du prince Landulphe VI et de Richard Ier. Grégoire désirait amener au même acte de soumission Robert Guiscard, ou plutôt obtenir de lui le renouvellement des promesses faites au pape Nicolas II ; mais Robert, fier de ses grandes conquêtes en

[1] Labbe, *Collect. Concilior.* Tom. XII p. 235. — *Epist.* Gregor. VII, lib. I. Ep. 1.

Sicile, refusa de prêter ce nouveau serment, comme aussi de recevoir du pontife l'investiture de la Calabre et de la Pouille. Après donc, que Grégoire eut vainement attendu à Capoue la soumission du prince normand, il revint dans le cœur de l'hiver au Mont-Cassin, ainsi qu'on l'apprend d'une lettre qu'il écrivit de San-Germano à Lanfranc, archevêque de Cantorbéry [1] ; et de là par la route de Terracine, il retourna à Rome.

» Pendant que Henri guerroyait contre les Saxons qui le tenaient dans une position difficile, Grégoire traitait doucement avec lui, dans l'espoir que la mansuétude papale et les périls de la guerre ramèneraient enfin l'esprit du monarque à de bons sentimens. En attendant il tenait un concile à Rome, où il fulmina de terribles anathèmes contre le concubinage et la simonie, et frappa d'excommunication Robert Guiscard qui refusait toujours de lui prêter obéissance [2] (1075). L'année suivante, il tint un autre synode, dans lequel fut confirmée l'excommunication lancée contre Robert, et où, pour la première fois on condamna solennellement les investitures des évêchés et des abbayes données par un prince laïque. Enfin, on était entré dans l'année 1076, année à jamais mémorable où éclata cet horrible conflit entre le sacerdoce et l'empire, c'est-à-dire entre le droit et la force, alors que de la victoire de l'un des deux combattans dépendaient les destinées des peuples ; le droit vainqueur, ils étaient affranchis du joug d'une grande puissance ; le droit vaincu, au contraire, ils restaient opprimés par elle. Les peuples et les monarques étaient unis par un contrat solennel que confirmaient le respect de la religion et la sainteté du serment. Dans les différens partis Dieu seul était juge, comme le témoin de ce contrat, et le souverain pontife, en son nom. Les princes en appelaient au pouvoir des armes ; les peuples, à Dieu, et Dieu par la bouche de son vicaire prononçait la sentence. Heureux tems, où le droit public, fondé sur l'éternelle base de la religion, n'était pas le jouet des révolutions effrénées des peuples, ou de certaine politique corrompue, qui ne vient point de Dieu et n'y retourne point !

» Henri, cependant était parvenu à plier les Saxons sous ses lois ; fier de ses succès il ne voulut plus rien ouïr de la part du ciel et des

[1] Labbe, tom. XII.

[2] Card. Arag. *Vita Gregorii* VII.

pontifes ; avec moins de retenue encore il se mit à vendre les bénéfices ecclésiastiques. Grégoire l'avertit doucement par des lettres, le menaca d'excommunication, lui envoya des légats ; mais lettres et ambassadeurs tout fut inutile. Devenu plus brutal que jamais, le monarque germain, dans un conciliabule d'évêques simoniaques, tenu à Worms, déclara follement le pape Grégoire déchu de son siége et chassé de l'Église. Alors, cessant tout ménagement envers un prince qui se ruait avec tant de force contre les fondemens du droit public, c'est-à-dire contre la religion ; Grégoire, alors comme chef de l'Église et comme juge établi d'un commun accord par les peuples et les souverains, déclara à son tour Henri IV excommunié, déchu du trône de Germanie, et ses sujets déliés de leur serment d'obéissance. Les princes d'Allemagne accueillirent favorablement la sentence du pape ; et déjà ils se disposaient à élire un nouveau roi, lorsque Henri, sous le poids de son excommunication, s'en vint en Italie pour amollir l'esprit de Grégoire, et rentrer en grace avec lui. Je ne parlerai point de ce sévère accueil, fait par le saint pontife au monarque allemand dans le château de Canossa, et qui est devenu le scandale de certains philosophes ou jansénistes, placés trop loin pour pouvoir découvrir les pensées de ce pape et de ce souverain. Je ne dirai pas non plus comment Henri, délié de l'excommunication, recommença plus misérablement sa révolte contre le pontife ; ces détails nous entraîneraient trop loin de notre abbaye. Disons seulement que les esprits du pape et du roi s'étant aigris de nouveau, la guerre se ralluma plus fortement entre l'empire et le sacerdoce ; or, tandis que Grégoire excommuniait Henri dans divers conciles, et que ce monarque consumait son tems sans profit contre Rodolphe de Souabe, élu roi à sa place par les princes de Germanie ; les peuples attendaient en suspens qu'il leur fût donné de voir à qui resterait la victoire.

» Pendant que l'Église était ainsi tourmentée par l'empereur Henri, l'abbaye du Mont-Cassin reposait en paix, gouvernée avec sagesse par Didier, et protégée par Richard, prince de Capoue. Toutefois ce doux repos dont jouissait le pieux abbé au milieu des siens, n'endormait point tellement son esprit sur les besoins généraux de l'Église, qu'il ne gémit à son tour sur ses malheurs imprévus, et ne fît quelques efforts pour la relever de ce poids d'infortunes qu'amassait sur elle la révolte du roi de Germanie.

» L'œil du pape Grégoire n'était point tourné seulement vers ceux qui remplissaient dignement leurs offices pour les fortifier dans leurs bonnes résolutions; il se dirigeait encore vers ceux qui, par leur sagesse ou l'élévation de leur rang, pouvaient secourir le vicaire du Christ. Les anathèmes des conciles commençaient à faire peu d'impression dans le cœur de Henri : outre les censures, il fallait donc employer les armes. La comtesse Mathilde soutenait, il est vrai, avec une mâle constance le rempart de la liberté papale; mais la Toscane seule était impuissante à tenir tête au monarque furieux; un autre bras voisin et plus fort était nécessaire : c'était justement celui de Robert Guiscard. En ces tems, le corps des pasteurs de l'Église était étroitement uni dans la conviction, que l'Eglise de Jésus-Christ devait s'affranchir du joug de l'empire et dominer sur lui; et tous, de concert, marchaient vers ce but, auquel les poussait le très-puissant Grégoire. Unique était la fin, multiple était la route pour l'atteindre; et chacun, dans la sienne, allait d'un pas rapide. Au milieu de ce magnifique déploiement des forces du pontificat, l'abbé et cardinal Didier eut encore un ministère à remplir : ce fut celui de manier les esprits des Normands, de les unir à Rome, de modérer l'ambition de leurs princes, afin qu'ils n'épuisassent point dans des guerres domestiques la vigueur dont ils avaient besoin pour résister au monarque allemand. Il fallait donc contenir le conquérant Robert, lui faire respecter le patrimoine de saint Pierre, et enfin, dans les périls de la papauté, amener les armées normandes à venir en aide au siége romain; mission difficile, soit à cause des victoires de Guiscard qui rendaient son esprit peu traitable, soit par suite d'un certain amour des Lombards, que l'abbé Didier, comme issu de leur sang, ne pouvait se défendre de ressentir de tems à autre dans son cœur, et qui ne lui permettait point de désirer l'agrandissement de la race normande aux dépens de la nation lombarde. Didier pourtant sut comprimer ses affections naturelles par les plus hautes pensées du triomphe de la puissance romaine.

Dom Luigi Tosti.

(Traduit par M. de Montrond.)

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n. 111 des *Annales de la Propagation de la Foi.*

1. *Mission de la Guinée.* Notice sur ce pays et la religion des habitans. La parole évangélique y est portée en 1500 et en 1634; mais ces missions prospèrent peu. Fondation de la société du *Sacré-Cœur de Marie*, pour la mission des noirs. Départ des missionnaires en 1843; six meurent des fièvres; un seul reste, c'est M. l'abbé Bessieux, qui va donner les nouvelles suivantes.

2. Lettre de M. *Bessieux*, datée de *Gabon*, 29 juin 1845, où il parle de l'état d'abjection de ces pauvres noirs. La mort de ses compagnons n'a point découragé le jeune prêtre. Il a déjà baptisé 32 enfants.

3. Lettre du *même*, datée de *Gabon*, 15 octobre 1845. Quelques progrès ont lieu dans la mission. Etablissement d'une école, dont les élèves font des progrès; superstitions des noirs; ils paraissent portés à écouter la parole évangélique.

4. Lettre du *même*, datée de *Gabon*, 18 octobre 1845. Détails sur leur genre de vie; courses dans les tribus ennemies des blancs; mais les noirs savent bien que le missionnaire ne fait ni commerce ni guerre; aussi il est bien reçu partout.

5. Lettre de M. l'abbé *Arragon*, datée de *Gorée*, 27 septembre 1845. Détails sur l'état de cette île, qui offre à peine une lieue de tour. Il y a 180 hommes de garnison; 100 négocians français, et plus de 5,000 noirs entassés les uns sur les autres; il y a à peu près 1200 catholiques. Triste état des noirs; visite au roi de Dakar; on lui demande la permission d'ouvrir une école gratuite; il fait quelques difficultés, montre un exemplaire du *Coran*, et finit par dire que les Chrétiens sont dans la bonne voie aussi bien que les Musulmans. Quant à l'école, il désire consulter son peuple.

6. Lettre du *même*, datée de *Gorée*, 5 septembre 1844. Réflexions sur le bien à faire dans la mission et les moyens à prendre pour y réussir. Détails sur les marabouts et leur *gris-gris*; l'aveuglement de ce peuple tient à son ignorance; les progrès de l'Evangile y sont proportionnés aux progrès de l'instruction. École établie à Dakar, où tous, Roi, prêtres et peuples, la voient avec plaisir. Leur école est très-fréquentée.

7. Lettre de M. *Briot*, datée de *Gorée*, octobre 1846. Détails sur le caractère et les dispositions des noirs, qui semblent murs pour l'Evangile.

8. *Mission du Levant.* Lettre de M. *Leleu*, datée de *Constantinople*, 14 septembre 1846. Détails sur la mission de Perse. Malgré toutes les contradictions, la Foi y fait des progrès; 40 nestoriens convertis. — Entreprise des Méthodistes pour convertir ces peuples; elle échoue complètement. — Il y a plus de 700 catholiques à Ourmiah. Le gouvernement persan est indifférent et laisse faire; 5 églises sont bâties, et un séminaire à Chosrova, pour y former un sacerdoce indigène. — C'est ici la dernière lettre de M. Leleu, mort depuis à peine âgé de 46 ans.

9. Lettre de M. *Rouge*, datée d'*Ourmiah* (Perse), 7 août 1846. Détails sur l'expulsion des Méthodistes; ils veulent prêcher la pure doctrine protestante, et alors les Nestoriens les renient et courent détruire leurs écoles. Puis quelques prêtres se sont convertis au catholicisme et le gouvernement se montre moins défavorable aux missionnaires.

10. Lettre de M. l'abbé *Hillereau*, datée de *Constantinople*, 20 nov. 1845. Description de Constantinople. — Scène de derviches tourneurs, — et de derviches hurleurs. Le missionnaire a peu d'espoir pour la conversion prochaine des Musulmans.

11. Lettre du P. *Bertrand*, datée de *Syra*, 4 avril 1845. Description de la route de Suez jusqu'à la Méditerannée.

12. *Mission du Texas.* Lettre de M. *Chanrion.* Voyage du Hâvre à la Nouvelle-Orléans et dans l'intérieur des Etats-Unis.

13. Départs de missionnaires.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 93. — Septembre 1847.

Polémique Philosophique.

LE FOURIÉRISME
DEVANT LE SIÈCLE.

Deuxième Article [1].

V. LA SOCIÉTÉ D'APRÈS FOURIER.

Constitution du phalanstère. — Divisions par âge. — Liberté des passions. — Mariage aboli. — Chasteté et impudicité également honorées. — Des travaux répugnans. — Démenti au principe d'attraction. — Point de propriété. etc.

La *partie sociale* du Fouriérisme est l'application de sa psycologie. Il faut organiser la société selon les principes que Fourier croit avoir découverts, afin que l'humanité terrestre puisse perfectionner sa planète et la mettre à même de fournir un *arôme* de *bon titre* au Soleil, ce qui, comme on l'a vu, est nécessaire à l'*implanation des comètes*, au complément du clavier sidéral et à la réalisation de l'harmonie universelle.

C'est donc d'après la classification des passions que la société doit être organisée, et ici revient la prétendue analogie musicale. Les caractères des hommes et des femmes doivent être combinés de telle sorte que chaque *groupe* représente une gamme *passionnelle* ar-

[1] Voir le 1er art. au n° précédent ci-dessus, p. 107.

faite et puisse produire, avec d'autres groupes, des modulations harmonieuses.

Les séries, qui sont l'ensemble de plusieurs groupes, sont aussi placées dans les rapports musicaux.

La phalange est la réunion de toutes les séries *passionnelles*, c'est-à-dire qu'elle doit être l'ensemble de tous les rapports où les individus peuvent se trouver placés successivement en se livrant à l'essor des douze passions.

Ainsi, l'unité de la société harmonienne est la *phalange*, la commune sociétaire. L'habitation de la phalange, c'est le *phalanstère*. Il faut, dit Fourier, 1500 personnes pour tenir au complet le clavier de 810 caractères. Voilà les divisions d'une phalange :

1. Bambins et bambines ;
2. Chérubins et chérubines ;
3. Séraphins et séraphines ;
4. Lycéens et lycéennes ;
5. Gymnasiens et gymnasiennes ;
6. Jouvenceaux et jouvencelles ;
7. Adolescens et adolescentes ;
8. Formés et formées ;
9. Athlétiques et athlétiques ;
10. Mûrissans et murissantes ;
11. Virils et viriles ;
12. Raffinés et raffinées ;
13. Tempérés et tempérées ;
14. Révérends et révérendes ;
15. Vénérables et vénérables ;
16. Patriarches et patriarches.

Fourier nous avertit que cette classification par les âges n'est que de parade.

Les séries en *exercice* sont déterminées par les attractions ; les personnes qui ont du goût pour une occupation usuelle se réunissent pour s'y livrer en commun. Les travaux agricoles, industriels, culinaires, domestiques, sont ainsi exécutés par les hommes et les femmes qui sont attirés par ces travaux. Chacun peut s'y livrer pendant un court espace de tems et passer d'une occupation à une autre, selon ses dispositions, trouvant en même tems dans l'engrenage des caractères et dans les passions *sensitives*, *affectives et mécanisantes*, des satisfactions suffisantes pour tous les besoins de l'âme. Chacun devant céder à toutes les attractions, Fourrier croit que l'ensemble de ces attractions empêchera l'immodération et les excès, ces passions

se limitant les unes par les autres et formant contre-poids dans la volonté.

L'ordre le plus parfait doit résulter, selon lui, de cette liberté. Il croit que les groupes d'amateurs de tulipes et les groupes d'amateurs de jacynthes entreront dans une rivalité qui fera contre-poids avec les passions que nous trouvons moins innocentes ; il pense que les cabales en faveur *des poires de beurré gris contre les poires de beurré blanc* suffiront à l'activité des esprits disposés à l'intrigue et les empêcheront de troubler la paix du phalanstère.

Cette théorie de la liberté des passions conduit nécessairement Fourier et son école à des conséquences dont la bizarrerie n'est que le moindre défaut. Obligé, non-seulement d'autoriser l'inconstance des goûts et des affections, mais de légitimer cette maladie de l'âme qui est une des notes de son clavier social, il la préconise dans ses effets les plus choquans pour la dignité humaine. La famille n'étant point la base de la société qu'il veut établir, on conçoit que le mariage ne soit pour lui ni un lien religieux, ni même un contrat civil : mais il autorise, dans les rapports des femmes et des hommes, une liberté qui blesse les sentimens intimes dont ces rapports sont la source. Il justifie les infidélités dans les unions formées sur la foi d'engagemens mutuels, détruisant ainsi l'identité de la parole et des actions. Au reste, cette identité ne saurait exister, puisque des êtres qui obéissent à leurs passions ne s'appartiennent pas et ne peuvent par conséquent disposer d'eux-mêmes.

Notre plume se refuse à analyser les solutions du Fouriérisme dans tout ce qui tient à ces sortes de relations ; bornons-nous à dire que cette partie si délicate de l'existence sociale est traitée dans les écrits du maître avec un cynisme qui révolte non-seulement la morale chrétienne, mais jusqu'à la pudeur naturelle.

Dans le système de Fourier, la pureté et l'impureté ne sont que des notes de musique ; il approuve l'une comme l'autre. Il organise un corps de *vestales* et de *vestels* pour satisfaire les idées de chasteté, et un corps de *bayadères* et de *bacchantes* pour répondre aux tendances contraires, plaçant au milieu de tout cela des séries de *céladons* et des *cours galantes*.

Il reste à savoir comment les idées de chasteté pourraient éclore au

milieu d'une société où les bayadères et les bacchantes sont en honneur, et surtout comment l'harmonie pourrait exister entre des séries si contraires. Il est évident que les vestales mépriseraient les bacchantes et que les bacchantes détesteraient les vestales ; le législateur qui se serait montré indifférent pour la chasteté et l'impudicité n'aurait sans doute ni l'estime ni la vénération des unes et des autres.

Au reste, l'amour de la chasteté n'est pas le seul mobile donné par Fourier à ce corps de vestales ; il leur offre la perspective d'être choisies pour épouses par les rois et les empereurs. Cette chance sera plus favorable qu'on ne croit ; car, en cas de stérilité, la première vestale n'aurait que le titre de *vice-épouse*, et le souverain s'adresserait à d'autres vestales jusqu'à ce qu'il en trouvât une qui lui donnât un héritier et pût porter le titre d'*épouse*, titre purement honorifique, comme on le pense bien.

C'est ainsi que Fourier et ses disciples croient résoudre la question de la liberté des passions dans les rapports des hommes et des femme ; mais il y a une autre difficulté qui ne tient pas moins au fond du système. Les séries libres peuvent suffire aux genres de travaux qui sont appelés *attrayans ;* mais il y en a d'autres qu'il appelle avec raison *répugnans*, et qui, dans nos cités, ne s'exécutent que par l'appât du salaire. Rien n'est plus surprenant que la manière dont Fourier croit avoir surmonté cette difficulté. Il charge de ces travaux une corporation d'enfans de neuf à quinze ans, qu'il nomme les *petites hordes*, et il leur assigne pour mobile un sentiment d'honneur, exalté jusqu'au délire, et les plus grandes prérogatives sociales. Il leur donne des chevaux nains, des costumes grotesques et étourdissans, et il a l'idée singulière de leur imposer *un argot* et ce qu'il nomme le *ton poissard ;* il les divise en *chenapans* et *chenapanes*, en *sacripans* et *sacripanes*, et par une incohérence d'idées difficile à comprendre, il les entoure du respect et de la déférence des autres séries.

Remarquons en passant que toutes ces inventions pour attirer dans ces fonctions utiles des êtres qui en seraient repoussés par la répugnance qu'elles inspirent est un démenti donné au principe d'attraction naturelle qui est la base du système ; car ici l'homme est obligé d'intervenir et de créer des attractions artificielles. Fourier n'est donc pas fondé à dire que l'ensemble de nos penchans doit suffire à tous les besoins sociaux quand on les laisse à leur libre essor.

Pour compléter cet aperçu de la *société harmonienne*, nous dirons que les enfans sont élevés en commun aux frais de la phalange, et qu'il y a pour les *poupons* et les *pouponnes* des séries de *bonnes* et de *berceuses* où passent les personnes qui ont cette vocation.

Tout ce travail sériaire est, comme on le pense bien, accompagné de chants et de danses, de décorations brillantes, de parfums et d'images variées, car il y a dans la phalange des ministres pour chacun des cinq sens ; on y voit même des cérémonies religieuses qui consistent à chanter des hymnes devant des autels élevés à des fondateurs de la société harmonienne, dont les bustes sont encensés.

La sollicitude du Fouriérisme pour les plaisirs sensuels s'étend jusque sur les animaux ; les petites hordes sont chargées de veiller à leur bien-être, et les troupeaux doivent être gardés par des bergers à cheval, aidés par des chiens de tête et des *chiens de police* ayant des grelots accordés en tierce.

L'hérédité des propriétés est conservée en principe dans le phalanstère ; mais comme il n'y a pas de mariage véritable, et par conséquent pas de famille, il est douteux que ce principe pût s'y conserver.

L'organisation politique est laissée dans une assez grande obscurité par Fourier et par son école. Il y est fait mention de hiérarchies aristocratiques et monarchiques très-étendues, mais nous n'avons rien trouvé qui nous expliquât la nature et les attributions de ces titulaires et les rapports où on a entendu les placer. Ainsi, nous voyons qu'il y a sur le globe harmonisé un *omniarque*, 3 *douzarques*, 12 *onzarques*, 48 *décarques* ou césars, 144 empereurs, 576 califes, 1728 rois, 6900 grands ducs, 20,000 ducs, 80,000 marquis, 250,000 comtes, 1 million de vicomtes et 3 millions de barons ; mais quelle autorité peuvent avoir ces dignitaires dans un état social où personne n'a d'autorité que sur soi-même ? Voilà ce qu'on ne nous dit pas.

VI. L'INDUSTRIE D'APRÈS FOURIER.

Association du capital, du travail et du talent. — Avantages de la vie en commun. — Tous ces principes n'appartiennent pas à Fourrier.

La *partie industrielle* du Fouriérisme se confond avec la partie socialiste, car la société harmonienne est un vaste atelier ; produire

est le but de la machine phalanstérienne et de tous les rouages engrenés dont elle se compose. Fourier a mis en avant une formule économique qui paraît fondamentale dans son école, et qu'on a admirée comme un principe nouveau et fécond. C'est l'association du capital, du travail et du talent. Cette formule n'est au fond que se qui se pratique dans toutes les industries qui sont fondées sur l'association du *capital* et du *travail ;* quant *au talent* que Fourier y fait entrer, c'est une innovation plus brillante que réelle, car le talent n'est autre chose que le travail [1].

L'idée des avantages de la vie en commun, sous le rapport de l'économie et du bien-être matériel, n'est pas non plus une découverte. Les communautés religieuses et les pensionnats sont fondés sur cette donnée. Mais la question était de savoir si on pourrait joindre aux avantages matériels de la vie en commun les satisfactions de la vie de famille, et si la paix, l'ordre et l'harmonie pourraient s'établir, hors de la pensée religieuse, dans une communauté d'hommes et de femmes. Le Fouriérisme a cru résoudre affirmativement cette question en laissant un libre et plein essor à toutes les passions des associés. Les inventeurs de cette solution seraient trop cruellement punis des atteintes qu'elle porte à la morale, si on les condamnait à vivre dans la société qu'ils ont rêvée.

VII. LA CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE PAR FOURIER.

Il généralise les crimes et défauts particuliers. — Il y substitue une théorie dont on n'a jamais vu la pratique. — C'est le fantastique qu'il donne pour du réel. — Erreur sur le principe de l'ordre social actuel. — La religion ne supprime pas les passions, elle les dirige. — Passions omises par Fourier. — De la repression. — Théorie chrétienne.

Le *partie critique* du Fouriérisme consiste à exagérer et à généraliser les crimes et les vices de la civilisation, et à les présenter

[1] Il n'y a de travail inintelligent que celui des machines, et l'ingénieur, qui fait construire et qui dirige ces machines, travaille comme l'ouvrier, quoiqu'il exerce d'autres talens. De tous tems on a tenu compte, dans les nations, des hiérarchies intellectuelles.

comme des conséquences de la morale et des institutions en vigueur ; tandis qu'ils ne sont en réalité que des infractions à la morale et des abus de ces institutions. Ainsi, selon Fourier, toutes les femmes et tous les hommes se livrent aux déréglemens de leurs sens, et l'honnêteté n'est qu'un masque ; la religion, l'honneur, le respect humain, ne sont des freins pour personne et ne font qu'ajouter l'hypocrisie à toutes les turpitudes dont la société est souillée. Au lieu d'attribuer à l'infirmité de la nature humaine ces fautes exceptionnelles, Fourier les attribue aux moralistes, qui, dit-il, ont créé le mal par leurs interdictions, et en comprimant les passions les forcent d'exercer leurs ravages dans les profondeurs du corps social. Selon lui, toutes les âmes sont en souffrance par suite de cette compression impuissante ; les faibles succombent sous le poids de ces chaînes, les forts se révoltent et les brisent.

A ces faits particuliers qu'il lui convient d'universaliser, il propose des hypothèses sur les heureux effets de son système, et comme ses idées n'ont pas eu d'application, il fait à la civilisation une guerre qu'elle ne peut lui faire. Dans ce combat de la théorie contre la pratique, on conçoit qu'il se donne facilement les avantages de la victoire.

Par une tactique aussi peu légitime, il suppose que l'état social fondé sur la famille est, comme celui qu'il rêve, le résultat d'un système d'invention humaine, et qui aurait été conçu *a priori*. Il nomme cet état social le *système morcelé* par opposition au *système sociétaire*. Il feint d'oublier que la civilisation est le résultat du travail progressif du genre humin, le produit de sa sagesse collective, éclairée par la révélation divine et par l'expérience, tandis que la société harmonienne est sortie tout entière de son cerveau, l'an du monde 5800, et n'a d'existence que dans l'imagination de ses adeptes.

Il est vrai que cette imagination si vive, donne des traits de réalité aux tableaux qu'elle nous présente, qu'elle peint les lieux, les habitans, les monumens de ce nouveau monde, comme si elle les voyait en effet ; qu'elle donne des noms propres aux harmoniens mis en scène dans les tableaux, et qu'il ne tient qu'à nous de partager les illusions que se font probablement les auteurs ; mais il est permis de croire que si cette société existait en chair et en os comme la société civilisée, nous y trouverions bien aussi quelques abus, quelques souf-

frances ; que les désordres, les conflits, les mécomptes inhérens à toutes les institutions humaines n'y seraient pas moins nombreux que dans le monde où nous vivons.

Le Fouriérisme n'a sans doute pas le privilége d'éviter dans ses œuvres ces erreurs législatives, qui dans l'application se traduisent en vices, en crimes et en scandades, et n'aurait-il à subir que cette loi de l'humanité qui veut que la théorie soit toujours plus belle que la pratique, c'en serait assez pour qu'il eût une part quelconque dans les illusions des novateurs, nous croyons que cette part serait immense; car dans un système fondé sur le libre essor de toutes les passions, la moindre faute de calcul entraînerait un désordre universel, et probablement la ruine de tout l'édifice social.

Continuons l'examen de la critique de Fourier ; il prétend que l'ordre social actuel est fondé *sur la compression des passions*. C'est une erreur : la religion chrétienne ne détruit pas les mouvemens de l'âme, mais elle les subordonne à la raison ; elle n'interdit pas les affections, mais elle les règle ; elle ne condamne aucune de nos facultés *sensitives* ou *affectives*, mais elle les dirige et les limite pour le plus grand bien de l'âme et du corps ; elle n'interdit que les excès et les écarts nuisibles en eux-mêmes qui dégradent l'intelligence en faisant d'elle l'instrument des sens, tandis qu'elle doit gouverner en reine le corps où elle est placée. Sans doute le mal s'introduit dans les sociétés les mieux policées, mais il vient précisément de ce qu'il y a des êtres trop faibles pour exercer ce gouvernement de la raison. Ces natures d'esprits se rencontreraient probablement dans les phalanstères comme dans nos cités, et elles y produiraient les mêmes désordres. Il se trouverait évidemment des hommes pour lesquels aucun genre de travail ne serait attrayant, et qui placeraient leurs délices dans le *far niente* des *lazaroni* ; d'autres caractères apporteraient dans la *passion cabaliste* l'impétuosité du sang et l'irascibilité des méridionaux. Tous les esprits ne s'arrêteraient pas à l'émulation pour faire prévaloir les produits de leur industrie sur ceux de leurs rivaux ; il y aurait bien aussi de la déloyauté dans les cabales, de l'insolence dans les succès, de la rancune dans les défaites.

Outre ces vices inhérens à la nature humaine et qui seraient rebelles à toute espèce de règle, il y en aurait d'autres qui ne pourraient manquer

de naître dans l'œuvre du Fouriérisme, parce que le maître n'a pas tenu compte des passions qui les produisent. Nous avons vu que la colère, l'avarice, l'envie ne figuraient pas dans sa psychologie. Il prétend qu'elles sont propres à *l'ordre subversif*, qui lui-même est le résultat de la civilisation ; mais ce n'est là qu'une assertion, et la réflexion nous conduit à reconnaître qu'elles ont leur source dans la nature même de l'homme.

S'il y a des passions omises par Fourier, il en est d'autres dont il a méconnu les véritables effets. Il paraît s'être mépris sur l'objet des passions *affectives*. Il croit que les hommes, attirés par leur penchant vers les relations amoureuses, pourront se livrer à cet attrait sans se trouver jamais en conflit. Mais l'objet de ces penchans ne sera pas la femme en général, ce sera telle femme qui pourra ne pas éprouver d'attraction pour son poursuivant et donner la préférence à un autre amant. Croit-on que cette préférence n'excitera ni jalousie, ni injustice, et qu'on ne verra pas, par là, entrer dans le monde *harmonien* les tourmens, les contentions, les violences, les crimes qui, dans la société actuelle, sont pour Fourier des argumens si terribles contre la civilisation.

Ce qui autorise à croire que l'harmonie ne naîtra pas dans le phalanstère par la seule force des *gammes passionnelles* et *des accords de séries*, c'est qu'on trouve dans les ouvrages de Fourier quelques allusions à des délits qui seraient commis, à des jugemens rendus contre les délinquans, ce qui suppose des interdictions et des lois pénales. Ainsi, il nous dit que les personnes « qui se rendraient cou-» pables de mauvais traitemens contre les animaux, se verraient tra-» duites devant un tribunal d'enfans comme inférieurs en raison aux » enfans mêmes. » Il y a donc des attractions qui échappent aux claviers passionnels, et auxquelles on ne doit pas céder? Cela va loin, et nous pouvons voir apparaître dans la société nouvelle les juges, les avocats, les prisons et même les bourreaux, car s'il y a place pour le mal dans le système, il y a place pour la répression.

La partie critique du Fouriérisme tire donc son principal avantage du défaut d'application de la théorie sociétaire ; si cette théorie était réalisée, elle serait bien vite ruinée par ses effets, et s'il était possible d'exposer dans un grand ouvrage la théorie de la civilisation chrétienne,

celle de l'école sociétaire n'en supporterait pas le parallèle. Rien ne serait plus magnifique, en effet, que cet ordre social où tout est réglé pour que l'homme puisse se développer dans le bien jusqu'à s'approcher de l'être infini, qui est la perfection même, où tout est calculé pour la plus grande dignité de notre espèce; où toutes nos facultés sont en exercice et en équilibre; où les innombrables rapports des membres du corps social sont déterminés avec des garanties pour les faibles; où les droits et les devoirs de toutes les classes sont combinés avec tant de sagesse; où le génie et le talent peuvent enfanter tant de merveilles! Cette théorie, disons-nous, exciterait une admiration enthousiaste si on cachait les vices et les abus qu'elle combat sans pouvoir les détruire. Arguer de ces vices pour la condamner au nom d'une autre théorie qui n'a pas d'application, c'est un système de critique trop commode pour être fort.

VIII. OBJECTIONS CONTRE LES BASES MÊMES DU SYSTÈME DE FOURIER.

Il est fondé sur une analogie mal comprise. — L'attraction n'est pas la loi du monde moral. — Point d'analogie entre les passions et la musique. — Fausseté historique de l'état sauvage, premier départ du système de Fourier. — Ce n'est pas lui qui a découvert la science sociale. — Le fouriérisme n'est qu'une erreur d'imagination

Nous avons analysé le Fouriérisme dans ses six parties principales; il nous reste à présenter des *objections qui s'élèvent contre les bases mêmes du système.*

Nous parlerons d'abord de l'idée d'*analogie* qui joue un si grand rôle dans la coordination du mécanisme sociétaire. Cette idée d'analogie est elle-même basée sur le principe de l'unité de Dieu, c'est-à-dire que selon Fourier, Dieu étant UN, il doit n'avoir qu'une loi pour régir le monde matériel et le monde des intelligences, en sorte qu'il suffit à la science humaine de connaître la loi du monde spirituel, et non-seulement cette loi, mais ses effets, qui doivent être les mêmes dans les deux applications.

D'abord nous dirons que, selon Fourier, Dieu n'est plus UN il est trois. Car sa Trinité ne saurait se réduire à l'unité. Mais passons sur cette inconséquence que nous avons signalée plus haut.

Quant à l'unité de la loi, nous dirons qu'elle n'est nullement déduite de l'unité de Dieu, car, de ce que Dieu est un, il ne s'ensuit pas qu'il n'aurait pas des lois diverses pour des ordres divers de phénomènes. Si le raisonnement de Fourier était juste, il n'y aurait pas plusieurs phénomènes : il n'y en aurait qu'un seul.

L'unité n'exclut pas la diversité, elle la suppose, au contraire; et la diversité n'existant que par des différences, les différences que nous remarquons entre les phénomènes physiques et les phénomènes psycologiques doivent se retrouver dans les lois qui les régissent, car rien ne se manifeste dans l'effet qui ne soit dans la cause.

Ainsi, l'analogie, comme principe certain de connaissance, est détruite dans sa base, puisqu'elle repose sur une erreur de logique et de fait. On ne peut donc, par analogie, conclure, de ce que l'*attraction* est la loi du monde physique, que cette loi régit également le monde moral. Il est bien vrai qu'il y a certains mouvemens de nos âmes produits par l'attraction ; mais il y en a d'autres, tels que la colère, le désespoir, la jalousie, qui appartiennent à une autre cause, et la loi d'attraction serait-elle la seule, il faudrait encore tenir compte, pour apprécier ses effets, de la différence du sujet qui la subit. Ainsi, cette loi n'agit certainement pas sur les êtres intelligens de la même manière qu'elle agit sur les êtres matériels. Les corps bruts attirés subissent cet attrait sans résistance, puisqu'ils sont à l'état passif; mais les âmes humaines qui sont à l'état actif ont besoin d'une délibération et d'un acte de volonté pour passer à cet état passif à l'égard de ce qui les attire. De plus, pour les corps matériels, l'attraction est toujours une cause simple, tandis que pour les êtres intelligens il peut y avoir plusieurs attractions en sens divers, et, par conséquent, des complications sans nombre. L'analogie n'existe donc pas dans les effets, et par conséquent, elle n'existe pas identiquement dans la loi elle-même.

Suivons cette donnée dans son application à la musique, qui tient aussi une grande place dans le système fouriériste.

Et d'abord, il faut remarquer une dérogation fondamentale à celle de l'analogie que Fourier croit universelle, car la loi d'attraction n'a pas de rapports reconnus, ni même supposables, avec les sons qui sont le produit des vibrations des corps. Il y a deux choses à distin-

guer dans la musique, les rapports mathématiques des sons entre eux, rapports déterminés, invariables, éternels (car les lois mathématiques sont éternelles quand on les examine indépendamment de leur application), et l'exécution musicale, qui consiste dans l'application qu'un être libre fait de ces lois. Maintenant, que les passions soient placées dans des rapports pareils à ceux des sons, qu'elles puissent donner lieu aux mêmes accords, c'est une première question qui, dans les écrits de Fourier, est restée à l'état d'hypothèse ; mais cette hypothèse serait-elle aussi vraie qu'elle nous paraît fausse, il restera encore à savoir si dans l'application il y aurait une analogie possible entre les *passions* et la *musique*.

Fourier parle sans cesse d'un *clavier* passionnel. Mais qu'est-ce qu'un clavier ? C'est un ensemble de notes à l'état de puissance et non à l'état d'action. Un clavier d'orgues resterait muet s'il n'était touché par la main du musicien ; en est-il de même du clavier passionnel ? Non, sans doute. Dans le système de Fourier, les passions, classées par séries, doivent agir d'elles-mêmes, entraînant les volontés qu'elles sollicitent, et l'harmonie sociale doit résulter de leurs accords. Non-seulement nous ne voyons pas dans ce système le musicien exécutant, mais ce système exclut cette action d'un homme sur les passions d'une phalange; car cet homme serait la seule intelligence libre, puisqu'elle serait la seule en acte, tandis que toutes les autres seraient à l'état passif. Un clavier musical est un clavier qui a besoin, pour rendre des sons, d'être touché ; un clavier passionnel doit se mouvoir de lui-même. Il y a là une absence complète d'analogie.

Autre réflexion : les sons ne rendent des accords que parce qu'ils ne peuvent varier, étant tous simples et purs ; en est-il de même des passions, qui dépendent plus ou moins d'une volonté libre et variable ? Si donc nous supposions qu'un philosophe fouriériste voulût exécuter une symphonie passionnelle sur le clavier d'une phalange, croit-on que les notes vivantes touchées par lui rendraient avec une justesse parfaite les idées musicales de l'exécutant? Nous craignons fort qu'au lieu de la symphonie cherchée il n'obtînt, malgré sa science, qu'une cacophonie véritable.

La main de l'accordeur est nécessaire dans le piano pour mainte-

nir la justesse des sons. Dans le clavier passionnel, l'œuvre de l'accordeur mettrait sa patience à de grandes épreuves. On peut, en effet, modifier un son en allongeant ou en raccourcissant une corde· mais quel moyen employer quand il s'agit des passions qui se présentent dans les individus avec des variétés d'énergie, avec une diversité d'actions et des caprices imprévus qui naissent de la liberté des intelligences et de la subtile mobilité de l'esprit ?

L'énergie des sons dépend de la volonté de l'exécutant ; cette volonté est le principe actif qui produit le phénomène de mélodie et d'harmonie ; mais l'énergie de la passion est indépendante du philosophe fouriériste, elle l'est même de la volonté du sujet en qui cette passion se manifeste ; car la théorie de Fourier suppose l'obéissance absolue du sujet au mouvement intérieur qui l'attire vers un objet. De plus, la nature ou la volonté de cet objet, quand c'est un être intelligent, influe toujours sur l'intensité de la passion qu'il excite ; cela se trouve-t-il dans le son !

Concluons donc, qu'autant il est facile à un musicien de connaître la valeur musicale d'un son et la note que rend chaque touche d'un clavier, autant il est difficile à un philosophe de connaître le caractère d'un homme et les bornes que la raison de cet homme mettra aux entraînemens de son esprit, de son cœur et de ses sens. On voit que l'analogie musicale de Fourier ne résiste pas à la réflexion.

Nous ne finirions pas si nous voulions examiner tous les autres principes de Fourier qui choquent la raison et la logique. Disons cependant quelque chose d'un autre point fondamental de son système. Pour lier autant que possible son invention à la tradition des progrès humanitaires, il admet trois états successifs par lesquels l'humanité a dû passer avant d'arriver à l'état d'harmonie, qui, selon lui, est sa destinée finale : l'état *sauvage*, l'état *barbare* et l'état *civilisé*. Mais il est impossible de ne pas voir que chacun de ces états est le développement du précédent ; l'état civilisé y est le perfectionnement de l'état sauvage.

On conçoit, en outre, que la civilisation actuelle peut se perfectionner indéfiniment sans sortir des principes qui l'ont produite ; mais l'état harmonieux du Fouriérisme appartient-il à cette tradition d'efforts et de progrès qui constitue l'unité de la destinée humaine ?

Il est évident, au contraire, qu'il est imaginé en dehors de ses traditions; qu'il appartient à d'autres principes, et qu'il constituerait un autre ordre de faits sociaux sans aucune relation avec le présent, dont il exigerait la destruction préalable. Or, faut-il supposer que le genre humain eût attendu 5800 et tant d'années pour commencer à se mettre en rapport avec ses destinées finales? Si les véritables principes de son existence sociale étaient en germe dans l'humanité, comment ces germes seraient-ils restés stériles jusqu'à l'époque où nous vivons; et s'ils n'y étaient pas, comment y seraient-ils venus de nos jours? Comment Dieu, qui, selon le principe de Loke, *a créé l'homme pour être une créature sociable*, n'aurait-il pas mis en lui dès le commencement le principe de cette sociabilité? La civilisation est sortie du fonds même de l'humanité. Le système harmonien est sorti de l'imagination de Fourier : ce sont là deux faits qu'il faut maintenir.

Un des argumens favoris des fouriéristes, c'est de nous dire : Puisque les passions humaines ne vont pas, dans leurs plus grands débordemens, jusqu'à détruire l'ordre universel, il faut bien admettre que Dieu les a combinées de telle sorte que leurs discordances sont neutralisées.... Cela est vrai; mais la seule conclusion à tirer de ce fait, c'est que Dieu, dans son infinie sagesse, fait concourir à ses desseins cachés l'action libre de tous les esprits; et si le monde, tel qu'il est, présente l'accord supérieur des passions humaines et leur concours pour produire l'ordre universel, il n'y a nul besoin d'une nouvelle organisation sociale pour atteindre un but qu'on reconnaîtrait réalisé.

Il ne nous reste plus qu'à faire justice de la prétention des fouriéristes à posséder la *science sociale*, découverte, disent-ils, par leur maître, comme Newton a découvert le système du monde.

Toute science se compose de principes et de faits. Le système de Fourier n'a ni l'une ni l'autre de ces conditions : nous croyons avoir prouvé que ses principes sont faux; quant aux faits, il n'a pour lui ni les faits astronomiques ni les faits sociaux. Ainsi, pour faire cadrer notre tourbillon planétaire avec son système d'analogie musicale, il est obligé de faire passer des planètes aux fonctions de satellites; et quand une note manque à son clavier sidéral, il nous dit que la planète qui doit représenter cette note n'est pas encore découverte, mais

que son existence est indubitable, parce que, sans elle, la gamme ne serait pas complète. « Si cette gamme, dit-il, n'est pas terminée, » c'est que notre univers étant très-jeune, très-imparfait, il ne four- » nit pas encore les hautes espèces nécessaires à compléter une oc- » tave de degrés planétaires. » Ainsi, au lieu de se servir des faits de la science astronomique pour étayer le système fouriériste, on se sert du système fouriériste pour supposer des faits astronomiques que le télescope ne nous donne pas!

Quant aux faits sociaux, la preuve qu'on n'en possède pas se trouve dans les efforts mêmes du Fouriérisme pour obtenir qu'on lui donne une commune à organiser selon son système, c'est-à-dire pour obtenir des faits à l'appui des imaginations du maître.

Mais comment supposer qu'un gouvernement quelconque livrera des âmes humaines à une secte de philosophes pour l'expérience d'un système qui ne repose que sur des hypothèses? Personne au monde n'a un pareil droit. Il ne faut que 810 personnes pour créer une phalange à plein essor : ne se trouve-t-il pas aujourd'hui, après l'accroissement que la secte paraît avoir pris dans les deux hémisphères, 810 personnes qui aient assez de foi dans les idées qu'elles défendent pour en commencer elles-mêmes l'application? Il nous semble que ce serait là le dernier et le plus fort des argumens contre ce système.

Le Fouriérisme n'est donc pas *la science sociale* : ce n'est pas même *une science sociale*. Qu'est-ce donc? Nous avons peut-être le droit de le dire, après l'étude sérieuse et consciencieuse que nous avons faite des écrits de Fourier et de ceux de ses disciples. Le fouriérisme est une *œuvre d'imagination* enfantée par un homme d'esprit qui, comme il le dit lui-même, fut étranger à toutes les sciences. Cette œuvre ne repose que sur de faux principes et sur de folles hypothèses. S'ensuit-il que tout soit perdu pour la société dans les travaux de tant d'hommes de talent et de conscience qui se sont livrés à la propagation et à la défense de ce système? Non, sans doute : les institutions, les lois et les mœurs ont été l'objet de beaucoup de critiques dont la civilisation fera bien de profiter; et dans les efforts qui ont été tentés pour organiser le travail sociétaire, beaucoup de questions utiles ont été posées, beaucoup de mystères jusqu'alors inconnus ont été pénétrés. Il est arrivé, enfin, ce qui arrive toujours quand

l'esprit humain est vivement sollicité par de belles questions philosophiques et sociales : la lumière agitée sur l'universalité des destinées humaines en a éclairé toutes les profondeurs.

IX. HISTOIRE DU FOURIÉRISME.

Organes de la secte.—Ils évitent prudemment de parler de leur système religieux ou moral. — Tentatives de réalisation toutes échouées.— Ecrivains de la secte.

Disons un mot maintenant de l'*histoire de cette école*. Depuis la mort du maître, arrivée en 1837, jusqu'au jour où nous écrivons, le Fouriérisme a été en progrès, grâce au talent et à la sagesse des principaux disciples qui ont su présenter au siècle le côté économiste du système, et tenir en réserve ce qu'il y avait de trop hardi dans les déductions de l'inventeur. Les gens d'esprit qui président à la rédaction de la *Démocratie pacifique*, principal organe de la secte, ont su éviter *autant que possible* tout ce qui pouvait porter atteinte à la morale publique et à la religion ; ils ont ménagé ainsi cette civilisation dont ils sont sortis, et à laquelle ils confient encore le bonheur de leurs enfans et la gloire de leur patrie. La même justice doit être rendue aux écrivains de la *Phalange*, qui, peut-être, de tous les recueils périodiques, est celui qui remue le plus d'idées, en philosophie, en linguistique et en économie politique.

Toute l'école a prodigieusement écrit, et partout elle montre de la bonne foi, du talent et du bon goût; pourquoi ne dirions-nous pas qu'elle fait preuve d'un grand courage? On sait qu'il en faut beaucoup en France pour soutenir un système qui, sur tant de points, peut donner prise au ridicule.

Outre la propagation par la presse, le Fouriérisme a ses missionnaires qu'il envoie dans les provinces de France et même dans les pays étrangers. MM. Considérant et Hennequin paraissent avoir obtenu de nombreux applaudissemens dans toutes les villes où ils ont exposé leurs idées; ces marques de faveur s'appliquaient-elles à la doctrine ou au talent des apôtres? c'est ce que nous ne pouvons décider.

Plusieurs tentatives d'application ont été faites depuis celle qui fut

commencée à Condé sous Noireau, du vivant de Fourier; nous savons qu'elles ont échoué; mais les journaux de la secte ayant gardé le silence sur ces essais et leurs résultats, nous ne pouvons en parler que pour mémoire. Malgré la prudente discrétion qui règne parmi les adeptes sur les affaires intérieures de l'école, plusieurs divisions assez graves ont été livrées au public. Un écrivain fouriériste, qui est aussi un homme d'esprit, M. Daurio, a publié, en 1841, un petit écrit où les directeurs du Fouriérisme sont attaqués avec vigueur; on leur reproche de s'endormir dans les *douceurs civilisées* de la position qu'ils se sont faite, et d'avoir transigé sur plusieurs points avec les principes de l'école. Il est vrai que M Daurio signale dans cet écrit les vices organiques de la doctrine du maître; c'est donc probablement un fouriériste désabusé qui, comme Clovis, brise les idoles qu'il a glorifiées. On a aussi parlé dans le monde d'un schisme qui existerait entre M. Considérant et le poète-apôtre Jean Journet. Il est probable que la cause de cette rupture tient aussi à l'impatience des zélés, qui partout supportent difficilement la temporisation des sages.

Jusqu'à quel point ces dissidences entament-elles la vitalité de la secte? Nous ne le savons pas; mais nous croyons que ceux qui servent le mieux son intérêt d'existence sont ceux qui retardent la réalisation de sa doctrine; car elle ne survivrait probablement pas à l'expérience qui en serait faite.

Outre MM. Considérant et Hennequin, dont nous avons déjà parlé, le Fouriérisme compte parmi ses plus brillans défenseurs MM. Cantagrel, Doherti, Pellarin, Alex. Weill, Bénézu, Langlet, de Nerval, Laverdant, etc. Il a pour poètes MM. Leconte de Lisle et Jean Journet. C'est une réunion de talens plus grande qu'il ne faudrait pour le faire triompher s'il avait pour lui ce qui est nécessaire au succès final de toutes les écoles: la vérité.

H. DE LOURDOUEIX.

Polémique Scientifique.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES

TRAVAUX DE M. DE BUNSEN, DE LEPSIUS

ET SUR L'ANALYSE QU'EN A DONNÉE M. LE Vte DE ROUGÉ.

A M. le Rédacteur, propriétaire des *Annales de philosophie chrétienne.*

MONSIEUR,

Vous avez rendu un service réel à tous ceux qui s'occupent des études asiatiques, et, en particulier, aux ecclésiastiques qui lisent votre savant recueil, en y insérant l'analyse, donnée par M. le vicomte de Rougé, des savans travaux de MM. de Bunsen et Lepsius.

Dans beaucoup trop de séminaires, en effet, on lit encore le livre si savamment rempli d'erreurs, qu'on a réimprimé assez récemment à Besançon, et qu'avait composé l'excellent abbé *Guérin du Rocher;* tandis qu'on ferait mieux d'y étudier la très bonne réfutation de *Manéthon*, donnée par Mgr de *Bovet*, ancien archevêque de Toulouse[1].

Ce docte prélat sentait, pour la Bible, le danger des théories fausses, établies dès ce moment, par M. *Champollion*, sur l'âge infiniment reculé des monumens d'Égypte.

Et M. le baron *Cuvier*, bien que protestant, sentait aussi ce dan-

[1] Voir le compte que nous avons rendu de cet ouvrage intitulé : *Histoire des derniers Pharaons et des premiers rois de Perse selon Hérodote, lirée des livres prophétiques et des livres d'Esther*, dans nos *Annales*, t. XIII, p. 258 (1re série.)

ger ; car, même avant les découvertes de messieurs *Young* et *Champollion*, il avait combattu, dans son immortel ouvrage sur les *Révolutions de la surface de la Terre*, ces listes absurdes de *Manéthon*, où l'on voit 72 rois, par exemple, régner pendant un jour chacun, c'est-à-dire 72 jours !!!

Je ne sache pas que l'on ait encore retrouvé à *Abydos* la liste précise de ces 72 rois, et quand on l'aura rétablie, alors je me réserve de discuter si ces rois, au règne d'un seul jour, ne sont pas analogues aux 72 *Héous* 候, des calendriers chinois, qui embrassent chacun une période de 5 jours, et qui, dédoublés, ont engendré les 36 *décans* des Egyptiens.

Déjà, *Dupuis* lui même, dans son *Mémoire explicatif du zodiaque*, a développé une idée analogue; et ses rapprochemens des noms des décans avec ceux des rois du canon précieux d'*Ératosthène* ne sont pas, à beaucoup près, dignes de mépris.

Mais *Dupuis* n'avait pu approfondir l'histoire de la Chine, qui lui aurait montré que tout n'était pas fable dans *Ératosthène*, et cette connais-ance de la chronologie chinoise manque aussi à M. *Champollion*, à messieurs *Lepsius* et de *Bunsen*, et même, je le crains un peu, à votre savant collaborateur M. de *Rougé*.

Il ne suffit pas, en effet, de montrer, comme *Guérin du Rocher*, et par des étymologies hébraïques, que toute l'histoire de *Sésostris* est celle de *Jacob ;* car alors, il faudrait admettre que l'*obélisque de Louxor*, amené à Paris, et qui est du tems de *Sésostris*, lui servait de houlette!!!

Il ne suffit pas non plus de citer les monumens de *Thèbes* et de la *Nubie*, dûs à *Sésostris*, et avant lui au célèbre *Osymandias*, pour établir que les listes de *Manéthon* sont exactes.

C'est M. de Rougé lui-même qui avoue[1] que le nom du père de *Ramsès* ou *Sésostris* a été lu par Champollion d'abord *Ousirei*, puis *Mandouei*, puis *Menepthah* Ier, et enfin, en ce moment, doit être reconnu dans le nom de *Séthos*, découvert par M. Lenormand, et qui serait son véritable nom.

De ces quatre noms d'un même roi, père de *Sésostris* (qui en a

[1] Voir notre n° de juin t. xv p. 436.

lui-même plusieurs), Manéthon et ses ineptes copistes ont pu faire des rois distincts, et enfler leurs listes ridicules; mais le docte *Ératosthène* ne croyait pas à leurs fables sur *Apis* et d'autres rois analogues; et quand on trouve dans son canon des noms de décans divinisés, il est tout simple qu'il en soit ainsi, puisque la dynastie des *Changs* 殷, dont l'histoire véritablement égyptienne authentique et claire a été emportée en Chine, offre aussi, *pour la même époque*, des noms de rois tous tirés des noms des 10 *kans* 干 chinois, ou des *décans* égyptiens.

L'illustre docteur *Young*, encyclopédie vivante, dans son *Supplément à l'encyclopédie d'Édimbourg*, qui me fut apporté de sa part par M. Arago, mon ancien condisciple et mon collègue alors dans l'état-major de l'école polytechnique, n'admettait pas qu'avant le *Pharaon de Joseph* l'Egypte eût jeté aucun éclat.

Il se fondait sans doute sur les paroles de Moyse, qui, certainement, connaissait bien l'Egypte et toute son histoire, et qui nous montre *Joseph* d'origine sémitique et chaldéenne, éclairant de ses lumières le roi puissant sous lequel arrivent les sept années de famine.

Joseph faisait ouvrir le célèbre canal du Fayoum, qui porte encore son nom, et il le faisait à l'imitation du canal royal de la *Chaldée*, dont avaient pu lui parler ses pères.

Il faisait en Egypte, où végétaient ces petits rois qu'y trouve *Abraham*, et dont les noms aussi sont conservés dans les livres emportés en Chine beaucoup plus tard, ce qu'avait fait *Sémiramis*, en Assyrie, où tous les grands monumens portent son nom; ce que fit plus tard César dans les Gaules : il apportait une civilisation éclairée et forte dans cette vallée étroite du Nil, à peine desséchée et formée alors.

Ce sont ces grandes vues, indépendamment des recherches profondes de M. *Deluc* et de celles non moins admirables de M. *Cuvier*, sur l'époque toute récente où l'homme a été placé sur la terre, qui entraînaient les convictions du célèbre docteur *Young*.

Avec M. Cuvier et Deluc, il croyait que l'homme n'avait pu être déposé sur la terre plus de 4 ou 5,000 ans avant notre ère, et M. de Rougé, sans tenir compte de leurs discussions savantes sur les attéris-

semens, les fleuves, les éboulemens des montagnes, la formation de la couche végétale dans les steppes de Hollande et du nord de l'Europe, trouve que M. de *Bunsen* assigne à *Menès* une date beaucoup trop basse, en le mettant près de 4,000 ans avant notre ère; c'est-à-dire, suivant Mrs Cuvier et Deluc, à l'époque d'*Adam*.

Parce qu'un *Caïnan* a été intercalé dans les listes des patriarches après le déluge, M. de *Rougé* croit qu'on pourrait en intercaler des centaines d'autres.

La Bible admet partout 70 à 72 générations d'*Adam* à *Jésus-Christ*. L'histoire de Chine bien comprise, et qui ne commence qu'à *Hoang-ty* ou *Adam*, dans *Sse-ma-tsien*, l'Hérodote des Chinois, n'en admet pas davantage, et bien qu'elle ne contienne nullement l'histoire de la Chine, mais celle de l'antique Perse des *Cayaniens*, de l'Egypte sous les *Pharaons* et de l'Assyrie sous les *Sardanapales*, elle n'en est pas moins admise comme positive par tous les bons esprits.

Comment donc les défenseurs de *Manéthon* pourront-ils persuader que, d'*Adam* jusqu'à *Alexandre*, on avait vu régner en Egypte plus de 200 générations de rois de père en fils?

On avoue que les nombres d'année ne signifient presque rien, et sont altérés par *Manéthon;* mais alors il faut compter les générations, et il me semble qu'en Égypte elles étaient de 20 ans, comme en Chaldée, comme en Chine, si toutefois des Chinois civilisés existaient alors.

Je vois dans Diodore qu'*Osymandias* allait punir les révoltés de *Bactriane;* je vois à *Ipsamboul* des Mongols à vêtemens de soie ou d'indienne aux vives couleurs, à chariots, et à longues mèches de cheveux ou queue à la Tartare, combattus et défaits par *Sésostris*.

Les listes des rois égyptiens, depuis *Joseph*, ont donc dû être connues parfaitement en *Bactriane*, c'est-à-dire aux portes de la Chine, et y être portées en hiéroglyphes, et y être conservées.

Aussi, dès 1826, j'affirmais, et j'affirme encore, que le roi *Vou* 武-*ting* 丁, ou le *guerrier viril*, des listes de la Chine, n'était autre que *Sésostris;* et que le roi *Tay* 大-*vou* 戊, ou à la *grande hache*, n'était autre qu'*Osymandias*.

Je me bornais à des indications très-rapides, mais je supposais qu'en me lisant on lisait aussi la Bible, et le Chou-king, et Hérodote, *qui donne les grandes pyramides comme modernes*, et Diodore, et Justin, qui met vers le *plateau de Pamer*[1] les premiers hommes après le déluge, et M. Cuvier, qui, par une discussion approfondie, avait montré que la terre était de formation très-antique, mais l'homme tout-à-fait moderne, et qui, malgré de doctes missionnaires, avait admis que le déluge d'*Yao* était celui de Noé.

On me voyait nier des empires, en Chine, sous les *Hia*, les *Changs* et les *Tcheou;* et on m'objectait la célèbre éclipse, citée dans le Chou-king, sous *Tchong-kang*, et à tort admise par le célèbre P. Gaubil; mais je la niais cette éclipse, et M. Biot, dont je réfuterai bientôt les théories spécieuses sur le *Rhamesseum*, l'ayant fait calculer avec nos tables actuelles de la lune, a été obligé de cesser de la citer, puisque cette prétendue *éclipse de soleil* serait arrivée pendant *la nuit* en Chine, chose très-extraordinaire, on en conviendra.

On pourra bientôt voir sur l'Inde des résultats analogues, établis par le docte abbé *Guérin*, dans un livre sur l'*Astronomie indienne* tirée des livres indiens, qui s'imprime à l'imprimerie royale d'après l'approbation de M. *Arago*.

Dans l'Inde aussi existent des rois en nombre immense; les uns fils du Soleil, les autres fils de la Lune : listes analogues à celles de Manéthon. Dans sa savante traduction de l'*Histoire du Cachemire*, l'ingénieux capitaine Troyer a prétendu justifier ces listes sans fin des Indiens; mais *Anquetil*, dans *Bernouilly*, a déjà discuté ces listes et les a réfutées.

Manéthon a fait ce qu'ont fait les brahmanes menteurs de l'Inde, et la critique européenne doit faire justice de toutes ces fables, et se servir pour cela des livres emportés en Chine, et qui ont conservé la forme hiéroglyphique des briques de Babylone et des obélisques égyptiens.

Moyse, inspiré de dieu, a, le premier peut-être, écrit l'histoire sous forme alphabétique; mais il lisait aussi les hiéroglyphes égyp-

[1] Voir sur ce *plateau de Pamer* une dissertation de M. de Paravey dans notre t. xv p. 245 (2e série).

tiens, et ne leur attribuait pas des époques absurdes et contredites par l'état de la terre et des populations ses contemporaines : on peut consulter *Newton* à cet égard [1].

On veut une Egypte puissante, plus de 4,000 ans avant notre ère, et nous voyons cependant sous *Abraham*, l'aïeul de Joseph, un roi d'Élam, *Chohorladomor*, venir *aux confins de l'Égypte* pour punir les révoltés de *Sodome* et de *Gomorrhe :* c'était donc la Perse des Sémiramis qui dominait alors ces contrées presqu'égyptiennes, et non pas les *Pharaons*, ces rois si puissans, nous dit-on, qui, bien des siècles auparavant, auraient bâti ces pyramides, que l'on veut opposer à la chronologie biblique.

Aussi lorsqu'en 1826, j'eus remis mon *Essai sur les lettres* à M. le baron Cuvier, ayant lu mon *Introduction*, où, en quelques pages, m'appuyant sur son docte *Discours sur les révolutions de la surface de la terre*, ouvrage qu'il m'avait fait remettre dès 1821, j'esquissais à grands traits mes vues sur l'histoire du monde, en harmonie avec la Bible, et rétablie par les livres apportés tard et conservés en Chine, il ne me fit aucune objection ; mais il pria M. de *Humboldt*, que j'avais l'honneur de voir souvent chez lui, de porter ce livre au docte M. *Héeren*, en Allemagne.

Je ne sache pas que M. *Héeren*, non plus que M. de *Hammer*, non plus que M. le docteur *Young*, qui m'écrivait alors, « J'ai reçu « votre bel ouvrage, et je n'en ai pas en ce moment qui soit digne » de vous être envoyé », se soient élevés contre mes assertions.

M. le baron de *Sacy*, qui avait paru un instant se charger de rendre compte de mon livre dans le *Journal des Savans*, n'a pas osé le faire, car mes idées soulevaient une opposition trop vive dans la grande moitié des académies.

M. *Rémusat* a été aussi prudent que lui, et jamais le *Journal de la Société asiatique* n'a osé me citer ni me combattre.

Les monumens de Ninive, sur lesquels messieurs les membres de l'académie des inscriptions n'ont pas dit un mot jusqu'à ce jour ; les beaux travaux de M. le chevalier de *Bunsen*, que j'ai eu l'honneur de voir, en 1841, à Londres ; ceux de M. *Leemans*, que j'ai vu à Leyde

[1] Voir dans sa *chronologie historique* des anciens Royaumes.

et qui, comme M. *Lepsius*, est appelé un jour à éclaircir l'histoire des monumens égyptiens, n'ont en rien ébranlé mes convictions et les ont, au contraire, confirmées.

J'avais dit, à Londres, à M. de *Bunsen*, et long-tems auparavant à M. le vicomte de *Rougé*, que la liste d'*Ératosthène* était contenue tout entière, et règne pour règne, dans la généalogie des rois *Changs*, conservée en Chine.

Je regrette que ces messieurs n'aient vu là qu'une assertion fugitive; je pourrais publier des volumes sur cette matière, mais sauf votre journal, Monsieur, on me refuse tous les moyens de publication.

Je n'en applaudis pas moins à ce premier retour, fait par l'Allemagne savante, vers le docte secrétaire ou bibliothécaire de la savante école d'Alexandrie.

En terminant ces réflexions, jetées à la hâte sur le papier, au moment où je vais visiter le congrès de Tours, je dois, au nom de tous les amis des discussions graves et savantes, vous remercier d'avoir accueilli la belle analyse que vous a donnée M. le vicomte de *Rougé*; son père, homme excellent et que j'ai rencontré parfois dans le monde, doit être fier de voir son fils, jeune encore, se livrer à des travaux aussi sérieux, et qui lui donnent déjà une place parmi les savans les plus renommés.

Une littérature déplorable entraîne la plus grande partie de nos jeunes gens; s'ils étudiaient comme M. de Rougé, s'ils lisaient votre utile recueil, ils y puiseraient des idées graves, et l'on ne verrait pas devant les tribunaux ces tristes débats qui affligent la France et retentissent si déplorablement à l'étranger.

Chevalier DE PARAVEY,
l'un des fondateurs de la Société Royale asiatique.

Paris, 29 août, 1847.

Biographie Ecclésiastique.

DIDIER, ABBÉ DU MONT-CASSIN

(ET PAPE SOUS LE NOM DE VICTOR III.)

AMI ET FERME SOUTIENT DU PAPE SAINT GRÉGOIRE VII.

Deuxième Article [1].

L'abbé Didier reconcilie Grégoire VII avec Robert Guiscard. — Il décide ce roi à combattre Henri. — Lettre que Grégoire VII lui écrit. — Entrevue de Didier et d'Henri qui veut l'attirer à lui. — Son langage ferme. — Il décide Guiscard à délivrer Grégoire enfermé au château Saint-Ange. — Il reçoit Grégoire au Mont-Cassin. — Il est nommé Pape sous le nom de Victor III. — Il continue la mission de Grégoire VII. — Ses derniers momens.

Parmi les provinces qui forment aujourd'hui le royaume napolitain, le petit duché de Naples, Salerne, Amalfi, et la terre du duché de Bénévent, étaient les seuls pays qui ne fussent point encore tombés sous la domination normande. L'invincible Robert Guiscard avait soumis à ses lois la Pouille, la Calabre, la principauté de Bari; Richard était maître de Capoue et de sa principauté, ainsi que du duché de Gaëte; Roger, frère de Robert, régnait sur la Sicile avec le titre de comte; mais Salerne obéissait à Guaimar, et Bénévent à Landulphe VI, derniers princes de la race lombarde.

Le pape, tout en consentant à voir les Normands conserver leur puissance, désirait qu'elle fût tempérée; aussi voulait-il du bien aux deux princes lombards, comme pouvant seuls poser une barrière aux conquêtes de Guiscard : c'était là également ce que voulait Didier. Or, il advint que les habitans d'Amalfi, gouvernés durement par le

[1] Voir le 1er art. au n° précédent ci-dessus, p. 150.

prince de Salerne, se soulevèrent, s'emparèrent de la cité, et mirent Guaimar à mort. Gisulfe, son fils, leur fit sentir un joug encore plus pesant; dans cette extrémité, ils se tournèrent vers Robert Guiscard pour implorer son appui contre ce chef lombard. Robert s'efforça par les plus douces manières de plier l'âme de Gisulfe en faveur des Amalfitains; mais ayant épuisé en vain toutes les manières amicales, il se réconcilia avec Richard de Padoue, avec lequel il était en rupture; et tous deux ensemble vinrent mettre le siége devant Salerne (1077)[1].

Le pape voyait avec peine Gisulfe, qu'il aimait comme son fils, courir à sa chute certaine; car qui pouvait résister à la force des Normands? Il envoya donc Didier vers ce prince pour l'aider de pacifiques et plus sages conseils. L'abbé du Mont-Cassin, Lombard de naissance et ami de Gisulfe, accourut à sa cour et n'épargna rien pour le ramener à un meilleur parti; mais celui-ci, ferme dans son dessein de mesurer ses forces avec celles du Normand, ne daigna pas même le gratifier d'une réponse. Cependant Robert d'un côté, Richard de l'autre, campaient devant Salerne avec une puissante armée se livrant à tous les préparatifs du siége. Didier, toutefois, n'abandonna point sa sainte résolution de plier Gisulfe à la paix. Ayant pris pour compagnon Richard lui même, il se rendit auprès de lui, et lui mit sous les yeux ce lourd fardeau de la guerre qui le ménaçait; il lui fit envisager la difficulté de résister à la valeur de Guiscard, la perte de son état, la honte d'une fuite, si la fortune ne lui était point favorable. D'un autre côté, il lui représenta la facilité qu'il avait de se réconcilier avec le prince normand, qui penchait vers la paix, et combien il était meilleur pour lui de conserver sa principauté, que de la mettre en péril pour la possession d'Aroco et de San-Eufemia (villes débattues entre lui et Robert), qu'il n'était point facile d'enlever à des mains si fortes. Il suppliait donc en faveur de la paix; pour la paix aussi parlait Richard, ainsi que le pape Grégoire lui-même, dont la bonne foi ne pouvait devenir suspecte à Gisulfe. L'abbé Didier reçut, pour toute réponse du prince, le serment que jamais il n'en viendrait à traiter de la paix avec Robert. Alors, on pressa le

[1] Petrus diacon. *Chron. Casin.* lib. III, c. 45.

siége, et après une défense désespérée, Guiscard réunit au duché de Pouille, à la Calabre et à la Sicile, la principauté de Salerne et d'Amalfi [1]. Gisulfe obtint par grâce la liberté de se retirer où il voudrait; et, sous la protection de Didier, il alla se renfermer au Mont-Cassin.

Mais là encore vint le trouver Robert. Celui-ci, comme tous les conquérans qui se proclament héros, était tourmenté d'une sorte de fièvre qui ne le laissait point en repos dans ses foyers, et l'entraînait à s'emparer de ceux d'autrui. Il songea donc à envahir la campagne de Rome. Il arriva au Mont-Cassin avec Richard, à la tête de son armée; Didier, bien qu'il n'ignorât point quels projets roulaient dans l'esprit de l'ambitieux Normand, l'accueillit avec bonté, et lui rendit de grands honneurs; en sorte que le duc, comme on le verra dans la suite, fut un généreux dispensateur de dons à l'abbaye. Gisulfe sortit alors du Mont-Cassin et regagna Rome, où il obtint du pape Grégoire quelques terres dans la campagne romaine, où il retint le titre de prince de Salerne. Robert craignit que cet exilé ne devînt, entre les mains du pontife, un instrument contre lui; il résolut donc de l'expulser des domaines du pape en y pénétrant avec son armée; il s'empara, en effet, d'une partie de la marche d'Ancône. Grégoire fut vivement irrité de cette invasion; il lança en plein synode une solennelle excommunication contre Guiscard, et les censures n'obtenant rien, il manda contre lui une armée qui lui fit rebrousser chemin [2]. Robert et Guiscard, ne voulant point rester oisifs, se tournèrent alors vers la principauté de Bénévent et le duché napolitain : celui-ci mit le siége devant Bénévent, celui-là devant Naples. Cette dernière cité résista à l'attaque des Normands par la vigoureuse défense de ses habitans; l'autre résista aussi par la vigilance de Grégoire, qui prétendait qu'après la mort de Landulphe VI Bénévent devait rentrer sous la domination du pape.

Pendant que les armes réunies des Normands menaçaient ces deux grandes cités, Richard mourait sous les murs de Naples, et son fils Giordan, Ier du nom, lui succédait dans sa principauté (1078). Celui-ci

[1] *Anony. Cas.* Presso Camil. Pellegr.

[2] Petr. Diac. *Chron. Casin.*

reçut en don des Bénéventins 450 besans qui le détachèrent de l'amitié de Robert; en sorte que tandis que le prince normand s'occupait dans la Calabre à certaines entreprises, il fit lever le siège de Bénévent, et entraîna dans la révolte un grand nombre de vassaux de Guiscard [1]; Robert indigné prit les armes contre Giordan, et déjà les armées des deux normands étaient en présence, prêtes à livrer bataille.

L'abbé Didier qui voyait dans les discordres de ces deux princes, et dans l'inimitié de Robert et de Grégoire, une source de maux pour l'Eglise, s'efforça d'arrêter au plutôt ces fureurs de la guerre. Il apparut au milieu des bataillons prêts à s'entrechoquer, et sût si bien manier les esprits des princes irrités, qu'il rétablit la paix, et que le sang ne fut point répandu. S'étant rendu ensuite à Rome, il s'employa de toute manière à plier l'âme de Grégoire en faveur de Robert, et il obtint qu'il fut délié de l'excommunication. Cette grâce trouva le Normand reconnaissant. Content des terres du duché de Bénévent, il s'éloigna de la cité qu'il assiégeait, et qui dès-lors reconnut pour son seigneur le pontife romain.....

L'œuvre qu'entreprit Didier [2], de rétablir la paix entre Giordan et Robert, et surtout entre celui-ci et le souverain pontife, fut très-opportune à l'Eglise dans la condition pleine de périls où elle était tombée (1078). Il est certain que si le prince normand ne fut venu à Aquin comme le rapporte le cardinal d'Aragon [3], jurer fidélité à saint Pierre, nous ne savons jusques à quelles extrémités le terrible Henri aurait conduit les affaires romaines. Ce monarque encouragé par une détestable race d'évêques allemands et lombards, simoniaques et impatiens du joug de l'autorité papale, continuait à marcher avec félonie dans sa mauvaise voie, d'où ne pouvaient le faire sortir ni les douces, ni les sévères manières du pape Grégoire. Déchu du trône, pendant qu'il combattait contre Rodolphe, son rival, il s'enfla tellement qu'il n'hésita point à déclarer, dans un nouveau conciliabule, Grégoire déchu lui-même de son siége, et à créer souverain pontife Guibert, archevêque de Ravenne, un de ces prélats ambitieux qui se rencontrent toujours dans l'Eglise pour servir d'instrument à la grande puissance

[1] Pet. Diac. *Chron. Cas.*

[2] Voir *Istoria della badia* etc., t. I p. 378.

[3] *Vita Gregor.* VII.

des princes, ou à la révolte des sujets. Cependant Grégoire demeurait inébranlable, et lorsque la victoire remportée par Henri sur Rodolphe, la mort de ce dernier et la déroute que venait d'essuyer l'armée de la comtesse Mathilde, déconcertaient toute la ligue catholique, lui, avec une âme de bronze, il attendait les événemens déplorables que lui réservait le ciel. Les Normands pouvaient seuls lui porter secours, et l'abbé du Mont-Cassin était aussi le seul capable de les engager à le secourir, car il fallait une grande habileté pour traiter avec eux.

Henri voulait faire asseoir sur le siège de saint Pierre l'anti-pape Guibert, et recevoir de ses mains la couronne impériale. Il vint donc camper devant Rome; mais l'inclémence de l'air et la vigoureuse défense des Romains le firent rétrograder en Toscane, ensuite à Ravenne (1081). L'année suivante, il revint de nouveau pour surprendre Rome; mais ses efforts furent encore inutiles, et il dût se contenter de porter la guerre dans les états de la généreuse Mathilde.

Dans ces détresses, Grégoire tenait les yeux tournés vers Robert Guiscard et vers l'abbé Didier à qui il adressa cette lettre :

« Grégoire, évêque serviteur des serviteurs de Dieu, au vénérable » abbé du Mont-Cassin, Didier, salut et bénédiction apostolique.

» Vous savez assez quels avantages la sainte Eglise romaine a espérés » de la paix avec le duc Robert, et quelle crainte en ont conçu ses » ennemis. Je ne pense point que vous ignoriez aussi quelle utilité le » siége apostolique a retiré du même prince. C'est pourquoi, puisque » beaucoup de fidèles (comme on le voit ouvertement) ne se livrent » point à une si grande espérance, il est de notre vouloir, que vous » travailliez à découvrir quel esprit le pousse véritablement vers l'Eglise » romaine. Nous désirons spécialement que vous vous attachiez avec » soin à découvrir sa volonté, c'est-à-dire, dans le cas où une expé- » dition deviendrait nécessaire après Pâques, s'il nous promet de » bonne foi par lui ou par son fils, un secours convenable.

» S'il ne peut nous donner cette assurance, sachez du moins com- » bien de soldats il promet certainement d'envoyer après la fête de » Pâques pour grossir la milice familière de saint Pierre. Cherchez » avec soin à connaître encore, s'il ne voudrait point en ces jours de » carême, durant lesquels les Normands sont dans l'usage de s'abstenir » de combat, faire un sacrifice à Dieu en se rendant lui-même dans

» un équipage convenable avec vous ou avec notre légat dans l'une » des terres du patrimoine de saint Pierre où il serait invité. Ce zèle » obséquieux affermirait les gens de bien dans la fidélité envers le » Saint-Siége; par force ou par crainte, il ramènerait aussi les rebelles » et les réfractaires au respect et à la soumission dus à la sainte Eglise » romaine ; en agissant ainsi il offrirait à Dieu un présent gratuit de » sa milice; remémorez en outre au duc la promesse qu'il nous a faite » à l'égard de son neveu Robert, comte de Loritello, c'est-à-dire » l'assurance dudit comte de ne point envahir par la suite les terres » du siége apostolique, sauf celles qu'il possède; car comme nous » l'avons appris, il ne renonce point encore à cette invasion. Exhortez-» le donc et persuadez-le de mettre un frein à l'audace sacrilège de » son neveu, et de le prévenir pour qu'il amende le passé, et en se » modérant à l'avenir, se rendre propice le bienheureux Pierre; car » dans son courroux est la ruine, et dans son amitié est la vie avec » une perpétuelle félicité. Rien de certain ne nous est parvenu des » nouvelles d'au-delà les monts; hors l'assurance donnée par tous » ceux qui arrivent de ces contrées, que Henri ne s'est jamais trouvé » si infortuné qu'à cette heure [1]. »

Henri savait bien qu'il n'y avait nul moyen de plier à son parti l'inébranlable pontife, et que fut-il entré à main armée dans Rome elle-même, le vigoureux appui du Normand Robert ne manquerait point à Grégoire. Il songea donc à détacher de l'amitié du pape cet invincible prince, et à s'unir à lui par une alliance en demandant la fille de Robert pour épouse de son fils Conrad. Le duc ne prêta point l'oreille à la demande du roi Henri et demeura ferme dans la foi jurée au pontife; toutefois le bruit de ce mariage s'étant répandu, Grégoire commença à épier attentivement cette affaire, et voici comment il en écrivit à l'abbé Didier.

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à Didier, vénérable » cardinal de St-Pierre et abbé de Mont-Cassin, salut et bénédiction » apostolique.

» Nous voulons que votre fraternité sache (comme nous le tenons » de source certaine) que le rebelle Henri campe aux environs de

[1] Labbe, *Acta, Concil.* Epist. Gregorii VII, lib. IX, Ep. IV.

» Ravenne se préparant à venir à Rome vers la Pentecôte, s'il lui » est possible... Nous avons appris de ceux au-delà les monts, et » des lombards qu'il n'a avec lui qu'une poignée de gens. Il est venu » aussi à notre connaissance qu'il se flatte de rallier une armée pour » entrer en campagne avec les gens du comté de Ravenne et de la » Marche. Mais quant à ce dessein, nous estimons qu'il ne pourra » venir à bout de réussir vu qu'il ne peut même obtenir le feu des habi- » tants dont il traverse les terres. Quant à vous, ô frère bien aimé, » apprenez que si nous n'étions point pris d'amour pour la justice et » pour l'honneur de la sainte Eglise et que nous voulussions favoriser » les injustes désirs et la méchanceté du roi et des siens, aucun de » nos prédécesseurs n'aurait jamais pu recevoir d'autres rois et » même d'archevêques une soumission aussi dévouée et aussi par- » faite que celle dont nous gratifieraient ce monarque et cet arche- » vêque (Guibert.) Mais comme nous ne tenons compte ni de leurs me- » naces ni de leur férocité, nous serons prêts, quand besoin sera » d'affronter plutôt la mort, plutôt que de consentir à leurs impiétés et » d'abandonner la justice. C'est pourquoi, nous vous prions et vous » exhortons de vous tenir si étroitement uni à nous comme il vous » convient que votre sainte mère l'Eglise romaine, pleine de con- » fiance en vous, maintenant et toujours demeure forte. Sachez aussi » que la comtesse Mathilde nous a mandé des lettres portant, comme » elle l'a sû de quelques-uns des familiers de Henri, que ce monarque » est en négociation avec le duc Robert pour donner son propre » fils comme époux à sa fille et lui faire don de la Marche. Les ro- » mains prêteront facilement foi à cette nouvelle, s'ils voient le duc » nous refuser des secours, (comme il nous l'a promis par son ser- » ment de fidélité). Mais que votre sagesse veille attentivement et » découvre par un soigneux examen ce qui a été fait sur ce point. » Vous aussi faites en sorte de venir au plutôt. Sachez au reste, que » les Romains et ceux qui sont autour de nous, l'esprit prompt et » fidèle, se tiennent prêts à tout pour notre service et pour celui de » Dieu [1]. »

Cependant Robert était tout occupé à guerroyer contre l'empereur

[1] Labbe, *Concil.* tom. x. *Epistol. Gregorii* VII, lib. IX, Ep. XI.

grec, et si Henri fut revenu avec une armée pour tenter de s'emparer de Rome on devait peu compter sur l'appui des Normands.

L'espérance reparut aussitôt que le duc instruit des manœuvres mises en usage par l'empereur grec pour exciter Henri à venir l'attaquer dans la Pouille, quitta Durazzo et se transporta dans cette contrée plus voisine de Rome [1] (1082). Cependant Henri campait sous les murs de Rome avec toute son armée et l'anti-pape Guibert, qui secondait de tous ses soins ce prince impie, dans sa persécution contre les évêques demeurés fidèles au pape légitime. Mais le mauvais air l'ayant contraint encore de ramener ses troupes sur un sol plus salubre, Henri se rendit lui-même à l'Abbaye de Farfa. Les religieux de St-Benoit de Farfa soit qu'ils ignorassent le fait de l'excommunication ou qu'ils ne voulussent point le savoir accueillirent à bras ouverts le prince allemand chargé d'un lourd fardeau de censures, et puis le reçurent dans leur fraternité spirituelle, comme un frère bien-aimé en Jésus-Christ [2]. Henri voulait entrer dans Rome, renverser Grégoire de son siége pour y faire asseoir le simoniaque Guibert, et se faire couronner par lui empereur.

Accoutumé dans son palais à régner brutalement sur ses peuples, il lui semblait que tout devait céder devant lui; mais ici se trouvait Grégoire qui ne cédait point. Henri à l'aide de menaces et d'autres moyens qui ne manquent jamais aux grandes puissances, avait détaché de l'obéissance de St-Pierre, plusieurs évêques : mais il n'était point content jusqu'à ce qu'il eut entraîné dans son parti l'Abbé et Cardinal Didier; il savait bien que s'il parvenait à lui faire déserter la bonne cause, il pouvait se promettre une victoire assurée sur l'esprit de Grégoire. Il s'appliqua donc à séduire l'abbé du Mont-Cassin.

Mais avant que les assauts commençassent de ce côté, Didier fut assailli d'ailleurs. Giordan, voyant Grégoire, à qui il avait juré et gardé fidélité aller en déclinant, tandis que Henri au contraire se fortifiait de plus en plus craignait qu'après la prise de Rome, ce monarque ne passât dans l'Italie cistibérine pour tirer vengeance des

[1] Anne Comnéne. *in Alexiade.*

[2] *Chron. farferis.* dam *scrip. rerum ital.* t. II, part. 2e.

partisans du pape, au nombre desquels il se trouvait; et il tremblait pour le sort de ses propres états. Ayant donc pris conseil, il résolut de se déclarer pour Henri, et d'abandonner le souverain pontife. Pour amener la chose à bonne fin il pria l'abbé Didier de se transporter avec lui auprès de l'empereur germain, et de lui offrir l'amitié des Normands. Afin que cette démarche ne put blesser sa conscience et sa réputation, il l'engageait à parler avec la pensée de réconcilier le monarque et le pontife. L'abbé du Mont-Cassin, voyant sur quelle mer orageuse on l'appelait à naviguer répondit par un refus à la demande de Giordan, d'autant mieux que le pape ayant appris la défection des normands, venait de charger de nouveaux anathèmes Henri, qu'il accusait d'en être l'auteur.

Cette tentative du prince Capouan fut suivie d'une autre plus forte de la part de Henri lui-même. Le comte de Marsi apparut dans l'Abbaye porteur d'une lettre du roi de Germanie, dans laquelle il invitait l'abbé à se rendre auprès de lui. Didier différait de répondre, lorsqu'il reçut une nouvelle lettre du monarque, qui lui adressait de vives menaces sur ce qu'il ne lui avait point donné de réponse, et n'était point venu le trouver au plutôt à Farfa. L'abbé du Mont-Cassin écrivit enfin que les normands l'empêchaient d'aller à lui; (peut-être depuis le refus fait à Giordan s'étaient-ils déclarés ses ennemis); que si pourtant il avait voulu se réconcilier avec Rome, il aurait peut-être trouvé une occasion favorable pour le réjoindre. Il l'engageait au reste à se tourner vers la paix, puisque dans le conflit des deux puissances non-seulement le sacerdoce, mais l'empire lui même aurait à souffrir un dommage. — Un tel langage souleva la plus vive indignation dans le cœur de Henri, qui par ses messagers commanda à Giordan de se porter à toute sorte d'excès contre Didier afin qu'il ne put contrebarrer ses volontés... Pour sortir de ces difficultés, Didier implora par lettres le conseil du pape lui-même, s'enquérant auprès de lui comment il devait agir. Grégoire ne répondit point. Ce silence était plus éloquent que toute autre réponse; il revenait à dire : « Pourquoi me demandez-vous ce que vous devez faire? Vous savez bien quels devoirs vous sont imposés en faveur de l'Eglise en péril. Faites donc ce qui dans de telles conditions convient à un abbé et à un cardinal. »

Cependant Henri, qui ne regardait point comme un faible avantage d'avoir auprès de lui le moine du Mont-Cassin, dont il connaissait la grande autorité dans l'Eglise, lui écrivait une nouvelle lettre, pour l'inviter à célébrer la Pâque avec lui : il en écrivait également une autre à la communauté entière des religieux. Didier ne résista point à ces instances impériales, auxquelles vinrent se joindre celles de Giordan et des barons normands qui se disposant à se rendre de leur côté vers Henri, le sollicitèrent si vivement, qu'ils l'inclinèrent au départ. Avant de se mettre en route, Didier manifesta en ces termes devant tous les moines rassemblés, le trouble extrême de son âme :

« Je me trouve, ô mes frères dans une cruelle situation... Si je » diffère de partir, la monastère court risque de sa ruine ; si je me » mets en marche et vais auprès de Henri, ma conscience en souf- » frira ; en agissant contre lui, c'est mon corps que j'expose au péril ; » et je crains que l'empereur dans sa furie, ne livre aux mains des » normands la seigneurie et le monastère placés sous sa protection. » Toutefois je n'irai vers lui que préparé à la mort, car l'honneur de » notre très-saint père Benoit m'est plus cher que la vie ; s'il n'y a » point de salut pour moi, je me place de bon gré sous l'anathème » du Christ, pour votre salut commun, pour la conservation de vos » vies et celle de ce lieu. Non, la mort mille fois endurée n'éteindra » point en moi l'amour que je porte à cette Abbaye ; et s'il n'y a nul » moyen de sauver ses biens contre l'iniquité, sans hésiter j'oserai » affronter non-seulement un empereur chrétien mais tout homme » païen, si furieux qu'il puisse être. N'a-t-on pas vu le pape Léon lui aussi » ôtant le scandale que pouvait apporter son rapprochement d'un » excommunié aller à la rencontre de Genséric, roi Arien, afin de » sauver Rome de l'incendie et de sa ruine ? N'a-t-on pas vu Savin, » évêque de Canosa, convier à sa table Totila, quoiqu'Arien et re- » cevoir de sa main la coupe et le breuvage ? N'a-t-on pas vu enfin » notre père saint Benoit lui-même s'associer dans sa prière à Zalla » souillé aussi d'Arianisme, et le contraindre de cesser de tourmenter » un pauvre paysan ? »

Après avoir ainsi parlé, Didier adressa au ciel une fervente prière et partit. Durant tout son voyage il ne voulut avoir aucun rapport

avec les évêques impériaux et les chanceliers de Henri qu'il rencontra. Il ne mangea ni ne but, ni ne pria avec eux; il ne leur rendit ni accolade ni salut, bien que dans le discours qu'on vient de lire il se fût appuyé de l'exemple de saints personnages pour excuser celui qui entre en relation avec des excommuniés. Arrivé à Albano, il s'arrêta, songeant à temporiser ; mais durant ce retard il se vit relancé par de nouvelles menaces de l'empereur, qui lui ordonnait de se rendre vers lui pour lui jurer foi et hommage, et pour recevoir l'investiture de son abbaye. C'était faire de l'abbé Didier un ennemi déclaré de Grégoire. Didier lui répondit qu'il n'agirait point de la sorte « au prix de » tout l'empire du monde. » — Henri voyant alors qu'il n'avait rien à gagner avec cet esprit ferme et indomptable, avertit Richard de Capoue, afin qu'à l'arrivée de ses messagers il eût à s'unir avec eux pour s'emparer de l'abbaye du Mont-Cassin, et la posséder comme son bien propre. C'était là de véritables alarmes ; car jamais les biens de l'abbaye n'avaient été incorporés à la principauté de Capoue, sur laquelle Rome, qui avait reçu le serment de sa foi, réclamait déjà quelque droit de souveraineté. Au reste, le prince normand, quoiqu'il en eût le pouvoir, ne voulut point s'enrichir des dépouilles d'autrui ; peut-être parce qu'il savait que l'empereur tenait un faux langage ; il aima mieux réconcilier le moine du Mont-Cassin avec Henri : il dit donc au monarque les plus belles paroles en faveur de Didier ; en sorte que l'empereur, modérant son indignation, lui manda que le seul motif de son appel était le désir d'atteindre son entreprise ; il le priait donc de porter Grégoire à le couronner empereur sans causer aucun préjudice à son honneur. A ce nouvel ordre plus tempéré, Didier se rendit, et se remit enfin en marche pour aller se présenter devant Henri.

Admis en sa présence, il en vint aussitôt au fait de l'investiture et à la question de recevoir des mains de l'empereur le bâton abbatial. Didier ne déviant en rien de ses résolutions, protesta : « que s'il » voyait Henri couronné des mains du pape légitime, peut-être alors » aurait-il reçu de lui l'abbaye, ou s'il lui eut déplu, se serait-il » démis de bon gré de son emploi ; et se tournant ensuite vers les » évêques impériaux (spécialement vers celui d'Ostie qui paraissait » attaché à l'anti-pape Guibert), quand tous lui rappelaient que

» Nicolas II avait confirmé à Henri et à ses successeurs le droit d'in-
» vestir les pontifes romains, du consentement d'Hildebrand lui-
» même, et de 125 évêques ; Didier ajoutait que ni pape, ni évêque,
» ni cardinal, ni archidiacre, ni quelque homme que ce soit, ne
» pouvait se défaire de ce pouvoir ; que le siége romain, maître et non
» serf, était élevé au-dessus de tous, et soumis à personne ; et qu'il
» n'y avait aucun argument capable de démontrer qu'on pouvait tra-
» fiquer de lui comme d'un esclave. Si pareille chose avait été prati-
» quée par le pape Nicolas II, son conseil avait été extravagant et
» injuste. Non, il ne sera point assez insensé que de consentir à
» l'abaissement de l'honneur ecclésiastique ; et Dieu le voulant, on
» ne verra point dans la suite un roi d'Allemagne devenir l'électeur
» des pontifes romains. — Taisez-vous, lui dit soudain en l'inter-
» terrompant l'évêque d'Ostie tout en feu : que ceux d'au-delà des
» monts ne vous entendent point, ils pourraient se réunir et vous
» tenir tête. » — « Qu'ils viennent, reprit Didier, et avec eux l'uni-
» vers entier, il ne me feront pas d'un cheveu départir de mon sen-
» timent. L'empereur peut, il est vrai, dans un tems donné, se ruer
» contre l'Église et la frapper au cœur ; mais il ne pourra jamais,
» grâce à Dieu, nous courber tant soit peu vers un honteux consen-
» tement. »

Ainsi, durant plusieurs jours on s'agita dans des disputes, et l'abbé Didier seul tenait champ de bataille contre tous ; il ne laissa point tranquille l'anti-pape lui-même, et le pressa si fort d'argumens, en lui reprochant son élévation au siége pontifical du vivant de Grégoire, que Guibert déconcerté, en fut réduit à dire, pour se justifier, qu'il avait été amené contre sa volonté à prendre la tiare, n'ayant point d'autre vue que l'honneur de l'empereur, dont il ne voulait point la perte.

Pierre Diacre, dont la *chronique* m'a fourni tous ces détails, raconte que Didier reçut de Henri une bulle d'or, ou un diplôme avec un seau d'or portant confirmation de tous les biens de l'abbaye. Peut-être fut-ce là un autre moyen employé par le monarque pour fléchir l'esprit de l'abbé ; mais vainement l'essaya-t-il : tel Didier s'était montré dans ses discours en présence de Henri, tel il se montra toujours dans ses actes [1].

[1] Petr. diac. *Chron*

Les seigneurs romains ne déployèrent pas la même constance que l'abbé du Mont-Cassin. Corrompus par l'or de l'empereur, ils n'hésitèrent point à se révolter contre Grégoire, et à trahir l'Église en ouvrant les portes de Rome au monarque germain, qui y fit son entrée le jeudi avant le dimanche des Rameaux, avec son anti-pape Guibert (21 mars 1082). Joyeux de ses heureux succès, il ne différa plus alors d'accomplir le but de ses désirs, en faisant sacrer cet anti-pape, qui voulut prendre le nom de Clément, comme signe de la clémence du roi qui le créait pontife, en recevant de ses mains la couronne impériale. Cependant Grégoire, presque abandonné de tous, renfermé dans le château Saint-Ange, était réduit aux abois par les troupes allemandes ; mais homme juste et tenace en ses desseins, fortifié par cette espérance en Dieu, qui dans les âmes saintes et généreuses rajeunit et reverdit toujours, il ne se laissait point abattre ; et il attendait les secours du normand Robert Guiscard. Rentré dans son abbaye depuis l'entrevue de Farfa, et considérant le péril où était tombé le père des fidèles, Didier, qui participait à ses angoisses, pressait vivement le duc de voler au secours de Grégoire. Lorsqu'il le vit se mettre en marche avec une puissante armée, il en donna aussitôt avis au pontife par un message secret. Au bruit de l'approche des armes normandes, Henri fut saisi de crainte, et ayant rassemblé les siens, il sortit de la ville avec l'anti-pape Clément.

Robert, appelé par le cardinal d'Aragon, un lion invincible et un triomphateur [1], entra dans Rome, délivra le pape des mains des Allemands, et le conduisit dans son palais de Latran. Acte mémorable de piété, mais souillé par les soldats Normands et Sarrasins qui s'abandonnèrent inhumainement à tous leurs désirs au sein de l'infortunée cité, pillant, égorgeant, déshonorant les vierges et les épouses, et réduisant Rome presque à son dernier jour, en y allumant un incendie dans ses murs. Ces horreurs percèrent comme un glaive, le cœur du saint pontife qui, avec ses gens s'efforça auprès de tous de faire cesser les maux causés par ses furieux libérateurs. Songeant ensuite combien les esprits des Romains étaient restés peu fermes dans la foi jurée à saint Pierre, et combien on devait peu espérer d'eux pour l'avenir ;

[1] *Vita Gregorii* VII.

Grégoire résolut de sortir de la malheureuse cité, et d'aller par précaution dans un plus sûr asile. Tournant donc aussitôt son cœur et ses pas vers l'abbaye du Mont-Cassin, il s'y rendit, accompagné de Robert avec toute son armée et des vœux de tous les gens de bien, qui l'aimaient et s'applaudissaient d'avoir vu triompher l'Église par le salut du vicaire de Jésus-Christ.

Je ne sais si dans le récit des annales du Mont-Cassin il se trouve un fait plus honorable, plus digne d'une éternelle gloire pour notre abbaye, que ce souvenir d'avoir été le refuge du pontife Grégoire, alors que par suite de la tyrannie d'un prince étranger, de la faiblesse des prélats, et de la honteuse révolte de ses propres sujets, les affaires de l'Église semblaient être arrivées à un état désespéré. Didier ouvrit les portes de l'abbaye à ces vénérables hôtes persécutés pour la justice; il accueillit et alimenta le pape avec tous les cardinaux et les évêques qui le suivirent, jusqu'à leur départ pour Salerne [1]. Les souvenirs de cette sainte hospitalité des religieux du Mont-Cassin envers les pontifes romains, porta plus tard, le pape Urbain II à la consacrer par ces paroles dans un diplôme en faveur de l'abbaye. « Outre le devoir » général de la charité, outre le singulier privilége de votre monastère, » d'avoir été établi siége du patriarche de tous les monastères d'Occi- » dent....., cette bonté magnifique avec laquelle il a de tous tems, et » surtout de nos jours, porté aide et secours à l'Église romaine, nous » oblige envers lui à une grande reconnaissance. Il a été notre appui, » notre force dans nos tribulations : les fils du siége apostolique ont » trouvé toujours dans cet asile un refuge assuré, un lieu de repos » pour leur âme abattue [2]. »

Arrivé à Salerne, l'invincible pontife sentit l'approche de sa mort. Alors l'abbé Didier et les autres cardinaux se rangèrent autour de lui, le suppliant de vouloir bien, avant de mourir, choisir un successeur, afin d'éloigner les discordes et les troubles, qui pouvaient devenir funestes, durant la vie de l'anti-pape Clément. Grégoire désigna pour lui succéder Didier, comme l'emportant sur tous les autres par sa prudence, par la constance de son amour envers l'Église romaine, et

[1] *Chron. Cass.* III. 35. — Pandul. Pis. — Lupo. *Prot.*

[2] *Reg.* Petr. diacon. 36.

comme étant, en outre, fort de son amitié avec Robert ; mais celui-ci ayant refusé d'accepter le fardeau pontifical, le pape conseilla alors aux prélats environnans d'élire Hugues, évêque de Lyon, ou bien Othon, évêque d'Ostie. Ensuite, s'étant tourné vers Didier, il lui prédit qu'il ne le verrait point mourrir, et qu'il n'assisterait point à ses funérailles. Bientôt, en effet, arriva un message à l'abbé, qui lui annonçant une attaque faite à un château de l'abbaye, le contraignit de partir [1]. Trois jours après cette prophétie, le pape Grégoire rendit à Dieu son âme fatiguée mais non vaincue, en prononçant ces paroles, claire révélation pour ses contemporains comme pour la postérité de cette voie de justice qu'il avait toujours suivie durant sa vie entière : « *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs* » *dans l'exil.* »

Lorsqu'après la cérémonie des funérailles le corps du pontife eut été enseveli dans la nouvelle église de Saint-Mathieu-de-Salerne, les cardinaux, sans suivre la longue marche des délibérations et des scrutins, s'accordèrent à élire pour pape l'abbé Didier, et le supplièrent de céder aux pressantes nécessités de l'Église. Le solitaire du Mont-Cassin protesta qu'il n'était point appelé à monter sur le siége romain ; mais qu'il ne cesserait point, comme il l'avait fait jusqu'alors, de lui venir en aide par toutes sortes de services. Et afin de détourner de lui les pensées des autres, s'adjoignant pour compagnons l'évêque Gratien et celui de Sabine, il travailla aussitôt avec ardeur pour faire élever quelqu'autre personnage à cette suprême dignité. Il visita Giordan de Capoue et Rainulfe, comte d'Averse, les priant de ne point délaisser l'Église dans ses besoins pleins de péril : il sollicita les cardinaux d'écrire à la comtesse Mathilde pour la prier d'employer son autorité auprès des évêques et des cardinaux, afin que, se rassemblant à Rome, ils pussent en plus grand nombre et plus facilement élire un nouveau pape. Mais chacun temporisait ; l'abbé Didier étant déjà d'une commune voix destiné à ce haut ministère, découvrant clairement l'opinion unanime, et voulant éviter une étreinte violente, il se retira alors au Mont-Cassin, d'où il ne cessa point d'ailleurs, par messagers et par lettres, de raffermir dans leur fidélité

[1] Cardin. Arag. *Vita Gregor.* VII. cap. 109.

envers Rome les Normands et les Lombards. Après la saison d'été, durant laquelle, à cause de l'inclémence de l'air, les prélats n'avaient pu se rassembler à Rome, Giordan, avec ses Normands, avec les évêques et les cardinaux, compagnons et partisans de Grégoire, entra enfin dans la cité; mais Didier différa de s'y rendre, craignant toujours qu'on ne l'élût pour pape. Le tems s'écoulant ainsi entre le ferme consentement des prélats et la résistance plus ferme encore de l'abbé du Mont-Cassin amena la fin de l'année 85e de ce siècle; et l'anti-pape, devenu fort, à l'aide de Henri, agissait à sa volonté dans l'Église de Dieu.

Didier, pensant enfin avoir, par son refus répété, détourné sur d'autres les esprits, se rendit à Rome, où il était appelé. Mais la veille de la Pentecôte, à l'entrée de la nuit, étant dans la diaconie de Sainte-Lucie, et ne songeant à rien moins qu'à la papauté, il se vit pressé par une multitude qui, avec des larmes et à genoux, le suppliait et le tourmentait de toute manière pour lui faire accepter la charge pontificale. Didier, tenant ferme, ne se rendit point; il protesta que, si violence lui était faite, il irait se renfermer dans les murs de son abbaye, et ne ferait plus aucun effort pour secourir l'Eglise en péril. Les instances redoublèrent néanmoins le jour de la Pentecôte, nouveau refus plus solennel. Enfin, les cardinaux, fatigués de tant de supplications, commirent à Didier le soin de désigner lui-même un successeur à Grégoire, avec la condition que, tant que l'Eglise n'aurait point recouvré la paix, il serait tenu de donner l'hospitalité dans son abbaye au nouveau pape et à la cour, comme il avait fait à l'égard du pape Grégoire. Didier y consentit, et remettant son bâton pastoral en signe de sa promesse, il nomma pour pontife Hothon, évêque d'Ostie. Ainsi, l'affaire eût été dignement terminée si un cardinal ne se fût levé en disant que cette élection était contraire aux canons, d'après lesquels les évêques ne doivent point être transférés d'un siége dans un autre; et qu'il n'y avait point ici de motifs assez puissans pour déroger à la discipline ecclésiastique. Alors, tous, s'emparant de vive force de l'abbé récalcitrant, l'entraînèrent dans l'église de Sainte-Lucie, et le proclamèrent pape après l'avoir revêtu d'une chappe rouge, sa vive résistance ne permettant point qu'on pût le couvrir des autres vêtemens pontificaux. L'indomptable Didier ne se tint point pour vaincu

par cette violence : quatre jours après, on le vit s'enfuir à Ardes, puis à Terracine, d'où, ayant déposé la chappe, la croix, et tous les ornemens d'un pontife, il s'en revint à son monastère (1087).

La 87e année de ce siècle finissait et le siége de saint Pierre demeurait veuf encore; mais par la volonté de Dieu, Didier étant venu au concile de Capoue, vit à ses pieds les cardinaux, les évêques, le prince Giordan, le duc Roger et Cencius, consul romain, faire un tel assaut de prières qu'à la fin il consentit à prendre les insignes pontificaux. Ayant ensuite célébré la Pâque au Mont-Cassin, suivi de Giordan, des soldats normands et de Gisulfe, déjà prince de Salerne, il se rapprocha de Rome, quoique alors infirme et malade, pour s'y faire sacrer solennellement. Mais le sang allait être répandu dans le temple même de Dieu. Fortifié en armes dans l'Eglise de saint Pierre, l'anti-pape Guibert ne voulait en déloger que de vive force : durant un jour entier on en fit donc le siège. Les soldats de Richard parvinrent enfin à repousser les partisans de Guibert, et le 9 mai, l'abbé Didier fut solennellement consacré par les mains des évêques d'Ostie, de Frascati, d'Albano et de Porto, et prit le nom de Victor III. Cette cérémonie fut célébrée en présence d'une très-grande multitude de peuple, de cardinaux, d'évêques et d'abbés.

Il est vrai qu'outre une sage répugnance des honneurs, la pensée des iniquités de ces tems, rendit le nouveau pontife rebelle à se charger du fardeau de la papauté. Il avisait certes prudemment ; ce n'était point une mince entreprise que de vouloir l'emporter sur un pape soutenu par Henri, et qui avait entraîné dans son parti une grande portion du clergé. Ajoutons que l'esprit extravagant et versatile dont étaient alors animés les Romains tantôt pour le légitime pontife, tantôt pour Henri, rendait très-périlleuse à Didier la prise de possession de son propre siége, et le contraignait d'errer en fugitif, s'il refusait de combattre à outrance dans l'Eglise pour soumettre les schismatiques ainsi qu'il advint.

L'habile solitaire du Mont-Cassin avait prévu toutes ces choses, et devenu pape, l'épreuve qu'il en fit dépassa encore sa prévoyance. En effet, huit jours s'étaient à peine écoulés depuis sa consécration, qu'il reconnut que le séjour de Rome lui était dangereux, et qu'il se transporta aussitôt vers la paisible demeure du Mont-Cassin. Mais la com-

tesse Mathilde, qui a si bien mérité du siége romain, étant venue à Rome avec son armée, lui manda de venir l'y joindre afin qu'elle put s'entendre avec lui. La vue des armes de la comtesse enhardit Victor à se rendre dans la cité où sa présence au milieu de tels appuis lui attira le dévouement de Rome entière et de Porto. Mais cet amour des Romains fut de courte durée : un message de Henri les souleva de nouveau contre le pontife, qui en se retirant encore au Mont-Cassin, passa par Bénévent, où il convoqua en synode une assemblée d'évêques. Didier n'avait pas une trempe d'esprit inférieure à celle de Grégoire : les tribulations s'accroissaient, mais dans son âme croissait aussi cette force qui fit qu'on ne le vit jamais se relâcher en rien dans sa défense de l'indépendance de son siége, dans son combat contre les investitures et dans sa poursuite des partisans de Henri. Il renouvella donc en plein concile les censures portées contre l'anti-pape Guibert, et frappa d'anathème Richard, abbé de Marseille et Hugues, archevêque de Lyon, qui vivement passionné du désir de la papauté, se livrait à toutes sortes d'outrages contre lui, spécialement dans une lettre adressée à la comtesse Mathilde [1]. Ce fut aussi dans ce tems que le pontife fit publier une ordonnance dans toute l'Italie, pour rassember de puissantes forces afin d'aller en Afrique combattre les Sarrasins ; il accordait la rémission de leurs fautes à ceux qui consentiraient à partir, et il consigna entre leurs mains l'étendard de saint Pierre. C'était le commencement des croisades.

Or, pendant les délibérations des pères du concile de Bénévent qui duraient depuis seulement trois jours, le pape ressentit les premières atteintes d'un mal d'intestins, qui le rendit comme assuré de sa fin prochaine. La maladie s'aggrava bientôt tellement, que rompant soudain l'assemblée, il s'achemina suivi des pères vers le Mont-Cassin, où il désirait finir ses jours. Là, s'étant fait porter dans le chapitre maintenant désolé, se tournant vers les moines, il menaça d'anathèmes quiconque de ses successeurs au siége de l'abbaye, oserait vendre ou aliéner les champs, le bourg ou l'Eglise, composant son patrimoine, ou tout religieux qui à l'insu de l'abbé aurait fait un écrit ou libelle de contrat : auquel cas il le déclarait nul du consentement des frères.

[1] *Coll. Concil.* tom. xx. *in Vit. Victor.* pap. III; adann. 1186, p. 631.

Il choisit ensuite Oderic, cardinal diacre et prieur, pour lui succéder dans le gouvernement du monastère. Ayant fait enfin venir auprès de lui tous les évêques et cardinaux présens, il prit par la main Othon, évêque d'Ostie, et le leur présenta, en disant : « Le voilà, » prenez-le, et sacrez-le mon successeur sur le siège de l'Eglise ro- » maine comme c'était la pensée du pape Grégoire. »

Après avoir ainsi pourvu à l'avenir de l'Eglise universelle et de son abbaye, il ordonna qu'on lui creusât de suite un tombeau dans l'abside du chapitre : la violence du mal lui faisant pressentir l'approche de la mort. Trois jours en effet, s'écoulèrent à peine et le pape Victor trépassé fut enseveli dans ce sépulcre le 16 septembre 1087 [1].

Quelques-uns pensent que Victor mourut par l'effet du poison jeté dans le sacré calice : j'ignore s'il en fut ainsi : en songeant à la corruption de ces tems que le lecteur croie ce qu'il lui plaira. Le corps du pontife fut transféré plus tard dans la chapelle consacrée à l'abbé Bertaire, martyr, et des vers furent gravés sur son tombeau.

Grande fut la douleur des moines du Mont-Cassin à la mort de Didier, soit par la reconnaissance qu'ils ressentaient pour ce nouveau fondateur de l'abbaye, soit à cause de la condition présente de l'Eglise qui perdait en lui un ferme soutien. Certes, il a justement mérité

[1] Au 16e jour de septembre on lit dans le Nécrologe du Mont-Cassin du 11e siècle ces mots écrits en lettres majuscules sur un fonds d'or : *Obiit venerandæ memoriæ domnus Victor Papa, qui et Desiderius abbas, et renovator hujus loci.* — Dans le *catalogue des abbés du Mont-Cassin* de Pierre Diacre, ms. on lit : *Hic in Sardiniam ordinem extendit et per totum occidentem corrigit.* — Dans le *catalogue des pontifes romains*, ms. 257 : *Victor an.* IV. *dies* VII. *Iste abbas cassinensis Desiderius antè dicebatur, qui renovavit totum monasterium cassinense et corpora sancti Benedicti et S. Scholasticæ intemerata invenit*, etc.

Dans tous les écrits de ce tems le nom de Didier ne paraît jamais sans être accompagné de quelques louanges : son corps fut conservé dans la suite avec une grande vénération comme celui d'un Saint : tellement que dans l'année 1727, l'abbé de Mont-Cassin D. Sebastien Cadalet obtint du Pape Benoît XIII, avec une sentence de la S. Congrégation des Rits, la permission de célébrer dans la Basilique du Mont-Cassin la fête du Pape *saint Victor* : laquelle fête est aussi célébrée à l'Abbaye de la Cava et dans l'île de Trémite.

une immortelle gloire, celui qui se montra dans le 11e siècle, l'un des plus forts champions de la liberté de l'Eglise, et celui qui fut aussi l'insigne restaurateur et propagateur des arts en Italie, par cette célèbre basilique qu'il édifia sur le Mont-Cassin, et par tous les soins qu'il se donna afin de rendre ses moines les instrumens de la religion, et de la civilisation italienne.

Dom Luigi Tosti.

(Traduit par M. de Montrond.)

Polémique Catholique.

LETTRE DE DOM GARDEREAU

EXPOSANT

SES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

AVEC LA RÉPONSE DE M. BONNETTY.

Il n'est pas un moyen plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.
GERSON.

Quatrième Article [1].

6. Si nous nous sommes permis des licences envers les saints docteurs. — Nous nous sommes servis des paroles mêmes de dom Gardereau. — Nouvelles contradictions. — De l'usage des expressions philosophiques en théologie. — Justification de saint Anselme.

En poursuivant l'exposition des doctrines de dom Gardereau, nous prions nos lecteurs de ne pas s'étonner de nous voir opposer exactement assertion à assertion. Dans ce travail, nous croyons faire une chose fort utile dans les circonstances présentes, c'est-à-dire faire subir un examen sommaire à presque toutes les parties de l'enseignement de la philosophie. Cette philosophie ne peut plus être enseignée selon la méthode actuelle, qui fait défaut à chaque instant, comme en conviennent les professeurs de philosophie, qui tous, dans leurs cours, remanient et refont, et souvent chaque année, les *livres élémentaires de philosophie*, qui ont cours dans les maisons d'éducation. Nous ne prétendons pas, certes, lever toutes les difficultés, mais nous essayons de jeter quelque jour sur un grand nombre de questions. Nous prions donc nos lecteurs de nous suivre avec attention et indulgence.

[1] Voir le 3e article, au précédent ci-dessus, p. 126.

40. Du reste ce n'est pas seulement M. l'abbé Maret que vous attaquez derière moi, vous vous attaquez aussi aux saints Docteurs; et quoique de telles autorités *se défendent assez par elles-mêmes*, il ne m'est pas permis de rester neutre; parce qu'ici vous affectez de me rendre complice des licences que vous vous êtes permises contre ces maîtres vénérables. Je vais citer des exemples; mais d'abord il faut que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur la contradiction que vous prétendez remarquer entre mes principes de l'*Auxiliaire* et ceux que je consignais *précisément à la même époque* dans l'autre recueil.

Vous prenez avec raison comme expression de ma pensée l'ensemble des textes des Pères de l'Eglise que j'ai cités dans l'*Auxiliaire*. Je dis l'*ensemble*; car j'ai remarqué que ces textes se modifient les uns les autres, et que les Pères apostoliques, par exemple n'ont pas parlé de la philosophie du même ton que Clément d'Alexandrie, ou saint Augustin, ni à plus forte raison, que les saints Docteurs du moyen âge; et j'en ai ce me semble clairement exposé les motifs. Quoiqu'il en soit, il résulte clairement des autorités que j'ai citées : d'abord, que les saints Pères proscrivent sans ménagement et le *Principe rationaliste* qui domine dans la *science païenne*, et l'application d'*une méthode rationaliste* à l'enseignement des vérités révélées (A).

J'ai consacré trois articles à prouver cela. « Or, qui pourrait croire, dites-» vous, que c'est le même écrivain qui *rejetant les vieilles habitudes de l'en-» seignement théologique* voudrait poser pour base une méthode *purement » rationnelle*? »

— Je le demande aussi moi : Monsieur, qui pourrait le croire ? surtout après avoir lu ce que je viens de répondre à vos accusations (B) ?

(A). Nous répondrons plus loin aux reproches que l'on nous fait, d'avoir pris des licences en jugeant les docteurs de l'Église. Prenons acte seulement ici de l'aveu que les Pères proscrivaient : 1° le *principe rationaliste* qui domine dans la science païenne ; 2° l'*application* d'une *méthode rationaliste* à l'enseignement des vérités révélées. Or, notons 1° que ce *principe* est précisément celui des *idées innées, émanées de l'Être infini, révélant tout*, celui du *germe* de toutes les vérités, qui serait *inné* dans nos âmes, celui du *développement* de ce germe ; c'est-à-dire les principes mêmes soutenus par dom Gardereau, etc. ; 2° que l'*application* de la méthode rationaliste, est de faire de la philosophie sans *alléguer* la *révélation* et la *tradition*, c'est de combattre avec les *seules armes* de la raison, et c'est précisément ce que dom Gardereau soutient et conseille.

(B). Oui, mais malheureusement, nous avons montré que dom

41. En second lieu, il résulte encore assez clairement des témoignages que j'ai cités, qu'on peut prouver par les saints Pères, « la nécessité de la méthode » traditionnelle, c'est-à-dire l'*origine* des dogmes dans la parole *extérieure* de » Dieu, » On le peut et même j'ai mis tous mes soins à le faire. Cela est bien différent dites-vous, « de cette *lumière intérieure excitée* à chaque instant par » la société dont parle le P. Gardereau du *Correspondant*, » (*Ann.* p. 208).

Il est clair d'après cela que tous ceux de vos lecteurs qui seront tentés de vous croire sur parole, ou du moins de croire à vos *insinuations*, se persuaderont que ce P. Gardereau oubliant tout ce qu'il disait *en même tems* dans l'*Auxiliaire* a méconnu dans le *Correspondant*, « cette *nécessité* de la méthode » traditionnelle; cette *origine* des dogmes dans la parole *extérieure* de Dieu. » Mais si l'on veut avoir la complaisance de le lire, on verra que les trois quarts de cet article *rationaliste* ne parlent pas d'autre chose que de cette *nécessité* et de cette *origine*. Je me borne à citer trois ou quatre de mes paroles, dont je supplie le lecteur de vouloir bien prendre acte pour tout le cours de cette discussion.

Correspondant, p. 187. « La sagesse moderne, sagesse ingénieuse et sa- » vante, quand dominée à son insu *par la tradition*, elle l'expose en style » magnifique; sagesse qui s'égare et se perd, et dont le langage même s'obs- » curcit lorsque s'écartant de cette ligne tracée par la nature même, elle veut » *créer* avec des mots, quelque chose de mieux que la *doctrine traditionelle*; » lorsque surtout prétendant confisquer cette doctrine à son profit, elle ose » contester à la *Parole* de Dieu l'honneur de l'avoir *inventée* (C).»

Gardereau retient encore les principes de *lumière innée*, d'*intuition*, de *germe*, qui constituent le rationalisme pur.

(C). Nous n'avons qu'une observation à faire ici, c'est que cette citation de dom Gardereau renferme une contradiction nouvelle avec les principes qu'il soutient; il donne ici aux mots *créer*, *inventer*, *tradition*, leur signification propre, qu'il leur a refusée jusqu'ici. Souvenons-nous en effet que, d'après lui, la *parole* ne *crée* pas, n'*invente* pas; elle ne fait que *développer* le germe des vérités *inné* et *émané*. Quand donc, ici, il parle de la nécessité de la parole et de la tradition, ou il entend seulement un *secours* qui ne fait que développer, et alors le reproche subsiste; ou il entend que la parole *enseigne*, *livre*, selon toute la force du mot; et alors, c'est notre système qu'il expose, et c'est la contradiction qui subsiste. C'est à lui à choisir. Il n'y a pas de milieu possible.

P. 183. « Quoiqu'on veuille et qu'on fasse, la vraie, la saine philosophie » sera toujours le reflet du demi-jour céleste de la foi dans le demi-jour ter- » restre de la raison humaine, de la raison qui marcherait dans les ténèbres, » sans le *flambeau naturel* et surnaturel de la révélation primitive, *extérieure* » *et positive* (D).

P. 198. « La philosophie de la Grèce, que M. Maret montre si sublime, » quand elle reproduit certains dogmes *d'une révélation* primitive; mais » muette et impuissante, lors qu'égarée loin de leur trace lumineuse elle » veut s'élever *sur ses propres ailes jusques dans les hauteurs où se résolvent* » les questions *d'origine et de fin* (E).

V. encore p. 196. ce que je dis de la méthode des philosophes chrétiens d'Alexandrie; et —p. 205, 199, les observations que j'adresse à M. l'abbé Maret touchant l'emploi de la tradition chrétienne. Je m'arrête, il faudrait tout citer; au lieu de réfuter D. Gardereau du *Correspondant par* D. G. *de l'Auxiliaire*, que ne lui objectez-vous D. G. du *Correspondant* lui-même? Plus tard nous verrons le sens des mots que vous regardez comme suspects (F).

(D). Nous demandons encore ici qu'est-ce que ce *flambeau naturel?* Est-ce la lumière *innée*, *émanée?* Est-ce l'*intuition directe?* Voilà tout le principe du rationalisme posé. Est-ce une *révélation* et *tradition* proprement dite de la vérité que l'on n'avait pas. C'est notre opinion : mais c'est une contradiction avec la *lumière innée*, etc.

(E). C'est bien exactement notre opinion; la philosophie ne peut pas s'*élever sur ses propres ailes jusque dans les hauteurs où se résolvent les questions d'origine et de fin.* — Mais que penser de ces phrases : « En ce livre (l'*Itinéraire de l'âme en Dieu*), on » trouve donc, avec une précision inimitable... les degrés par les- » quels l'âme s'*élève jusqu'à la possession de l'immuable vérité*, » le monde extérieur et les sens, le monde interne et la conscience, » l'activité de l'intelligence et celle du cœur..., et la parole de Dieu, » la révélation chrétienne répandant partout sa lumière, etc. (*Cor-* » *resp.*, p. 193) ». Certes, la philosophie de la Grèce ne prétendait pas s'*élever* si haut; il nous semble qu'il y a là contradiction, car ce n'est pas seulement entre l'*Auxiliaire* et le *Correspondant* que nous avons cru qu'il y avait contradiction, mais dans les paroles insérées dans le *Correspondant* même.

(F). En effet, c'est bien le *Correspondant* que nous pouvions objecter au *Correspondant :* la note précédente le prouve.

42. Vous n'aviez donc aucune raison valable de dire ou d'insinuer que D. G. du *Correspondant* voulait donner pour règle de la philosophie catholique, à l'exclusion de la révélation extérieure et de la tradition, *l'illumination intérieure du verbe divin dont parlent quelques saints docteurs.* (*V. Ann.* p. 209 et la note). Vous n'étiez pas plus fondé à soutenir (en rapportant (*ibid.*) un passage de l'*Auxiliaire*), que j'ai *blâmé* (c'est votre expression) *l'opinion* de quelques saints docteurs.

Car 1° je n'ai *blâmé* en ce passage *qu'une opinion*; celle de M. Cousin (G).

2° Celle des saints docteurs n'a rien de *blâmable* que je sache; quoiqu'ils aient effectivement ramené l'analyse de la raison à une *illumination intérieure du verbe divin,* ils n'ont jamais dit que ce fût ou une *incarnation,* ou la source *exclusive* des connaissances humaines (H) [1].

(G). Nous n'y comprenons plus rien. Voici les paroles de dom Gardereau : « Il n'y a qu'une voix chez tous les saints docteurs pour » référer l'*origine* de toutes les vérités à la *tradition primitive,* » patriarcale, judaïque et chrétienne. Cet aveu est de Brucker, qui » a encore la bonne foi de remarquer, quelques pages plus loin, que, » quand les Pères de l'Eglise veulent indiquer la *première source* » des hautes vérités contenues dans les écrits des philosophes païens, » ils en font beaucoup plus honneur à la *révélation extérieure* et à » la *tradition* qu'à cette *illumination* INTÉRIEURE du Verbe di- » vin dont parlent quelques saints docteurs... (p. 209)». Nous avions cru que dom Gardereau mettait en présence les Pères qui rapportaient la source de la vérité à l'*illumination intérieure* et ceux qui la rapportaient à la *révélation extérieure* et à la *tradition*, et qu'il se prononçait pour ces derniers : c'est ce que nous appellions *blâmer* les premiers. Il se récrie contre ce terme. Est-ce que *exclure* une opinion n'est pas la *blâmer?* Ou bien adopte-t-il également et les Pères qui rapportent l'origine de la vérité à l'*illumination intérieure*, et ceux qui la rapportent à la *révélation extérieure?*

(H). Il ne s'agit pas de ramener l'*analyse de la raison à une il-*

[1] Sans doute *fides ex auditu* ; sans doute aussi la *révélation extérieure* est le moyen nécessaire de notre initiation aux vérités naturelles et surnaturelles. Mais qui donc empêcherait le *verbe divin de parler* à l'entendement en même tems qu'à l'oreille? De prévenir même jusqu'à un certain point l'opération des sens? Est-ce que la vérité *est double* parce que deux voies *con-*

3° Je vous laisse le soin téméraire de *blâmer* les saints docteurs; et quand j'entends des autorités si vénérables, les unes par leur antiquité, voisine des tems apostoliques, les autres par leur profonde et sublime doctrine, me parler d'une *illumination intérieure du Verbe divin*, je les écoute avec respect et ne me permets nullement de leur infliger ma censure (I).

lumination intérieure; il s'agit, comme vous le dites dans votre texte, d'*indiquer la première source des vérités;* il y a des Pères qui l'attribuaient à l'*illumination intérieure du Verbe divin*, et ce sont ces Pères que Brucker oppose à ceux qui l'attribuaient à la *révélation extérieure.* Ces paroles sont claires, précises; et ici, vous essayez de fondre encore les deux opinions, pour ne vous prononcer pour aucune.

(I). Pardon, vous avez fait une autre chose; vous avez cité un écrivain qui *préfère* l'opinion de quelques Pères à l'opinion de quelques autres, et vous y avez ajouté que c'est cette opinion de quelques Pères dont M. Cousin s'est *emparé:* c'est ce que tout le monde nommera un *blâme.* Pour nous, nous n'avons dit qu'une chose sur les saints docteurs, c'est que quelques-uns, ceux qui se sont servis des mots *lumière innée, émanée, illumination intérieure, intuition*, ne se serviraient plus de ces termes en voyant combien nos adversaires en abusent; et nous avons dit cela en nous servant des propres paroles des docteurs *Kilber* et *Canus*, théologiens très-orthodoxes et très-connus. Dom Gardereau nous devait de faire connaître cette circonstance au lieu de nous reprocher ces paroles comme si elles venaient de nous seuls. Un peu plus loin, nous reviendrons sur cette question, et citerons les reproches bien autrement graves que quelques auteurs catholiques ont faits aux scolastiques. Dans le cas spécial dont il s'agit ici, nous rappellerons que nous n'avons fait que *citer les propres paroles* de dom Gardereau, qui lui-même cite Brucker qui, évidemment, loue, préfère les Pères qui admettent la *révélation extérieure*, et, par conséquent,

courent à la manifester aux âmes? Je demande qu'on veuille prendre acte de cette observation: si simple elle aura son application nécessaire plus tard. D. Gardereau.— C'est ici un nouveau système, on en prend acte et on l'examinera. A. B.

Poursuivons : vous allez maintenant dénaturer la pensée de *l'Auxiliaire* tout comme celle du *Correspondant*, et ce sera encore aux dépens de nos saints docteurs.

Nous avons dit que *toute la tradition réprouve l'application d'une méthode rationaliste à la théologie*; mais cela ne vous suffit pas : vous voulez aussi qu'elle réprouve « *la méthode philosophique, même quand elle enseigne* » *les mêmes choses que la tradition.* » (P. 211)., C'est dites-vous, ce que montre *sans réplique* un texte de Tertullien que vous empruntez à l'*Auxiliaire*. Vous appuyez beaucoup aussi sur quelques citations de Pères qui disputant contre les hérétiques, et voyant que ces vains raisonneurs tâchaient de leur échapper au moyen des formes subtiles de la dialectique d'Aristote, ont lancé leurs malédictions contre cet art favorable au sophisme; enfin ce qui est très réel, les saints pères ont combattu sans exception tous les systèmes de la philosophie païenne, *source* disent-ils, *de toutes les hérésies*, et ont même étendu souvent jusqu'à la *terminologie, si familière depuis au moyen-âge*, leur haine contre les doctrines (J).

43. J'avais certainement énoncé cette dernière remarque dans l'*Auxiliaire catholique*; mais vous auriez dû ajouter que bien loin d'en conclure à la proscription générale *de la philosophie* et *de la langue philosophique* dans l'enseignement du dogme, j'avais soigneusement et souvent averti qu'il fallait bien se garder d'en tirer cette conclusion (K). Sans cela j'aurais été coupable

désapprouve, censure, blâme ceux qui admettent la seule *illumination intérieure*. Car nous l'avouons franchement, nous prenons les mots et les paroles avec leur signification propre.

(J). Je prie mes lecteurs de relire dans les *Annales* (t. XIV, p. 209) le paragraphe 7, intitulé : *Ce qu'il faut penser de ceux qui se servent des expressions philosophiques dans l'exposition de la foi catholique*, ils y verront que tout ce que je dis des Pères a été emprunté au P. Gardereau lui-même. Je n'ai fait que répéter ses paroles, ses expressions, et tout au long. N'est-il pas malheureux qu'on ne puisse citer les paroles du P. Gardereau sans encourir le reproche de les *dénaturer ?*

(K). Nous avouons n'avoir vu cela nulle part. Nous nous souvenons seulement que dom Gardereau disait, d'après saint Grégoire de Nazianze : « Les formes subtiles et *astucieuses* du rai-» sonnement..., l'artifice *pervers* d'Aristote, et le *dangereux* pres-» tige de l'éloquence platonicienne, sont comme autant de *plaies*

d'incroyables témérités, devant lesquelles il paraît que vous ne reculez pas. J'aurais donc osé m'attaquer à tant de saints docteurs, à tant de théologiens illustres, qui ont fait ou font tous les jours un si *utile emploi* de la philosophie et des termes philosophiques dans leur enseignement; je me serais attaqué à toute la scholastique, puisque *là même*, je la définissais « *une application de la méthode philosophique à la théologie* telle que l'ont employée les écoles dans tout le moyen-âge (L);» et les formes philosophiques, la ternimologie de l'école n'ont pas toutes été entrainées, on le sait, dans la chute d'Aristote.

44. J'aurais donc osé censurer le sacré concile de Trente qui se sert plus d'une fois des termes d'Aristote consacrés dans l'école; notamment chaque fois qu'il distingue la *matière* et la *forme* dans tous les sacremens de la nouvelle alliance. Je me serais pareillement attaqué à ces mêmes Pères que je citais; car j'ai prouvé qu'au fond ils ne proscrivaient dans la philosophie païenne, que le *principe rationaliste*, et toutes les erreurs qu'il enfante (M). J'ai consa-

» *d'Égypte* qui ont fait *irruption dans l'Église de Dieu* (*Ann.*, p. « 210)». — N'est-ce pas là proscrire la philosophie dans l'enseignement du dogme ? Que nos lecteurs répondent. Si soutenir cette thèse est une *incroyable témérité*, dom Gardereau aura beau dire, il est notre complice.

(L). Que nos lecteurs nous permettent de noter ici cette phrase : *La scholastique est une application de la méthode philosophique à la théologie*, et de la comparer à celle-ci, qui se trouve page précédente : *Toute la tradition réprouve l'application d'une méthode rationaliste à la théologie.* Il n'y a de différence dans ces deux phrases contraires, que dom Gardereau approuve également, que celle de *philosophique* remplacée par *rationaliste ;* mais qui dit *philosophique* a toujours voulu dire *rationaliste.*

(M). Nous n'avons blâmé l'usage de se servir des *expressions* philosophiques qu'en nous servant des paroles mêmes de dom Gardereau; nous allons en rappeler ici quelques-unes : « Peut-être, nous » dit-il, pourrait-on croire que les saints Pères, *si éloignés* par le » fond même de la doctrine, par le sentiment et par la pensée des » sages du paganisme, s'accommodaient mieux de leurs *procédés*; de » leur *terminologie*, si familière depuis au moyen âge. Qu'on en juge » par la manière dont saint Basile réfute l'hérétique Eunomius : » Voyez, dit ce Père, à quelle source il puise *ses expressions*...

cré deux articles à montrer quel emploi ils faisaient non-seulement de la philosophie, mais de la philosophie païenne. J'ai dit qu'ils y cherchaient deux choses, les débris de la tradition et *les avantages de la forme*, phrase que par une curieuse distraction vous citez avec approbation (N), immédiatement avant ce beau titre : *Ce qu'il faut penser* (*d'après les citations du P. Gardereau de l'Auxiliaire*) *de ceux que se servent des expressions philosophiques dans l'exposition de la foi catholique.* Je me serais même élevé, comme vous, contre les philosophes catholiques de tous les tems, puisque d'une part ils ne sont *philosophes-catholiques* qu'autant qu'ils allient les *procédés de la philosophie* aux principes du catholicisme et que de l'autre vous repoussez *sans réplique* (p. 211) *la méthode philosophique, même quand elle enseigne les mêmes choses que la tradition*[1]. Non, Monsieur, si j'ai tant

» Vous l'entendez qui parle de *privation* et d'*habitude...*, termes » d'Aristote (p. 209)». Que dom Gardereau réponde à saint Basile et à lui-même avant de nous attaquer; nous n'avons fait que croire à ses propres paroles, prises dans leur sens naturel. — Quant au concile de Trente, il est facile de voir qu'il a été forcé de se servir des termes en usage parmi les scholastiques ; mais il y a loin de là à avoir décidé que les scholastiques n'auraient pas mieux fait de suivre le conseil de saint Grégoire, et de ne pas introduire la *terminologie* d'Aristote dans l'exposition de la révélation du Christ. Nous croyons, nous, que les *paroles* du *Christ* sont plus claires, plus rationnelles, plus probantes que celles d'*Aristote.*

(N). Nous avons approuvé cette phrase parce que nous avons cru, et nous croyons encore, que les Pères, par ce mot *forme*, entendaient l'éloquence, la pureté de langage des philosophes, et non les *procédés philosophiques* proprement dits : les *formes* sont aussi belles dans saint Jean-Chrysostome et dans saint Basile que dans Platon, et les *procédés* sont tous contraires. Cela nous semblait et nous semble très-clair.

[1] « Tertullien prouve, sans réplique, dites-vous, que la méthode philosophi- « que doit être repoussée lors même qu'elle enseigne les mêmes choses que la « tradition. « Ou, dans votre intention cette maxime est générale, et alors vous êtes prié de répondre à ce qui précède; ou vous la restreignez à la question de *l'origine* ou *de l'invention des dogmes.* Dans ce dernier cas, qu'entendez-vous par la méthode philosophique? Est-ce la méthode rationaliste celle qui consiste à partir de la supposition *que les dogmes sont le fruit de l'invention*

d'ignorance, je ne veux pas avoir tant de présomption. Quant au texte de Tertullien à propos duquel vous lancez le solennel apophtegme que je viens de citer, je suis bien fâché de vous le dire : il n'y est pas même question de ce que vous prétendez y découvrir. Il y est question de l'hypocrisie des philosophes du tems de Tertullien, « qui, lors même qu'*ils disent la même chose* » *que les divins prophètes*, l'appuient sur de faux principes, ou le détournent » à mauvaise fin. » Je citais ces paroles en remarquant que Tertullien eût fait la même observation s'il eût été comporain de certains philosophes modernes; mais dans ces mots, pas plus que dans le reste du texte, il n'y a rien « *qui* » *montre sans réplique pourquoi il faut rejeter la méthode philosophi-* » *que*, etc. » Vous n'avez pas été heureux dans votre choix; Tertullien vous aurait fourni des passages plus spéciaux en faveur de votre étrange assertion, et vous en aviez sous les yeux dans l'*Auxiliaire catholique* (O).

(O). Nous avouons encore ne pouvoir suivre dom Gardereau dans toutes ses excursions. Nous nous bornons à remettre de nouveau le texte de Tertullien sous les yeux de nos lecteurs : « La philosophie » étale avec complaisance un art de discourir qui *colore le faux* » *comme le vrai*, et qui fascine par les mots plus qu'il n'instruit » par un vrai fond de doctrine. Formes factices, équations, priva- » tions, inductions hasardées, rapprochemens arbitraires, définitions » équivoques, tout lui sert; elle *enchaîne à ses vaines formules* » *la liberté divine, et érige ses propres opinions en lois de la na-* » *ture*.. ; car ce qui serait vrai, d'ailleurs et d'accord avec les pro- » phètes, les philosophes l'APPUIENT *sur de faux principes, ou* » *le détournent à mauvaise fin*, etc., etc... (*Ann.*, p. 211)».

humaine? Cela ne peut être : votre phrase serait un non sens; car comment une pareille philosophie pourrait-elle enseigner *sur la question dont il s'agit* les mêmes choses que la tradition qui enseigne précisément *que les dogmes ne sont pas le fruit de l'invention humaine*? Il reste que la méthode philosophique dont vous parlez, soit la méthode de la philosophie catholique ; et par conséquent, selon vous, Tertullien prouve sans réplique, que la méthode de la philosophie catholique doit être rejetée sur la question de l'origine des dogmes, quoiqu'elle enseigne les mêmes choses que la tradition sur ce point comme sur tous les autres; savoir que les dogmes *ne sont pas inventés*, qu'ils sont *le fruit de la révolution divine, extérieure, positive*, etc. Encore une fois que faites-vous de la philosophie? — (*V.* notre note O).

45. Mais vous auriez pu également y trouver ce que vous vous êtes bien gardé de dire; qu'en citant ces textes de Tertullien et des autres docteurs plus rapprochés des tems apostoliques, j'avais donné la raison de leur haine contre la *philosophie*. Ils la proscrivaient sans réserve en tant que *fille* de l'idolâtrie et *mère des hérésies*, gnostiques ou autres, qui désolèrent le berceau de l'Eglise; il leur fallait renverser le paganisme à tout prix; ils ne pouvaient donc composer avec la philosophie, alors partie intégrante du culte des idoles (P).

Vous auriez pu trouver encore dans l'*Auxiliaire* que la philosophie chrétienne ne commence proprement qu'avec l'école chrétienne d'Alexandrie. Alors en effet, elle *s'assimile peu à peu ce qu'il y a de saines traditions dans la philosophie païenne*; et alors aussi, commence dans les appréciations des pères une distinction de blâmes et d'éloges; blâmes, toujours les mêmes qu'autrefois, dans leur application à la partie païenne de la philosophie, éloges croissans, à mesure que la vraie philosophie se développe; jusqu'à ce qu'enfin la chûte entière du paganisme fasse disparaître le principal danger des spéculations philosophiques (Q).

Or, pour nous cela est clair, excessivement clair. Tertullien veut dire et nous disons avec lui : « Les philosophes ont quelques dogmes semblables à ceux des Chrétiens; ils croient en Dieu comme eux, ils croient à la morale, ils croient à des peines et à des récompenses. Mais ce dieu est un Dieu qu'ils ont *inventé* eux-mêmes : c'est celui des alexandrins; cette morale, ils la tirent de l'*essence des choses*, de je ne sais quelle notion vague du bien et du vrai *absolu*; d'une prétendue *idée innée*, de convenance, etc. Or, c'est là la *méthode* qu'il faut repousser sans réplique, quoiqu'elle enseigne les mêmes choses que la tradition. C'est ainsi que nous devons repousser cet *Être des êtres* de Rousseau, cet *absolu*, cet *infini* de Cousin et des éclectiques; parce qu'il est tiré d'une méthode philosophique, parce que cet *Être des êtres* ne saurait être *Jéhovah*, le Dieu de la *création*, le Dieu du Sinaï et du Calvaire, le Dieu de nos tabernacles, qui sont un seul et même Dieu.

(P). Nous voudrions que dom Gardereau nous dit si ce n'est pas la philosophie *païenne* de Platon et des alexandrins, que l'on remet en honneur; si ce n'est pas la philosophie seule qui est la *mère* de toutes les erreurs actuelles, etc. Cela étant, ne faut-il pas, comme les Pères, et sur cela surtout, la *proscrire sans réserve?*

(Q). Ceci ne laisserait pas que d'avoir besoin de quelque explica-

46. Enfin au 13e siècle arrive, avec une époque de paix et de concorde dans la foi, le moment favorable pour achever de constituer la philosophie comme science, et de faire sans péril dans les immortels écrits d'un St Thomas, d'un St Bonaventure, l'application de la méthode philosophique à l'enseignement de nos dogmes sacrés. Voilà ce que j'ai expliqué fort au long dans l'*Auxiliaire*; si, daignant en avertir le lecteur, vous l'aviez prévenu que je signale avec soin les différences de circonstances et les différences de motifs qui ont occasionné les diversités de langage qu'on rencontre chez les saints docteurs au sujet de la philosophie, il aurait pu comprendre que je n'ai point supposé le oui et le non chez ces hommes de Dieu; il aurait pu comprendre pourquoi ce concert d'anathèmes de la part des plus anciens Pères contre Aristote par exemple, tandis que saint Augustin se sert de ce même Aristote et de ses *méthodes philosophiques* en exposant la foi. (C'est ainsi que dans l'un de ses livres, le V ou VIe, si ma mémoire ne me trompe, *sur la Sainte Trinité*, le saint docteur passe en revue les *catégories* pour aider l'intelligence dans l'exposition du plus abstrait comme du plus sublime de nos mystères). Il aurait pu comprendre pourquoi saint Basile s'irrite contre Aristote lorsqu'Eunomius lui échappe à l'aide de ses méthodes subtiles, tandis que ce même St Basile est tant loué par son ami St Grégoire de Nazianze d'avoir pénétré plus avant que ses maîtres dans les profondeurs de la philosophie profane et d'en faire en ses compositions l'emploi le plus heureux (R).

tion. Nous doutons que la philosophie chrétienne se soit *assimilée* peu à peu dans l'école d'Alexandrie ce qu'il y avait de saines traditions dans la philosophie païenne. Cela nous semble bien près du principe éclectique. Le Christianisme ne s'est rien *assimilé*, il a dit seulement : ces dogmes, c'est moi qui les ai enseignés à vos pères, et vous, vous les avez obscurcis et dénaturés; apprenez de nouveau de moi le droit sens des traditions. Cela ne peut être appelé s'*assimiler les dogmes alexandrins*. Ces expressions sont celles de MM. Cousin, Vacherot, Saisset, etc.

(R). Il y a du vrai et du faux dans cette exposition, nous nous bornons à compléter et à préciser ce que dit ici le P. Gardereau en faisant observer : 1° Que saint Thomas part d'un principe diamétralement opposé à la méthode philosophique qui est essentiellement la *méthode d'invention*; 2° Nous ajoutons : quant aux Pères qui sont partis de l'*idée innée*, *émanée*, qui ont soutenu l'*intuition directe*, ceux qui, comme le dit dom Gardereau, *ont mis de côté l'écriture*

47. Mais j'ai honte de répliquer si sérieusement à de telles accusations. En voici une pourtant, (p. 211) que je ne puis passer sous silence : « Aucun des » Pères, ai-je dit dans l'*Auxiliaire*, ne se déclare avec plus d'insistance que » saint Ephrem contre l'orgueil de la raison qui prétend se faire l'arbitre de la » Révélation chrétienne, et la soumettre à ses vaines lumières ou à ses rai- » sonnemens captieux. » En citant ces paroles, vous demandez avec une surprenante naïveté : « *n'est-ce pas ce que M. Maret* (et le P. Gardereau sans » doute) *appelle une théologie philosophique ?* » Je demande à tout homme impartial s'il est permis de travestir à ce point les principes de ses adversaires (S).

48. Quant aux saints Docteurs du moyen âge comme on ne peut nier qu'eux du moins n'aient fait de la *théologie philosophique*, il fallait bien s'attendre que vous ne les ménageriez guères. Mon admiration pour ces grands hommes, telle que je l'ai exprimée dans le *Correspondant*, vous choque, (V. *Annal.* p. 214) et vous m'opposez le jugement que j'ai porté *de la Scholastique proprement dite* dans l'*Auxiliaire catholique*, (*Annal.* p. 212). Et d'abord il vous a plu d'intituler un nouveau paragraphe de mes citations : *In-*

et la tradition, c'est-à-dire la nécessité de la révélation du dogme, nous redirons encore avec les PP. Canus et Kilber, qu'il ne faut pas les imiter en ce moment, et que s'ils vivaient eux-mêmes, ils n'emploieraient plus cette méthode, parce qu'elle a constitué la religion dite *naturelle*, que l'on met perpétuellement en opposition avec la *religion révélée*. C'est là toute la question à laquelle ne touchent pas les observations précédentes de dom Gardereau.

(S). Quoiqu'en dise le P. Gardereau, nous persistons dans notre opinion. Les philosophes qui prétendent que la *raison humaine* est un *écoulement de la lumière divine*, ceux qui croient que l'âme a des ailes *divines pour s'élever seule dans l'infini*, qui dotent cette âme d'une *intuition directe de l'essence de Dieu*, qui croient qu'il y a en elle une *lumière innée*, *émanée*, *qui lui révèle tout*, etc., oui, nous croyons que ces philosophes soumettent la révélation chrétienne aux *vaines lumières de la raison*, comme le dit saint Ephrem. Nous n'examinons ni la foi, ni les intentions de M. l'abbé Maret, ni de dom Gardereau, mais nous combattons dans leurs paroles un système que nous croyons profondément dangereux pour notre foi ; et ces paroles, nous ne les *travestissons* pas, nous les prenons dans leur signification naturelle.

fluence de la philosophie païenne sur la Scholastique. Vous auriez dû reconnaître que j'ai beaucoup plus insisté sur la glorieuse influence qu'a eue la Scholastique elle-même sur la *philosophie païenne* ; qu'elle sut refaire, qu'elle sut *vivifier*, en la *rendant chrétienne* (T). Si j'ai avoué que cette philosophie n'a pas toujours exercé une influence exclusivement heureuse sur celle du moyen âge, j'ai reconnu bien plus explicitement que les saints Docteurs de cette époque avaient su en tirer d'inappréciables avantages [1]. Vous auriez dû remarquer encore qu'en avouant que la Scholastique a eu comme toutes les grandes choses des abus, sa décadence même, j'ai autant loué la Scholastique dans l'*Auxiliaire*, que dans le *Correspondant* [2]. Vous ne pouvez donc ici m'opposer moi-même à moi-même, et au lieu de mériter l'approbation affectée que vous donnez aux paroles du P. Gardereau, de l'*Auxiliairé*, je ne mériterais que le blâme de tous les gens sensés, si j'avais osé appeler le siècle d'Albert-le-Grand, de St Thomas, de St Bonaventure, etc.; un siècle de *Sophistes*, ainsi que votre critique le donnerait à entendre [3].

(T). Nous sommes ici d'un avis diamétralement opposé à celui de dom Gardereau, et nous nions que jamais la scholastique ait *vivifié* la philosophie *païenne* jusqu'à la rendre *chrétienne*. La philosophie chrétienne a pour base la *révélation extérieure*, comme l'avoue dom Gardereau ; la philosophie païenne a pour base la *révélation de la raison ;* l'une ne peut pas être l'autre. La scholastique a seulement revêtu la philosophie chrétienne des livrées, de la forme de la philosophie païenne ; et c'est là son tort. Cela fut poussé à un point tel, qu'il fallut forcément rétrograder. Tous les bons esprits déplorent ces égaremens, c'est par suite que depuis longtems on a abandonné cet amalgame. Mais quelques restes en subsistent encore ; ce sont ces restes que nous poursuivons; ils tomberont malgré les efforts de dom Gardereau pour les soutenir.

[1] V. dans l'*Auxil. cath.*, n° du 15 Juin 1845, p. 95, un admirable texte de Möhler, et les réflexions dont je l'accompagne.

[2] M. Bonnetty oppose aux éloges que j'ai donnés à l'*Itinerarium mentis in Deum*, ma critique de certains abus de la Scholastique *proprement dite*. Aurais-je donc besoin de lui apprendre qu'à la différence de plusieurs autres ouvrages du docteur Séraphique, l'*Itinerarium* n'appartient point à la Scholastique *proprement dite*. D. Gard.—Vous auriez bien fait de prouver cela. A. B.

[3] C'est du moins ainsi que je crois devoir comprendre votre critique, (*Ann.*

Et quel serait l'homme assez aveugle pour appeler période de *décadence*, période *des sophistes*, l'époque où la scholastique déjà dans la splendeur de son apogée, enfantait cette pléiade de grands hommes entre lesquels le docteur Angélique et près de lui le Séraphin de l'école, répandaient leurs vives clartés (U).

(U). Nous renvoyons à l'article où dom Gardereau traitera de la philosophie de saint Bonaventure pour citer les textes des docteurs catholiques sur l'influence de la scholastique; même de la *pléiade des grands hommes*; ici nous nous bornons aux considérations suivantes :

1° En parlant de la scholastique, nous n'avons cité que les propres paroles de dom Gardereau et des pères Kilber et Canus.

2° Les reproches que nous avons formulés consistent à dire que si ces docteurs avaient vécu de notre tems, ils se seraient abstenus de certaines expressions telles que *émanation*, lumière *innée*, *émanée de Dieu* même.

3° En reprochant ces termes aux saints docteurs, nous avons noté que nous n'entendions pour le moment que discuter contre dom Gardereau qui, en effet, ne cite aucun texte de ces Pères.

4° Nous avons vu que dom Gardereau, qui nous taxe de téméraire, quand nous lui opposons ses paroles, ne veut pas en prendre la responsabilité, et se contente de répondre qu'elles sont d'un saint docteur, tandis qu'il sera forcé d'avouer bientôt que ces termes ne se trouvent pas chez lui, mais seulement l'*équivalent*.

5° Enfin tout en nous défendant de désapprouver ces paroles dans le

p. 212, 213 et 214). Car elle prétend surprendre l'*Auxil. cath.* en une nouvelle *contradiction* avec le *Correspondant*, en ce que, dans ce dernier recueil, je donne, dites-vous (p. 214), » des *éloges exclusifs* à la scholastique de St Bonaventure » (qui n'est que celle du 13e siècle), tandis que dans l'*Auxil.* je dis que, pour la Scholastique proprement dite, » après la période des grands hommes, il en vint une qu'à beaucoup d'égards on pourrait appeler *celle des sophistes*. » Vous supposez donc que je parle de la même époque dans les deux journaux : sans cela où serait la contradiction prétendue? D. Gard. — La contradiction est en ce que vous louez sans restriction la Scholastique dans le *Correspondant*, et avec *convenables exclusions* dans *l'Auxiliaire*. A. B.

50. Mais plus d'un siècle avant ces saints docteurs, un astre non moins pur s'était levé pour diriger leur marche lumineuse. L'Eglise elle-même nous dit: » Il apparaît de TOUS les livres de saint Anselme que cet admirable docteur » avait puisé sa science dans le ciel même, pour la défense de la religion chré- » tienne, pour l'avancement spirituel des âmes, et pour LA RÈGLE QUE DE- » VAIENT SUIVRE *tous les théologiens qui ont enseigné les saintes lettres* PAR » LA MÉTHODE SCHOLASTIQUE [1]. »

Il ne vous manquait plus, Monsieur, que de faire *au guide céleste de tous les théologiens de l'école* l'injure de l'accuser de les avoir égarés tous, et d'avoir frayé la voie au Rationalisme moderne. Il va sans dire que vous trouvez plaisant de mettre encore cette injure sur mon compte (V).

saint docteur nous avons vu que dom Gardereau les repousse de toutes ses forces, quand elles sont isolées, et dans leur sens propre. Que nos lecteurs décident si c'est là une polémique philosophique.

(V). Nous voudrions bien savoir ce que prétend le P. Gardereau en nous opposant ici cette citation du *bréviaire romain*. Est-ce qu'il prétend que l'Église a parlé doctrinalement et défini toutes les phrases qui se trouvent dans les légendes du *bréviaire ?* Veut-il que nous venions discuter ici la valeur doctrinale et philosophique de toutes ces phrases ? Croit-il que cela serait utile à la cause qu'il défend ? Est-ce qu'il n'eût pas mieux valu laisser de côté ces autorités qui, aux yeux de dom Gardereau même, ne décident rien en fait de doctrines ? Est-ce à nous à lui apprendre que le *bréviaire* n'a voulu que signaler l'esprit de piété, de dévotion, et le but religieux de tous les écrits de ce saint ? Est-ce à nous à lui dire que si ces paroles contenaient une *décision*, si en effet tous les livres du saint docteur avaient été *puisés dans le ciel*, si tous les théologiens devaient suivre la *méthode scholastique* du saint docteur, toutes les philosophies, toutes les théologies actuelles seraient dans une mauvaise voie, car toutes ont abandonné la méthode spéciale de saint Anselme ; fort heureusement ; en effet toutes ne mettent pas de côté l'*Écriture et la tradition* dans l'exposition du dogme catholique, comme dom Gar-

[1] « Anselmum.... doctrinam ad defensionem christianæ religionis, animarum profectum, et omnium theologorum qui sacras litteras scolasticâ methodo tradiderunt normam, cœlitùs hausisse ex ejus libris omnibus apparet. » *Brev. Rom.* 21 April.

A la p. 213 après avoir cité quelques paroles de l'*Auxiliaire*, où j'avoue qu'il « s'introduisit dans le sein de la Scholastique *au tems de sa décadence* des » abus qui *frayèrent une voie indirecte au Rationalisme moderne*, vous » ajoutez :

» D. Gardereau *précise encore mieux* le DÉFAUT CAPITAL *de la Scholastique* » dans les paroles suivantes : Quelques écrivains *mirent de côté et à dessein* » *les preuves de l'Écriture et de la tradition*; nous en avons un exemple » dans le *Monologe* de saint Anselme. » Et plus bas : « *Nous faisons le même* » *reproche à la méthode purement rationnelle de M. l'abbé Maret*, à laquelle » le P. Gardereau donne ses éloges et son approbation dans *le Correspon-* » *dant*; d'ailleurs nous convenons avec lui que pour le fond la Scolastique » reposait toujours *en dernière analyse* sur le principe d'autorité, et qu'elle sup- » posait toujours la suprématie de la foi reconnue juge et maîtresse de la rai- » son. »

§ 51. Ces dernières paroles, Monsieur, prouvent, il est vrai, que vous n'accusez pas le saint archevêque de Cantorbéry d'avoir été lui-même rationaliste; mais il n'en demeure pas moins atteint et convaincu d'avoir innoculé à toute la scholastique le germe du Rationalisme, par l'emploi d'une méthode coupable, et ainsi d'avoir *fraye la voie au rationalisme moderne*. Et cela uniquement pour avoir composé, *sans y mêler les preuves théologiques*, le premier vrai traité de philosophie catholique qu'ait enfanté la science du moyen-âge. Mais l'Église ayant *oublié* d'excepter le *Monologe* d'Anselme quand elle dit : que » TOUS les livres de cet homme admirable montrent que c'est dans le ciel » même qu'il a puisé sa doctrine pour la défense de la foi, le profit spirituel » des âmes, enfin pour la règle et le modèle de tous les théologiens qui ont » traité les saintes lettres *par la méthode Scholastique* », il s'ensuit que l'É-

dereau dit que saint Anselme l'a fait. Enfin celui qui serait le plus condamné par le *bréviaire* serait dom Gardereau, qui lui-même a abandonné la méthode du saint docteur, pour suivre celle de la *révélation extérieure*. Nous sommes vraiment peinés d'avoir à reproduire des observations si claires, comme aussi de lui voir proclamer le principe que les docteurs scholastiques se *défendent d'eux-mêmes*; de manière qu'il n'est pas permis de discuter leurs propositions. Certes, ils seraient bien étonnés de cette obséquieuse réticence, ceux qui ont établi cette scholastique, dont le fond consistait principalement à *discuter sur tout*, directement ou indirectement. Triste et funeste principe, disons-nous, malgré le respect que nous devons à ces grands saints.

glise elle-même a cru tous ces avantages attachés à un enseignement dont la méthode devait enfanter tôt ou tard l'impie Rationalisme; et qu'elle a pris en quelque sorte la responsabilité de cette pernicieuse méthode, quand elle a indiqué saint Anselme pour guide à quiconque se propose de traiter la théologie d'après la méthode scholastique (X).

52. Je savais bien que cet illustre Docteur avait eu à subir de la part d'une secte antichrétienne l'affront de s'entendre louer comme un précurseur de M. Cousin, comme un timide adepte, auquel il n'a manqué que d'être venu au monde à une époque de liberté, pour affranchir entièrement la raison du joug de la théologie. Ce n'est pas que les Sophistes qui ont osé tenir ce langage ignorent ce que c'est que saint Anselme; ils savent mieux que personne que nul n'a professé plus énergiquement le principe qui les condamne; et que de la même main dont il étouffa le rationalisme en son berceau, il sut tracer au 11e siècle, les immuables limites qui en séparent à jamais la philo-

(X). Tous ces reproches retombent en plein sur dom Gardereau, c'est lui, et non pas nous, qui a dit: « Quelques écrivains scholastiques *mirent* » *de côté et à dessein les preuves de l'Écriture et de la tradition.* » C'est lui et non pas nous qui a ajouté : « Nous en avons un exemple » dans le *Monologe* de saint Anselme. » Pour nous, nous avons ajouté : « Si l'on *met de côté* les *preuves de l'Écriture et de la tradition*, il » ne reste que le *rationalisme.* » Dom Gardereau aurait dû répondre à cet argument qui saute aux yeux, mais non, il se contente de nous opposer un texte de son *bréviaire* qui dit que tous les livres d'Anselme *ont été puisés dans le ciel.* Il s'en suit donc que c'est le *ciel* qui nous dit qu'il faut *mettre de côté l'Écriture et la tradition.* Est-ce là ce que veut le P. Gardereau ? C'est au moins ce que disent ses paroles. — D'ailleurs il est plus facile qu'il ne pense de justifier saint Anselme, cette justification consiste à dire précisément le contraire de ce qu'a dit le P. Gardereau en parlant de sa méthode, savoir : *il n'est pas vrai* que saint Anselme, dans son *Monologe*, ait mis de côté l'*Écriture et la tradition*, de même qu'il *n'est pas vrai* que MM. Cousin, Saisset, etc., mettent de côté l'*Écriture et la tradition* dans la philosophie. Nous avons prouvé et prouvons encore que toute philosophie serait impossible sans la *tradition* ou *l'Écriture*, et les philosophes qui disent établir leur philosophie sans *tradition* et sans *Écriture* disent une chose *mensongère.*

sophie catholique. Ce qui les porte à s'acharner ici contre l'évidence, c'est que l'exemple du Père de la philosophie catholique au moyen âge est une vive, et irrésistible protestation contre tout leur système. En effet, s'ils ne peuvent faire de ce grand philosophe un rationaliste, donc la philosophie subsiste en dehors du rationalisme; donc malgré leurs accusations, nous ne la détruisons pas, par cela seul que nous reconnaissons une règle pour la *raison libre*. Delà ces ridicules efforts pour ôter à saint Anselme la chasteté de la foi, comme au siècle dernier, on lui ôtait la beauté du génie. Il ne manquait pour achever l'insulte que de voir un écrivain catholique prêter son concours indirect à ces insinuations odieuses, en insinuant lui-même que saint Anselme, *inoculant à toute la Scholastique son défaut capital*, son principe de mort, l'a poussée, guide imprévoyant, à se briser tôt ou tard contre la borne du rationalisme. Et pourquoi? parceque le saint Docteur a composé un ouvrage de raisonnement sur les principales vérités, et tâché de faire (autant qu'il est permis), *que la foi devînt science* (Y).

53. Et cependant, Monsieur, vous reconnaissez que cet édifice rationel re-

(Y). Dom Gardereau se jette de côté pour répondre aux choses qu'on ne lui oppose pas. Dom Gardereau a dit de saint Anselme, qu'il avait mis *de côté l'Écriture et la tradition*; il a fait dire à saint Bonaventure que l'âme a en elle-même une *lumière innée et émanée de Dieu, laquelle lui révèle tout*. Nous prenons nous, ces paroles, nous disons que si l'on met de *côté l'Écriture et la tradition* il ne reste que le rationalisme; nous ajoutons que si l'âme voit tout dans sa *lumière innée*, c'est supprimer la révélation extérieure; nous disons enfin que s'il existe en nous une lumière *émanée de Dieu*, c'est le panthéisme. Ces paroles sont claires, précises. — Que répond à cela dom Gardereau? approuve-t-il les principes de saint Anselme et de saint Bonaventure? Non, au contraire; il les désavoue pour lui-même et abandonne les saints docteurs à eux-mêmes! — Mais en abandonnant ces principes, en en professant de contraires, il ne veut pas que l'on dise *directement* un mot, le plus petit mot *direct* contre ces principes, et pour cela il allègue la sainteté de ces auteurs. — Il tonne contre nous, qui, en nous servant des paroles des P. Kilber et Canus, avons dit que, en philosophie, les, *saints docteurs n'avaient d'autre valeur que leur opinion propre*, que s'ils vivaient à notre époque, ils *ne se serviraient pas de ces termes*. — Voilà ce que dom Gardereau répond à MM. Cousin, Saisset et

pose *entièrement* sur la base *des principes révélés* (Z); que ces principes consolident tout; de même que les fondemens cachés dans les entrailles du sol donnent la solidité au bâtiment et à toutes ses parties; vous lisez inscrite sur la façade la belle profession de foi du philosophe catholique; *nisi credidero non intelligam.* Mais saint Anselme a *exposé d'une manière purement rationnelle* certaines vérités de la foi; il a montré le *côté humain* de la religion; en un mot il a fait de la *théologie philosophique.* Dès lors saint Anselme est jugé; c'est lui qui a jeté le moyen âge dans la voie du rationalisme!

J'avoue qu'en la compagnie de saint Anselme, et (comme nous allons bientôt le voir), de saint Bonavanture, ce reproche de rationalisme commence à me sembler suportable (AA).

autres éclectiques qui *mettent de côté* l'Écriture et la tradition, qui professent la lumière *innée* et *émanée.*

Est-ce qu'il croit qu'il puisse exister quelque philosophe qui se contente de cette réponse? Au lieu de ces déclamations, nous répondons nous, directement aux éclectiques avec des théologiens reconnus, les P. Kilber et Canus : «L'autorité de quelques, ou de plusieurs Pères ne » donne pas un argument certain dans les questions philosophiques ou » les sciences naturelles; elle prouve tout autant que la raison naturelle » le persuade. Il en est de même pour les questions théologiques qui » n'ont point rapport à la foi. Car s'ils avaient existé de notre tems, » il y a bien des choses qu'ils diraient et feraient d'une manière diffé» rente [1].

(Z). Pardon, vous dénaturez ici ma pensée. Je n'ai point dit *entièrement;* jai dit en *dernière analyse :* ce qui est bien différent. En effet, quand on poussait un peu les scholastiques, ils finissaient par avouer que leur science sur Dieu leur venait de l'*écriture et de la tradition;* ce qui met leur orthodoxie à l'abri, mais ce qui est la négation de la méthode qu'ils avaient suivie : c'est exactement ce que font encore MM. Maret et Gardereau.

(AA). Supportable, en effet, pour votre orthodoxie, que personne n'a attaquée, mais accablant pour votre logique; car c'est vous qui avez dit de saint Anselme qu'il avait *mis de côté l'écriture et la tradition;* de saint Bonaventure, qu'il reconnaissait en notre âme la *lumière innée, émanée, de l'être infini.* Approuvez-vous, oui ou non, ces principes? Vous ne pouvez échapper à cette question.

[1] Voir le texte dans notre tome XII, p. 47.

53. Mais à présent, Monsieur, puisque vous prétendez que c'est moi qui ai fait ces rares découvertes, voudriez-vous bien me dire en quel endroit de l'*Auxiliaire catholique je reproche* à saint Anselme, comme une fatale imprudence la méthode qu'il a suivie dans son immortel opuscule: et aussi en quel endroit j'assigne l'emploi de cette méthode comme le *défaut capital* de la Scolastique? (Vous m'adressiez assez clairement ces deux reproches à la p. 213) Or, je nie tout-à-fait, Monsieur, avoir été assez hardi pour parler sur ce ton du plus célèbre des ouvrages d'un homme dont *tous les livres* furent destinés providentiellement à *servir de modèles à quiconque suit* LA MÉTHODE SCOLASTIQUE. Et quand en effet saint Anselme aurait commis une grave imprudence en suivant la marche qu'il a adoptée, il ne s'en suivrait pas encore que sa faute fût, comme vous le croyez, *le défaut capital de la Scolastique* ; car si peu que vous soyez initié aux habitudes de l'*école*, vous deviez savoir que cette funeste imprudence n'y a trouvé que *peu d'imitateurs* et vous deviez ajouter que j'en ai souvent fait la remarque (BB). F. V. GARDEREAU.

(BB). Acceptons d'abord cette déclaration spontanée, que cette doctrine de saint Anselme, *descendue du ciel*, n'a eu que *peu d'imitateurs*. Quant au passage sur saint Anselme, auquel nous faisons allusion, le voici de nouveau en toutes lettres : « Quelques écri- » vains (scolastiques) *mirent de côté, et à dessein, les preuves de* « *l'écriture et de la tradition*. Nous en avons un exemple dans le » *monologe* de saint Anselme [1] ». — Voilà les paroles de dom Garderoau : c'est nous qui avons ajouté que cette phrase précisait le *défaut capital* de la scolastique. Nous le répétons encore ici : *Mettre de côté l'écriture et la tradition*, c'est le défaut des philosophies enseignées depuis assez long-tems à notre jeunesse. On traite dans ces philosophies : De Dieu, de ses perfections, de l'ange, de l'âme, de l'homme, de ses devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers ses semblables. On a la prétention d'apprendre cela en *mettant de côté l'écriture et la tradition*, c'est-à-dire la *révélation extérieure ;* nos générations actuelles en ont tiré une religion dite *déisme*, dite *rationalisme*, constituée *sans révélation :* c'est ce que nous appelons un *défaut capital.* Que nos lecteurs jugent si nous avons raison. A. BONNETTY.

[1] *Auxil.*, t. I, p. 86.

Voyages en Orient.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES VOYAGES EXECUTÉS EN ORIENT

ET SUR

LA DIRECTION QU'IL CONVIENDRAIT DE LEUR DONNER.

Utilité des voyages en Orient. — Résultats obtenus. — Accroissement des voyageurs. — Encouragemens donnés par le gouvernement français. — Meilleure direction à donner à ces voyages. — Vice du mode de publication.

Nous avions coutume de faire connaître les *progrès faits dans les études orientales*, en indiquant à nos abonnés les livres qui avaient paru sur l'Orient ; mais cette année, M. Mohl, à qui nous empruntons ce *tableau*, a jugé à propos d'y substituer *quelques réflexions* également importantes sur les voyages entrepris ou à entreprendre dans ces contrées ; et ce sont ces réflexions dont nous allons publier les extraits suivans, parce qu'elles seront utiles aux missionnaires et aux voyageurs catholiques.

« Si la littérature orientale reste nécessairement le premier et le principal moyen d'étudier les langues, l'histoire, les religions, la poésie et les antiquités des peuples de l'Asie, les travaux des voyageurs en fournissent un commentaire qui nous est indispensable. Il serait superflu de développer une thèse dont la vérité est évidente par elle-même, et dont nous faisons journellement l'application ; car qui de nous n'a besoin, pour l'intelligence d'un auteur oriental, des récits des voyageurs, soit pour se rendre compte de la position géogra-

phique d'un pays, soit pour y trouver la description des monumens anciens ou des copies d'inscriptions, soit pour découvrir le sens d'une allusion tirée de l'histoire naturelle du pays, soit pour y recueillir des traits de mœurs qui peuvent éclairer l'histoire du passé et l'éclairent d'autant mieux que les mœurs sont plus constantes en Orient; en un mot, qui de nous n'a besoin dans tous ses travaux du tableau vivant des pays dont il s'occupe, tableau que les voyageurs seuls peuvent lui fournir?

» On a fait de notre tems de grands progrès dans l'exploration de l'Orient; les Européens l'ont traversé dans presque tous les sens. Des missionnaires, des officiers, des médecins, des diplomates, des négocians et des voyageurs chargés de missions scientifiques ont pénétré dans les pays réputés les plus inaccessibles. Bokhara, le Kurdistan, les sources de l'Oxus, le midi de l'Arabie, l'Afghanistan, le Japon, le Tibet ont été visités et décrits; les monumens assyriens, persans, sabéens, les stupas de l'Afghanistan ont été exhumés ou fouillés; un nombre immense d'inscriptions indiennes, himyarites, babyloniennes, assyriennes, médiques, persanes, phéniciennes et lyciennes ont été copiées et sont aujourd'hui soumises aux investigations des savans.

» Mais tout en proclamant ce qui a été accompli par le savoir et le courage des voyageurs en Orient, on ne peut se dissimuler que ce qui a été fait jusqu'à ce jour n'est que le commencement d'une carrière presqu'illimitée; qu'aucun pays n'a été suffisamment exploré; qu'il reste une infinité de monumens antiques à découvrir; que nous sommes loin de connaître parfaitement l'organisation sociale des peuples qui couvrent l'Asie; que la géographie présente encore beaucoup de points obscurs qu'on pourrait éclaircir; enfin, qu'il n'est pas douteux que les bibliothèques de l'Orient ne contiennent encore un grand nombre d'ouvrages qu'il serait important d'en tirer, pour les sauver d'une destruction imminente et les livrer à la critique européenne. La surface de la plupart des pays orientaux nous est connue sous le double rapport physique et moral; mais quand on lit le récit d'un Européen intelligent qui a résidé longtems dans une contrée, même dans celles qui ont été visitées par un grand nombre de voyageurs et qu'on supposerait à peu près connues, on sent à l'instant

qu'il nous ouvre un monde nouveau, et l'on reste surpris tant de ce qu'il nous apprend que de ce qu'il nous laisse entrevoir et qui reste réservé à ses successeurs. Qu'on lise, par exemple, la *description du Radjpoutana*, par Tod, et l'on sera frappé de la masse de renseignemens curieux qu'il nous donne et du tableau de mœurs qu'il déroule devant nous; mais, cette lecture terminée, on éprouvera le besoin d'en apprendre bien davantage, de voir étudier plus profondément cette organisation féodale, ces poèmes épiques, ces monumens d'art dont il parle. Qu'on lise les *fragmens* qu'a donnés M. Rawlinson de ses *Voyages en Perse*, ou les *notes* de M. Elliot, sur les *provinces supérieures de l'Inde*, et l'on sera étonné de tout ce qu'ils ont observé et de ce qu'ils indiquent comme sujet d'études futures et de découvertes à faire. L'histoire des peuples est comme l'histoire naturelle, plus on l'étudie plus on trouve combien on ignore et combien le phénomène le plus petit, le plus insignifiant en apparence, révèle de mystères. Certainement personne n'a parcouru l'ouvrage de M. Briggs sur l'*impôt territorial dans l'Inde* sans être émerveillé des grands enseignemens historiques que peut fournir l'étude attentive d'un pauvre village indien; or, s'il plaisait à un missionnaire, en Chine, de nous faire connaître d'une manière aussi complète l'*organisation municipale* de l'endroit qu'il habite, de nous en donner le budget communal dans ses moindres détails, et de nous expliquer tout ce qui s'y rapporte, il nous rendrait un service non moins éminent, et nous ferait connaître un grand et important côté de la civilisation chinoise, sur lequel nous chercherions en vain des renseignemens dans les annalistes impériaux. Je me rappelle avoir entendu faire à M. Fresnel la description de son *séjour dans un village derrière Thaïf*, près de la Mecque, et je n'ai jamais vu de commentaire plus instructif sur l'état des Arabes avant l'islamisme; pourtant, il n'y avait là ni événemens à raconter, ni souvenirs historiques à évoquer, ni monumens à découvrir; c'était une observation intelligente des mœurs et du caractère d'une race qui ne change guère, faite par un homme qui sait voir et surtout qui sait s'intéresser à ce qu'il voit. Ce n'est donc pas la matière qui manque aux recherches du voyageur; quel que soit le sujet de prédilection de ses études, l'antiquité ou l'état moderne d'un pays, la littérature ou la géogra-

phie, l'homme ou la nature, il trouvera une ample moisson de découvertes à faire, pourvu qu'il ait des yeux pour voir et les connaissances nécessaires pour comprendre ce qu'il voit.

» Il n'y a jamais eu de tems plus favorable aux voyages en Orient que le nôtre. Tout s'ouvre devant la puissance de l'Europe, et les pays que la jalousie, la rapacité ou le fanatisme rendaient inaccessibles, deviennent de jour en jour plus faciles à visiter, non pas sans danger, mais, au moins dans beaucoup de cas, avec des dangers moindres qu'auparavant. Cette influence croissante de l'Europe n'est pas un avantage sans mélange pour le voyageur, car elle détruit beaucoup de choses chez les peuples sur lesquels elle s'étend; elle efface bien des souvenirs antiques; elle fait disparaître beaucoup de monumens que l'incurie et la barbarie des habitans avaient conservés jusqu'à présent. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour se hâter d'explorer les pays qui s'ouvrent devant nous et qui bientôt, en devenant d'un accès plus facile encore, seront en même tems plus stériles pour l'observateur. Le moment le plus favorable à l'exploration d'un pays, est celui où il devient accessible pour la première fois, et il en est ainsi aujourd'hui d'une grande partie de l'Orient, qui est frappée d'une terreur presque superstitieuse par suite de son contact avec l'Europe.

» *Schulz* et M. de *Slane* ont pu examiner à loisir les bibliothèques des mosquées de *Constantinople*, non sans difficultés mais sans trouver d'obstacles absolus; un homme savant et courageux comme eux trouverait probablement moyen d'en faire autant à *Damas* avant que les bibliothèques qui s'y trouvent encore intactes ne soient dispersées et détruites comme il est arrivé à celles du Caire. M. *Hodgson* a vu s'ouvrir devant lui les collections des monastères bouddhiques du *Népal*, et si les bibliothèques des Djains à *Abou* existent réellement, leurs portes ne résisteront pas longtems à la curiosité et à l'influence d'un employé anglais dans l'Inde. M. *Layard* a pu entrer seul et sans aucun appui dans le pays de *Bakhtiaris*, et ce qu'il a fait si bien et si courageusement eût été sans doute impossible vingt ans plus tôt; MM. les missionnaires *Gabet* et *Huc* sont revenus du *Tibet*, où ils auraient probablement laissé leurs têtes il y a cinq ou six ans, et plusieurs voyageurs sont parvenus à visiter, sans grand

risque pour leur vie, les lieux où Schulz a été assassiné, uniquement parce qu'il était Européen. Au reste, si je dis que le danger d'avoir à subir des violences extrêmes de la part de certaines populations a diminué dans une partie de l'Orient, ce n'est point pour déprécier le mérite de ceux qui s'aventurent dans des pays barbares; car, outre les périls inévitables et incessans qui résultent du climat, des fatigues et des privations, il reste assez à craindre de la part des hommes pour mettre à l'épreuve le courage le plus déterminé, et personne ne refusera son admiration à des voyageurs tels que Masson, Wolf, Wood, Arnaud, Layard, Wrede, Bode, et tant d'autres qui ont risqué leur vie pour ajouter à la masse de nos connaissances. Tout ce que je voudrais dire, c'est que les circonstances actuelles sont plus favorables aux voyages et qu'elles permettent des entreprises qui eussent été impossible autrefois et qui aujourd'hui ne sont plus que périlleuses.

» Une suite naturelle de cet état de choses est l'accroissement considérable du nombre des voyageurs en Orient. C'est surtout à l'Angleterre que nous devons les descriptions les plus nombreuses et les meilleures de cette partie du monde, ce qui s'explique par la possession de l'Inde, par un commerce qui pénètre partout, par une diplomatie qui a des agents sur tous les points importans, et surtout par la richesse des particuliers, qui permet à un nombre infini de personnes de suivre l'impulsion de leur goût pour des entreprises lointaines et aventureuses. Je n'essayerai pas de citer même les plus considérables de ces voyages, la liste serait trop longue et néanmoins incomplète, et le choix serait difficile parmi tant de rapports adressés au gouvernement ou à la compagnie des Indes, tant de descriptions de pays et de villes faites par des employés diplomatiques ou administratifs, tant de récits publiés par des hommes que leur vocation de missionnaires ou leur goût pour l'antiquité ont poussés à visiter toutes les parties de l'Orient. Ce grand mouvement se fait sans que le gouvernement anglais y intervienne de quelque manière que ce soit, et les ouvrages qui en résultent sont suffisamment encouragés par la curiosité intelligente du public pour que leur publication n'ait pas besoin d'un secours officiel.

» Sur le continent, il en est tout autrement. La France ne possède

que des territoires insignifians en Orient, et ses employés y sont infiniment moins nombreux que ceux de l'Angleterre. Le goût des voyages s'est certainement développé dans ces derniers tems, et l'on voit de riches voyageurs français visiter l'Orient, et surtout un nombre très-considérable de missionnaires pénétrer dans des pays dont l'accès est le plus difficile; mais les uns et les autres n'écrivent de livres que rarement, et, à l'exception d'un petit nombre de lettres qui paraissent dans les *Annales de la propagation de la foi*, la science ne tire ordinairement que peu de profit des fatigues et des dangers de ces émissaires volontaires de la France. Il en est de même dans le reste de l'Europe; les voyageurs y sont rares, et si de tems en tems un prince ou un grand seigneur se laisse aller à la fantaisie de visiter un pays de l'Orient, c'est plutôt dans un but d'amusement et d'instruction personnelle que dans l'intérêt de la science.

» Dans cet état de choses, les gouvernemens ont compris qu'il y avait là de la gloire à acquérir et un devoir à remplir envers la science. Ils ont envoyé de loin en loin des voyageurs et des commissions scientifiques pour explorer les pays qu'on leur signalait, et il est résulté de ces missions quelques ouvrages excellents qui feront un honneur immortel à leurs auteurs et à leurs promoteurs. Pendant longtems ces entreprises furent isolées et seulement exécutées quand un prince ou un ministre s'intéressait accidentellement à un savant ou à une branche particulière d'étude. Même en France, le gouvernement ne s'engageait que rarement et difficilement dans cette voie, et plusieurs d'entre vous se rappelleront certainement combien il a fallu de tems et d'influences puissantes pour déterminer le gouvernement de la restauration à envoyer *Champollion* en Égypte, et *Schulz* en Perse. Depuis cette époque, on a élargi la voie, et les voyages scientifiques sont devenus une partie régulière et considérable des efforts que fait le gouvernement français pour l'avancement de la science. C'est un fait infiniment honorable, il marque la sollicitude éclairée du pays pour tous les progrès des connaissances humaines; il peut et doit avoir pour le progrès des études orientales en particulier les conséquences les plus heureuses.

» Mais le système est encore nouveau, et à travers les tâtonnemens inséparables de tout commencement, on n'a pas encore trouvé les

règles ni les précautions qui peuvent garantir l'emploi le plus avantageux des fonds destinés aux voyageurs. Quelques-unes de ces entreprises ont été bien exécutées, d'autres ont été complétement infructueuses. Mon intention n'est point de faire la critique du passé, quoique le moyen le plus sûr de signaler les fautes à éviter soit d'indiquer celles qui ont été commises; mais je ne pourrais me livrer à cette analyse sans faire de la peine à des personnes que je ne voudrais pas blesser; je me bornerai donc à vous demander la permission de vous soumettre quelques idées générales sur le *but qu'on doit se proposer dans les voyages en Orient* faits par ordre du gouvernement, et quelques vœux sur les moyens qu'on pourrait employer pour l'atteindre autant que possible.

» La première chose à faire, et la première règle à poser, serait de restreindre l'étendue des voyages qu'on veut faire exécuter. Je ne parle ici que des voyages faits dans un but historique et littéraire, et non pas de ceux qu'on entreprendrait pour l'étude de la géologie, de la botanique ou d'autres sciences, voyages qui exigent nécessairement le parcours de grandes distances. Presque tous les plans que les voyageurs en Orient soumettent au gouvernement pèchent par leur étendue; et ce défaut est si naturel, qu'on ne saurait être assez sur ses gardes pour résister à l'entraînement de l'imagination, qui fait briller devant nos yeux une série de noms de villes et de pays les plus curieux à examiner, les plus célèbres dans l'histoire, les plus riches en monumens et en souvenirs. L'administration elle-même est facilement éblouie par un panorama aussi magnifique; mais la grandeur de ces plans est précisément ce qui en rend l'exécution infructueuse.

» Autrefois, quand on en était au commencement des découvertes géographiques; quand les choses les plus connues aujourd'hui étaient ou entièrement ignorées, ou seulement l'objet d'un souvenir vague et mystérieux, échappé aux tems de barbarie, il était utile et nécessaire de suivre les grandes routes de l'Orient aussi loin qu'elles pouvaient conduire, et de raconter tout ce qu'on y avait vu et entrevu. *Marc-Paul* et *Plan-Carpin* ne pouvaient pénétrer trop avant dans les pays qu'ils ont visités, et même du tems de *Tavernier* et de *Mandelslo*, on ne pouvait faire trop de chemin, car tout ce qu'on voyait était

neuf, et il s'agissait, avant tout, de faire la carte des contrées parcourues, de savoir quels en étaient les royaumes, quels peuples les habitaient, et où l'on pouvait espérer de trouver des monumens à étudier, des bibliothèques à explorer, des traditions à recueillir, d'anciennes coutumes à observer. Mais aujourd'hui, en se tenant sur les chemins battus, on peut traverser presque toute l'Asie sans découvrir rien de nouveau, et, après de grandes fatigues, ne rapporter que des impressions de voyage sans utilité pour la science. Cela peut convenir à un touriste, que la curiosité pousse à travers le monde, et qui n'a de comptes à rendre à personne; mais il s'agit d'autre chose pour un voyageur envoyé par un gouvernement. Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'Orient, nous avons besoin d'approfondir davantage les secrets de son histoire et de son organisation, de fouiller son sol pour découvrir les restes de ses antiquités, et d'étudier, en détail, les lieux qui ont été autrefois des foyers de civilisation, ou qui sont aujourd'hui les centres de ce qui y reste de pouvoir; nous avons besoin d'éclairer une foule de questions spéciales sur l'origine, les traditions et les langues des tribus qui habitent aujourd'hui des pays jadis célèbres; nous voulons connaître leurs institutions civiles et religieuses, leur droit territorial, leur organisation municipale; nous voulons obtenir les livres qui manquent à nos bibliothèques, et qui se trouvent encore dans un coin quelconque de l'Asie.

» Mais tout cela ne s'apprend pas quand on se contente de parcourir un pays, ni même pendant un séjour plus long que ne le font ordinairement les voyageurs; il faut être, pour ainsi dire, domicilié dans une province, pour vaincre les difficultés que nous opposent l'ignorance, la méfiance ou la barbarie des habitans; il faut avoir le tems de se lier avec les gens du pays, afin de pouvoir observer leurs institutions, et apprendre d'eux où il y a quelque chose à trouver; il faut pouvoir attendre le moment et les occasions de pénétrer dans un canton difficile; il faut connaître d'avance l'histoire, la langue et la littérature d'un peuple pour s'intéresser à ce qu'on y voit, et pour que la partie respectable et savante de la population vous honore et vous aide à découvrir ce qui échappe à un examen superficiel. Je vais donner un exemple ou deux qui mettront mieux en lumière la différence qu'il y a entre les deux classes de voyageurs dont je parle.

» M. *Rich* visita *Mossoul* quatre fois, il y fit tout ce que peut faire un voyageur savant et consciencieux pendant un court séjour ; il examina les ruines de Ninive, acheta les antiquités qu'on lui offrait, remarqua des murs couverts d'inscriptions cunéiformes, et formant les caves de quelques maisons du village de *Nebbi-Younès ;* il raconta qu'on avait trouvé un bas-relief de la hauteur de deux hommes, couvert de sculptures d'hommes et d'animaux, mais qu'il avait été détruit. C'est tout ce que pouvait faire et observer le voyageur le plus zélé qui ne séjournait pas dans le pays ; et c'est plus que n'ont fait tous ceux qui ont passé par Mossoul, avant et après Rich, jusqu'au moment où M. *Botta* vint se fixer dans cette ville. Alors, seulement, nous avons vu commencer et se succéder rapidement ces découvertes merveilleuses d'antiquités assyriennes, qui feront époque dans l'étude de l'histoire, des langues et des arts de l'Orient.

» Pendant que *Niebuhr*, et j'aime à le citer avec le respect qui est dû à ce grand nom, pendant que Niebuhr voyageait dans le *Yémen*, il entendit parler plusieurs fois d'inscriptions qui ne pouvaient être qu'en caractères himyarites, mais qu'il ne put pas visiter malgré son vif désir de les copier, parce que tantôt la mauvaise volonté d'un chamelier, tantôt des maladies, tantôt le manque de sécurité sur les routes l'en empêchaient, et que l'étendue de son itinéraire ne lui permettait pas d'attendre de meilleures occasions. Mais M. *Arnaud* est parvenu à atteindre *Saba*, parce qu'un long séjour lui a fourni les moyens de vaincre toutes les difficultés. Il nous a rapporté 50 inscriptions himyarites, et en aurait obtenu un bien plus grand nombre si ses moyens pécuniaires n'avaient pas été épuisés. Je profite de cette occasion pour remercier MM. les ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères d'avoir bien voulu mettre M. Arnaud en état de retourner à Saba pendant trois ans, et de lui avoir donné ainsi le tems de copier les nombreuses inscriptions sabéennes qui couvrent les ruines de *Khariba* et d'autres villes antiques qu'il n'avait pu visiter dans sa première expédition.

» Enfin, que l'on prenne les ouvrages de *Heber* ou d'autres voyageurs que je pourrais nommer, qui ont parcouru l'*Inde* dans toute sa largeur, et l'on verra que ce sont des récits amusans pour le public, mais à peu près inutiles pour les savans ; qu'on les compare aux notes

de M. *Elliot* sur les provinces supérieures, aux lettres de M. *Shore*, aux travaux de *Stirling* sur l'Orissa, aux ouvrages de *Sleeman*, et l'on sentira que, sous la plume de ces derniers, le pays, ses intérêts, son histoire, son organisation, revivent devant le lecteur. Et pourtant, les premiers étaient des hommes aussi savans et aussi intelligens que les derniers ; mais ils n'avaient pas eu le tems d'étudier les pays qu'ils ne faisaient que parcourir.

» Il faudrait donc envoyer successivement des voyageurs sur les points les plus intéressants de l'Asie, assigner à chacun d'eux, pour centre de ses opérations, une des grandes villes qui ont formé ou forment encore les foyers de la civilisation, lui indiquer un rayon suffisant, borné par la langue et les circonstances historiques et politiques du pays, et lui demander la description complète de ce territoire, de ses antiquités, de ses bibliothèques, de son organisation et de ses institutions actuelles ; il faudrait lui accorder six ou sept ans, enfin un tems suffisant pour remplir la tâche qu'on lui imposerait ; il lui serait possible alors de faire des fouilles, et de se familiariser avec les savants et les chefs du pays, pour obtenir d'eux le moyen de pénétrer partout ; et l'on devrait même lui demander la traduction d'une histoire locale, s'il en existe une, ou d'un ouvrage quelconque pour lequel il trouverait dans la contrée même des ressources particulières. Pour donner une idée plus précise de ce plan d'exploration, il suffira d'indiquer quelques-unes des stations qu'on pourrait établir successivement, à mesure qu'il y aurait des fonds, et qu'il se présenterait des hommes auxquels on pourrait les confier. Ainsi, on enverrait un voyageur à Bagdad, en lui assignant pour limites la Babylonie ancienne ou le paschalik moderne de Bagdad ; un autre occuperait Damas, dont les bibliothèques nous sont inconnues, et doivent renfermer bien des ouvrages qui passent pour perdus ; ses recherches comprendraient la Syrie méridionale, une partie du Liban, et les tribus arabes qui dépendent de Damas. Le centre d'une autre expédition serait Hamadan, afin d'explorer l'ancienne Médie, les ruines d'Ecbatane et celles d'autres villes antiques, et pour étudier les dialectes populaires de cette province. Il serait important qu'un savant s'établît à *Yezd* ou à *Kirman*, où il aurait à s'occuper des zoroastriens ; il rechercherait les livres zends et pehelwis qui nous manquent, et trouverait

dans les antiquités du Seistan et dans l'état moderne du pays des sujets d'étude abondans et entièrement neufs. Un autre irait à Bénarès pour y fréquenter les écoles brahminiques, et compléter nos collections de livres sanscrits. Un indianiste qui séjournerait dans le *Radjpoutana* pourrait nous rapporter une traduction des poëmes épiques de Tchand faite sur les lieux mêmes et au milieu de la tradition vivante ; il étudierait l'organisation des Radjpoutes, et compléterait ou corrigerait les vues de Tod sur ce sujet. Une autre station du même genre devrait être établie parmi les Djains du *Guzarate*, dont les monumens et les livres ne nous sont connus que bien vaguement. Enfin, il faudrait, aussitôt que les circonstances le permettront, envoyer un voyageur à Balkh, et lui confier l'exploration de la Bactriane, l'étude des monuments de Bamian, et celle des traces de l'empire grec et des états barbares qui lui ont succédé. Mais je m'arrête, car mon intention n'est pas de donner une liste complète des points à occuper ; je n'ai voulu qu'indiquer un système à suivre. Je craindrais, d'ailleurs, en continuant cette énumération, qu'on ne m'accusât de demander l'impossible. Et pourtant rien ne serait plus facile que d'explorer ainsi successivement toute l'Asie, en y apportant les précautions et la sage lenteur que permet un système suivi par un gouvernement. Le plus difficile est fait ; les moyens sont inscrits au budget, et la part qui doit en revenir naturellement à l'Orient suffira à tous les besoins ; car ce serait assez d'envoyer chaque année un voyageur, de telle sorte qu'il y en aurait à la fin, et quand le système serait en parfaite voie d'exécution, six à la fois, ce qui ne serait certainement pas disproportionné avec les droits que l'Orient peut revendiquer dans la répartition du budget des missions scientifiques.

» L'adoption d'un plan semblable aiderait en même tems à la solution de la question, aujourd'hui si difficile, du choix des personnes. Il est évident que tous ceux qui ne désirent que faire un voyage agréable aux frais du Gouvernement seraient exclus par les exigences même du plan qu'ils auraient à suivre. La connaissance des langues savantes du pays qu'on voudrait explorer deviendrait une condition *sine quâ non* du choix, comme elle aurait dû l'être dès le principe, et il n'y aurait que des hommes préparés par une étude sérieuse des langues et de l'histoire qui voudraient se présenter. Les élèves des écoles orien-

tales de Paris y trouveraient un objet de légitime ambition qui soutiendrait leur zèle et leur offrirait une occasion précieuse de continuer et de perfectionner leurs travaux dans le pays même qui en est le but. Qui peut douter qu'on ne trouvât, tous les ans, un jeune homme instruit, courageux et désireux de se distinguer par des découvertes presque certaines, et d'entrer dans la vie littéraire par une porte aussi belle et aussi sûre ? Qui peut douter qu'en suivant avec persévérance un plan semblable, on n'obtienne les résultats les plus honorables pour la France et les plus utiles pour la science ? Sans aucun doute, tous les points de l'Orient qu'il importe de connaître seraient visités successivement par des hommes compétents, des trésors inconnus d'antiquités viendraient enrichir nos musées, maint ouvrage précieux que nous croyons perdu viendrait combler les lacunes de nos bibliothèques, et les langues, l'histoire et les institutions de tous les peuples de l'Asie seraient mieux étudiées. »

M. Mohl blâme ensuite avec raison le mode de publication de tous ces voyages ; il fait justement observer que ces publications sont faites avec trop de luxe, qu'elles coûtent beaucoup trop cher, et qu'ainsi elles sont nécessairement hors de l'atteinte des personnes qui en ont le plus de besoin, et qui en feraient le meilleur usage. A l'appui de ces reproches il cite les faits suivants :

« Pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé sur les inconvéniens de ce système, il me suffira de citer le prix de quelques-uns des voyages qui sont en cours de publication. Le voyage de d'Urville au pôle Sud coûtera 1,450 francs ; l'ouvrage de la commission de Morée coûte 1,080 francs ; les deux voyages de M. Texier coûtent 1,600 fr. ; le voyage de MM. Flandin et Coste coûte 1,400 francs ; l'ouvrage sur Ninive coûtera 1,800 francs ; le voyage en Islande coûte 1,825 fr. ; Comment peut-on s'étonner que ces livres ne se répandent pas et n'arrivent pas aux mains de ceux auxquels ils sont destinés ? Combien y a-t-il de savants et même de bibliothèques publiques qui puissent acheter beaucoup de livres à ce prix ? Je pourrais citer une foule de faits à l'appui de ce que je dis ; je me contenterai d'un seul. Me trouvant à Bonn, l'automne dernier, je désirais, pendant une conversation avec M. Lassen, consulter une planche d'inscriptions dans le Voyage de MM. Flandin et Coste ; mais M. Lassen me dit que

la bibliothèque de l'Université ne le possédait pas, parce qu'il était trop cher. Or, personne de vous n'ignore que M. Lassen est, avec M. Burnouf, celui qui a fait le plus pour l'interprétation des inscriptions persépolitaines. Et pour qui donc publierait-on des ouvrages sur les antiquités de la Perse si ce n'est pour lui et des hommes comme lui ? »

Nous nous joignons à M. Mohl pour blâmer cette prodigalité excessive et inutile. A. B.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n. 112 des *Annales de la Propagation de la Foi.*

1. *Mission de la Corée.* Notice sur la chrétienté de ce royaume. Elle s'est fondée sans apôtre et s'est soutenue, longtemps sans pasteur. — Son état politique déplorable, tributaire des Chinois. — Son état religieux, ses mille divinités. Le Christianisme y pénètre avec les livres chrétiens, en 1632. Les néophytes viennent en Chine s'entretenir avec les missionnaires. Le baptême est conféré à plusieurs qui reportent la Foi évangélique dans leur pâtrie. — Un parti politique veut écraser les Chrétiens de 1791 à 1839. Trois horribles persécutions les déciment. Un prêtre chinois nommé *Tcheou* est le premier missionnaire qui les visite en 1794. Il est martyrisé en 1801. — Trois missionnoires français pénètrent en Gorée en 1834. Le nombre des Chrétiens y est aujourd'hui de 20,000. — Les 3 prêtres sont martyrisés en 1839. — Le bruit court que le gouvernement français veut venger le sang des martyrs. Panique parmi le peuple et le roi.

2. Lettre d'*André*, diacre coréen, datée de *Hang-Hiang*, capitale de la Corée, 27 mars 1845. Détails sur sa rentrée en Corée pour y préparer l'introduction de l'évêque Mgr Ferréol. Il achète et arme une barque, et se prépare à venir le chercher sur les côtes de la Chine, dans le Kiang-nan. L'intrépide diacre ne fait pas même connaitre à sa mère qu'il est passé par son pays pour ne pas ébruiter son entreprise.

3. Lettre du P. *Gotteland*, jésuite, datée de *Kiang-nan*, 8 juillet 1845, racontant le voyage d'André, qui dans une misérable barque, construite seulement pour les fleuves, et avec une boussole de 5 sous, aborde miraculeusement à *Chang-Hai*. Mais une loi ordonne de brûler toute barque coréenne qui abordera; André se met sous la protection des officiers anglais qui la lui promettent. Messe dite à bord du *Sabot* coréen. André est ordonné prêtre le 17 août, par Mgr Ferréol; c'est le premier coréen élevé au sacerdoce. Le 31 août, Mgr Ferréol et M. l'abbé Daveluy s'embarquent sur le *Sabot* pour entrer enfin dans leur mission. Après mille dangers ils arrivent le 12 octobre, et l'évêque et son compagnon sont reçus dans une petite cabane en terre par

une famille nouvellement convertie. Tout est à faire dans ce troupeau décimé et dispersé par la persécution.

4. Lettre de M. *Maistre*, datée de la *Mongolie*, 3 mars 1846, dans laquelle il parle comment arrivé sur la frontière nord de la Corée, et à la veille d'y entrer, il est découvert, saisi par des soldats, et présenté au mandarin. En sa présence le missionnaire et son compagnon se disent européens et missionnaires, et alléguent le récent décret de l'empereur. Sous ces titres ils sont mis en liberté, mais internés à une journée et demie des frontières. — Quelques détails sur la Mantchourie; elle se peuple de Chinois qui émigrent de la Chine.

5. Lettre de Mgr *Ferreol*, datée de *Seoul* (Corée), le 27 décembre 1845. Il est arrivé dans la capitale déguisé en habit de deuil; il se propose de commencer la visite des Chrétiens; mais les précautions sont bien nécessaires. Les néophytes sont tous pauvres, ayant abandonné leurs biens et leur position pour conserver leur foi. Le plus cruel de leurs ennemis, l'oncle maternel du roi, est mort le 8 de ce mois; il s'est empoisonné pour éviter sa disgrâce. — Il a à peu près 20,000 Chrétiens à diriger.

6. Mission du *Tong-King oriental*. Lettre du P. *Marti*, dominicain, datée du 29 janvier 1845. Récit du combat et du triomphe d'un néophyte qu'on finit par renvoyer après l'avoir tourmenté inutilement. — Arrestation d'un prêtre indigène nommé le P. *Toue*, qui est torturé et mis à la cangue. Le nouveau roi garde sur les Chrétiens un silence équivoque; mais les mandarins disposent de leur sort selon leur caprice. Cependant la Foi fait quelque progrès.

7. Lettre du P. *Ramon*, dominicain, datée de *Macao*, 18 février 1846, donnant des nouvelles de l'état de la mission de *Tong-King*. La paix y est assez grande. Les missionnaires peuvent visiter les Chrétiens. De nouveaux néophytes consolent leur zèle.

8. Départs de missionnaires.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 94. — Octobre 1847.

Polémique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE

DE

QUELQUES REPROCHES ET DE QUELQUES CONSEILS ADRESSÉS AU CLERGÉ FRANÇAIS

Par M. l'abbé GIOBERTI.

I. Influence de M. Gioberti. — Projet de régénérer les études philosophiques. — Nécessité d'examiner ses ouvrages.

M. l'abbé Gioberti, déjà connu comme écrivain et comme philosophe, vient d'acquérir plus de renommée encore par l'honneur qu'on lui a fait à Rome de prononcer son nom à côté de celui de Pie IX. C'est ce qui nous décide à examiner de près non ses écrits politiques et ses invectives contre une société célèbre, mais ses écrits philosophiques. Car M. Gioberti ne se propose pas seulement d'assurer ou de relever la gloire de sa patrie, ce dont on ne peut que le louer, mais encore de fonder un nouveau système de philosophie. Ce système a été exposé dans trois volumes qui viennent de paraître sous le titre de *Restauration des sciences philosophiques ; introduction à l'étude de la philosophie*[1]. Ce système nouveau n'est pas tout-à-fait

[1] Traduits par MM. l'abbé Tourneur et l'abbé Défourny, professeurs au séminaire de Reims. A Paris, chez Lecoffre. Prix : 21 fr.

inconnu aux lecteurs des *Annales* ; c'est le système de l'*intuition directe*, fondé sur l'*idée une, éternelle*, etc. ; c'est le système de Malebranche, repris en sous œuvre, corrigé et perfectionné. Nous nous proposons de l'exposer et de l'examiner avec cette attention et cette impartialité que nous nous faisons un devoir de mettre dans nos travaux philosophiques, surtout avec les adversaires qui, comme M. Gioberti, joignent à un talent réel une profession franche et sincère de foi catholique et de soumission à l'Église. Quelle que soit la divergence d'opinion entre ces écrivains et nous, ils sont nos frères, et nous les regarderons surtout comme tels, en leur prouvant que leurs doctrines mènent précisément aux conséquences qu'ils désapprouvent dans les autres.

Mais avant d'entrer dans cette discussion philosophique, nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs les quelques pages de sa *préface* où M. Gioberti parle du clergé français. On y verra une large part d'éloges pour l'ancien clergé; mais il nous sera facile de montrer qu'il est loin d'avoir porté sur le clergé actuel un jugement juste et impartial, et nous regrettons vivement de voir ce jugement consigné dans un livre qui a beaucoup de vogue en Italie, et dans le centre même de la catholicité. Nos lecteurs en jugeront eux-mêmes.

2. Eloge de l'ancien clergé français. — La France lui doit ses principales illustrations littéraires scientifiques. — Le clergé a dégénéré, quant à la science. — Réponse à ce reproche.

La vertu, la science, le génie qui distinguèrent dès les premiers tems le clergé français, le rendirent dès lors un des plus remarquables de l'Europe. Le Christianisme était à peine introduit dans les Gaules, et déjà ses ministres s'y illustraient par leur savoir, leur éloquence et la pureté de leur foi; ils s'y illustraient par l'héroïsme de la vertu, dans les longues et laborieuses épreuves de l'apostolat, comme dans les épreuves plus courtes, mais aussi plus terribles, de la confession de la foi et du martyre. Quand même, durant tout le moyen-âge, la France n'aurait donné à la chrétienté d'autres illustrations que Gerson et saint Bernard, aux études sacrées d'autre concours que l'université de Paris, il faudrait encore la compter au nombre des provinces qui se sont montrées les plus dignes et qui ont le mieux mérité de l'Eglise. Qui ignore les gloires du clergé français au 17e siècle? Qui n'admire cette nombreuse et brillante élite d'hommes illustres, sortis des diffé-

rents degrés de la hiérarchie ecclésiastique? Il ont cultivé avec bonheur toutes les sciences de leur tems, ils ont élevé à une égale hauteur l'instruction sublime et profonde qui fait marcher la science, et l'instruction élémentaire qui la communique aux jeunes gens et aux ignorans; ils ont fait de l'idiome français une langue noble et digne d'être écrite; ils ont créé une littérature nationale, et ils l'ont portée à un tel degré de perfection, que les générations subséquentes ont en vain essayé d'y atteindre, bien loin de la surpasser. Et si un grand nombre d'écrivains laïques ont efficacement coopéré à cette œuvre, il est à remarquer qu'ils pensaient, sentaient et écrivaient sous l'influence morale du sacerdoce. C'est surtout au sacerdoce que la France doit la création de sa littérature, comme elle lui a dû, dès les premiers tems, l'organisation de sa société. Ce fait incontestable a échappé à la perspicacité ou à la bonne foi du siècle suivant, et ce siècle, qui avait reçu des mains du clergé une littérature si belle et si riche, s'en est prévalu, ingrat et criminel, contre ceux qui l'avaient créée, contre cette même religion qui l'avait élevée et nourrie. La guerre du 18e siècle contre le précédent me peint au naturel une insolente échappée d'écoliers tumultueusement révoltés contre la vénérable assemblée de leurs instituteurs et de leurs maîtres. Où cette révolte a-t-elle conduit la littérature et la philosophie française? Chacun peut le voir, et les peintures les plus vives seraient moins éloquentes que le spectacle qui s'étale aujourd'hui à nos yeux. Dans le cours de ces douloureuses vicissitudes, le clergé français n'a jamais démenti ses glorieux principes ni ses antiques vertus; et si, au tems où les hommes d'église pouvaient devenir hommes de cour, cet usage donna lieu à quelques scandales qui obscurcirent, comme il arrive toujours, la réputation du corps entier, ces taches ont été effacées complètement durant ce terrible bouleversement de toutes les choses divines et humaines, et le sacerdoce français en est sorti, comme l'or de la fournaise, purifié de toute souillure et digne de son antique renommée. Ne l'avons-nous pas vu naguère, lorsqu'un fléau fatal se ruait sur la France et abattait les populations malheureuses, ne l'avons-nous pas vu se mêler à la foule des infirmes et des délaissés, les soulager, corps et âme, avec une tendresse de mère, et mourir avec eux? Et quelle plus belle, quelle plus forte preuve de vertu que de donner sa vie pour le prochain? Donner sa vie pour ceux qui peut-être ont besoin de votre pardon, sans compensation d'amour, sans espoir de reconnaissance!

» Mais si le clergé français est encore de nos jours un modèle de toutes les vertus que demande le sacerdoce, il n'est pas, sous le rapport de la science, à la hauteur des hommes illustres qu'il a enfantés autrefois, il n'est pas à la hauteur de son antique renommée. Il a commencé à déchoir dans le cours du siècle passé, alors qu'il s'est laissé enlever par les laïques le patrimoine intellectuel de la science. La science est un flambeau; celui qui le tient doit en

répandre la lumière sans en rien perdre pour lui-même, et surtout sans se le laisser ravir. Le clergé français a toujours conservé, il est vrai, le sceptre de la vertu, mais il a souffert qu'on lui enlevât celui de la science et du génie. Quand au siècle dernier, une foule d'écrivains infimes ou médiocres, relevant d'un ou de deux chefs illustres, livraient à la religion une guerre aussi acharnée que variée dans ses attaques, il ne sut pas opposer un seul homme éminent à l'astuce et à la rage des assaillants. Bergier, Guénée et quelques autres ont fait ce qu'ils ont pu, ont combattu avec bonheur, ont acquis un droit impérissable aux bénédictions de la postérité; mais ce n'était point assez d'eux, il est certain que le silence du clergé, ou du moins la faiblesse de sa défense, a contribué à la diffusion de la fausse philosophie et à l'empire qu'elle a conquis dans l'opinion, alors qu'un seul génie vraiment puissant, s'il s'en fût trouvé un sur le seuil du sanctuaire, aurait pu mettre en fuite cette foule d'insectes incommodes, dont l'insolence croissait à proportion de la patience intempestive de ceux auxquels ils s'attachaient. Ni la verve de Voltaire, ni la faconde de Rousseau n'auraient pu voiler leur ignorance, s'il s'était rencontré quelque puissant génie, quelque bon philosophe pour la démasquer. »

Nous sommes loin de nier qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans ces reproches; ce que nous trouvons injuste, c'est qu'on les fasse tomber exclusivement sur le clergé français. Dans la défense de la foi catholique, tous les membres du clergé sont solidaires : s'il y a eu *faiblesse* dans la défense du clergé français, il y a eu *nullité* dans celle des autres parties de la chrétienté. Nous pourrions donc adresser les mêmes reproches au clergé italien, espagnol, etc. Si ce clergé avait eu un homme de génie qui eût fait un livre tel que le demande M. Gioberti, il aurait été traduit en français, et il aurait arrêté le torrent. Mais non, il serait facile de prouver que c'est encore le clergé français qui a soutenu le mieux le choc de cette malheureuse guerre. Pour nous, nous croyons sincèrement que s'il a été vaincu, c'est qu'il s'était glissé dans les écoles catholiques, sous le nom. d'*intuition directe*, un principe (celui-là même que M. Gioberti professe) avec lequel il était impossible que la foi ne fît pas naufrage. Si vous prenez pour vous l'*intuition directe de la vérité*, il est imposible que les autres n'en fassent pas autant; dès-lors, chacun n'aura d'autre religion que celle qu'il *verra lui-même et en lui-même;* et c'est là toute l'erreur de la philosophie; c'est encore l'hérésie actuelle à laquelle M. Gioberti vient offrir l'appui de son talent, comme nous le prouverons.

3. Obligation du clergé de reprendre le sceptre de la science.

» Quand la révolution eut dissipé les biens du clergé et dispersé le clergé lui-même, il lui fallut se recomposer, et, pendant ces jours laborieux, il ne put guère s'occuper de science ni d'études. Mais maintenant que la divine Providence a fait succéder à la tempête un calme suffisant, pourquoi le clergé français tarde-t-il à en profiter, afin de recouvrer sous tous les rapports son antique splendeur, et de se concilier l'admiration par sa science, comme il commande la vénération par sa piété et par ses mœurs? Le respect que je professe pour cette portion choisie de l'Eglise ne me permettrait pas de manifester ces sentimens, s'ils n'étaient partagés par plusieurs membres illustres du clergé français et appuyés par leurs plaintes [1]. Je ne nie pas pour cela que la France ne possède, même actuellement, des prêtres doués de science et de génie, auteurs d'ouvrages estimables et qui suffiraient seuls à soutenir l'honneur et à pourvoir aux besoins de quelque autre royaume chrétien. Mais pour la France, ce n'est point assez. Que son illustre sacerdoce me pardonne d'avoir dit cette parole; mais il nous a tellement accoutumés à voir sortir de son sein, en si grand nombre, des hommes célèbres dans toutes les branches des sciences divines et humaines, qu'il semble aujourd'hui, bien que le champ ne soit pas stérile, que la moisson n'est point abondante. »

Ces paroles sont justes, et nous n'avons qu'à en louer et le fond et la forme. Nous nous joignons donc à M. l'abbé Gioberti pour les recommander à l'attention de nos lecteurs.

4. Attaque de M. Gioberti contre les membres du clergé qui ont fondé des *Revues Catholiques.*

» Le zèle infatigable de cette portion du clergé français qui cultive l'étude, tandis que les autres la négligent, n'en est que plus digne d'éloges. Seulement il me paraît que plusieurs de ces hommes honorables n'ont pas pris la voie la plus propre pour arriver à leur but. Je dirai franchement ce que je pense, et je ne serai point pour cela téméraire : car en ce qui touche au bien de la religion et de l'Eglise, il est permis à un catholique, quel que soit son pays, de manifester ses opinions, sans qu'on puisse raisonnablement le taxer de témérité et l'accuser de s'ingérer dans les affaires des autres. Je crois donc que plusieurs ecclésiastiques français se trompent en pensant qu'une *littérature superficielle,* telle qu'on l'aime aujourd'hui, peut être profitable à la religion; je crois

[1] Voyez Forichon, *Examen des quest. scientif. de l'âge du monde, etc.* Paris, 1837. VII et suiv., XXXII et suiv.

donc que leurs fatigues seraient couronnées de plus de succès, s'ils les consacraient à des études plus solides et plus profondes, à des travaux plus vastes et plus en harmonie avec les besoins du siècle. *Les deux tiers de ceux qui écrivent aujourd'hui perdent leur tems et leur talent dans les journaux.* Ce n'est pas que je proscrive absolument ce genre de composition ; j'estime même qu'un journal bien rédigé est utile à la science; et pour ne pas sortir des journaux ecclésiastiques, je n'ignore pas qu'en Italie et ailleurs, il s'en imprime plusieurs qui méritent de grands éloges. Mais en revanche, il en est qui veulent sortir de leurs limites naturelles et *devenir des livres;* et ceux-là, loin d'être utiles, sont réellement *nuisibles.* Le journal doit aider à la science, il ne peut la contenir ni la faire; c'est un accessoire et non le principal. Il sert à faire connaître jour par jour les progrès scientifiques; il est destiné, non pas à suppléer à la doctrine des livres, mais à la faciliter. Aussi, lorsque dans un pays il s'imprime peu de livres ou des livres médiocres, et que les écrits des journalistes sont plus nombreux, plus répandus et plus prônés que ceux des auteurs, alors on peut croire au déclin de la véritable science. Je pense donc qu'il n'est pas sage à ceux qui veulent réhabiliter les sciences religieuses d'en traiter dans les journaux, et de dissiper dans un pareil travail le talent qu'on y emploie. Au milieu d'un siècle léger comme le nôtre, quand la manie des publications périodiques est devenue universelle, et quand une foule d'individus s'appliquent à corrompre par ce moyen les cœurs et les esprits, il est certain que les bons journaux sont un antidote opportun ; mais ils ne doivent pas, je le répète, remplacer les livres, ni se charger de l'enseignement le plus difficile et le plus élevé. »

C'est en 1839 que M. l'abbé Gioberti publiait ces réflexions sur les journaux. Comme il n'en existait alors que deux, les *Annales de philosophie chrétienne* et l'*Université catholique*, c'est sans doute la participation de quelques ecclésiastiques à ces journaux qu'il prétend blâmer ici, en disant : les *deux tiers de ceux qui écrivent aujourd'hui perdent leur tems et leur talent dans les journaux*, et en traitant leurs travaux de *littérature superficielle.* Il y a là ce nous semble plusieurs erreurs. D'abord, il n'est pas vrai que les prêtres qui écrivent dans les journaux, forment les *deux tiers* de ceux qui écrivent; en second lieu il n'est pas vrai que ce qu'ils écrivent soit une *littérature superficielle.* Nous connaissons aussi bien que personne les ecclésiastiques qui depuis 15 ans ont écrit dans les journaux, bien loin de former les *deux tiers*, ils ne forment pas 1/20e, 1/50e de ceux qui ont écrit. Quant à la forme de leurs écrits,

nous ne sachons pas qu'il y ait eu plus de 3 ou 4 écrivains, connus à peine à coup d'annonces, qui aient fait de cette *littérature superficielle*, qui a pu leur donner quelque renom à l'étranger, mais que l'on a presque ignorés en France. Les travaux du clergé ont consisté, 1° en un grand nombre de petits ouvrages peu profonds il est vrai, peu originaux, mais nécessaires pour alimenter la piété, la religion des personnes des moyennes classes, très-dignes d'intérêt aussi. Ces auteurs ne brillent, nous en convenons, ni par l'invention, ni par l'éclat du style; mais ils se recommandent dans la très-grande partie par le bon sens et la solidité de la doctrine, et par le soin de populariser presque toujours les découvertes et les perfectionnemens faits par d'autres.

La 2e classe, est celle des auteurs plus élevés, qui dans des livres, ont appliqué à la défense de la religion, les découvertes scientifiques de l'époque. Nous aurions de bien nombreux ouvrages à citer dans ce genre, mais ils sont tous connus de nos lecteurs.

3e Enfin viennent les ecclésiastiques qui ont consigné dans quelques journaux les théories qu'ils ont cru le plus convenable d'opposer aux attaques incessantes de l'incrédulité actuelle. Ces ecclésiastiques sont en très-petit nombre. Ce sont MM. les abbés *Gerbet*, de *Salinis*, *Lacordaire*, *Foisset*, *Maupied*, de *Valroger*, *Cauvigny*, *Chassay*, etc., etc. Nous sommes étonnés qu'un homme de la portée de M. Gioberti, vienne parler si légèrement de leurs travaux et des résultats qu'ils ont obtenus. La raison en est que M. Gioberti ne connaît pas ces résultats. Pour nous, nous pouvons lui apprendre, et toutes les écoles de la France en font foi, que si, comme il l'avoue lui-même, une nouvelle ère de science se lève pour le clergé français, si des améliorations importantes se sont faites dans les études ecclésiastiques, si les vieux systèmes de la philosophie cartésienne encore en honneur en Italie, sont abandonnés, si les sciences ont pénétré dans le sanctuaire, c'est à ces journaux qu'on le doit. Bien plus et bien mieux que les livres de 3, de 4 ou 5 vol. in-8°, comme les fait M. Gioberti, ils pénètrent dans l'esprit, le saisissent, y déracinent les préjugés. Retournant la pensée de M. Gioberti, nous disons que non-seulement les journaux catholiques sont utiles, mais encore nécessaires, pour diriger les études et indiquer les points à défendre

on à attaquer ; pour répondre directement, et sans retard à cette guerre incessante que font les journaux irreligieux. M. Gioberti en donnant sa prédilection aux gros volumes et aux productions compactes, oublie que nous ne sommes plus dans ces tems où la foi et la pratique, étant dans le fond des mœurs de la société, on pouvait alors travailler à l'aise, rien ne périclitait pour attendre. Mais maintenant nous sommes en plein champ de bataille, au gros de la mêlée ; à notre droite et à notre gauche tombent et meurent nos frères. Ce n'est pas le moment de préparer de grands boucliers ou de longs retranchements ; ou bien préparez-les, si vous vous sentez porté à ce patient travail, mais ne blâmez pas, bénissez plutôt ceux qui, sur le coup, défendent, aident, soutiennent, guérissent ceux qui meurent.

Certes aussi, bien loin de blâmer les écrivains ecclésiastiques de prendre part à la lutte quotidienne ou mensuelle des journaux, il faudrait plutôt regretter qu'ils n'y aient donné ni assez de tems ni assez de suite. M. Gioberti, étranger et habitant hors de France, ne connaît pas notre pays ; il ne sait pas que les membres du clergé ont pris peu de part à l'action des journaux ; et encore, c'est bien plutôt leurs noms que leurs œuvres qui ont figuré dans ces écrits. Depuis 1830, ce sont les laïques qui ont principalement soutenu le combat, et nous croyons que c'est une des causes qui ont fait qu'il a été si peu fructueux. Si les plus sages et les plus distingués des ecclésiastiques avaient pris la direction de l'enseignement, si, soutenus par les évêques et dirigés par eux, les journaux catholiques avaient marché dans une ligne commune et en bon accord, un bien plus grand progrès se serait fait.

5. Si jamais un écrit périodique n'a ramené un homme à la vérité.

Il est vrai que cette manie, la pire de toutes, a aussi envahi le domaine des lettres profanes. Au moyen de l'alchimie des journaux, on prétend enseigner toutes les sciences même les plus austères, et rendre ainsi superflus les livres les plus volumineux, sinon les bibliothèques tout entières. Les fauteurs du progrès espèrent que le tems n'est pas éloigné où l'on n'imprimera plus et où l'on ne lira plus que des feuilles volantes. Mais ces beaux projets et ces riantes espérances devraient être laissés à la sagesse profane. C'est vous *y prendre bien mal* que de vouloir défendre la *vérité et attaquer* l'erreur à l'aide de ces

moyens frivoles qui ont enfanté cette dernière. Laissez ces *faibles armes* aux ennemis de la religion, procurez-vous celles qui sont solides, celles qui seules sont à l'épreuve, et donnent la victoire dans les combats sérieux. La science doit être solide et forte, comme la religion et la vérité; la légèreté et la faiblesse sont l'apanage exclusif de l'erreur. Le faux savoir a éteint la foi, il ne pourra la faire revivre. Les journaux, qui ont efficacement contribué à la ruine de la religion, ne *pourront jamais la rétablir*. Car telles sont la faiblesse et la corruption du cœur humain, que les écrits superficiels peuvent bien le pervertir, mais le convertir, jamais. On cite des exemples d'hommes ramenés de l'erreur à la vérité par la lecture attentive d'un bon livre; mais je ne sache pas que ce miracle ait *jamais été opéré par un journal*.

Ceci est encore une erreur. La lecture d'un journal scientifique chrétien a converti plus d'un incrédule, et confirmé plus d'un chrétien chancelant. Nous avons reçu de nombreuses lettres qui nous confirment ce fait de la part des personnes mêmes qui avaient éprouvé le salutaire effet de la lecture des journaux catholiques. Nous ne savons, en vérité, ce que veut M. l'abbé Gioberti en blâmant ces publications; il ne fait pas attention que la lecture des journaux est un besoin; s'il n'existe pas de journaux catholiques, on ne lira que les revues philosophiques; car, à coup sûr, on n'ira pas chercher la vérité dans les in-8° philosophiques. Blâmer d'opposer revue à revue, c'est blâmer d'opposer parole à parole; car, à ce compte, il ne faudrait pas se servir de la parole pour répondre aux paroles philosophiques, mais il faudrait, d'un geste muet, adresser l'interlocuteur aux volumes écrits : ceux de M. Gioberti, par exemple.

6. Attaque spéciale contre les prêtres qui ont fondé l'Université catholique.

« Ce genre de publication pourra à la longue venir en aide aux *bonnes dispositions*, mais jamais il ne produira d'effet, sans l'intervention d'ouvrages solides, profonds, appropriés aux besoins de la civilisation et du siècle. Or, pour parvenir à avoir de tels ouvrages, commencez par vous persuader que les journaux ne font pas la science. Et pour cela, gardez-vous de vouloir circonscrire l'encyclopédie dans quelques volumes, gardez-vous de vouloir restreindre dans douze cahiers annuels je ne sais *combien de sciences*. Croiriez-vous par hasard que quiconque veut acquérir des connaissances suffisantes sur ces matières sérieuses, les étudiera avec succès dans des *cours improvisés?* Cela n'aboutit qu'à *avilir les nobles doctrines*, et n'est d'aucun profit pour la religion.

Au lieu de rapetisser le savoir et de le renfermer dans de si étroites limites, donnez-nous de bons livres, donnez-nous des livres qui se fassent lire et étudier, même par des laïques, à cause de la nouveauté et ensemble de la profondeur des matières. Et qu'on ne vienne pas dire que les grands génies manquent, que tous les siècles ne peuvent pas enfanter des Bossuet, des Arnaud, des Fénelon, des Malebranche, des Petau, des Gaubil; que les génies modernes ne sont capables que des minces travaux auxquels ils s'appliquent. — Car d'abord le génie ne manque pas en France; le bon emploi du génie, voilà ce qui manque; et aussi ces études fortes, cette application infatigable sans lesquelles les dons de la nature deviennent inutiles. Ensuite, si vous ne pouvez nous donner de ces génies extraordinaires, tels qu'en produisit le 17e siècle, donnez-nous au moins des Tillemont, des Mabillon, des Nicole, des Thomassin, des Fleury! Ce sont là des hommes que des études longues et spéciales ont fait grands, et que tout génie ordinaire peut se flatter d'atteindre, pour peu qu'il se sente d'ardeur et de courage. Persuadez-vous bien que les noms les plus fameux qui ont illustré votre corps et votre patrie ont dû leur grandeur et leur célébrité au travail non moins qu'aux dons de la nature. En somme, donnez-nous des livres qui aient du fond et qui puissent durer et nous accepterons, si vous le voulez, vos encyclopédies et vos journaux. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ces reproches sont adressés à MM. les abbés Gerbet, de Scorbiac et de Salinis, qui ont fondé l'*Université catholique*, seule revue qui publie des *cours sur l'ensemble des sciences.* Que répondre à cette assertion sans preuves : que cette publication n'a *abouti qu'à avilir les nobles doctrines?* Avant d'adresser ces reproches aux fondateurs et aux collaborateurs de ce recueil, et à cette nombreuse portion de l'épiscopat et du clergé français qui a si bien goûté et soutenu cette Revue, M. Gioberti aurait dû se demander si lui, étranger, connaît assez les besoins des esprits en France et, par conséquent, les remèdes qu'il faut y appliquer. Sans doute, ses livres valent mieux que les 24 volumes de l'*Université catholique;* mais nous désirons cependant qu'ils produisent autant de bien.

Ajoutons que, reconnaître que ces Revues peuvent *venir en aide aux bonnes dispositions*, c'est se contredire dans le blâme qu'on en a fait.

M. Gioberti se contredit encore plus dans une *note* où il convient qu'elles peuvent être utiles *aux curés de campagne*, nous n'en voulons pas davantage, car c'est des curés de campagne que sortent

le plus souvent les curés des villes, les vicaires généraux et aussi les évêques ; mais, par les mêmes raisons, nous voudrions bien qu'il nous montrât comment ces journaux ne sont pas utiles aux professeurs de théologie et de philosophie, à tous les catholiques qui dirigent les jeunes gens, qui se mêlent avec le monde, et aussi aux jeunes gens eux mêmes. — Par une étrange contradiction, il loue encore la publication du *Propagateur religieux*, journal qui a paru quelque tems à Turin, en deux feuilles d'impression et qui, depuis longtems a cessé de paraître. On dirait que tout ce blâme n'est que l'expression d'une mauvaise humeur contre les directeurs des publications religieuses de la France. — Mais il va pousser encore plus loin sa liberté.

7. M. Gioberti ne veut pas que l'on cherche à créer une science catholique. —Application du nom de catholique à des auteurs qui ne le sont pas.

« Je ne crois pas d'ailleurs que la prétention de créer une science *exclusivement catholique*, distincte de celle qui est l'héritage commun de la civilisation, soit une idée bien sage et bien favorable à l'accord de la science avec la religion. La science est une, et elle est toujours catholique quand elle est vraie; l'erreur seule n'est ni catholique ni chrétienne. La *science catholique*, c'est la science vaste, impartiale et profonde; celle qui pénètre dans les entrailles de son objet, et ne s'appuie pas sur la vague superficie; celle qui considère une matière sous une de ses faces sans négliger les autres; rigoureuse dans la déduction et réservée dans l'induction, elle n'étend pas ses conséquences au delà des limites qui circonscrivent ses prémisses; elle n'érige pas la probabilité en certitude, ne donne pas ses conjectures pour des vérités démontrées, ses hypothèses pour des axiomes ou des théorèmes. Je sais bien que vous ne contestez rien de tout cela; mais en écrivant, comme vous le faites, je ne sais quelles *ébauches scientifiques*, et en les décorant du titre de *science catholique*, vous paraissez croire que la science qu'on enseigne dans les universités de l'Europe *est hérétique ou païenne :* ce qui est une *très-grave erreur*. Savez-vous quelle est la science catholique? C'est, pour ne pas sortir de ce siècle, ni de la France, c'est celle des Cuvier, des Ampère, des Rémusat, des Sacy et de leurs égaux; la *science catholique, c'est la science qui s'enseigne de Philadelphie à Calcutta*, et qui obtient l'assentiment de tous les savants du monde civilisé. »

Ceci nous paraît très-curieux à entendre, et nous étonne quelque peu dans un prêtre qui écrit un *Traité de philosophie*. Quand les catholiques de France ont voulu créer des journaux *catholiques*, ils ont entendu une chose bien simple, ils ont entendu publier des re-

cueils où l'on ne *rencontrerait aucune proposition hétérodoxe ou contre la foi* ; ils ont cru, en effet, qu'il y avait un grand nombre d'Universités en Europe, y compris malheureusement l'Université de Paris, où l'on enseignait une science, *ou des propositions hérétiques et païennes.* M. Gioberti dit ici que c'est une *très-grave erreur;* mais alors pourquoi lui-même a-t-il pris la peine de réfuter M. Cousin ? pourquoi publie-t-il ici trois gros volumes pour *restaurer* les sciences philosophiques? Si elles ne sont, dans les Universités de l'Europe, *ni hérétiques ni païennes*, pourquoi cette urgence à écrire e à recommander de lire seulement les gros volumes ? Eh puis, a-t-i bien pesé ses paroles, quand il vient nous dire que la science de M. Ampère ou de M. Cuvier, par exemple, est la science *catholique*? a-t-il lu leurs ouvrages ? admet-il toutes leurs propositions ? Pour nous, nous rendons hommage à la science de ces auteurs ; mais nous sommes loin, bien loin d'appeler science catholique, par exemple, la prétention de M. Cuvier, que le *déluge n'a pas été universel*, ou les assertions de M. Ampère sur les croyances des Pères de l'Église. L'hérésie, au contraire, y coule à pleins bords [1], contre le gré de son auteur peut-être, mais à coup sûr c'est un bien étrange abus que d'appeler cela une *science catholique.* Nous ferons remarquer en outre cette définition de la *science catholique* dans laquelle n'entre pas la nécessité d'être *conforme* à l'enseignement de l'Église. La philosophie et les humanitaires accepteraient volontiers cette définition de la science catholique. Au reste, un illustre cardinal, Mgr Cadolini, a déjà relevé dans les écrits de M. l'abbé Gioberti, des phrases d'un christianisme suspect, telles que celles-ci : « Moïse » fût un centre suprême, dans lequel, comme dans César et Na- » poléon, se sont *rassemblées toutes les pensées de son tems.* » — « L'Évangile est un livre *tout à fait secondaire*, dont le mérite » s'évanouit si on le compare avec cette riche littérature qui s'étend » d'Homère à Tacite. » — « Les saints, considérés seulement au » dehors, *perdent à la comparaison* avec les hommes héroïques de » Plutarque et de Tite Live. » — « César, avec tous ses vices, fut

[1] Voir quelques-unes de ces propositions réfutées dans notre tome XIII, p. 297 (2e série).

» *meilleur chrétien* que Napoléon qui, quoique grand homme, eut » toutefois beaucoup de charlatan..... Enfin, un homme qui a dit de Socrate : » qu'en lui le ciel s'était plu à *esquisser son image* sous » forme humaine, » et qui trouve : « Que le Christ fut divinement *Cé-* » *sarien en politique*, comme il fut divinement *Socratique* et *Pla-* » *tonique* en morale, » un tel homme paraîtra peu propre à *restituer* au moins *catholiquement* les *sciences philosophiques*. Tout lecteur qui comprend les mots, conclura avec le savant cardinal, qu'un tel homme étend un peu trop le *sentiment du cosmopolisme chrétien et la forme du christianisme moderne*[1]. Au reste, M. Gioberti lui-même, craignant l'interprétation que l'on pourrait donner à ses paroles, y met le correctif suivant, que nous essayons vainement de comprendre :

« Une telle science n'est *jamais* hostile à la religion; mais quand même ceux qui la cultivent seraient infectés de la corruption du siècle, quand même ils seraient *irreligieux*, ce n'est pas en s'appuyant réellement sur les données de leurs sciences spéciales qu'ils arriveront jamais à des conséquences essentiellement contraires aux dogmes catholiques; car la vérité ne combat jamais la vérité. La science *superficielle*, la science *téméraire*, qui marche appuyée sur les conjectures et sur de vaines hypothèses, est la seule qui souvent soit contraire à la foi. Mais tel n'est pas *d'ordinaire* le savoir des hommes éminents, quand *toutefois* il ne leur arrive pas de payer tribut à la nature humaine. »

Essayez si vous le pouvez, ami lecteur, de comprendre le sens de ces restrictions : la science des hommes infectés de la corruption du siècle n'est *jamais hostile à la religion;* les données de leurs sciences spéciales ne les conduiront *jamais à des conséquences contraires aux dogmes catholiques;* c'est la science *superficielle* qui produit cet effet. Or, comme on a prouvé que la science *superficielle* est celle des journaux *catholiques*, ce sont eux qui sont essentiellement *contraires aux dogmes catholiques*. Mais continuons :

« Aujourd'hui, vous n'entendrez pas un habile géologue affirmer nettement que les données de sa science sont en désaccord avec l'histoire de Moïse; vous ne verrez pas un antiquaire profond contredire la *chronologie biblique*; pas un physiologue, pas un médecin illustre, tourner au matérialisme ses observa-

[1] Voir la *lettre* de J. E. le cardinal Cadolini insérée dans la *Voix de la vérité* du 21 septembre 1847.

tions et ses expériences. Car le savant véritable est prudent, il marche avec les précautions les plus minutieuses, il connaît le génie de la science dont il fait profession, et ne prend pas les apparences pour la réalité. J'ai dit tout-à-l'heure, *essentiellement*, car si quelqu'un de ces hommes éminents paraît quelquefois ne pas se conformer *entièrement* au dogme catholique et s'en éloigner en *quelques points accidentels* de ses propres doctrines, cela tient à deux causes : ou bien cet homme interprète mal le catholicisme (comme il est arrivé à Galilée), ou bien la nature lui fait défaut. Car les grands hommes eux-mêmes sommeillent quelquefois, et il leur arrive de prendre le *vraisemblable pour le vrai*. Il est bien entendu que je ne parle pas ici des sciences spéculatives; en cela, je l'avoue, notre siècle n'est pas d'accord avec la religion. Mais est-ce chose bien étonnante, quand notre siècle n'est pas en ce point d'accord avec lui-même? Il n'y a plus de philosophie parmi les hommes, puisqu'il y a autant de systèmes qu'il y a d'écoles et de penseurs; aussi, en ce point, le monde civilisé est une véritable Babel. Mais il est une chose certaine, c'est que si la philosophie doit un jour ressusciter, ce ne seront pas les *journaux ni les encyclopédies qui opéreront la résurrection.* »

Voici encore l'aveu qu'il y a bien par-ci par-là dans ces hommes éminens des principes hétérodoxes; mais quelle hésitation pour l'exprimer? Si quelqu'un de ces hommes éminens paraît quelquefois ne pas se conformer *entièrement* au dogme catholique, etc., c'est la nature qui lui fait défaut, c'est un sommeil..., et puis de nouveau sa conclusion obligée contre les *journaux catholiques*. En vérité on peut se demander à bon droit pourquoi ces flatteries d'un côté et ces reproches de l'autre.

8. Injustice des reproches adressés au clergé français sur ses rapports avec la société et principalement avec les hommes de science.

« Le clergé catholique doit éviter avec soin tout ce qu'il sait être petit, étroit, faible, pauvre, mesquin; il doit, en restant dans l'orthodoxie la plus rigoureuse, embrasser sagement toute la civilisation du siècle, la débarrasser de ce cortége de mondanités qui souvent la corrompt, et se l'approprier ensuite. La foi et les mœurs des prêtres français les rendent dignes d'être proposés pour modèles; mais je ne sais s'ils sont imitables en d'autres points; je ne sais si le zèle de la sainteté cléricale ne leur fait pas quelquefois passer les bornes. Etre étranger au bruit, aux intrigues civiles et politiques, c'est le devoir du sacerdoce; mais pourquoi l'être à la littérature et aux sciences? Pourquoi éviter la compagnie des hommes graves et instruits? Pourquoi faire une société isolée,

un corps à part comme les *castes orientales?* En s'éloignant de la société, un sacerdoce nuit à la religion, qui perd également dans l'esprit de la multitude, quand le prêtre se dérobe trop aux regards et quand il ne sait pas maintenir, en se montrant, la dignité de son caractère. Un grand nombre d'hommes accordent aux croyances religieuses la même estime qu'aux ministres qui les représentent. La seule présence d'un prêtre digne de son ministère peut quelquefois crier haut dans une âme et la rapprocher de la foi; la foi, qu'on oublie quand on ne voit pas ceux qui la prêchent. Je ne sais si je me trompe, mais j'incline à croire que dans une ville comme Paris, beaucoup d'honnêtes familles qui n'ont souci ni de piété, ni de religion, vivraient chrétiennement, si les prêtres n'avaient point perdu l'habitude de tenir honorablement leur place dans les sociétés de leurs concitoyens. »

Qui jamais a formulé contre le clergé français de semblables reproches? Qui ne sait qu'il est peut-être celui de tous les clergés de l'Église qui tient la place la plus honorable et la plus honorée dans le monde, et au milieu de la société? M. Gioberti n'habite la France que depuis un an; et il vit très-retiré lui-même, il ne connaît pas la manière de vivre du clergé. Il ne l'a connu que par les pamphlets de quelques humanitaires ou les diatribes de quelques journaux républicains, nous en aurons bientôt de nouvelles preuves.

9. Sages conseils de perfectionner ou de refaire les sciences philosophiques.

« Mais revenons aux sciences; les ecclésiastiques ne devraient-ils pas en reconquérir l'antique domaine, l'élever jusqu'à sa plus haute splendeur, en se proposant de rivaliser avec le siècle et de devancer le progrès de leur tems? Et certes dans le cercle des sciences spéculatives, ce ne serait pas chose difficile en un pays où l'on décore aujourd'hui des palmes philosophiques quelques noms qui obtiendraient à peine un rang secondaire, pour peu que le siècle et les études fussent placés dans d'autres conditions. Aussi doit-on sagement s'opposer à tout ce qui tend à restreindre dans une sphère trop étroite la science du clergé et des catholiques. En philosophie surtout, maintenant que la science est toute à refaire, et que les ecclésiastiques sont tenus de coopérer à cette grande œuvre en vertu même de leurs obligations, en philosophie surtout, il faut trouver cette liberté et cette force de génie que réclame la sublimité du but où l'on veut atteindre. Si je dis cela, c'est que dans plusieurs travaux du clergé français, travaux estimables d'ailleurs et inspirés par de bonnes intentions, j'ai cru remarquer une excessive timidité d'esprit, de la faiblesse intellectuelle, la crainte d'entrer dans certaines questions, la répu-

gnance à abandonner l'ornière commune et les sentiers battus (même quand le sujet l'exige et que la prudence chrétienne le permet); toutes choses qui nuisent à l'effet que ces livres pourraient produire, à la profondeur, aux progrès de la science. Le catholique doit être prudent, mais non pusillanime; timoré, mais non timide, il doit bien mûrir ses pensées, mais non pas reculer d'effroi devant les difficultés; il lui faut rechercher avec beaucoup de zèle la rigueur de l'orthodoxie, mais aussi il doit être libre de scrupules; il doit pénétrer au fond de son sujet, et non s'arrêter à l'écorce. C'est sans raison qu'il craint de tomber dans quelques erreurs, malgré toutes ses sages précautions, car il ne borne ni ne mesure sa soumission à l'Eglise, et la résolution où il est d'obéir au moindre de ses signes. Cette liberté catholique élève au plus haut point la puissance de l'esprit dans un auteur; il en reçoit une aptitude singulière à faire marcher les sciences et à *découvrir des mondes nouveaux dans la vaste sphère du scible.* La foi en son propre génie est toujours nécessaire pour entreprendre et accomplir de grandes choses; mais il n'est donné qu'au seul catholique de s'y abandonner avec une parfaite tranquillité de conscience, car quelque fondées que lui paraissent ses idées, il les soumet à l'autorité suprême de l'enseignement, qui seul ne peut faillir. »

M. l'abbé Gioberti a ici complétement raison, ses paroles sont sages et ses conseils aussi judicieux que vrais. Mais nous ne croyons pas que ce soit la philosophie de l'*idée*, de l'*intuition directe* qui remettra le clergé à cette place éminente qui lui est destinée. Nous sommes au contraire certain que c'est en revenant à la *philosophie traditionnelle*, comme il y revient en grande partie, qu'il pourra influer puissamment sur son siècle, arrêter les courses vagabondes de la philosophie humanitaire, et replacer le genre humain sur un terrain ferme et stable. Quant à ces *mondes nouveaux* que M. Gioberti lui conseille de chercher *dans la vaste sphère du scible*, nous lui conseillons très-fort de ne pas s'y aventurer, pas plus que de perdre son tems à pratiquer, comme les moines du Mont-Athos, l'*intuition directe* ou la *contemplation de l'idée;* il n'y découvrira que des chimères nouvelles; comme Sisiphe il reporterait sur la montagne, cet éternel rocher qui en retombe toujours.

10. Conseils donnés aux évêques de France. — Les uns sont inutiles, les autres dangereux.

« Propager la science et la faire fleurir dans le clergé n'est pas une œuvre difficile en soi, mais les particuliers seuls n'y suffiraient pas. Il faut que les pre-

miers pasteurs y apportent leur concours efficace, y emploient les moyens qu'ils ont en abondance, eux qui sont préposés au gouvernement de l'Eglise. Que les vénérables prélats dont la France admire la piété et la vertu choisissent dans leurs séminaires les jeunes gens qui promettent le plus ; qu'ils les délivrent du joug de certaines études trop élémentaires et trop restreintes; qu'ils leur fournissent les secours suffisants pour s'appliquer aux études vers lesquelles ils se sentent spécialement portés; qu'ils fondent une institution où l'élite du clergé soit initiée aux sciences les plus élevées, et où la perfection de la discipline scientifique soit unie à celle de l'éducation cléricale; qu'ils *réclament pour cette œuvre sainte et sacrée, qui entraînerait de grandes dépenses, le concours du gouvernement :* celui-ci ne devrait point le refuser, puisqu'il s'agirait d'une entreprise éminemment utile, incapable de causer le moindre ombrage; puisque cette institution serait dirigée par le corps des évêques, et que les *laïques y interviendraient, non comme arbitres, sans doute, mais comme conseillers.* Que les évêques français fassent cela, et deux générations ne se passeront point sans que l'église de France ait des théologiens, des philosophes, des érudits, des orientalistes, des physiciens et des mathématiciens illustres, capables de rivaliser heureusement et noblement avec l'élite des savants français et étrangers. C'est qu'en effet il est très-important de remarquer que la science du clergé ne peut produire ses fruits qu'autant qu'elle est au-dessus, ou du moins à la hauteur de la science contemporaine. Si Bossuet et Malebranche n'avaient pas été, chacun dans son genre, égaux ou supérieurs aux savants de leur siècle, *croyez-vous que les grands esprits d'alors auraient reconnu l'empire de la religion?* Aussi, en se livrant aux sciences même profanes, le clergé est loin d'aller contre la fin principale de son ministère. Au contraire, il emploie le moyen le plus efficace pour l'atteindre : car ainsi il reconcilie la foi avec l'opinion publique, et l'accrédite universellement en la montrant ce qu'elle est, un *assentiment raisonnable.* Or, y a-t-il au monde un moyen plus propre à rendre la multitude capable de la foi, que de lui montrer dans les ministres et les docteurs de la religion l'élite de la sagesse nationale? Qu'il s'élève au sein du clergé moderne *un seul homme illustre réunissant la science à la vertu,* et il réussira peut-être mieux lui seul à réconcilier les classes élevées avec la foi catholique, que les missions et les prédications ordinaires. Ces derniers moyens sont certainement utiles, ils sont nécessaires, saints, pourvu qu'ils soient bien employés; mais seuls, ils ne suffisent pas. Espérons que le tems n'est pas loin où tous les pasteurs des âmes seront convaincus que la science éminente est aujourd'hui nécessaire dans le clergé, pour préparer les voies aux œuvres et aux merveilles de l'apostolat. »

Nous reconnaissons volontiers ce qu'il y a de vrai et d'utile dans

les conseils que M. l'abbé Gioberti se permet de donner ici aux évêques français, et pourtant nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il n'ait pas dit, ou qu'il n'ait pas su que les évêques français n'ont pas attendu ses avis pour profiter ou exécuter ce renouvellement des études cléricales. Dès 1825, sur la demande des évêques, une ordonnance royale créa une *maison de hautes études*, qui malheureusement n'eut pas de suite. Depuis lors dans presque tous les diocèses, l'étude des sciences a été introduite dans les séminaires; et des maisons spéciales ont été créées dans divers évêchés. Nous pouvons citer la maison de *Sommervieu*, d'où viennent de sortir deux excellens ouvrages, *Essai sur le rationalisme contemporain*, et le *Christ et l'Evangile*; à *Saint-Flour*, à *Reims*, à *Besançon*, à *Digne*, au *Mans*, etc., sont établis des *cours de hautes études*; tout le monde connaît les *cours supérieurs* du séminaire de *Saint-Sulpice*, et la création de la *maison d'études des Carmes*, fondée par Mgr de Paris. Les choses que conseille M. Gioberti sont donc en exécution en tant que les circonstances actuelles le permettent à nos évêques. Ajoutons de plus que nous n'approuvons nullement cette *intervention du gouvernement* que M. Gioberti réclame ici. Le gouvernement consentirait bien à donner l'argent des catholiques pour créer ces études, mais c'est à condition de les *diriger*, ou comme dit M. Gioberti, d'avoir droit de *conseiller*; et c'est précisément ce que ne veulent pas nos évêques et ils font bien.

Quant à ce qu'il dit que les grands esprits du 17e siècle n'ont *reconnu l'empire de la religion* que parce que Bossuet et Malebranche étaient égaux ou supérieurs aux savans du siècle, c'est encore là une de ces phrases à effet et vides de sens; les chrétiens instruits ont toujours *reconnu* la religion parce qu'elle vient *traditionnellement* du Christ, et non parce que tel ou tel homme l'a acceptée.

11. Injustice et violence des reproches adressés à une partie du clergé français.

» Quoique l'église de France ne soit plus de nos jours en proie aux fureurs de la tempête ni au feu des persécutions, toutefois elle est encore loin de goûter le bonheur et la paix : des ennemis intérieurs la troublent, des guerres extérieures la travaillent, et il n'est pour elle qu'un moyen de triompher, c'est de devenir de plus en plus riche de sagesse et de

science. Une secte obstinée et perturbatrice, qui emprunte le masque de la religion, s'est introduite dans le sanctuaire, où elle a réussi à gagner quelques ardents défenseurs. Je veux parler de ces *factieux* connus sous le nom de *légitimistes*. Chez eux, comme dans toutes les sectes, on rencontre sans doute des hommes généreux et loyaux, que des sentimens sincères attachent à la lignée du prince déchu et à l'inviolabilité du pouvoir monarchique qu'ils croient lésée par le nouvel état de choses; à la religion qui, selon eux, est plus en harmonie avec l'ancien régime; à la tranquilité et à la sûreté de l'état, qu'ils ont vu troubler par les dernières révolutions. Mais LA PLUPART n'ont en vue que la ruine des *libertés publiques*, la restauration d'un pouvoir *despotique* qu'ils aiment, non pour lui-même, mais pour les *richesses et les vices qui en forment le cortège*. Ce sont en grande partie des *nobles* qui soupirent après l'éclat et la domination du patriciat, derniers restes de l'état féodal; ce sont quelques prêtres (je le dis avec douleur), quelques prêtres qui pleurent les *richesses perdues*, et regrettent les intrigues *séculières*; ce sont des oisifs de toute espèce, pauvres d'argent et avides de *plaisirs et de dissolution*, qui n'ont point du tout ou point assez des faveurs d'une *cour constitutionnelle*, et qui *regrettent* ces bienheureux tems où les sueurs du peuple alimentaient les vices des courtisans et du roi. Il serait impossible d'imaginer une *faction* plus hostile que celle-là à l'Evangile, plus contraire à l'esprit généreux de l'Eglise catholique. Et qu'on ne vienne pas, pour lui donner une apparence d'honnêteté, qu'on ne vienne pas l'abriter sous les dehors d'une fidélité chevaleresque, fût-elle sincère! L'idolâtrie des princes est une trouvaille moderne, et surtout française; jamais elle n'a pris ni ne prendra racine dans les cœurs mâles des Italiens. La fidélité envers les princes légitimes est un devoir : mais *adorer* un homme et une famille, leur subordonner toute affection et tout devoir, les préférer à ce qui est mille fois plus sacré, la nation et la patrie; en un mot, faire du monarque une idole et de la sujétion un culte, ce serait une exagération ridicule, si elle n'était souvent pernicieuse. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'inconvenance et l'injustice de ces reproches; nous répéterons seulement que M. l'abbé Gioberti, étranger et habitant alors l'étranger, n'a connu les prêtres légitimistes français que par les diatribes des plus mauvais journaux révolutionnaires. Aussi le défions nous de citer un seul, un seul prêtre français qui ait écrit ou dit rien qui puisse légitimer ces accusations : de ne regretter l'ancien gouvernement qu'à *cause de ses vices*, ou pour *ruiner la liberté*. C'est une calomnie contre la famille déchue, à laquelle personne n'a jamais refusé les vertus privées; c'est une calomnie contre les membres du clergé qui en recevaient des faveurs,

mais qui n'ont jamais partagé des vices qui n'y existaient pas. M. l'abbé Gioberti habite maintenant la France ; il pourra donc mieux connaître notre clergé, et nous ne doutons pas qu'il regrettera de l'avoir si faussement jugé, et présenté sous des couleurs si noires aux yeux de ses compatriotes les Italiens. Dans une nouvelle édition nous espérons qu'ils modifiera ces lignes injustes.

12. Profession de foi politique de M. l'abbé Gioberti.

M. Gioberti consacre encore ici plusieurs pages à donner des conseils aux prêtres français et espagnols sur la conduite politique qu'ils doivent tenir. Ces conseils aboutissent à ces deux professions de foi :

« 1° A tout prendre, je tiens pour certain que le plus grand malheur qui puisse arriver à la Religion en France, et dans la péninsule espagnole, serait la restauration des dynasties déchues ; et cela, non pas à cause du caractère personnel des princes, que je n'examine pas, mais parce que le *parti qui dominerait alors ferait exécrer la religion dont il revêt le manteau.*

» 2° Oui, louons cette portion du clergé français qui, sans péril pour la foi et pour son propre honneur, je dis plus, avec profit pour l'une et pour l'autre, *rend hommage au gouvernement actuel :* ce qu'elle ne pourrait pas faire à l'égard d'un autre gouvernement *sans s'avilir et sans soulever contre elle d'amères calomnies* [1] ».

Il nous suffit de ces deux citations pour montrer quel est l'esprit politique de M. Gioberti.

13. De l'opinion de M. Gioberti sur la plupart des écrivains qui parlent de théologie.

Le progrès de l'instruction solide et variée parmi le clergé français délivrera encore la religion d'un autre ver qui la ronge. Je veux parler de l'*insolence de ces écrivailleurs* (dont la France est si riche), qui osent raisonner et déraisonner sur les choses sacrées sans en savoir le moindre mot. Depuis que la secte des incrédules furieux est morte, il s'en est levé une autre : une foule de théologiens de gazettes ont envahi la littérature sacrée ; et c'est à qui traitera le plus mal les questions les plus redoutables et les plus délicates. Mystères chrétiens, morale, Bible, tradition, conciles, pères de l'Eglise, histoire

[1] *Ibid.* t. I, p. 104, 105.

ecclésiastique, hiérarchie, culte, discipline, tout ressort de leur tribunal; et Dieu sait comme ils traitent ces objets vénérables, qu'un savoir puissant et mûr peut seul aborber. Loin de blâmer les laïques d'entrer dans l'étude de la religion, je reconnais que c'est chose très-utile. et je tiens que la modestie de René Descartes sur ce point sent fort l'hypocrisie. Quand des hommes de mérite tels que Manzoni, Pellico, Balbo, Montalembert, Tammaseo, qui ont à la fois le génie, une science solide et une intention droite, traitent des choses sacrées, certes il ne peuvent que faire du bien, et leur parole est d'autant plus digne d'être appréciée, qu'ils ne peuvent être accusés d'en faire un métier, comme il plaît à quelques hommes polis de le dire des prêtres. Mais que d'autres, avec un esprit médiocre et une science qui ne l'est pas même, s'avisent de pénétrer dans le sanctuaire et de traiter les mystères religieux, c'est ce *qui ne peut se supporter*. Les gardiens du sanctuaire doivent les en punir, non par l'anathème. mais par le *mépris*. Si le clergé comptait dans ses rangs un certain nombre d'écrivains *ingénieux et vigilants*, qui sussent, tantôt avec les armes de la logique, tantôt avec celles du ridicule, faire bonne justice de ces profanes corrupteurs de la théologie, croit-on que leur babil serait aussi incessant, aussi importun, et leur nombre aussi considérable! Certes, si Bossuet, Fénelon, Arnaud, ou quelque autre de ces hommes éminents vivait encore, la France aurait de moins quelques centaines de théologiens, mais la religion et la littérature s'en trouveraient beaucoup mieux.

Nous croyons devoir faire quelques observations, non pas seulement sur la forme, mais encore sur le fond de cette admonition donnée aux écrivains qui parlent de théologie, c'est-à-dire de dogme ou de morale. A entendre M. l'abbé Gioberti, on voit qu'il ne demanderait pas mieux que d'imposer silence à tous les *écrivailleurs* qui parlent dogme dans les journaux. Ceci est déjà surprenant dans un homme qui reconnaît pour *catholique* toute la science qui est enseignée de *Philadelphie à Calcutta;* mais leur imposer silence étant chose impossible, il les menace du fouet d'un magister vigilant: tout cela nous semble bien peu raisonné.

Le droit de parler et d'écrire sur les croyances et les préceptes, c'est-à-dire de parler théologie, est un droit, j'ai presque voulu dire un devoir. Nous ne sommes plus en Égypte ou dans l'Inde, où une caste de prêtres avait seule le droit de connaître et d'enseigner les choses religieuses, et où aussi elle les a faussées et corrompues. Grâces en soient rendues au Christ et à son Église, tous les hommes ont droit à la connaissance de nos dogmes et de nos mystères. Ce n'est pas pour rien que la loi du Christ s'appelle *révélation* et *testament;* c'est-à-

dire, loi destinée à tous. Le précepte est formel : « Ce que je vous dis » en cachette, répétez-le au grand jour ; et ce que vous avez reçu à » l'oreille, répétez-le sur les toits [1]. » Or, si tous ont droit de connaître une chose aussi essentielle que la parole de Dieu, comment leur refuser le droit, le devoir d'en parler ? Est-ce que tout fils ne parle pas du testament de son père ? tout disciple de l'enseignement du maître ?... Mais aussi, c'est un devoir de ne pas dénaturer ce testament, cette parole ; et c'est ici que, sans excuser tant d'écrivains qui exposent si mal cette parole, sans leur imposer silence ou les menacer du mépris, comme le fait M. Gioberti, nous nous permettrons de dire quelques-unes des causes de ce déplorable abus.

Nous dirons donc aux prêtres, et à M. Gioberti en particulier : Voici à peu près 300 ans que vous enseignez à la jeunesse :

1° Qu'elle a en elle une *lumière innée, émanée de Dieu*, laquelle *révèle tout* ;

2° Qu'elle a une *intuition directe de la vérité*, de l'*infini*, de l'*absolu* ;

3° Qu'elle possède en elle l'*idée* du *bien* et du *beau*, du *vrai* et du *juste* ;

4° Qu'elle n'a qu'à descendre au fond de sa *conscience* pour *trouver tout* ce qu'il faut *croire*, *et tout* ce qu'il faut faire ;

5° Que sa raison est une *participation de la raison* de Dieu même, et qu'elle ne subsiste que par une *union immédiate, nécessaire*, *réelle*, avec celle de Dieu même, etc., etc., etc.

Voilà ce que vous enseignez, et quand ces pauvres intelligences, à la grande sueur de leur front, veulent dire ce qu'elles voient, ce qu'elles sentent, ce qu'elles ont trouvé au fond de leur conscience, vous voulez leur imposer silence ? En vérité je ne vous comprends plus, ou plutôt je vous comprends bien ; vous gardez pour vous seul le droit de *voir* l'infini, de *contempler* dans l'*idée*, et le droit de dire ce que vous avez *vu* et *contemplé*. Non, non ! Cela n'est pas juste.

Essayons de rétablir les vrais principes.

[1] Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine, et quod in aure audisti, prædicate super tecta. Math., x, 27; Luc., xii, 3.

Le prêtre en tant que *philosophe*, en tant qu'*homme de génie*, qu'il se nomme Bossuet ou Lamennais, Arnaud ou l'abbé Gioberti, n'a aucun *droit*, entendez-le, *aucun droit*, de nous imposer, de nous donner sa pensée. Depuis trop longtems on entend bourdonner à nos oreilles la *religion de Bossuet*, la *religion de Pascal*, comme d'autres disent la *religion de Rousseau*, la *religion de Voltaire ;* Bossuet et Pascal n'ont pas plus d'*autorité* en fait de dogme et de morale, que les derniers venus. Le dogme et la morale doivent nous venir de Dieu, et de Dieu parlant, non pas par *le génie* de tel ou tel homme, mais de Dieu, parlant par une *révélation extérieure* et *positive*, comme l'histoire nous dit qu'il a en effet parlé ; parole conservée par la tradition, et spécialement par l'Église. Les prêtres n'ont d'autorité qu'en tant qu'ils sont les conservateurs de cette tradition, et qu'ils nous enseignent ce *dépôt* confié par le Christ à son Église.

Au lieu donc d'enseigner à cette jeunesse à *scruter l'idée*, à examiner ce qu'elle a d'*inné*, à *contempler l'absolu*, enseignez-lui cette doctrine de *tradition*, doctrine *positive*, *fixe* et *déterminée*, et alors vous pourrez lui demander de ne pas divaguer quand elle parlera de religion. Car pour le présent, quand elle nous donne ses *idées*, le résultat de ses propres *intuitions*, le *produit* de cette raison que vous dites un *écoulement de la raison divine*, elle ne fait que mettre en pratique ce que vous lui avez enseigné.

Dans un prochain article, nous entrerons dans l'examen plus précis des principes philosophiques de M. l'abbé Gioberti. A. B.

Apologétique Catholique.

LE CHRIST ET L'ÉVANGILE,

HISTOIRE CRITIQUE DES SYSTÈMES RATIONALISTES CONTEMPORAINS SUR LES ORIGINES DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE,

Par l'abbé FREDÉRIC-EDOUARD CHASSAY,
Professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux.

L'ALLEMAGNE [1].

Eloges erronés donnés à la philosophie allemande. — Elle a tué le protestantisme de Luther et non le Catholicisme.— Le livre de Strauss a résumé toutes les croyances protestantes.— Quel est le Christ véritable ou historique.

Quand nous parlâmes, il y a quelques mois[2], dans ce recueil, d'un livre intitulé : *Le Christ et l'Évangile*, nos aurions pu nous borner à y écrire une annonce pure et simple. C'était, il est vrai, la première fois que l'auteur de cet ouvrage affrontait la publicité sous sa forme décisive, avec ses caprices et ses hasards, ses orages et ses périls. Mais les abonnés de cette *Revue* le suivaient déjà, depuis plusieurs années, du regard et du cœur. L'expérience de l'homme qui la dirige pressentit un talent de premier ordre : il le salua, dès le début, d'un éloge prophétique, et tous, nous comptâmes un nouveau rédacteur de prédilection.

Ce qu'on aurait pu faire dès-lors pour les lecteurs des *Annales*, on le pourrait faire aujourd'hui pour le public entier. En effet, le nom seul de l'auteur recommanderait suffisamment son nouveau volume. Le succès du premier a dépassé nos prédictions et réalisé nos espérances. Approbations illustres, éloges désintéressés, intérêt sympathique,

[1] Un volume in-12, à Paris, chez Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29. Prix : 2 fr. 50.

[2] Voir notre tome XV, p. 341.

rien ne lui a manqué[1]. Les journaux de nos provinces les plus éloignées l'ont signalé comme une œuvre des plus remarquables[2], et des professeurs de Facultés dont l'hostilité persévérante au Christianisme est connue, sont allés jusqu'à déclarer qu'il ne faudrait pas bien des livres comme celui-là pour compromettre mortellement la cause du Rationalisme en France[3]. M. l'abbé Chassay est donc désormais un de ces écrivains dont on épie, comme une bonne fortune, la moindre publication. Il existe à présent, entre lui et ses lecteurs, comme un pacte implicite, en vertu duquel il s'engage à écrire le plus possible, et eux, à toujours lire avec le même empressement. C'est indiquer assez que le savant apologiste ne s'imagine pas avoir conquis, par le succès, le droit d'en abuser. Il a compris comme un écrivain devrait toujours le comprendre, la gloire et les applaudissemens; et il y a répondu en s'imposant des devoirs plus rigoureux. Lors même que la cause sacrée qu'il défend ne le lui rappellerait pas sans cesse, il n'oublirait jamais, on le sent, que, comme la noblesse, le talent oblige. Personne ne sera donc surpris d'entendre dire que ce deuxième volume est égal au premier sinon supérieur. Toujours est-il que l'on y suit la lutte avec un intérêt plus vif encore. On n'aura pas de peine à le croire, si l'on songe que le théâtre de cette lutte est l'*Allemagne*, la patrie du Rationalisme moderne. Le sujet devient de plus en plus âpre et épineux.

Nos philosophes ne nous ont-ils pas présenté les compatriotes de Luther et de Kant comme possédant le dernier mot de la science et de la raison? Le Rationalisme français du 19e siècle n'a-t-il pas répété sur tous les tons et à propos à tout, que l'Allemagne est le pays des géants de la dialectique et de la pensée? qu'il y a là des hommes qui ont formulé, d'une manière aussi scientifique qu'inattaquable, l'explication de toute chose? N'a-t-il pas déclaré assez haut que le Christianisme, et surtout son auteur, y ont été enfin ramenés à des proportions admissibles? N'a-t-il pas affecté cette conviction, qu'on nous

[1] Voir la fin de la préface qui est en tête du volume dont il est ici question.

[2] Par exemple les excellents articles publiés par l'*Espérance*, de Nancy, et par le *Spectateur*, de Dijon.

[3] L'aveu auquel il est fait allusion, n'a été que verbal; mais nous en garantissons l'authenticité.

y aurait irrévocablement prouvé que tout cela doit se réduire à des symboles dont la signification est aujourd'hui perdue et à des formules à jamais impuissantes ? N'a-t-il pas, en un mot, tressailli d'une joie cruellement hypocrite, pour induire à penser que l'*Hégélianisme transcendant* nous a enfermés dans nos dogmes, comme dans une prison ténébreuse, et qu'il ne faut plus voir dans notre culte que les pratiques aveugles d'une magie stérile ?

Or, de toutes ces prétentions, celle-là seule serait vraie, que le Protestantisme a fini sa carrière : il vient d'exhaler son dernier souffle sous les coups du Rationalisme. Le Fils et le Père ont offert au monde dans leur duel lugubre, le scandale d'une haine invétérée. Le livre dont nous parlons rend la chose palpable. Bossuet écrivit jadis, comme une prophétie funèbre, les *Variations* de la dogmatique protestante. M. Chassay vient de rédiger, à l'usage de la France, l'acte authentique et circonstancié de la mort de la grande hérésie luthérienne : il fait connaître quelle main ingrate et glacée lui a fermé les yeux. La Providence a usé de terribles représailles. Luther, un fils de l'Église romaine, voulut autrefois anéantir sa mère. A cet effet, il provoqua la fougue et les colères de la raison de l'homme. Or, c'est par la fougue et les colères de la raison de l'homme que le Protestantisme voit sa destinée finir. Raconter cette fin et cette agonie, puis prouver par d'irrésistibles arguments, que, seul, le principe protestant, et nullement le dogme chrétien, succombe sous les coups meurtriers de *Strauss*, telle est la double pensée qui nous semble résumer le volume que M. l'abbé Chassay publie aujourd'hui.

Ce n'est plus seulement M. Pierre *Leroux* faisant à Jésus une sorte de procès juridique et voulant obstinément saisir les élémens constitutifs du Christianisme dans les philosophies et les cultes antérieurs. C'est l'exposition instructive et piquante et la réfutation originale et victorieuse de ce système inoui, que le Christ tel que nous l'adorons, que le Christianisme tel que nous le pratiquons, sont le produit d'un rêve humanitaire. C'est le paroxysme de la fureur ou de la folie, en présence duquel il n'y aurait plus, ce semble, qu'à se laver les mains et à se déclarer innocent du sang du Juste. Mais l'audace des blasphémateurs et les obstacles qu'ils soulèvent, multiplient en quelque sorte les forces de l'apologiste, et M. Chassay est un jeune et valeureux

croisé, voulant expulser à jamais des lieux saints les impies qui les envahissent et les profanent. Le combat fut beau quand il montra M. Leroux s'épuisant en tentatives déloyales pour enlever au Christ sa révélation et son évangile; il devient magnifique aujourd'hui qu'il combat la théorie qui prétend arracher au Fils de Dieu son existence, telle qu'elle est racontée dans le Nouveau-Testament, et telle que l'Église catholique la prouve, l'enseigne et la croit.

On a beau faire et beau prendre les plus longs détours, c'était là, que, dès son début, devait aboutir, en y expirant, la méthode protestante.

Est-il donc vrai? se peut-il qu'elle ait si vite achevé sa course, cette vigoureuse hérésie qui s'annonçait comme devant émanciper jusqu'à la fin des siècles, la raison de la vieille tutelle de l'Église! Trois cents ans auront suffi à l'évolution complète de la plus audacieuse et de la plus frénétique révolte de l'esprit humain! Redoutable fatalité de la logique de l'erreur, rien ne peut donc vous conjurer! Il faut que, tantôt poussée par une force inexorable, tantôt marchant d'elle-même, elle arrive toujours à grands pas au néant! Tout était dans les promesses de la Réforme, progrès, bonheur et liberté; et elle ne contenait en réalité que les conclusions du docteur Strauss, ou autres équivalentes!

Les premiers réformateurs n'aperçurent, sous aucun rapport, les conséquences suprêmes de leur révolte passionnée autant qu'impie. Si Mélanchthon avait eu seulement l'ombre adoucie du spectacle auquel nous assistons en ce siècle, on l'aurait vu sécher comme sécheront les hommes à l'approche du dernier jour. Comme l'habitude de leur ancienne soumission à l'autorité de l'Église n'était pas tout-à-fait anéantie, ces profonds esprits, qui prétendaient ne point se trouver à l'aise dans la foi catholique, s'abritaient dans la plus palpable inconséquence. Car, pendant quelque tems, les protestants roulèrent aveuglément dans l'orbite que leur avait tracé Luther, qui s'était mis par là même en contradiction avec le principe auquel son symbole devait l'existence. Une lutte intestine se déclara bientôt, il est vrai, au sein de l'Eglise luthérienne, mais ce n'était alors qu'une querelle en famille. La possibilité de s'entendre n'était pas encore démontrée chimérique aux disciples du novateur. Elle le leur fut, le jour où le rationalisme mo-

derne sortit du milieu d'eux, le jour où le partisan le plus frénétique de la liberté illimitée de penser, le plus impudent sceptique vint revendiquer logiquement le titre et la qualité de protestant.

Malgré les supplications de son vieux père, la philosophie rationaliste a préféré à l'inconséquence et à la déraison, l'anéantissement de toute vérité. Avaient-ils bien le droit de l'excommunier, ceux qui secouaient naguère le joug du pape et des conciles? Ne voulaient-ils pas lui placer sur les épaules un fardeau qu'ils avaient cru devoir ne plus porter eux-mêmes? Fallait-il, en un mot, se soumettre à l'autorité d'hommes qui avaient recusé l'autorité de Dieu ? La philosophie rationaliste ne le pensa pas, et se mit en route pour accomplir sa destinée. Elle commença par montrer que le Protestantisme s'entourait vainement et de précautions et d'intolérance; qu'il n'était et ne devait être que » la » porte du ciel ouverte à tout le monde [1]. » Puis, elle se chargea de jouer ce rôle, qu'il ne se sentit pas le cœur de remplir. Les plus obstinés purent comprendre alors qu'il était possible d'être protestant longtems après qu'on avait cessé d'être chrétien. Un tumulte horrible se fit au sein du Protestantisme : ses propres enfans le détruisirent pièce à pièce avec le principe de Luther , instrument fatal, dont, sans se l'avouer, il avait toujours horreur de se servir.

Lorsque ses défenseurs mesurèrent l'étendue du mal, ils s'aperçurent que l'édifice, lézardé de toutes parts, allait tomber de fond en comble. En effet, le Protestantisme, ayant répudié la tradition et l'autorité, il ne lui restait que l'Écriture-Sainte pour tout champ de bataille. Mais, abstraction faite de la tradition et de l'autorité, l'Écriture Sainte est le livre scellé sept fois, que nul ne peut lire; ou du moins, c'est une source intarissable de difficultés;

« L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel. »

L'incrédulité se mit donc en devoir d'interpréter à son tour la Bible et l'Évangile. Son commentaire commençait à peine, qu'une terreur inexprimable s'empara des docteurs protestans. Après y avoir mûrement réfléchi , ils ne virent de salut que dans une transaction, marché honteux, d'où est sorti le Rationalisme exégétique. Ils firent donc entrer de nouveaux principes dans leur système d'interprétation,

[1] Cette perfide définition du protestantisme est de Bayle.

et se trouvèrent ayant aux mains une sorte de talisman fatal au contact duquel chaque page des Ecritures perdait successivement sa signification et sa valeur. Le Protestantisme entra pour lors en agonie, et c'est cette phase de son histoire, dans sa marche générale, que le livre de M. Chassay présente avec autant d'habileté et de savoir que de piquant et d'intérêt, depuis Semler jusqu'à Strauss.

Ceux qut ont étudié ces sujets pour leur usage personnel seront surpris de l'ordre, de la clarté, de la brièveté même, que le jeune auteur a su mettre dans ce chaos ténébreux. Ceux qui sont étrangers à ces études, mais qui tiennent à savoir où en sont le Christianisme et la science vis-à-vis l'un de l'autre, sont maintenant en demeure de satisfaire cette curiosité légitime avec autant et plus de plaisir qu'en lisant un livre frivole. Il y a dans ces pages une vigueur qui entraîne, et une inspiration qui se communique à vous. On est généralement persuadé qu'avec leur inébranlable solidité, nos anciens apologistes n'ont aucune des qualités qui charment. Cette accusation est aussi injuste que préjugée. Mais, une chose certaine, c'est que l'ouvrage de M. Chassay prouverait au besoin l'union intime, profonde, nécessaire, de la foi catholique et de l'art, et que toutes nos facultés ont leur déploiement naturel complet et le plus légitime, en méditant nos dogmes ou en travaillant à les défendre. Le style, cette partie essentielle à toute œuvre humaine, plus essentielle qu'on ne le pense communément peut-être, y est aussi remarquable et plus homogène que dans le précédent volume. Le style de M. Chassay, n'est pas, comme on sait, ce style laborieux, résultat de combinaisons savantes et compliquées, où l'expression devient incolore pour être trop mûrie; c'est, comme cela doit être, la parole, le reflet de l'âme; c'est le style où chaque faculté a simultanément part, où l'image est la couleur de la pensée, et où le cœur puise toujours une impression qui ferait monter le sourire ou les larmes.

Ce livre est indispensable à quiconque veut mesurer les forces de nos ennemis et les nôtres. Mais ce doit être un manuel pour tous les catholiques de France. Jusqu'à présent, nous n'avions rien de complet, d'irrévocable, sur cette Allemagne mystérieuse dont l'incrédulité et le rationalisme nous ont tant menacé. Maintenant, il n'y a plus qu'à lire, et l'on ne saurait conseiller une lecture plus douce pour une

âme sincèrement chrétienne, et qui se plaît aux triomphes de l'Église. Après y avoir vu l'hérésie se déchirer de ses propres mains, on y étudiera les froides théories de ces hommes inconcevables qui sacrifiaient toutes les idées chrétiennes, jusqu'à la dernière, tous les sentimens chrétiens, jusqu'au dernier, à l'insatiable démon du Rationalisme. Vous assisterez ensuite aux tentatives sacrilèges dont le but est de fondre dans un mélange hypocrite les principes chrétiens et les principes panthéistes. Enfin, vous y verrez cet étrange phénomène : des hommes qui ont accompli en eux le vide moral sans en mourir de douleur ou de honte. Cela est sinistre et poignant, mais cela est instructif et profitable. M. l'abbé Chassay nous apprend que les femmes mêmes vont en foule entourer la chaire du docteur de Wette, c'est-à-dire recueillir la parole la plus sceptique, la plus froidement irréligieuse de l'Allemagne, une parole hérissée de formules obcures ou incompréhensibles! *Le bon-ton* interdirait-il, en France, de lire un livre d'apologie, érudit, très-érudit, sans doute; mais où la science, entourée de grâces, est mise à la portée de tous; mais où la foi est défendue; mais où le Christianisme est vengé!

L'auteur du *Christ et l'Évangile* nous présente les quatre personnages qui ont le plus influé sur le rationalisme luthérien depuis 1760. Ils posent devant vous avec leur physionomie et leur système. L'espace nous manque pour citer aussi longuement qu'on le désirerait; mais il est une chose que nous ne pouvons omettre : c'est le portrait du fameux docteur *Strauss*, l'apôtre fanatique du Rationalisme protestant.

« Hégel vieillissait. Avant de descendre dans la tombe, il voyait sa » philosophie se répandre avec une prodigieuse rapidité dans toutes » les écoles protestantes. Son âme, avide de gloire mondaine, pouvait » enfin se rassasier d'une célébrité qui avait fait le but constant de » ses efforts, et à laquelle il semblait avoir sacrifié toute sa vie. Pen- » dant qu'il jouissait en paix et avec orgueil d'une popularité qu'il » croyait avoir si bien méritée, un jeune étudiant de Ludwigsburg » saisissait dans le séminaire protestant de Tubingue les écrits d'un » philosophe dont la renommée ébranlait toute l'Allemagne. Frédéric » Strauss était doué d'un esprit actif et pénétrant. Sa logique était » vive, et son impatience d'aller au but s'irritait des précautions pru- » dentes. Il vit tout d'un coup, dans la philosophie nouvelle, le der-

» nier mot des idées protestantes, et il avait raison. Il aperçut, comme » par une illumination soudaine, dans le système du professeur de » Berlin, le point de départ d'une méthode d'exégèse qui devait débar- » rasser les écoles luthériennes tout à la fois de leurs inconséquences » et de leurs timidités. Nommé, après un voyage de Berlin, répétiteur » dans ce même séminaire où il avait autrefois fait ses études théolo- » giques, il commença à professer un *cours de philosophie* qui lui » assura, parmi ses élèves de la Faculté protestante, une certaine re- » nommée. Ce fut alors que parut obscurément, en 1845, *avec pri-* » *vilège royal*, l'*Histoire de la vie de Jésus, par le docteur Strauss*, » répétiteur au séminaire évangélique de Tubingue [1]. Ce livre fut un » coup de tonnerre dans un ciel serein. En quelques mois toute l'Alle- » magne protestante fut en feu. Pendant que le ministre prussien con- » sultait, avec angoisse, sur la conduite qu'on devait suivre, les pro- » fesseurs qui jouissaient de la confiance du pouvoir, on délibérait, » dans les tavernes, au bruit des verres et des bouteilles, sur les ar- » gumens contre le Christ par le jeune et hardi professeur. Les » femmes elles-mêmes se prononçaient avec la vivacité naturelle à leur » sexe sur une question à laquelle il semblait que personne ne pût » rester indifférent. Quand Strauss fut nommé, quelque temps après, » professeur de théologie à la Faculté de Zurich, par la toute pui- » sante influence d'une cabale rationaliste, le peuple des campagnes se » souleva en masse, et dans un pays où le docteur de Wette jouissait » depuis si longtems d'une faveur scandaleuse [2], on vit la foule, ameu- » tée contre un homme qui n'avait fait que tirer les dernières consé- » quences des doctrines protestantes, brûler en effigie le naïf profes- » seur qui avait osé dire si franchement le secret des écoles luthé- » riennes.....

« Pour la première fois, le Protestantisme se contemplait tout entier » dans son œuvre. Jusqu'alors le travail destructif des théologiens » protestans s'était fait dans l'ombre, comme s'ils eussent rougi de » leur trahison... Strauss a présenté à quelques-uns de ses contem- » porains le miroir fidèle de leur intelligence : il a écrit sur les murs

[1] E. Quinet, *Allemagne et Italie*, II, 346.

[2] A Bâle, où il est professeur

» d'une Babylone condamnée le sinistre présage de la ruine et de la » mort. Le mal était fait ; et, comme on parle bas dans la chambre » d'un malade qui va mourir, tous gardaient au fond de leurs poitrines » ce secret qui devait désespérer tant d'âmes.... Si l'œuvre de Strauss » eût été une œuvre originale, une œuvre d'un génie égaré, mais d'un » génie puissant, *ce n'eût été qu'un flot isolé*[1]. Mais, il a fait bien » plus qu'une œuvre de génie, *il a résumé toute une époque*, il a » été le Voltaire du protestantisme allemand, moins le talent et l'a- » mère ironie[2]. «

Avant la publication du livre de Strauss, le Rationalisme allemand avait donc successivement arraché à la théologie protestante à peu près tous les articles de son symbole. De Jésus comme Fils de Dieu, il ne restait plus qu'une ombre. Mais cette ombre obsédait encore les docteurs de l'exégèse incrédule. Ils étaient bien certains d'avoir enseveli le Christ dans les formules de leurs théories ; mais ils n'étaient point aussi sûrs qu'il n'en sortirait pas vainqueur et ressuscité. Celui qu'ils pensaient avoir insulté assez pour prouver qu'il n'était qu'un homme, ne se représenterait-il pas quelque jour avec l'auréole de la divinité autour du front comme autrefois ? Cette possibilité troublait la paix de leurs méditations et empoisonnait le bonheur de leur victoire. Il fallait donc quelqu'un pour réaliser de nouveau l'antique prophétie, et remettre Jésus dans un état tel, que ses amis les plus dévoués ne pussent le reconnaître[3]. L'homme dont le crayon de M. Chassay vient de nous reproduire si nettement la physionomie et le caractère, Strauss, se chargea de cette tâche. Il avait raison de s'en sentir le cœur. Pendant près de deux mille pages qu'il a consacrées à cette œuvre de ténèbres, chaque page, chaque mot a l'intention d'enlever quelque chose à Notre Sauveur, soit de sa divinité, soit de son humanité, et Strauss n'a pas un sanglot, ne laisse pas couler une larme ! Pour lui, celui que nous adorons comme le Fils de Dieu a véritablement existé en Judée. Homme d'un génie supérieur, dévoué au bien et à ses semblables, il attire naturellement les regards

[1] C'est l'expression même de Strauss.

[2] *Le Christ et l'Évangile*, IIe partie, l'Allemagne, p. 130 et suiv.

[3] Isaïe, LIII.

de plusieurs. Son amour pour la vérité, la pureté simple et austère de sa vie prédisposèrent en sa faveur. A peine mort, il en arriva de lui comme de presque tous les grands hommes : sa gloire ne fit que s'accroître, et, la légende embellissant toujours l'idéal qui l'avait déjà remplacé, la divinité finit par se trouver attachée à la couronne étrange que le tems et les générations lui façonnaient. Désireux de voir les autres partager leur croyance, les disciples y travaillèrent : de là l'apostolat. L'histoire de Jésus se trouva graduellement composée par les idées et l'imagination de tous : de là l'Évangile avec ses récits merveilleux et ses miracles. Le *mythe*, tel est donc le fondement de la théorie de Strauss. Or, le mythe est un récit qui, propagé d'abord oralement, s'embellit de plus en plus par la tradition avec les années, de telle sorte que la vérité finit par se trouver enveloppée sous le voile des fictions au point qu'il devint à peu près impossible de la saisir.

Tel est le dangereux système dont Strauss a voulu faire l'application à l'histoire de Jésus, et que M. Chassay réfute avec vigueur, avec éclat, avec une dignité calme et toujours en rapport avec la cause pour laquelle il combat. Après les détails les plus piquants, après les pages les plus spirituelles, vous arrivez souvent à des morceaux pleins d'éloquence.

Mais ce n'est pas seulement le sujet de ce livre d'apologie, c'est aussi la manière dont ce sujet y est traité, qui fait que sa portée est immense. Nous ne balancerons pas à dire que souvent, dans la seconde partie, c'est une récréation véritable. Vous le lisez trop vite à votre gré ; mais, arrivé à la dernière page, vous vous apercevez que tout un monde, pour ainsi dire, a passé devant vous. Chaque pas vous ouvre de nouveaux et magnifiques horizons, et chaque argument vous fait penser longtems. Mais ce qu'on éprouve le plus souvent peut-être, en le lisant, c'est le besoin de méditer avec plus d'amour sur cette Église catholique, en face de laquelle on se représente l'hérésie, ses excès et ses morcellements innombrables. On comprend plus clairement que son autorité est non-seulement nécessaire, mais encore très-naturelle à l'homme. A ce point de vue, le livre de M. Chassay acquiert une double importance. En faisant l'apologie de Jésus, il fait aussi l'apologie de l'Église.

N'est-ce pas un spectacle unique dans l'histoire de tous les siècles,

que celui d'une société captivant, sans violence, sous son autorité, plus de 150,000,000 d'intelligences? Les hommes s'entendent par les sentiments, par les passions : c'est le cœur qui les coalise; mais ils se combattent par les idées, par les théories : c'est la pensée qui les sépare.

La fusion parfaite des idées dans quelques individus seulement n'est-elle pas un phénomène presque introuvable? Et au fond, quoi de plus irascible, de plus indépendant, de plus irréductible, de plus égoïste que l'intelligence? C'est là qu'est le *moi*, bien plus que dans le cœur. Car le cœur aspire à la dualité : tout homme a besoin de s'épancher dans un autre être ; quiconque veut vivre de soi-même, se dessèche et s'atrophie. En nous enseignant que la perfection suprême est de n'associer personne à notre destinée et de porter solitairement le fardeau de la vie [1], le Christianisme ne prétend pas contredire l'antique parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul [2]. » Il la confirme d'une manière sublime ; parce qu'il veut qu'alors nous ayons Dieu pour compagnon et pour ami [3]. — L'intelligence tend à ne rien emprunter, à ne rien devoir, à ne relever que d'elle-même. Essayez d'arriver à quelqu'un par le cœur : pourvu que vous le touchiez, il est à vous, vous vous l'identifiez. Au contraire, essayez d'asservir son intelligence, de vous emparer de sa pensée, la lutte est infaillible. Le génie lui-même n'est pas nécessairement efficace à cette œuvre : s'il fascine presque toujours, il est assez rare qu'il subjugue. Les plus beaux talens ont-ils jamais su former une école homogène quant aux principes et quant aux dogmes? Socrate se plaignait de n'être pas fidèlement interprété par Platon, et Platon fut réfuté par Aristote. L'hérésie, avec plus de moyens de discipliner les âmes, puisqu'elle conserve des élémens surnaturels, l'hérésie s'est toujours morcelée à l'infini. Les hérétiques ne s'entendent que sur un point, un seul : la révolte. Les grands cultes du Haut-Orient, que les rationalistes aiment tant à glorifier du nom de catholicisme de l'Asie, ne rassemblent des sectateurs qu'à la condition de fournir les dogmes les plus élastiques, et assez de dieux pour 35,000,000

[1] Qui matrimonio jungit virginem suam benè facit, et qui non jungit meliùs facit. 1 *Cor*. VII, 38.—Dico non nuptis... bonum est illis si sic permaneant. 1 *Cor*. VII, 8.

[2] *Genèse*, II, 18,

[3] Virgo cogitat quæ Domini sunt. 1 *Cor*. VII 34.— Matth. XIX, 12, 29.

d'hommes ayant tous un même amour, l'amour de la patrie : comptez, si vous pouvez, les opinions politiques, les divisions, les subdivisions et les nuances !

Or, c'est au milieu de cette anarchie universelle, qu'il existe une société dont les membres, répandus sous toutes les latitudes, appartenant à tous les peuples, parlant des langues différentes, divers d'habitudes, de gouvernemens et de passions ; adoptent, croient, défendent les mêmes idées ; 150,000,000 d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme ! Une société où l'on récite le même symbole, les mêmes prières ; presque aux mêmes heures, et où toutes les intelligences se soumettent aux mêmes dogmes et aux mêmes mystères. Ceux même qui, sans la renier, sont demeurés à son égard dans une longue indifférence, ne veulent pas mourir sans être venus, pleins de repentir, lui dire à deux genoux : « Mère ! j'ai péché contre le ciel et contre » vous. » Ajoutez que cette identité de croyance et de pensées n'est pas à l'état d'abstraction, mais devient la source de la plus active fraternité que l'on ait vue ici bas, et dites, si vous l'osez, que l'Église n'est pas une œuvre divine !

Et c'est contre cette Église que le Protestantisme et le Rationalisme ont voulu lutter ! et c'est mieux qu'elle qu'ils ont prétendu faire ! Voyez dans *le Christ et l'Évangile*, les échantillons de leurs œuvres et le résultat de leurs travaux. Le Protestantisme fut pourtant la plus puissante et la plus redoutable des hérésies ! Le Rationalisme dispose pourtant de tous les moyens humains, de toutes les influences du pouvoir et des passions ! Avec tout cela, qu'ont-ils fait ? Osera-t-on soutenir encore qu'ils ont donné des ailes à la pensée ? Nous savons, et nous en avons maintenant les preuves, que, sous leur direction, la pensée a toujours haleté dans le vide. Il ont voulu *réformer*, *expliquer* le Christianisme, et ils n'ont pu conserver une seule ligne des saints Livres, un seul cheveu de la tête divine de Jésus ! Ils se glorifient d'avoir beaucoup fait pour le bien-être du peuple ? Regardez-donc en Angleterre, et voyez ce qui s'y passe ; étudiez l'Allemagne, et jugez si Henri Heine n'a pas eu raison de prédire à ce pays une révolution dont la notre ne serait qu'un préliminaire assez pâle ! Ecoutez le canon de la Suisse [1], et applaudissez, si vous en avez le courage !

[1] Au moment où nous écrivons, les cantons protestans marchent contre le *Sunderbund*.

Le protestantisme n'est donc pas encore lassé de troubler et de ravager le monde ! Le rationalisme s'obstine donc à ne pas comprendre que, flattant nécessairement l'orgueil ou la concupiscence, son rôle est essentiellement sanguinaire ? Il n'aurait pourtant qu'à considérer ses deux phases les plus brillantes. Au 18e siècle, il fit la France incrédule et voluptueuse, et il a fallu du sang pour laver ses crimes. De nos jours, il a fait l'Allemagne sceptique et impie, et le sang est sur le point d'y couler. Voluptés du corps ou de l'intelligence, c'est donc toujours du sang qui vous expie !

Il est de mode aujourd'hui de présenter la Réforme comme le réveil salutaire de l'assoupissement mortel dans lequel l'Église aurait plongé l'intelligence humaine, comme la raison ressaisissant ses droits, comme la logique reprenant son cours. Or, M. Chassay démontre que le protestantisme n'est plus, comme doctrine; qu'il ne reste rien de lui, sinon le rationalisme le plus désastreux. Est-ce donc que la logique peut mourir ? — D'un autre côté, voilà l'Église qui refleurit dans l'exercice de ses droits, dans ses droits eux-mêmes ? Pourquoi donc vit-elle ? comment se fait-il qu'elle subsiste encore, qu'elle subsiste toujours ? Ah ! vous faites semblant de ne rien savoir ; mais nous ne nous lasserons pas de vous le redire : c'est que l'Église est la mineure d'un syllogisme établi par Dieu même ! Les preuves abondent dans *Le Christ et l'Évangile ;* nous regrettons de n'en pouvoir citer qu'une.

« Tibère était maître du monde. Enfermé dans son repaire de » Caprée, gorgé d'or et de sang, le tigre impérial contemplait l'univers » vaincu abaissé sous ses pieds. Il ne restait plus rien de la liberté » romaine, rien de la chasteté des matrones, rien de la fierté du Sénat, » rien de la courageuse générosité et des mœurs républicaines. La » Grèce n'était plus qu'une école de pédagogues et de sophistes. » L'Orient tout entier, courbé sous l'épée des Césars, s'abrutissait » dans la servitude et dans la volupté. Alors un homme de Judée, » par les ordres du gouverneur romain, fut cloué sur le poteau des » esclaves. A peine quelques gouttes du sang inconnu eurent-elles » tombé sur le sol, que la terre frémissante tressaillit d'allégresse. » Des bords de l'Euphrate jusqu'aux rives du Tibre, et depuis la » lointaine Bretagne jusqu'aux pays enchantés que l'Indus arrose, » l'humanité se leva dans ses fers en regardant le ciel avec une irré-

» sistible espérance. Le monde gangrené tombait en pourriture, et
« la pureté naquit tout-à-coup dans les âmes comme une blanche
» fleur qui croît sur un tombeau. On foulait aux pieds la dignité et
» la noblesse de la nature humaine, et l'on se prit, tout d'un coup,
» par un étrange renversement d'idées, à chercher les esclaves dans
» leur abrutissement et à ramasser les pauvres abandonnés dans les
» faubourgs des grandes cités romaines. On avait, pour conserver la
» vie, commis d'incompréhensibles lâchetés; et tout d'un coup,
» vieillards, enfans et femmes, quiconque avait une âme et un cœur,
» voulut souffrir et mourir pour les intérêts de la vérité. Les immenses
» amphithéâtres devinrent trop étroits, les innombrables prisons d'un
» monde de captivité regorgèrent, les bourreaux manquèrent bientôt
» pour envoyer à la mort tous ces impatiens de la vie. C'est là, certes,
» une révolution morale dont nous avons le droit de demander à nos
» savans une explication qui paraisse au moins expliquer quelque
» chose. D'ailleurs, cette merveille du Christianisme n'a pas duré
» seulement quelques années ou quelques siècles. Cette semence jetée
» dans le sol du vieux monde par une main mystérieuse, a grandi
» comme un arbre immense qui a couvert de son ombre sacrée les
» nombreuses générations des peuples. Le Christianisme est sorti des
» amphithéâtres et des catacombes pour aller au devant de ce flot des
» Barbares qui devait couvrir l'univers romain comme une immense
» inondation. Il a, pendant de longs siècles, lutté contre ces races de
» fer avec une infatigable énergie. Il a fait des sauvages qui peuplaient
» les landes de la Bretagne, les marécages de la Gaule et les forêts de
» la Germanie, les nations les plus fortes, les plus savantes et les plus
» invincibles. Pourtant, dans cette lutte à jamais mémorable qui com-
» mence sous les tentes d'Attila et qui se continue de nos jours sous
» le sabre des despotes de l'Orient, que d'épreuves n'a-t-il pas tra-
» versées! Quelles tempêtes et quelles agitations formidables! Quels
» puissans génies n'a-t-il pas usés par la patience de sa durée, par
» son éternité! Il vit, il vit encore, même après Arius, même après
» les Barbares, même après Luther, même après Robespierre; après
» la Réforme et la Révolution française! Il vit, non pas immobile et
» glacé comme un cadavre, mais il va jusqu'aux extrémités du monde,
» porté sur les ailes de la vapeur et des vents, annoncer aux barbares

» habitans de l'Australie, de l'Afrique et des îles innombrables de
» l'Océan, la merveilleuse parole de l'Évangile !

» Voilà l'effet. Maintenant cherchez la cause. C'est à vous de ré-
» soudre le problème. Nous autres, nous attendons, nous nous croi-
» sons les bras avec un ironique sourire, pendant que vous cherchez
» la réponse. Le sens commun vous crie que cette parole divine qui
» a dit un jour à l'univers de sortir du néant, a pu seule, par sa puis-
» sante efficacité, appeler à la vie la société nouvelle. L'universelle
» raison des peuples vous répète, sur tous les tons, que le hasard ne
» fit pas de miracles. Voyez plutôt, pour ne pas croire à la Providence
» de Dieu, quelles absurdités il vous faut dévorer !

« Un jour, un homme se croit le fils de Dieu ; il le dit, l'Univers
» l'accepte. Les idoles, que Socrate et Platon n'avaient pas ébranlées,
» s'écroulent à sa voix. Le monde, ce cadavre qui déjà pourrissait
» dans la tombe, se relève pour parler un langage inconnu ; mais la
» plume ne marche pas assez vite, la parole est trop lente sur les
» lèvres pour raconter la prodigieuse rapidité de ces merveilles. Ah !
» vous dites que Jésus-Christ n'est qu'un homme! mais, pourquoi donc,
» dans cette interminable histoire du genre humain, n'a-t-on jamais
» trouvé le modèle ou l'imitateur d'une pareille œuvre ? pourquoi le
» Christiansme est-il encore dans ce monde un fait unique, inexpli-
» cable et si prodigieux, même pour vous, que vos regards se trou-
» blent et s'obscurcissent dès que vous le contemplez ? Le Christ,
» dites-vous, n'a pas fait des miracles ; sa vie a été simple et vulgaire ;
» il n'a ni ressuscité les morts, ni guéri les aveugles ! mais le monde
» converti sans miracles, le monde pacifié et régénéré, l'humanité
» lancée dans des voies inconnues, voilà une merveille qu'il vous faut
» expliquer tout aussi bien que la résurrection de Lazare. Vous avez
» beau détourner la tête et parler d'autre chose, vous avez beau mur-
» murer à demi-voix les mots de *progrès*, de *puissance de l'esprit*
» *humain*, de *nécessité historique*, et toutes ces mille formules so-
» nores et banales dont vous remplissez vos livres, les gens d'esprit
» n'en seront certes pas dupes ; vous ne leur ferez jamais prendre des
» métaphores pour des idées, ni de la réthorique pour de la science.
» Pourquoi donc, en dehors du Christianisme, la résurrection du
» vieux monde ne s'est-elle jamais accomplie ? Pourquoi l'esprit hu-

» main, sur les bords heureux de l'Indus et du Gange, n'a-t-il pas » brisé les liens de fer qui le tiennent dans une éternelle servitude ? » Pourquoi, sur l'immense plateau de l'Asie centrale, la croix ne » s'est-elle pas élevée triomphante et glorieuse ? Pourquoi quelque » Christ inconnu n'a-il pas rallié autour de l'étendard de la fraternité » les innombrables tribus du céleste Empire ? Comment se fait-il » qu'en dehors du Christianisme, il n'y a ni liberté, ni progrès, ni » charité ? Si cependant une irrésistible force pousse en avant les gé- » nérations humaines, je voudrais savoir quand cette puissance mer- » veilleuse s'éveillera dans les Savanes de l'Amérique, dans les îles » inhospitalières du Grand Océan ? Vous me direz, j'espère, quand » la loi du progrès fera sortir de leur torpeur l'australien dégradé et » le canibale de la Nouvelle-Zélande ; pourquoi la civilisation s'éveille » toujours au pied de la croix, et pourquoi elle dépérit et meurt, si » des mains ignorantes ou barbares renversent dans la poussière l'é- » tendard glorieux qui couvre de son ombre salutaire les peuples » régénérés [1]. »

Comme on le voit, il s'agit ici de plus qu'un homme et de plus qu'un système ; Strauss représente et résume le Rationalisme tout entier, en ce sens, qu'il en a dit le dernier mot et révélé la pensée intime. Sans doute, tout le rationalisme n'adopte pas les interprétations de Strauss ; mais c'est le même but qu'il veut atteindre : tout le rationalisme prétend que Jésus-Christ et son œuvre doivent être expliqués par la raison. Il admettra jusqu'au mythe, sitôt qu'il jugera le public assez mûr pour ce système. Les rationalistes n'ont-ils pas, la plupart, battu des mains à l'apparition du livre du professeur de Tubingue ? ne l'ont-ils pas traduit ? ne l'ont-ils pas appelé une œuvre *originale* et *profonde ?* ne fait-on pas sans dissimulation, des efforts multipliés pour mettre en circulation ses conclusions et ses données ? Ce serait à tort qu'on se rassurerait contre le danger de ces spéculations inqualifiables sur leur extravagance. La bizarrerie d'une opinion n'est-elle pas souvent la raison qui la fait admettre ? ne commence-t on pas déjà à répéter le nom de Strauss comme celui d'un savant qui, démontrant la fausseté du Christianisme, aurait enfin délivré les hommes

[1] *Le Christ et l'Evangile*, 2e partie (l'Allemagne), p. 224 et suiv.

de l'enfer, de la morale et des prêtres?... Mais nous sommes heureux de pouvoir citer ici, sur ce sujet, et pour sanctionner les jugemens émis dans ce travail, des paroles d'un bien autre poids que les nôtres. M. l'abbé Chassay a reçu la lettre suivante, que, sans trop d'indiscrétion, nous avons pu nous procurer et transcrire.

Chalais, 24 juillet 1847.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens de lire les deux premiers volumes de votre ouvrage intitulé : *Le Christ et l'Évangile.* Cette lecture m'a été aussi utile qu'agréable. Lorsque vous aurez achevé ce travail, nous posséderons, je le crois, une réfutation solide et éloquente de toutes ces rêveries d'outre-Rhin dont on voudrait nous faire peur. Si misérables qu'elles soient, tant par le fond, que par la forme, vous avez eu raison de ne pas les dédaigner. Il faut toujours répondre même à l'absurde le plus clair, même à l'extravagant le plus ennuyeux. N'y eut-il qu'une âme capable de se laisser prendre à ces puérilités transcendantales de l'Allemagne rationaliste, nous devons avoir pitié d'elle et lui préparer un remède contre les enchantemens de l'erreur. Ces enchantemens sont toujours à redouter, non à cause de leur puissance réelle, mais parce qu'ils répondent au désir que notre cœur a d'être trompé, et à la profonde ignorance de la plupart des hommes.

Je vous félicite, Monsieur l'abbé, du service que vous venez de rendre à l'Église, et que vous compléterez bientôt, je l'espère. Ce sera le vœu de tous ceux qui vous ont lu.

Agréez, etc.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Des Fr. Prêch.

Si j'avais l'honneur d'écrire un livre, et le bonheur de recevoir une semblable lettre d'un tel homme, j'aurais de la peine, je l'avoue, à ambitionner un autre succès et une autre gloire, et à m'inquiéter de la destinée ultérieure de mon travail, fût-il frappé du dédain de tous, il me semble que j'aurais encore, malgré cela, la faiblesse de vouloir me tromper avec le génie. Je relirais ces lignes et je serais à jamais consolé.

L'abbé C. M. ANDRÉ.

Enseignement Catholique.

NOUVELLE ADHÉSION

DONNÉE A NOS DOCTRINES,

PAR UN PROFESSEUR EN THÉOLOGIE.

Nous avons dit souvent que si nous continuions depuis si longtems une polémique si constante contre plusieurs auteurs catholiques, c'est que nous étions soutenus et encouragés de vive voix et par écrit, par la plupart des professeurs de philosophie et de théologie. Voici une nouvelle lettre qui précise parfaitement nos vues et nos doctrines, et qui prouve que de toutes parts on sent le besoin d'opérer un changement dans l'apologétique et la polémique catholiques. Nous prions nos adversaires de lire cette lettre avec quelque attention ; pour nous, il nous est consolant de recevoir de semblables preuves, que nos principes sont assez clairs, au moment même où Dom Gardereau prétend y voir la ruine de l'enseignement des Pères, de toute philosophie, et je ne sais quoi encore.

MONSIEUR,

« J'ai entendu, pendant ces vacances, des personnes graves et éclairées faire à votre excellent recueil un reproche immérité, j'en ai la conviction, mais digne d'une courte réponse : « A quoi bon, disent-elles, ces interminables articles de *polémique catholique ?* On ne comprend plus rien dans ces lettres coupées ou interrompues à chaque alinéa par une assertion contradictoire. »

Ce reproche tombe devant l'exposé court, clair et précis des seuls termes de la controverse importante et compliquée, qui depuis plusieurs années se poursuit dans les *Annales.*

I. Le Rationalisme, *pris comme synonyme d'usage de la raison,*

est admis de tout homme sensé. Car il est par trop évident que toute connaissance acquise passivement ou laborieusement, implique un acte rationnel, c'est-à-dire une appréciation de notre raison. Le sens commun dit : il ne faut rien affirmer ni rien nier d'une manière positive, sans preuves convaincantes d'évidence ou d'autorité [1].

II. Le mot Rationalisme, *pris comme système doctrinal*, présente divers sens et a donné naissance à plusieurs écoles.

L'école *purement rationaliste* pose les formules suivantes : Impossibilité d'une religion surnaturelle..; inutilité de la parole, soit divine, soit humaine, comme moyen préalable et externe pour connaître les vérités religieuses, dogmatiques et morales... Les notions fondamentales de la religion, sont ou des idées innées, ou des illuminations divines soudaines et purement internes, ou des sensations transformées... La raison individuelle, *seule et sans l'aide* d'aucun enseignement oral, perçoit, découvre, développe et démontre les vérités religieuses [2].

D'après cette formule du pur Rationalisme, on voit que ses partisans ne sont pas d'accord touchant l'origine des idées religieuses : les uns sont *innéistes*, les autres *illuministes* ou *mystiques*, les autres *sensualistes*.

III. L'école *mixte*, ou *semi-rationaliste*, professe l'existence d'une religion *surnaturelle*, et partant nécessairement révélée de Dieu. Car cette religion étant une destination purement gratuite et contingente de l'homme à la vision intuitive et aux moyens d'y parvenir, est un fait libre de la part de Dieu. Or, un tel fait ne peut être connu que par révélation divine. Mais quant aux vérités fondamentales de la religion *naturelle*, l'école mixte admet : 1° Les idées innées ; 2° l'existence, *imò* la nécessité, d'une révélation primitive et externe pour *avoir conscience* de ces idées. Suivant cette opinion, la parole ou l'enseignement oral est au *développement* des idées in-

[1] M. de Bonald dit quelque part : » *Il ne faut rien admettre que sur l'au-* » *torité de l'évidence ou sur l'évidence de l'autorité.* »

[2] Quelques théologiens admettent implicitement cette dernière proposition en définissant la philosophie : *Collectio cognitionum rectè deductarum ex principiis per solam rationem cognitis.*

nées ce que la lumière et la chaleur sont au *développement* de la semence enfouie dans le sillon.

M. Bonnetty a fait à l'*école mixte* des réponses péremptoires, à mon avis : « Une idée dont on n'a pas conscience réfléchie n'est pas » une idée proprement dite.. Une idée une fois acquise d'une manière » quelconque se développe plus ou moins par la seule activité de notre » raison, et sans l'aide d'un enseignement oral ; donc cet enseigne- » ment ne serait pas nécessaire au développement des idées fonda- » mentales de la religion, si, dans le sein de notre mère, nous les » recevions par infusion divine... Nul fait d'expérience ne vient à » l'appui du système des idées innées... Ce système plait beaucoup » aux ennemis du Christianisme, et ils en tirent logiquement un parti » merveilleux contre les théologiens qui nient et sont obligés de nier » la suffisance d'une religion purement rationnelle ? Donc la théorie » des idées innées est une opinion gratuite, non vérifiée, invérifiable » par l'expérience, contradictoire dans les termes et favorable au pur » Rationalisme. »

IV. L'école *traditionnelle* ou *complétement anti-rationaliste*, admet : 1° l'existence d'une religion surnaturelle, et par conséquent nécessairement révélée de Dieu ; 2° la nécessité d'un enseignement oral pour *avoir une idée, même élémentaire*, des vérités religieuses de l'ordre purement naturel.

Ces deux principes sont deux faits historiquement vérifiables et mille fois vérifiés ; mais, si on les considère spéculativement, il faut ajouter : 1° Dieu était parfaitement libre de ne pas destiner l'homme à une fin surnaturelle ; la proposition contraire a été condamnée par l'Église ; 2° Dieu pouvait également constituer ou organiser d'une autre manière notre raison et lui donner par conséquent une force qui lui manque dans son état actuel, la force, non pas certes de *créer*, mais de *découvrir* par elle seule et sans l'aide d'un enseignement oral les vérités de la religion *naturelle* ; car ces vérités sont des rapports essentiels ou nécessairement existans, entre Dieu et nous, entre nous et nos semblables.

Continuez, Monsieur, de vous tenir ferme, par la foi et par l'histoire, dans la forteresse inexpugnable des vérités catholiques, et d'y ramener les imprudens qui, par un zèle mal entendu du salut des

incrédules, consentent à descendre sur leur propre terrain pour mieux les réfuter ; on n'y trouve que rêves, utopies, obscurités, impuissance, scepticisme. *La tradition sous toutes ses formes, écrite, orale, monumentale, pratique* : voilà, aujourd'hui plus que jamais, le mot de la polémique catholique.

Je vous prie d'agréer les sentimens du respect affectueux aves lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble
et dévoué serviteur,

P..... K.....
Professeur de théologie.

NOTA. Nous sommes autorisés à donner la preuve de l'authenticité de cette lettre à ceux qui pourraient en douter. A. B.

Polémique Catholique.

LETTRE DE DOM GARDEREAU

EXPOSANT

SES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

AVEC LA RÉPONSE DE M. BONNETTY.

Il n'est pas un moyen plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.
GERSON.

Cinquième Article [1].

7. Dans le système traditionel la philosophie n'est pas supprimée. — Elle est ramenée à son origine et fixée à sa véritable place.

Mais ici, Monsieur, je ne puis taire une inquiétude qui me poursuit. Que faites-vous donc de la philosophie ? vous ne voulez pas de philosophie séparée de l'enseignement du dogme. C'est du rationalisme, et nous venons d'apprendre qu'une telle philosophie fut le *défaut capital* de la scolastique ; vous ne voulez pas non plus de philosophie *unie* à l'enseignement du dogme ; c'est encore du rationalisme, et, qui pis est, c'est de la *théologie philosophique*, dont le nom même est un scandale pour vous. Quelle philosophie vous faut-il donc ? aucune, apparemment, puisqu'aussi bien Tertullien a *montré sans réplique pourquoi il faut repousser la méthode philosophique, même quand elle enseigne les mêmes choses que la tradition* [2]. (*Ann.* p. 211.) (A).

(A). Nous ne savons, en vérité, comment nous exprimer pour nous faire comprendre du P. Gardereau ; car s'il y a une chose que nous ayons dite et redite, c'est la part que nous faisons à la philosophie.

[1] Voir le 4e article, au cahier précédent ci-dessus, p. 209.

[2] Si, encore vous aviez pris la précaution de ne proscrire le raisonnement philosophique que dans l'enseignement des vérités révélées *surnaturellement*, et, si vous aviez seulement relégué la philosophie dans son domaine propre, où, sous le frein de la révélation et de la tradition, il lui est permis de s'exer-

Vous voilà parfaitement d'accord avec les philosophes de l'Université, qui ne cessent de nous reprocher d'anéantir toute philosophie, par cela seul que nous *subordonnons la raison à la foi*. Pour moi je pensais que le plan à suivre dans notre polémique avec ces ennemis de l'Eglise, c'était de leur prouver, par la tradition et les faits, par l'histoire et par la doctrine, que la *philosophie dont ils se croient les inventeurs*, n'est qu'une corruption bâtarde de la philosophie de l'Eglise catholique. Mais pas du tout : vous venez leur dire que l'Eglise catholique n'a jamais *eu de philosophie*. Eh ! que faites-vous donc, je vous prie, de la philosophie des Pères de l'Eglise ? que faites-vous

Nous avons dit, et nous répétons encore [1], que la philosophie ne peut pas *inventer* les dogmes ni la morale, mais qu'elle peut et doit les *commenter*, les *prouver*, en *tirer* les conséquences, etc. ; d'où suit la nécessité de poser d'abord en principe et d'enseigner cette obligation où elle est d'avoir recours à la tradition, à la révélation, pour entrer en possession de ces dogmes, qui, comme le dit M. Cousin, *servent ensuite d'étoffe à ses pensées* [2]. Ces principes là sont clairs jusqu'au-delà de l'évidence. Nous ne pouvons faire d'autre réponse au P. Gardereau ; nous ajouterons seulement que nous ne voulons pas de la philosophie *unie* à l'enseignement du dogme, en ce sens que nous ne voulons pas des dogmes, même vrais, qui ne reposent que sur l'*enseignement philosophique* ou *dialectique* ; ainsi, l'*infini*, l'*absolu*, l'*universel* de Platon, des Alexandrins, des Allemands, des Éclectiques, n'est rien pour nous, parce qu'ils nous *disent* (quoique cela soit faux) qu'ils l'ont *trouvé* dans leurs méditations, intuitions, contemplations solitaires. Notre *seul Dieu* est le Dieu personnel, traditionnel, historique, qui a parlé, agi extérieurement, historiquement, et qui ne peut nous être donné que par la révélation et la tradition. Comment se fait-il que ce soit nous qui ayons besoin de dire cela et d'insister sur ces principes?

cer sur les vérités de l'*ordre naturel*, et spécialement sur les *préambules de la foi catholique ?* Mais vous n'exprimez aucune distinction ; vous proscrivez sans faire aucune réserve, toute méthode philosophique, même pour *constater l'origine divine* de nos dogmes. — Voir la note (A).

[1] Voir en particulier le paragraphe intitulé : *Quelques idées sur un cours de philosophie catholique*, t. XI, p. 353.

[2] Voir toute sa citation dans notre tome XI, p. 231.

de celle du moyen âge? que faites-vous de la vôtre? car enfin vous en avez une, je le conjecture, puisque vous adoptez (*Ann.*, p. 219) les paroles du P. Gardereau de l'*Auxiliaire*; savoir : « que toute la discussion est aujourd'hui » entre la méthode *catholique*, méthode purement *explicative dans l'ordre* » *rationnel*, des vérités primitivement reçues de la parole de Dieu, et la mé- » thode *rationaliste*, méthode qui se propose la *recherche* de la vérité inconnue, etc. » Que faites-vous de l'érudition, car il me semble que cette *proscription* de toute philosophie en masse, est chose assez paradoxale, assez inouie depuis que le monde raisonne. Que faites-vous enfin, de la raison, car il me semble que la raison est faite pour raisonner, et que si elle doit *croire*, elle peut aussi tâcher de *comprendre*, sans pour cela contredire la foi ni faire ce que vous appelez *un amalgame*. (*Ann.*, p. 209)

Il ne me semble pas non plus que la philosophie ait été sévèrement traitée dans l'*Encyclique* de Sa Sainteté, où je lis ces paroles : « Quoique la foi soit » au dessus de la raison, il ne peut jamais exister entre elles aucune opposi- » tion, aucune contradiction réelle, parce que toutes les deux viennent de » Dieu même, source unique et immuable de l'éternelle vérité; et aussi elles » se *prêtent un mutuel secours*, de manière que la *droite raison démontre*, » *protège et défend la vérité de la foi*, et la foi affranchissant la raison de » toutes les erreurs, l'éclairant, l'affermissant par la *connaissance* des choses » divines. »

Vous voyez que la raison a force pour *démontrer* et pour *défendre la vérité de la foi*, ou ce qui revient au même, l'*origine* et la *sanction* des *dogmes* et des *préceptes*. Or, la *raison* procède apparemment par la *voie rationnelle* ou, ce qui est synonyme, je crois, par la *méthode philosophique*, à quel titre défendez-vous à cette méthode d'intervenir quand il s'agit d'établir l'*origine* ou la *sanction* des *dogmes* et des préceptes? (*Ann.*, p. 211) et surtout que ces dogmes ne sont pas, n'ont pas pu être *inventés*? Comment démontrer, par exemple, aux incrédules le *fait d'une révélation divine*, sans établir par le raisonnement, les preuves de la religion? Mais enfin, dites-nous donc quel sort vous faites à la philosophie, et sur quel objet vous souffrez qu'elle exerce ses raisonnemens? Il ne faut pas sans doute, l'élever au-dessus de tout, comme font nos éclectiques; mais, parce qu'ils en exagèrent l'importance et la valeur, est-ce une raison pour l'anéantir (B.)

(B). Nous avons plusieurs remarques à faire sur tout ce que vient de dire ici dom Gardereau.

1° Il change complètement la question; il nous demande si l'homme peut se servir de la raison pour *rechercher l'origine* de ses dogmes :

Vous voyez par tout ce qui précède, que je ne suis pas seul en droit de me plaindre de vos critiques, je ne parle pas de M. Maret, que ses propres querelles regardent; mais saint Bonaventure, mais saint Anselme, mais les Pères.

c'est nous demander si l'homme est un être raisonnable, si sa raison raisonne, et autre chose de cette importance.

2° La question est toute dans le point de départ, dans le sujet ou l'objet où il faut chercher l'origine du dogme. Le dogme se trouve-t-il dans l'homme, est-ce *dans l'homme* qu'il faut le chercher, dans l'idée *innée*, *émanée de Dieu*, comme l'a dit dom Gardereau? ou bien, est-ce à *l'aide* de la raison, au *moyen* de la raison qu'il faut le chercher *dans la révélation?* Voilà la véritable question, et non celle que pose dom Gardereau, qui ne précise pas même de quoi il s'agit entre nous.

3° Quand il dit, avec l'immortel Pie IX, que la *raison démontre, soutient et défend la vérité de la foi*, il dit exactement ce que nous avons dit toujours nous-mêmes; et de plus, il eût dû ajouter avec le même pontife, que « notre sainte Religion n'a pas été *inventée par* » *la raison humaine*, mais que c'est Dieu même qui l'a *fait con-* » *naître* aux hommes. La raison humaine *doit surtout examiner* » *le fait de la révélation divine*, etc. [1] ». C'est là toute la question, et c'est aussi ainsi que nous la posons nous-même.

4° Jamais, jamais nous n'avons PROSCRIT la *philosophie en masse*. Nos lecteurs le savent bien; nous n'avons *proscrit* que la philosophie qui prétend INVENTER Dieu, etc. Nous l'avons dit à satiété, et nous pouvons trouver étrange qu'on nous interroge encore sur ce point.

5° Quant aux philosophes, au lieu de disputer avec eux pour savoir si l'on doit *subordonner la raison à la foi*, nous changeons la question, et nous désirons examiner avec eux : *quelle est l'origine première de la foi, quelle est l'origine première de la raison.* Car il nous semble qu'on a tort, de prime abord, de traiter de raison et de foi sans avoir scrupuleusement examiné leur origine réciproque.

6° Quant à la *question de savoir si les hommes ont* INVENTÉ *la philosophie*, nous sommes d'un avis complètement opposé à celui

[1] Voir cette encyclique dans notre tome XIV, p. 332.

mais les scolastiques, mais la philosophie, mais la tradition sont en cause; c'est au lecteur de voir si la vérité n'en a rien à souffrir (C).

Quant au P. Gardereau, il ne s'accommode pas mieux de vos éloges pour l'*Auxiliaire* que de vos blâmes pour le *Correspondant*. Vous pouviez donc vous dispenser de mettre un correctif à vos louanges, en l'accusant d'avoir dit que : « *ce qui caractérise la scolastique, c'est précisément de faire de* » *la sagesse profane la* MATIÈRE *et l'instrument* QUI MEUT A SON GRÉ *la sagesse* » *sacrée.* » Certes si j'eusse parlé de la sagesse sur un pareil ton, si, surtout c'était là *un de mes principes*, comme votre charité le suppose (*Ann.*, p. 213,

du P. Gardereau. Oui, les hommes ont été les *inventeurs de la philosophie :* car, par philosophie, on entend *logique*, *dialectique*, e cet ensemble d'études qu'on a appelé *psychologie*, *métaphysique*, etc. Or, les hommes ont *inventé* cela; ce qu'ils n'ont pas *inventé*, ce sont les dogmes, les notions, les idées sur lesquelles s'exerce la philosophie. Ce sont là deux choses que nous nous efforçons de distinguer, et dom Gardereau s'efforce de les confondre sans cesse.

7° Quant à la phrase où il nous fait dire que nous repoussons la *méthode philosophique* quand il s'agit d'*établir l'origine ou la sanction* des dogmes et des préceptes, et surtout que les dogmes ne sont pas, n'ont pas pu être *inventés*, nous répondrons qu'il ne faut pas mutiler les textes que l'on combat. Notre phrase est ainsi conçue : « Les Pères s'accordent tous à repousser la méthode philosophique » lorsqu'il s'agit d'établir l'*origine*, ou l'*invention*, ou la *sanction* » des dogmes ou des préceptes. » Dom Gardereau a supprimé le mot *invention*, qui servait à expliquer le mot *établir*. Oui, quand il s'agit d'établir, c'est-à-dire d'*indiquer* l'origine, l'invention, la *sanction* des dogmes et des préceptes, la *méthode philosophique*, qui en attribue l'*origine* à la raison, à l'homme, doit être proscrite. Dom Gardereau nous fait dire qu'il ne faut pas se *servir du raisonnement* pour mettre en évidence cette vérité. Nous n'avons pas dit cela, et ce serait une chose que nous repoussons. C'est là du lamennisme, et, grâces à Dieu, nous en sommes loin.

(C). Oui, nous nous confions complétement au bon sens de nos lecteurs pour voir si lorsque nous disons qu'il faut accorder à la philosophie d'*expliquer* et non d'*inventer*, nous avons blessé la tradition, les Pères, etc., etc., etc.

à la note), non-seulement je n'eusse pas mérité d'être un instant *votre guide*, comme vous le dites quelque part, mais encore il faudrait au plus vite me renfermer à Charenton. Au reste, vous traitez avec trop d'indulgence cette phrase blasphématoire. Vous *croyez* qu'on ne peut dire cela que de la plus *mauvaise dialectique*, et du plus *dangereux rationalisme*; *mauvaise dialectique*, je le crois bien; une *matière qui meut à son gré*, cela touche à l'absurde; mais une matière *profane qui meut à son gré la sagesse sacrée*, c'est plus que du *rationalisme*, cela touche à l'impiété. Et vous dites que cette phrase se lit dans un de mes articles de l'*Auxiliaire*, t. I, p. 96; j'ai cette page sous les yeux et j'y lis, comme le lecteur peut le vérifier : non *la matière* QUI *meut*, mais *la matière* QUE *meut à son gré la sagesse sacrée*, ce qui est un peu différent, et un peu plus d'accord avec tous les principes développés dans mon travail. Il faut avouer, Monsieur, que vous avez de singulières distractions. Vous *mettez* une lettre à la place d'une autre et me voilà atteint et convaincu de professer une doctrine monstrueuse (D).

Vous auriez dû vous contenter, ce me semble, d'EXPLOITER les fautes d'impression qui se sont glissées dans mon article du *Correspondant*, dont je n'ai pu corriger les épreuves, me trouvant alors fort loin de Paris. J'ai déjà signalé une de ces fautes : *vigoureux* au lieu de *rigoureux*, à la page 208; en voici une plus grave et qui change tout à fait le sens; aussi a-t-elle servi de base à l'une de vos accusations, p. 193, l. 19. La révélation chrétienne... *donnait à tous*. Mon manuscrit portait : *donnant à tout*; ce qui doit s'appliquer à *tout* ce qui est indiqué précédemment[1]. Si je me fusse trouvé à Paris, si je me fusse apperçu plus tôt de ces méprises, j'aurais fait insérer des *errata*.

(D). Nous convenons franchement de notre méprise, nous avons mis *qui* pour *que*, et nous en sommes fâché. Nous ne savons en vérité comment cette faute nous a échappé, car nous revoyons toujours les citations dans les dernières épreuves; ce qui nous a égaré, c'est que le nouveau sens n'est pas plus logique que le premier. Il ne reste plus qu'une phrase complétement inexacte; car il est faux de dire que « la sagesse profane est la matière et l'instrument QUE meut à » *son gré la sagesse sacrée*. » La sagesse sacrée n'a pas pu mouvoir *à son gré* la sagesse profane; celle-ci a été constamment rebelle, et elle aurait triomphé de la sagesse sacrée, si celle-ci n'était pas immortelle.

[1] On a mis, (p. 194) *Itinerarium mentis* AD *Deum*, pour IN *Deum*;—p. 205, *Intentions* pour *intuitions*. D'autres fautes ne changent pas le sens.

Mais j'étais loin de prévoir vos querelles, et par conséquent de veiller à ne pas vous fournir de telles armes (E).

De tant d'objections difficiles à prévoir, voici je l'avoue la dernière à laquelle je me fusse attendu. J'ai reconnu la nécessité d'une révélation extérieure pour nous *donner la connaissance des vérités divines*; cela étant, comment ai-je pu louer le docteur Séraphique des lumières qu'il a puisées dans la contemplation et l'*intuition* mystique? (*Ann.* p. 214, à la note). Quelle opposition y a-t-il donc, monsieur, entre ces deux idées? « Mais, demandez-vous, si l'o-« rigine des vérités divines ne vient que d'une révélation *extérieure*, vient-« elle aussi de l'*intuition* mystique? » Dût le lecteur s'étonner de me voir prendre au sérieux une difficulté de cette force, je m'y arrêterai (F).

(E). Nous sommes bien aises que le père Gardereau trouve ici l'occasion de faire les *errata* de son article. Mais nous nions que nous ayions *exploité* ces fautes, notre critique n'est pas si superficielle, elle porte sur le fond même, sur la lumière *innée*, *émanée*, *révélant* tout, et sur les *ailes divines* de l'âme, sur les *connaissances* qui ne sont pas *livrées*, mais *développées*, etc. Voilà la question dans toute sa gravité; il ne faut pas chercher à l'amoindrir.

(F). Chacun sait que l'origine des vérités religieuses par voie d'*intuition directe*, constitue un système tout entier de philosophie, c'est celui de M. Cousin, de Malebranche, etc. J'ai donc été fondé à demander à dom Gardereau, si après avoir admis que les dogmes nous viennent d'une *révélation extérieure*, il soutenait en outre qu'ils nous venaient aussi d'une *intuition directe ou mystique*, sa phrase semblait le dire, la voici : « Les théologiens scolastiques, eurent » comme le docteur Séraphique, le privilége d'unir à la rigueur du » raisonnement, à la puissance de l'argumentation, le souffle *vivi-» fiant de l'intuition mystique* [1]. » Ce qu'il y avait de douteux dans ces expressions était encore confirmé par ce que dit ailleurs le P. Gardereau que « le Christianisme a épuré le regard de l'âme jusqu'à » la rendre propre *à voir presque face à face Dieu dans son » essence* (*Corr.*, p 205).; » que « saint Bonaventure a reçu comme » une *intuition directe* de l'existence du Très-Haut (*ibid.*, p. 194). » Voilà bien des raisons de lui demander ce que signifiait cette *intuition*, dont il parlait ici. Mais dans sa réponse, dom Gardereau assure

[1] *Auxil.*, t. 1, p. 86.

La réponse préviendra les objections plus insidieuses qui vont se développer sur un plan bien plus étendu, à l'occasion de la mention que j'ai faite (*Corresp.* p. 193) de cet admirable opuscule que le même docteur Séraphique a intitulé : *Itinerarium mentis in Deum.*

Je ne pense pas avoir jamais écrit que l'*origine des vérités divines vint de l'intuition mystique.* Mais j'ai pu dire sans remords que les grâces de lumière données aux saints docteurs dans l'exercice de l'oraison ont dû féconder et accroître les lumières déjà *reçues de la grâce extérieure* de l'enseignement divin. J'ai pu dire que l'*inspiration* de la grâce, donnée dans la ferveur de l'union mystique, devenait chez eux un souffle vivifiant qui animait la lettre morte de la révélation et la rendait esprit et vie; comme on le sent, ai-je ajouté, à la lecture de plusieurs des écrits de saint Bonaventure, et notamment de l'*Itinerarium mentis in Deum* (G).

J'ai pu dire qu'en parlant à l'oreille du premier homme et des divins prophètes, Dieu ne s'était pas ôté la puissance de parler au cœur et à l'esprit de ce premier homme et de sa postérité; et que bien qu'il ait fait une loi absolue pour toute l'humanité de l'initiation *per auditum* aux vérités traditionnelles, toutefois il a donné à l'homme deux moyens de faire *valoir* à l'intérieur ce fond naturel et surnaturel; savoir la réflexion rationnelle et la contemplation mystique; lesquelles n'excluent pas la nécessité de la Révélation *ab exteriori*, puisque c'est justement sur ce fond révélé du dehors que cette *Révelation intérieure*, si je puis ainsi parler, s'exerce (H).

J'ai pu dire aussi que les saints Docteurs pour qui l'étude et la réflexion étaient une prière continuelle, unissaient admirablement tous ces moyens d'*apprendre*, et que si l'auteur de l'*Itinerarium* apprenait beaucoup dans les livres, il apprenait bien plus encore (ainsi qu'il l'a lui-même déclaré à

qu'il entend par *intuition*, le secours de la grâce, la prédisposition *due* à cette grâce pour mieux *comprendre* et *expliquer* le dogme reçu *extérieurement*. Nous ne le contredirons pas sur ce point.

(G). Nous n'avons jamais nié cette action de la grâce ; mais il s'agit de savoir toujours, si l'âme a un regard capable de *contempler presque face à face l'essence divine;* si l'homme a reçu une *intuition directe de l'existence de Dieu*. Ce sont vos expressions que vous changez ici.

(H). C'est tout-à-fait notre opinion ; c'est là en quoi consiste la philosophie catholique, *s'exercer* et s'exercer avec utilité, sur les vérités reçues, qui *servent d'étoffe* à ses pensées.

son illustre ami, au docteur Angélique), dans le grand livre de la Croix (I).

Je conclus ceci par une remarque qui a ici son importance, et que le lecteur voudra bien, j'espère, se rappeler pendant que je vais discuter vos reproches au sujet de l'*Itinerarium*. Quand j'ai placé dans l'enseignement *externe* et *positif* de la Révélation, l'*origine nécessaire* des vérités qui *éclairent notre intelligence* (J), il ne m'est jamais venu en pensée d'exclure par là de l'entendement humain la présence primitive, *innée* de cette lumière *naturelle*, dont nous parle la *Tradition* des saints Docteurs et des philosophes catholiques (K). Ils nous présentent cette lumière sous des noms qui en indiquent à la fois et l'imperfection et l'universalité : lumière *informe*, connaissances *séminales*, principes *universels innés*. Ils nous disent qu'elle resterait informe, inerte et indéterminée, sans le *développement de l'opération des sens*, surtout de l'enseignement extérieur; et cependant c'est en elle suivant eux que l'homme *voit successivement toutes les vérités qu'il est capable d'acquérir*; en ce sens c'est elle qui les lui *manifeste* (L).

(I). Prenons bien garde de dévier ; il s'agissait jusqu'ici de *comprendre*, d'*expliquer ;* ici le P. Gardereau a glissé le mot *apprendre*. Notons le, toute la discussion est sur la différence entre ces mots, nous accordons volontiers que la prière au pied de la croix lui a *appris* à mieux *comprendre* les choses *révélées*, mais non qu'elle les lui a *révélées*.

(J). Nous ne sommes pas allés si loin nous-mêmes ; nous n'avons rapporté à la *révélation extérieure* que l'origine du *dogme et de la morale ;* il y a bien des vérités qui *éclairent notre intelligence*, et qui sont dues aux investigations humaines, etc. Distinguons toujours ces deux choses.

(K). Ajoutez des philosophes *catholiques platoniciens ;* car c'est un fait que ces expressions *idées innées*, *lumière innée*, etc., nous viennent de Platon ; ce n'est pas une tradition *catholique ;* tant s'en faut, grâce à Dieu. Notons en outre que dom Gardereau supprime ici le mot *émané*, qu'il a employé et que nous avons justement repoussé.

(L). Nos lecteurs remarqueront que dom Gardereau revient encore ici à ces expressions que nous avons déjà longuement analysées et critiquées, *lumière innée*, *connaissances innées*, *séminales*, que la révélation extérieure ne fait que *développer*, qui nous *révèlent tout* ; seulement il n'ajoute pas ici qu'elle est *émanée* ; c'est un mot essen-

Insuffisante par elle-même pour l'acquisition des vérités même de l'ordre naturel, à plus forte raison ne peut-elle nous faire *découvrir* les vérités surnaturelles; et lors même que ces dernières vérités nous sont manifestées par la Révélation surnaturelle, elles ne deviennent *visibles dans la lumière dont nous parlons*, que selon le sens et dans la mesure où elles sont *accessibles à la Raison humaine* (M). A cette doctrine se réduit, si je ne me trompe, la pensée des plus modérés défenseurs des IDÉES INNÉES. Je ne prétends point vous faire une obligation de l'adopter, ni surtout d'accepter toutes les assertions du Séraphique auteur de l'*Itinerarium mentis in Deum*, mais vous ne pouvez prétendre m'obliger d'*incriminer* avec vous ce que nous disent les saints Docteurs d'une *lumière innée* dans l'entendement humain (N).

Quoiqu'il en soit, jamais je n'ai entendu rapporter dans le sens absolu l'*origine des vérités* à cette lumière interne; dans le *Correspondant*, je me suis expliqué aussi nettement que dans l'*Auxiliaire*, sur l'origine traditionnelle des connaissances humaines; et si j'ai montré les saints Docteurs analysant dans leurs profondes études tout l'*ordre de la science*, j'ai reconnu en termes exprès qu'ils *ne perdaient jamais de vue* le flambeau céleste de la révélation positive lui rapportant l'*origine ultérieure des vérités*, dont ils mettent toute la chaine à découvert par le raisonnement (O).

tiel, qu'il n'a pas voulu rétracter, mais qu'il supprime ici. Notons encore, que dans la lettre qu'il nous a écrite, il a déclaré, que les *connaissances surnaturelles*, n'étaient pas comprises dans ces *idées innées* ou *principes* universels, etc., nous renvoyons à ces articles, dans notre volume XV, p. 286 et 379.

(M). Nous avouons ne pas comprendre cette phrase. Qu'est-ce que c'est que des vérités *manifestées* d'abord par la *révélation divine*, et qui ensuite ne sont visibles que dans le *sens* et la *mesure*, etc. Une vérité *manifestée* par la *révélation divine* est *visible*, exactement autant qu'elle a été *manifestée*, cela est clair comme le jour; il ne faut pas l'obscurcir par des mots vagues.

(N). C'est vous qui avez dit que le saint docteur admettait une *lumière innée, émanée de Dieu et révélant tout*... Nous vous avons demandé si vous adoptiez ces principes; vous nous répondez que le saint docteur *se défend lui-même*, et ici, en rappelant ce principe, vous supprimez le mot essentiel : *émanée de Dieu*. N'est-ce pas l'incriminer autant que nous?

(O). Souvenez-vous donc que vous avez dit au contraire en termes

L'*Itinerarium mentis in Deum*, cet admirable résumé de toutes les connaissances de l'homme dans l'ordre spirituel, allie aussi tous *les moyens* qui nous procurent ces connaissances; c'est à la fois un modèle de savante théologie, de sublime contemplation mystique, et d'analyse psychologique profonde; mais dans l'article du *Correspondant*, je n'avais à le mentionner que sous ce dernier aspect, puisque c'était le seul qui eût rapport avec mon but. Ceux qui voudront bien jeter les yeux sur cet article du *Correspondant*, de la p. 190 à la p. 193, verront que mon dessein en ce passage était tout simplement de montrer que *l'analyse psychologique* tant exploitée aujourd'hui, ne date pas de l'ère de Descartes, comme le croient nos Rationalistes dans leur ignorante pitié pour ce qu'ils ont appelé l'*innocence du moyen âge*. Il s'agissait de faire voir que ces questions élémentaires, dans lesquelles s'engloutit la philosophie moderne n'ont pas été inapperçues, comme on se l'imagine, des maîtres qui nous ont transmis les vraies traditions de la science; mais qu'elles ne leur ont pas paru dignes d'arrêter trop longtems un philosophe sérieux. Il s'agissait de montrer qu'ils les avaient non-seulement vues, mais pénétrées à fond, d'un coup d'œil aussi *sûr* que rapide, tout en courant à des questions plus dignes d'un chrétien. Je le prouvais par un exemple, je crois irrécusable en offrant un *aperçu rapide* des questions de cette nature soulevées et résolues, dans l'*Itinerarium* du docteur Séraphique. Tel était mon but (P).

exprès, que les scolastiques et saint Anselme avaient mis de *côté l'écriture et la tradition*. Comment pouvez-vous dire ici que vous reconnaissez qu'ils ne perdaient *jamais de vue la révélation positive?* Existe-t-elle ailleurs que dans l'*écriture et la tradition?*

(P). Ceux qui liront la page 193 du *Correspondant*, y trouveront que dom Gardereau s'y propose un autre but, qui entre tout-à-fait dans nos discussions, celui de montrer qu'elle est l'*origine de nos connaissances*. Voici ses paroles : « Dans l'*itinéraire de l'âme à Dieu* » les rationalistes peuvent trouver décrits avec une *précision inimi-* » *table*, les divers moyens de connaissance, les *principes premiers*, » les conditions réelles de la certitude, les *degrés par lesquels l'âme* » *s'élève* jusqu'à la possession de l'immuable vérité, le monde exté- » rieur, etc., etc.; » puis immédiatement on désigne la *lumière innée, émanée de l'être infini comme nous révélant tout*. On voit qu'il ne s'agit pas seulement d'une *analyse psychologique*, mais de l'indication, de la précision de l'*origine de nos connaissances*. C'était donc bien exactement la question débattue entre M. l'abbé

Mais vous, Monsieur, plein de vos préoccupations litigieuses, et comme si c'était chose naturelle que chacun dût suivre avec anxiété vos *discussions* contre M. Maret, vous vous êtes imaginé que n'osant vous faire une guerre ouverte j'étais allé chercher sous main, « déterrer à grand peine, des défenseurs et » des autorités pour venir en aide à M. Maret, et qu'*en première ligne*, je lui » avais offert saint Bonaventure. » (*Ann.*, t. XIV, p. 303 et 212) (Q).

Sur quoi vous passez, « à l'*analyse* que j'offre de la *méthode* de ce saint Doc- » teur. (*Ann.* p. 212). — Vous allez, dites-vous, examiner cette *doctrine* » (p. 214), comme étant du P. Gardereau lui-même, *celui* du Correspondant, » qui ne *précise*, ni ne *cite*, et se contente de *donner le titre* de l'ouvrage » où il prétend que se trouvent les *citations*. Dans une DISCUSSION AUSSI IM- » PORTANTE, où les termes mêmes doivent être analysés et sérieusement pesés, » *nous disons* (ce sont vos termes) que c'est un manque d'égards et pour le » saint Docteur et pour les lecteurs..... Nous aurions pu recourir nous-mêmes » au texte; mais nous ne voulons pas le faire; ce serait favoriser une paresse, » *un sans façon de preuves* qui ne peut convenir à la *polémique* actuelle « qui veut des textes précis, et non des *analyses* plus ou moins infidèles. »

Mais Monsieur, où donc aviez-vous l'esprit, quand vous écriviez toutes ces phrases? Il ne s'agit ici, ni de polémique, ni d'analyse, ni de précision, ni de citation, ni de discussion, *importante* ou non; il s'agit tout bonnement de l'*indication* d'un ouvrage fait il y a 500 ans, où le lecteur chrétien peut voir remuées quantité de questions que nos Rationalistes nous donnent aujourd'hui comme très-neuves. Voilà seulement de quoi j'avertissais le lecteur; et je croyais qu'on ne pouvait pas plus clairement indiquer un livre qu'EN SE CONTENTANT D'EN DONNER LE TITRE. Il faut être bien guerroyant pour voir jusques dans la simple indication d'un titre, ou du moins dans la simple mention d'un opuscule, *une discussion aussi importante où les termes mêmes doivent être analysés et sérieusement pesés* (R).

Maret et les *Annales*, pourquoi vouloir ainsi éloigner ou dissimuler la question?

(Q). Nous l'avons cru et nous le croyons encore. L'article est sur l'ouvrage de M. Maret, les autorités apportées sont naturellement en sa faveur; elles sont exactement contre la thèse que nous soutenons, pouvions-nous ne pas croire qu'on avait voulu *réfuter les Annales?* D'ailleurs dom Gardereau avoue lui-même qu'il y avait dans son article *une réfutation de nos systèmes* (*Ann.*, t. XV, p. 384). Nous ne nous en formalisons pas, mais pourquoi trouver mauvais que nous ayons répondu à cette *réfutation*.

(R). Nous en demandons bien pardon au P. Gardereau, mais nous

Pour moi, Monsieur, c'est précisément de ce qu'il n'était question de rien de pareil que je tire la conséquence contraire, et que je trouve injuste de vous acharner comme vous le faites à disséquer toutes mes paroles au sujet de l'*Itinerarium*; faisant croire à vos lecteurs, (de peur apparemment que je ne trouve en eux plus d'indulgence qu'en vous,) qu'il s'agit là *d'une discussion, d'une analyse exacte.* A quel titre surtout prétendez-vous que je fusse obligé *de citer* (S) [1].

Vous pouviez donc *citer vous même*, sans craindre de *favoriser mon sans*

ne saurions lui concéder la position qu'il veut se faire, celle de n'avoir fait qu'*indiquer un titre*, il ne se souvient plus qu'il en a donné une *analyse de deux pages.* Nous ne lui accorderons jamais qu'il a écrit 2 pages du *Correspondant* sur le livre de saint Bonaventure sans faire de *citation*, d'*analyse*, etc., ou les paroles ne signifient plus rien. Ainsi il dit : « En ce livre, les rationalistes peuvent » trouver décrits avec une précision inimitable, etc..... *Là ressort* » d'une manière admirable, dans son unité primitive, et dans ses » développemens merveilleux, etc..., et cette *lumière est, dit saint* » *Bonaventure, la lumière émanée de l'être infini*, etc., etc., etc. » Certes, en parlant ainsi on *analyse*, on *désigne*, on *cite* les principes, la doctrine qui se trouve dans un livre; aussi verrons nous que ce qui n'est ici qu'une *mention du titre* devient dans le prochain article une *description*, un *aperçu*, un *compte-rendu assez fidèle* de l'ouvrage. Nous ne savons pourquoi ici dom Gardereau, efface, amoindrit, fait disparaître tout ce qu'il a dit.

(S). Oui, quand on écrit ces paroles : « L'homme *voit tout* dans cette clarté primitive, et cette *lumière innée* est, dit saint Bonaventure, la *lumière émanée de l'Être infini*, etc.; » oui, quand, en face des panthéistes, on attribue à un docteur de l'Église de semblables paroles, on doit au moins non-seulement citer la page où il le dit, mais encore expliquer cette citation, et l'on n'ajoute pas, comme vous l'avez fait, qu'il a parlé avec une *précision inimitable.* Nous avions d'autant plus de droit de vous demander de citer que vous allez d'être obligé d'avouer que saint Bonaventure ne s'est jamais servi de ces expressions, mais seulement d'*expressions équivalentes.*

[1] Je n'avais pas même en ce moment sous la main le texte de l'*Itinerarium*;

façon de preuves; et s'il y avait ici, Monsieur, injure ou *manque d'égards*, malgré vos solennelles affirmations ce ne serait que de votre part et envers vos lecteurs; car non-seulement vous les induisez en erreur, mais vous les forcez d'en *commettre* une, vous qui *dénaturez* les données de l'accusation sur laquelle vous les conviez à porter un jugement. Et pensez y, la matière est bien grave, car ces détails intéressent de près ce que vous mettez en question, l'orthodoxie doctrinale d'un prêtre, d'un religieux ; vu surtout votre affirmation que la doctrine est de moi, et que *je mets du Cousin tout pur sur le compte de saint Bonaventure.* (*Ann.* p. 218.) (T) [1].

(T). Oui, la question est grave, nous en convenons ; aussi n'avons-nous pas cité une phrase isolée, mais *tout* (vous ne voulez que je dise ni l'*extrait* ni l'*analyse*, etc.), *tout ce que vous avez dit de saint Bonaventure.* Ce n'est que sur vos propres paroles que nous avons formulé nos reproches ; maintenant encore, nous vous demandons raison de cette phrase qu'il existe en l'homme quelque chose d'*inné et d'émané de Dieu*, de ce principe que vous offrez à toute une jeunesse panthéiste. L'honneur d'un prêtre et d'un religieux est quelque chose de bien sacré ; mais la vérité de la doctrine, mais l'honneur de Dieu, qui, par le mot *émané*, est confondu avec l'homme, sont-ils moins sacrés ? Il faut donc promptement et complètement retirer ce mot, il faut dire à tous les catholiques que ce mot est funeste, et que les docteurs qui s'en sont servis, ne s'en *serviraient plus aujourd'hui;* c'est ce que nous ne cessons de répéter.

mais seulement une traduction manuscrite, que j'ai faite de cet opuscule. Aussi n'avais-je besoin, ni du texte, ni de la traduction pour une simple mention de l'ouvrage.

[1] Il est vrai que souvent ailleurs vous mettez seulement en question, si ce que je dis est le système de saint Bonaventure ou celui du P. Gardereau, et vous dites cela de manière à montrer fort évidemment que vous ne savez pas même de quoi il est question dans l'opuscule du saint docteur. Pourtant, Monsieur, vous qui parlez avec tant de connaissance de cause des défauts de la Scolastique et de son *vice capital*; vous qui faites si bon marché de la philosophie du moyen âge, et de la *valeur philosophique* de ses plus profonds Docteurs, apparemment vous les avez lus? cela supposé, comment se fait-il que vous ne connaissiez pas même un livre aussi célèbre et aussi important

Vous m'avez mis en demeure *de citer*, c'est le moment de le faire. Est-il nécessaire d'avertir, pour prévenir de nouvelles chicanes, que ce n'est point une *analyse* que je vais offrir, que ce n'est pas même un *aperçu* de tout le livre? Car comment analyser ou même faire connaître en quelques lignes ce qui n'est qu'une analyse aussi rapide que profonde des plus hauts enseignemens de la théorie et de la philosophie? Il suffit à mon but de donner *une idée du plan* du saint auteur, et de citer à mesure qu'ils se présenteront quelques uns des passages qui justifient la mention faite de l'*Itinerarium* en mon article du *Correspondant* (U).

Fr. V. E. D. Gardereau.

(U). Quoi qu'en dise le P. Gardereau, nous prévenons nos lecteurs que c'est bien une *analyse* et un *aperçu* de la doctrine de saint Bonaventure qu'il va nous donner dans le prochain cahier ; car ici, dans les *Annales*, nous continuons à attacher aux mots leur signification propre. D'ailleurs, ce qui serait négligé par dom Gardereau, nous aurons soin de le suppléer nous-même. La philosophie du saint docteur sera donc exposée et examinée avec tout le soin qu'elle mérite. Nous traiterons aussi la question de l'*autorité* des Pères en fait de *philosophie*. A. B.

que l'*Itinerarium mentis in Deum*? Par exemple vous vous imaginez qu'il appartient à la Scolastique proprement dite? (*Ann.* p. 212). Dom Gardereau. — Avec un peu de bonne volonté D. Gardereau eût pu conclure au contraire que nous connaissions parfaitement l'*opuscule* dont il s'agira dans le prochain article; nous prouverons que Dom Gardereau en a donné un compte-rendu infidèle, et que par conséquent nous avons parfaitement bien fait de laisser sur son compte plusieurs expressions, (celle *d'émané* par exemple) qui ne se trouvent pas dans saint Bonaventure, et nos lecteurs concluront que nous connaissions assez bien l'*Itinerarium*. A. B.

Voyages Scientifiques.

DES MOEURS

ET

DES COUTUMES DES TRIBUS KOUKIES.

Formes des villages Koukies. — Leurs collines sacrées. — Costumes des hommes et des femmes. — Leurs maladies, leurs repas. — Sans écriture. — Leur religion ; admettent un Être suprême, une révélation, un état futur. — Mariages et funerailles. — Quelques mots de leur langue.

Chittagong (Inde), 28 octobre 1846.

Ayant lu depuis longtems dans divers ouvrages [1], tout ce qu'on rapporte de faux des *Langates* ou *Koukies* (c'est le nom qu'on leur donne), qui vivent dans les forêts de *Chittagong* et du district de *Zippera*, j'ai, pendant mon séjour dans ces parages, recueilli quelques renseignemens sur les mœurs et coutumes de cette tribu. Il est peu étonnant que des hommes vivant fort loin de ces sauvages, nous les fassent mal connaître ; généralement parlant, ils ne font que copier ce qui a été dit par les premiers écrivains qui n'en savaient pas plus qu'eux ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'ici on a la même idée de ces peuples. On les représente comme des cannibales, comme des tribus féroces qui offrent en sacrifice non-seulement leurs esclaves, mais même leurs parens.

Le petit nombre de Bengalais et de Musulmans qui vont chez eux, trompés peut-être par la vue des cadavres conservés dans

[1] La lettre que nous publions ici sur ces tribus qui n'avaient jamais été visitées par aucun missionnaire, a été adressée en anglais à Sa Grandeur l'évêque de Chittagong, par M. l'abbé Barbe des missions étrangères de Paris. Elle nous a été remise par M. Barbe lui-même arrivé récemment à Paris, et qui nous fait espérer quelques autres communications scientifiques.

les maisons, lesquels ne sont autres que les corps de leurs parens, qu'il est d'usage de garder pendant une année, les peignent sous les couleurs que nous avons dites. Quant aux Anglais qui gouvernent ce pays depuis un certain nombre d'années, ils ne connaissent pas plus les peuples qui vivent à quarante milles de cette résidence qu'ils ne les connaissaient le jour où ils y vinrent pour la première fois, et rien n'a été fait pour les civiliser. Si les *Koukies* jugent ceux qui nous gouvernent d'après les dispositions que leur montrent les quelques personnes qui vont les visiter, ils doivent avoir conçu des idées bien désavantageuses du gouvernement anglais.

Les *Mugs* qui sont d'origine *arracanaise*, habitent les bords de la rivière ou les collines qui l'avoisinent; ils sont au nombre de 2000. Une partie d'entre eux paye l'impôt aux *Ranis*, l'autre le paye aux *Bhomengis*; lesquels sont, les uns et les autres tributaires des Anglais. Les procès des *Mugs* se jugent à *Chittagong*, mais ils se plaignent amèrement de l'obligation où ils sont d'aller aussi loin, pour des affaires fort peu importantes parfois, et de la nécessité où ils sont de recourir à des interprètes pour expliquer leur procès.

Cela est cause qu'ils sont retenus pendant longtems dans cette résidence avant d'avoir une décision, et après avoir dépensé leur argent pour payer l'interprète et l'écrivain, ils se trouvent quelquefois obligés de laisser leur affaire pendante devant le tribunal pour aller voir ce qui se passe chez eux, et leurs adversaires profitant alors de leur absence, plaident leur affaire, et naturellement ils la gagnent, les autres n'étant pas là pour leur répondre. Le gouvernement pourrait bien facilément arrêter leurs plaintes en désignant un ou deux *Mugs* des plus honorables pour juger les différends de leurs compatriotes, et comme c'est l'usage des juges *burmèses* de prendre l'avis des personnes les plus respectables de leur village avant de prononcer le jugement. Je suis certain que les autorités de *Chittagong* seraient très-rarement fatiguées de leurs appels. Depuis longtems je désirais visiter les *Koukies*, et étudier leur caractère et l'organisation de leur société; mais les devoirs de mon ministère sacerdotal m'en avaient empêché. Une occasion favorable s'étant à la fin présentée, je quittai *Chittagong* le 29 du mois de septembre 1844, monté sur un petit bateau pour me rendre chez ces intéressantes peuplades.

Les bords de la rivière sont bien cultivés; on trouve un grand nombre de petits villages habités par des musulmans ou des pêcheurs. Nous passâmes aux pieds des monts *Heco*, élevés de 150 pieds au-dessus du niveau de la mer; nul bateau ne passe là sans s'adresser au *Crama* ou écho et sans l'appeler.

J'arrivai à un petit village *mug* où demeurait un Birman qui avait promis de m'accompagner chez les *Koukies*. Sur le soir nous entrâmes sur les terres des *Ranis;* là tous les bateaux qui viennent pour couper du bois et des bambous sont obligés de payer tant par personne qui se trouve à bord. Nous passâmes le *Setetagra*, nommé les *montagnes Bleues*, élevées de 1500 pieds au-dessus de la mer; on n'y trouve qu'un petit nombre de pièces de terre en culture sur lesquelles s'élèvent quelques hangards.

Au fond de ces montagnes s'étendent de belles plaines où se rencontre le *Gaial*[1]. Là vivent aussi la chèvre sauvage[2] aux cornes droites et fortes, couverte d'un poil long d'un pied, de couleur blanche, semé de quelques taches noires; les *Gibons* qui y forment deux espèces, l'une noire avec le poil et le front blancs, et l'autre de couleur brune[3]. Au pied de ces montagnes j'ai trouvé une plante qui ressemble extraordinairement au thé; j'en ai adressé un échantillon au Muséum; l'arbrisseau qui le porte est très-commun sur la côte de *Ténasserim*, et est connu des Burmèses sous le nom de thé sauvage[4].

Dans la soirée, nous arrivâmes à un autre village *Mug*. Quelques-uns de ses habitans, que j'avais vus à *Chittagong*, m'offrirent de m'accompagner chez les *Koukies;* comme ils avaient un bateau plus léger que le mien, j'acceptai leur proposition.

Nous partîmes dans la nuit: à six heures du matin, nous étions près d'un rocher qui s'élève à pic, et dont la hauteur est d'environ 100 pieds au-dessus du niveau de la mer. La tradition rapporte qu'un roi, qui n'avait qu'une fille, offrit sa main au jeune homme qui par-

[1] Espèce particulière de bœufs sauvages.

[2] Probablement une antilope d'une espèce qu'on n'a pas encore décrite.

[3] *Scimia hylobates*, espèce de singe.

[4] C'est une sorte de *camélia*.

viendrait à gravir ce roc. Sept tentèrent l'ascension, et montèrent plus ou moins haut ; mais tous tombèrent, et furent victimes de l'aveugle amour ; le huitième fut plus heureux, et il reçut pour récompense la main de la jeune fille.

Nous vîmes plusieurs villages déserts. Dans le cours de cette année, un grand nombre de personnes, habitant les bords de la rivière, a été victime du choléra. Le soir, nous entrâmes dans le *Kaide*, qui coule vers l'est et le sud-est. Il y avait si peu d'eau que nous fûmes obligés de décharger notre petite barque du peu d'objets que nous avions à bord. A six heures du soir, nous nous arrêtâmes, et mes compagnons, allumant du feu sur le bord de la rivière, se mirent à dormir aussi bien que s'ils avaient été dans leurs maisons. De l'autre côté de cette crique, des montagnes presque perpendiculaires, et dont la base repose sur le bord de l'eau, élèvent leur sommet à une hauteur de 100 à 200 pieds. Il est couvert d'arbustes, de plantain sauvage et d'autres espèces de plantes.

Dans la soirée du jour suivant, nous rencontrâmes un grand village composé de 80 maisons, nous n'y trouvâmes qu'une seule personne, les habitans ayant quitté le village pour s'occuper des moissons ; ils ne devaient revenir qu'au mois de novembre. J'envoyai prévenir le chef, qui vint accompagné de quelques hommes de sa tribu portant de la volaille, du riz et des fruits ; il promit de m'accompagner le lendemain chez les *Koukies*, et me dit qu'entendant un peu leur langue, il pourrait m'être utile. J'acceptai sa proposition avec plaisir, et nous nous mîmes en route de grand matin. Nous eûmes à gravir une montagne escarpée, et haute d'environ 200 pieds. Le chemin que nous suivions était ce que les *Burmins* appellent *Myouk-Lan*, ou sentier de singe. Les bambous et les hautes plantes qui bordaient le chemin des deux côtés étaient humectés d'une abondante rosée tombée la nuit, et en même tems si épais que nous ne pouvions avancer qu'avec beaucoup de peine.

Du sommet de ces hauteurs, nous pûmes voir tout près de nous, à l'est les villages *koukies*. Nous pûmes aussi apercevoir sur différentes collines quelques portions de terres cultivées, et auprès des espèces de hangards de 10 à 12 pieds d'élévation construits là passagèrement ; mais le pays était généralement couvert de bambous et de quelques

grands arbres. Ensuite, nous descendîmes par une pente rapide vers un petit ruisseau dont nous suivîmes le cours pendant un mille, obligés d'être dans l'eau jusqu'aux genoux. Il nous fallut marcher ainsi à la file l'un de l'autre, le lit du ruisseau étant fort étroit. Pendant ce trajet, un de nos compagnons, ayant cueilli une plante rampante que les *Mugs* appellent *Menzonge*, et qui produit quand on la touche une piqûre semblable à celle de l'ortie, il en éprouva, pendant trois jours, une vive douleur.

A côté de cette plante, nous en remarquâmes une autre de la nature des parasites, à feuilles lancéolées longues d'environ dix pouces, dont l'extrémité est garnie d'espèces de racines qui se dirigent vers la terre, et propagent ainsi l'espèce. Continuant de suivre notre ruisseau, nous arrivâmes à un cours d'eau qui coule au pied de la montagne des *Koukies*, et va se décharger dans le *Kaddai*, environ à cinq milles vers le sud. Nous gravîmes ensuite un rocher de structure écailleuse, très-raide ; l'intervalle des vingt premiers pieds la pente était presque perpendiculaire : quelques fentes de rocher, quelques trous qu'on y avait creusés étaient les seuls endroits où nous pouvions appuyer le bout de nos pieds nus, car de grimper avec une chaussure, il n'y fallait pas songer. Le reste du chemin fut assez facile, et après avoir monté l'espace de 150 pieds, nous nous trouvâmes au haut.

Là se montra à nous une rangée de cabanes formant un ensemble régulier autant que la nature du terrain le permettait. Le bambou suffisait, et il entrait seul dans la composition de ces maisons ; murs, charpentes, planches, tout était en bambou, dont les feuilles fournissaient aussi la toiture : leur hauteur était de cinq à six pieds.

Les *Koukies* ne demeurant que quatre ou cinq ans sur les mêmes montagnes, leurs maisons sont faites de manière à ne durer que ce tems-là. Chaque maison se compose de deux pièces et de deux chambres. Dans l'une de ces pièces, ils serrent leur riz ou gardent les têtes des bêtes sauvages qu'ils ont tuées dans leurs chasses ; l'autre, c'est pour la préparation des alimens. Il y a dans le village deux maisons destinées l'une à recevoir les étrangers, l'autre à servir pour les fêtes publiques ; sur le penchant du côteau, à 50 pieds environ, se trouve une belle source qui alimente le village. Ce sont les femmes et les enfans qui montent l'eau sur leur dos, au moyen de courges et de bam-

bous, déposés dans des espèces de paniers coniques retenus par une courroie plate qui entoure leur front.

Le monticule étant presque inaccessible de trois côtés, ce peuple ne peut être facilement surpris par ses ennemis; quant au quatrième côté, il est fortifié par une sorte de palissade formée de bambous garnis de pointes.

Leurs armes sont des lances, des flèches et des fusils; ces derniers leur viennent du *Bengale* où ils sont apportés par des marchands mahométans qui reçoivent en échange du coton, du riz et de l'ivoire. Quelques-unes de ces lances fabriquées par les *Koukies* eux-mêmes, sont d'un si bon métal, si parfaitement trempées et pourvues de pointes tellement affilées qu'elles sont capables de perces la lame de leurs couteaux. Quand j'arrivai au village, la plus grande partie des habitans en était sortie pour aller travailler.

La première année ils cultivent les terres environnantes, mais ils ne peuvent récolter sur la même terre, l'année suivante, car les pluies qui tombent par torrens dans la saison où souffle le mousson du sud-ouest, entraînent avec elles toute la portion de terre pouvant servir à la culture; ils sont alors forcés d'aller chercher bien loin de leurs demeures, un sol plus favorable. Cependant dans la crainte d'une attaque de la part des autres *Koukies* ou *Kions*, ils passent rarement la nuit hors de leurs villages. Chaque année ils ont donc à déblayer un nouveau terrain en abattant les grands arbres et les bambous, ce qu'ils font dans la saison froide, et dans les mois d'avril et de mai, ils mettent le feu à tous ces bois qu'ils ont coupés. Quand les pluies sont passées, ils creusent de petits trous dans lesquels ils mettent du *paddy* mêlé avec de la graine de coton. Le premier est mûr en août ou septembre et le coton en novembre ou décembre. Ils plantent aussi quelques végétaux comme des citrouilles et des courges. A cette époque viennent aussi en plein champ des melons d'une saveur exquise. Les livres burmèses prétendent qu'il y a sur terre 110 nations et 120 espèces de riz.

Une personne bien informée m'a dit que les montagnes de ce canton produisent de 50 à 60 espèces de *paddy*. Son produit varie en raison de la différence des terres. Quelques parties des monts *Ranganhai* produisent de 70 à 80; mais généralement parlant, si le pro-

duit s'élève de 25 à 30, les habitans sont satisfaits. La présente année a été mauvaise, elle n'a donné que 12.

Sur la côte de *Tenasserim*, il y a une espèce de *paddy* très-petite : on la cultive sur les hauteurs qui avoisinent la mer, elle donne un produit de 80 à 100.

Sachant à n'en pouvoir douter que les habitans ne reviendraient du travail des champs qu'après le soleil couché, je quittai le plateau pour descendre en suivant le cours du ruisseau. Une femme d'environ 80 ans que nous rencontrâmes, nous indiqua un autre chemin que je pris de préférence à celui que j'avais suivi en montant, car je le croyais plus commode pour descendre. Je fus bien trompé, et si je n'eusse trouvé pour m'aider des branches et des bambous, je serais arrivé au bas du rocher beaucoup plus vite que je n'aurais voulu. Le sentier était sillonné de la trace des pieds d'un animal sauvage qui ressemble à la vache : il est nommé par les Koukies, *Shio*, et par les Bengalais, *Surgai*. Si je n'avais vu ses traces, je n'aurais jamais cru qu'un animal si gros, fut capable de descendre par un chemin si raide. Mais je sus des personnes qui m'accompagnaient, que le *Shio* peut suivre un homme dans les passages les plus difficiles. Nous vîmes au pied du rocher deux femelles de cette espèce avec leurs petits..... L'une d'elles était entièrement noire à l'exception du front qui, dans ces animaux, est toujours gris : l'autre était d'une couleur brune, sauf le ventre, les jambes et le bout des cuisses qui étaient blancs. La gestation de la femelle est de neuf mois. Les cornes sont tournées en arrière et sillonnées de bandes dans leur longueur ; celles des deux femelles que je vis n'avaient pas plus d'un pied : mais on m'a donné la corne d'un taureau qui avait 2 pieds 5 pouces de long et 15 pouces de circonférence. J'ai mesuré une femelle qui avait atteint tout son développement ; elle présentait les dimensions suivantes :

1° Du museau à la naissance de la cuisse 9 pieds 7 pouces ;

2° La queue, 3 pieds 6 pouces ;

3° Du haut de l'épaule au sol, 4 pieds 6 pouces ;

4° Par derrière, 4 pieds 2 pouces ;

5° La circonférence de son corps était de 7 pieds.

Les *Koukies*, les *Mugs* et les *Bengalais* prétendent que ce *Shio* diffère du *Gaial*. En effet la forme du corps n'est pas la même, et

plusieurs des caractères du *Shio* ne se retrouvent pas dans le *Gaïal*. Plusieurs fois on a envoyé des animaux de cette race bovine de *Chittagong* à Calcutta, sous le nom de *Gaïal*. Quoiqu'on leur applique cette épithète de *vaches sauvages*, ce sont véritablement des animaux domestiques; ils demeurent la plus grande partie du jour enfermés dans leur étable et se nourrissent principalement de feuilles de bambou. Je fus surtout frappé de l'ingénieuse adresse avec laquelle ces animaux se procurent les feuilles du bambou. Ils courbent l'arbre avec leur cou et le tiennent dans cette situation jusqu'à ce qu'ils aient atteint les feuilles les plus élevées. On a de 50 à 60 de ces animaux dans le village : parmi eux se trouve un superbe taureau qu'on laisse ordinairement courir où il veut pendant 5 à 6 jours, après quoi il revient se joindre au troupeau : on n'accouple pas ces animaux pour les faire travailler. Dans leurs jours de grandes réjouissances, les habitans les tuent.

Nous suivîmes la Crique qui avait 4 à 5 pieds de largeur. Ce charmant cours d'eau offrait un des plus gracieux tableaux qui j'aie jamais vus. Il coule sur un lit de coquillages bigarrés et glisse entre deux rangs de rochers qui s'élèvent presque perpendiculairement à 100 ou 200 pieds. Des bambous, des arbrisseaux, des arbres s'échappant des fentes du rocher, entrelaçant leurs branches avec celles de l'autre bord, formaient un délicieux ombrage : il était si épais qu'à midi même le soleil ne pouvait percer d'un seul de ses rayons cette voûte de feuillage. Nous remontâmes le cours de l'eau pendant deux heures environ, et presque tout ce tems, nous avions sous les yeux le même tableau et cette nature si fraîche. A un endroit couvert de sable on distinguait les traces de deux tigres qui la nuit précédente, étaient venus là pour chercher leur proie. Nous vîmes aussi des oiseaux à riche plumage, et je fus assez heureux pour en tuer quelques-uns que j'ai empaillés et envoyés au Muséum. Il s'y trouvait entre autres un *hynet meng* ou oiseau gouverneur, d'un plumage rouge avec la tête et les aîles noires : je tuai aussi un grand singe gris à longue queue.

Nous remontâmes la montagne des *Koukies* d'un troisième côté ; il était presque aussi rapide que les deux autres, mais plus fréquenté, car il conduisait aux terres qu'on cultivait, le sentier était meilleur. Le village est formé d'environ 70 maisons, et compte à peu près 300

habitans. Ils revinrent des travaux des champs, tous ensemble, à six heures. Ils portaient dans leurs paniers coniques du *paddy* et des végétaux. Quelques-uns des plus jeunes étaient armés de lances et de fusils. Naturellement ils furent surpris de voir au milieu d'eux un visage blanc, mais ils ne manifestèrent ni crainte, ni anxiété. Ils s'approchèrent de moi, demeurant là quelque tems, et ils m'offrirent des fruits et des légumes.

(*La suite au prochain cahier*).

L'abbé J. BARBE,
Missionnaire apostolique de la maison des Missions étrangères.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE. ROME. *Bref de S. S. Pie IX* adressé à Mgr l'archevêque de Cologne, *condamnant de nouveau l'Hermésianisme* et recommandant de ne point laisser glisser les erreurs philosophiques dans les cours de théologie.

PIUS PP. IX.

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem. Summâ quidem animi nostri admiratione nuper accepimus, venerabilis Frater, nonnullos in istis regionibus Hermesianæ doctrinæ sectatores eò impudentiæ devenisse, ut nostrâ encyclicâ epistolâ, die 9 novembris superiori anno ad omnes venerabiles Fratres Episcopos datâ, indignè abutentes, atque illius verba ad humanam rationem divinamque revelationem pertinentia temeré invertentes, ac præpostero et absurdo sensu interpretuntes, audeant asserere Hermesii doctrinam à nobis confirmari et coli, et minimè erubescant monstrosum hoc eorum commentum in vulgus prodere et scriptis quoque mandare, quò faciliùs improvidos atque imperitos in fraudem inducere possint. Quamobrem de fidelium salute vel maximè solliciti, atque Hermesianorum fallacias, conatus reprimere optantes, nullâ interpositâ morâ has ad te litteras damus, quibus, venerabilis Frater, non solum singula quæque acta à rec. mem.

PIE IX.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostoliques.

C'est avec une grande surprise que nous avons appris récemment, vénérable frère, que dans vos contrées quelques partisans de la *doctrine d'Hermès*, abusant indignement de la *lettre encyclique* que nous avons adressée, sous la date du 9 novembre de l'année dernière, à tous nos vénérables frères les évêques, et dénaturant avec témérité le sens de nos paroles concernant la *raison humaine et la revelation divine*[1], par une interprétation fausse et absurde, ont poussé l'impudence jusqu'à prétendre que la doctrine de Hermès avait été sanctionnée, approuvée par nous, et qu'ils ne rougissent point de publier dans leurs écrits et de répandre parmi le peuple cette invention monstrueuse de leur imagination, à l'effet de tromper plus facilement les gens imprudens et inexpérimentés. Par cette raison, fortement préoccupé du salut des fidèles et animé du désir de réprimer la conduite frauduleuse

[1] Voir cette *Encyclique* et ces passages sur la raison humaine, dans notre t. XIV, p. 330.

Gregorio XVI, prædecessore nostro, contrà Hermesii libros providè sapienterque habita, ac præsertim illius apostolicas litteras die 26 septembris 1835 sub annulo Piscatoris datas, quarum initium « Dum acerbissimas [1], et declaratorium decretum ejus jussu die 7 januarii 1836 à Congregatione indicis editum omni ex parte confirmamus, verum etiam ejusdem Hermesii opera in illis enunciata, ubicumquè et quovis idiomate, seu quàlibet editione, versione denuò auctoritate nostrâ apostolicâ reprobamus atque damnamus. Tuum autem erit, hanc nostram epistolam evulgare, quò omnes eorumdem Hermesianorum fraudem cognoscant ac devitent. Atque hic, Venerabilis Frater, pro supremi nostri apostolatûs officio spectatam tuam religionem et pastoralem vigilantiam etiam atque etiam in Domino excitamus, ut maximâ curâ, industriâ, contentione numquam intermitas diligentissimè prospicere, ut severiorum præsertim disciplinarum professores sanam et incorruptam doctrinam nedum ab Hermesii fallaciis, verùm etiam ab omni prorsùs cujusque pravæ opinionis et sententiæ periculo alienam edoceant, atque intentissimo studio hodiernos potissimum errores refellant, quos è *falsæ philosophiæ principiis deductos in theologicam quoque scientiam tradendam alicubi induci summopere timemus.* Ceterum clementissimum luminum et misericordiarum patrem assiduis fervidisque precibus in humilitate cordis nostri ob- et les efforts des partisans de Hermès, nous vous adressons sans tarder, vénérable frère, la présente lettre, par laquelle non-seulement nous confirmons tous les actes accomplis avec prudence et sagesse par notre prédécesseur Grégoire XVI, de glorieuse mémoire, contre les livres de Hermès, en particulier sa *lettre apostolique* donnée le 25 septembre 1835 sous l'anneau du pêcheur et commençant par ces mots : *Dum acerbissimas* [1], ainsi que le décret explicatif qu'a publié par ses ordres, le 7 janvier 1836, la congrégation *de l'Index*, mais encore rejetons et condamnons de nouveau, en vertu de notre pouvoir apostolique, les *ouvrages dudit Hermès*, qui y sont indiqués, partout et dans quelque langue et dans quelqu'édition qu'ils paraissent.

Nous vous chargeons de publier cette lettre, afin que tous connaissent et évitent soigneusement la tromperie de ces partisans de Hermès. Vénérable frère, nous faisons appel, selon le devoir de notre souverain apostolat, à votre fidélité et à votre vigilance bien éprouvées, et nous vous engageons à aviser avec les plus grands efforts et avec la plus vive sollicitude à ce que les professeurs des sciences supérieures surtout enseignent une doctrine pure et saine, exempte non-seulement des erreurs de Hermès, mais encore des dangers de toute autre opinion erronée, et qu'ils combattent avec le zèle le plus ardent les erreurs qui s'élèvent de nos jours, et qui, *émanant des principes*

[1] Voir les extraits de ce Bref dans notre t. XVII, p. 97 (2e série).

secrare non intermitimus, ut eos, qui ignorant et errant, cœlesti suâ gratiâ illustrare, inflammare, atque ad æmulationem recipiendæ salutis revocare dignetur. Jam vero pro certo habentes Te, Venerabilis Frater, nostræ sollicitudini quam cumulatissimè esse responsurum, hâc occasione perlibenter utimur, ut præcipuam, quâ te prosequimur, benevolentiam iterum testemur, et confirmemus, Cujus quoque pignus esse volumus apostolicam benedictionem, quam ex imo corde profectam, et cum omnis veræ prosperitatis voto conjunctam, Tibi ipsi, Venerabilis Frater, et omnibus, quibus præes, clericis laicisque fidelibus peramanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, die 25 julii anno 1847, Pontificatûs nostri anno secundo.

PIUS PP. IX.

d'une fausse philosophie, pourraient, nous le craignons, *se glisser quelque part dans les cours de théologie.* Nous ne cessons, au reste, de prier ardemment, et dans l'humilité de notre cœur, le Père de toute lumière et de toute miséricorde d'éclairer de sa grâce divine ceux qui vivent dans l'ignorance et l'erreur, et de les rappeler à la voie qui conduit au salut.

Persuadé, vénérable frère, que vous répondrez de la manière la plus complète à notre sollicitude, nous saisissons avec plaisir cette occasion de vous exprimer et vous confirmer de nouveau la bienveillance particulière que nous vous portons : nous voulons aussi que la preuve de celle-ci soit la bénédiction apostolique que nous vous donnons avec amour et du plus profond de notre cœur, à vous, vénérable frère, ainsi qu'à tous les fidèles, tant ecclésiastiques que laïques, auxquels vous êtes préposé, et nous vous souhaitons toutes sortes de prospérités.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, ce 25 juillet 1847, la 2e année de notre pontificat.

PIE IX, S. P.

—*Allocution de Sa Sainteté Pie IX portant création d'un patriarche résidant à Jérusalem*, prononcée dans le consistoire du 4 octobre 1847.

Venerabiles Fratres,

Quisque vestrûm, Venerabiles Fratres, optimè noscit quibus quantisque divinæ nostræ religionis documentis, monumentisque Hierosolyma urbs, et universa Palæstinæ regio mirandum in modum undique refulgent, *ubi et visui, et tactui se tota ingerunt hu-*

Vénérables Frères,

Chacun de vous, Vénérables frères, sait parfaitement par quels nombreux et grands souvenirs de notre divine religion, et par combien de monumens, resplendissent de toutes parts d'une manière admirable la ville de Jérusalem et toute cette contrée de la Pales-

manæ sacramenta salutis [1]. Siquidem ibi Unigenitus Dei Filius, Christus Jesus Dominus Noster, propter nimiam, quâ nos dilexit, caritatem obumbratâ Divinitatis Suæ majestate servilem formam indutus, et in similitudinem hominum factus ex intactâ Davidicâ Virgine nasci, vitamque suam agere, ac magna miracula operari est dignatus, tribuens peccatoribus misericordiam, ægris salutem, errantibus veritatem, cæcis lucem, mortuis vitam. Ibi ad universum humanum genus à peccati jugo, et dæmonis captivitate vindicandum sævissimam passionem, acerbissimamque Crucis mortem sustinuit confusione contemptâ, ac post triduum *devictæ mortis spoliis onustus* [2], divinâ suâ potentiâ resurrexit; ibi quadraginta dierum spatio sæpiùs apparens discipulis suis, ac loquens de regno Dei, postquam illos in fide et caritate roboravit, cisque præcepit, ut euntes, in mundum universum prædicarent evangelium omni creaturæ, ac docerent servare omnia quæcumque ipsis mandaverat, magnis revelatis mysteriis, magnisque confirmatis sacramentis, in conspectu sanctæ multitudinis triumphans, et captivam ducens captivitatem super omnes cœlos ad dexteram Dei Patris consessurus adscendit. Ibi ad Apostolos suos illuminandos, corroborandos, atque ad renovandam terræ faciem, veteresque tenebras abigendas misso sancto Para-

tine *où s'offrent et à la vue et au toucher tous les mystères du salut des hommes* [1]. C'est là que le Fils unique de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, par cette charité extrême dont il nous aima, voilant sous une forme d'esclave la majesté de sa divinité et prenant la ressemblance des hommes, daigna naître d'une Vierge immaculée de la maison de David, passer sa vie et opérer de grands miracles, donnant la miséricorde aux pécheurs, aux malades la santé, aux égarés la vérité, la lumière aux aveugles, la vie aux morts. C'est là que pour délivrer tout le genre humain du joug du péché et de la captivité du démon, il endura, méprisant la honte, la passion la plus cruelle, et l'horrible supplice de la croix, et que trois jours après, *chargé des dépouilles de la mort vaincue* [2], il ressuscita par sa divine puissance; là, que durant l'espace de quarante jours, apparaissant fréquemment à ses disciples, leur parlant du royaume de Dieu, après les avoir fortifiés dans la foi et dans la charité, après leur avoir commandé d'aller dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature et faire observer tout ce qu'ils avaient appris de lui, après leur avoir révélé de grands mystères et confirmé de grands sacremens, il s'éleva triomphant, en présence de la sainte multitude, traînant captive la captivité même, pour aller au-delà de tous les cieux s'asseoir à la

[1] S. Leo *Epist. ad Juvenal.* Episcop. Hierosolymit.

[2] S. Anselm. *serm.* 52 *de Paschal.*

clito Spiritu, voluit, ut Apostoli ab Hierosolymâ ipsâ urbe evangelicæ prædicationis, opus ordirentur, antequam in omnem dispergerentur orbem.

droite de Dieu le Père. C'est là encore qu'après avoir envoyé le saint Paraclet pour éclairer et fortifier ses apôtres, pour renouveler la face de la terre et dissiper les anciennes ténèbres, il voulut que l'œuvre de la prédication évangélique commençât dans la ville même de Jérusalem avant qu'ils se dispersassent par toute la terre.

Quæ cum ita sint meritò atque optimo jure christiani populi sancta illius regionis loca omni pietatis, religionis, et venerationis affectu semper sunt prosequuti. Postquam verò tristissimis rerum ac temporum vicibus regiones illæ è christianorum Imperatorum dominatione abreptæ fuere, Romani Pontifices Decessores Nostri, et catholici Principes vehementer optantes gravissimis fidelium necessitatibus occurrere, eosque ab injustissimâ et crudelissimâ, quâ premebantur, servitute vindicare, variis temporibus nihil intentatum reliquerunt, ut loca ipsa ab infidelium eriperent potestate. Hinc Hierosolymitana Ecclesia, cui ab Innocentio III Prædecessore Nostro in Concilio Lateranensi quarto Patriarchalis dignitas fuit confirmata, summo semper in honore habita peculiarem Romanorum Pontificum curam et sollicitudinem sibi comparavit. Qui quidem Romani Pontifices etiam postquam sacra eadem loca ab infidelibus iterùm occupata fuere, immò et cum vix ulla de illis recuperandis spes affulgeret, Latinos Patriarchas Hierosolymitanos renuntiare, et constituere haudquaquam intermiserunt, licet eos à residendi obligatione solvere, quamdiù

C'est donc justement et à de grands titres que les peuples chrétiens ont toujours eu pour les saints lieux de cette contrée d'affectueux sentimens de piété, de religion et de vénération. Lorsqu'à la suite des malheureuses révolutions des tems et des choses, ces régions furent enlevées à la domination des empereurs chrétiens, les Pontifes romains nos prédécesseurs et les princes catholiques, animés d'un ardent désir de venir en aide à la détresse des chrétiens et de les délivrer de l'injuste et cruelle servitude qui pesait sur eux, firent tous leurs efforts à différentes époques pour soustraire ces mêmes lieux au pouvoir des infidèles. Ainsi l'Eglise de Jérusalem, à laquelle notre prédécesseur le Pape Innocent III accorda dans le quatrième *concile de Latran* la confirmation de la dignité patriarcale, fut toujours singulièrement honorée et mérita d'être d'une manière toute particulière l'objet de la sollicitude et de l'affection des Pontifes de Rome. Lorsque les saints lieux retombèrent sous la puissance des infidèles, et même lorsqu'il ne restait presque plus aucun espoir de les recouvrer, les souverains Pontifes n'en continuèrent pas moins à instituer des *patriarches latins de Jé-*

loca ipsa ab infidelibus detinerentur, ac spirituali illorum fidelium bono aliâ ratione pro viribus consulere debuerint.

Nos certè de illâ Dominici gregis parte vel maximè solliciti, ac summâ ergâ ipsas regiones pietate affecti, vel ab ipso Nostri Pontificatûs exordio nihil antiquiùs habuimus, quam ut Latini Ritûs Patriarcha Hierosolymæ iterùm in suâ sede posset consistere. Cum autem, Deo benè juvante, difficultates omnes, prout summoperè optabamus, penitùs sublatas esse conspexerimus, nihilque nunc temporis obstet, quominùs ipse Patriarcha Ecclesiæ suæ curam præsens agere valeat, nullam moram interponendam duximus, ut hujusmodi res pro majore Dei glorià atque illorum filium utilitatem ad optatum exitum adduceretur.

Quamobrem tanti momenti negotium juxtà prudentem Nostræ Congregationis de Propagandâ Fide sententiam absolvendum curavimus, atque Apostolicas Litteras die decimo kalendas proximi mensis Augusti hujus anni annulo Piscatoris obsignatas dedimus, quibus totius rei rationem explicavimus. Et quoniam Venerabilis Frater Daulus Augustus Foscolo, qui Latino Hierosolymitano Patriarchatu potiebatur, se illo abdicavit, et Nos ejusmodi abdicatione acceptâ atque approbatâ, ipsum Venerabilem Fratrem à vinculo, quo Hierosolymitanæ

rusalem, bien qu'ils dussent en même tems les dispenser de l'obligation de la résidence aussi longtems que ces lieux seraient occupés par les infidèles, et chercher à pourvoir de quelque autre manière au bien spirituel de leurs ouailles.

Nous-même, plein d'une vive sollicitude pour cette partie du troupeau du Seigneur, et d'un profond sentiment de pieuse affection pour ces contrées, nous n'avons rien eu de plus pressé, dès les premiers jours de notre pontificat, que de chercher à rétablir sur son siége le patriarche de Jérusalem du rite latin. Or maintenant qu'avec Dieu, et selon notre vœu le plus cher, nous voyons que tous les obstacles sont levés, et que rien ne s'oppose plus à ce que le patriarche puisse lui-même prendre le gouvernement de son Eglise, nous avons résolu, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de ses fidèles, de réaliser, sans plus tarder, ce vœu de notre cœur.

A cet effet, nous avons cru devoir prendre les sages avis de notre *congrégation de la Propagande* pour l'accomplissement d'une affaire de si haute importance; et nous lui en avons fait l'exposé détaillé dans nos *lettres apostoliques* du 10 des calendes du mois d'août de cette année, scellées de l'anneau du Pêcheur. Puis, notre vénérable frère *Daulus-Auguste Foscolo*, qui avait le titre de patriarche latin de Jérusalem, nous ayant donné sa démission que nous avons acceptée et approuvée, nous avons dégagé ce vénérable frère du lien qui l'attachait à

Ecclesiæ obstringebatur, solvimus, iccircò ad novi Patriarchæ electionem procedere existimavimus. Itaque commemoratæ Congregationis suffragio in Latinum Patriarcham Hierosolymitanum eligere constituimus dilectum filium Presbyterum Josephum Valerga, qui singulari integritate, pietate, doctrinâ, prudentiâ, ac rerum gerendarum dexteritate spectatus, et huic Petri Cathedræ ex animo addictus, ac Missionarii munere in Syriâ, Mesopotamiâ, et Perside egregiè perfunctus, gravia rei catholicæ negotia sibi commissa sedulò scienterque conficienda curavit.

Quapropter in eam spem erigimur fore, ut ipse præclaris hisce dotibus præditus, easdem cœlesti ope fretus ad Patriarchatûs locum deferat, atque ad catholicæ præsertim religionis incrementum, et concrediti sibi populi utilitatem majore alacritate et studio exhibere, atque exercere contendat.

Hæc sunt, Venerabiles Fratres, quæ Vobis communicanda censuimus, dum pro certo habemus, Vos unà Nobiscum assiduas fervidasque Deo Optimo Maximo preces cum gratiarum actione esse oblaturos, quo communibus nostris votis clementissimè annuens, divinâ suâ gratiâ elliceere velit, ut in illis regionibus, ubi *quilibet christianus habitans ad Evangelii cognoscendam virtutem non solum paginarum eloquiis, sed ipsorum locorum testimoniis eruditur* [1], catholica fides majora in

[1] S. Leo, *ibidem*.

cette Eglise de Jérusalem ; et nous avons jugé à propos de procéder à l'élection d'un nouveau patriarche. En conséquence, de l'avis de la susdite congrégation, nous avons résolu de nommer patriarche latin de Jérusalem notre fils bien-aimé le prêtre *Joseph Valerga*, distingué par sa rare vertu, sa piété, sa doctrine, sa prudence, son habileté dans les affaires, dévoué de toute son âme à cette chaire de saint Pierre ; qui a rempli avec succès les fonctions de missionnaire en Syrie, en Mésopotamie et en Perse, et qui a su s'acquitter avec autant de zèle que d'intelligence des graves affaires qui lui ont été confiées touchant les intérêts de l'Eglise catholique.

Nous avons donc l'espoir que, doué de ces qualités éminentes, il les portera avec le secours du ciel sur le siége patriarcal; qu'il s'efforcera avec une ardeur nouvelle de les faire briller et de les employer particulièrement pour l'accroissement de la foi catholique et pour le bien du peuple qui lui sera confié.

Voilà, nos vénérables frères, ce que nous avons cru devoir vous communiquer, bien convaincu que vous adresserez avec nous au Dieu très-bon et très-grand de ferventes et continuelles prières avec des actions de grâces, afin qu'exauçant dans sa miséricorde nos vœux communs, il daigne faire, par sa grâce divine, que dans ces régions « où chaque chrétien qui y ha- « bite [1], apprend à connaître la vertu « de l'Evangile non-seulement par « l'enseignement des livres, mais en-

dies incrementa suscipiat, ac prosperè feliciterque vigeat et floreat.

Atque hic, Venerabiles Fratres, clarè apertèque declaramus, tum in hâc re, tum in aliis quibusque Nostras omnes curas, cogitationes, studia ab omni prorsùs cujuslibet humanæ politices ratione vel maximè aliena eo spectare, ut sanctissima Christi religio, et doctrina ubique terrarum cunctis populis magis magisque affulgeat. Et si enim exoptemus, ut Viri Principes, quibus à Domino data est potestas, avertentes aures suas à fraudulentis et perniciosis consiliis, et custodientes justitiæ legem, ac secundum Dei voluntatem ambulantes, Ejusque sanctæ Ecclesiæ jura, et libertatem tuentes, pro eorum religione, ac benignitate suorum populorum felicitatem prosperitatemque procurare non desistant, tamen vehementer dolemus in diversis locis nonnullos è populo existere, qui Nostro nomine temerè abutentes, et gravissimam Personæ Nostræ, ac Supremæ Dignitati injuriam inferentes, debitam ergà Principes subjectionem denegare, et contrà illos turbas, pravosque motus concitare audent. Quod certe à Nostris consiliis adeò abhorrere consta , ut in Nostris *Encyclicis Litteris* ad omnes Venerabiles Fratres Episcopo die nonâ mensis Novembris superiori anno datis haud omiserimus inculcare debitam erga Principes, et Potestates obedientiam, à quâ juxtà

« core par les témoignages des lieux « mêmes, » la foi catholique prenne chaque jour de nouveaux accroissements, qu'elle y pousse des racines vigoureuses, et y fleurisse heureusement.

Et ici, vénérables frères, nous déclarons clairement et hautement que dans cette affaire comme dans toutes les autres, tous nos soins, toutes nos pensées et tous nos efforts, complétement étrangers à toute vues d'une politique humaine, ne tendent qu'à une seule chose, à savoir, que la très-sainte religion de Jésus-Christ et sa doctrine brillent de plus en plus par toute la terre aux yeux de tous les peuples. Car si nous désirons que les princes à qui le Seigneur a donné la puissance, fermant leurs oreilles aux conseils trompeurs et pernicieux, gardant la loi de la justice, marchant selon la volonté de Dieu, défendant les droits et la liberté de sa sainte Eglise, ne cessent jamais, par devoir de religion comme par humanité, de travailler au bonheur et à la prospérité de leurs peuples, nous nous affligeons vivement de ce qu'en divers endroits il se rencontre des hommes parmi le peuple qui, abusant témérairement de notre nom, et faisant la plus grande injure à notre personne et à notre dignité suprême, osent dénier aux princes la soumission qui leur est due, soulever contre eux les multitudes, et exciter des mouvemens criminels. Ce qui est tellement contraire à toutes nos pensées, que dans notre *lettre encyclique* du 9 novembre de l'année dernière,

christianæ legis preceptum, nemo citra piaculum deflectere unquam potest, præterquam scilicet ubi fortè aliquid jubeatur, quod Dei, et Ecclesiæ legibus adversetur.

adressée à tous nos vénérables frères les évêques, nous n'avons pas manqué d'inculquer l'obéissance due aux princes et aux pouvoirs, et de laquelle, suivant le précepte de la loi chrétienne, personne ne peut jamais s'écarter sans crime, si ce n'est dans le cas où il serait peut-être ordonné quelque chose de contraire aux lois de Dieu et de l'Eglise.

Quid Vobis videtur?

Auctoritate Omnipotentis Dei, Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli, ac Nostrâ, Dilectum Filium Presbyterum Josephum Valerga ad Patriarchatum Latinum Hierosolymitanum evehimus, eumque in illius Ecclesiæ Patriarcham et Pastorem præficimus, prout in decreto et schedulâ consistorialibus exprimetur.

In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Amen.

Que vous en semble?...

Par l'autorité du Dieu Tout-Puissant, des saints apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, nous élevons notre fils bien-aimé le prêtre *Joseph Valerga*, à la dignité de patriarche latin de Jérusalem, et nous l'établissons patriarche et pasteur de cette Eglise, ainsi qu'il sera exprimé dans le décret et dans l'acte du consistoire.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

FRANCE. PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n. 113 des *Annales de la propagation de la foi.*

1. *Mission de la Mongolie.* — Elle ne date que de la fin du siècle dernier, où elle fut fondée d'abord par les Chinois chrétiens qui fuyaient la persécution de la Chine, et puis par quelques prêtres français qui les y suivirent. Le nombre des néophytes grossissant, Grégoire XVI y érige en 1840, un vicariat apostolique dont il charge Mgr *Mouly*, prêtre lazariste.

2. Lettre de M. *Huc*, lazariste, datée de *Macao*, 20 décembre 1846.—Détails sur le voyage de MM. Huc et Gabet qui avaient été chargés d'explorer la Tartarie mongole. Ils partent le 3 août 1844, accompagnés seulement d'un jeune lama. — Description de la ville des *Tolen-noor*, du *Thakhao*, etc. — Rencontre d'une vieille ville privée d'habitans à moitié ensevelie dans le sable.—Entrée dans le pays d'*Ortous*, pauvre, stérile, sans eau. — Le lac de sel. — Rencontre d'une réunion de Mongols; ils sont bien reçus, on les appelle *lamas du tout puissant Jehovah*. — Rhapsodes et chant national. — Montagnes creusées et découpées offrant des traces des eaux du déluge. —

Notice sur la grande muraille. — Ils séjournent plus de 6 mois dans la Lamazerie de *Koumboun* chez les *Si-fan*, ou *Thibetains* orientaux, pour y apprendre la langue et s'y mettre au courant des doctrines bouddhiques. Elle est la patrie d'un réformateur bouddhique qui avait étudié sous un lama à *grand nez*, *venu du ciel d'occident*, c'est-à-dire d'un chrétien. — Ils y sont très-bien reçus par les lamas qui y vivent au nombre de 3,000. Etudes des lamas, on leur enseigne : 1° les prières; 2° la médecine; 3° la faculté mystique; 4° les formules liturgiques; plusieurs se font instruire des vérités chrétiennes. — Les missionnaires repartent en août 1845. Description du lac dit *mer Bleue*. Mœurs des habitans. Les lamas professent un panthéisme vague; poussés de s'expliquer, ils répondent généralement : *Les lamas d'occident vous expliqueront tout; nous avons foi aux traditions venues d'occident.* — Ils partent pour visiter *Lassa*, capitale du *Thibet*; la caravanne qu'ils suivent se compose de 2,000 hommes, 1,200 chameaux, 1,200 chevaux et de 15,000 bœufs. — Ils traversent une montagne nommée *Borhan-botta*, exhalant de l'acide carbonique, qui asphixie presque les voyageurs. Effroyable détresse de toute la caravanne, mourant de froid et de fatigue. M. *Gabet* tombe malade; on l'enveloppe dans des couvertures et on le fiscelle sur un chameau. Rencontre des brigands *Kolo*, qui apprenant qu'il y avait un *lama d'occident*, ne leur font aucun mal. M. Gabet se remet à l'air pur et sain des montagnes de *Tania*. Enfin, le 29 janvier 1846, après un voyage de 18 mois les missionnaires arrivent à *Lassa* dont ils décrivent ainsi la première vue : « Le soleil » venait de se coucher, quand nous entrâmes dans une belle et spacieuse » vallée. *Lassa* était devant nous. Cette multitude d'arbres séculaires qui » entourent la ville, ces maisons blanches, hautes et terminées en plate-forme, » ces temples nombreux aux toitures dorées, mais surtout ce *Bouddha-la*, » où s'élève le palais grandiose du *Tale-lama*, tout donne à la capitale du » Thibet un aspect magestueux et imposant. »

3. Notice sur la prière bouddhique : *Om ma ni pathme houm*, par M. *Gabet*, missionnaire lazariste. Elle signifie en sanscrit : *Salut*, *précieuse fleur du nénuphar*, mais les Thibetains y ont attaché un sens mystique plus étendu. Elle est le symbole de la doctrine de la métempsicose par la transmigration céleste et terrestre, par celle des esprits et des démons, par celle des hommes et des animaux. Tous les bouddhistes récitent cette prière sur un chapelet de 120 grains qu'ils portent au cou, et les gravent partout, sur les rochers, les arbres, les roues à prières, etc.

4. *Mission du Tong-king occidental.* Lettre de Mgr *Retord* des missions étrangères, datée du *Tong-king*, janvier 1846. Description de *Kenon*, où se trouve la maison d'études où les indigènes apprennent le latin et les rites sacrés. Mission à *Kedam* où ils réparent les maux de la persécution et établis-

sent un monastère des *Amantes de la croix*, consacrées à instruire les jeunes filles et les femmes, et baptiser les enfans abandonnés, avec vœux simples et temporaires. — Autres détails sur les missions faites dans différens villages. — Bonne disposition du peuple Tong-kinois. — Six colléges sont établis, comprenant 266 élèves qui apprennent le latin, de plus 54 catéchistes et 100 jeunes gens, pour aides; il y a aussi auprès des prêtres indigènes, 125 catéchistes et plus de 600 élèves, dont plusieurs ont achevé les classes de latin. — Fête célébrée le jour de saint André où assistent plus de 6,000 chrétiens, auxquels le prélat donne à satiété du pain et du riz. — Fête pour la réception de M. *Charrier*, de retour après sa captivité et son voyage en France. — Les payens et les bonzes admirent la science du missionnaire qu'ils appellent le *roi de la religion*. — Tandis qu'ils prêchent la religion publiquement, un chef s'empare de M. *Titaud*, qui est délivré au moyen de 16 barres d'argent, mais les chrétiens déférent ce chef aux tribunaux qui le forcent à rendre 10 barres, dont le mandarin garde 5. — Un missionnaire, M. *Castex*, apporte de France du *vaccin*, on en fait l'essai qui réussit, et maintenant la vaccine est propagée dans presque tout le Tong-king, à la grande satisfaction de tous les parens, dont presque la moitié des enfans mouraient de la petite vérole. C'est M. *Langlois*, supérieur de la maison de Paris, qui avait fait apprendre à M. Castex l'art de vacciner. Le prélat part pour les tribus sauvages du Tong-king.

6. Lettre de M. *Legrand* des missions étrangères, datée du *Tong-king* occidental, mars 1846. Détails sur la mission faite dans les montagnes qui séparent le *Tong-king* du *Laos*. Depuis 12 ans aucun évêque n'avait visité ces peuplades; le seul missionnaire qui avait essayé de pénétrer dans ces montagnes mal saines et toujours fiévreuses y avait péri. Ils y pénètrent au nombre de 30, 6 prêtres et 24 catéchistes. Les populations en masse, chrétiens et payens, viennent les reçevoir, et se pressent autour d'eux. — Après avoir parcouru ces montagnes riches en arbres et en minéraux, les missionnaires vont évangéliser les pêcheurs des côtes, et trouvent partout des populations avides de connaître la vérité.

7. Lettre de Mgr *Lefebvre* des missions étrangères, datée de *Syngapore*, 1er mai 1847. Détails sur sa délivrance. Le roi de la Cochinchine, craignant que quelques vaisseaux français ne vinsent lui demander le missionnaire, prend le parti de l'envoyer lui-même au gouverneur anglais de Syngapore.

ASIE.

CHINE. — *Nombre des églises rendues aux chrétiens.* — On écrit de Macao, à la date du 25 décembre 1846.

« Vous savez que dans un édit rendu le 18 mars dernier en faveur de la religion chrétienne en Chine, il est dit que toutes les anciennes églises qui furent construites dans le tems de Kang-hi, empereur favorable à la religion chrétienne, et qui ont été conservées jusqu'à présent, seront rendues aux chrétiens des lieux respectifs, après que l'autorité en aura fait l'examen et reconnu clairement le fait. On n'en a excepté que les églises converties en pagodes ou en maisons bourgeoises.

« En conséquence de cet édit, les chefs de la société de la *Propagande de la Foi* ont adressé une circulaire aux pères qui habitent les provinces du Céleste-empire, pour les engager à dresser l'état des bâtimens ayant servi au culte catholique et qui sont situés dans leurs diocèses.

« Les renseignemens en question sont arrivés de tous les points à Macao, et, d'après ces documens, un mémoire a été rédigé par les Pères pour être remis à Ki-yng, vice-roi de Canton.

» Ce mémoire constate que 117 églises se trouvent dans le cas prévu par l'édit du 18 mars; elles sont réparties dans treize provinces et se trouvent dans un état suffisant de conservation. Elles ont été construites dans la période de tems qui s'est écoulée depuis le 22 mars 1692, date de l'édit de Kang-hi, qui autorise l'exercice de la religion chrétienne en Chine, jusqu'à l'année 1722, époque de la mort de ce prince.

» La plus grande partie de ces églises ont été élevées par les jésuites. Elles renferment presque toutes, dans une de leurs tours, de petits observatoires consacrés aux sciences astronomiques dont ces religieux s'occupaient beaucoup alors.

» La réclamation des chrétiens, afin d'obtenir la restitution des églises mentionnées dans ce mémoire, a été appuyée par les consuls étrangers, et va être envoyée à Pékin par le vice-roi de Canton. »

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 95. — Novembre 1847.

Polémique philosophique.

EXAMEN CRITIQUE
DE LA CHRISTOLOGIE RATIONALISTE
DE M. JEAN REYNAUD.

Attaques de l'*Encyclopédie nouvelle* contre le Christianisme. — Dissidence entre les deux directeurs P. Leroux et Jean Reynaud. — Si Moïse et le Christ sont disciples de Zoroastre. — L'époque de Zoroastre, reculée arbitrairement, d'après le système de l'allemand Rhode.— Zoroastre a vécu au 6e siècle avant J.-C. — Les Mages ont emprunté à Moïse. — Du Verbe chez les Perses. — Ce n'est pas le Verbe chrétien. — Rapports réels entre les Mages et les Evangiles provenant de la source commune, la tradition primitive.

M. Jean Reynaud est un des hommes qui, avec M. Pierre Leroux, ont combattu les idées chrétiennes, depuis 1830, avec le plus de persévérance et d'énergie. Dans la première ferveur de l'école Saint-Simonienne, ils furent envoyés l'un et l'autre annoncer le nouvel Évangile, que de nombreuses folies devaient bientôt déshonorer, dans cette grande et tumultueuse ville de Lyon, où se développaient déjà tant de fermens de guerre et d'anarchie. Leur parole, pleine de jeunesse et de chaleur, remua profondément la grande cité manufacturière. Après la mort de Bazar, qui divisa si vite la religion saint-simonienne, M. Jean Reynaud, ainsi que M. Pierre Leroux, refusa de reconnaître M. Enfantin pour le Père suprême de la nouvelle

école[1]. « Ces deux puissans philosophes, dit un de leurs admirateurs, » M. Louis Blanc, ont continué à poursuivre dans leurs travaux le » double but de leurs anciennes études, la religion et l'humanité. » Ce fut donc à la suite des déceptions cruelles que leur fit subir la désorganisation de l'école saint-simonienne que ces deux écrivains, qui conservaient toute la vigueur de leurs antipathies pour la tradition catholique, formèrent le projet de l'*Encyclopédie nouvelle*, œuvre immense, qui devait, dans la pensée de ces auteurs, continuer avec un certain éclat la pensée religieuse de l'école saint-simonienne.

Il est vrai que presque toute la partie théologique de ce grand ouvrage est due à la plume de M. P. Leroux. Mais M. Jean Reynaud est un esprit trop indépendant pour asservir complétement ses idées à celles de ses amis. Dans l'école saint-simonienne, il fut un des premiers à tenir tête au père Enfantin, et à résister aux innovations qu'il voulait introduire dans la morale sociale. « Reynaud, disait alors le » chef saint-simonien, Reynaud, lui seul, conçoit la mission du haut » protestantisme[2]. » Avec une telle tournure d'esprit, le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle* ne pouvait accepter complétement et sans restriction les idées de son collègue. Il voulut donc aussi donner son explication du Christianisme et de ses origines ; il composa son article *Zoroastre*, article immense, plein de faits et d'allégations, qui contient sous un titre très-modeste, toute une philosophie de l'histoire et de la révélation. On voit que ce travail est le résultat d'une pensée très-longtems méditée. L'auteur s'est plu à concentrer, dans cette dissertation si longue et si compliquée, tout le résultat de ses études historiques et théologiques. Il y affecte à chaque instant non-seulement une érudition vaste et complète, mais une apparence de calme, de modération et de réserve qui fait contraste avec l'excessive pétulence de M. Pierre Leroux. Pourtant, sous ces formes modestes se dissimule une pensée religieuse profondément révolutionnaire. Il n'est pas seulement question de dénaturer ou d'éliminer de l'histoire quelques faits isolés de la révélation chrétienne. M. Jean Reynaud prétend expliquer tout à la fois, par une théorie qui comprenne tous

[1] *Voir* Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, III, ch. 3.

[2] Louis Blanc, III, p. 133.

les faits particuliers, le Pentateuque et l'Évangile, Moïse et Jésus-Christ. Sa méthode présente, au premier coup-d'œil, une certaine apparence de grandeur qui devra satisfaire bien des esprits superficiels. Cependant, M. Jean Reynaud aurait pu donner à ses idées encore plus d'unité, en n'admettant, comme M. Pauthier, qu'une source commune pour toutes les idées du genre humain[1]. Quand on a commencé à faire violence aux faits, pourquoi s'arrêter devant quelques scrupules historiques? Pourquoi ne pas pousser sa méthode jusqu'à ses dernières conséquences? Pourquoi couper les ailes de la Muse quand on quitte une fois le terrain prosaïque de l'histoire? Comme romancier et comme logicien, nous préférons donc M. Pauthier à M. Jean Reynaud.

L'ancien monde oriental se divise en deux grandes zones, partagées par la frontière de l'Indus. Depuis les bords de ce fleuve jusqu'au Japon, et depuis les rivages de Ceylan jusqu'aux steppes de la Sibérie, une seule pensée, celle de la *Société brahmanique*, a suffi pour éclairer et gouverner toute cette immense partie du monde. N'est-ce pas, en effet, la doctrine des *Védas*, complétée et développée par le *Bouddhisme*, qui a fait toute la vie intellectuelle et morale des nations de la haute Asie? N'est-ce pas elle qui a jeté les peuples dans un moule de bronze que n'a pas pu même briser le glaive de la civilisation européenne? Mais il n'était pas dans les destinées de la société brahmanique de gouverner la terre, et la parole des *Védas* ne devait pas, comme celle de l'Évangile, retentir jusqu'aux extrémités du monde. Sur le versant occidental du plateau asiatique, dans la nuit profonde et mystérieuse de la haute antiquité, un législateur fameux

[1] Voir Pauthier, *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*. 49-52. — Dans *Le Christ et l'Évangile*, nous avions placé M. Pauthier à côté de MM. P. Leroux, J. Reynaud et Salvador. Nous avons remarqué depuis qu'il écrivait dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, avec les disciples de M. Cousin, et qu'il appartenait par conséquent au parti *modéré*. — M. Clavel, dans l'*Histoire pittoresque des religions*, a résumé toutes les idées de MM. Jacquemont, Pauthier, Guigniaut, Balbi, Michiels, Dawis, Lichteinstein, Luyserus, Plessing, J. E. C. Schmidt, J. A. C. Richter sur l'origine prétendue indienne du Christianisme. — Voir *Histoire des religions*, Christianisme et conclusion.

donna aux peuples primitifs une révélation qui devait plus tard, en se modifiant, gouverner l'Occident tout entier. Cette révélation, c'était les *Naçkas ;* cet homme était *Zoroastre.*

Un fait qu'il est très-curieux et très-important de constater, c'est qu'un profond désaccord règne entre les théories des deux directeurs de l'*Encyclopédie nouvelle.* M. Pierre Leroux, fidèle disciple de M. Cousin, peut-être sans s'en aperçevoir, attribue l'origine des religions à cette *inspiration perpétuelle de l'humanité, qui lui révèle partout les mêmes symboles et les mêmes théories* [1]. C'est là le point de départ de Lessing, de Schelling, de Schleiermacher et de Hégel. Les hommes sont peu dans un pareil système, l'humanité n'a guère plus besoin de révélateurs et de prophètes. M. Jean Reynaud est loin de parler ainsi, le genre humain est une race routinière qui s'attache par une impulsion irrésistible, à la trace de quelques grands esprits qui l'éblouissent et le dominent. Deux hommes peut-être, *Vyasa* et *Zoroastre*, ont imprimé à l'humanité ce mouvement religieux que quelques génies supérieurs ont continué de siècle en siècle. *Zoroastre*, *Moïse* et *Jésus-Christ* sont, suivant M. Reynaud, les anneaux d'une chaîne d'or qui se continue à travers les siècles, et qui descend du ciel.

Mais le Christ et le prophète du Sinaï n'ont pourtant pas modifié profondément la tradition du maître. Ils n'ont fait que la continuer et l'approprier aux besoins de leur tems. L'idée de Dieu ne vient plus, comme M. Edgar Quinet l'enseignait récemment, des *vents et du soleil.* Ce n'est plus l'immensité majestueuse des océans, les arides et mornes solitudes des déserts, les savanes aux larges horizons qui *révèlent* à l'homme tous les mystères de l'infini [2]. La nature, comme l'humanité, s'efface devant la puissance du génie. La voix des prophètes s'est fait entendre sur les sommets des montagnes sacrées, et les peuples se sont inclinés dans la poussière, tremblans et respectueux.

Malheureusement toute cette brillante philosophie de l'histoire repose sur la plus vaine et la plus fragile de toutes les hypothèses. Reculer la vie et les institutions de *Zoroastre* jusque dans les pro-

[1] Cousin, *Introduction à l'Histoire de la philosophie.*

[2] Quinet, *Le Génie des religions.*

fondeurs ténébreuses de la plus haute antiquité, c'est là une opinion contraire à toutes les données de la science, les plus sérieuses et les plus positives. Je ne m'étonne donc pas si les preuves mises en avant par M. J. Reynaud sont d'une si mince valeur. Aristote est, de son aveu, très-obscur sur ce point. Quand à Pline et à Plutarque, ce sont, de son aveu, deux écrivains si crédules et si amis du merveilleux, qu'on est surpris de les voir indiqués dans une question si grave. Il ne cite véritablement qu'un seul nom important, et c'est celui de Platon [1]. Mais, qu'est-ce qu'une autorité, quand il s'agit d'établir un système aussi contraire à toutes les traditions de l'Asie orientale? Rhode est le véritable auteur d'une théorie *nouvelle à tous égards*, et qui paraît d'abord séduisante, mais, *qui ne résiste pas à un examen impartial* [2]. M. Guigniaut, après avoir ainsi caractérisé l'hypothèse que nous allons combattre, complète ainsi sa pensée à cet égard : « En se prenant de passion pour les antiques écrits qui por-
» tent le nom de Zoroastre, *et leur sacrifiant tout autre source*
» *d'instruction*, alors même que par une critique des livres zends
» plus sévère qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, ils y reconnaissent, sauf
» le *Vendidad*, un certain nombre de morceaux, des fragmens
» d'époques très-différentes, on a essayé de retracer, d'après le
» *Zend-avesta* seulement, tout le système religieux et liturgique des
» Perses que, par une bizarre inconséquence, ou si l'on veut com-
» binaison, on reporte ensuite aux âges primitifs [3]. »

[1] Il cite bien encore quelques écrivains dont il est impossible d'apprécier l'autorité, comme Hermodore, Hermippe, Xanthus, etc. Il est étonnant que M. J. Reynaud ait suivi, avec une si aveugle confiance les renseignemens des Grecs sur l'histoire de la Perse. « Les sources grecques, en tout ce qu'elles
» offrent de contemporain, dit M. Ott, méritent le plus de confiance; mais
» souvent les auteurs grecs rapportent des traditions sur les périodes anté-
» rieures, et à celles-ci, *sans doute*, on doit préférer les sources originales. »
On sait quel accord règne entre Xénophon et Hérodote, sur l'histoire de Ke-Kurous. L'histoire de ses successeurs, qui nous a été donnée par des historiens grecs, est souvent contredite par la tradition orientale; mais on comprend pourquoi M. J. Reynaud a laissé constamment dans l'ombre la tradition des Perses, c'est qu'elle renverse complètement toutes ses présuppositions.

[2] Ce sont les propres expressions de M. Guigniaut, note IV, du livre II, *Les Religions de l'antiquité*.

[3] Guigniaut, *ibid.* — Les remarques que fait ensuite M. Guigniaut, sur les

Le professeur de l'École normale dit encore ailleurs : « Rhode a » émis une hypothèse *tout à fait extraordinaire*, en rejetant, non » seulement *Hom*, mais *Zoroastre*, au-delà des limites de l'histoire, » et bien avant Moïse [1]. »

Si M. Jean Reynaud n'avait pas suivi avec une aveugle docilité les opinions de Rhode, il se serait bien vite aperçu qu'il était impossible de prendre les traditions persanes pour point de départ des opinions religieuses de l'Asie occidentale ; il était plus simple de chercher dans la religion mosaïque et primitive les véritables origines du dogme chrétien. En effet, qu'y a-t-il de plus confus que les traditions persanes? Y a-t-il un point sur lequel on ait plus discuté que sur la date précise de la prédication de *Zoroastre ?* L'abbé Foucher, Tychsen et Heeren le font vivre avant Cyrus. Quelques-uns, comme Zoëga, le confondent avec *Hom*, qui joue un si grand rôle dans les livres zends. Volney le recule jusqu'au tems de Ninus; d'autres savans, afin de concilier avec l'opinion de quelques écrivains grecs la tradition des orientaux, supposent qu'il y a eu plusieurs Zoroastres, dont le dernier, qui a écrit les *livres zends*, vivait sous le règne de *Ke-Kustap*. M. Guigniaut fait remarquer qu'il pourrait y avoir en effet chez les anciens perses une série de révélateurs, comme il y a plusieurs *Boud-dhas* dans l'Inde. Enfin, l'opinion la plus commune, et qui compte en sa faveur des hommes qui ont le plus étudié les traditions persanes, place Zoroastre à la fin du 6e siècle avant l'ère vulgaire. C'est ce qu'ont

opinions de Rhode, complètent l'analogie de ce système et de celui de M. J. Reynaud; puisque ce dernier admet, comme l'écrivain allemand, une certaine identité primitive entre la doctrine des Mages et celle de l'Inde.

[1] *Voir* Guigniant, note 1, livre II. M. Parisot traite assez sévèrement aussi le système de Rhode, que M. J. Reynaud a reproduit en l'exagérant encore : » Rhode, dit-il, *sans autre preuve* que la coïncidence souvent frappante des » doctrines du *Zend-avesta* avec celles du *Brahmanisme*, élève tout à coup, et » le législateur et le livre, à une hauteur d'antiquité à laquelle on ne pourrait » rien comparer. » *Voir* Parisot, article *Zoroastre*, *Biogr. Univ.* — Volney qui donne une date assez reculée au livre de Zoroastre, est ainsi jugé par le savant auteur: « Le soin que Volney a mis à comparer et à contrôler les unes » par les autres les diverses traditions, *ne le préserve pas non plus d'interprétations gratuites* (*ibid*).

enseigné Hyde, Anquetil-Duperron, Kleuker, Herder, Parisot, de Muller, Malcolm et de Hammer [1].

Ainsi, tout le système de M. J. Reynaud tombe en poussière, Zoroastre, au lieu d'avoir servi de modèle à Moïse, aura dû trouver, avant de commencer ses prédications, des disciples du législateur hébreu répandus dans toute l'Asie occidentale. M. Guigniaut ne nie pas la possibilité de ces rapports avec les tributs d'Israël. « On parle, » dit-il, de ses communications avec les Chaldéens de Babylone et » avec les docteurs hébreux répandus alors dans toutes les grandes » villes de l'empire [2]. » — « On le voit, dit M. Parisot, au sein de la » populeuse et savante Babylone, observatoire perpétuel des Chaldéens, » *asile des sages de la Judée* et des pélerinages scientifiques de » Pythagore [3]. » Il se trouve donc, en dernière analyse, qu'un système qu'on prétend avoir inspiré le Christianisme par l'intermédiaire des Hébreux, a reçu très-probablement, des docteurs captifs de la synagogue, les inspirations qui lui ont assuré une grande supériorité sur la plupart des religions de l'Asie occidentale!

Cependant, il resterait encore une ressource à nos adversaires. La publication des livres *zends* est nécessairement antérieure à la rédac-

[1] Cette opinion, dit M. Parisot, est celle d'une foule d'orientalistes, d'historiens et de philosophes illustres. Nous ne reproduisons pas ici les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse; nous nous contentons d'en citer une tirée de la tradition grecque, si mal-à-propos opposée par notre adversaire à la tradition nationale de Perses. Hérodote, qui se tait si complètement sur Zoroastre, dit formellement que les Perses, adorateurs des élémens et des astres, ne leur élevaient ni temples, ni monumens, ni simulacres. — M. Parisot fait observer ici qu'on est très-surpris de voir que dans un tems où l'on suppose la Perse gouvernée par les idées de Zoroastre, on n'eût pas élevé de temples ou *Atèch-gahs*. Il faudrait alors admettre que cette prescription étant une conséquence nécessaire de la loi de Zoroastre, les Perses auraient renoncé à une des habitudes les plus essentielles de ce culte. Il ajoute : « De même, si Zoroastre, » si ce philosophe illustre dans tout l'Orient avait vécu longtems avant lui, » comment son nom aurait-il été omis dans ce recueil si exact des traditions » alors en vogue dans l'Orient? Tout s'explique, si l'on fait de Zoroastre un » contemporain d'Hérodote (*ibid*).

[2] *Voir* Guigniaut, *note* 3, livre II de Creuzer.

[3] Parisot, art. *Zoroastre*.

tion de nos saints Évangiles. Ils pourraient donc supposer, puisque nous refusons d'admettre l'influence des doctrines *mazdéennes* sur la religion des Juifs, que le Christ et les apôtres auraient puisé directement dans les croyances du Mazdéisme leurs inspirations les plus pures et les plus élevées. M. J. Reynaud a, en effet, suivi cette marche dans la seconde partie de son immense dissertation. Il ne se contente pas de supposer que plusieurs opinions mazdéennes sont entrées dans le Christianisme, par l'influence de la Synagogue [1], il admet encore que le Christ lui-même s'est inspiré de la doctrine révélée naguère sur les sommets de l'*Albordj* [2]. Le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle* n'en reste pas à des assertions générales, la doctrine du Verbe et du Saint-Esprit lui paraissent des emprunts évidens faits par le Christianisme aux idées mazdéennes [3]. Ainsi, pendant que M. P. Leroux, directeur de l'*Encyclopédie nouvelle*, envoie les chrétiens chercher ces doctrines dans les écoles de l'Égypte et de la Grèce, son collègue et son ami émet dans le même ouvrage, mais il est vrai, dans un autre volume, une hypothèse tout à fait opposée !

Il n'est pas clair, tant s'en faut, que la doctrine du Verbe, qu'on trouve dans les livres zends soit la même que celle de la Bible ; quelques-uns ont cru la trouver dans le *Ferouer* d'*Ormuzd*; mais, cette opinion est véritablement inadmissible, si l'on se fait une idée bien exacte du rôle que jouent les *Ferouers* dans la mythologie mazdéenne. — « Ce sont, dit M. Ott, des êtres spirituels et particuliers qui se » présentent, tantôt comme prototypes de tous les êtres, tantôt comme » génies protecteurs et bienfaisans, tantôt comme faisant partie de l'âme » humaine elle-même, et comme formant la base des êtres spiri- » tuels [4]. » Avec quelle surprise n'avons-nous pas vu Creuzer voir

[1] *Voir* J. Reynaud, art. *Zoroastre*, *Encyclopédie nouvelle*, p. 796.—Ce sont surtout les Pharisiens qui ont ainsi préparé l'Evangile. M. P. Leroux faisait jouer le même rôle aux Esséniens. Il est curieux de voir comme nos adversaires sont d'accord.

[2] *Voir* J. Reynaud, *ibid.*; 87 et 799.

[3] *Voir* J. Reynaud, art. *Zoroastre*, 805-809.

[4] *Voir* Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, *la Perse*. Creuzer ne dement pas cette interprétation. » Les ferouers, dit-il, sont les idées, les prototypes, les » modèles de tous les êtres formés de l'essence d'Ormuzd, et les plus pures

dans un de ces êtres qui ressemblent assez aux anges gardiens du catholicisme, le *Verbe* éternel consubstantiel au Père ! « *Ormuzd* a » son *Ferouer*, parce que l'Éternel a contemplé dans le Verbe tout-» puissant, et cette image de l'être ineffable est le Ferouer d'Or-» muzd [1]. » Ailleurs, le professeur allemand, oubliant tout d'un coup cette théorie, transforme l'*Honover*, ou la prière primitive révélée par Ormuzd, à l'origine des tems, en *Verbe* divin, comme il l'avait fait pour le *Ferouer* du principe lumineux [2].

On conçoit que la doctrine de l'*Honover* ait donné lieu aux suppositions les plus arbitraires, parce qu'il n'y a pas, peut-être, dans les livres zends, une théorie plus contradictoire, et plus remplie d'embarras. Dans Creuzer, c'est tantôt la définition de Dieu [3], le *fiat* créateur, la volonté éternelle et pure. Le monde est encore présenté lui-même comme le Verbe d'Ormuzd [4]. Dans un autre passage, c'est la loi qui est le Verbe [5]. Il le considère encore comme un esprit de lumière et de vie qui anime toute chose. Dans un second degré, il devient un végétal appelé *Hom* [6], arbre salutaire qui donne une vie

» émanations de cette substance. Ils existent par la parole vivante du créateur; » aussi, sont-ils immortels, et, par eux, tout vit dans la nature. Ils sont placés » au Ciel comme des sentinelles vigilantes contre Ahriman, et portent à Or-» muzd les prières des hommes pieux qu'ils protègent et purifient de tout mal. » Sur la terre, unis à des corps, ils combattent sans cesse les mauvais esprits. » Ils sont aussi nombreux et aussi diversifiés dans leurs espèces que les êtres » eux-mêmes. » — Creuzer, *Religions de l'antiquité*, 1re partie, liv. II, ch. II.

[1] Creuzer, *Religions de l'antiquité*, *ibid.*

[2] » L'*honover*, dit M. Ott, est une prière qui naquit d'Ormuzd avant toutes » choses, et qui n'est autre chose que le résumé des droits et des devoirs. Ott, » *Manuel d'histoire ancienne, la Perse.* »

[3] *Enohe-Verihe*, c'est-à-dire : *je suis.*

[4] Toutes ces définitions contradictoires se trouvent dans la même page de Creuzer. — *Religions de l'antiquité* : 1re partie, I, ch. 3. M. Edgar Quinet adopte la dernière définition : « l'Univers, dit-il, l'Univers est Verbe. » E. Quinet, *Génie des Religions*, liv. IV, § 1er.

[5] Creuzer, liv. II, ch. 2.

[6] » *Hom*, dit M. Menant, est un personnage que Zoroastre a souvent consulté; » comme tel, *on lui rend les honneurs dus aux Izeds.* On lui adresse des prié-» res, et on bénit, à son intention, la tête, l'oreille gauche ou l'œil gauche des

merveilleuse ; enfin, dans un troisième degré, il devient le fondateur du Mazdéisme, le grand *Hom*, qui prêcha la parole céleste sous le règne de Djemschid. En résumé, le Verbe de la religion mazdéenne est tour à tour, d'après Creuzer, une définition, une volition divine, le monde, la loi, l'esprit vital, un végétal, enfin un homme et un prophète.

Du reste, l'auteur des *Religions de l'antiquité* ne tire de ces faits aucune conclusion sur l'origine de la dogmatique de l'Évangile. C'est son traducteur M. Guigniaut, qui s'est chargé dans ses *notes* de faire les applications des faits contradictoires accumulés sans dessein peut-être, par le professeur allemand. Toutefois, après avoir cité plusieurs passages des livres zends dans lesquels il retrouve la doctrine du Verbe, il affirme que c'est là pourtant une métaphysique naturaliste, « quelque chose qui respire le *panthéisme*, l'*émanation*, et une » intuition féconde de la doctrine des Hindous [1]. Le christianisme trouvait dans la tradition hébraïque une idée plus parfaite et plus pure de la doctrine du Verbe co-éternel à Dieu ; sans parler des faits nombreux que j'ai cités dans ma réfutation de M. P. Leroux [2], je

» animaux. *Hom* est quelquefois considéré comme un personnage célèbre, qui » a fait de grandes et utiles actions. Il est quelquefois pris encore pour l'arbre » auquel il préside. Il est le chef des arbres, l'arbre divin qui éloigne la mort.» Voir Ménant, *Zoroastre* 110 et *Vendidad*, Izech IX, et *Boundehesch*, XVIII et XXIV. — On voit, par ce passage, que *Hom* est considéré comme un Ized. Or les Izeds sont des Divinités du second ordre. (*Voir* Zend-avesta, passim, surtout le *Si-rouzé*.) S'il avait été regardé comme une incarnation du Verbe divin, ainsi, que Creuzer le suppose, *sans en donner une seule preuve*, peut-on croire qu'il eût été relégué dans l'innombrable multitude des *Izeds*.

[1] *Voir* Guigniaut, *notes* sur Creuzer, liv. II, note 4. — En effet, si Ormuzd se définit, comme Jéhovah, celui qui est, il ajoute dans le même passage : *et qui est tout*. Anquetil, *le Zend-avesta* II, 145.—Aussi, M. Guigniaut exprime-t-il ainsi la théologie du Verbe, telle qu'il croit la trouver dans le *Zend-avesta* : » Cette eau primitive, ce feu primitif, *tous deux identiques à la primitive lu-* » *mière, identique elle-même au Verbe*, qui se confond avec Ormuzd, etc. » Guigniaut, *notes* sur Creuzer, liv. II, n. 4.

[2] Voir *Le Christ et l'Evangile*, la France, chap. 2, art. 2. — Je reviendrai plus tard encore sur cette question capitale que je n'ai pas complètement approfondie.

vais me borner à reproduire un passage des *Proverbes*, dans lequel M. Vacherot lui-même a reconnu une expression très-remarquable de la doctrine du Verbe avant le Christianisme [1].

« Le Seigneur m'a possédée (la sagesse) au commencement de ses » voies, avant ses œuvres j'étais. J'ai été ordonnée dès l'éternité, dès » le commencement, et avant que la terre fût; les abîmes n'étaient » pas, et j'étais engendrée, les sources étaient sans eaux, les mon- » tagnes n'étaient pas encore affermies; j'étais engendrée avant les » collines. Le Seigneur n'avait pas fait encore la terre, et les fleuves » et les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais-là; lorsqu'il » entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il suspendait les nuées, lors- » qu'il fermait les sources de l'abîme, lorsqu'il donnait à la mer des » limites que les eaux ne dépasseront pas; lorsqu'il posait les fon- » demens de la terre; alors j'étais auprès de lui, nourrie par lui, » j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, » me jouant dans l'Univers, et mes délices sont d'être avec les enfans » des hommes [2]. »

M. Jean Reynaud partage au fond toutes les idées du professeur de l'École normale. Il pense comme M. Guigniaut, que le Christ a cherché dans la doctrine du Mazdéisme des inspirations de la plus grande élévation. Sans doute le fils de Marie, dominé comme il l'était par la pensée de sa mission surnaturelle, ne croyait pas simplement reproduire les opinions des sectateurs de Zoroastre. Mais, à son insu, la pensée de l'Asie trouvait dans son âme un écho sublime, et d'irrésistibles sympathies. L'influence qui domina l'admirable fondateur du Christianisme ne pouvait manquer d'agir aussi sur les apôtres. Il croit en effet, en examinant de près les deux doctrines, trouver entre

[1] Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie.*

[2] *Proverbes*, VIII, 22-31. — Baynus, *Commentaire sur les proverbes*. — Et Job, XXVIII, 12 et 199. — On ne doit pas s'étonner, après des faits pareils, de la clarté de certaines expressions contenues dans la tradition de la Synagogue. Ainsi la paraphrase chaldaïque de Jonathan-Ben-Huziel dit : « Jéhova dit à » son *Verbe* : assieds toi à ma droite. » On lit encore dans la paraphrase chaldaïque : « Le Verbe de Dieu, mon salut » et : « Celui-ci est le Jéhova dans le Verbe duquel nous avons espéré. » — Voir encore Rossignol, *De la religion*, etc., chap. IV.

elles des analogies tellement profondes qu'on ne peut les attribuer à de pures coïncidences produites par le hasard.

Il est impossible, par exemple, dit M. J. Reynaud, de se faire du Feroüer d'*Ormuzd* une autre idée que celle du *Verbe* [1]. Nous avons déjà montré combien cette supposition était peu d'accord avec les faits, et M. J. Reynaud paraît si bien l'avoir compris lui-même, qu'il cite, aussitôt après, un fragment de l'*Yaçna* [2], où il est question de l'*Honover* [3], et qu'il trouve dans ce célèbre passage des livres zends, comme l'avait déjà fait M. Guigniaut, toute la doctrine du fils de Dieu [4]. Cet embarras de nos adversaires, quand il s'agit d'appliquer leurs principes, établit, d'une manière incontestable, en même tems que la confusion de leurs idées, la faiblesse de leurs preuves. Ailleurs, M. J. Reynaud, oubliant sa double supposition contradictoire, présente *Hom* comme le type véritable du Dieu fait chair pour le salut du monde [5]. M. Edgard Quinet qui voit, lui aussi, la doctrine du fils

[1] Voir Reynaud, article *Zoroastre* 805. — « Les Ferouer, dit M. Menant, *innombrables divinités du troisième ordre, sont toutes femelles à ce qu'il paraît*.... Ce sont eux qui forment la nombreuse milice du bataillon céleste.... Dans les prières, on invoque le Ferouer du soleil, de la lumière, du bœuf, de la main sainte, du poignard de la pure parole... Ce sont des intermédiaires placés entre l'homme et la divinité. Ce sont eux qui portent la prière au pied du trône d'Ormuzd ; ce sont eux qui viennent au devant des âmes des justes, et les initient à leurs nouvelles destinées. » Menant, *Zoroastre*, 118, 119, 120.

[2] Voir E. Burnouf, *Yaçna* 4, 19.

[3] D'après l'exposé que M. Menant donne de la création du monde au point de vue du Zend-avesta, il semblerait que l'Honover est la parole forte et puissante par laquelle Dieu a ordonné aux créatures de naître. G. Menant, *Zoroastre*.— Dogme. — Mais M. E. Burnouf, *Commentaires* sur l'*Yaçna*, a contesté l'existence de la création proprement dite dans la doctrine de Zoroastre. MM. J. Reynaud et E. Quinet, eux-mêmes, ont adopté cette interprétation. — Voir Daniélo, *Histoire et tableau de l'Univers*, IV.

[4] On n'a pas oublié que M. Guigniaut, tout en y trouvant la formule de la Trinité, reconnaît qu'il ne s'agit pas d'une idée panthéistique analogue aux opinions hindoues.

[5] Voir Reynaud, art. *Zoroastre*, 816-17-18.

de Dieu dans la théologie mazdéenne [1] se contredit d'abord lui-même [2], ce qui est assez ordinaire, et conteste ensuite, probablement sans s'en aperçevoir, quelques-unes des allégations de M. J. Reynaud sur la théologie des mages. Chez lui, c'est tantôt l'union qui est

[1] Qu'existait-il au commencement, demande le prophète penché sur la source du *Bordj?* Il y avait la lumière, et *la parole incréée*, répond la Voix d'en Haut. C'est de cette étrange manière que M. E. Quinet traduit le passage de l'*Yaçna* où il n'y a pas un seul mot qui regarde la parole incréée; mais où il s'agit seulement des astres éternels, comme M. J. Reynand lui-même l'a démontré : *sine principio lumina data ex se data adoramus.* — M. Burnouf, *Yaçna*, 29. Plus loin il ajoute, avec une sorte d'enthousiasme déclamatoire, en mettant, selon son usage, des métaphores à la place de raisons, croyez-vous, au reste, que la force de ces idées n'ait pas de valeur durable; que, nées au hasard près des sources de naphte de la Bactriane, elles n'appartiennent qu'à la Perse et vont mourir avec elle? *Je prétends*, au contraire, qu'il n'en est pas de plus vivante dans la tradition du genre humain. En effet, je connais un livre qui s'ouvre par ces mots : « Au commencement la parole était » avec Dieu, c'était en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière. » Qui parle ainsi? Est-ce le Zend-avesta de Zoroastre? Non, c'est l'Evangile de saint Jean. Sauf à chercher à quelle source l'Apôtre a recueilli le dogme fondamental de l'Orient, il me suffit aujourd'hui de savoir que les visions des anciens peuples reparaîtront purifiées, divinisées dans le culte nouveau. Attendons encore quelque tems, les obscurs pressentimens du paganisme se confirmeront dans l'Evangile. Cette lumière de l'Iran n'est que ténèbres; cette parole de vie prononcée par l'ancien monde n'est qu'un bégaiement; mais, demain, l'une et l'autre éclateront dans les discours et la prédication du Christianisme. E. Quinet, *Génie des religions*. 316-17.

[2] Ils parlent de *Mithra* comme du Christ de la religion mazdéenne. « Ce Dieu Mithra, aux yeux d'or, ce laboureur du désert, ce fils de la parole, lequel ferma la scène des révolutions religieuses de la Perse et clôt son Ancien Testament, apparaît comme le purificateur de la nature, et le rédempteur de la création. Mithra transfigurait les lois de Zoroastre, et le Christ la loi de Moïse. E. Quinet, p. 318-19. — Ce qui n'empêche pas le professeur du collége de France de mettre dans la page précédente Mithra à la place du Saint-Esprit. » Le médiateur viendra, et c'est le nom qu'il faut donner à la *troisième per-* » *sonne de la Trinité persane*, Mithra, investi d'une double nature, ce Dieu » mystique, Hermaphrodite, arriva pour illuminer de sa splendeur interne le » Dieu des ténèbres. »

Verbe, tantôt ce même Mithra qui est tout simplement un Ized [1], comme le modèle véritable du Saint-Esprit [2].

M. J. Reynaud lui rend, comme cela devait être, contradiction pour contradiction : « Je regarde volontiers, dit-il, l'archange *Bah-* » *man* comme le *substitut* du Saint-Esprit dans le Mazdéisme. » Ce n'était pas assez de trouver dans la théologie de Zoroastre la doctrine des trois personnes divines; le directeur de l'*Encyclopédie*, comme M. Edgar Quinet, y découvre toutes les formules même du prologue de saint Jean. Le Verbe de Dieu identifié avec la lumière, ne rappelle-t-il pas l'essence lumineuse d'*Ormuzd* qui répand sur toute la nature le mouvement et la vie? Les ténèbres que gouverne *Ahriman* ne sont-elles pas présentées aussi comme empêchant par leur résistance, la propagation du règne de la vérité? Le jour de la Pentecôte, n'est-ce pas le feu divin, brûlant dans les *Atech-gâhs* qui vient resplendir sur la tête des apôtres? Il est clair qu'en abusant de pareilles analogies on démontrerait que le Christianisme vient aussi

[1] M. Menant regarde, avec raison les Izeds comme des divinités du second ordre. — Hérodote croit que Mithra était Venus-Uranie. — D'autres croyaient que c'était le Soleil. Sous les empereurs Romains, on donna à Mithra un rôle très différent de celui qu'il jouait dans le Zend-avesta.

[2] M. Quinet complète ainsi toute sa singulière théorie : « Vaincue, (la religion des mages) elle a laissé partout sa marque dans le culte triomphant. Son Ormuzd qui plane comme Elohim, sur la nature entière sans y être incarné; ses archanges armés de lances d'or, et qui couvrent le monde de leurs boucliers, son Ahriman qui, excepté l'éternité du châtiment, a tous les traits de Satan; la résurrection de la matière, l'image de l'arbre de vie dans le jardin du monde naissant, le baptême dans l'eau sacrée; que de traits communs à la Bible et au Zend-avesta! Les dragons convertis du désert ne sont-ce pas les chérubins à la face de taureau? Les animaux couronnés de Persépolis ne sont ils pas en partie, les animaux symboliques des Évangélistes qui les ont apprivoisés, domptés par le miracle du christianisme? Enfin, les rois mages qui de loin aperçoivent l'étoile de l'Évangile, et viennent au-devant du Dieu nouveau-né, ne figurent-ils pas, de la manière la plus naïve, cet instant, ce pressentissement chrétien qui était enveloppé sous chacun des symboles du paganisme de l'Iran? La myrrhe, l'encens qu'ils ont apportés tout fumants du foyer d'Agnis, d'Indra, d'Ormuzd, brûlent encore aujourd'hui au foyer du Dieu de Bethléem. E. Quinet, *Génie des Religions*, 320.

bien du Mexique ou du Pérou. Sur les bords du Pôtose, les prêtres du Soleil n'adoraient-ils pas cette lumière vivifiante que vénéraient les Mobeds de l'Iran? Dans le préambule du IVe *évangile*, le Christ n'est-il pas présenté d'ailleurs comme la lumière de l'âme, et bien plutôt comme le soleil des intelligences, que comme un astre du monde matériel? Il est d'ailleurs dans la nature de l'esprit humain d'identifier l'erreur et les ténèbres, et il faut abuser singulièrement de l'imagination pour trouver dans cette simple métaphore une tradition de la lutte éternelle d'*Ormuzd* et d'*Ahriman*.

Nous avons mis jusqu'ici en lumière tout ce que les hypothèses de nos adversaires renferment de contradiction et d'inexactitude. Faut-il en conclure que nous contestions toute espèce de rapport entre la doctrine des mages et la tradition révélée? Assurément, telle n'est pas notre pensée, et nous sommes, tout au contraire, convaincus que, parmi les peuples de l'ancien monde, aucun n'a conservé de souvenir plus frappant de la tradition première du genre humain [1]. L'empire de l'*Iran* touchait, pour ainsi dire, au berceau même du genre humain; *Zoroastre* n'avait-il pas soin de dire à chaque instant,

[1] V. Guigniaut, *notes sur Creuzer*, note cinquième du livre second. — Daniélo, *Histoire et tableau de l'univers*, IV; 498. — Anquetil-Duperron, *Zend-avesta*. — Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, 338, 346, 347, 351. — Maupied, *Prodrome d'ethnographie*, 6. — Henri Lord, *Religion des anciens Perses*. — Hyde, *De religione Persarum*. — Laissons parler sur cette question un homme qui, depuis la mort de l'illustre Mochler, est regardé, avec raison, comme le plus grand théologien du 19e siècle. On sait que M. Wisemann est aussi un des meilleurs orientalistes de notre tems. « De toutes ces coïncidences, il n'y a qu'une chose à conclure, c'est que les traditions primitives des doctrines religieuses ont été conservées chez différens peuples. Mais, au lieu d'en tirer cette conclusion, les ennemis du Christianisme les ont avidement saisies, et ont voulu s'en faire des armes contre sa divine origine. Dupuis recueillit tous les passages qui pouvaient rendre sa vraisemblance plus frappante, il ne négligea pas même les ouvrages suspects d'Hermès Trismégiste, (M. Guigniaut en a fait autant pour les oracles de Zoroastre, note 1,7, 35), et il conclut que le Christianisme n'était qu'une émanation des écoles philosophiques qui avaient fleuri en Orient longtems avant la venue de notre divin Sauveur. » Wisemann, *Discours sur les rapports entre la science et la Religion revelee*; discours 6, *Trad. par Valroger*.

qu'il s'appuyait sur la tradition des ancêtres [1] ? En outre, la nation des Mèdes et des Perses puisa, dans ses rapports fréquents avec les Juifs, des lumières qui lui servirent à maintenir, en bien des points, la tradition première. Avant la prédication de *Zoroastre*, nous voyons un prédécesseur de *Ke-Kurous* écrire ainsi à tous les peuples soumis à sa domination : « Que la paix se multiplie sur vous ! J'ordonne par » cet édit, que dans tout l'empire de ma domination, tous craignent » et révèrent le Dieu de Daniel; car, c'est lui le Dieu vivant, subsis- » tant dans tous les siècles; indestructible est son empire, et sa puis- » sance n'aura point de fin [2]. » Après la mort de son beau-père, *Ke-Kurous* règna sur presque toute l'Asie. « Daniel qui avait été en » si grand honneur sous l'oncle, dit M. Rohrbacher, ne le fut pas » moins sous le neveu. On ne doute point qu'il n'ait eu grande part à » l'édit que publia cette année Cyrus (*Ke-Kurous*) pour le rétablis- » sement du temple de Jérusalem, et qui termina ainsi les 70 ans » de la captivité, comme l'avait annoncé Jérémie. L'historien Josèphe » assure positivement, et la teneur même du décret le donne à en- » tendre, que Cyrus vit et lut les prophéties d'Isaïe, qui l'appelaient » par son nom deux siècles d'avance, le signalaient comme le conqué- » rant de l'univers et le restaurateur du peuple de Dieu. »

« Ainsi parle Cyrus, roi de Perse, « Jéhova, Dieu du ciel, m'a donné » tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une » maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui est parmi vous, de tout » son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte à Jérusalem » qui est en Judée, et qu'il édifie la maison de Jéhova, Dieu d'Israël; » il est Dieu, celui qui est à Jérusalem [3]. »

[1] « Il paraît qu'au tems de Zoroastre, dit M. Ott, tous les dogmes principaux qu'on trouve dans le *Zend-avesta* étaient reçus dans la Perse, et constitués en anciennes traditions nationales. » Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, la Perse.

[2] Daniel, VI. — Quelques incrédules ont bien contesté l'authenticité de ce livre, mais Daniel a été défendu par J. D. Michaelis, *Introduction à l'Ancien-Testament*. — Jahn, *Introductio in libros veteris fœderis*. — Luderwald, *Commentaires sur Daniel* — Dereser, *Commentaires sur Daniel*. — Hævernik, *Commentaires sur Daniel*, et Henstenberg, *Authenticité de Daniel*.

[3] M. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, III-71; et Esdras, ch. Ier, versets, 1-4.

Plus loin, l'auteur ajoute : « Tobie, Daniel, Mardochée, Esdras » brillèrent au milieu des Mages comme des astres. Ceux-ci savaient » ce qu'était la sagesse véritable, ils savaient où trouver la pure doc- » trine. Ceux qui vinrent à Bethléem adorer le Christ, la prêchèrent, » sans doute, de parole comme d'exemple [1]. »

L'abbé FRÉDÉRIC-ÉDOUARD CHASSAY,
Professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux.

[1] Rohrbacher, *Ibidem*, 205.

Littérature Catholique.

SPICILÉGE LITURGIQUE,

OU

RECUEIL D'HYMNES, PROSES, SÉQUENCES

ET AUTRES FRAGMENS DE LITTÉRATURE SACRÉE
APPARTENANT AUX ANCIENNES LITURGIES ET EN USAGE DANS L'ÉGLISE
AVANT LE XVIe SIÈCLE.

Troisième Article [1].

La Toussaint. — Hymne de saint Jean Damascène sur cette fête. — Le jour des morts. — Prose sur le jugement dernier. — Fête de saint Martin. — Prose d'Adam de Saint-Victor.

Les auteurs qui traitent du culte chrétien n'ont pu s'empêcher de remarquer l'harmonieux ensemble qui résulte de l'ordonnance des fêtes, de la place qu'elles occupent dans le calendrier ecclésiastique et même dans le calendrier civil, où elles offrent des analogies frappantes avec les diverses saisons de l'année, enfin de leurs rapports avec les différens états de la vie spirituelle qu'elles ont pour but de produire et de perfectionner toujours.

La fête de la *Toussaint* est une des solennités dont les harmonies sont le plus sensibles et ont été plus souvent signalées.

Après avoir parcouru le cycle des mystères de l'Homme-Dieu dans son passage sur la terre, depuis sa naissance, jusqu'à son ascension, après avoir honoré sa Très-Sainte Mère, en toutes les grandes circonstances de sa vie mortelle, si dignement couronnées par son assomption glorieuse, après la consécration d'un jour, quelquefois de plusieurs, quelquefois même d'une octave entière à la commémoration des plus grands serviteurs de Dieu, quoi de plus juste que de réunir en une seule solennité la mémoire de tous les saints et de consacrer ainsi, avec tout l'éclat de la liturgie, les trois degrés de culte de *Latrie*, d'*Hyperdulie* et de *Dulie*, reconnus par l'Église catholique?

[1] Voir le 2e article au n° 89, tome XV, p. 325.

D'un autre côté, la fête de la *Toussaint*, qu'on peut aussi appeler par excellence, la fête du ciel, la fête de la vie bienheureuse, n clot-elle pas merveilleusement cette série de mystères *joyeux*, *douloureux*, *glorieux*, dont l'objet est de *purifier* l'âme, de l'*illuminer* et de l'*unir* au bien infini qu'elle ne possèdera parfaitement qu'au terme de cette vie mortelle ?

Enfin, sous un autre aspect plus accessible peut-être à tous les esprits, quelle époque de l'année eut été mieux choisie que celle où les jours s'abrègent, où le soleil pâlit, où tout dans la nature se flétrit et meurt, pour porter nos regards vers la cité céleste dans laquelle toute vicissitude de tems et de saisons a cessé, tout est stable et permanent, où règne un éternel printems, où le repos, la joie, la paix sont immuables comme la vie et la possession de Dieu ?

C'est à la source de ces harmonies que la liturgie de ce jour puise ses touchantes inspirations. Les hymnes de *matines*, de *laudes*, de *vêpres*, auxquelles il faut joindre la *prose* de la *messe*, du missel parisien, célèbrent plus particulièrement la mémoire des saints en suivant l'ordre hiérarchique dans lequel l'Église les a toujours honorés. L'antienne du *magnificat* aux premières vêpres (rituel romain), invoque nominativement les neuf chœurs des anges, *les patriarches*, *les prophètes*, *les saints docteurs de la loi*, *les apôtres*, *les martyrs*, *les confesseurs*, *les anachorètes et tous les bienheureux*.

Nous trouvons les applications pratiques à la vie spirituelle particulièrement dans l'*Évangile* du jour qui nous en présente le code le plus complet et le plus sublime résumé, dans les *leçons* du 2e et surtout du 3e *nocturnes*. Celles-ci que l'Église romaine emprunte à saint Augustin, durant toute l'octave, sont surtout remarquables par l'ingénieux rapprochement que le saint docteur établit entre les béatitudes et les dons du Saint-Esprit.

Les *leçons* du 1er nocturne ainsi que l'*épître* de la messe, les *capitules* et plusieurs antiennes, déploient à nos yeux, avec magnificence, toutes les beautés de la céleste Jérusalem telles qu'elles furent révélées à l'apôtre saint Jean dans l'île de Pathmos.

C'est aussi la description de ces merveilles *que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit ni le cœur de l'homme n'ont point comprises*, qui fait le sujet de l'*hymne* ou

plutôt du poème suivant. Cette pièce a été attribuée à saint *Augustin* et elle se trouve dans les éditions de ses *œuvres* (Strasbourg 1489 et Venise 1729). Mais elle paraît appartenir plutôt à saint Jean *Damascène*, qui du reste s'est presque toujours inspiré des pensées de saint Augustin, et a même employé souvent ses propres termes. Saint Jean Damascène est, comme on le sait, auteur d'un assez grand nombre d'hymnes et de compositions poétiques, et il mérite d'être mis avec saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, au rang des beaux génies que de grands travaux théologiques et philosophiques n'empêchaient pas de cultiver la poésie sacrée.

HYMNE SUR LA GLOIRE DES SAINTS DANS LE CIEL.

Ad perennis vitæ fontem mens sitivit arida,
Claustra carnis præstò frangi clausa quærit anima,
Gliscit, ambit, eluctatur exul frui patriâ.

Dum pressuris et ærumnis se gemit obnoxiam,
Quam amisit quùm deliquit contemplatur gloriam,
Præsens malum auget boni perditi memoriam.

Nam quis promat summæ pacis quanta sit lætitia?
Ubi vivis margaritis surgunt ædificia,
Auro celsa micant tecta, radiant triclinia.

Solis gemmis pretiosis hæc structura nectitur;
Auro mundo tanquam vitro urbis via sternitur;
Abest limus, deest fimus, nulla lues cernitur.

Mon âme desséchée a soif des eaux de la vie éternelle, mon âme captive cherche à briser au plutôt sa prison de chair; pauvre exilée, elle tressaille, elle lutte, elle soupire après les joies de la patrie.

Tandis qu'elle gémit, en proie aux chagrins et aux douleurs, elle contemple la gloire qu'elle a perdue par le péché; le mal présent lui rend plus cher le souvenir du bien perdu.

Car qui dira quelle est la douceur de la paix suprême? Où s'élèvent des édifices de perles précieuses, où brillent des palais d'or, où resplendissent de magnifiques salles de festin.

Toutes ces structures sont cimentées avec des pierreries; le pavé de la cité est d'un or pur comme le cristal. Point de fange, nulle ordure, nulle tache n'apparaît.

Hiems horrens, æstas torrens illis nunquam sæviunt.
Flos perpetuus rosarum ver agit perpetuum;
Candent lilia, rubescit crocus, sudat balsamum.

Virent prata, vernant sata, rivi mellis influunt.
Pigmentorum spirat odor, liquor et aromatum;
Pendent poma floridorum non lapsura nemorum.

Non alternat luna vices, sol vel cursus siderum;
Agnus est felicis urbis lumen inocciduum;
Nox et tempus desunt ei, diem fert continuum.

Nam et sancti quique, velut sol præclarus, rutilant.
Post triumphum coronati mutuò conjubilant,
Et prostrati pugnas hostis jam securi numerant.[1]

Omni labe defæcati, carnis bella nesciunt;
Caro facta spiritalis et mens unum sentiunt;
Pace multâ perfruentes scandala non perferunt.

Mutabilibus exuti repetunt originem,
Et præsentem veritatis contemplantur speciem;
Hinc vitalem vivi fontis hauriunt dulcedinem.

L'affreux hiver, l'été brûlant n'y sévissent jamais. La fleur éternelle des roses y couronne un éternel printems. Les lis y sont éclatants de blancheur, les safrans toujours dorés, le baume y coule de toutes parts.

Les prés et les champs toujours verts sont arrosés de ruisseaux de miel; partout l'odeur des parfums, partout des flots d'aromates; des fruits qui ne tomberont pas pendent aux branches des bosquets fleuris.

La lune n'y subit aucun changement, ni le soleil, ni le cours des astres. L'agneau est la lumière inextinguible de l'heureuse cité. La nuit et le tems n'y sont point connus; elle brille d'un jour incessant.

Car tous les saints resplendissent comme autant de soleils. Couronnés après le triomphe, ils se félicitent l'un l'autre, et, désormais en sûreté, ils comptent leurs victoires sur l'ennemi terrassé.

Purifiés de toute souillure, ils ne connaissent plus les combats de la chair. La chair devenue spirituelle est d'accord avec l'esprit. Nuls scandales ne troublent la paix dont ils sont inondés.

Dépouillés de tout ce qui change, ils remontent à leur véritable origine, et contemplent face à face la vérité dans tout son éclat; c'est à cette source vive qu'ils puisent les délices de leur vie.

Indè statum semper iidem exeuntes capiunt;
Clari, vividi, jucundi, nullis patent casibus;
Absunt morbi semper sanis, senectus juvenibus.

Hinc perenne tenent esse, nam transire transiit;
Indè virent, vigent, florent; corruptela corruit,
Immortalitatis rigor mortis jus absorbuit.

Qui scientem cuncta sciunt, qui nescire nequeunt,
Nam et pectoris arcana penetrant alterutrum,
Unum volunt, unum nolunt, unitas est mentium.

Licet cuique sit diversum pro labore meritum,
Charitas hoc suum facit quod amat in altero.
Proprium sic singulorum commune fit omnium.

Ubi corpus, ibi jure congregantur aquilæ,
Quo cum angelis et sanctæ recreantur animæ,
Uno pane vivunt cives utriusque patriæ.

Avidi et semper pleni, quod habent desiderant.
Non satietas fastidit, neque fames cruciat,
Inhiantes semper edunt quod edentes inhiant.

C'est de là que, transformés et toujours les mêmes, ils tirent les dons de leur nouvel état. Lumineux, pleins de vie et de bonheur, ils ne craignent aucun revers. La maladie n'a plus de prise sur ces membres toujours sains, ni la vieillesse sur ces corps toujours jeunes.

C'est de là qu'ils tiennent leur être sans fin, car tout ce qui passe a passé. C'est de là qu'ils reçoivent leur vigueur, leur fleur et leur vie; la corruption est anéantie; la puissance de l'immortalité a absorbé le droit de la mort.

Ils connaissent Celui qui sait tout, ils ne sont plus soumis à l'ignorance; car ils pénètrent mutuellement les secrets de leur cœur; ils n'ont qu'une même volonté; il y a unité des âmes.

Quoiqu'il y ait différence entre eux selon les mérites et les travaux, la charité fait que chacun regarde comme à soi, la gloire qu'il aime dans les autres; ainsi le bien propre à chacun devient le bien commun de tous.

Là où est la proie, là s'assemblent les aigles; les saintes âmes partagent la nourriture des anges; les citoyens de l'une et de l'autre patrie vivent du même pain.

Toujours avides et toujours rassasiés, ils désirent ce qu'ils possèdent; leur satiété n'a point de dégoût, ni leur faim de souffrance; ils reçoivent toujours a nourriture après laquelle ils soupirent toujours.

Novas semper harmonias vox meloda concrepat,
Et in jubilum prolata mulcent aures organa,
Digna, per quem sunt victores, Regi dant præconia.

Felix cœli quæ presentem Regem cernit anima,
Et sub sede spectat altâ orbis volvi machinam,
Solem, lunam et globosa cum planetis sidera!

Christe, palma bellatorum, hoc in municipium,
Introduc me post solutum militare cingulum;
Fac consortem donativi beatorum civium.

Proba vires inexhausto laborantis prælio,
Ut quietem post præcinctum debeas emerito,
Teque merear potiri sine fine præmio! Amen.

Leurs voix mélodieuses ne cessent de former de nouvelles harmonies; mille instruments charment les oreilles de leurs accords; ils célèbrent ainsi les louanges du Roi par qui ils sont vainqueurs.

Heureuse l'âme qui contemple face à face le Roi du ciel, et qui voit, sous son trône élevé, rouler la machine du monde, le soleil, la lune et les globes des planètes et des étoiles!

Christ, palme des combattants, recevez-moi dans votre municipe, après que j'aurai délié la ceinture de votre milice; faites-moi partager les largesses que vous distribuez à vos bienheureux soldats.

Eprouvez mes forces ici-bas par de rudes et continuels combats, afin que par mes fatigues, je gagne le repos qui suit la guerre, et que je mérite de vous posséder, vous, ma récompense éternelle! Amen.

LE JOUR DES MORTS.

Les réflexions que nous a suggérées la *solennité de tous les saints*, s'appliquent aux mêmes titres à la *fête des morts* qui la suit immédiatement. Sans nous arrêter au sens profondément moral de cette institution, aux émotions à la fois terribles et consolantes qu'elle excite, à ses rapports si souvent remarqués, avec l'époque de l'année où elle est célébrée, quel admirable sentiment du vrai et du beau, dans le rapprochement de ces deux solennités?

Les joyeux accens en l'honneur des saints ont à peine cessé de retentir, que commencent les chants de douleur; l'appareil de la mort se mêle aux pompes de l'Église. On dirait que par ce mélange sans

exemple (si ce n'est dans la *semaine sainte*, alors que l'Église se partage entre la douleur de la mort de son divin époux et la joie de son triomphe), la liturgie sacrée a voulu faire une effrayante allusion à ce qui se passe tous les jours dans le monde, où les fêtes sont si souvent troublées par la subite intervention de la mort.

La sainte journée toute pleine des souvenirs de la vie bienheureuse, se termine par cette procession au cimetière, dont les incroyants eux-mêmes ne sauraient parler sans un religieux respect. Là tous les rangs se confondent, toutes les distinctions humaines disparaissent à la suite de la croix, comme toutes les inégalités de fortune sous le niveau du sépulcre. Là, tandis qu'il est permis à chacun de s'agenouiller sur la place où reposent des restes vénérés, l'Église prie sans nulle préférence pour tous ses enfans trépassés; et les recommandant aux suffrages de ceux qui sont déjà en possession de la gloire, elle nous montre le ciel ouvert sur nos têtes, et à nos pieds, toutes ces tombes entre ouvertes, comme autant de portes entre l'exil et la patrie.

Ainsi les trois familles de l'Église, *triomphante, militante et souffrante*, se donnent la main; ainsi, s'unissant dans un étroit embrassement, elles semblent mettre en action le dogme de la *communion des saints*, et s'efforcent de nous montrer une ébauche de cette unité parfaite qui ne s'accomplira qu'après l'entière construction de la céleste Jérusalem : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

L'hymne du *jour des morts* est le *Dies iræ*, composition unique dans son genre, qui depuis huit siècles, a le privilége, je ne dis pas, d'être admirée (mérite médiocre en fait de poésie religieuse), mais d'arracher des larmes de componction, de remplir l'âme même innocente, d'une salutaire terreur, d'éveiller le remords dans l'âme coupable, et de la jeter éperdue aux pieds du souverain juge, en lui suggérant les plus tendres inspirations de l'espérance et de la prière. Nous n'ajouterons rien à ce qui a été dit tant de fois sur cette prose célèbre [1], si non que la beauté, la grandeur, la convenance lui sont tellement acquises, qu'elle s'adapte également aux circonstances les

[1] Voir l'analyse faite des beautés de cette prose dans notre tome VI, p. 277 (1re série).

plus diverses, aux funérailles des grands comme au convoi du pauvre ; toujours majestueuse, toujours pleine de soupirs et de larmes, que vous l'entendiez chantée par des voix discordantes, dans une église de campagne, en présence d'un autel nu et d'un pauvre cercueil, ou bien que s'élançant de mille bouches, elle fasse trembler les voutes de nos cathédrales.

La prose que nous donnons ci-après, sans pouvoir être mise en parallèle avec le *Dies iræ*, mérite cependant d'être connue par sa simplicité et par la vivacité des sentimens de foi et de piété qu'elle respire. L'auteur s'est conformé au texte de l'Évangile avec une scrupuleuse exactitude qui ne gêne en aucune manière la régularité du rithme et ne nuit point à l'harmonie. Le style est remarquable pour une pièce qui remonte au moins au 8e siècle, puisque Bède la cite dans son traité *de metris*.

Cette prose est acrosticho-alphabétique, c'est-à-dire que les lettres initiales de chaque strophe offrent l'alphabet tout entier dans son ordre naturel. Beaucoup de lecteurs ne verront là qu'un travail puéril et la bizarrerie d'un esprit qui se crée des difficultés pour avoir le mérite de les surmonter. Il ne faut pourtant pas oublier que cette forme remonte à une très-haute antiquité. On la trouve dans les *Lamentations* de Jérémie et dans le *psaume* 118e, où elle paraît uniquement destinée à désigner l'ordre numérique. Cependant plusieurs saints Pères et commentateurs, lui attribuent un sens mystérieux [1]. Quelquefois elle a pu servir à voiler des secrets qui devaient être dérobés à la connaissance du vulgaire : c'est ainsi que les vers sibyllains offrent le nom du Sauveur dans la disposition des initiales. Le moyen-âge, selon sa coutume, donna dans l'excès et mit l'abus à côté de l'usage. On vit paraître de doubles et triples acrostiches composés à grands efforts d'esprit et presque toujours aux dépens du goût et du sens. Mais cela ne suffit pas, selon nous, pour condamner absolument et sans réserve, un genre qui sagement employé, a le mérite de rappeler une formule poétique de l'antiquité.

L'exemple qu'on va voir n'est pas unique dans la poésie liturgique :

[1] Voir la lettre 155e de saint Jérôme *ad Paulam Urbicam*, 30e dans l'édition de Migne, tome I, p. 442; et Cornelius a Lapide : *Prologom. in Thren Jeremiæ*.

nous nous contentons de rappeler ici, comme en offrant un second, la belle hymne de Sédulius : *A solis ortûs cardine*, dont l'Église romaine chante les sept premières strophes à l'office de Laudes, le jour de Noël.

PROSE SUR LE JUGEMENT DERNIER POUR LA FÊTE DE LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Apparebit repentina	Tout à coup apparaîtra
Dies magna Domini,	Le grand jour du Seigneur,
Fur obscurâ velut nocte	Comme un voleur, par une nuit obscure,
Improvisos occupans.	Arrivant à l'improviste.
Brevis totus tum parebit	Bien courte alors semblera
Prisci luxus sæculi,	Toute la pompe du siècle,
Totum simul quum clarebit	Lorsqu'on verra le siècle
Præterisse sæculum.	Evanoui sans retour.
Clangor tubæ per quaternas	Le son de la trompette
Terræ plagas concinens,	Résonnant dans les quatre parties du monde
Vivos unà mortuosque	Appellera les vivants et les morts
Christo ciet obviam.	Ensemble devant le Christ.
De cælesti judex arce,	Au haut des célestes parvis,
Majestate fulgidus	Le juge resplendissant de majesté
Claris angelorum choris	Descendra, accompagné
Comitatus aderit.	Des chœurs lumineux des anges.
Erubescet orbis lunæ,	L'orbe de la lune rougira,
Sol et obscurabitur,	Le soleil sera obscurci,
Stellæ cadent pallescentes,	Les étoiles pâlissantes tomberont;
Mundi tremet ambitus.	L'univers entier sera ébranlé.
Flamma flagrans anteibit	Une flamme dévorante précédera
Justi vultum judicis,	La face du juste juge,
Cælos, terras et profundi	Colorant de ses reflets les cieux, la terre
Fluctus ponti decorans.	Et la profondeur des flots.
Gloriosus in sublimi	Le roi de gloire s'assoiera
Rex sedebit solio,	Sur un trône élevé;
Angelorum tremebunda	A l'entour se tiendront debout
Circumstabunt agmina.	Les armées tremblantes de ses anges.
Hujus omnes ad electi	Tous les élus seront
Colligentur dexteram,	Réunis à sa droite,

Pravi pavent à sinistris
Hædi velut fætidi.

Ite, dicit Rex ad dextros,
Regnum cæli sumite,
Pater vobis quod paravit
Ante mundi initium ;

Karitate qui fraternâ
Me juvistis pauperem,
Caritatis nunc mercedem
Reportate divites.

Læti dicent : quando, Christe,
Pauperem te vidimus?
Te, rex magne, vel egentem
Miserati juvimus?

Magnus illis dicet judex :
Quum juvistis pauperes
Panem, domum, vestem dantes,
Me juvistis humilem.

Nec tardabit et sinistris
Loqui justus arbiter :
In gehennæ, maledicti,
Flammas hinc discedite ;

Obsecrantem me exaudire
Despexistis mendicum,
Nudo vestem non dedistis,
Neglexistis languidum.

Peccatores dicent : Christe,
Quando te vel pauperem,
Te, rex magne, vel infirmum
Contemnentes sprevimus?

Quibus contra judex altus :
Mendicanti quamdiù
Opem ferre despexistis,
Me sprevistis, improbi.

Retrò ruent tunc injusti
Ignes in perpetuos,

Les méchants tremblent à sa gauche
Pareils à des boucs fétides.

Allez, dit le roi à ceux qui sont à droite,
Recevez le royaume du ciel,
Que le Père a préparé pour vous
Avant le commencement du monde;

Animés d'une charité fraternelle
Vous m'avez secouru dans la pauvreté;
Recevez maintenant de la charité
La magnifique récompense.

Pleins de joie, ceux-ci diront : ô Christ,
Quand vous avons-nous vu pauvre?
Quand, ô grand roi, vous avons-nous
Secouru dans l'indigence?

Alors le grand juge répondra :
Lorsque vous avez secouru le pauvre;
Lui donnant le pain, l'asile, le vêtement,
C'est moi que vous avez humblement soulagé.

Bientôt se tournant vers sa gauche,
Ainsi parlera le juste arbitre :
Eloignez-vous, maudits,
Dans les flammes de l'enfer.

Vous avez méprisé mes prières
Quand j'étais mendiant;
Nu, vous m'avez refusé des vêtements,
Malade, vous m'avez délaissé.

Les pécheurs diront : ô Christ,
Quand vous avons-nous vu pauvre,
Vous, ô grand roi, ou infirme,
Et vous avons-nous accablé de nos mépris?

Le souverain juge répondra :
Chaque fois qu'au mendiant
Vous avez dédaigné de porter secours,
Vous m'avez méprisé, méchants.

Aussitôt les pécheurs tomberont
Dans les feux éternels,

Quorum non moritur vermis
Flamma nec restinguitur,

Satan atro cum ministris
Quò tenetur carcere,
Fletus ubi mugitusque,
Strident omnes dentibus.

Tunc fideles ad cælestem
Sustollentur patriam,
Choros inter angelorum
Regni petent gaudia;

Urbis summæ Ierusalem
Introibunt gloriam,
Vera lucis atque pacis
In quâ fulget visio.

XPM (Christum) regem jam paternâ
Claritate splendidum
Ubi celsa beatorum
Contemplantur agmina.

Ydri fraudes ergò cave;
Infirmantes subleva,
Aurum temne, fuge luxus,
Si vis astra petere.

Zonâ clarâ castitatis
Lumbos nunc præcingere,
In occursum magni regis
Fer ardentes lampades.
Amen.

Où le ver ne meurt pas,
Où la flamme ne s'éteint pas,

Où Satan avec ses ministres
Est enfermé dans un noir cachot,
Où il n'y a que pleurs, gémissements
Et grincements de dents.

Alors les fidèles s'élèveront
Vers la céleste patrie;
Mêlés avec les chœurs des anges,
Ils entreront au joyeux royaume;

Ils pénétreront dans la gloire
De la céleste Jérusalem,
Où resplendit la vision,
De la lumière et de la paix.

Où les nobles légions des bienheureux
Contemplent déjà le Christ-Roi
Tout éclatant
De la splendeur de son père.

Evitez-donc les ruses du serpent;
Secourez les infortunés,
Méprisez l'or, fuyez le luxe,
Si vous voulez monter au ciel.

Ceignez maintenant vos reins
De la brillante ceinture de la chasteté,
Et marchez au-devant du grand roi
En portant des lampes ardentes.
Amen.

FÊTE DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS.

Il n'y pas encore 60 ans que la France célébrait le 11 novembre, une des plus grandes fêtes religieuses et nationales, dont l'origine remontait à quatorze siècles environ. Chaque année le peuple saluait le retour de *la Saint-Martin*. Ce jour était devenu une époque qui se mêlait à toutes ses affaires et en réglait le mouvement. Rien ne prouve mieux, ce semble, la reconnaissance et la vénération qu'il conservait de tems immémorial pour le grand apôtre des Gaules. On trouverait en effet peu

de localités où ne s'élevât quelque temple ou quelque chapelle en l'honneur du Saint-Pontife. Sa légende était si populaire que les enfans eux-mêmes le reconnaissaient sous la chasuble ayant au-dessus de la tête un globe de feu, comme sous l'habit du guerrier donnant à un pauvre la moitié de son manteau. Mais c'est à Tours que la fête était célébrée avec un éclat incomparable, c'est au pied de son tombeau, à deux pas de son monastère de Marmoutier, que la France et l'Europe envoyaient d'innombrables pèlerins porter leurs hommages, dans cette basilique de Saint-Martin de Tours, l'une des plus célèbres de la chrétienté.

Hélas ! de grandes tempêtes ont passé et tous ces souvenirs ont été emportés avec les monumens qui les consacraient. Les protestans avaient depuis longtems violé le sépulcre et brûlé les reliques du saint, lorsque son Église, cette église insigne où tant de prodiges s'étaient opérés, où tant d'opprimés avaient trouvé un inviolable asile, tomba sous les coups d'une fureur stupide. Ses ruines mêmes ont disparu, comme celles de l'illustre abbaye de Marmoutier : la fête de saint Martin n'existe guère plus que dans la mémoire du peuple et dans l'office de l'Église.

Qu'on nous permette donc d'aller demander un souvenir du célèbre apôtre des Gaules à ces pages sacrées de la liturgie catholique tombées en oubli de nos jours et néanmoins plus impérissables que le marbre et l'airain.

La prose suivante date des plus beaux siècles du moyen âge ; nous la devons à la verve du grand poète liturgique du 12e siècle, Adam de Saint-Victor.

PROSE EN L'HONNEUR DE SAINT MARTIN ÉVÊQUE DE TOURS.

I.

Gaude, Sion, quæ diem recolis
Quâ Martinus, compar apostolis,
Mundum vincens, junctus cælicolis
Coronatur.

Réjouis-toi, Sion, en célébrant la mémoire du jour où Martin, comparable aux apôtres et vainqueur du monde, est couronné parmi les habitants des cieux.

Hic Martinus pauper et modicus
Servus prudens, fidelis villicus,
Cælo dives, civis angelicus
Sublimatur.

Martin, pauvre et humble, serviteur prudent, fidèle économe, riche pour le Ciel, est ravi au séjour des anges.

II.

Hic Martinus jam cathecumenus
Nudum vestit; et nocte protinùs
Insequenti, hâc veste Dominus
Est induitus.

Martin encore cathécumène donne son manteau à un pauvre nu, et, la nuit suivante, le Seigneur lui apparaît couvert de ce vêtement.

Hic Martinus spernens militiam,
Inimicis inermis obviam
Ire parat, baptismi gratiam
Assecutus.

Martin, dédaignant la gloire militaire, après avoir reçu le baptême, se dispose à aller désarmé à la rencontre des ennemis.

III.

Hic Martinus, dum offert hostiam,
Intùs ardet per Dei gratiam :
Supersedens apparet etiam
Globus ignis.

Martin, offrant la sainte victime, brûle intérieurement de l'amour divin, et, en même tems, au-dessus de sa tête apparaît un globe de feu.

Hic Martinus qui cælum reserat,
Mari præest et terris imperat
Morbos sanat et monstra superat,
Vir insignis!

C'est ce Martin qui ouvre les portes du ciel, qui commande à la terre et à la mer, qui guérit les maladies et terrasse les monstres : homme vraiment prodigieux!

IV.

Hic Martinus nec mori metuit,
Nec vivendi laborem respuit,
Sicque Dei se totum tribuit
Voluntati.

C'est ce Martin qui n'a pas craint la mort, ni refusé le labeur de la vie, et qui s'est abandonné ainsi tout entier à la volonté de Dieu.

Hic Martinus qui nulli nocuit,
Hic Martinus qui cunctis profuit,
Hic Martinus qui Trinæ placuit
Majestati.

C'est ce Martin qui n'a fait de mal à personne, ce Martin qui a été utile à tous, ce Martin qui s'est rendu agréable à la divine Trinité.

V.

Hic Martinus cujus est obitus
Severino per visum cognitus,
Dum cælestis canit exercitus
Dulce melos.

Ce Martin dont la mort fut connue de Séverin par une vision dans laquelle il entendit les chants melodieux de l'armée céleste.

Hic Martinus, cujus Sulpitius
Vitam scripsit, adstat Ambrosius
Sepulturæ, nil sibi conscius
Intrat cælos.

Ce Martin, dont Sulpice-Sévère a écrit la vie, dont Ambroise honora les funérailles de sa présence miraculeuse, entre dans les cieux que lui ouvre une conscience sans tache.

VI.

O Martine, pastor egregie,
O cælestis consors militiæ,
Nos à lupi defendas rabie
Sævientis!

O Martine, fac nunc quod gesseras,
Deo preces pro nobis offeras;
Esto memor, quam numquam deseras,
Tuæ gentis!

Amen.

O Martin, illustre pasteur, guerrier de la céleste milice, défendez-nous de la rage du loup dévorant!

O Martin, faites encore ce que vous aviez coutume de faire, offrez à Dieu vos prières pour nous; souvenez-vous de votre peuple et puissiez-vous ne l'abandonner jamais!

Amen.

L'avant dernière strophe rappelle deux traits de la légende de saint Martin, que nous croyons devoir reproduire ici pour la complète intelligence du sens. Ces deux traits sont empruntés à la vie de saint Martin par saint Grégoire de Tours dont nous suivrons le récit.

1er *trait* : Vision de saint Séverin.

« Saint Séverin évêque de Cologne, homme d'une vie très-pure, demeurant en prière, dans l'église après Matines, selon sa coutume, entendit des voix qui chantaient dans les airs. Il appela son archidiacre et lui demanda si les mêmes sons frappaient son oreille. Celui-ci ayant répondu que non : — Écoutez plus attentivement, dit l'évêque. Mais ce fut en vain qu'il prêta toute son attention, n'étant pas d'un mérite assez grand pour entendre de tels concerts. Alors tous deux se prosternèrent et prièrent la bonté divine d'ouvrir les oreilles de l'archidiacre. S'étant relevés, l'évêque dit à son ministre : — Qu'entendez-vous? — J'entends des chœurs qui chantent des psaumes dans les cieux, mais j'ignore entièrement ce que cela peut être. — Je vais vous le dire, lui répondit saint Séverin. Monseigneur Martin évêque vient de sortir de ce monde, et en ce moment, les anges portent son âme au ciel en chantant des hymnes. Il y a eu un peu de retard parce que le diable avec ses anges a fait quelques efforts pour le retenir, mais ne trouvant rien qui lui appartînt, il s'est enfui couvert de confusion ; qu'en sera-t-il de nous si l'esprit malin a tenté d'arrêter un si grand pontife ? — L'archidiacre envoya aussitôt à Tours, et il se trouva que le bienheureux Martin était mort au jour et à l'heure mêmes auxquels saint Séverin avait entendu les voix. »

2e *trait* : Présence de saint Ambroise aux funérailles de saint Martin.

« En ce tems, le grand Ambroise, dont l'éloquence fait encore l'ornement de l'église, était évêque de Milan. Or, un dimanche, pendant qu'il célébrait les Saints-Mystères, il s'endormit à l'autel même, après la lecture de l'épître. Nul des assistans n'osa le réveiller, et ce ne fut qu'au bout de deux ou trois heures qu'on crut devoir l'avertir que le tems de l'office était passé. — Ne vous troublez point, dit alors saint Ambroise, car ce sommeil m'a valu la révélation d'un grand prodige. Sachez que mon frère Martin évêque est sorti de son corps, et que je viens de lui rendre les derniers devoirs : j'ai accompli auprès de lui tous les rites accoutumés, seulement vous m'avez éveillé avant que j'eusse récité la dernière prière. — Alors ceux-ci pleins d'admiration s'informèrent du jour et de l'heure du décès de saint Martin et ils acquirent la certitude que tout concordait parfaitement avec les paroles du bienheureux Ambroise. »

A. COMBEGUILLE.

[1] S. Gregor. Turon. *De miraculis S. Mart.* lib. I, cap. 4 et 5.

Polémique Catholique.

EXAMEN

DE QUELQUES

ERREURS RATIONALISTES ET PANTHÉISTES

PROFESSÉES DANS LES ECOLES AU 13e SIÈCLE, ET QUI SE SONT CONTINUÉES JUSQU'A NOS JOURS.

I. De l'autorité des docteurs scholastiques en philosophie.

En parlant de certaines expressions de quelques docteurs scholastiques, telles que *idées innées*, *émanation*, *intuition*, *participation divine*, nous avions dit en nous servant des termes de théologiens bien connus [1], que ces expressions dans leur sens propre pouvaient être dangereuses, que si ces docteurs vivaient à notre époque, ils ne s'en seraient pas servis; qu'en conséquence les philosophes et théologiens actuels ne devaient plus les employer. Voila ce que nous avons dit.

Sur cela nos lecteurs se souviennent que dom Gardereau nous a adressé les plus vifs et les plus graves reproches, il nous a accusés de *témérité*, de *hardiesse*, de *manque de respect* envers ces hauts docteurs, etc., etc. Et lorsque nous lui avons demandé s'il prenait pour lui ces expressions, il nous a répondu que non; mais que ces docteurs se *défendent eux-mêmes;* d'ailleurs que c'est là une *tradition de philosophie catholique* qu'il ne faut pas abandonner.

C'est à ces reproches que nous avons à répondre ici.

[1] Les PP. *Kilber* et *Canus*, lesquels au reste n'ont fait qu'exprimer une opinion reçue en théologie, et que personne que nous connaissions n'a contredite si ce n'est le P. Gardereau.

Et d'abord il faut enfin répondre, comme nous l'avons promis, au reproche d'avoir *manqué de respect* envers les docteurs scholastiques. Pour cela il ne nous reste qu'à montrer que des théologiens, des évêques, *des papes* ont parlé de la scholastique en termes bien plus durs que nos expressions. Embarrassés que nous sommes du choix, nous nous contenterons de citer le jugement que porte sur la Scholastique Mgr *Bouvier*, évêque actuel du Mans, dans son *Histoire abrégée de la philosophie* [1].

2. Jugement de Mgr Bouvier sur la scholastique et en particulier sur saint Bonaventure.

« Le caractère fondamental de la philosophie scholastique, n'était » pas tant la recherche de la vérité, que l'art de subtiliser et de dis- » puter à l'infini. On attachait une haute importance à triompher, » dans ces luttes d'argumens. Pour y arriver, on épuisait les res- » sources de son esprit à chercher de nouveaux rapports, à créer des » abstractions et des combinaisons qui n'eussent point encore été » aperçues, et cela dans le dessein de briller davantage ou afin d'em- » barrasser plur sûrement ses adversaires.

» Ce n'était pas seulement dix, quinze et vingt ans que l'on con- » sacrait à cet art futile; on y passait souvent sa vie entière, dit » Jean de Salisbury, et à la fin on n'était pas plus avancé qu'au » commencement. La véritable science ne faisait pas un pas, tant » qu'on restait dans cette arène de gladiateurs intellectuels. N'im- » porte, c'était la direction des esprits : tous moralement suivaient » cette pente.

» Les titres magnifiques d'*illuminés*, de *profonds*, de *subtils*, de » *résolus*, d'*angéliques* (*saint Thomas*), de *séraphiques* (*saint* » *Bonaventure*), d'*admirables*, d'*invincibles* et autres semblables, » qu'on donnait aux champions, selon les succès qu'ils obtenaient; » les emplois distingués qu'on offrait à leur concours, les bénéfices » lucratifs qui ne manquaient guère d'en être la récompense; les » honneurs de l'épiscopat, du cardinalat et quelquefois du souverain « pontificat, auxquels on s'élevait de toutes les classes de la société,

[1] *Histoire abrégée de la philosophie à l'usage des élèves des séminaires et des colléges*, par Mgr Bouvier, évêque du Mans, 2 vol. in-8°, Paris, Méquignon, 1841. t. I, p. 386.

» sans autre titre que les talens, les travaux et la réputation qu'on » s'était acquise, tout cela excitait singulièrement le désir de l'em- » porter dans les disputes, et portait au travail nécessaire pour y » réussir.

» Lorsque les livres d'Aristote, sur la *métaphysique*, la *psycho-* » *logie* et la *physique* eurent prévalu dans les écoles chrétiennes, » le champ de la dispute devint bien plus grand encore : on voulut » subtiliser sur une multitude de choses qui n'étaient point à la por- » tée de l'intelligence humaine, et *on parlait sans se comprendre.* » On porta ce même esprit dans l'interprétation de l'*Ecriture sainte*, » qu'on détourna souvent de son véritable sens, dans l'étude de *la* » *Théologie, qu'on embrouilla au lieu de l'éclaircir;* on s'exerça » sur les plus profonds mystères de la religion, et, plus d'une fois, » on *dénatura ces mystères*, sous *prétexte de les expliquer.*

» Comme le mérite, dans ces interminables controverses, consis- » tait à argumenter mieux que les autres, à sortir triomphant de la » lutte qui s'était engagée, on se faisait gloire de savoir soutenir le » *pour et le contre*, avec une égale facilité, sur toute sorte de su- » jets. De-là il arriva qu'on mit en problème ce qu'il y *avait de plus* » *certain :* il n'y avait point de proposition qui, convertie en mille » façons, ne pût être regardée *comme vraie* ou *comme fausse*, se- » lon les distinctions qu'on y ajustait et le rapport sous lequel on » l'envisageait.

» Le résultat de telles discussions ne pouvait être heureux. Aussi » qu'arriva-t-il? L'obscurité des notions, la confusion des idées, » l'incertitude dans les esprits, un *scepticisme universel* pour tous » ceux que la foi divine ne guidait pas, voilà où aboutirent encore » une fois les *efforts de la philosophie humaine, livrée à ses spé-* » *culations systématiques.*

» On alla même jusqu'à mettre en question si *Dieu existait, ou* » *non :* il se trouva des raisonneurs pour soutenir la négative aussi » bien que l'affirmative. Cette vérité fondamentale, si incommode » aux passions, parut douteuse à ceux qui avaient intérêt à la nier : » bientôt ils la nièrent effectivement, afin d'être plus tranquilles dans » leurs désordres, ou afin d'accorder leur langage avec leur conduite. » Le P. Mersenne, dans ses *Questions sur la Genèse*, parlant des

» athées de son tems, dit que la race en était très-multipliée, non » seulement en France, mais également dans les autres royaumes, et » qu'à Paris seulement, il y en avait plus de 50 mille ; que plus » d'une fois on l'avait dit avant lui. Ce nombre, il est vrai, paraît » exagéré : toutefois il montre ce qu'on pensait alors.

» Si les athées de *conviction* ne s'élevaient pas jusque-là, ce que » nous croyons sans peine, le nombre des athées *pratiques* allait » peut-être au-delà. Les *théories philosophiques* les poussaient vers » cet abîme, loin de les en retirer ou de les arrêter.

» Le *désordre des pensées*, dans les *philosophes scholastiques*, » ou la stérilité dont ils étaient frappés, les a conduits à une telle » barbarie de langage, que leurs ouvrages sont souvent inintelligibles » et presque tous insupportables à la lecture. Ces auteurs commen- » çaient cependant par étudier la grammaire et la mettaient à la tête » des sept arts libéraux. »

Mgr Bouvier passe ensuite à l'exposition de la doctrine scholastique, sur la *logique*, la *physique*, la *métaphysique*, et la *morale*. Nous ne prendrons de cet exposé que ce qu'il dit de *saint Bonaventure*, envers lequel dom Gardereau nous accuse d'avoir manqué de respect :

« Saint Bonaventure définissait l'*élément*, le premier principe de » ce qui peut être composé, sans être lui-même composé ; il disait » que tout corps est formé de quatre élémens, et que la *quintes-* » *sence* est un corps différent par lui-même des élémens et de tout » ce qui est *élémenté*, ou formé par les élémens (p. 390).

» Pour la *métaphysique*, amenés à s'expliquer sur la nature de » Dieu et sur ses attributs, ils établissaient un grand nombre de » questions oiseuses, y donnaient des réponses *hasardées et témé-* » *raires qui se consiliaient difficilement avec la foi*. Réfutant les » erreurs des anciens payens, *sans les avoir bien connues*, ils di- » saient des choses peu exactes. Voulant parler des anges, de leur » nature, de leurs fonctions, *d'après la raison soumise aux inex-* » *tricables minuties de la dialectique*, ils prononçaient hardiment » sur ce qu'il leur était *impossible de savoir*. *Saint Bonaventure* » définit les anges, des *substances composées*, *d'une certaine fa-* » *çon, de ce qui est et de ce par qui tout est* : il les divise en hié-

» rarchies célestes ; leur attribue la *vision matutinale*, ou la vision » des choses telles qu'elles sont dans leur conception, et la *vision* » *vespertinale*, c'est-à-dire la vision des choses comme elles sont en » réalité. Il parle de leurs voix, de leur autorité, de leur perma- » nence, de leur mouvement, de leur langage, à peu près comme » s'il les avait vus et entendus, comme s'il avait été admis dans leur » rang et avait conversé familièrement avec eux (p. 392).

Nous espérons que nos lecteurs seront satisfaits de ces citations, qui toutes sont très-justes, et qu'ils ne nous trouveront pas trop téméraires, quand nous avons dit que ces docteurs, s'ils vivaient de notre tems, ne s'exprimeraient plus avec les termes dont ils se sont servis[1].

Mais peut être que don Gardereau ne trouvera pas cette autorité suffisante, lui qui dit en termes exprès : « et quel serait l'homme » assez aveugle pour appeler période de décadence, période de so- » phistes, l'époque ou la scholastique, dans la splendeur de son apo- » gée (le 13e siècle), enfantait cette pleïade de grands hommes entre » lesquels le docteur *angélique* et près de lui le *séraphin* de l'École, » répandaient leurs vives clartés[2]. Il faut donc lui citer une autorité contemporaine (irrécusable, nous l'espérons) qui va nous dire ce qu'était l'enseignement de la Scholastique à l'époque même de saint Bonaventure et de saint Thomas. C'est celle du pape lui-même, de Grégoire IX « qui, dit un historien ecclésiastique, pour sauver la pu- » reté de la doctrine, s'éleva avec acreté dans ses lettres écrites aux » *professeurs de théologie* qui enseignaient publiquement à Paris, et » qui pour montrer dans la philosophie un esprit très élevé, s'étaient » ineptement efforcés de résoudre et d'applanir les difficultés des » écritures d'après les sentences des philosophes[3]. » Ces reproches étaient adressés à l'enseignement théologique en 1228, au moment même ou saint Thomas et saint Bonaventure étaient sur le point d'aller s'instruire à cette École.

[1] Sur les défauts et les *inconvénients de la Scholastique*, les abonnés des *Annales* peuvent consulter encore les excellens articles d'un prêtre de grand mérite, trop tôt ravi à la science théologique, M. l'abbé *Foissel*, insérés dans les tomes II, p. 233, 432; III, p. 123, 388; IV, p. 131, 311 (1e série).

[2] *Lettre à M. Bonnetty* dans les *Ann.* ci-dessus, p. 223.

[3] Raynaldus *Ann. eccl.* ad annum 1228, n° 29, t. XIII, p. 389.

3. Jugement du pape Grégoire IX sur les défauts des professeurs de Paris dans l'enseignement de la théologie scholastique au 13e siècle.

GRÉGOIRE, *évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos chers fils tous les docteurs et maîtres de la théologie, enseignée à Paris, salut et bénédiction apostolique.*

« Frappés d'une vraie douleur de cœur, nous avons été remplis au-
» dedans de nous d'une amertume d'absinthe, parce que, selon que la
» nouvelle en a été portée à notre oreille, quelques-uns d'entre vous,
» par esprit de vanité, enflés comme des outres, s'attachent, dans une
» nouveauté profane, à changer les termes posés par les Pères, et
» l'intelligence de la doctrine céleste limitée par les saints Pères dans
» les termes certains de leurs expositions, qu'il est non-seulement
» téméraire, mais encore profane de transgresser, en s'inclinant vers
» la doctrine philosophique des choses (ou sciences) naturelles ; et
» cela par ostentation de science, et non pour un avantage quel-
» conque des auditeurs ; de telle manière qu'ils semblent être (ces
» professeurs) non des hommes ayant reçu leur enseignement de
» Dieu (*theodacti*), ou parlant le langage de Dieu (*theologi*), mais
» plutôt des gens qui voient Dieu (*theophanti*), des *théophantes*,
» des *révélateurs* de Dieu, et qui parlent en son nom [1].

» Car au lieu qu'ils doivent enseigner la théologie selon les tradi-
» tions approuvées des saints, et détruire, non par les armes *chan-*
» *celantes de la chair*, mais par les armes puissantes de Dieu, *toutes*
» *hauteurs s'élevant contre la science de Dieu*, et *réduire tout in-*
» *tellect captif en l'obéissance du Christ* [2], ces professeurs, égarés

[1] Ut sic videantur non theodacti, seu theologi, sed potiùs theophanti, *ibid.*— Nous prions nos lecteurs de remarquer la précision de ces paroles qui constituent toute notre doctrine, Les philosophes actuels qui prétendent faire connaître Dieu d'après les *idées innées*, le système d'une *émanation*, ou participation divine, sont de véritables *théophantes* ou *messies*; si saint Bonaventure, comme le dit dom Gardereau, avait eu une *intuition directe de l'existence de Dieu*, il serait un vrai *théophante*, c'est-à-dire un de ces théologiens âcrement réprimandés par le pape.

[2] II *Corinth.* t. x, 4.

» par des doctrines variables et étrangères, mettent la tête à la place » de la queue, et forcent la Reine à obéir à sa servante, c'est-à-dire » qu'ils attribuent le *céleste* à des *enseignemens terrestres*, et ce qui » est de la grâce à la nature. En effet, s'arrêtant beaucoup plus qu'il ne » faut à la *science des choses naturelles*, retournant ainsi aux élé- » mens infimes et pauvres de ce monde, auxquels ils étaient assu- » jettis quand ils étaient enfans, ils les servent de nouveau ; et comme » faibles dans le Christ, ils se nourrissent une seconde fois de lait et » non de la nourriture solide. C'est pour cela que, dépouillés des » dons gratuits, et blessés dans leurs dons naturels, ils n'ont plus » présentes à leur mémoire ces paroles de l'apôtre, que cependant ils » ont dû lire fréquemment : *Evite les nouveautés profanes des pa-* » *roles et les oppositions d'une science de faux nom*, car *ceux qui* » *s'y sont attachés sont déchus de la foi*[1].

« O imprudens ! et gens lourds à croire tout ce que les prédica- » teurs de la grâce divine, les prophètes, les évangélistes et les apô- » tres nous ont enseigné par le *langage !* Tandis que la *nature par* » *elle-même ne peut rien pour le salut*, si elle n'est aidée de la » grâce, ces présomptueux (*præsumptores hujus modi*), enseignant » la *doctrine naturelle*, servent à leurs auditeurs les *feuilles et* » *non les fruits des paroles;* de manière que les esprits repus, » pour ainsi dire, d'écorces ou de gousses, demeurent vides et vains, » et leur âme ne peut se délecter dans la plénitude, parce que, alté- » rée et aride, elle ne s'abreuve pas en silence aux eaux courantes de » Siloë, mais plutôt à ces eaux qui se puisent aux *torrens philoso-* » *phiques*, dont on a dit à bon droit : *Plus on boit de ces eaux et* » *plus on est altéré ;* parce qu'elles n'apportent pas la satiété, mais » plutôt l'inquiétude et la peine[2].

» Quand, par des expositions *torturées* ou plutôt *dénaturées*, ils » font fléchir les paroles sacrées inspirées de Dieu, vers *le sens de la* » *doctrine des philosophes ignorant Dieu*, ne placent-ils pas Dagon » auprès de l'arche d'alliance, et ne font-ils pas adorer la statue d'An-

[1] 1 Tim. VI, 20.

[2] Nous prions nos lecteurs de remarquer ces belles paroles, surtout celles où le pontife fait observer que les théologiens qui se servent de paroles philosophiques, servent à leurs auditeurs les *feuilles* et non les *fruits* de la parole.

» tiochus dans le temple du Seigneur ? Et tandis qu'ils s'efforcent » d'asseoir plus qu'il ne faut *la foi sur la raison naturelle*[1], ne la » rendent-ils pas en quelque sorte inutile et vaine ? Car *la foi à la-* » *quelle la raison humaine donne son expérience n'a aucun mé-* » *rite*[2]. La nature intellectuelle croit, mais la foi, par sa vertu gra- » tuite comprend les choses intelligibles, objets de la croyance, parce » que, courageuse et infatigable, elle pénètre là où l'intellect naturel » ne peut atteindre.

» Qu'ils nous disent, ces sectateurs des sciences naturelles, aux » yeux desquels la grâce paraît proscrite, si c'est à la nature ou à la » grâce qu'il faut attribuer que le Verbe, qui était au commencement » en Dieu, s'est fait chair et a habité parmi nous ? Loin de nous » que la plus belle des femmes, fardée par ces pourvoyeurs, soit » cachée sous des couleurs adultères, et que celle qui, revêtue par » son époux d'ornemens divers et ornée de pierres précieuses, marche » splendide comme une reine, soit revêtue d'une robe sordide faite » des haillons des philosophes, cousus ensemble ? Loin de nous que les » génisses laides et maigres, et ne donnant aucune marque de pléni- » tude, viennent dévorer les génisses belles et grasses !

» Afin donc que cet *enseignement téméraire* et *pervers* ne se ré- » pande pas comme un cancer et ne souille pas un grand nombre » d'esprits, et que Rachel ne soit pas réduite à pleurer ses fils perdus, » nous vous enjoignons par l'autorité des présentes lettres, et nous » vous ordonnons strictement, de vous abstenir de *la folie* que nous » venons de signaler, et d'enseigner la *pureté théologique*, *sans se* » *servir de la science mondaine;* gardez-vous de faire un mélange » adultère de la *parole de Dieu avec les inventions philosophiques*, » de peur que, contre le précepte divin, vous ne paraissiez vouloir » planter un bois consacré aux idoles (*lucus*) autour de l'autel de » Dieu, et faire fermenter par le mélange du miel le sacrifice de la » doctrine, que l'on ne doit offrir que dans les azymes de la sincérité » et de la vérité.

[1] Dum fidem conantur plus debitò ratione astruere naturali.

[2] Quoniam fides non habet meritum, cui humana ratio præbet experimentum.

» Aussi, *contens des termes établis par les Pères*, nourrissez les » esprits de vos auditeurs des *fruits* de la parole céleste, de ma- » nière que, éloignant ces *feuilles de paroles*, ils puisent aux fon- » taines du Sauveur les eaux limpides et pures, ayant surtout pour » objet ou d'*assurer la foi* ou de *former les mœurs*, de façon que, » désaltérés par ces eaux salutaires, ils se réjouissent dans une abon- » dance intérieure.

» Donné à Pérouse, aux nones de juillet, la 2e année de notre pon- » tificat. (7 juillet 1228) »

Tels étaient les enseignemens de ce 13e siècle, que dom Gardereau appelle un siècle de *gloire* et de *splendeur* théologique. Nous avons donné ici tout au long la censure du souverain Pontife et ses prescriptions, parce que le combat et le danger sont encore les mêmes. Plus que jamais, en ce moment, il est des gens qui ne veulent être ni *enseignés* de Dieu ni répéter le *langage* de Dieu, mais veulent faire les *théophantes*, c'est-à-dire avoir une *intuition directe* de la vérité ou de Dieu, et venir ensuite nous les révéler.

Nous espérons qu'après avoir entendu ces paroles, dom Gardereau ne nous trouvera plus téméraire d'avoir dit que les scholastiques du siècle de saint Bonaventure enseignaient une doctrine remplie de dangers et grosse de Rationalisme. Et il ne faudrait pas qu'il vînt nous dire que cette lettre produisit tout son effet, et que l'enseignement théologique en fût corrigé et purgé de tout Rationalisme ou Philosophisme ; car 49 ans plus tard, en 1277, au moment même où les frères Bonaventure et Thomas venaient de descendre dans la tombe (en 1274), un autre pape, Jean XXI, s'effraie encore des *doctrines philosophiques* qui étaient enseignées par les professeurs de l'Université de Paris. Voici, en effet, ce qu'il écrivait à Étienne Tempier, évêque de cette ville :

4. Lettre de Jean XXI concernant l'enseignement philosophique de l'Université de Paris.

« Une nouvelle très-fâcheuse est venue affliger naguère notre » oreille et a rempli notre esprit d'amertume, en ce qu'on nous a as- » suré qu'à Paris, cette ville où, jusqu'à présent, la source vivant

[1] *Ann. eccl.* ad annum 1228, nos 29, 30 et 31.

» de la salutaire doctrine a fait jaillir ses eaux limpides, miroir de la » foi catholique, se répandant jusqu'aux extrémités de la terre, *cer-* » *taines erreurs préjudiciables à cette foi avaient pullulé de nou-* » *veau.* Nous voulons donc, et nous vous ordonnons expressément » par l'autorité de ces présentes lettres, de faire examiner et recher- » cher avec diligence par quelles personnes et dans quels livres ces » erreurs sont professées ou écrites, et de ne pas manquer de nous » faire connaître, le plutôt possible, par un courrier, ce que vous au- » rez appris ou découvert.

» Donné à Viterbe le 5 des cal. de février, année 1re de notre » pontificat. (28 janvier 1277) »

Or, quelles étaient ces erreurs qui effrayaient le pontife, et sur lesquelles il est obligé d'appeler l'attention de l'évêque, qui cependant était sur les lieux? Voici d'abord quelle en était la *source :*

« Au 13e siècle, dit un auteur contemporain, les *livres d'Aristote* » traduits en latin étaient à Paris, entre les mains de tout le monde. » De plus, les commentaires faits sur ces livres, par *Alexandre*, » *Averroès*, *Avicenne*, *Algazel* et *Alkinda*, philosophes arabes, en- » traînaient dans les plus pernicieuses erreurs, que paraissaient fa- » voriser quelques philosophes, régens et auditeurs ou artistes[1] ».

Voyons maintenant quelle était la principale erreur, l'erreur fondamentale de cette philosophie : on va voir que c'est exactement celle que nous poursuivons encore en ce moment, l'*introduction dans la société chrétienne de la philosophie*, c'est-à-dire de la *vérité*, et par conséquent de la *religion païenne*, celle qui a produit ce Panthéisme et ce Déisme qui n'est pas le dieu des chrétiens. Écoutons l'évêque de Paris, qui va nous dire quel était le véritable état de la philosophie scholastique à son époque.

5. Jugement de l'évêque de Paris, Etienne Tempier, sur l'enseignement scholastique du 13e siècle.

« *A tous ceux qui ces présentes verront*, Étienne (Tempier), » *par la permission divine, ministre indigne de l'Église de Pa-* » *ris, salut dans le fils de la glorieuse Vierge!*

[1] Voir *Collectio judiciorum* de novis erroribus qui ab initio 12 sœculi usque ad annum 1632, in ecclesiâ proscripti sunt, etc. 3 vol. in fol. Lutetiæ 1728, t. I p. 203 et Godefridus, XII *quodlib.* q. 5.

» Les rapports fréquens et pleins de zèle pour la foi de personnages » graves et haut placés nous ont averti que quelques étudians de la » Faculté des arts, dépassant les limites de leur propre Faculté, ont la » présomption de traiter et de disputer dans les écoles, comme si elles » étaient sujettes à des doutes, certaines erreurs manifestes et exécrables, » ou plutôt des vanités et des folies fausses et contenues dans les rôles » annexés à ces présentes, ne faisant point attention à ces paroles de » Grégoire : « *que celui qui veut parler sagement prenne garde* » *surtout à ce que sa parole ne brise pas l'unité de ses auditeurs.* » » Notons surtout qu'ils défendent ces erreurs par les Ecritures qu'ils » invoquent, ô honte ! pour couvrir leur ignorance, les pressant de » telle sorte qu'ils ne peuvent y répondre. Mais afin de ne pas paraî- » tre adopter les erreurs qu'ils insinuent, ils *déguisent et pallient* » *tellement leurs réponses*[1] que, tandis qu'ils veulent éviter Scylla, » ils tombent dans Carybde.

» Car ils disent que ces choses sont vraies selon la philosophie, mais » non selon la foi catholique, comme s'il y avait deux *vérités contrai-* » *res*[2], et comme si, en opposition de la sainte Ecriture, il y avait une » *vérité dans les écrits des damnés Gentils*, dont il a été écrit : « *Je* » *perdrai la sagesse des sages*, parce que la vraie sagesse perdra la » fausse sagesse. Ah ! que ne font-ils plutôt attention à ce conseil du » sage, qui dit : « *Si tu as de l'intelligence, réponds à ton pro-* » *chain ; mais si tu ne l'as pas, mets ta main sur ta bouche, de* » *peur que tu ne sois pris dans des paroles sans règle, et que tu* » *ne sois confondu.* »

» De peur donc que ce langage imprudent n'entraîne les simples » dans l'erreur, nous... défendons de *continuer à se servir de ces* » *expressions*[3], et nous les condamnons, et excommunions tous ceux

[1] On voit que cette *école mixte*, qui se sert de termes impropres qui déguisent et pallient les erreurs, date de loin, et qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, où nos espérons qu'elle finira, grâce au zèle éclairé par l'expérience des professeurs et docteurs catholiques.

[2] C'est exactement ce que les philosophes sont venus à bout de persuader, qu'il y avait deux vérités, deux religions, l'une naturelle dite Déisme, et l'autre révélée dite Christianisme, tandis qu'en fait de religion, il n'y a qu'une seule vérité révélée en différens tems par Dieu lui-même.

[3] On le voit pour supprimer l'erreur, l'évêque défend de continuer à se ser-

» qui discuteront ou défendront ces erreurs, et les auditeurs eux-
» mêmes...

» Donné à Paris le dimanche où l'on chante le *Lætare*, l'an du
» Seigneur 1277 [1]... ».

Les erreurs annexées à cette lettre pastorale sont au nombre de 219. Nous en extrayons celles qui nous paraissent s'être continuées et avoir influé sur le Philosophisme actuel.

6. Erreurs panthéistes. — Participation donnée à l'âme des attributs divins.

« L'intellect humain est éternel (31).

» Dieu n'a pas plus créé l'intelligence par le passé qu'il ne la crée
» à présent (28).

» Les intelligences supérieures causent (*causant*) les âmes ration-
» nelles sans le mouvement du ciel, mais les intelligences inférieures
» causent l'âme végétative et sensitive par le moyen du mouvement
» du ciel (30).

» Ce qui est déterminé de soi, comme Dieu, ou agit toujours ou
» jamais... Il y a plusieurs choses éternelles (52).

» Dieu est la cause nécessaire de la première intelligence (58).

» L'intelligence motrice du ciel *influe* sur l'âme rationnelle, comme
» la matière du ciel *influe* sur le corps humain (74).

» Ce qui n'a pas de matière est éternel (80).

» Les intelligences supérieures ne sont pas la cause des choses con-
» tingentes dans les inférieures, mais elles sont dans celles-ci la *cause*
» *de la connaissance éternelle* (82).

» L'intelligence est complétée (*percifitur*) par Dieu dans l'éter-
» nité [2] (83).

» L'intellect de tous est un en nombre, car quoiqu'il soit distinct
» pour tel ou tel corps, il n'est pas distinct de tous (32).

vir de ces expressions équivoques; c'est exactement ce que nous disons nous même des mots *émanation, lumière innée et émanée, intuition directe*. Nous n'accusons pas la *foi*, mais la *parole* de ceux qui s'en servent.

[1] *Collectio judiciorum*, etc., *ibid.* p. 175.

[2] C'est l'opinion de ceux qui pensent que toutes les connaissances sont *innées* avec l'âme, de manière qu'elle *n'acquiert* jamais rien, à proprement parler.

» La science de l'intelligence ne diffère point de sa *substance* [1], » car il n'y a point en celle-ci diversité du compris et du compre- » nant (*intellecti ab intelligente*), ni diversité des intellects (85).

» Les substances séparées (les anges et Dieu) sont infinies en » acte (86).

» Le monde, le tems, le mouvement, etc., sont éternels (87).

» La substance de l'âme est éternelle, et l'intellect agissant et l'in- » tellect possible sont aussi éternels (109).

» Les intelligences supérieures *impriment* (*imprimunt*) dans les » inférieures, de même qu'une âme *imprime* dans une autre, même » sur une âme sensitive (113).

» L'âme intellective, en se connaissant *connaît toutes les autres* » *choses* [2]. Car les formes ou espèces de toutes choses ont été créées » avec elle. Mais cette connaissance n'est point due, à notre in- » tellect, en tant qu'il est nôtre, mais en tant qu'il est *intellect* » *agissant* (115).

» L'intellect agissant n'est point uni à l'intellect possible, et l'in- » tellect possible n'est point uni à nous en substance. S'il était uni » avec nous, comme *forme*, il en serait inséparable (118).

» L'intellect agissant est une substance séparée (angélique), supé- » rieure à l'intellect possible [3] (123).

» Il n'y a point d'intelligences supérieures les unes aux autres [4].

7. Erreurs déistes. — Rationalistes telles quelles existent encore aujourd'hui.

» Il ne faut rien croire si ce n'est ce qui est connu par *soi-même*, » ou ce qui peut être prouvé par des choses connues par *elles-* » *mêmes* (37). — (C'est le principe de Descartes).

[1] Même erreur que celle que nous signalons ci-dessus.

[2] C'est exactement l'opinion de ceux qui comme les éclectiques veulent tout trouver dans la *psychologie*, et aussi ceux qui disent que toutes les idées sont en l'âme à l'état de *germe*.

[3] Qu'on se souvienne de la vertu que l'on donne à l'intellect agissant, celle de transformer les formes sensibles en formes intellectuelles, et l'on verra qu'on lui donne une fonction supérieure à celle de l'âme.

[4] Cela suit forcément de l'opinion qui pense que l'âme humaine reçoit en *germe* toutes les connaissances, elles sont donc toutes égales en réalité, seulement il y a plus de *germes*, qui se *développent* dans les unes que dans les autres.

» Il n'y a aucune question disputable, par la raison que le philo-
» sophe ne puisse discuter et résoudre; parce que les raisons sont
» *prises dans les choses*. La philosophie a le droit d'examiner toutes
» choses selon leurs diverses parties (145).

» L'homme ne doit pas se contenter de l'*autorité* pour avoir la
» *certitude* d'une question (150).

» Pour que l'homme ait la *certitude* d'une conclusion, il faut qu'il
» soit fondé sur des principes *connus par eux-mêmes*. Les discours
» théologiques sont fondés sur des *fables;* et l'on ne *sait* rien de
» plus pour *savoir* la théologie. Les philosophes *seuls* sont les sages
» du monde (151-154).

» Le philosophe qui a les vertus *intellectuelles* et *morales*, selon
» qu'on les trouve dans les *Ethiques* d'Aristote[1], est suffisamment
» disposé à la félicité éternelle (157).

» La future résurrection ne doit point être accordée par un philo-
» sophe, parce qu'il est impossible de la *découvrir* par la raison (18).

» Il y a des choses *fausses* dans la loi chrétienne comme dans toutes
» les autres. La loi chrétienne empêche d'*apprendre* (174).

» La création est *impossible*, quoi qu'il faille croire le contraire
» selon la foi (184).

» Il est impossible de résoudre les difficultés d'Aristote sur l'éter-
» nité du monde à moins de dire que la volonté du premier (moteur)
» implique des choses impossibles (89).

» Aussi le philosophe peut nier simplement la création du monde,
» parce qu'il s'appuye sur des raisons *naturelles*, mais le fidèle
» la peut croire parce qu'il s'appuye sur des raisons *surnatu-*
» *relles* (90). »

Or, sur quel fondement se basent tous ces philosophes pour porter ces décisions sur Dieu, les anges, les âmes, l'éternité, etc.? Sur une *intuition directe* de Dieu, de la vérité, sur une *révélation intérieure*, c'est-à-dire sur des principes soutenus encore par des philosophes catholiques que nous combattons.

[1] Que disent de ceci ceux qui soutiennent que la morale doit être fondée, non sur la *volonté* de Dieu, mais sur *l'essence des choses?*

8. Intuition directe de la vérité. — Pouvoir de l'âme de voir Dieu.

« Les ravissemens et les *visions* n'ont lieu que par les *forces de* » *la nature* (33).

» Nous pouvons, dans cette vie mortelle, comprendre Dieu par » *son essence*[1] (36).

» Notre intelligence, par ses *qualités naturelles*, peut atteindre » à la connaissance de la première cause (211).

» On ne peut connaître de Dieu qu'une chose, c'est qu'il *est*, ou » son être lui-même (212).

» Il n'y a pas d'état plus *relevé* que celui de vaquer à la philoso- » phie (40). »

9. Semblables erreurs dans les Commentateurs d'Aristote.

Dans une conférence tenue à Paris en 1290, et intitulée : *Des différentes erreurs des philosophes*[2], nous y trouvons relatées, avec beaucoup de clarté, les erreurs contenues dans Aristote et ses divers commentateurs. Nous en extrayons les suivantes.

D'abord, quant à Aristote, on y fait remarquer que toutes ses erreurs viennent de ce qu'il a pensé que le *mouvement n'a pas commencé :* de là l'éternité du monde, etc., etc.

Averroès rejette la foi catholique et mahométane parce qu'elles admettent *la création*, nie la Providence, n'admet qu'une intelligence, une pour tous les hommes, et que toutes les substances intellectuelles sont éternelles.

Avicenne soutient que la création « sort de Dieu *immédiate* et *né-* » *cessaire ;* il veut que la philosophie *vienne de la nature* et que le » philosophe entend, écoute (*audit*) le verbe divin, et qu'il *voit*, » ou au moins *peut voir* les anges transfigurés par le corps, ou par la » forme sous laquelle ils peuvent être vus. — De plus, la philosophie » *dérive* en nous selon l'ordre ou relation que notre âme a vers les » âmes susdites et l'intelligence dernière (art. 17). »

Algazel soutient aussi que l'intelligence est *éternelle* et qu'aussi

[1] Que dit de cela dom Gardereau, qui nous dit « que l'âme a été rendue capable de *contempler*, presque face à face, Dieu *dans son essance* ? (*Corr.*, p. 205.)»

[2] Voir le texte dans *Collectio judiciorum*, t. I, p. 238.

« la philosophie et la connaissance des choses futures sont en nous » *naturellement*.

Rabi Moyses assure, en outre, que « l'homme peut *se disposer* » suffisamment lui-même à *la prophétie* [1]. »

Enfin, un auteur du tems mentionne encore l'erreur de ceux qui croyaient que « l'esprit de l'homme était un *dieu lucide*, et que l'âme » était Dieu *demeurant en toutes choses;* » ce qui, selon nous, est exprimé ouvertement dans la philosophie moderne par ces mots de M. Cousin : *La raison est une incarnation du verbe ;* ou d'une manière plus cachée, plus éloignée, dans ces autres : « Nous avons l'*in-* » *tuition directe* de Dieu, de la vérité; nous avons en nous une *lu-* » *mière innée*, et *émanée* de *Dieu, qui nous révèle toutes choses.* »

Mais ce n'est pas tout; qu'on nous permette de citer encore ici quelques-uns des principes d'un homme dont la doctrine eut aussi une grande influence sur la fin de ce siècle et le commencement du siècle suivant : nous voulons parler de Raymond de Lulle.

10. Panthéisme, Spinosisme, Rationalisme, Illuminisme enseignés par Raymond de Lulle.

On sait que Raymond fut l'inventeur de la *Grande science* (*Ars magna*), ou *Méthode nouvelle de raisonner.* « Dans cette méthode, » dit Dupin, il a trouvé le secret, en rangeant de certains termes gé- » néraux sous différentes classes, de se faire un jargon propre pour » parler de toutes choses sans rien apprendre, néanmoins, de parti- » culier; en sorte qu'après avoir entendu un Lulliste discourir fort » long-tems sur une matière, on n'en est pas plus instruit que l'on » était auparavant [2]. » Or, écoutons quelle fut la fortune de ce célèbre système, et quels principes il propageait.

N'ayant pu obtenir la permission de l'enseigner à Rome des papes Honorius IV et Clément X, il se tourna du côté des universités.

D'abord en 1309 sa doctrine fut approuvée par l'official de l'Église de Paris, de l'avis de 40 maîtres et bacheliers de théologie, comme *bonne, utile, et nécessaire* [3].

[1] Quand les rationalistes disent que la reflexion *invente* les dogmes, c'est encore le même principe qu'ils soutiennent.

[2] Dupuis, *Auteurs eccl.*, 14e siècle, in. 8, p. 201.

[3] Voir l'approbation dans *Collectio judiciorum*, t. I, p. 246.

En 1310, le roi de France Philippe-le-Bel lui donne le libelle suivant :

« *Philippe par la grâce de Dieu roi de France, à tous ceux* « *qui ces présentes lettres verront, salut :*—Savoir faisons que Nous, » ayant entendu maître Raymond de Lulle ici présent, nous le jugeons » être un homme bon, juste *et catholique*, et travaillant *fidèlement* » pour la confirmation et l'exhaltation de la foi catholique. C'est pour- » quoi il est *de notre bon plaisir* qu'il soit traité avec bienveillance » par tous les croyans de la foi orthodoxe, et principalement par nos » sujets ; qu'on lui accorde faveur et bienveillance, ce que nous aurons » pour agréable et plaisant. En foi de quoi nous avons fait apposer » notre sceau à ces présentes. — Donné à Vernon, le 2 août 1310 [1]. »

Enfin, en 1311, le chancelier de l'Église de Paris, lui accorda un autre certificat, constatant qu'il n'avait rien trouvé dans ses ouvrages qui fut contraire à la *foi* et *aux mœurs* [2].

Muni de ces trois pièces, Raymond avec une incroyable activité et une fécondité prodigieuse [3], répandit ses doctrines en France, en Espagne, en Italie, en Afrique, à Malte, etc., et pendant 60 ans aucune voix ayant autorité ne s'éleva contre elles. A la fin, en 1372, nous voyons le pape Grégoire XI, inquiet de la propagation de ces doctrines, donner ordre à l'archevêque de Taragone d'examiner les livres de Raymond ; en 1374, sur le rapport que lui en fait le dominicain inquisiteur de la foi en Aragon, Nicolas Eymerick, il condamne plus de 500 propositions, comme *erronées et manifestement hérétiques* [4].

Voici quelques-unes de ces propositions, choisies toujours parmi celles qui touchent aux questions que nous discutons en ce moment.

11. Opuscules rationalistes ou mystiques de Raymond de Lulle.

Et d'abord donnons quelques-uns des titres mêmes des ouvrages de

[1] *Ibid.*, p. 247. Cet acte de pape est assez curieux à lire de la part de ce roi qui avait résisté si longtems au pape comme s'ingérant dans des questions qu'il n'avait pas le droit de résoudre. Sans les insistances des papes, les rois seraient tous devenus papes et nous serions gouvernés, au spirituel, par leur autorité.

[2] *Ibid.*

[3] Wading donne le titre de 325 de ses ouvrages qu'il dit avoir presque tous sous la main. Voir *Scriptores ordinis minorum.*

[4] Voir *ibid.* p. 251.

Raymond; on y verra cette grande confiance d'un homme qui se croit en possession de *voir Dieu*, d'*inventer la vérité*, de connaître face à face et comme *de visu* Dieu, l'infini, les anges, les âmes, etc.

« Art inventif de la vérité ; — Méthode abrégée de trouver la vé-
» rité ; — Autre lecture sur l'art de trouver la vérité ; — Des condi-
» tions de l'art inventif ; — Livre de la déclaration de l'art inventif ;
» — Grand livre de la démonstration ou branche de l'art inventif de
» la vérité ; — Livre de la lumière ; — Art de l'intellect ; — De l'in-
» vention de l'intellect ; — Art de l'ascension et de la descente de
» l'intellect ; — Art inné (*infusa*) ; — Livre des dix manières de con-
» templer Dieu ; — Livre du ravissement ; — Livre de la contempla-
» tion qui se fait en Dieu ; — Livre dit, le petit contemplatif fait
» selon la méthode inventive ; — Livre de la vision placide ; — De
» l'*invention de la trinité* ; — De l'essence et de l'être de Dieu ; —
» De l'*invention de Dieu* ; — De l'art de *trouver* Dieu ; — De Dieu
» majeur et mineur ; — Livre pour comprendre Dieu ; — *Des articles*
» *de foi*, où il trouve la Religion par la raison ; — De la *substance et*
» *de l'accident*, où il trouve la Trinité par la raison [1].

On voit que Raymond avait autant et même plus de confiance en la raison et en la lumière innée que les modernes défenseurs de ces moyens de connaître ; il croyait avoir l'*intuition directe de Dieu* et il profitait abondamment de la permission, et quand ses ennemis l'appelaient *fantastique* ou *voyant*, il ne refusait pas ce titre, il allait encore plus loin, et comme Descartes, il prétendait avoir eu une *révélation directe* de sa méthode [2].

Mais il est tems de voir quelques-unes de ses *intuitions*, *inventions* ou *révélations*.

12. Propositions panthéistes, rationalistes, mystiques de Raymond de Lulle.

« En Dieu l'essence n'est pas en repos, mais elle *essentie*, la nature
» *naturifie*, la bonté *bonifie*, l'infinité *infinifie*, et l'éternité *éterni-*
» *fie* [3] (2).

[1] Nous avouons n'avoir pas lu tous ces livres dont nous avons trouvé le titre dans Wading.

[2] *Collectio*, etc., p. 248.

[3] Tout le monde reconnaîtra les principes de Spinosa qui se sert exactement des mêmes termes.

» Dieu a plusieurs essences (1).

» C'est l'essence et la nature qui *engendrent* le fils (10).

» L'essence du fils est engendrée (15).

» Tout homme peut contempler, intuer Dieu, autant qu'il veut, » où il veut, et quand il veut[1] (68).

» Un homme peut se sauver par les seules vertus morales (philo- » sophiques) (70).

» L'homme juste et Dieu sont une indistincte et inconfuse essence » et nature dans la bonté, la grandeur et la vérité[2] (88).

» La foi est nécessaire aux hommes grossiers, aux ignorans, aux » domestiques et à ceux qui n'ont pas l'intellect élevé, qui ne savent » pas connaître par la raison... ; mais l'homme subtil est plus facile- » ment entraîné par la raison que par la foi (97).

» Celui qui connaît par la foi les choses de la foi peut être *trompé*, » mais celui qui connaît par la *raison* ne peut être trompé[3] (98) ».

13. Opposition faite par les docteurs et les philosophes à ces diverses condamnations. — Propagation de ces mauvais principes.

Tel était donc l'état de l'enseignement philosophique et théologique aux 13e et 14e siècles. Or, croyez-vous que ces condamnations des papes, des évêques et des facultés de théologie[4], aient fait rejeter ces erreurs et ces méthodes? Aucunement, et loin de là.

D'abord, contre la condamnation d'Etienne Tempier, on objecta qu'elle était nulle « parce qu'elle n'avait pas été prononcée sur la » convocation de tous les docteurs parisiens, mais seulement à la ré- » quisition de quelques chefs (*capitosorum*)[5] », et, en second lieu et principalement, « parce qu'empêcher de disputer sur des choses

[1] C'est ce que prétendent tous ceux qui nous parlent de Dieu d'après eux-mêmes et leur *lumière innée*, et non d'après la *révélation extérieure*.

[2] C'est l'erreur de ceux qui disent que, dans l'état naturel, l'âme qui connaît, *participe* à Dieu, etc.

[3] *Ibid.* p. 248-53.

[4] En 1390 la Faculté de théologie de Paris condamna la méthode de Raymond « parce qu'elle s'écarte de la manière de parler des saints docteurs et » des règles de la tradition usitées dans les écoles. *Ibid.*, p. 248.

[5] *Ibid.* p. 213.

» qui ne sont pas manifestement de foi c'est empêcher le progrès des » étudians dans la connaissance de la vérité [1]. »

Mais ce qui fut le sujet de la plus grande opposition, c'est que, dans les 219 propositions condamnées, se trouvaient comprises un certain nombre de propositions qui paraissaient extraites des œuvres du frère Thomas, appelé plus tard l'*ange de l'école*.

Les Dominicains, comme on peut le croire, prirent sa défense contre la décision de l'évêque. Un orage effroyable s'éleva dans l'université, qui, on s'en souvenait, n'avait voulu recevoir, en 1255, comme docteurs ni saint Thomas ni saint Bonaventure qu'après une injonction formelle venue de Rome. En Angleterre surtout, on combattit vivement sa doctrine [2]. Un docteur franciscain d'Oxford, Guillaume de La Mare, composa un ouvrage exprès sous le titre de *Reprehensorium fratris Thomæ* [3]. D'autre part, les Dominicains, entre autres Egidius Romanus, défendirent leur confrère Thomas, et écrivirent contre saint Bonaventure, pour lequel Guillaume composa son *Defensorium B. Bonaventuræ*. Enfin, lorsqu'en 1313, F. Thomas fut canonisé, alors ses disciples s'élevèrent encore plus fort contre les 219 articles, jusqu'à ce que Jean XXII obligeât, en 1322, les docteurs de Paris à rétracter ce qui, dans les articles, pouvait *être regardé comme opposé aux sentences du saint docteur* [4]. Par suite de cette injonction, un autre Étienne, évêque de Paris, par une sentence rendue en 1324, « sur ce que, dit-il, quelques-uns de ces articles » *étaient regardés comme touchant à la doctrine de l'excellent* » *docteur St Thomas...*, croyant que cela pouvait être *une espèce* » *de déshonneur* pour l'Église romaine, et considérant que l'Église » avait mis Thomas au *nombre des saints confesseurs*, et voulant » que ce docteur qui règne au ciel soit plus *dignement* et plus *dévo-* » *tement* honoré sur la terre ; considérant, après un examen nou- » veau, qu'il n'avait rien écrit qui *fût opposé à la science de la* » *foi ou aux bonnes mœurs*, de l'avis de 25 docteurs et de 39 ba-

[1] *Ibid.*, p. 214.
[2] *Ibid.*, p. 201.
[3] Imprimé à Cologne, 1624.
[4] *Ibid.*, p. 222.

» cheliers en théologie, annule l'excommunication portée contre les » susdits articles (qu'il ne nomme pas), *en tant qu'ils touchent ou* » *sont assurés toucher à la saine doctrine de saint Thomas*[1]. »

Ainsi fut ébranlée la condamnation des 219 propositions. On remarquera en effet qu'aucune ne fut désignée, de manière que chacun croyant trouver la doctrine de saint Thomas, dans chacune de ces propositions la plupart *aristotéliciennes*, la condamnation se réduisit à peu de chose ; et sous la protection de saint Thomas, *Aristote* règna en maître dans l'*Université de Paris*, de manière que lorsque Descartes voulut le combattre, l'Université entière s'y opposa, et pour obéir au Roi, défendit de *combattre Aristote*. La chose est assez curieuse et assez importante pour que nous y ajoutions ici les pièces suivantes :

14. Descartes, Avicenne et Aristote approuvés au nom du roi par l'Université de Paris.

« Monsieur le Recteur, ayant assemblé tous les professeurs de » *philosophie* des colléges de plein exercice de ladite Université, en » son hôtel le 28 octobre 1691, à trois heures après midy, ils ont dit » ce qui suit :

» Que tous reçoivent avec une *soumission parfaite les* ORDRES » *de sa Majesté, de ne point enseigner* les susdites propositions, et » qu'aucun d'eux n'ayant jamais eu d'intention de favoriser ni direc- » tement, ni indirectement les *points défendus* de la doctrine de » quelqu'auteur que ce soit, théologien ou philosophe, ils *promet-* » *tent* de nouveau de s'en éloigner toujours, et d'éviter les questions » étrangères à la philosophie, et les expressions qui ont pu rendre » quelqu'un suspect sur cette matière. Et tous ont signé ce présent » acte qui sera fait double, pour l'un des exemplaires être mis au » greffe de l'Université, et l'autre être présenté au Roi pour *servir de* » *marque assurée de la saine doctrine, et de la soumission très-* » *parfaite* desdits professeurs.

» Fait en l'hôtel de M. le Recteur au collége du cardinal Le Moine, » le 28 octobre 1691[2]. »

[1] Voir la pièce entière, *ibid.*, p. 222.

[2] Voir la pièce et les propositions condamnées, *ibid.* t. III, p. 149.

De plus, le 31 décembre 1693, l'assemblée générale de la Sorbonne, apprenant qu'il s'élevait certains principes philosophiques nouveaux (ceux de Descartes), lesquels paraissaient moins conformes à ceux d'Aristote, enjoint à tous les professeurs de philosophie de la société, de ne point *favoriser les nouveautés et de ne point dévier de la doctrine d'Aristote* [1].

15. Opposition faite aux condamnations portées contre la doctrine de Raymond de Lulle.

Nous avons dit que ce fut sur le rapport du *dominicain* Eymeric que le pape publia la bulle de condamnation. Or, Raymond était du tiers ordre de saint François; les *Franciscains* prirent donc chaudement sa défense. Ils prétendirent d'abord que la bulle était *supposée;* vaincus sur ce point, ils poussent le roi d'Aragon Pierre IV, à écrire au pape pour demander un nouvel examen des ouvrages de Raymond, parce que, dit-il, « étant notre sujet, il nous serait très-agréable que » son livre fut approuvé [2]. » La réponse se faisant attendre ; les défenseurs prennent une autre voie, ils assurent :

1° Que certains de ces articles *étant bons, vrais et catholiques*, le pape n'a pu les condamner, et que s'il l'a fait, c'est qu'il a été trompé par Eymeric ; celui-ci est donc persécuté et exilé par l'ordre du roi ;

2° Quant aux autres articles ils peuvent bien être *condamnables*, mais ils ne se trouvent pas dans les livres de Raymond ;

3° Qu'en conséquence le pape a commis une *erreur de fait*, or que ni pape, ni concile ne sont infaillibles *sur les faits* [3].

En conséquence, en 1419, un certain Bernard, évêque de Castelli, décide :

1° Que la bulle de Grégoire XI est au moins suspecte de fausseté ;

2° Que Raymond ayant soumis ses livres à l'Église, n'a pu s'écarter de la juste voie de la vérité catholique ;

3° Que le pape avait été trompé, et que mieux informé il aurait dénié sa lettre ;

[1] Aut ab Aristotelicâ doctrinâ deflectant, *ibid.* t. III, p. 150.

[2] Voir *ibid.* t. I, p. 256.

[3] *Ibid.* p. 259.— On voit que les raisons des *Jansénistes* sont toutes préparées par les Franciscains de 1419.

4° En conséquence il casse et annule tous ce qui a été décidé dans ladite bulle, et remet de nouveau l'affaire à être examinée par le saint siége [1].

Telles furent les décisions ou inutiles ou en sens contraire, émises sur les opinions philosophiques soutenues dans les 13e et 14e siècles, que dom Gardereau appelle les beaux tems de la scholastique, opinions que l'on ne faisait admettre qu'en *détournant* et *contournant* les paroles soit d'Aristote, soit de Raymond. — Mais quelles barrières restèrent donc à opposer à ces disputes sans fin, qui remplissaient les écoles; nous allons mentionner la principale; la voici :

16. Singulier serment imposé par l'Université de Paris.

Le 1er avril 1271, sur la demande de l'évêque, l'Université de Paris fit le règlement suivant auquel tous les bacheliers, à leur réception, étaient obligés de promettre par serment leur soumission.

« 1° Aucun *maître* ou *bachelier des arts* ne devra traiter aucune » question purement théologique comme de la trinité ou de l'incar- » nation, ou autres semblables, lesquelles dépasseraient les limites » qui leur sont posées;

» 2° Quand on traitera quelque question qui touche en même » tems à la foi et à la philosophie, on ne devra jamais la résoudre » contre la foi;

» 3° Que s'il se rencontre dans les livres d'enseignement quelque » passage ou quelques questions difficiles, qui paraissent en *quelque* » *sorte contraires à la foi*, on doit purement et simplement accorder » qu'elles sont fausses, ou bien ne jamais élever de semblables discus- « sions, mais les *passer totalement sous silence comme fausses* [2]. »

Ainsi l'*exclusion des questions théologiques*, et comme cela est impossible, le *silence sur les difficultés*, telles étaient les barrières opposées à l'invasion du *Rationalisme*.

Qu'une semblable prescription soit faite à un individu par une personne qui ne sait pas elle-même résoudre les objections, on le conçoit, mais que la première Université du monde ait émis et

[1] Voir cette sentence, *ibid.* p. 260.

[2] Voir le texte, *ibid.* p. 174.

conservé en vigueur un tel règlement, et cela pour ne pouvoir repondre aux argumens d'un philosophe payen, voila ce que l'on peut trouver étrange, voila aussi ce qui, pour nous, explique cette effroyable révolte de la Raison contre nos divines traditions. Mais c'est qu'aussi, disons-le tout de suite, c'est que ces célèbres docteurs, qui prétendaient voir la *vérité face à face* et dans *son essence*, n'avaient pas vu ;

1° Que ce qu'il y a de vrai dans Aristote en fait de dogme et de morale, lui venait des traditions premières que nous retrouvons encore dans tout l'orient, d'où Aristote et Platon les avaient reçues ;

2° Que quant à cette *logique*, *dialectique*, *art inventif*, etc., ce ne sont que des jeux d'esprit et de mots, qui sont utiles, si l'on veut, pour exercer l'esprit, et diriger les discussions, mais qui ne peuvent pas *inventer* les dogmes ni la morale.

Et nous maintenant qui, instruits par une *science plus grande*, connaissons dans quelle source Aristote a puisé la plupart de ses dogmes et même de ses préceptes philosophiques, nous sommes en droit de ne plus les attribuer à l'*invention humaine*, tout comme nous n'attribuons plus à l'*horreur du vide* l'assention du mercure dans les tubes. En second lieu, nous qui sommes instruits par l'*expérience* que nous avons faite des effets produits par les principes philosophiques, nous sommes en droit de repousser ces principes rationalistes partout où nous les trouvons.

C'est ce que nous essayons de faire, et nous croyons en cela rendre service à la cause de notre foi. — Quant aux docteurs du moyen-âge qui ont soutenu Aristote et adopté quelques-uns de ses principes, dont ils tiraient des conséquences catholiques plus ou moins justes, nous ne croyons pas leur manquer de respect, en disant avec des théologiens reconnus pour sages, que si ces docteurs vivaient de nos jours, ils *ne soutiendraient plus plusieurs principes qu'ils ont soutenus*, ils n'employeraient plus bien des *expressions dont ils se sont servis*.

A. B.

Polémique Catholique.

LETTRE DE DOM GARDEREAU

EXPOSANT

SES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

AVEC LA RÉPONSE DE M. BONNETTY.

Il n'est pas un moyen plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.
GERSON.

Sixième Article [1].

7. De la philosophie de saint Bonaventure et en particulier de son *itinerarium mentis in Deum.*

Nous venons de donner dans l'article précédent, des preuves assez nombreuses que la philosophie du 13e siècle n'était pas tout-à-fait telle que l'auraient désirée les papes et les évêques. Malgré les papes et les évêques, la philosophie d'Aristote s'introduisit dans les écoles. Saint Thomas et saint Bonaventure l'adoptèrent dans leurs ouvrages. A Dieu ne plaise que nous voulions dire qu'ils ont professé des erreurs contre la foi. Non, ils firent la seule chose qu'il était possible de faire de leur tems, ils forcèrent Aristote par des explications plus ou moins justes à témoigner en faveur des dogmes chrétiens. Mais ce sont ces explications même, et cette méthode que les philosophes ont fait tourner contre la Révélation. C'est pour cela que nous croyons devoir la repousser.

Descartes commença à détrôner *Aristote* en substituant à son autorité celle *du moi humain* ou de la *raison individuelle*, c'est-à-dire qu'à une autorité humaine fixée au moins par un texte, il substitua l'autorité vague et changeante de chacun. Nous croyons les catholiques français destinés à corriger ces deux méthodes également fausses

[1] Voir le 5e art. au n° précédent ci-dessus, p. 289. — Voulant mettre fin à cette discussion qui dure depuis trop longtems, nous donnons à nos abonnés *une feuille de plus* dans ce n° et probablement dans le suivant.

et impuissantes, en y substituant la *méthode traditionnelle*, celle qui fait reposer les vérités de *dogme et de morale* sur la *révélation extérieure de Dieu*.

Voilà notre but et notre dessein.

Après ces éclaircissemens et ces preuves, nous pouvons entrer dans l'examen que va nous offrir dom Gardereau de l'ouvrage de saint Bonaventure, qui a pour titre : *Itinerarium mentis in Deum*.

8. L'itinéraire de l'âme en Dieu n'est pas un ouvrage philosophique, mais une contemplation ascétique et mystique de Dieu.

La première observation que nous avons à faire, c'est que l'ouvrage en question n'est pas un ouvrage *philosophique*, et nous avons bien fait de mettre sur le compte de dom Gardereau *le système* qu'il a exposé dans les paroles que nous avons citées et contredites. Pour prouver cela nous allons transcrire quelques passages de l'*introduction* que le saint docteur a mise en tête de son opuscule.

Et d'abord écoutons le raconter quelle fut l'occasion de cet ouvrage.

Se trouvant un jour sur le mont Alverne, il s'y prit à penser à la vision qu'avait eue saint François, d'un *séraphin aîlé*, et il continue :

« Par les six aîles de ce séraphin on peut avec raison comprendre » les six *suspensions d'illuminations*, par lesquelles l'âme est dis- » posée, comme par certains degrés et sentiers, pour passer à la paix » (céleste) par les *excès* ou *élévations extatiques* de la sagesse chré- » tienne..... L'image de ces six aîles nous indique ces *illuminations* » *ascendantes*, qui commencent par les créatures, et nous condui- » sent jusqu'à Dieu, auprès duquel personne *n'entre* droitement que » *par le crucifix*. Car celui qui n'entre pas dans la bergerie par la » porte, mais y monte par un autre côté, celui-là est un voleur et un » larron. » Et un peu plus bas : « Je propose les considérations sui- » vantes, à ceux qui veulent vaquer à *glorifier*, *aimer* et *goûter* » Dieu, les prévenant que le miroir offert à l'extérieur est *peu* ou » *plutôt rien*, si le miroir de notre esprit n'*est propre et poli* [1]. »

Ainsi on le voit dès l'abord il ne s'agit ici en aucune manière d'une méthode philosophique rigoureuse, il ne s'agit pas de cette méthode philosophique dont a parlé dom Gardereau, où l'on

[1] Dans les *OEuvres* du saint docteur, in-fol., t. VII, p. 125, Moguntiæ, 1609.

commence par *mettre de côté l'écriture et la tradition.* Le saint docteur ne parle qu'à des chrétiens, à des hommes qui connaissent et confessent Dieu, et il les invite à *contempler*, non pas à *trouver*, son image dans les créatures, et en particulier en soi-même, afin de *glorifier*, d'*aimer* et de *goûter* Dieu ; cela est clair et précis. Mais pour faire cette descente en *soi-même*, il avertit encore que la *grâce est nécessaire ;* ce qui exclut encore complétement la philosophie ; voici ses paroles : « Combien qu'un homme soit éclairé de la lumière de la » nature et de la science acquise, il *ne peut entrer en soi*, afin qu'en » lui-même il se *réjouisse en Dieu*, si ce n'est par la *médiation du* » *Christ*[1]. » Ces paroles encore sont claires et péremptoires, il s'agit ici non d'une œuvre philosophique, mais d'une œuvre ascétique, telle que l'*Imitation* ou le *Guide du pêcheur*, dans laquelle on ne doit pas choisir ça et là quelques phrases pour en faire un système philosophique propre à offrir aux philosophes actuels.

C'est aussi ce qui nous fait penser que le titre lui-même est mal traduit par ces expressions : *itinéraire de l'âme à Dieu*, il faudrait ce semble traduire *de l'âme en Dieu*. Car il n'y a pas *ad Deum*, comme le portait d'abord le texte de dom Gardereau, mais *in Deum*. Saint Bonaventure s'adresse à une âme déjà *en Dieu*, et il veut lui apprendre, comme il le dit, à *glorifier*, *aimer* et *goûter* Dieu. Ce sens est prouvé par un autre opuscule qu'il avait fait et qui portait pour titre : *Itinerarium mentis in seipsam*[2], formant le pendant de celui-ci. Assurément on ne traduit pas *itinéraire de l'âme à elle-même*, mais *en elle-même*. C'est donc une œuvre ascétique ; aussi Wading qui a donné une liste des œuvres du saint docteur, rangée par ordre de matières, n'a pas mis celui-ci dans la 1re classe, qui contient les *écrits philosophiques*, mais dans la 3e classe contenant les écrits « qui concernent le règlement de la vie et les exercices spi- « rituels selon l'état de chacun[3]. »

Ecoutons maintenant l'apologie du P. Gardereau.

[1] *Ibid.*, ch. IV.

[2] Cet opuscule est cité par Trithemius et par *Marianus Florentinus* dans Wading, *Scriptores ord. minor.*; mais il ne paraît pas avoir été imprimé.

[3] Wading *Scriptores ordinis minorum*, etc.

9. Examen du système attribué à saint Bonaventure par Dom Gardereau.

Le Séraphique auteur se propose, comme l'indique le titre, d'élever l'âme à Dieu par les divers degrés de la réflexion et de la contemplation; il compte six de ces degrés, déterminés par les objets divers que le contemplatif considère. Dans les deux premiers degrés, l'âme contemple le monde extérieur; aux deux suivans elle se contemple elle-même; dans les deux degrés supérieurs sa contemplation s'élève directement à Dieu. Mais saint Bonaventure avertit dès l'entrée que pour parvenir à *la contemplation parfaite* et *à la possession de Dieu*, l'étude ne suffit point sans la grâce du rédempteur, ni l'effort de la réflexion spéculative sans l'amour et la science pratique de Jésus crucifié (A).

(A). Il y a ici une légère erreur; dom Gardereau dans cette exposition fait la part des voies naturelles et des voies surnaturelles et suppose que saint Bonaventure n'exige, ne suppose le secours de la grâce que pour la *contemplation parfaite* et la *possession de Dieu*. Or, telle n'est pas la pensée du saint docteur comme nous l'avons prouvé : il nous l'a dit en propres termes : « L'homme *ne peut rentrer en soi*... si ce n'*est par la médiation du Christ.* » Il s'agit dans toutes les opérations décrites dans cet opuscule, d'une contemplation faite avec le secours de la grâce. Cela est essentiel. Appuyons ces considérations par quelques extraits du *chap. Ier*.

CHAP. Ier. Suivant le même principe (non philosophique, non dialectique, non aristotélicien, non platonicien), le saint docteur prévient que, comme le souverain bien est *au-dessus de nous* « nous » ne pouvons *nous élever* à lui que par *une force supérieure* qui » nous élève; quelques degrès que l'on dispose à l'intérieur, dit-il, » *rien ne se fait*, si le secours divin ne nous accompagne. Ce secours » divin ne s'obtient que par la prière; elle est la mère et la source de » l'*action de s'élever à Dieu*. — C'est en elle que nous connaissons » les degrés de l'ascension divine. »

On voit donc ce que c'est que le *premier degré*, la *première base* de la philosophie du docteur, on voit que ce n'est pas le raisonnement strict et rigoureux de celui qui veut *connaître* comment nous arrivons à *une connaissance philosophique* ou *naturelle* de Dieu; c'est la méthode d'arriver à Dieu par les *excès* ou *élévations extatiques*, comme il nous en a prévenu lui-même.

Certes, nous sommes loin de nier la réalité ou la légitimité de cet

Ch. II. Dans le premier degré, l'âme, pour s'élever à Dieu, considère le monde extérieur en tant que perceptible aux sens.

« L'homme qu'on appelle petit monde a cinq sens, qui sont comme cinq » portes, par lesquelles entre dans son âme, la connaissance de tous les objets, » qui sont dans le monde sensible. »

Dans le second degré l'âme réfléchit sur le *jugement* qui suit cette *perception des sens* et que le saint docteur définit d'une manière très-philosophique :

» Le jugement est une action, qui au moyen de la séparation et de l'abs- » traction, fait entrer dans la puissance intellective, l'espèce sensible reçue » sensiblement par les sens. »

Ch. III. Dans le troisième degré, l'âme se replie sur elle-même et considère ses propres puissances et facultés *dans l'ordre naturel*. Ici la citation demande un peu plus d'étendue :

» Ch. IV. La Mémoire, retient.... 1° les choses passées, par la ressouve- » nance, les présentes par la susception, les *futures par la prévision*. Elle re- » tient, 2° les choses simples, telles que les élémens primitifs des quantités » continues ou discontinues ; par exemple le point, l'instant, l'unité, sans les- » quels il est impossible de rappeler à son souvenir ou de penser les choses » dont ces élémens primitifs sont les principes. Elle retient, 3° *les principes* » *et axiômes des sciences comme principes éternels*; et cela, d'une manière » *permanente*; car, tant qu'elle garde l'usage de la raison, elle ne peut jamais » tellement oublier ces principes, qu'elle ne leur donne, dès leur seul énoncé, » son approbation et son assentiment ; non en ce sens qu'elle les perçoive de » nouveau, mais en ce qu'elle les *reconnaît comme lui étant innés* et fami- » liers (B).... ...

état, mais nous disons que ce n'est pas de la *philosophie*, ce n'est pas là « que nous pouvons trouver décrits avec une *précision inimita-* » *ble*, les divers moyens de la *connaissance*, » comme l'a dit le P. Gardereau (*Corresp.*, p. 193).

Ceci, comme on voit, change tout l'état de la question. Ce n'est plus de la philosophie, c'est de la spéculation sanctifiante ou sanctifiée, c'est le travail et l'opération d'une âme sainte, ou qui, sous l'influence de la grâce, travaille à le devenir. C'est très bien et très-exact, mais ce n'est pas ce dont il s'agit dans notre discussion.

(B). On voit ici le saint docteur émettre un système, celui qu'en *apprenant* l'âme ne fait que se *ressouvenir*. Il l'a dit un peu plus haut : « l'âme ne se connaîtrait point si elle ne se *souvenait d'elle-*

» Entre ces divers modes de rétention, le second nous manifeste qu'elle a » besoin d'être formée non-seulement *ab exteriori* par les images des sens, » mais encore en ce qu'il faut *qu'elle tienne de plus haut, et possède en elle-* » *même des formes simples*, qui ne peuvent entrer par les portes des sens et » les imaginations des choses sensibles [1] (C).

» Du troisième de ces modes, (c'est-à-dire, de la retention des *choses futures* » par la *prévision*), il résulte que l'âme a présente à elle-même une lumière » immuable, *en laquelle* elle se SOUVIENT *des invariables vérités*. Et ainsi il

» *même*, parce que nous ne saisissons rien par l'intelligence qui ne » soit présent *dans notre mémoire* ». De ce que l'âme donne son assentiment aux *vérités*, parce que ces vérités sont conformes à sa nature, ce qui prouve qu'elles sont faites pour elle et qu'elle est faite pour ces vérités, le saint docteur en conclut que l'âme n'*apprend* pas, mais qu'elle se *souvient*; elle ne *reçoit* pas, elle *reconnaît*. — Ce système a été suffisamment réfuté par saint Thomas, qui dit expressément que cette opinion ne lui *paraît pas raisonnable*, qu'elle approche même d'une opinion condamnée par l'Église, la préexistence de l'âme, comme nos lecteurs l'ont vu dans notre tome XIV, p. 309. — Nous signalons aussi cette théorie, que la mémoire *retient* les choses *futures* par la *prévision*.

(C). Saint Bonaventure, en soutenant que les *formes simples* lui sont données *de plus haut*, pense qu'elles lui viennent des *substances séparées*, les anges ou Dieu; opinion combattue encore par saint Thomas, qui fait observer que c'est supprimer les principes *prochains des choses*; voir notre tome XIV, p. 307, et sa réponse aux objections.

Le séraphique docteur, en soutenant que les *formes simples* des choses ne peuvent entrer par les sens, n'a pas fait attention que la *parole*, par la permission expresse de Dieu, a pu avoir, et a en effet, la *puissance* de donner la *connaissance complète*, c'est-à-dire les *formes simples* des choses intellectuelles, tout comme les *images* des objets donnent les *formes* des choses corporelles.

[1] Voilà un des fréquens passages dont l'existance vous demeure suspecte malgré mon affirmation (*Ann.* t. XIV, p. 304). On en cite bien d'autres, mais nous avons toute autre chose à faire.

» appert, des *opérations de la mémoire* que ladite âme est l'image et la simi-
» litude de Dieu, tellement présente à lui (à elle plutôt), et l'ayant si présent
» à elle-même, que *cum actu capit*, et qu'elle est *capable* de lui par la *puis-*
» *sance*, (ou plutôt en *puissance*) et peut *participer* à lui (D).

» Quant à l'opération de la faculté *intellective*, c'est celle de l'intellect per-
» cevant les *termes*, les *propositions* et les *illations*. Or, l'intellect conçoit les
» significations des *termes*, quand il comprend de chaque chose ce qu'elle est,
» par la définition. Mais la définition doit se faire par des notions élevées, qui
» seront elles-mêmes définies par d'autres notions plus élevées encore, jusqu'à
» ce qu'on arrive aux plus hautes et aux plus générales, et si l'on ignore
» celles-ci il n'y a pas moyen de concevoir les inférieures de manière à les dé-
» finir. C'est pourquoi si l'on ne connaît ce qu'est l'*Être par lui-même*, on ne
» peut avoir la pleine connaissance de la définition d'aucune substance spé-
» ciale (E).

» De son côté l'*Être par lui-même* ne peut être connu qu'autant qu'on le con-

(D). On voit encore ici, 1° le système qu'*apprendre* n'est que se *souvenir ;* 2° quant à ce qui est dit, qu'elle prend Dieu en acte, et peut *participer* à lui en *puissance*, souvenons-nous que cela n'est possible à l'âme que par la *grâce*, comme il a eu soin de nous en avertir : ce qui exclut complètement la *force naturelle* de l'âme dont il s'agit ici uniquement. — Nous doutons aussi de l'exactitude de quelques expressions, et c'est pour cela que nous citons le texte en note [1].

(E). Cette théorie, calquée sur celle de Platon et des alexandrins, nous paraît être une de ces *subtilités* plus dialectiques que réelles. Elle repose sur la confusion qu'on ne saurait définir aucune chose sans qu'il y entre l'idée ou le verbe *être*. Mais identifier cette notion de l'*être* que tout le monde reçoit avec la première parole, avec l'*Etre par lui-même*, et cet Etre par lui-même *abstrait* avec *Celui qui est* de la tradition : voilà la confusion. Qui pourrait soutenir, en effet, qu'on ne peut *définir* aucune substance, par exemple le corps, sans connaître cet être *réel* et *personnnel*, qui s'est appelé *je suis celui qui est ?*

[1] Et sic per operationes memoriæ apparet quod ipsa anima est imago Dei et similitudo *adeò* sibi præsens, et *cum habens præsentem, quod cum actu capit* et per potentiam capax ejus est et particeps esse potest.

» naît avec ses conditions, qui sont l'Un, le Vrai, le Bien. Or l'Être se présente » à la pensée comme parfait et comme imparfait; comme Être en puissance et » comme Être en acte..... Comme donc aucune privation aucun défaut ne » peut être connu que par le positif qui lui est contraire, notre intellect ne » peut réussir à concevoir pleinement la notion de quelqu'un des êtres créés, » qu'autant qu'il est aidé de la notion d'un Être parfaitement pur, parfaite- » ment actuel, parfaitement complet et absolu : lequel est simplement et » éternellement *l'Être*, dans lequel sont les raisons de toutes choses dans leur » pureté. Or comment l'intellect saurait-il que tel ou tel Être est défectueux » et incomplet, s'il n'avait nulle connaissance de *l'Être* sans aucun défaut? »

» Quant aux *propositions*, on dit avec vérité que notre entendement en a l'intelligence, quand il sait avec certitude qu'elles sont vraies; et savoir cela c'est savoir qu'il ne peut se tromper en cette compréhension. Car alors il sait que cette vérité ne peut être autrement qu'il ne la conçoit. Ainsi donc *il sait que cette vérité est immuable. Mais notre âme ne possédant pas elle-même l'immutabilité, elle ne peut voir cette vérité reluisant ainsi d'une manière immuable, qu'au moyen d'une autre lumière qui elle-même reluit d'une manière absolument immuable, et il est impossible que cette lumière soit la créature sujette au changement. L'âme sait donc sa science en cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, qui est la vraie lumière et le Verbe au commencement en Dieu* (F).»

(F). Dom Gardereau va surtout s'appuyer sur ces passages pour défendre ses opinions. Il me semble qu'au lieu de se les approprier, il aurait dû essayer de les expliquer contre les Rationalistes qui se les approprient en les prenant à la lettre et les tournent contre la Révélation chrétienne. Essayons donc de faire ce que ne fait pas dom Gardereau, de les expliquer. Le saint docteur fait ces deux raisonnemens.

« 1° L'homme connaît qu'il y a des vérités *immuables*.

» Pour connaître des vérités *immuables*, il faut les voir *dans* une » *lumière immuable*.

» Or il n'y a d'immuable que le Verbe, donc c'est dans cette lu- » mière immuable que nous voyons ; — de plus, nous ne pouvons » voir *qu'en nous*, donc le *Verbe est en nous*. »

On le voit, c'est exactement la conclusion de M. Cousin qui dit que la *raison humaine est une incarnation du Verbe;* c'est la conclusion de tous les rationalistes. Nous allons voir dom Gardereau repousser cette conclusion, mais sans en donner ni à nous, ni aux

« Pour ce qui est de l'*Illation* notre intellect en a vraiment l'intelligence, quand il voit que la *conclusion* suit nécessairement des prémisses ; ce qu'il ne voit pas seulement dans les termes nécessaires, mais aussi dans les contingents : par exemple : si l'homme court, l'homme est en mouvement. Donc la *nécessité* d'une pareille illation ne vient pas de l'existence matérielle de la chose, puisque cette existence est contingente, ni de l'existence de la chose en notre âme, puisqu'elle serait pure imagination si elle n'était en réalité. Donc pour trouver la source de cette *nécessité*, il faut remonter jusqu'au type qui existe en l'art éternel, type dans lequel les choses ont leurs aptitudes et relations réciproques, pour que cet art éternel soit *représenté* en elles. C'est pourquoi, comme dit Augustin au livre *de la vraie religion : c'est cette vérité*

philosophes aucune raison. Essayons de faire une réponse, que nous laissons d'ailleurs à nos maîtres et à dom Gardereau lui-même à compléter :

1° Nous pouvons nier en bloc tout ce raisonnement, parce qu'il implique des choses contradictoires ou absurdes dans les conclusions, l'identification de la raison humaine avec Dieu, ou le *panthéisme*.

Mais comme les panthéistes trouvent au contraire que cette conclusion est très exacte, nous répondrons :

2° Nous nions que pour connaître une vérité *immuable* il faille la voir *dans* une lumière immuable. — C'est là un pur et dangereux sophisme; pour connaître avec *certitude* une vérité *immuable*, il faut avoir le pouvoir, la faculté, la capacité, le don de connaître *avec certitude*; or, ce don, nous l'avons, personne ne peut le *nier*, personne ne peut même en *douter* sérieusement. Mais rien, absolument rien ne nous dit, ne nous prouve que la *condition* de cette certitude soit de *voir dans* une lumière *immuable*. Au contraire il saute aux yeux que c'est là un sophisme. En effet, si pour *voir* une vérité ou *lumière* certaine il faut une *lumière immuable*, ne faudra-t-il pas aussi une lumière pour *voir* cette lumière?....., et ainsi à l'infini. Nous voyons les vérités 1° parce que les vérités *sont visibles;* 2° parce que Dieu nous a donné *la faculté de voir*. — Entre ces deux conditions qui suffisent, venir INVENTER une lumière, un moyen, c'est dire ce que l'on ne sait pas, ce que l'on ne voit pas, c'est *inventer* le *fantastique* et l'*absurde*. — Nous attendons la réponse de dom Gardereau (et des rationalistes aussi) à ces considérations.

» *qui allume la lumière de tout homme qui raisonne selon la vérité, et il* » *est possible à cet homme de parvenir jusqu'à elle.* D'où il appert manifes- » tement *que notre intellect est conjoint à l'éternelle vérité elle-même, puis-* » *qu'il ne peut saisir avec certitude aucune vérité que par elle, et autant* » *qu'elle l'instruit. Tu peux donc voir par toi-même la vérité qui l'instruit ;* » *pourvu que les passions et les images des sens n'y mettent pas obstacle* et » ne s'interposent pas comme des nuages entre toi et le rayon de la vérité (G).»

Le CH. IV intitulé : *de la contemplation de Dieu dans son image* (l'âme humaine) *réformée par les dons gratuits*, est consacré à l'exposition du 4e degré de la contemplation, tout entier dans la considération des dons *surnaturels* de l'âme (ce qui n'est pas tout-à-fait étranger à notre but). Saint Bonaventure déclare expressément que c'est au moyen de l'*Ecriture Sainte* (par conséquent au moyen de la révélation surnaturelle) que l'âme peut s'élever à la contemplation surnaturelle, *comme c'est par la philosophie* qu'elle se forme à la spéculation ou réflexion dans l'ordre *naturel*. Aussi ai-je mentionné dans le *Correspondant* la nécessité de la révélation *chrétienne*. « Or, pour ce degré

(G). C'est encore ici une des grandes citations de dom Gardereau, mais il est plus facile d'y répondre; car que doit-on conclure de ce texte du saint docteur :

1° Que tout homme qui raisonne selon la vérité est *uni* à la vérité. Ce qui certes n'a jamais été nié par personne. Mais cette vérité est-elle une lumière *innée*, *émanée* de l'être infini? ou bien est-ce seulement une *connaissance* que nous avons de la vérité, donnée par les moyens *naturels* (capacité, aptitude), *innés*, mais non *émanés ?* C'est ce que le saint docteur n'explique pas. Car il dit bien que l'âme peut voir *en elle-même* la vérité, la vérité qui *l'instruit en soi*, mais en même tems il ajoute : « pourvu que les passions ne viennent » pas s'interposer entre la vérité et toi, » c'est-à-dire pourvu que la grâce éclaire et sanctifie ton âme; ce qui est sortir de la connaissance *naturelle*, qui doit avoir lieu surtout pour corriger les passions, etc. Mais nous reviendrons sur ces deux paragraphes quand nous verrons le parti que dom Gardereau veut en tirer. Notons pourtant qu'il termine ici sa citation, mais le saint docteur va plus loin, et soutient que de même que la vérité suprême est *imprimée* en nous, aussi le *souverain bien*, aussi la loi *parfaite*, et tout le reste. Ce qui rapproche tellement l'homme de Dieu que ce système est abandonné maintenant même de dom Gardereau.

» de la spéculation, ce qui sert spécialement et surtout, c'est la considération » de la *Sainte Écriture divinement inspirée, comme l'était la philosophie » pour le degré précédent* (H).»

(H). Dom Gardereau ne tire de ce chapitre IV que la preuve que saint Bonaventure reconnaît la nécessité de la révélation pour la spéculation des vérités *surnaturelles*, or tel n'est pas le sens du saint docteur. Voici ses paroles :

« Il paraît étonnant, après que l'on a montré que Dieu est si » proche à nos esprits, qu'il y ait si peu d'hommes qui découvrent » ou plutôt contemplent (*speculantur*) en eux-même le premier » principe... La raison en est, que totalement ensevelie dans les choses » sensibles, l'âme ne *peut rentrer en soi*, comme en l'image de » Dieu..... D'où il suit que combien qu'un homme soit éclairé de » la *lumière de la nature*, et de la *science acquise*, il ne *peut » entrer en soi*, afin qu'en lui-même il se réjouisse en Dieu, si *ce » n'est par la médiation du Christ*, etc. »

On le voit clairement, il ne s'agit pas ici de philosophie, mais de *méditation mystique*, *jouissance de Dieu*. En effet, le saint docteur ajoute :

« C'est pourquoi il faut revêtir l'image de notre esprit des trois » vertus théologiques, par lesquelles l'âme est *purifiée*, *éclairée*, » *perfectionnée* et ainsi cette image (de Dieu) est *réformée* et » *refaite*, et rendue conforme à la céleste Jérusalem, etc., etc. Par » la foi du Christ, elle recouvre l'*ouïe spirituelle* pour entendre les » discours du Christ, et la *vue spirituelle* pour *voir* la splendeur » de la lumière. »

Voilà donc cette *lumière* que dom Gardereau veut nous faire prendre pour la *lumière naturelle et philosophique* de l'âme ! !

Et plus loin :

« En ayant ces 9 vertus, l'âme en entrant *en elle-même*, entre dans » la *céleste Jérusalem*, ou considérant les ordres des anges, elle *voit » en eux* Dieu, etc., etc. »

C'est après ce préambule que le saint docteur ajoute : « Mais pour » ce grade de *spéculation* (ou l'âme devient la *Jérusalem céleste*), » la *considération* ou l'*étude* de la Sainte Écriture divinement en- » voyée sert *spécialement* et *principalement*, comme la philosophie

Au CH. V, le saint docteur commence à contempler Dieu non plus seulement dans son image ou la créature, mais dans ses divines perfections :

« Il nous est donné aussi de contempler Dieu au-dessus de nous, par la lumière qui est manifestée à notre âme au-dessus d'elle-même; et cette lumière est celle de la vérité éternelle, parce que *notre âme pensante reçoit immédiatement sa forme de la vérité elle-même.* »

Ici saint Bonaventure distingue deux degrés dans la contemplation, lesquels forment le 5e et le 6e :

« Dans la contemplation des invisibles et éternelles perfections de Dieu, nous concevons deux modes ou deux degrés ; dont l'un a pour objet ce qui regarde l'*essence* divine, l'autre ce qui est propre à chacune des divines *personnes*. (1) — Le second de ces degrés surnaturel éminemment fait l'objet du chapitre suivant, le premier est développé dans le présent chapitre V.

» pour le précédent degré. » Et notons que la Sainte Écriture dans l'esprit du saint docteur ne sert pas, comme le donne à entendre dom Gardereau, à nous donner la *connaissance des vérités surnaturelles*, « mais, dit le texte, la Sainte Écriture est principalement pour *les* » *œuvres* de réparation, la *foi*, l'*espérance* et surtout la *charité*, » par lesquelles vérités l'âme a à se *réformer*. » Ainsi l'Écriture sert non à *connaître* les choses surnaturelles, mais à *réformer* son âme sur la connaissance de ces choses, toujours supposées par le saint docteur.

« De ces deux degrés... nous pouvons comprendre que, par la » main de Dieu nous sommes conduits par les *puissances naturelle-* » *ment infusées* de l'âme raisonnable, jusqu'à ses opérations, habi- » tudes et dispositions scientifiques (*habitus scientiales*), comme » cela paraît dans le 3e degré. »

(1). Notons ici plusieurs choses : 1° Dom Gardereau tronque le texte pour le rendre purement scientifique: En effet, après les mots : l'âme *reçoit immédiatement la forme* de la *vérité elle-même*, le saint docteur ajoute : « Ceux qui se sont exercés dans le » premier mode (par les *vestiges extérieurs*) sont entrés dans le » *portique* qui est devant le tabernacle; ceux qui se sont exercés » dans le second mode (l'image de Dieu en nous) sont entrés dans le » *Saint* ; mais ceux qui s'exercent dans le 3e mode (par la lumière » divine) entrent avec le pontife dans le *Saint des saints*; où sur » l'arche sont les chérubins de la gloire, ombrageant le propitiatoire,

« Le premier mode fixe le regard de la contemplation sur l'Etre lui-même ; disant que le premier nom de Dieu est : CELUI QUI EST.

» Que celui donc qui veut contempler les perfections invisibles de Dieu quant à l'unité de l'essence, commence par *fixer son regard* sur l'ETRE lui-même, et qu'il voie que ce même Etre est en soi si absolument certain qu'on ne saurait *le penser* comme n'étant pas ; car l'Etre même, dans toute sa pureté, ne se conçoit que dans la pleine opposition au non-être ; comme aussi le *néant*, dans la pleine opposition à l'Etre... Mais comme le non-être est la *privation* d'être, il ne peut *être conçu* (J) que moyennant l'Etre. Au contraire, l'être n'est conçu par aucun intermédiaire ; car tout ce qui peut se concevoir se conçoit ou comme non-être, ou comme être *en puissance*, ou comme être *en acte*.

» Donc, si le non-être n'est intelligible que par l'être, si l'être en puissance ne l'est que par l'être en acte, et si l'être désigne le pur acte de l'être, il suit que *l'Etre est ce qui se présente avant tout le reste à l'entendement*, et que cet être est la même chose que l'acte pur (K).

» Or, ce n'est point ici un être particulier, qui est l'être restreint, car il est mêlé de puissance ; ce n'est pas non plus l'être *analogue*, lequel n'a rien de l'acte, parce qu'il n'a réellement rien de l'être. Il reste donc que *cet être soit l'*ETRE DIVIN (L).

» *par lesquels* nous entendons les deux modes ou degrés, de con-
» templer les choses invisibles et éternelles de Dieu, etc. » — Au lieu de cette phrase toute mystique, dom Gardereau a substitué cette phrase toute philosophique « dans la *contemplation* des invisibles et
» éternelles perfections de Dieu, nous *conçevons* deux modes, etc. » — 2° Nous ne savons pourquoi dom Gardereau a ajouté au mot *âme* celui de *pensante*, qui n'est pas dans le texte ; il a voulu sans doute attribuer au saint docteur le système de Malebranche que la *pensée* est l'*essence* de l'âme. Ce système est loin d'être prouvé ; il ne faut pas ajouter au texte des mots qui expriment des *systèmes*.

(J). *Être conçu* est un terme qui nous semble beaucoup trop à l'usage des philosophes qui prétendent *conçevoir* Dieu de leur propre fonds. Il nous paraît plus exact de traduire *il ne tombe*, *il n'arrive* dans l'intellect (*cadit in intellectum*).

(K). Même remarque que ci-dessus; au lieu de se *présente avant tout*, nous traduirions *tombe avant tout* (cadit); en effet, c'est la première parole qui *fait tomber la notion de l'être* dans l'entendement.

(L). C'est ici la fameuse théorie de Platon et de saint Anselme sur

» *Il y a donc lieu de s'émerveiller de l'aveuglement de l'intellect, qui ne considère pas cela même qu'il voit tout d'abord, et ce sans quoi il ne peut rien connaître. Mais de même que l'œil, tout attentif aux diversités des couleurs ne voit pas la lumière, par laquelle il voit tout le reste, ou, s'il la voit, n'y fait cependant pas attention; ainsi l'œil de notre intelligence, tout attentif à cette multitude d'êtres particuliers ne fait cependant pas attention à l'Etre même, à l'Etre au-dessus de tous les genres et espèces, quoique cet Etre soit le premier objet qui s'offre à l'âme intelligente et tout le reste seulement par lui.* D'où il appert très-véritablement que ce qu'est l'œil de l'oiseau nocturne à l'égard de la lumière du jour, l'œil de notre intelligence l'est pareillement à l'égard de tout ce qu'il y a de plus manifeste dans la nature; parce qu'accoutumé qu'il est aux ténèbres des êtres contingens et aux images des choses sensibles, lorsqu'il fixe sa vue *sur la lumière même de l'Etre suprême, il s'imagine ne rien voir,* ne comprenant pas que *l'obscurité même est alors la plus haute illumination de notre âme*; de même que l'œil s'imagine ne rien voir quand il voit le jour sans mélange d'aucun objet qui arrête sa vue (M).

l'argument de l'*être nécessaire,* ou la preuve de l'existence de cet être par l'idée même que nous en avons. On sait combien on a disputé dans l'école sur la valeur de cet argument : nous ne rentrerons pas dans ces disputes. Mais, admettant l'argument comme valable, nous dirons que, si nous n'avions connu l'*existence de Dieu* que par cet argument et non par la *révélation*, nous serions exactement dans la position d'un bâtard. L'enfant trouvé sait, en effet, *logiquement* et *évidemment*, que, *nécessairement*, il a un père. Mais quel est ce père? Que demande-t-il de lui? Où est-il? Que veut-il? Que lui promet-il? peines ou récompenses? Il lui est *logiquement* et *nécessairement impossible* de le savoir : voilà le sort qui serait le nôtre. Mais non; nous ne sommes ni les *enfans trouvés* du Créateur ni les *bâtards* de notre Dieu; nous avons des titres certains de naissance légitime; nous avons des *livres,* une *tradition*, qui contiennent les paroles de notre Dieu, un *testament* de ses volontés, et c'est légitimement que nous l'appelons NOTRE PÈRE.

(M). Nous demandons avec instance à dom Gardereau de nous expliquer ce qu'il a voulu nous apprendre par cette citation. Est-ce de la philosophie? Est-ce de la théologie? S'agit-il de vision *naturelle* ou *surnaturelle*, quand il nous dit : « L'intellect ne *considère* pas » ce qu'il *voit* tout d'abord. — L'œil ne *voit* pas la lumière par la-

» Donc, l'Etre qui est l'Etre pur, l'Etre absolu, est l'Etre Premier, Éternel, souverainement Simple, souverainement Actuel, souverainement Parfait, et souverainement Un. Et ces choses sont si certaines que l'Etre proprement dit ne peut être conçu par la pensée sous les aspects opposés, et que chacune de ces perfections implique nécessairement les autres (N).

» Si tu vois ces choses (toutes les perfections de Dieu!!!) dans la *pure simplicite* de l'esprit, tu en reçois quelque illumination de la lumière éternelle. Mais voici de quoi élever plus haut ton admiration. Car l'Etre proprement dit est à la fois Premier et Dernier, à la fois Eternel et très-Présent, à la fois très-Simple et très-Grand, à la fois très-Actuel et très-Immuable, à la fois souverainement Un et possédant éminemment tous les modes d'existence. Si tu admires cela dans un *esprit pur*, tu seras inondé d'une plus grande lumière, voyant ultérieurement que s'il est Dernier, c'est parce qu'il est Premier; que s'il est très-Présent, c'est parce qu'il est Eternel; que s'il est très-Grand, c'est parce qu'il est très-Simple; que s'il possède les modes de toutes les existences, c'est parce qu'il est souverainement Un. C'est en effet parce qu'il est souverainement Un qu'il est le Principe Universel de toute multitude. Et par là même, il est de tout l'universelle cause efficiente, exemplaire et finale, comme cause de tout ce qui est, *raison* de tout ce qui pense, *ordre* de tout ce qui vit. Il possède (ou plutôt il *est*) donc les modes de tout, *non comme* Essence de tout, *mais comme* CAUSE éminemment surexcellente, universelle et suffisante de toutes les essences (O)....

» quelle il *voit* tout le reste, etc. — L'œil de notre intelligence est » comme celui du hibou; quand il fixe sa *vue* sur la lumière de l'Être-» Suprême, il s'imagine *ne rien voir*. — L'*obscurité* même est alors » la plus haute *illumination* de notre âme... ». Nous le répétons, nous attendons un mot d'explication sur tout cela. Pour nous, nous ne trouvons là ni philosophie ni théologie, mais des considérations mystiques et ascétiques seulement. Un mot de réponse s'il vous plaît.

(N). Ici, dom Gardereau laisse une grande lacune. En effet, le saint docteur, poursuivant ses énumérations, essaie de déduire de la *seule idée* de l'être infini, absolu, etc., la nécessité de toutes les autres perfections divines. Cela est très-logique pour une âme qui est *en Dieu*, éclairée non-seulement des dons de la science naturelle, mais encore et nécessairement, comme il l'a dit, des dons de la *grâce*; mais cela ne pourrait avoir lieu pour celui qui *aurait mis de côté* l'*Écriture et la tradition*. C'est ensuite que vient ce que dom Gardereau a mis immédiatement.

(O). A la bonne heure, voilà qui est expliqué; Dieu est la raison,

» Revenons encore et disons : l'Etre parfaitement pur et absolu qui est simplement l'*Etre*, étant *éminemment* et premier et dernier, est, par conséquent, l'origine de tout et la fin qui consomme tout. Etant très-Eternel et très-Présent, par conséquent il investit et pénètre toutes les durées, comme étant à la fois leur centre et leur circonférence. Etant et très-Simple et très-Grand, par conséquent il est tout en toutes choses et tout hors de toutes choses, et par là il est *une sphère intelligible dont le centre est partout et la circonférence nulle part*, etc. (P).... »

Au CH. VI, ainsi que nous l'avons dit, le docteur Séraphique s'attache à contempler en Dieu la distinction des personnes; mais quoique l'objet d'une telle contemplation soit *surnaturel* avant tout, saint Bonaventure s'efforce d'expliquer *philosophiquement* l'idée que nous tâchons de nous faire de la génération et de l'aspiration divine, par l'essence communicative du *Souverain Bien* qui est Dieu même.

» Quant à la contemplation des *Émanations*, le Bien par excellence en est » éminemment le fondement principal.... Le Souverain Bien tend essentiel- » lement et éminemment à se communiquer. Or la suprême diffusion et com- » munication NE PEUT ÊTRE qu'actuelle et *intrinsèque*, substantielle et » *hypostatique* (Q), etc. »

la vie, la *lumière*, les modes de tout, non comme *essence* de tout, mais comme CAUSE de tout. Pourquoi ne pas s'arrêter à cette explication si simple, si précise et si claire, et qui nous est fournie par la révélation et la tradition? Pourquoi allez-vous emprunter aux spéculations platoniciennes et indiennes les mots *innés*, *émanés*, *participation*, etc., etc. — Nous nous tenons, nous, à cette notion de *cause* pour l'ordre naturel; le mot *participation*, nous le réservons pour l'ordre surnaturel.

(P). Ces notions sont encore admises par toutes les saines philosophies : Dieu est *éminemment* l'origine et la fin de tout; il est même *éminemment* tout ce qui est, en ce sens qu'il contient les perfections de tous les êtres d'une manière *supérieure* et *éminente*.

(Q). Remarquons bien ces paroles, qui sont parfaitement exactes. Il parle ici des *émanations*, mais il dit que cette suprême diffusion ne peut être qu'*intrinsèque*, *substantielle* et *hypostatique* ou *personnelle*; c'est-à-dire qu'il ne peut y avoir d'autres *émanations* que les *personnes divines*; c'est ce qu'enseigne la théologie, et nous ne savons comment dom Gardereau peut faire accorder cela avec cette

Ce chapitre comme le précédent n'est qu'une reproduction plus approfondie de la doctrine de saint Anselme, développant dans le *Prosloge* et dans le *Monologe* l'idée de l'Être infini. Les œuvres ascétiques et philosophiques de

lumière qu'il place en chacun de nous et que saint Bonaventure, dit-il, a reconnu être *émanée* de Dieu même. Aussi allons-nous le voir bien embarrassé pour justifier ce passage.

D'ailleurs, il ne sera pas inutile de faire remarquer que dom Gardereau a encore tronqué tout ce passage, parce qu'il ne pouvait présenter comme *philosophique* l'ordre des idées du docteur. Voici, en effet, quel est cet ordre : Saint Bonaventure prouve que, de même que l'*idée de l'être* contient *Dieu*, de même l'*idée du bien* contient la *Trinité*. « Ainsi, dit-il, il arrive qu'on ne peut penser le *bien* sans » penser le *trois* et le *un*... ». Et puis le saint docteur, mêlant toujours ensemble le *naturel* et le *surnaturel*, conclut ainsi :

« Vois donc comment l'âme est proche de Dieu, et comment cha-
« cune selon leurs opérations : la mémoire conduit dans l'*éternité*,
« l'intelligence dans la *vérité*, la puissance élective dans le *souverain*
« *bien*. Bien plus, selon l'ordre, et l'origine, et l'habitude de ces
« puissances ou facultés, *elle conduit dans la Trinité* bienheureuse
« elle-même.

Nous passons ici les preuves, car dom Gardereau même, dans *la lettre* qu'il nous a écrite, nous a averti qu'il n'admettait pas qu'en naissant nous *portions en nous la notion même informe des vérités surnaturelles*, telles que la *Trinité*[1], au lieu que le saint docteur trouve encore la *Trinité*,

« 1° Dans la *philosophie*, qui est naturelle, rationnelle ou morale ;

« 2° Dans la philosophie *naturelle*, qui est métaphysique, mathématique ou physique ;

« 3° dans la philosophie *rationnelle*, qui est grammaticale, logique et rhétorique ;

« 4° dans la philosophie *morale*, qui est évangélique, économique et politique.

« Toutes ces sciences, continue-t-il, ont des règles certaines et in-

[1] Voir tome xv, p. 379.

saint Bonaventure sont pleines d'allusions aux ouvrages de ce *guide céleste des théologiens scolastiques.*

Enfin dans le CH. VIIe le docteur Séraphique nous représente cet état de l'âme contemplative où, après qu'elle a parcouru les 6 dégrés de la spéculation, toute opération intellectuelle est suspendue pour elle : l'affection seule agit, et la grace de Jésus-Christ opérant le mystère de l'union, » l'âme s'élève » *en quelque sorte* au-dessus d'elle-même, et passe toute *pour ainsi dire*, en » Dieu dans l'extase mystique. «

Veuillez faire attention aux mots *pour ainsi dire, en quelque sorte*, afin de ne pas trouver encore ici des tendances vers le panthéisme ; puisque c'est là, si je ne me trompe, tout ce que vous voyez à remarquer dans l'*Itinerarium mentis in Deum* (R).

» faillibles, comme étant des *lumières* et des *rayons descendant de* » *la foi éternelle dans notre esprit* ; et c'est pour cela que notre » âme irradiée et arrosée de tant de splendeurs, *à moins qu'elle ne* » *soit aveugle*, peut être conduite par elle-même, et contempler cette » *lumière éternelle.*

On voit encore ici qu'il ne s'agit pas de philosophie proprement dite, mais de considérations *mystiques.* On y voit encore comment ces considérations ont donné naissance au Rationalisme moderne qui a appliqué à la connaissance *naturelle* ce que saint Bonaventure ne disait qu'autant qu'on y unissait comme condition *sine quâ non*, la *foi* et la *grâce.* C'est ce qu'il dit expressément par ces mots : *à moins qu'elle ne soit aveugle*, ce qui n'eut pu avoir lieu, si *au propre* les rayons de la foi éternelle fussent descendus dans son esprit ; c'est, au reste, ce qu'il dit plus expressément en finissant :

« L'*irradiation* et la considération de cette *lumière* suspend les » sages en admiration, mais quant aux insensés, *ceux qui ne croient* » *point afin de comprendre*, elle les *conduit* à la *démence*, afin » que cette parole du prophète soit accomplie : *tandis que tu* » *éclaires d'une manière immuable du haut des montagnes éter-* » *nelles, tous les insensés ont été troublés dans leurs joies* [1].

(R) Nous répondons, au contraire, une chose, c'est que comme il

[1] Illuminans tu à montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde, *Ps.* LXXV. 5.— Nous n'avons pas besoin d'avertir que le sens attribué ici à ce psaume n'est pas le sens direct et littéral, mais un sens, comme disent les commentateurs, *accommodatif.*

9. Plaintes de Dom Gardereau, exposition contradictoire de son système sur saint Bonaventure.

Examinons maintenant la *mention*, (non l'*analyse*), que j'ai faite de cet opuscule dans le *Correspondant* p. 193; *mention* que vous *reproduisez toute*

s'agit ici d'une recherche où l'*état de grâce* est nécessaire, on peut dire, au contraire, que la *vision divine*, l'union avec Dieu, la *participation*, est réelle et vraie. Mais s'il s'agit de l'état naturel, seule chose traitée entre dom Gardereau et nous, alors ces mots, *pour ainsi dire*, en *quelque sorte*, sont encore de trop, car en *aucune sorte* et d'*aucune manière* l'âme ne peut ni s'élever vers Dieu, ni en avoir *l'intuition*, ni *jouir* de lui.

Terminons, au reste, cette analyse de l'*Itinerarium mentis in Deum*, par cette dernière déclaration du saint docteur :

« Il a voulu, nous dit-il, *passer en Dieu* par l'*excès* ou l'*extase* » de sa contemplation... Celui-là seul peut le goûter que le feu de » l'Esprit saint enflamme dans la moëlle de ses os. Et pour cette opé- » ration la *nature ne peut rien;* la science *peu*, *peu* aussi la re- » cherche et beaucoup l'onction ou la *grâce*. D'où il faut *rien* ou *peu* » donner à la créature et *tout* à l'essence créatrice, le Père, le Fils et » le Saint-Esprit.

Enfin dom Gardereau nous permettra de lui adresser ces dernières paroles que le séraphique docteur adresse à ses lecteurs :

« O mon ami, dans ce voyage vers les *visions* mystiques, laisse les » *sens*, les opérations *intellectuelles* et sensibles... Si tu cherches » comment ces choses se font, interroge la grâce, non la *science* ; » le désir et non l'*intellect*; le gémissement de l'oraison, non l'*étude* » ou la *lecture*; l'époux et non le *maître*, Dieu et non l'*homme*; » l'obscurité, non la *lumière*; mais le feu qui tout consume, et qui » transporte en Dieu, par des onctions *excessives* et des ardentes » affections, lequel *feu* est Dieu lui-même et son foyer est en Jéru- » salem, et c'est le Christ homme qui l'allume, etc., etc. »

Nous connaissons maintenant l'opuscule de saint Bonaventure. Nous sommes donc parfaitement en état de juger si c'est à tort que nous avons dit que dom Gardereau lui avait attribué ses propres pensées. Ecoutons les plaintes de dom Gardereau

entière dans vos *Annales*, pour lui adresser d'odieux reproches. Remettons la sous les yeux du lecteur (S) :

» Dans ce livre que l'admiration du moyen âge appelait *une œuvre immense*, » quoiqu'elle n'occupe que douze à quinze colonnes dans les œuvres du saint » Docteur les PHILOSOPHES ACTUELS peuvent trouver décrits, avec une » *précision inimitable*, les divers moyens de la *connaissance*, les principes » premiers, les conditions réelles de la *certitude*, les *degrés* par lesquels l'âme » s'élève jusqu'à la *possession* de l'immuable vérité, le monde extérieur et les » sens, le monde interne et la conscience, l'activité de l'intelligence et celle » du cœur, qu'au moyen âge on tâchait de ne point séparer, et *la parole de* » *Dieu, la révélation chrétienne, répandant partout sa lumière, donnant à* » *tout la vie et la fécondité.*

» Là ressort d'une manière admirable, dans son unité primitive et dans ses » développemens merveilleux l'éclat de la *lumière innée* qui, d'abord *latente* » et à l'état *d'idée informe, tant que l'éducation sociale n'a pas ouvert les* » *yeux de l'âme* qui la portait mystérieusement *en soi*, grandit ensuite.....

En citant ces paroles vous vous interrompez pour dire que » dans l'état actuel de la polémique catholique contre le *Rationalisme* le P. Gardereau au- » rait dû noter par *quels moyens l'âme s'élève jusqu'à la possession de l'im-* » *muable vérité* : il aurait dû faire observer qu'elle ne *s'y élève pas toute* » *seule sans l'aide de la société*; et s'il s'agit de la possession *surnaturelle* de » Dieu comme il est probable, il aurait dû dire que ce n'est par *aucune de* » *ses facultés*, aucune de ses *forces* qu'elle arrive à cette possession, mais » par un secours de faveur et surnaturel, la grâce. Venir dire purement et » simplement aux rationalistes actuels que l'âme *s'élève jusqu'à la possession* » *de la vérité*, c'est, ou ne pas toucher la question *qui est en litige*, ou leur » donner gain de cause. Nous pouvons encore demander compte au P. Gar- » dereau de sa dernière phrase où il semble ne reconnaître pour *parole de* » *Dieu* que la révélation chrétienne, etc. (T). »

Je vous en demande pardon, Monsieur, mais il n'y a pas un mot qui ne me

(S). Dom Gardereau convient du moins 1° que nous avons reproduit *en entier* ce qu'il a dit de saint Bonaventure. Les reproches ne pouvaient donc être *odieux* puisque les lecteurs pouvaient en juger la valeur; 2° Nos lecteurs jugeront de nouveau si ce qu'il appelle ici une *mention*, ce qu'il appelait *indication du titre*, n'est pas une véritable et assez longue *analyse*.

(T). Ce sont en effet nos paroles dont nous maintenons la parfaite justesse, que nous allons de nouveau mettre dans tout son jour.

semble ici hors de propos. Premièrement « j'aurais dû noter par quels moyens « l'âme s'élève jusqu'à la possession de l'immuable Vérité. » D'abord, je ne comprends pas bien pourquoi *je l'aurais dû* (U). Lisez le contexte et vous verrez que mon plan n'exigeait point ce détail. Encore une fois : tout mon article n'est qu'un panégyrique de la *philosophie traditionnelle* ou catholique, de la philosophie qui *descend de la Parole de Dieu* (V); or, comme les Rationalistes affectent de mépriser les vieilles gloires de la philosophie, sous prétexte que jusqu'à nos jours l'homme a ignoré le *point de départ* et les lois *constitutives de la pensée humaine*, j'avertis le *lecteur catholique* qu'il lui suffit pour faire justice de ces dédaigneuses prétentions de jeter les yeux sur un opuscule du 13e siecle, où sont traitées d'une *manière admirable* la plupart de ces questions *élémentaires* soulevées de nos jours touchant le *sujet* et l'*objet* de la pensée (X). Cela ne demandait aucun détail, j'en ai donné pourtant quoique vous disiez le contraire (Y); et, sans prétendre faire une *énumération exacte des moyens par lesquels*, etc., j'ai cité la spéculation du *monde extérieur* et les *sens*; celle du *monde interne* et la *conscience*; l'*acti-*

(U). Vous l'auriez *dû* parce que vous aviez prévenu que vous alliez exposer avec une *admirable précision*, les *divers moyens de la connaissance*, les *premiers* principes....., les *degrés* par lesquels l'âme s'élève à Dieu, — en un mot, comme vous allez le dire, le *point de départ*.

(V). Dites plutôt, de cette philosophie mixte, où la tradition ne *livre* rien, mais ne fait que développer l'*idée innée*, et où la philosophie descend de la parole de Dieu, au moyen de cette *même idée, développée* et non livrée par la tradition, car il faut rétablir la véritable valeur des termes. D'ailleurs ce n'était pas 10 ou 20 pages plus loin qu'il fallait établir cela, mais là même où vous expliquez un système qui disiez-vous exposait avec une *précision inimitable* le *point de départ*, etc., chose que nous avons prouvé n'être pas renfermée dans cet opuscule.

(X). Notons bien que vous assurez ici avoir indiqué le point de *départ*, et les lois *constitutives de la pensée* humaine; or, nous prétendons 1° que saint Bonaventure n'en a pas parlé, 2° que ce que vous en avez dit donne une fausse notion du *point de départ* de la *pensée humaine*. Nous allons voir.

(Y). Ah! vous avez donné des *détails*, et naguère vous soutenie z que vous n'aviez fait que *mentionner le titre*, et que vous n'aviez fait ni *citation*, ni *analyse*, etc.

vité du cœur que ces hommes pratiques, ces vrais philosophes chrétiens du moyen âge ne *séparaient jamais* de *celle de l'esprit*; j'ai cité au-dessus de tout, et comme *donnant à tout* [1] *la vie et la fécondité, la parole de Dieu* ET surtout la *Révélation de Jésus-Christ* (Z).

Mais « J'aurais dû expliquer que notre âme ne s'élève pas toute seule *et sans l'aide de la Société....* » Soit donc : je l'aurais dû. Apparemment je ne l'ai pas fait ; pour le prouver, vous citez mes paroles : « Là ressort... l'éclat de » la lumière innée, qui, d'abord *latente* et à l'état d'*idée informe*, *tant que* » *l'éducation sociale n'a pas ouvert les yeux de l'âme* qui la portait mysté- » rieusement *en soi*, jaillit soudain au *contact de la parole humaine...* » Il me semble pourtant, Monsieur, que l'éducation sociale veut dire l'éducation sociale; que le contact de la parole humaine veut dire le contact de la parole humaine, et que l'un et l'autre veulent dire *l'aide de la Société*. Cela posé, comment expliquer votre accusation contredite directement par la citation même? Car ici la distraction n'est pas même une excuse possible. Je suppose donc que voulant à la fois et m'accuser et me défendre, c'est-à-dire prenant en pitié ce que vous appelez *mon sans façon de preuves*, et consentant du moins cette fois à favoriser ma *paresse* et ma *répugnance à citer*, vous vous êtes donné la peine de contredire vous-même votre accusation en citant et même en soulignant les paroles qui la détruisent (A).

(Z). C'est bien ; nous convenons que vous avez fait tout cela ; c'est bien là une *analyse*, mais nous soutenons qu'en tout cela, il n'est *nullement* question du *point de départ* et des lois *constitutives de la pensée*. Nous vous faisons observer en outre, que vous n'avez pas dit *la parole de Dieu* ET *la révélation*, mais la *parole de Dieu*, *la révélation*, etc.

(A). Qu'est-ce à dire? Est-ce que nous nous serions trompés jusqu'ici? Est-ce que sur l'*origine* de nos connaissances, dom Gardereau aurait la même opinion que nous? Est-ce qu'il attribuerait cette origine à la *parole sociale?* Nous en serions charmés et nous confesserions volontiers notre erreur. Malheurement il n'en est rien. Et toute sa réplique roule sur le sens des mots : *à l'aide de la société*. Nous soutenons cet aide nécessaire pour *donner* la *connaissance*, dom Gardereau réclame cet aide seulement pour *développer* la science *innée* et *émanée* de Dieu. C'est ce qu'il va encore expliquer. Comment donc a-t-il cru donner le change à ses lecteurs en

[1] J'ai indiqué ci-dessus, qu'il y a ici faute d'impression dans le texte du *Correspondant*, lequel porte *donnait à tous*.

« S'il s'agit de la possession surnaturelle de Dieu, *comme il est probable*, « j'aurais dû dire que ce n'est par aucune de ses forces que l'âme s'élève à « cette possession, mais par un secours de faveur et surnaturel, la grâce. « Venir dire purement et simplement aux Rationalistes actuels (*je parlais au « lecteur catholique* (B) que *l'âme s'élève jusqu'à la possession de la Vérité*, « c'est ou ne pas toucher la question en litige (*quelle question en litige?*— le « *point de départ*, avez-vous dit) ou leur donner gain de cause. »

Pour la centième fois, Monsieur, je ne discutais point ici, ni contre les Rationalistes ni contre vous. Je disais au *lecteur catholique* (non, non) qu'il trouverait dans l'opuscule de saint Bonaventure la *description des moyens par lesquels l'âme s'élève à la possession de l'immuable Vérité*. N'ayant pas déterminé plus précisément cette fin pourquoi aurais-je été obligé de préciser les moyens? Si j'avais à en indiquer de préférence ce devaient être ceux qui avaient rapport avec mon but; je devais avertir qu'on trouverait dans l'*Itinerarium* la preuve que les anciens n'avaient pas ignoré l'analyse psychologique, non plus que le *point de départ* et les *premières données* de la philosophie rationnelle (C).

Apparemment, le Docteur Séraphique n'ignorait pas non plus la *nécessité de la grâce*; mais quand j'en aurais fait la remarque, cela m'aurait bien avancé! Etait-ce là-dessus que portaient les dédaigneuses accusations de nos Rationalistes? Au reste, en indiquant comme la voie *de la Vérité la Révélation chrétienne donnant à tout la fécondité et la vie*, n'indiquais-je pas suffisamment pour une fin si peu précisée, les grâces de lumière et autres que cette divine Révélation de Jésus-Christ porte avec elle (D)?

leur disant qu'il a *soutenu précisément l'opinion que nous lui reprochons de n'avoir pas soutenue?* — Oui nous avons du dire que vous n'avez pas devant nos rationalistes modernes soutenu que la parole ou l'aide de la société est nécessaire pour *donner* la science; 1° par ce que vous ne l'avez pas dit; 2° parce que maintenant même vous ne le croyez pas; 3° parce que saint Bonaventure que vous prétendiez exposer, ne l'a ni cru, ni pensé.

(B). Vous venez de dire en toutes lettres (ci-dessus p. 400) que vous vous adressiez aux *philosophes actuels*.

(C). C'est aussi exactement que nous vous demandons, 1° la *description des moyens*, 2° le *point de départ* pour arriver à la vérité. Et c'est ce que nous vous prouvons que vous n'avez pas fait, ou que vous n'avez fait que d'une manière incomplète et pouvant induire dans les graves erreurs du Rationalisme actuel.

(D). Non, monsieur, vous n'indiquez pas assez suffisamment aux phi-

A présent, Monsieur, si je voulais à mon tour prendre l'offensive, j'aurais droit de vous demander compte de la hardiesse avec laquelle vous assurez à vos lecteurs que je *dis purement et simplement aux Rationalistes actuels que l'âme s'élève jusqu'à la possession de la Vérité*; lorsque vous avez lu à chaque page de mon article que l'âme ne peut s'y élever par elle-même, et sans le secours de la parole positive, extérieure de Dieu; lorsque dans cette phrase même que vous incriminez, je dis que c'est la *Parole de Dieu* qui *donne la fécondité et la vie*; quand vous remarquez cette expression *la Parole de Dieu* uniquement pour me faire un reproche de confondre la Parole divine en général avec la Révélation chrétienne, je dis que *vous faites* encore ici *illusion* à vos lecteurs, qui n'ayant pas lu comme vous l'article du *Correspondant* n'ont pu deviner que j'y proclame vingt fois non-seulement l'existence, mais l'absolue nécessité d'une *Révélation primitive* [1] (E).

losophes actuels, ni aux lecteurs catholiques, 1° la nécessité de la révélation par la parole pour les *vérités naturelles*, 2° la nécessité de la grâce pour connaître les *vérités surnaturelles*. Et l'analyse que nous venons de faire ensemble de l'opuscule du saint docteur a prouvé que vous appliquiez à l'état naturel ce que saint Bonaventure n'applique qu'à l'état surnaturel, la connaissance de la Trinité, par exemple.

(E). Dom Gardereau modifie encore ici sa pensée; dans tout son article il a soutenu, et il soutient encore; 1° que l'âme a des *ailes* « *divines* sur lesquelles elle s'*élève* jusqu'à Dieu; 2° que la religion « chrétienne n'a fait qu'*ouvrir les yeux* de l'âme et l'a rendue ca- « pable de *voir Dieu presque face à face.* » Ce sont ses propres paroles. — Et maintenant il vient nous dire qu'il a toujours soutenu la nécessité de la *révélation extérieure* et primitive pour *donner* la *connaissance* des vérités dogmatiques. Que nos lecteurs concilient ces contradictions s'ils le pouvent. — Quant au texte : la *parole de Dieu donnant à tout*, etc.; il le change pour la 2e fois. Il a dit : la *parole de Dieu*, *la religion chrétienne* donnant à tous, etc. Nous avons dû croire qu'il adoptait le système de ceux qui ne reconnaissent d'autre *parole de Dieu* que la *religion chrétienne*, et nous en avons fait la remarque. Ici il modifie de nouveau cette phrase, en disant : *la parole de Dieu ET la religion chrétienne*, etc., etc.

[1] Qu'il me suffise de rappeler les rares citations que j'ai faites dudit article, ci-dessus, p. 212.

Mais reprenons la citation du passage que vous attaquez.

« Là ressort d'une manière admirable, dans son unité primitive et dans ses » développemens merveilleux, l'éclat de la *lumière innée*, qui d'abord *latente*, » et à l'état d'*idée informe*, tant que l'éducation sociale n'a pas *ouvert les* » *yeux* de l'âme qui la portait mystérieusement *en soi*, jaillit soudain au con- » tact de la parole humaine, se lève, pour ainsi parler, comme une faible au- » rore à l'horizon de l'intelligence, grandit ensuite, l'inonde de ses rayons, et » lui RÉVÈLE *successivement toutes les vérités* que l'homme est capable de » comprendre. Car l'homme *voit tout* dans cette clarté primitive *qui illumine* » *même les objets finis* dont l'âme acquiert la connaissance par l'interméd- » diaire des sens; il voit tout en elle; et cette lumière innée, est, *dit saint* » *Bonaventure*, la lumière EMANÉE de l'Être infini, *quoique reçue en notre* » *âme d'une manière* OBJECTIVE *et finie*. Plus le séraphique docteur *plonge* son » regard d'aigle au sein de ce soleil que pourtant il ne peut fixer, plus il y » reconnait ou y pressent de merveilles; cette clarté l'accable et le déborde » de tous côtés; elle lui apparaît comme un cercle dont le centre est partout » et la circonférence nulle part. »

Mettons de côté d'abord en ce passage tout ce qui ne serait qu'objet de discussion purement philosophique (F). *Laissez-moi* croire après tant de saints

(F). Qui se serait attendu à cette chute? Quoi, vous faites un article de 27 pages pour exposer et justifier les opinions d une *théologie philosophique;* théologie, où vous dites vous-même « que l'on » doit descendre du terrain de la foi sur celui de la raison humaine » pour la combattre avec les seules armes de *la raison;* » ici même vous vous adressez aux *philosophes actuels*, vous promettez de leur donner d'après saint Bonaventure avec une *précision inimitable*, « la description du point de départ et des conditions de la pensée » humaine; » ce sont ces principes philosophiques que vous avez posés, que l'on combat comme inexacts et dangereux, vous promettez de répondre pas à pas à votre adversaire, et puis quand vous arrivez en face des phrases que vous avez avancées, vous vous dérobez au combat et vous dites : *mettons de côté en ce passage tout ce qui ne serait qu'objet purement philosophique?* Mais monsieur, ce n'est que de cela qu'il s'agit, c'est cela seul que l'on a attaqué, c'est pour l'avoir attaqué que vous m'avez taxé de *téméraire*, *irrespectueux*, etc., etc. En vérité, en vérité cela n'est ni philosophique, ni logique.

docteurs et de grands philosophes chrétiens qu'il y a en nous une *lumière innée*, qu'elle n'existe d'abord en notre âme qu'à l'*état informe*, que l'éducation sociale et la parole humaine, fruits de l'enseignement divin primitif et traditionnel, complété par la révélation chrétienne, que cette éducation, dis-je, *ouvre les yeux* de l'âme, *éclaire* ce qui est *obscur* et *développe* ce qui est *informe*, et que dans cette lumière primitive, développée *ab exteriori*, l'homme voit *toutes les connaissances qu'il* ACQUIERT dans la succession des instans de sa vie. Tout cela peut bien ne pas concorder avec votre système, mais tout cela s'accorde *pour le moins aussi bien que votre système* avec la foi de l'Eglise catholique, et vous avez beau parler à ce sujet de *Platon* et de *Malebranche*, d'*amalgame* et de *vieil attirail*, je m'en tiens au vieil attirail et repousse vos idées comme *très-neuves*, sans compter le reste; mais nous n'avons pas le tems de parler de cela (G).

Voici des reproches bien plus graves : vous m'accusez d'avoir dénaturé la pensée du docteur séraphique : de lui avoir fait dire *non pas du saint Bonaventure, mais du Maret tout pur...*, puis *du Cousin et du Saisset tout pur*, et à cette occasion, d'avoir énoncé *sans explication, sans distinction et sans restriction* un principe erronné qui « est la question du moment, l'erreur qui » se propage et qui nous gagne, le fond du rationalisme et du panthéisme. » (*Ann.* p. 216 et 217).

Il y a ici une question de fait, une question de droit et de doctrine, enfin une question de prudence et d'opportunité. Commençons par la question de fait, et rappelons quelques points de la doctrine de saint Bonaventure, développés dans les passages cités plus haut (H).

(G). Ne voilà-t-il pas une belle discussion ? ne sommes-nous pas bien instruits? n'êtes-vous pas satisfaits de cette explication de la *lumière innée*, *émanée*, *révélant tout?* Mais monsieur, quand les panthéistes viendront vous dire : *laissez-nous croire* à nous aussi : que nous avons en nous une lumière, laquelle lumière est nos idées mêmes, d'abord latentes, mais cependant *émanées* de Dieu, en tant qu'*émanées toutes divines*, en tant que *divines* nous faisant *participer* à la *raison*, à la *nature*, à l'*essence* même de Dieu. — Encore une fois qu'est-ce que vous aurez à leur dire?..... Or, faites-y attention, c'est expressément ce qu'ils disent, et ce n'est pas votre reponse qui éclaircira cette immense question.

(H). Quoique dom Gardereau abandonne la discussion philosophique quand elle le gêne trop, nous consentons encore à le suivre dans cette

Ch. III. » Par la mémoire l'âme pensante[1].... retient *les principes des sciences en tant qu'éternels*;... *principes qu'elle reconnaît pour lui être innés*... Elle a besoin d'être formée non-seulement *ab exteriori* par les images des sens, mais encore *en ce qu'il faut qu'elle tienne de plus haut et possède en elle-même des formes simples* qui ne peuvent entrer par les portes des sens... elle est même *formée immédiatement par la vérité elle-même*.... elle a une *lumière immuable qui lui* est *présente*, dans laquelle elle se RAPPELLE *les vérités invariables*. — De ce qui précède (il y a dans le texte : *par les opérations de la mémoire*) il appert que l'âme est l'image de Dieu, tellement présente à lui et *l'ayant si présente à elle-même* que *eum actu capit*, etc.

..... Notre âme ne possédant pas par elle-même l'immutabilité, elle ne peut voir aucune immuable vérité qu'au moyen d'une autre *lumière* qui elle-même reluit *d'une manière absolument immuable*; et il est *impossible* que cette lumière *soit la créature, sujette au changement. L'âme sait donc sa science en cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, laquelle est la vraie lumière et le Verbe au commencement en Dieu*.... c'est donc *cette vérité qui allume la lumière de tout homme* qui raisonne selon la vérité. D'où il appert manifestement que *notre intellect est conjoint à l'Éternelle vérité elle-même, puisqu'il ne peut saisir avec certitude aucune vérité que par elle et autant qu'elle l'instruit. Tu peux donc voir par toi-même la vérité qui l'instruit*, POURVU QUE les passions et les images des sens ne s'interposent pas comme des nuages entre toi et le rayon de la vérité. »

Ch. IV. » Que celui donc qui veut contempler les perfections invisibles de Dieu quant à l'Unité de l'essence commence par *fixer son regard sur l'Être lui-même*, et qu'il voie que ce même Être est en soi si absolument certain, qu'on ne saurait le penser comme n'étant pas.... L'Être est donc ce qui se présente avant tout le reste à l'intellect.... et *cet être est l'Être divin*. Il y a donc lieu de s'émerveiller de l'aveuglement de l'intellect, qui ne considère pas *cela même qu'il voit tout d'abord, et ce sans quoi il ne peut rien connaître*. Mais de même que l'œil tout attentif aux diversités des couleurs ne voit pas la lumière par laquelle il voit tout le reste, ou, s'il la voit, n'y fait cependant pas attention : ainsi l'œil de notre intelligence, tout attentif à cette multitude *d'Êtres particuliers et universels, ne fait cependant pas attention à*

nouvelle recherche, car nous maintenons la parfaite exactitude de nos reproches.

[1] Il y a dans le texte : *memoria retinet*.

l'Être même, à l'Être au-dessus de tous les genres et espèces, quoique cet Être soit le premier objet qui s'offre à l'âme intelligente, et le reste seulement par lui (I). »

A présent reprenons : j'ai dit que selon la doctrine de saint Bonaventure :

1° Il y a dans l'âme humaine *quelque chose d'inné*. Nous venons de voir en effet que d'après les paroles du saint Docteur, il y a dans l'âme *des principes qu'elle reconnaît en elle-même* POUR INNÉS. (*Scientiarum principia..... tanquam sibi innata recognoscit*); comme aussi *elle* A EN ELLE MÊME des *formes simples*, qui *ne peuvent entrer par les portes des sens* » (*in se habendo simplices formas, quæ non possunt*, etc. [1] (J). »

2° J'ai dit que selon cette même doctrine, cet élément ou ces élémens innés, *étaient des vérités immuables, éternelles*, bien qu'*innées* dans une substance contingente et finie ; c'est-à-dire comme je l'ai expliqué, *reçues objectivement* dans l'âme, *présentes objectivement* en l'âme *depuis le premier moment de son existence*. C'est toujours ce que dit le saint Docteur. » (*Retinet scientia-* » *rum principia ut sempiternalia...* (quæ) *tanquam sibi* INNATA *recognoscit.*» (K)

(I). Nous avons déjà prouvé que tout cet exposé de la doctrine du saint docteur est incomplet et inexact. Dom Gardereau a choisi çà et là quelques expressions qu'il accumule ici pour en former un système ; il cache surtout que le saint docteur a dit que l'âme ne pouvait *même descendre en elle-même pour réfléchir à Dieu* sans le secours de la grâce. Quel fond peut-on faire sur des citations ainsi tronquées ? — Nous ferons observer en outre qu'il commence par un texte inexact : *Par la mémoire l'âme pensente retient*, au lieu de : *la mémoire retient... les choses futures par la précision*, expression inexacte qu'il a voulu épargner au saint docteur scholastique.

(J). Nous n'avons jamais nié que le saint docteur ne reconnût les *idées innées*.

(K). Le saint docteur a dit cela, et nous avons prouvé que vous avez tort de répéter aux *philosophes actuels* que tout homme avait en soi, innées (et *émanées* de Dieu, car vous avez ajouté ce mot) des vérités immuables et toujours présentes (*sempiternalia* et *sempiternaliter*) auxquelles il était *uni* nécessairement, sans leur donner

[1] Saint Bonaventure dit ailleurs : » Lumen cognitionis philosophicæ, causas » latentes requirit, per principia disciplinarum et veritates naturales, quæ ho- » mini NATURALITER SUNT INSERTA. » (*De reduct. artium ad theolog.* Opp. t. VI p. 2.

J'ai dit en 3e lieu, que, selon saint Bonaventure, ces principes innés, objectivement présens, visibles à notre âme, ne sont innés, présens, visibles, que dans une lumière immuable, que tout le reste *ne lui est, ne lui fut jamais présent que par l'intermédiaire de cette lumière antérieure à tout le reste.* Or, nous venons de lire les propres expressions du docteur séraphique. « *Mens* » HABET *Lucem incommutabilem sibi præsentem,* IN QUA *meminit* INVARIABILIUM » *veritatum.... eum mens nostra sit commutabilis, nullam veritatem incom-* » *mutabilem potest videre, nisi per aliquam aliam Lucem omnino incommu-* » *labiliter radiantem... Illud est quod prius videt, et sine quo nihil potest* » *cognoscere.... quod primò occurrit menti, et per ipsum alia* (L).

J'ai dit encore 4e que cette lumière est, selon l'opinion du même saint docteur, *celle de l'Etre suprême*, de l'Etre au dessus de tous les genres et de toutes les espèces, et que c'est dans cette lumière suprême que l'entendement voit *tous les genres, toutes les espèces,* qu'il voit *tout ce qu'il est capable de voir et de comprendre.* Il me suffit encore de citer ses paroles : « ESSE EXTRA » OMNE GENUS... *est quod primo cadit in intellectu... quod prius videt, et* » *sine quo nihil potest cognoscere... quod primo occurrit menti et per ipsum* » *alia entia... particularia, universalia,* etc. » (M).

J'ai dit en 5e lieu : « Cette lumière innée est (*dit saint Bonaventure*), *la* » *lumière* ÉMANÉE *de l'Etre infini.* » On voudra bien remarquer qu'en insérant cette parenthèse (*dit saint Bonaventure*), dans un passage qui tout en tier ne faisait déjà que mentionner ce que *dit saint Bonaventure*, j'ai entendu

une explication de cette doctrine, qui, dans ces termes, est exactement la leur. — Le saint docteur a donné plusieurs explications ; il a dit qu'il s'agissait en tout cela d'une opération mystique et opérée par la grâce : et vous, vous donnez cela pour de la philosophie pure.

(L). Nous avons réfuté déjà toute cette théorie ; et nous reprochons à dom Gardereau de cacher que le saint docteur parle ici d'une *lumière* qui ne reluit que par le secours de la grâce, que l'on ne *voit* pas à cause de sa *clarté* même, que nous ne trouvons pas, précisément *parce qu'elle nous est présente*, etc. : toutes choses qui excluent la philosophie ou la *connaissance*, ou vision *naturelle*.

(M). Oui, oui, le saint docteur dit tout cela de cette lumière ; mais il ajoute aussi que, si nous n'avons pas *la grâce du Christ*, nous ne voyons plus rien, cette lumière ne *sert* de rien et ne peut que nous aveugler. Pourquoi ici cachez-vous les expressions et les conditions *sine quâ non* posées par le saint docteur ?

plus particulièrement laisser au docteur séraphique *toute la responsabilité* de son assertion. Saint Bonaventure, IL EST VRAI, ne se sert pas en cet endroit du mot d'*émanation*; ce mot aurait été équivoque dans le langage de l'école, et chez lui en particulier, qui ne l'emploie pas toujours dans *le sens strict*, quoique vous en disiez. Mais PEU IMPORTE; car ici son expression est encore plus forte; elle ôte toute ambiguité (N).

Cette lumière dont il nous parle, cette lumière *présente à l'âme avant tout le reste, cette lumière de l'éternelle vérité* (*objectivement*) UNIE *à l'entendement humain n'est ni ne peut être la créature mobile. L'homme sait sa science dans cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, lumière qui est la vraie lumière et le* VERBE *au commencement en Dieu* (O).

D. GARDEREAU.

(N). Notons quelques mots de ce paragraphe : 1° Nous croyions que, lorsqu'on cite un auteur et qu'on n'avertit pas du contraire, c'est qu'on l'approuve. Mais non, dom Gardereau cite avec *éloge*, comme un *modèle*, et laisse à l'auteur toute la *responsabilité* de la citation. 2° De plus, il se rencontre qu'il lui attribue une *expression panthéiste*, celle d'*émanation*, qui n'a pas été employée par l'auteur. 3° Il assure que *peu importe* qu'il se soit servi oui ou non d'une expression panthéiste lorsque c'est là le fond même du débat. 4° Et il dit cela avec d'autant moins de raison que nous avons vu que le saint docteur a dit expressément qu'en Dieu les *émanations ne* PEUVENT *être qu'intrinsèques* et *personnelles*, etc.

(O). Nous avons déjà expliqué ce passage; nous l'expliquerons encore quand dom Gardereau voudra excuser ce qu'il y a de rationaliste. Notons seulement ici qu'il y ajoute le mot *objectivement*, qui représente un système récent tout rationaliste, celui de la vérité *objective* et de la vérité *subjective*, et dont le saint docteur ne dit pas un mot.

A. B.

(*La suite et la fin au prochain cahier*).

[1] « Mens nostra nullam veritatem incommutabilem potest videre nisi per » aliquam lucem omnino incommutabiliter radiantem quam impossibile est » esse creaturam mutabilem. Scit igitur *in illa luce* quæ illuminat omnem » hominem venientem in hunc mundum, *quæ est lux vera*, et verbum in prin- » cipio apud deum... Exquo manifeste apparet quod CONJUNCTUS sit intel- » lectus noster *ipsi æternæ veritati*. »

Voyages Scientifiques.

DES MOEURS
ET
DES COUTUMES DES TRIBUS KOUKIES.

(*Suite et fin*[1]).

Les *Koukies* sont d'une belle complexion, et ils ont beaucoup de rapports dans les traits avec les *Burmèses :* figure ronde, nez plat, oreilles largement percées, longs cheveux qu'ils attachent sur le front à la façon des Burmèses ou derrière la tête comme les *Mugs* qui habitent dans la campagne.

Ils sont fortement constitués, mais moins grands que les Burmèses. Les hommes et les femmes sont légèrement vêtus, les premiers portent par devant une pièce de toile d'un pied carré environ; mais les femmes sont entièrement enveloppées d'une ceinture qui s'arrête au-dessus des genoux. Quelques jeunes femmes portaient une couverture noire de la même grandeur, ornée d'une espèce de fruits, attachés par manière de broderie, et disposés avec goût, dans les limites de leur savoir faire. Le teint de quelques-unes de ces femmes était très-clair et leur physionomie portait l'expression de la douceur. Elles se parent de grains de verre disposés en collier autour du cou; elles préfèrent en général ceux de couleur rouge. Les jeunes gens portent des bracelets d'argent, et au-dessus du coude des cercles de fer poli qui ont près de deux pouces 1/2 d'épaisseur; ils paraissent pleins de force, j'admirais la vigueur de ce peuple, l'activité et l'énergie des femmes, surtout quand je voyais de jeunes filles de 8 à 10 ans, monter par ces pentes escarpées, en portant sur le dos et maintenant au moyen d'une courroie passant sur le front, ces paniers de forme conique particuliers au pays, remplis jusqu'au bord de fruits et de légumes. Je remarquai aussi un couple de deux vieillards âgés l'un et l'autre de 80 ans; ils marchaient avec toute la légèreté du jeune

[1] Voir au n° précédent ci-dessus, p. 304.

âge portant sur leur dos une charge qui fatiguerait des jeunes gens non habitués au travail.

Mais les *Koukies* ne jouissent pas toujours d'une aussi vigoureuse santé; je m'en convainquis dans la visite que je fis, l'an dernier, au *Burracoul*, sur le *grand lac*, où j'appris par des gens que j'avais envoyés chez les *Koukies*, qu'ils paraissaient forts maladifs. Beaucoup d'enfans étaient affectés aux bras et aux jambes de tumeurs hydropiques, et la plus grande partie des grandes personnes étaient atteintes de la gale. Il n'est pas douteux que ces hauteurs sont fort malsaines quand elles ne sont pas défrichées, les feuilles mortes qui tombent dans l'eau se corrompent, et telle est, au dire des habitans, la principale cause de leurs maladies. On prétend qu'il existe des mines de cuivre dans les montagnes voisines ; si cela est, l'eau qui en descend, est saturée de particules de ce minéral, et se trouve par-là même, malsaine.

Après leur repas, les hommes vinrent s'entretenir avec moi et mirent d'abord la conversation sur la religion; mais je ne pouvais pas me faire bien comprendre, ni leur expliquer clairement les vérités du Christianisme, car le *Mug* qui me servait d'interprète savait très-peu leur langue. Quelques-uns des *Koukies* ne comprennent le dialecte mug que juste assez pour traiter les questions d'échanges qu'ils veulent faire.

Ils apportèrent ensuite un grand vase de terre nommé *chattah*, rempli de riz qu'on avait fait bouillir l'année précédente et qui ayant été exposé au soleil, s'était conservé parfaitement sec. Ils y mêlèrent certains ingrédiens dont je ne connais pas les propriétés, et versèrent de l'eau qui produisit la fermentation. Après cette opération, ils soutirèrent le liquide dans l'autre *chattah*, au moyen de deux bambous réunis par l'extrémité et formant une sorte de triangle; une des branches fut placée dans le *chattah* plein, et en aspirant, ils attirèrent le liquide dans l'autre. Ils m'en offrirent que j'acceptai pour ne pas les offenser. La liqueur était insipide et paraissait sans force, mais je pus m'assurer que prise en grande quantité, elle cause une ivresse complète. Tous ceux qui étaient présens burent après moi. Pendant ce tems, la musique commença; elle se composait de trois instrumens différens, un grand tambour, une courge dans laquelle se trouvaient fixés six tuyaux de bambou qui produisaient, quand on

soufflait dedans, un son mélodieux, et deux cornes de vache sauvage qu'on frappait comme des cymbales. Alors un des plus considérables de la tribu commença une danse semblable à celle des *Burmèses.* A minuit, tout le monde se retira, à l'exception de quelques jeunes gens qui dormirent dans la maison où j'étais. Le lendemain matin, les enfans et les adultes, hommes et femmes, armés de leurs lances, partirent de bonne heure tous ensemble pour se rendre à leurs travaux quotidiens.

Les deux chefs du village, accompagnés de quelques personnes, m'apportèrent des volailles, du riz et différens fruits. Je profitai de l'occasion pour leur parler de l'existence et des attributs du seul vrai Dieu, mais j'en fus très-imparfaitement compris. Ils promirent de venir me voir à *Chittagong* le mois suivant, après leur moisson. S'ils tiennent leur promesse, je voudrais qu'on pût en garder quelques-uns pour les instruire de la Religion, et au cas où ils refuseraient de demeurer, que votre Grâce[1] leur envoyât un prêtre, lequel, après avoir appris leur langue, qui n'est pas difficile, leur enseignerait la salutaire doctrine du Christianisme. J'ai pris note de 80 mots de la langue *koukie*, dont le quart est *burmèse*[2] (Voir à *la fin*).

Ces tribus de montagne ne connaissent pas l'écriture ; ils comptent le tems en calculant le nombre des récoltes successives qu'ils ont faites sur la montagne. Ainsi, m'entretenant un jour avec un homme qui me disait qu'il avait 35 ans, je lui demandai comment il pouvait savoir au juste son âge? Je suis né, répondit-il, snr une montagne où nous avons fait cinq moissons; de là, nous sommes venus sur une autre où nous en fîmes trois, et ainsi de suite. Réunissant de cette sorte les récoltes, il arriva au nombre d'années qui formaient son âge.

Deux des plus respectables habitans m'accompagnèrent à ma barque, où je leur offris, en échange de leurs politesses, de la poudre, des médicamens, etc. Voilà les indications qu'ils me fournirent sur leur religion : Ils admettent l'existence d'un Etre suprême, mais sans l'adorer, autant que j'ai pu le comprendre, et cela par le motif que cet être, étant bon, ne leur fera pas de mal, et que, par consé-

[1] On se rappelle que la lettre est adressée à l'archevêque (note du traducteur).

[2] Un Européen ne pourrait pas résider sur ces montagnes plus de quelques mois de suite, dans la saison d'hiver, sans y tomber malade.

quent, il est inutile de l'adorer. C'est aussi ce que croient les *Karians* de la côte de *Tenasserim*, qui n'adorent pas Dieu, mais offrent des sacrifices au Démon. Ils disent que l'Être-Suprême est descendu du ciel et a convoqué tous les peuples pour leur donner une loi religieuse sur une haute montagne. Les *Karians*, occupés de la culture de leurs terres, ne purent se trouver au jour fixé ; ils y vinrent le lendemain, mais ne trouvèrent plus Dieu , qui s'était retiré de la montagne. Ils lui demandèrent sa loi ; Dieu entendit leur prière et la déposa sur la montagne ; mais la pluie étant venue à tomber la gâta : alors, ils l'exposèrent au soleil pour la sécher , mais les oiseaux du ciel la dévorèrent. Les *Koukies* adorent aussi le Démon. Dans la crainte du mal qu'il est porté à faire, ils l'apaisent par des offrandes d'oiseaux , etc. Ils reconnaissent deux états futurs bien distincts ; ils placent l'un d'eux sur le sommet d'une très-haute montagne, d'où l'on peut voir toutes les beautés de la nature ; pour être admis à jouir du bonheur de cet état , ils offrent à l'ange gardien de la montagne les têtes des singes, des daims , des cochons et des autres animaux qu'ils ont tués dans leurs chasses ; c'est pour cela qu'ils gardent avec tant de soin ces têtes d'animaux que je vis dans leurs maisons ; mais celui qui n'a pas le bonheur de posséder une de ces têtes est envoyé en enfer , comme n'étant bon à rien. Leur ayant demandé si ceux qui avaient commis des meurtres, des vols, etc., seraient admis au séjour du bonheur en présentant à l'ange les têtes des animaux, ils ne surent que répondre.

En se mariant , le jeune homme est obligé de donner aux parens de la jeune fille une vache sauvage ou 50 roupies. En cas de divorce, quand c'est la femme qui veut la séparation, elle doit rendre au mari ce qu'il a donné ; mais si c'est celui-ci qui renvoie sa femme, il n'a rien à réclamer. Si la femme se rend coupable d'adultère , son complice doit payer au mari la valeur que celui-ci avait donnée en se mariant. Dans tous les cas de divorce, tous les enfans, garçons et filles, restent avec le père. Celui qui a dérobé est condamné, par le chef du village, à payer à celui qui a été volé le double de la valeur enlevée. Quand un médecin ne peut guérir son malade par les remèdes qui lui sont connus, il conclut que celui-ci est sous la puissance du démon, qu'on cherche alors à rendre favorable par les offrandes accoutumées.

Quand une personne meurt , les *Koukies* en usent de différentes

manières à l'égard du corps. Dans quelques villages, ils font plusieurs ouvertures dans le ventre, et, plaçant le corps sur le feu, ils marchent à l'entour jusqu'à ce que toutes les humeurs aient été dévorées par le feu, et que la chair s'y soit complètement desséchée. En cet état, ils le gardent au logis pendant un an ; dans d'autres villages, ils creusent le tronc d'un arbre et y placent le corps, ayant soin d'établir une clôture à l'entour pour empêcher les bêtes sauvages d'en approcher. Un an après le décès, ils élèvent un appentis ou hangard à côté de l'endroit où le corps est conservé, et les parens et amis du mort s'y réunissent pour se livrer aux lamentations, aux chants, à la danse, pendant l'espace de quatre jours, après quoi ils transportent les os au sommet d'une montagne où sont déposés les restes de ceux de la même tribu, déposant avec eux les armes, l'or, l'argent, les toiles et tout ce qui appartenait au mort, ainsi que les têtes des animaux qu'il a tués pendant sa vie; ses amis même les plus chers ne se réservent pas la moindre chose : tout est laissé là, et le plus hardi voleur n'oserait y toucher[1].

Toute personne familiarisée avec les usages des *Burmèses* et des *Karians*, les reconnaîtra aussitôt dans ceux des *Koukies*. La coutume de conserver les têtes des animaux est ordinaire parmi les tribus voisines, dans l'empire Birman. Les *Karians* ne conservent pas seulement les têtes d'animaux, mais même celles des personnes qu'ils ont tuées à la guerre. Celui qui possède cent têtes d'hommes et de bêtes a, par là, acquis des titres à devenir chef de tribu ; c'est l'usage chez les *Karians*. Les *Diacks*, tribu sauvage qui vit dans l'intérieur de *Bornéo*, conservent avec un soin scrupuleux les têtes des personnes tuées par eux ; et quand un jeune homme veut se marier, la première question est celle-ci : combien possède-t-il de têtes ? Si le nombre est inférieur à la moitié de celles que possède son père, il doit retourner à la guerre et augmenter sa provision quand le succès couronnera ses efforts. Je montrai aux *Koukies* un échantillon de charbon, et je

[1] Les *Karians* ont une coutume semblable à celle des *Koukies*, dans la manière de disposer leurs morts; mais eux réduisent tout le corps en cendres à l'exception d'un os qu'ils conservent pendant une année, et ensuite, après une fête de plusieurs jours, ils font de cet os ainsi que des objets ayant appartenu au mort, la même chose que les *Koukies*.

leur demandai s'ils en avaient jamais vu ? ils me dirent que souvent ils en avaient remarqué sur les montagnes, mais qu'ignorant son usage, ils ne s'y étaient point arrêtés. Si le Gouvernement les gagnait par sa bienveillance, je pense que ces peuples indiqueraient les points où on pourrait en trouver, et peut-être même en grande quantité [1].

Les *Koukies* du village que j'ai visité, sont une tribu indépendante ; mais ils fournissent ordinairement de l'ivoire au *Bomangie* ou chef des Mugs. Les autres *Koukies* ont leur Rajah ; mais je ne saurais dire jusqu'où s'étend son autorité.

L'année dernière, pendant mon voyage, j'ai appris qu'il y avait sur les montagnes deux espèces de chiens ; la plus petite a les oreilles pointues et droites ; ils rôdent en troupes de 15 à 20 ; cette espèce est commune sur la côte de *Tenasserim*. L'autre espèce est beaucoup plus grande, et on ne les a jamais vus plus de deux ou trois ensemble. Les *mugs* et les *shamma* m'assuraient qu'ils ont des oreilles longues et pendantes. Les *Koukies* me les ayant dépeint de la même manière, je ne puis pas douter qu'il existe là une nouvelle espèce de chiens encore inconnus aux naturalistes. On m'a dit aussi sur la côte de *Tenasserim* qu'il y existe une espèce de gros chiens d'une couleur gris-noire ; mais comme je n'ai jamais eu l'occasion de savoir quelles sont les formes et la grandeur de leurs oreilles, je ne puis dire si cette espèce est la même que celle du district des *Koukies*.

Les peuples qui vivent sur les hauteurs au pied desquelles coule la rivière de *Chittagong* sont les *Daino*, les *Shamma*, les *Langat*, les *Shiamdou*, les *Benzoo* et les *Rian*.

Voilà un court exposé des mœurs et du caractère des *Koukies*. Je serais allé plus tôt les visiter, si dans mes excursions de l'année dernière, les habitans d'un village que je visitai, ne m'avaient dit qu'il serait imprudent d'aller chez les *Koukies*, qu'ils me prendraient pour un espion anglais et me traiteraient en conséquence.

Comme ils connaissaient peu leurs dispositions !

L'abbé J. BARBE,
Missionnaire apostolique de la maison des Missions étrangères.

[1] Le charbon serait peu utile à moins qu'on ne le trouvât dans lieux d'où il pût-être facilement transporté par eau.

VOCABULAIRE DE QUELQUES MOTS KOUKIES.

Dieu.	Ngion-Mi.	Pipe.	Doun-del.
Culte religieux.	Mai-meck.	Roc.	Loun.
Démon.	Kha-sin.	Arbre.	Thiin.
Personne.	Mriam.	Terre.	Bell.
Homme.	Mepa.	Cerf (hagineanus).	Tsason.
Femme.	Nounou.	Biche.	Thaka.
Jeune fille.	Ar.	Cochon.	Wet.
Jeune homme.	Tran-wall.	Collier.	Shal.
Eau.	Toue.	Colline.	Toung.
Paddy.	Tsan.	Rivière.	Bou.
Riz.	Tha-thin.	Esclave.	Tengroun.
Riz cuit.	Bou.	Froid.	Ada.
Manger du riz.	Bou-bar.	Chaud.	Assa.
Boire de l'eau.	Toue-indi	Il pleut.	Kotsur.
Venir.	Houm-ro.	Oiseau.	Aar.
Aller.	Karo.	Œuf.	Aartane.
Européen.	Men-gico	Or.	Gnoun.
Négre, noir.	Lououn.	Cuivre.	Dar.
Lit.	Arsin.	Fer.	Teir.
Tête.	Lou.	Couteau.	Tsim.
Nez.	Naar.	Fleur.	Paar.
Yeux.	Mit.	Sel.	Matsi.
Oreille.	Na.	Poisson.	Ngat.
Cheveux.	Ssam.	Fusil.	Sha-lai.
Lèvres.	Mour.	Poudre.	Talaitse.
Langue.	Malai.	Mauvais.	Salai-mou.
Peau.	Boun.	Vache sauvage.	Shio.
Ongles.	Cout.	1.	Kaka.
Cou.	King.	2.	Panika.
Poitrine.	Tsan.	3.	Toumka.
Ventre.	Madil.	4.	Ta.
Cuisse.	Ell.	5.	Nga.
Pied.	Phai.	6.	Rou.
Petit garçon.	Nepan.	7.	Sric.
Vieillard.	Tar.	8.	Rac.
Chien.	Houci.	9.	Ko.
Maison.	Teng.	10.	Sunka.
Bambou.	Koue.	100.	Rasa.
Habillements.	Poul-bom.	1000.	Sunka.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE. ROME. *Rescrit du Saint-Siège sur les colleges mixtes fondés par le gouvernement anglais en Irlande.*

» *Au très-révérend docteur Mac-Hale, archevêque de Tuam (Irlande).*

» Illustrissime et révérendissime seigneur,

» Il paraîtra peut-être étrange que la réponse de la sacrée Congrégation de la Propagande sur la question des colléges mixtes ait été retardée si longtems; mais l'importance de la question à résoudre, et la grande variété des sujets qui s'y liaient, ont exigé, avant qu'une décision sûre pût être donnée, qu'un tems considérable fût consacré à l'examen des documens et des raisons sur lesquels s'appuyaient des opinions contraires. Avant tout, nous croyons de notre devoir de déclarer qu'il n'est jamais entré dans l'esprit des membres de la sacrée Congrégation de la Propagande que les prélats qui paraissaient favorables à l'établissement des colléges aient eu quelque mauvais dessein en vue, car une longue expérience nous a convaincu de leur probité. S'ils ont adopté cette manière de voir, ce n'est que dans l'espérance d'effectuer un plus grand bien et de favoriser en Irlande les intérêts de la religion. Néanmoins, la sacrée Congrégation de la Propagande, après avoir examiné la question avec maturité et sous toutes ses faces, n'ose pas se flatter de voir ces colléges produire les fruits que l'on en attend, et même elle craint que ce genre d'institution ne fasse courir à la foi catholique un danger imminent; en un mot, la Congrégation de la Propagande est convaincue que ces colléges ne tarderaient pas à nuire à la Religion.

» C'est pour ces raisons qu'elle a cru de son devoir d'avertir les archevêques et évêques d'Irlande de ne prendre aucune part à leur établissement. Comme la sacrée Congrégation de la Propagande eut désiré que ceux des évêques qui sont entrés en négociation avec le gouvernement pour faire modifier la loi relative à ces colléges, et obtenir d'autres mesures favorables, eussent pris d'abord l'avis du Saint-Siége, elle ne doute pas aujourd'hui, considérant l'obéissance que les évêques d'Irlande lui ont toujours témoignée, qu'ils ne retractent les démarches qu'ils ont pu faire contrairement à cette décision. Mais malgré tout, si quelqu'un de vous a sur cette question des observations importantes à nous soumettre, il peut librement les communiquer à la Congré-

gation de la Propagande, afin qu'elle donne sur tous les points une décision convenable.

» La sacrée Congrégation n'ignore pas de quelle importance il est de pourvoir à l'instruction scientifique de la jeunesse, surtout de la classe élevée; elle engage en conséquence Votre Grâce et ses suffragants à prendre toutes les dispositions légitimes pour propager cette instruction. Il sera de votre devoir de veiller à ce que les colléges catholiques déjà établis deviennent encore plus florissants, en leur donnant des chaires nouvelles et utiles, surtout de philosophie, dans le cas où ils en manqueraient. Il faudrait prendre dans ces colléges des dispositions qui les rendissent accessibles à un plus grand nombre d'élèves, suivant les besoins des divers districts. Par-dessus tout, la sacrée Congrégation croirait avantageux que les évêques, unissant leurs efforts, érigeassent en Irlande une Université catholique semblable à celle que les évêques de Belgique ont fondée dans la ville de Louvain.

» Afin que ces dispositions puissent avoir l'heureux résultat désiré, la sacrée Congrégation exhorte les évêques à conserver entre eux l'union et la plus grande concorde. Il ne faut pas qu'ils se laissent entraîner par un zèle de parti dans des affaires ne regardant pas le ministère sacré qui leur est confié, afin qu'il soit évident pour tout le monde qu'ils n'auront autre chose en vue que le culte de Dieu, le bien de la religion et le salut des âmes.

» Nous sommes surs que vous vous conformerez à toutes ces choses avec le plus grand empressement, attendu qu'elles sont en parfaite conformité avec le jugement de notre très-saint Père le Pape Pie IX, qui, après avoir pris les informations les plus minutieuses sur toute cette affaire, a sanctionné de son approbation la décision de la sacrée Congrégation et lui a donné le poids de son autorité.

» En même tems, nous prions Dieu d'accorder à Votre Grâce une longue et heureuse vie.

» De Votre Grâce, etc. Au palais de la Propagande le 9 octobre 1847.

» J. Phil. cardinal Fransoni, préfet.

» Alex. Barnabo, pro-secrétaire. »

Bref de Sa Sainteté Pie IX adressé au R. P. Perrone. — PIE IX, PAPE, *religieux et cher fils, salut et bénédiction apostolique.*

» Rien ne saurait, sans contredit, nous être plus agréable, et nous ne souhaitons rien autant que de voir s'étendre partout le culte, la piété et la vénération envers la très-sainte Mère de Dieu, notre tendre mère à tous, l'immaculée Vierge Marie, et que de voir tout le monde célébrer dignement ses louanges et ses mérites. De là vous pouvez juger, cher fils, avec quelle satisfaction de Notre cœur Nous avons accueilli la *Dissertation théologique* sur l'immaculée Con-

ception de la bienheureuse vierge Marie, composée par vous en latin, récemment sortie des presses de Rome, et qui nous a été dédiée.

» Nous nous empresserons avec un grand plaisir de lire cette dissertation, aussitôt qu'un moment de loisir Nous sera donné au milieu des travaux importans et multipliés du pontificat suprême qui Nous assiègent continuellement. Nous avions déjà des preuves suffisantes de votre science religieuse et de votre piété; les autres ouvrages que vous avez mis au jour font foi des qualités distinguées de votre esprit, de votre érudition, de votre doctrine, et surtout de l'étendue de vos connaissances théologiques.

» Un tel mérite ne nous étonne pas chez un membre de cette Société illustre qui éleva dans son sein tant d'hommes honorés par l'intégrité de leur vie, par la gloire de leur sainteté, par leur dévouement à la religion catholique, par tous les genres de savoir, par leurs services et leurs mérites envers la société chrétienne et la société civile.

» En vous remerciant de votre don, très-cher fils, Nous vous exhortons, de la manière la plus pressante, à continuer avec une ardeur nouvelle d'applicaquer vos soins et vos pensées à l'exécution de ces ouvrages qui doivent tourner à l'utilité, à l'honneur de la religion et des lettres. Nous terminerons en vous envoyant du plus profond de Notre cœur, pour gage de Notre bienveillance toute particulière, cher et religieux fils, Notre bénédiction apostolique, avec tous Nos souhaits pour votre véritable félicité.

Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 25 octobre 1847, la deuxième année de notre pontificat. PIE IX, PAPE.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 96. — Décembre 1847.

Rationalisme Contemporain.

EXPOSITION DU SYSTÈME DE M. COUSIN
SUR
LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Du fini, de l'infini et de leurs rapports. — Des idées dans la raison individuelle et dans la raison humaine en général. — Elles constituent la philosophie de l'histoire. — Histoire. — Son but. —Leur ordre de succession. — Optimisme historique. — Tout est bien. — Du rôle de la géographie dans l'histoire. — Influence des climats. — Détermination des lieux et des climats qui conviennent aux trois grandes époques de l'histoire. — Les peuples, ainsi que les grands hommes, ne sont que le *développement* des idées. — Justification de la puissance et du succès.

Avant de poursuivre l'analyse de l'*Essai sur le rationalisme moderne* de M. l'abbé de Valroger, il nous a semblé utile d'exposer en entier le système de M. Cousin sur la *philosophie de l'histoire*. Le voici :

M. Cousin trouve dans la Raison humaine trois élémens fondamentaux, essentiels, trois idées qu'elle ne constitue pas, mais qui la dominent et la gouvernent. Ces idées-mères, auxquelles toutes les autres peuvent se ramener [1], s'appellent l'idée du *fini*, de l'*infini* et de leur *rapport*. Point de fait de conscience qui ne les révèle d'une manière plus ou moins frappante ; il suffit d'avoir un de ces termes pour concevoir aussitôt et pour affirmer les deux autres. Cete théo-

[1] « Il ne *peut* y avoir dans l'intelligence humaine que trois idées. La réflexion, appliquée à la conscience, pourrait s'y attacher pendant des milliers de siècles, elle n'y peut découvrir autre chose que ce qui y est, c'est-à-dire, ces trois élémens diversement combinés. » (*Introd. à l'hist. de la philos.*, p. 151. 1828.

rie est la base sur laquelle M. Cousin élève l'édifice de la philosophie de l'histoire. Elle seule, à son dire, peut nous donner la clé des *développemens* de l'humanité [1]. Voici comment il prétend le prouver.

Les trois élémens dont nous avons parlé ne doivent pas être considérés seulement sur le théâtre limité de la conscience individuelle; ils apparaissent aussi sur le théâtre plus étendu, plus animé, plus vivant de la conscience universelle. Là ils ne restent pas ensevelis dans l'ombre, immobiles et stériles, attendant qu'un regard scrutateur vienne les découvrir. Soumis à une suite d'évolutions incessantes et déterminées, ils tendent au contraire à se rendre visibles et à se déployer dans toute leur étendue; ils sont comme l'âme et la raison première de toutes les révolutions qui changent la face du monde. Or, l'histoire, ce témoin toujours vivant qui jamais ne sommeille, qui conserve et reproduit toutes les idées, tous les faits qui viennent le frapper, l'histoire est aussi le milieu dans lequel les divers élémens de la pensée se manifestent successivement et arrivent à leur entier développement [2].

Mais pour qu'il y ait dans leur apparition un ordre de succession nettement tranché, facile à saisir, il faut qu'au moment où l'un d'eux domine, les autres ne viennent pas se produire sur la scène du monde, ou, s'ils l'ont occupée déjà, qu'ils se retirent pour lui faire place. Partant le genre humain devra, dans sa marche, traverser plusieurs époques diverses [3] qui se pousseront et se dévoreront tour-à-tour.

[1] *Ibid.*, p. 131.

[2] « Le but de l'histoire et de l'humanité n'est pas autre chose que le mouvement de la pensée, qui aspirant à se connaître complètement, et ne pouvant se connaître complètement qu'après avoir épuisé toutes les vues incomplètes d'elle-même, tend, de vue incomplète en vue incomplète, par un progrès mesurable, à la connaissance complète d'elle-même et de tous ses élémens essentiels successivement dégagés, éclaircis par leurs contrastes, par leurs conciliations momentanées, par leurs guerres sans cesse renaissantes. Tel est le but général de l'histoire et de l'humanité. » M. Cousin, *Introd. à l'histoire de la philos.*, p. 151.

[3] « Une époque du genre humain n'est pas autre chose qu'un des élémens de l'humanité développé à part, et occupant sur la scène de l'histoire un espace de tems plus ou moins considérable, avec la mission d'y jouer le rôle qui lui a été assigné, et de ne se retirer qu'après avoir livré à l'histoire tout ce qui était dans son sein. » *Ibid.*, p. 158-9.

Différant nécessairement, elles se présenteront aux regards de l'observateur avec un caractère opposé. Il ne verra donc tout d'abord dans l'histoire que particularités, contradictions, luttes et guerre incessante : spectacle plein de tristesse!... On ne doit pas s'arrêter à ce premier coup d'œil. Pour avoir le secret des *mouvemens* de l'histoire, il faut, appelant à son secours une observation puissante et féconde, aller à la recherche de l'unité profonde qu'ils cherchent sous leur variété. Alors le spectacle change. On ne tarde pas à reconnaître que ces époques, dans leur diversité même et dans leur opposition, conspirent au même but, à la représentation complète de la nature humaine. Autant donc on aura remarqué d'élémens dans la conscience individuelle, et partant dans l'humanité, autant il faudra distinguer d'époques dans l'histoire. Or ces élémens sont au nombre de trois, ni plus ni moins, le *fini*, l'*infini* et le *rapport* du fini et de l'infini. « Il paraît donc absolument impossible qu'il y ait dans le » *développement de la pensée et de l'humanité* [1] plus de trois » grands points de vue, par conséquent plus de trois grandes épo- » ques (p. 152)... Que peut en effet développer l'histoire, sinon l'hu- » manité ? et que peut-elle développer dans l'humanité, sinon les » élémens qui la constituent [2]. »

M. Cousin célèbre comme une conquête cette fixation des grandes époques historiques. Mais ce premier pas franchi, d'autres questions

[1] Nous prions toujours nos lecteurs de remarquer que ce système du *développement de la pensée* d'où les rationalistes, concluent leur progrès indéfini, est pour le fonds le même que celui soutenu par l'école *mixte* catholique que nous combattons.

[2] *Ibid.*, p. 159. — « D'un autre côté, essayez de retrancher une de ces époques; en ne faisant que deux grandes époques, vous détruisez le développement d'un des élémens de l'humanité, vous condamnez l'humanité à ne pas se développer toute entière. Est-il possible, si l'infini est un élément considérable de la pensée, qu'il n'occupe pas toute une époque de l'histoire?.... Retrancherez-vous l'époque où doit régner le fini? L'espèce humaine ne se serait donc jamais développée dans toute sa liberté! L'espèce humaine n'aurait jamais eu une époque à elle? Ou n'admettrez-vous que ces deux époques? Vous condamnez l'humanité à aller sans cesse de l'infini au fini, et du fini à l'infini, sans que jamais elle essaye de saisir leurs rapports.... Vous ne pouvez donc retrancher aucune de ces trois grandes époques. » P. 164-5

se présentent : 1° Quel *doit* être le caractère particulier de chacune de ces époques? 2° Dans quel ordre *doivent-elles* se succéder? 3° Quelle influence la nature des divers climats *doit-elle* exercer sur leur développement? Quel *doit* être le génie des peuples appelés à concourir à leur manifestation? Sur tous ces points, M. Cousin ne conçoit pas la possibilité d'un doute si léger qu'il soit. Emporté par sa brillante imagination, il se jette dans des théories à *priori* que l'histoire est loin de justifier. Nous allons essayer de reproduire ses idées.

1° Toute époque, tout peuple, tout individu accomplit pendant la durée de son existence, un certain nombre d'œuvres qui marquent son passage sur la terre. Veut-on savoir *quelle idée il avait mission de développer?* Qu'on interroge son industrie, la forme de son gouvernement, ses arts, sa religion, sa philosophie. Dans ces sphères diverses, une voie a été tracée dont il est impossible de s'écarter, un but a été marqué qui jamais ne sera dépassé. Aussi, l'époque où doit se manifester *l'idée du fini* est-elle arrivée? On peut déterminer *à priori* le caractère dont seront empreints les travaux et les créations de l'humanité. Alors un progrès incessant se fera remarquer dans l'industrie. On ne se bornera pas à arracher à la terre tous les produits qu'elle peut donner : on les tourmentera pour leur imposer la forme qui exprime le mieux l'idée de l'époque. Ces produits ainsi transformés rentreront dans la circulation, traverseront les mers, iront partout alimenter le commerce qui se fera sur une immense échelle. Car les nations qui joueront alors un rôle seront toutes plus ou moins commerçantes; sans cesse leurs vaisseaux couvriront les flots : ce sera l'époque des grandes entreprises maritimes. Cette variété et ce mouvement passeront dans les lois : il y aura peu de monarchies absolues, beaucoup d'états libres et démocratiques. Dans l'art, même mobilité. Rarement il dépassera la sphère du beau et s'élèvera jusqu'au sublime; l'homme, « c'est-à-dire l'image la plus vraie, du » fini, du mouvement et de la mesure (p. 161), » sera le type qu'il s'attachera surtout à reproduire. Les systèmes religieux subiront la même influence. La divinité à laquelle s'adresseront les prières et les hommages, cessera d'être invisible. Arrachée à son unité majestueuse, elle se trouvera divisée et répandue dans les cultes les plus divers.

« De là le polythéisme, ou la domination de l'idée de la variété et du » fini dans les représentations religieuses. » Quant à la philosophie, elle aura principalement pour objet l'étude de la nature et surtout celle de l'homme : les autres branches des connaissances humaines seront en quelque sorte sacrifiées à la physique et à la psychologie.

Un autre spectacle frappera nos regards, si nous les arrêtons sur l'époque qui doit représenter dans l'histoire l'*idée de l'infini*. Voyez l'industrie : elle sera faible et languissante. Peu ou point de commerce extérieur, d'excursions maritimes, de populations voyageuses : les nations attachées au sol qui les a vu naître ne le quitteront un moment que pour se répandre comme un torrent, mais elles ne fertiliseront pas et ne sauront pas conserver les contrées envahies par elles. — Ne vous attendez pas à voir la physique expérimentale, la chimie, les sciences naturelles faire alors de grands progrès : elles seront remplacées par les mathématiques et l'astronomie, « qui rap- » pellent davantage à l'homme l'idéal, l'abstrait, l'infini. » — Dans les états dominera l'absolutisme; dans les arts, le gigantesque ; en philosophie, la contemplation de l'unité absolue. — La religion imposera aux peuples un Dieu invisible ; elle enseignera le mépris de la vie présente : ce ne seront que tableaux fantastiques, souvent effrayans, des scènes qui la précèdent et qui la suivent (p. 160-163).

Supposez réunis dans une juste mesure les élémens qui caractérisent ces deux premières époques, et vous aurez l'industrie, l'état, l'art, la religion, la philosophie de l'époque pendant laquelle doit se développer le *rapport du fini à l'infini*[1].

2° Il faut maintenant déterminer l'ordre dans lequel ces époques se succèdent. M. Cousin, qui a tant de fois recommandé l'observation, ne veut pas pour le moment se placer sur ce terrain. « Que lui » donneraient les faits? Rien de plus qu'eux-mêmes. Or, ce qu'il

[1] « On aura alors tous les genres d'industrie, toutes les sciences mathématiques et naturelles, la puissance territoriale et la puissance maritime, la force prépondérante de l'État et la liberté individuelle; dans la religion, la vie présente rapportée à Dieu, mais en même tems l'application sévère du dogme à la morale, cette vie prise au sérieux et ayant son prix, et un prix d'une valeur immense ; enfin, dans la philosophie, l'influence réciproque de la psychologie et de l'ontologie. » P. 163.

» veut, c'est leur raison, leur nécessité. » Pour trouver tout cela, il s'adresse à la pensée; il cherche dans quel ordre la réflexion nous révèle ses divers élémens.

Or, elle ne nous donne pas tout d'abord, elle ne peut pas nous donner le *rapport du fini à l'infini :* avant de comparer ces deux termes, il faut les avoir étudiés séparément. Quel est donc celui qui dominera en premier lieu dans la conscience? Est-ce le fini? Non. L'homme naissant, faible et misérable, perdu en quelque sorte au sein de l'immensité, n'arrive que lentement à se distinguer du monde qui l'environne : un long exercice lui est nécessaire pour émanciper le *moi* des liens du *non-moi*. L'*idée* de l'*être absolu*, de l'*unité*, de l'*infini*, étouffant toutes les autres, remplit la première époque de l'humanité, époque d'immobilité. Un seul sentiment la préoccupe et paralyse tous ses efforts, c'est le sentiment de sa misère, de son impuissance et de son néant. — Cette époque ne peut pas durer toujours. Peu à peu, l'humanité, accablée d'abord sous le poids de l'infini, lève la tête et se redresse; les entraves qui l'enchaînaient se brisent; elle se dégage du monde extérieur; l'expérience lui révèle qu'elle est libre, et l'exercice fortifie sa liberté. Enfin, elle arrive en pleine possession du sentiment énivrant de sa grandeur et de sa force. « Alors arrive le règne de la personnalité, l'époque du *fini* (p. 167)». Le nombre de ses jours est aussi compté. — Quand donc les élémens de ces deux premières époques se seront développés dans toute leur étendue, elles disparaîtront. Mais l'humanité, qui jamais ne recule, fera un nouveau pas; elle se mettra en travail pour saisir les *rapports du fini à l'infini ;* une troisième et dernière époque naîtra qui conciliera et résumera les deux premières.

Au reste, cet ordre de succession est purement extérieur; il en couvre un autre plus profond qu'il importe de dévoiler. Le voici : Les diverses époques de l'humanité sortent *nécessairement* l'une de l'autre. Les résultats obtenus par la première ne sont pas perdus pour la seconde; ils deviennent la base sur laquelle elle travaille. Les débris féconds de celles-ci forment, par leur combinaison, le berceau de la troisième. Ainsi, « *l'histoire n'est pas seulement une géométrie sublime, c'est une géométrie vivante* (p. 171) ». Un premier coup d'œil ne vous laisse apercevoir que des membres divers qui ont

leur vie à part; mais arrêtez sur eux un regard attentif, bientôt vous les verrez se pénétrer intimement, et produire, par leur réunion, l'unité de la vie générale. L'histoire n'a d'intérêt et de vérité qu'autant qu'elle est l'expression de cette vie générale, car alors seulement, elle réfléchit tout le mouvement progressif de l'humanité. Ce n'est pas assez dire; il y a quelque chose de plus dans l'histoire : « *Elle n'est rien moins que le dernier contre-coup de l'action di-* » *vine* (p. 171) ». Comme la nature, elle a ses lois, lois *nécessaires* établies par Dieu lui-même. Ainsi, les événemens ne sont pas seulement permis, ils sont *ordonnés* par la Providence ; « ils sont une dé- » monstration sans réplique de son intervention dans les affaires hu- » maines... Or, si l'histoire est le gouvernement de Dieu rendu visible, » tout y est à sa place; si tout y est à sa place, tout y est bien (p. 172)». M. Cousin nous présente l'idée de l'optimisme historique comme la plus haute idée à laquelle la philosophie soit parvenue; idée pleine de moralité, qu'on ne peut repousser sans *blasphémer contre l'existence et contre son auteur* (p. 179) ».

3° Mais l'histoire ne serait encore qu'un enseignement stérile, si on s'arrêtait à la simple connaissance des faits qui en forment la trame. Le philosophe doit aller plus loin. Son premier devoir est « de de- » mander aux faits l'idée qu'ils expriment, le rapport qu'ils soutiennent » avec l'esprit de l'époque du monde au sein de laquelle ils font leur » apparition. » Or, cet esprit se manifeste à plusieurs conditions. Il faut d'abord qu'il ait son lieu, son théâtre, qu'il prenne possession de l'espace, s'y établisse et en occupe une portion quelconque plus ou moins considérable. Mais qu'on le remarque bien : la *géographie* joue un grand rôle dans l'histoire; tout lieu, tout territoire, selon M. Cousin, représente nécessairement *une idée*... Nous retrouvons ici, expliquée et commentée, la théorie de Montesquieu sur l'influence des climats. — On a, dans le *développement* de l'humanité, distingué trois grandes époques, donc trois théâtres différens. « L'époque de » *l'infini* occupera un immense continent dont toutes les parties se- » ront compactes, immobiles et indivisibles comme l'unité ; et comme » il faudra bien qu'il aboutisse à quelque mer, il aboutira à l'Océan, » et renfermera avec des déserts immenses des montagnes presque » infranchissables. Tout au contraire, l'époque *du fini* aura pour

» théâtre des pays de côtes, les bords de quelque mer intérieure; car » les mers intérieures, représentant la crise et la fermentation de la » nature, sont le centre naturel, le lien et le rendez-vous des grands » mouvemens de la civilisation de l'humanité. Enfin, soyez sûrs que » l'époque qui devra représenter dans l'histoire le *rapport du fini à* » *l'infini* sera un continent considérable, assez et pas trop compact, » d'une longueur et d'une largeur bien proportionnées, qui, tout en » confinant l'Océan, aura aussi des mers intérieures, de grands fleuves » qui le traversent en tout sens, de telle sorte que le mouvement et » l'immobilité, que la durée et le tems, que le fini et l'infini puissent » y trouver leur place, que rien n'y demeure dans une unité glacée » et que rien ne s'y dissolve, que tout dure en même tems que tout » se développe, que tous les extrêmes y soient et avec leur harmonie » (p. 186) ». De plus, comme les époques de l'humanité se succèdent suivant un ordre *nécessaire*, la civilisation passera successivement d'un théâtre à l'autre. L'époque de l'infini ouvrant la marche, il était nécessaire qu'elle jetât ses premiers développemens au sein d'un continent haut et immense; que, de là, elle se répandît dans les plaines pour faire, selon les exigences des autres époques, le tour du globe.

4° La scène du monde est préparée : quelle sera l'*action* des peuples appelés à y jouer un rôle? M. Cousin commence par rejeter, comme plus *embarrassante* qu'*importante*, la question de l'*unité de l'espèce humaine*[1]; puis il répond encore : autant d'époques différentes dans l'histoire, autant d'ordres très-distincts de populations[2].

[1] « N'y a-t-il qu'un peuple primitif, c'est-à-dire une seule race, et par conséquent une seule langue, une seule religion, une seule philosophie, qui, sorties d'un seul centre et d'un foyer unique, se répandent successivement sur toute la face du globe, de telle sorte que la civilisation se fasse par voie de communication et que l'histoire entière ne soit qu'une tradition; ou bien l'histoire n'a-t-elle d'autre fond que la nature humaine, la nature qui nous est commune à tous, et qui, partout la même, mais partout modifiée, se développe partout avec ses harmonies et ses différences? Telle est la première question que rencontre sur son chemin la philosophie de l'histoire. Selon moi, cette question est encore plus *embarrassante qu'importante*. » *Ibid.*, p. 188.

[2] « Je dis trois ordres de populations, et non pas trois peuples, parce que si chaque époque est une en ce sens qu'il y a un élément de la nature humaine qui prévaut sur les autres élémens. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe à côté ou

Ils seront donc au nombre de trois ; or, chaque peuple venant au monde pour y représenter *une idée*, tous les événemens dont sa vie se compose doivent être considérés comme un mouvement progressif vers l'accomplissement de cette idée. Il sera entier quand elle aura passé par toutes les sphères de l'industrie, de l'état, de l'art, de la religion et de la philosophie. Rechercher et suivre son progrès dans chacun de ces cinq élémens, les comparer entre eux pour saisir leurs rapports de succession et de subordination, tel est le devoir de la philosophie de l'histoire. Ce n'est qu'en se livrant à ce travail, difficile, il est vrai, mais nécessaire, qu'elle évitera les vues partielles et bornées qui l'ont si souvent égarée, qu'elle arrivera à comprendre chaque peuple dans son expression la plus élevée et la plus certaine, dans sa métaphysique.

A cette première étude une autre plus compréhensive, plus générale doit succéder. On comparera l'industrie, les arts, le gouvernement, la religion, la philosophie des divers peuples d'une même époque. Qu'ils se ressemblent par quelque côté, c'est une nécessité, puisqu'ils existent dans un même point du tems; mais aussi ils ne peuvent pas ne pas différer. Car chaque peuple a son idée propre, et non pas une autre à développer. Cette idée, bien que particulière et incomplète, il la regarde comme l'expression de la vérité tout entière. Quant aux autres, il les repousse impitoyablement, car un peuple chez lequel domine une idée, n'a pas l'esprit conciliant et tolérant d'un *philosophe éclectique*. On doit en dire autant des divers élémens de la pensée. « Nul ne peut se subordonner ; il ne leur suffit pas même » de co-exister avec indépendance et avec harmonie; ils tendent à se » vaincre et à s'absorber l'un l'autre (p. 199); de là la guerre. »

« Elle a sa racine indestructible dans la nature des idées des diffé- » rens peuples, qui, étant nécessairement partielles, bornées, exclu- » sives, sont nécessairement hostiles, agressives, conquérantes. La » guerre est donc nécessaire (p. 200).

au-dessus d'autres idées, d'autres élémens qui jouent dans cette même époque des rôles secondaires... Si donc il y a nécessairement dans toute époque différentes idées sous la domination d'une seule, il faut bien qu'il y ait différens peuples pour représenter les diverses idées, ou les nuances importantes de l'idée prédominante. » *Ibid.*, p. 189.

2° Elle est aussi bienfaisante. Quand deux armées sont en présence; ne voyez pas seulement des milliers d'hommes qui vont s'égorger. Il y a là un autre spectacle qui doit fixer votre attention : la lutte n'est pas, à proprement parler, entre ces hommes, elle est entre les différentes idées qui dans un siècle animent et agitent les peuples. Vous assistez à leur rencontre violente, à leur choc. Nécessairement la plus forte l'emportera sur la plus faible ; or, la plus forte étant celle qui se trouve le plus en rapport avec l'esprit même de cette époque , il est utile qu'elle triomphe [1].

3° M. Cousin ne s'arrête pas là : il vient d'absoudre la victoire comme nécessaire et utile, il entrepend ensuite de montrer comme quoi elle est *juste*, dans le sens le plus strict du mot; si vous le désirez, il vous prouvera la *moralité* du succès (p. 205). Mais le succès ne peut point accompagner toujours les pas d'un même peuple. Pendant qu'il réalise l'idée qu'il était appelé à représenter, il parcourt le monde en conquérant. A-t-il rempli son rôle ? Alors son tems est fait; il passe à son tour sous les *fourches caudines* de la conquête. Et comme il devient inutile à l'humanité, la philosophie de l'histoire l'abandonne. Voilà pour la destinée des différens peuples.

Chaque peuple qui tombe, chaque peuple qui s'élèvera, a compté ou comptera dans son sein des individus éminens qu'on appelle les *grands hommes*. « Un grand homme n'est pas une créature arbi-
» traire qui puisse être ou n'être pas. C'est le représentant plus ou
» moins accompli que tout peuple se suscite nécessairement... Il n'est
» grand qu'à ce prix, à cette double condition de représenter l'esprit
» général de son peuple, et c'est par ce rapport à cette généralité
» qu'il est grand, et en même tems de représenter cette généralité qui
» lui confère sa grandeur sous la forme de la réalité, c'est-à dire sous
» une forme finie et visible... Il est donc peuple et il est lui tout en-

[1] « Si l'histoire avec ses grands événemens n'est pas autre chose que le jugement de Dieu sur l'humanité, on peut dire que la guerre n'est pas autre chose que le *prononcé* de ce jugement, et que les batailles en sont la *promulgation* éclatante ; les défaites et la fin d'un peuple sont les arrêts de la civilisation et de Dieu sur ce peuple, qu'ils déclarent au-dessous du tems présent, en opposition avec le progrès du monde, et par conséquent retranché du livre de vie. » P. 204-5.

» semble ; il est l'harmonie de la généralité et de l'individualité, dans » une mesure telle que la généralité n'étouffe pas l'individualité, et » qu'en même tems l'individualité ne détruit pas la généralité en lui » donnant une forme réelle (p. 213-16). » Ainsi donc un peuple a pour représentans ses grands hommes. Mais ce qui est vrai d'un peuple est vrai de tous les peuples, de toutes les époques, de l'humanité entière. Il n'y a donc à considérer dans l'histoire que les grands hommes. — Tout concourt à les former et à les produire. Ils n'apparaissent sur la scène du monde qu'au moment où il y a de grandes choses à exécuter. S'ils naissent à propos, ils ne peuvent pas mourir avant leur heure; lors même qu'ils succombent sous le fer d'un assassin. Ceci sent un peu la fatalité : on ne doit pas s'en étonner. Les grands hommes ont été plus ou moins fatalistes; on les a toujours pris, et ils se sont pris eux-mêmes, pour les instrumens du destin : quelque chose d'irrésistible les pousse en avant. Sous cette impulsion puissante, ils réussissent toujours : c'est là leur caractère[1]. »

Le résultat des grands succès c'est la puissance et une grande puissance. Arrivé à cette hauteur, on peut paraître bien au-dessus du reste des hommes, se croire le maître du monde. Point du tout ! On n'est, au bout du compte, que le serviteur de ceux-là même auxquels on commande : n'est-on pas, en effet, l'instrument docile, le pur *représentant de leurs idées*. L'humanité n'accorde qu'à cette condition la puissance dont elle dispose : jamais elle ne se soumettra à une force étrangère, mais à celle-là seulement avec laquelle elle sympathise et qui la sert[2]. Ainsi M. Cousin trouve le moyen de défendre la puissance, comme il avait déjà défendu la victoire. Il lui reste à défendre la gloire pour avoir absous l'humanité. Rien de plus facile ! Qu'est-ce que la gloire ? Le jugement de l'humanité sur un de ses

[1] Quelques grands hommes, les guerriers, par exemple, ne peuvent obtenir de succès éclatants qu'au prix d'épouvantables ravages. « Ou nul guerrier ne doit être appelé un grand homme, ou, s'il est grand, il faut l'absoudre et accepter le marchepied de sa grandeur. » *Ibid.*, p. 220.

[2] La racine de la puissance d'un grand homme, est bien mieux que le consentement exprès de l'humanité, lequel est fort souvent douteux et infidèle ; c'est la croyance intime, spontanée, irrésistible, que cet homme c'est le peuple, c'est le pays, c'est l'époque.

membres. Or, l'humanité a toujours raison. Qu'on cite une gloire imméritée! De plus, *à priori*, c'est impossible. Il n'en est pas de la gloire comme de la réputation. On doit le plus souvent celle-ci aux mensonges des partis et des coteries; aussi s'écroule-t-elle rapidement. Mais pour arriver à la gloire, il faut laisser après soi des résultats importans. Or, en fait de résultats importans, il n'y a pas de *tricherie* possible.

On vient de considérer le grand homme dans celui de ses élémens qui le constitue grand, dans son rapport à l'esprit de son tems et de son peuple. Il serait à désirer pour lui qu'on bornât là cette étude; mais pour qu'elle soit complète, il est nécessaire de l'envisager aussi dans celui de ses élémens qui le fait homme, dans son *individualité*. Alors un autre spectacle frappe les regards et l'admiration se refroidit, car nombreuses sont les misères qui apparaissent. On l'a dit avec beaucoup de vérité : *du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.* Cette maxime trouve surtout son application, quand on lit les mémoires de quelques grands hommes, quand on les suit dans les détails de leur vie et de leur conduite. On est alors tout étonné de les trouver petits, souvent vicieux et quelquefois méprisables. Tout en accomplissant, sans le savoir, les desseins de la puissance supérieure qui agit en eux et par eux, ils ont parfois leurs desseins particuliers, des intentions assez mesquines dont on est forcé de rougir pour eux. Alexandre, César étaient, sans nul doute, de grands hommes, mais ils avaient aussi d'assez vilains défauts que tout le monde connaît. Au reste, la partie du grand homme appartient seule à l'histoire. « Celle-ci omet » son côté purement individuel et biographique par ce principe très- » simple que ce n'est pas là ce que l'humanité a vu en lui, qu'elle ne » l'a ni adoré, ni suivi à cause de cela, mais malgré cela (p. 225). »

On ne doit pas oublier non plus que les diverses époques ne sont pas également favorables au *développement des grands hommes.* L'histoire ne nous en montre pas pendant l'époque et dans les lieux où l'infini et l'absolu dominent seuls dans leur toute-puissance accablante. « C'est que là où l'idée de la généralité a régné toute seule, » l'individualité n'a pas eu ses droits, la liberté a manqué à l'huma- » nité ; par conséquent l'homme a été rien ou peu de chose (p. 226). »

Il n'en est pas ainsi de l'époque et des lieux où doit se développer

l'idée de fini, du mouvement, de l'activité individuelle. « C'est là l'é-
» poque que l'on peut appeler l'âge héroïque de l'humanité. La troi-
» sième époque qui représente le rapport du fini et de l'infini n'est pas
» moins fertile en grands hommes, mais elle les montre moins bril-
» lans, c'est-à-dire moins individuels que ceux de la Grèce et de
» Rome, mais plus substantiels en quelque sorte et plus identifiés avec
» les choses. D'ailleurs cette époque est d'hier (p. 228). »

Enfin les divers genres ne concourent pas également à la production des grands hommes. Ainsi, sous ce rapport, l'industrie et le commerce sont peu féconds ; on est frappé du petit nombre des Watt et des Fulton. Les arts, le gouvernement des états, la religion comptent déjà un plus grand nombre d'hommes éminens. M. Cousin ne craint pas d'affirmer « que les deux genres qui se prêtent le plus au *dévelop-*
» *pement* des grandes individualités, ce sont la guerre et la philoso-
» phie (p. 227). » Tout bien considéré, l'avantage reste à la philosophie. « On peut hésiter entre la destinée d'Aristote et celle d'Alexandre,
» entre Colomb et Descartes (p. 231). »

Mais quelque soit le genre qui ait suscité les grands hommes, il y a toujours lutte entre eux comme entre les peuples. Au premier aspect cette lutte peut paraître triste et pénible ; mais, quand on la comprend bien, elle n'a plus rien d'affligeant. Car le combat que se livrent alors deux idées, avertit les amis de l'humanité et de la philosophie que celles-ci se préparent à faire un nouveau pas. Là encore, il y aura un vaincu et un vainqueur. Plaignons le grand homme qui succombe, mais réservons toute notre sympathie pour le grand homme qui triomphe : son parti est toujours le parti de la civilisation, du présent et de l'avenir (p. 232) ; la victoire entraîne infailliblement un progrès de l'humanité. Et voilà de nouveau l'apothéose du succès.

Là se termine le système de M. Cousin sur la *Philosophie de l'histoire*. Nous croyons l'avoir exposé avec la plus scrupuleuse fidélité. Il nous reste à l'apprécier. L'ouvrage de M. l'abbé de Valroger nous applanira les difficultés de ce travail.

L'abbé V. H. D. CAUVIGNY.

Littérature Orientale.

NOTICE

SUR

LA PREMIÈRE DÉCOUVERTE DES VÉDAS.

C'est aux missionnaires jésuites que l'on doit le premier envoi des Védas en France.—Lettre inédite du P. de Bourzes.—C'est dans le Carnate qu'on les trouve. — Avantage que le P. Calmettes tire de l'étude des Védas. — C'est lui qui en envoie une collection complète en France.

Il existe à la Bibliothèque royale plusieurs *védas* écrits sur feuilles de palmier, en caractères *télingas*. Ils sont là comme s'ils n'étaient pas ; aucun indianiste n'est tenté d'en faire usage, et c'est de ces livres qu'on peut bien dire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Cette indifférence qu'on leur témoigne n'a rien d'étonnant; les progrès même des études orientales, qui sembleraient devoir les tirer de l'oubli, les y condamnent à jamais. Car aujourd'hui que le caractère *dévanagari* est commun dans les typographies et que les presses de l'Europe rivalisent de zèle et d'exactitude, pour la publication des textes sanscrits, nous pourrons nous procurer à volonté des éditions complètes et portatives des *védas*, comme de l'Iliade et du Coran, et nous laisserons dans leurs cartons poudreux ces feuilles de palmier difficiles à déchiffrer, plus dignes d'un musée que d'une bibliothèque.

Mais d'où vient cet exemplaire singulier, que Paris a possédé depuis plus d'un siècle, sans le savoir, ou sans vouloir s'en occuper ? Ces manuscrits, aussi curieux qu'inutiles, sont les premiers ouvrages indiens qui aient paru en occident, et c'est évidemment par des mains indiennes qu'ils ont été tracés ; quel est le brahmane ou l'orientaliste

qui en a fait présent à la France? Comment est-on venu à bout de les découvrir? Cette question n'est pas indifférente; elle se rattache à l'histoire de la philologie orientale, et mérite l'attention des hommes de lettres. Si l'Europe exploite avec succès la mine si riche de la littérature sanscrite, et si elle y trouve des trésors, n'est-il pas juste de rechercher quels furent les Christophe Colomb de ce nouveau monde, et le récit de leurs premières investigations ne doit-il pas exciter notre intérêt? Cette question se rattache aussi à l'établissement du Christianisme dans les Indes. Car ce sont des missionnaires, qui, au milieu de leurs fonctions religieuses, ont eu assez d'industrie pour se procurer les *livres sacrés des Brahmanes*, assez de loisir pour les étudier, assez de zèle pour en faire part au monde savant. On verra dans les documens inédits que nous allons publier combien cette entreprise renfermait de difficultés.

C'était l'époque où l'on commençait à parler en France des anciennes religions des Indes et de la Perse, et de certains livres sacrés, qui remontaient à la plus haute antiquité, et les littérateurs comme les théologiens crurent avec raison, devoir s'adresser aux missionnaires pour en obtenir des renseignemens. Le célèbre *Huet* en désirait pour justifier sa *Démonstration évangélique*, le P. *Baltus* pour répondre à l'*Histoire des oracles* de Fontenelle, tous pour satisfaire une légitime curiosité. Déjà le P. *Bouchet*, missionnaire du Carnate, avait envoyé au P. Baltus et à l'évêque d'Avranches des détails qu'on peut lire dans les *Lettres édifiantes*[1]. Ces premières données étaient sans doute bien incomplètes et mêlées de conjectures; mais elles excitèrent vivement l'attention des savans par leur importance et leur nouveauté. Celui qui montra le plus d'ardeur à Paris, pour provoquer de nouvelles recherches, fut le P. *Souciet*, bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. Il s'adressa d'abord à la mission portugaise du *Madure*. Voici la réponse que lui fit un jésuite français, le P. de *Bourzes*, en date du mois de mars 1719; ce document inédit sera lu avec plaisir.

« J'ay reçu au mois de janvier dernier une de vos lettres, écrite il y a plus de deux ans, dans laquelle V. R. me fait quelques questions sur les *Gaures* et sur le *Védam*. Comme j'estais alors occupé

[1] Voir tome XXII, éd. in-18, p. 84, 122 et 141.

à visiter ma résidence, je ne pus répondre sur le champ, et quand je l'aurois pu, ma réponse n'auroit pu vous estre envoyée par le dernier vaisseau. Je ne puis rien dire à V. R. sur les *Gaures* : il n'y en a point dans ces quartiers-cy. Je crois qu'ils vivent dans la partie septentrionale du Mogol. Pour le *védam*, V. R. sçait déjà que les Brames en font un grand mystère. C'est un axiôme, parmi eux, que le communiquer à d'autres est un crime qui mérite plusieurs millions d'années d'enfer. Ils n'osent même l'écrire ; ils se l'enseignent les uns aux autres par tradition orale, et quelques-uns se persuadent que les *védams* ne sont point écrits.

» Les Brames trouvent dans leur caste et dans leur orgueil tant d'obstacles à la loy chrétienne, qu'il est très-rare qu'il s'en convertisse quelqu'un. Le peu qui s'en est converti dans cette mission n'étoient pas assez habiles pour nous instruire à fonds de ces mystères. Le R. P. *Robert de Nobili*, fondateur de cette mission est celuy de tous les missionnaires qui a eu le plus de commerce avec les Brames, et qui a été le plus sçavant dans les langues et la religion des Indes ; il n'a cependant écrit que très-peu de chose sur le *védam*. C'est de luy surtout que je tireray le peu que j'ai à dire.

» On écrit en Europe, si je ne me trompe, qu'il y avoit jadis cinq *védams* et que le cinquième s'est perdu. L'opinion commune est qu'il y avoit jadis quatre *védams* et que le quatrième a esté supprimé. Je me suis informé avec quelque soin si l'on disoit qu'il y eut eu cinq *védams* et l'on m'a assuré constamment qu'on n'a entendu parler que de quatre. Il est vray qu'un poète ou son commentateur parle d'un cinquième *védam ;* mais ce n'est que dans le sens que nous disons d'un excellent poète : c'est un second Virgile. V. R. n'aura pas de peine à voir que ces quatre *védams* sont le même que les quatre *beths* dont parle M. Bernier dans sa *Relation des Indes*. Les noms de ces quatre *védams* de la manière dont les écrit le P. Robert de Nobili sont *Irroucou-védam, Esourrou-védam, Chama-védam, Adarrou* ou *Adarvana-védam*. Le *Nigandou* dictionnaire poétique composé par les gentils au lieu d'*Esourrou-védam*, dit *Aïttiriam*, et au lieu de *Chama-védam*, dit *Chama-davam*, et omet l'*Adarrou*, parce que c'est celuy qui s'est perdu. Le P. de Nobili rapporte qu'on donne encore par extension le nom de *védam* à plusieurs autres livres,

Agama-védam, *Chouroudi-védam*, *Canda-védam*, etc. Selon l'opinion commune, *Chouroudi* n'est pas un livre particulier, mais un synonyme de *Védam*. Le *Candam* n'est pas proprement un *vèdam*, mais une *Pourane* (j'expliqueray dans la suite ce que c'est que *pourane*), et si pleine de fables, que c'est comme un proverbe, qu'il n'y a point de faussetés qui ne se trouvent dans le *Candam*; et cependant on ne laisse pas de luy donner par éloge le nom de *védam*.

» On a encore écrit en Europe que les Brames lisent le *Védam* au peuple et le leur expliquent : je suis fâché d'estre obligé de dire que cela est inoui. Les Brames assurent que cela ne se peut, et qu'il n'en faudroit pas davantage pour faire *fendre la tête au peuple*. C'est une expression pour signifier qu'il n'en est pas capable. Ils luy lisent cependant certains livres à qui ils prostituent le nom de *Védam*, et surtout le *Romayanam*. C'est un poème ou plutôt un roman en vers, ou le vraisemblable n'est guère gardé et qu'on débite au peuple comme autant d'oracles. Aussy les Brames l'appellent-ils le *védam* des *Choutres*.

» La grande science des Brames est d'apprendre par c ur les *Vdams* : qu'ils les entendent bien ou non, c'est ce que je ne sais pas ; si un Brame savoit par cœur les trois *Védams* qui existent, il seroit regardé comme un prodige de science. Il y en a très-peu qui en viennent là. Il n'y a pas longtemps qu'on présenta au roy de *Tanjaour* les plus habiles Brames de son État ; on assure qu'il ne s'en trouva aucun qui sut les trois *Védams;* la plupart ne savaient qu'une moitié ou un quart de *Védam*. Les moins ignorans furent choysis pour estre les pensionnaires, c'est-à-dire pour recevoir les aumônes du palais. V. R. s'imagine que les Brames ont ici des colléges et universités. M. Bernier dit qu'il y en a une vers le Gange, du côté du Bengale, qu'il nomme, si je ne me trompe, *Banarez* ; en ces pays-cy on ne sait ce que c'est. C'est dans les rues que les Brames apprennent ; on les entend jour et nuit répéter ce qu'ils ont appris du *Vèdam*. Généralement parlant, les Brames du nord ont la réputation d'estre savans, et ceux d'ici d'estre fort ignorans.

« Que diray je de ce qui est contenu dans ces livres, en ayant si peu de connaissance ? je m'en rapporte à ce que le R. P. *Bouchet* en a écrit dans sa lettre au P. *Baltus*, supposant qu'il a eu des connais-

sances que je n'ay pas. » . . . . . .

Le P. de Bourzes ajoute ici quelques renseignemens qu'il a pu recueillir sur le contenu des *Védams*. Comme il ne parle que par ouï dire, les détails qu'il donne ne sont pas plus satisfaisans que ceux du P. Bouchet ; nous n'en citerons qu'un passage :

« Dans l'*Adourrou* étoient contenus les secrets de la magie, les sacrifices des victimes humaines et des vaches, et c'est pour cela que les Brames l'on supprimé et jeté, dit-on, à la mer. Un Brame me disoit, il n'y a pas longtemps, qu'il n'étoit pas tellement aboli qu'il n'en restât quelques exemplaires, surtout dans le *Maleialam* ou *Malabar*. Et, sur ce que je lui dis comment est-ce qu'on avoit donné le nom de *Védam* à ce livre si impie, ou supposé que de telles impiétés aient été révélées par la divinité, il me répondit que ces cérémonies et sacrifices étoient du goût de certaines divinités inhumaines. Cette réponse me donnoit beau jeu ; mais comme le Brame ne prenoit pas plaisir à une telle conversation, il me quitta assez brusquement. On dit encore que dans l'*Adourrou-védam* étoit contenue la chronologie indienne...

» Voilà, mon R. P., les connaissances que je puis vous donner sur le fameux *Védam*. Je suppose que le P. Baltus en aura eu de bien plus grandes et plus exactes ; car s'il n'a su que ce que j'en sais, cela ne mériteroit guère qu'il composât un livre sur cette matière. Quelque chose qu'il puisse dire, j'aurai de la peine à croire que le *Védam* soit quelque chose de bon... Priez le Seigneur qu'il éclaire ces pauvres aveugles, etc. »

Telles étaient au commencement du 18e siècle les seules connaissances que les premiers amateurs de la littérature brahmanique avaient pu obtenir des missionnaires du *Maduré*. Autant elles nous paraissent remarquables, eu égard à cette époque, autant laissaient-elles à désirer. On n'avait rien, tant qu'on n'avait pas de manuscrits authentiques, et les renseignemens du P. de *Bourzes* ne pouvaient pas manquer de produire un redoublement de curiosité. Qu'était-ce donc enfin que cette étrange mythologie, et en quoi consistaient au juste ces fameux *Védas* que les Brhamanes cachaient avec tant de mystère? Ne sera-t-il pas possible de faire une brèche à cette grande muraille dont ils environnent leur empire ? Donnez-nous seulement des livres indiens, disait-on, et bientôt nous aurons trouvé des philologues assez

laborieux pour les étudier, assez érudits pour les expliquer. Des vœux si ardents devaient être couronnés de succès, le zèle apostolique joint à l'amour des lettres opérera des prodiges, et ces mêmes *Védas* dont les Indiens sont si jaloux, seront les premiers monumens de leur littérature qui viendront prendre place dans la bibliothèque royale.

Mais ce n'est pas dans le *Maduré* que la porte devait s'ouvrir ; c'était dans le *Carnate*. Le *Carnate* était une mission française formée depuis quelques années sur le modèle de la mission portugaise du Maduré. A *Pondichéry* était l'établissement central, et en s'avançant vers le nord, dans l'intérieur des terres, les missionnaires trouvèrent une population qui différait de celle du *Maduré*, autant que des Indiens peuvent différer des Indiens. C'était la même idolâtrie, le même fanatisme, la même horreur pour les *Pranguis*. Mais au lieu de la langue tamoule, c'était le talinga, au lieu du gouvernement des Naïques de Maduré, c'était la domination mahométane du Grand-Mogol, et l'on sait que les Nababs de l'Inde ont montré, à l'imitation de le cour de *Dehli*, une bienveillance extraordinaire aux missionnaires chrétiens. Il paraît aussi que les Brahmanes de cette région étaient beaucoup plus instruits et parfois moins intolérans que ceux du pays Tamoul. A *Balabaram* surtout se trouva une espèce d'académie dont les docteurs entrèrent volontiers en controverse avec les *Brahmanes romains*, et plusieurs embrassèrent le christianisme. C'est par leur moyen qu'on put obtenir un exemplaire des *Védas* ; voici les détails de cette importante et difficile conquête :

La bibliothèque nouvellement fondée par Richelieu, n'était pas encore bien considérable, lorsque l'abbé *Bignon* en fut nommé conservateur, en 1718. Ce savant y apporta sa propre bibliothèque déjà très-nombreuse, et avec elle un ardent désir d'enrichir l'établissement royal qui lui était confié des manuscrits les plus rares et les curieux. Comme les manuscrits orientaux devaient naturellement y figurer avec distinction, la pensée des *Védas* se présenta bientôt à son esprit, et pour en avoir, s'il était possible, il crut ne pouvoir mieux faire que de s'adresser au bibliothécaire du collége Louis-le-Grand, qui était en correspondance avec les missionnaires de l'Orient. Le P. *Souciet*, zélé lui-même pour ce genre d'acquisitions, s'empressa d'écrire à la résidence de Pondichéry, et le P. *Le Gac*, supérieur de cette rési-

dence, transmit immédiatement la commission aux pères qui étaient dans l'intérieur. Mais, soit difficulté, soit défaut de loisir, plusieurs années se passèrent sans qu'on vit arriver aucun manuscrit. Nouvelles instances du P. Souciet. Dans un autographe inédit nous trouvons cette réponse du P. *Le Gac*, en 1727.

« J'ai cru que le P. *Gargam* vous avait contenté touchant l'astronomie des Indiens ; je lui en écrirai encore. Pour ce qui est des livres de leurs lois qu'ils appellent *Védam*, entre nous, je ne vois pas de quelle utilité cela vous pourra être. Voulez-vous qu'on vous l'envoie dans l'écriture du pays ? je ne crois pas que vous la puissiez faire lire à Paris. Si vous demandez qu'on vous écrive ces livres en caractères européens, ce sera un grand travail qui ne servira encore de rien. »

L'expérience a justifié ces réflexions du P. Le Gac. Il se prêta cependant au désir de l'abbé Bignon, et cette même année le P. *Gargam* lui ayant écrit qu'il avait trouvé une occasion favorable de se procurer un *Védam*, et qu'il ne s'agissait pour cela que d'une somme de 150 ou 200 livres, il aurait donné volontiers l'autorisation, sans une famine désastreuse qui était survenue, et qui obligea les missionnaires de consacrer toutes les aumônes de l'Europe au soulagement des pauvres. La dépense fut remise à un tems plus favorable.

En 1728, le P. *Gargam* écrit au P. Souciet, qu'il ne perdait pas de vue sa demande, et qu'il avait déjà un extrait du *Védam* avec une interprétation littérale en telinga.

Il paraît que cet extrait se réduisait à peu de chose, et l'affaire traînait en longueur, lorsqu'il arriva de France un nouveau missionnaire, destiné à la faire complétement réussir ; c'était le P. *Calmette*. Parti de Penmarck au mois de janvier 1726, il avait abordé au mois d'octobre à *Pondichéry*, et après plusieurs années de travaux dans diverses résidences, il fut envoyé à *Balabaram*. Doué d'une grande facilité pour l'étude des langues, et d'une intelligence égale à son zèle, il vit bientôt tout le parti qu'un missionnaire pouvait tirer de la connaissance des livres brahmaniques, et il s'appliqua sans relâche à l'étude du sanscrit (ou *samscroutam*, comme on disait dans le Carnate). Il est curieux de voir comme il sut bientôt s'en servir pour étudier les *Védas* et pour y puiser des argumens contre les Brahmanes les plus érudits.

« Jusqu'à présent, dit-il quelque part, nous avions eu peu de commerce avec cet ordre de savans ; mais, depuis qu'ils s'aperçoivent que nous entendons leurs livres de science et leur langue *samscroutam*, ils commencent à s'approcher de nous ; et, comme ils ont des lumières et des principes, ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute, conviennent plus aisément de la vérité, etc. »

S'il y avait espoir de se procurer des manuscrits des *Védas*, c'était donc surtout par le moyen du P. *Calmette* ; aussi ce missionnaire y mit tout le zèle dont il était capable. Voici ce qu'il écrit à Paris en 1730 :

« Ceux qui, depuis trente ans, écrivent que le *Védam* est introuvable n'ont pas tout le tort : l'argent ne suffisait pas pour le trouver. Bien des personnes, tant des missionnaires que des séculiers, ont fait de la dépense sans fruit, et n'ont tenu rien, lorsqu'ils ont cru tout tenir. Il n'y a pas six ans (en 1726) que deux missionnaires, l'un au Bengale et l'autre ici, y ont été trompés. M. *Didier*, ingénieur du roi, donna 60 roupies pour un livre qu'on disait être le *Védam* en faveur du P. Pons, supérieur au Bengale. Les *Védams* trouvés ici ont donné l'éclaircissement au sujet des autres livres. On les croyait si bien introuvables, que bien des personnes ne voulaient pas convenir, à Pondichéry, que ce fût le véritable *Védam*, et qu'on m'a demandé si j'avais bien examiné. Mais les épreuves que j'ai faites ne laissent aucun doute, et j'en fais encore tous les jours, lorsque des savans ou de jeunes brames, qui apprennent le *Vedam* dans les écoles du pays, viennent me voir, leur faisant réciter et récitant quelquefois moi-même avec eux ce que j'en ai appris du commencement ou d'ailleurs. C'est le *Védam*, il n'y a plus de doute là-dessus...

» J'ai dit plus haut que l'argent ne suffisait pas pour trouver le *Védam*. Il me paraît que nous ne l'aurions jamais eu, si nous n'avions, parmi les brames, des Chrétiens cachés, qui commercent avec eux sans être reconnus pour Chrétiens. C'est à l'un d'eux que nous devons cette découverte, et il y en a deux, à présent, qui sont occupés à la recherche des livres ou à en faire tirer copie. Si on venait à savoir que c'est pour nous, on leur ferait des affaires sérieuses, surtout au sujet du *Védam*. C'est un article qui ne se pardonnerait pas. »

L'année suivante, il écrit :

« J'ai enfin recouvré les quatre *Védam*, dont le premier est appelé *Roug-védam*, le 2e *Éjour-védam*, le 3e *Sama-védam*, le 4e *Adarvana-védam*. Le quatrième est celui qu'on dit avoir été jeté par les brames dans la mer depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde. Ainsi, ce que les brames ont jusqu'ici tenu plus caché que les juifs ne faisaient des livres de Moïse, ce qu'ils n'ont communiqué à aucune nation qui soit au monde, pas même aux Indiens s'ils ne sont de leur caste, tombe enfin entre nos mains, et la mer même a rendu sa proie [1]. »

Ainsi, grâce au P. Calmette et à plusieurs Brahmanes chrétiens, le P. le Gac put écrire au P. Souciet cette annonce désirable : « Les » quatre livres qui renferment les *Védams* est une dépense de 35 à » 40 pagodes (environ 350 francs). J'en ai déjà envoyé deux pour la » bibliothèque de S. M. On travaille à transcrire les deux autres. »

C'était en 1732. En même tems, il répète son opinion, que ce sera une dépense inutile, et que ces livres ne pourront servir que de parade dans une bibliothèque. En effet, ils n'ont pas eu d'autre usage.

Quant au P. *Calmette*, il ne se contenta pas des *Védas;* par le moyen des Brahmanes convertis, il parvint encore à découvrir d'autres ouvrages importans. Aussi disait-il, en parlant du *Darma-Shastra :* « Si les MM. de la Bibliothèque-Royale continuent à nous honorer » du soin de la recherche des livres, j'espère que nous découvrirons » des richesses dignes de l'Europe. Ce n'est point un or pur ; il est » comme celui qu'on tire des mines, où il y a plus de terre que d'or, » mais l'éclat que jettent certains passages fait juger qu'il y a véritablement de l'or. »

Il fit plus. Comme il était très-versé dans la langue et dans la poésie sanscrite, il se mit à composer lui-même des *Védas* pour la con-

[1] On peut comparer ce passage avec celui que *Sonnerat* écrivait 50 ans plus tard: « Les Brames, pour qu'on ne pût les forcer de montrer ces livres » en interdirent la connaissance au peuple, le déclarèrent indigne de les lire, » et s'en attribuèrent seuls le droit, comme descendants de la Divinité. » Quand on les interroge aujourd'hui sur les *Védams*, ils disent qu'ils sont » renfermés dans un caveau à *Bénarès*. Jamais personne n'a pu les voir ; » on n'en connaît ni copie, ni traduction ; ainsi leur existence paraît douteuse. » *Voyage aux Indes orientales*, Paris, 1782.

version des Brahmanes. Ce sont les *Pseudo-Védas*, et entre autres cet *Ézour-védam*, qui a causé en Europe une double mystification [1]. Mais cette question aurait besoin d'être traitée à part, et peut-être ne serait-elle pas sans intérêt. En attendant, nous pouvons dire en l'honneur du P. *Calmette* que, si la Bibliothèque-Royale est en possession depuis plus d'un siècle d'un exemplaire unique et curieux des *Védas*, c'est à lui surtout que nous en sommes redevables.

BACH,
Membre de la Société asiatique de Paris.

[1] Ce n'est pas du tout par distraction que j'attribue l'*Ézour-védam* au P. Calmette : c'est une rectification que je crois nécessaire. Ceux qui jusqu'à présent ont attribué cette œuvre *française* au P. *Robert de Nobilis*, *portugais* de mission, *italien* d'origine, se sont trompés. L'examen de cette question fera l'objet d'un autre article que je me propose d'adresser bientôt aux *Annales*.

Polémique Catholique.

LETTRE DE DOM GARDEREAU

EXPOSANT

SES OPINIONS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

AVEC LA RÉPONSE DE M. BONNETTY.

Il n'est pas un moyen plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.
GERSON.

Septième et dernier Article [1].

Plus bas il nous dit que cette lumière est celle de l'Etre *extra omne genus* et que cet Etre *extra omne genus est l'*ÈTRE DIVIN. D'après cela, je crois *superflue* la peine que vous prenez de démontrer que ce qui *émane procède de la substance d'un autre* etc., et vous voyez que j'ai plutôt atténué qu'exagéré les termes du saint docteur (A).

J'ai dit 6° que d'après lui cette lumière divine est *reçue en* notre âme, quoique d'une manière objective et finie. C'est ce qu'il fait entendre à chaque phrase : je me contente d'en citer une : « *Anima est imago Dei, adeo sibi » præsens et eum habens præsentem quod eum actu capit*, etc. (B) [2]. »

(A). Non, certes ! cela n'est pas superflu ; car le saint docteur vous a déjà dit clairement que ce qui *émane* est et ne peut être qu'*intérieur* et *hypostatique*, et *unique*. C'est à vous à expliquer comment une opération qui est toute *intérieure* à l'être divin, peut cependant venir s'*unir* à chaque intelligence.

(B). Notons toujours qu'il n'est nullement question de cette *ma-*

[1] Voir le 6° art. au n° précédent ci-dessus, p. 381.

[2] Expression que je crois intraduisible en français, mais qui du moins marque clairement que Dieu remplit de sa présence même actuelle la *capacité* de

J'ai dit enfin 7° que selon saint Bonaventure *dans cette lumière et par elle sont révélées successivement à l'homme toutes les vérités qu'il peut parvenir à comprendre;* et rien encore de plus précis que les paroles de l'*Itinerarium* : « Ex quo manifeste apparet quod *conjunctus sit intellectus noster ipsi æternæ* » *veritati, dum nisi per illam docentem nihil potest certitudinaliter capere.* » Videre igitur per te potes *veritatem quæ te docet... Scit* igitur *in illa* » *luce* etc.» Et un peu plus bas : «Esse extra omne genus quod priùs videt et » *sine quo nihil potest cognoscere*(C) .

Vous voyez donc, Monsieur, que sans m'être chargé de faire une *analyse*, je n'avais pas rendu *un compte* trop infidèle (D) des sentimens du docteur séraphique et vous avez beau dire à deux reprises que ce que j'ai « mis *sur ce*

nière objective et *finie*, système des Allemands, de M. de Lamennais et de M. Cousin, qui reste toujours sur le compte de dom Gardereau, système qui est proprement le Rationalisme.

(C). Une simple remarque, c'est que dom Gardereau supprime ici les expressions si claires du saint docteur, où il ajoute que « l'homme ne *verrait rien, absolument rien*, même avec cette *lu-* » *mière*, s'*il n'a* pas la *grâce ;* que ce n'est ni la *nature*, ni l'*étude* , » ni la *philosophie* qu'il faut écouter, mais le *Christ* , mais la » *grâce*, etc., etc. ». C'est donc encore l'état surnaturel , exceptionnel , l'état d'extase, de vision, de prophétie qu'il a en vue, et non l'état naturel , dont il s'agit ici.

(D). Notons encore, pour souvenir, cette phrase : qu'il a rendu dans le *Correspondant* un *compte pas trop infidèle* du système du saint docteur ; et cependant, il nous a dit qu'il n'avait fait ni *analyse*, ni *citation*, etc., mais une simple *mention* du titre... ci-dessus, p. 300.

l'âme dont il éclaire l'intelligence; ce qui du reste ne dit pas du tout que l'âme ait la possession, ni la vision actuelle et *directe* de la divine essence, dont les bienheureux ne peuvent jouir que par une faveur toute surnaturelle. D. Gard. — A la bonne heure, la vision *directe* est une faveur surnaturelle, et cependant dom Gardereau a dit : « Saint Bonaventure dans cette image de l'infini... » a reçu comme une *intuition directe* de l'existence du Très-Haut (*Corr.*, p. 194). » Nous sommes bien-aises de voir dom Gardereau *retracter*, ou faire passer de l'état naturel à l'état surnaturel tout ce que nous lui avons reproché.

A. B.

» *compte* n'est pas *du saint Bonaventure*, mais *du Cousin tout pur*, la première partie au moins de cette assertion n'est plus soutenable; reste à savoir maintenant si vous respectez assez peu le docteur de l'Eglise pour continuer de prétendre qu'il enseigne *le Cousin tout pur* (E).

9. Comparaison de la doctrine de M. Cousin et de celle de saint Bonaventure.

Quoiqu'il en soit, dès le premier coup-d'œil il se présente entre les deux doctrines deux *petites* différences qui nous tiennent quittes d'en examiner d'autres. L'enseignement du docteur de l'Eglise diffère de celui du philosophe rationaliste comme une doctrine orthodoxe diffère du *panthéisme* d'une part, et du *scepticisme* de l'autre (C). Rien ne ressemble plus à coup sûr au panthéisme que le système de M. Cousin qui suppose *union substantielle* (G) du Verbe

(E). Nous avons laissé dom Gardereau exposer ici, comme il le dit, tout le système de saint Bonaventure, et nous maintenons plus que jamais 1° que c'est là du *Cousin*, du *rationalisme tout pur :* le Rationalisme ne demande pas autre chose que de doter l'âme d'une *lumière innée, naturelle, émanée de Dieu*, et *dans* laquelle, et *par* laquelle il peut voir *toutes les vérités;* il ne demande pas autre chose, c'est-à-dire que, NATURELLEMENT, notre âme soit *unie* à l'éternelle vérité, etc., etc.

Mais 2° nous prétendons plus que jamais que ce système n'est pas celui de saint Bonaventure; et que nous avons eu complètement raison de le mettre sur le compte de dom Gardereau. Nous persistons encore dans cette opinion, car le saint docteur ne cesse de protester que l'étude qu'il fait, que la contemplation à laquelle il se livre, le regard même qu'il tourne vers son âme ne peut *avoir lieu*, n'est *légitime*, n'est *possible* qu'autant que c'est un *Chrétien* qui s'y livre, un homme qui déjà *croit*, enfin, un homme *doué de la grâce* du Christ : voilà ce que nous prétendons.

(F). Oui, la doctrine de saint Bonaventure telle qu'il la présente avec les conditions de *croire* déjà et d'état de *grâce* est *orthodoxe*, sinon absolument et clairement *logique*. Mais telle qu'elle a été extraite et offerte par dom Gardereau, elle n'est, nous le croyons, ni *logique*, ni *orthodoxe*.

(G). M. Cousin ne suppose qu'une chose, l'*union de l'âme avec*

avec notre âme; rien de plus éloigné au contraire de cette monstrueuse erreur que la doctrine de l'*Itinerarium*, qui ne suppose que la *présence en notre âme* de la *lumière divine* et son *union objective* avec notre entendement (H).

le Verbe divin, dans l'état naturel. Cet état n'est pas celui où le saint docteur place l'âme; mais c'est celui que lui attribue dom Gardereau.

Notons de plus que M. Maret parle expressément d'une union *réelle* de Dieu avec la *raison humaine* (*Ann.* t. XII, p. 65); et vous-même vous soutenez cette union, en disant que cette lumière, *émanée* de Dieu, *informe* l'âme humaine, et que l'essence de Dieu *pénètre* la pensée humaine.

(H). Le saint docteur ne dit rien de cette union *objective:* c'est là votre système. Il dit simplement, lui : « d'où il apparaît que notre » intellect est *uni* à l'éternelle vérité elle-même... Cette lumière de » l'éternelle vérité, *unie à l'entendement humain*, n'est ni ne peut » être la créature mobile... ; cette lumière est la vraie lumière, le » *Verbe* au commencement en Dieu ». C'est vous qui ajoutez le mot *objectivement* pour vous sauver du panthéisme, sans vous douter que vous tombez dans une erreur tout aussi grave, celle de constituer une chose *éternelle, immuable, émanée, et qui, cependant, n'est pas le Verbe.*

Le saint docteur a parfaitement expliqué cette union quand il a dit: « Dieu *est uni* à notre entendement, non comme l'*essence* de toutes » choses, mais comme la CAUSE surexcellente de toutes les essen- » ces [1]. » Voilà les termes exacts, philosophiques et théologiques de cette *union*, et non ceux d'*objective*. L'une est celle de l'Église, l'autre celle des Allemands, de Cousin et de Lamennais.

Saint Augustin aussi avait dit : « Que notre esprit ne peut être » *séparé* de l'éternelle vérité, parce qu'il ne lui est pas *uni* locale- » ment [2]. » Mais quand il relut ce principe, il ajouta avec modestie :

[1] Voir ci-dessus, p. 73. « *Non sicut omnium essentia, sed sicut cunctarum* » *essentiarum superexcellentissima* CAUSA. »

[2] Animum propterea non posse ab æternâ ratione separari, quia non ei localiter jungitur. *De imm. anima*, c. VI, n. 11.

Si l'école eclectique s'est attirée le reproche de panthéisme ce n'est pas pour avoir affirmé comme saint Bonaventure la présence en l'entendement humain *d'une lumière émanée de Dieu*, c'est pour avoir *identifié* cette lumière avec l'entendement (I). Rien ne vous autorise à nous dire que *l'opinion* du saint docteur (J) « est l'erreur du moment, l'erreur qui se propage » et qui nous gagne, le fond du rationalisme et du panthéisme; qu'avant de » le citer j'aurais dû prouver comment il peut dire d'une manière orthodoxe

» A coup sûr je *n'aurais pas dit cela* si alors j'eusse été assez instruit » dans les saintes lettres [1]. » Car faites bien attention que les rationalistes ne demandent pas une *union substantielle*, comme les panthéistes; il leur suffit que ce soit une *union quelconque*, une *participation quelconque*, pourvu qu'elle soit *vraie* et *nécessaire*, entre notre âme et la vérité, et cette *union* vous l'accordez; saint Bonaventure dit que cette *union* n'existe que *par la grâce*. Voilà la vraie différence.

(I). Nous croyons que dom Gardereau n'est pas juste ici envers l'*école éclectique*. Cette école, comme lui, repousse le *panthéisme*, et elle se sert pour cela de la distinction de vérité *objective* et vérité *subjective*; c'est par conséquence que nous prouvons qu'elle est véritablement entraînée dans le panthéisme. Elle ne nie pas la *personnalité humaine*, elle ne demande rien de plus que la présence en notre âme d'une lumière *divine* et son union *objective* avec cette lumière. En effet, soutenir qu'il y a en nous une *lumière* DIVINE, ÉMANÉE de Dieu, laquelle est unie *objectivement* à notre entendement, il faut ou ne pas comprendre la valeur des mots *lumière*, *divine*, *émanée*, *unie* et *entendement*, ou bien il faut soutenir que l'homme n'a plus besoin de *maître* ou de *révélation*. Eh! quoi, j'ai en moi *naturellement* Dieu, entendez-vous *Dieu*, *uni* à mon entendement (*objectivement* ou *subjectivement* peu importe), et vous venez me soutenir qu'il faut encore que la *parole humaine*, l'*homme* m'enseigne; je le répète vous ne comprenez-pas la valeur des termes.

(J). Certes aussi nous n'avons pas dit que ce fut l'opinion du saint docteur; mais la *vôtre*; ne changez pas mes paroles.

[1] Quod profectò non dixissem si jam tunc essem litteris sacris ita eruditus, etc. *Retrac.*, l. v; n. 2; édition de Migne, t. I, p. 591.

» qu'il y a en l'homme quelque chose, que ce soit *lumière* ou *idée qui émane* » *de l'Etre infini.* » (*Ann.*, p. 217) (K.) Je réponds que vous-même avant d'accuser ainsi le saint docteur d'hétérodoxie, dans les mots, vous deviez faire attention qu'il n'a pas confondu comme vous le *sujet* et *l'objet*. S'il enseigne que la lumière et les principes innés dans l'homme sont *éternels*, *nécessaires*, *immuables*, etc., c'est seulement du côté de l'*objet*, mais en tant qu'*innés*, dans le sujet, dans une intelligence finie, en tant que *participés* par la créature, ils ne sont ni *éternels*, ni *immuables*, ni *nécessaires* (L.)

Or cette présence originelle mais *objective* d'un principe *éternel*, *immuable* dans une intelligence créée, n'opère nulle confusion, nulle identification de l'une avec l'autre. Le principe demeure ce qu'il est, vérité immuable : la créature demeure ce qu'elle est, contingente, mobile; *l'idée* en tant qu'*objective* a beau s'appeler *innée*, elle ne fait point *partie* de l'être qui la reçoit; en tant que subjective elle n'est point *identifiée* à son objet, pas plus l'idée *innée* que l'idée *acquise*; à moins qu'il ne vous plaise de transformer en panthéistes tant de saints Docteurs et de grands philosophes chrétiens qui enseignent la doctrine des *idées innées* (M).

(K). Nous maintenons la même accusation; mais envers dom Gardereau.

(L). Nous prions nos lecteurs de suivre cette discussion avec attention, car dom Gardereau prend ici la défense du système des rationalistes, qui n'ont jamais soutenu que les *principes innés* fussent *de toute éternité* dans l'âme humaine, mais seulement que la raison humaine est, dans l'*état naturel*, *unie* à la *vérité éternelle*.—De plus, notons ce système inconcevable que les principes *éternels*, *immuables*, *nécessaires*, peuvent cependant être *ni éternels*, *ni immuables*, *ni nécessaires*; au lieu de dire que c'est l'*union*, etc, qui n'est pas *immuable*, il dit que ce sont les *principes* eux-mêmes. Voilà où en est réduite l'*école mixte*.

(M). Accordons pour ce moment à dom Gardereau, que les idées soit *innées*, soit *acquises*, sont des choses, des êtres, des principes distincts de l'âme humaine; de manière que lorsqu'il dit avec saint Bonaventure : *Si l'homme court*, *donc il est en mouvement*, cela forme une chose, être, entité, idée distincte, séparée de l'âme raisonnante et tirant la conclusion de deux principes. — Accordons, dis-je, tout cela, car dom Gardereau ressuscite tous les vieux systèmes les plus inintelligibles des scholastiques, et nous ne pouvons tous les

Ces philosophes *chrétiens* n'ont jamais cru que ces idées eussent d'autres objets sinon des principes *éternels*, bien qu'*innés* c'est à dire *objectivement unis à un entendement créé, depuis le moment de sa création*. Vous venez d'entendre saint Bonaventure vous le déclarer en propres termes : » *Principia... ut sempiternalia.... tanquam sibi innata recognoscit.* » Comment des principes *éternels* pourraient-ils faire *partie* de l'âme humaine (N)?

Je ne pense pas du reste qu'aucun lecteur se puisse méprendre sur le sens de cette parole, que la lumière *innée*, (*émanée* selon saint Bonaventure (O), *est reçue* OBJECTIVEMENT dans l'âme. Cela ne veut dire autre chose, comme le terme l'indique assez, sinon que cette lumière est *présente en la pensée* de l'ame, est L'OBJET de sa pensée (P), dès le premier moment de son existence et cela écarte toute idée d'union *substantielle* de cette lumière avec l'âme, ou avec l'intelligence humaine; *d'incarnation* du Verbe divin dans notre intelligence (Q), en un mot cela écarte absolument l'erreur des panthéistes et des

réfuter. — Mais aussi suivons bien son principe : il existe dans l'âme une vérité ou idée objective, *éternelle, immuable, émanée de Dieu*, qui lui est *unie*. Retenons cela et suivons-le encore un peu, tombant de Scylla dans Caribde, comme disait l'évêque de Paris, Etienne Tempier.

(N). Accordons encore que cette lumière ne fait pas partie de l'âme humaine, quoique dom Gardereau ait dit : « Il a entrevu comme » un éclair de l'essence de Dieu *pénétrant* la pensée humaine. » Ce qui ressemble assez à en faire *partie*. Mais non, poursuivons.

(O). Nous protestons encore contre ce mot ; c'est singulier, il n'y a qu'une page que dom Gardereau vient de dire que : « ce mot n'est » pas, *il est vrai*, employé par le saint docteur,» et ici il répète encore, « *émanée*, *dit saint Bonaventure.* » Comment discuter ainsi? Le saint docteur, nous l'avons vu, a donné une définition exacte des *émanations*.

(P). Nous avons de la peine à suivre dom Gardereau dans ses transformations succcessives. Jusqu'à présent cette lumière n'était que l'*aide*, le *moyen* dans lequel elle voyait toutes les vérités; maintenant elle devient l'*objet* de la vue, de la pensée, c'est-à-dire qu'elle devient la *vérité même....*, et cependant il nous a écrit pour nous avertir que quant aux *vérités surnaturelles*, il n'y en avait *aucun germe* en nous, etc.

(Q). Notons encore que l'*incarnation* ne suppose pas l'*identifica-*

rationalistes de la nouvelle école. Le mot *objectif* est bien clair; et il n'a certes rien de nouveau, non plus que rien de subtil. De tout tems on a su distinguer la chose unie à l'âme seulement comme *objet* de la pensée, d'avec la chose unie substantiellement à l'âme. Dire comme je l'ai dit dans le texte du *Correspondant*, (p. 193,) que cette union de la *lumière innée* avec l'âme n'était qu'*objective*, et repousser formellement comme je l'ai fait à la page suivante (194 à la note) l'*interprétation abusive que certains philosophes modernes ont donnée à cette union d'une raison créée, avec le Verbe ou la parole de Dieu*; ce n'était pas assurément, comme vous osez m'en accuser, *enseigner l'erreur la plus dangereuse de nos jours*, SANS DISTINCTION, SANS RESTRICTION, SANS EXPLICATION; c'était au contraire prévenir, autant que le comportait l'*indication rapide* tracée par moi dans le *Correspondant*, toute mauvaise interprétation que la malveillance ou la légèreté pourrait donner à mes paroles (R).

Au reste je n'ai point enseigné que cette vérité objectivement unie à l'entendement soit le *Verbe de Dieu* lui-même. Je sais bien que Fénelon le dit, que saint Bonaventure le dit, que bien d'autres philosophes catholiques le disent, mais je leur laisse encore une fois la responsabilité de leur opinion. Seulement je vous trouve un peu hardi de mettre pour cela le docteur Séraphique à l'index à côté de Malebranche, qui s'y trouve lui pour d'autres causes, et pour de bien plus graves, comme tout le monde sait (S).

tion, l'*unité substantielle*, mais seulement la présence, la descente du Verbe dans la chair. Si le *Verbe* ou la *lumière émanée* est dans l'âme, *toujours* et *nécessairement* depuis la naissance, comment dire que ce *Verbe n'est pas incarné en l'homme*; il y est *incarné* de même que l'âme. Nous laissons à la sagacité des lecteurs, le soin de débrouiller tout ce cahos de Rationalisme, qui coule ici à pleins bords, malgré les paroles si diffuses de dom Gardereau. — Mais suivons le toujours établissant cette chose, *éternelle*, *immuable*, *émanée de Dieu*, et qui cependant n'est pas le *Verbe de Dieu*. Jamais paroles semblables dans un théologien.

(R). Nos lecteurs ont jugé si ces explications et restrictions sont suffisantes.

(S). L'entendez-vous, vous tous lecteurs catholiques, qui savez qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir *qu'une émanation, ayant deux termes, le Fils et le Saint-Esprit*. Voilà un théologien qui soutient d'une part qu'il y a *émanation divine*, et d'autre part que ce n'est pas *le Verbe*. Aloqu'il nous dise ce que c'est que cet *éternel*, cet *im-*

Tout ce que je maintiens, c'est que le saint Docteur a bien pu croire à la *présence* du Verbe divin dans notre âme, et même à son *union objective* avec l'âme, sans pour cela encourir la note de *Panthéisme* (T).

Maintenant a-t-il pu croire sans manquer à l'orthodoxie, que » par *la Révélation intérieure, par l'enseignement de cette lumière de l'éternelle vérité* » *unie ainsi à son entendement*, l'homme connaît successivement toutes les » vérités qu'il est capable de comprendre, comme voyant tout ce qu'il voit » dans cette vérité qui l'enseigne [1] (U) ?

Je sais que nos rationalistes affectent de tenir *à peu près le même langage* (V); mais ils y joignent des idées tout opposées à celles du saint Docteur. Il

muable, cet *émané?* Ceci n'est pas une question d'école et de philosophie, c'est une question d'*orthodoxie*, il faut qu'il s'explique. Car en dehors du *Verbe*, ce ne peut être que cet *être-coéternel* que Platon plaçait à côté de Dieu.

(T). Oui, en vous accordant cette distinction d'*objective*, ce ne serait pas le panthéisme, mais ce serait le *rationalisme pur*, l'*incarnation du Verbe;* le saint docteur a parlé de l'état surnaturel, car pour l'état naturel, il vous a dit que le Verbe était *uni* à l'âme en qualité de *Cause*, ce qui est très-exact.

(U). Encore un coup, il s'agit de la *propriété* de certains termes, de l'*abus* que l'on peut faire de certaines expressions que vous voulez introduire ou continuer dans la philosophie. Il s'agit de *logique*, et de savoir si en admettant le principe de *révélation intérieure et directe de la vérité éternelle* à l'âme, on peut réfuter les rationalistes, etc. Voyons comment dom Gardereau répond à cette question.

(V). Enfin dom Gardereau convient que les philosophes catholiques de l'*école mixte* tiennent à peu près le *même langage* que les philosophes *déistes*. Il est vrai qu'ils y attachent des *idées* opposées,

[1] » Manifesté apparet quod conjunctus sit intellectus noster æternæ veritati » dum *nisi per illam docentem nihil potest certitudinaliter capere*.... Est » illud quod prius videt et *sine quo nihil potest cognoscere*;... quod prius » occurrit menti et *per ipsum alia... particularia et universalia... Videre* » igitur *potes veritatem quæ te docet*, si concupiscentiæ et phantasmata se » tanquam nubes inter te et *veritatis radium* non interponant. »

est *croyant* : ils sont *sceptiques*; il est *croyant* parce qu'il professe partout la nécessité absolue de l'enseignement extérieur de la foi ; et sa parfaite soumission à cet enseignement, sans lequel, comme il l'a dit dès le commencement du livre, l'homme ne pourrait parvenir à ses fins, ni *atteindre la vérité*; sans lequel, aussi il n'y aurait pas, selon lui, de contemplation possible. Au lieu que les philosophes rationalistes sont *sceptiques*, parce que rejetant la nécessité de la révélation extérieure, ils privent à la fois la raison de son point de départ et de son point d'appui ; parce qu'en lui ôtant non-seulement la révélation chrétienne mais la révélation primitive, ils retirent tout ce qui peut donner valeur et existence à l'enseignement social, et tout ce qui peut nous expliquer le mystère de la vie; parce qu'enfin toute doctrine *purement rationnelle* commence par le doute absolu, ne procède que par la dispute, et se termine à l'incertitude (X).

Maintenant serait-il vrai que contre toutes mes intentions j'eusse parlé et fait parler notre sublime docteur dans le sens de ces sceptiques? Vous le soutenez, à la bonne heure; et pour le persuader, vous citez ce membre de phrase où je dis que, d'après le saint auteur, *l'enseignement* de la divine *vérité*, NOUS RÉVÈLE, NOUS MANIFESTE dans ce jour et par ce jour intérieur de l'âme, (*car je n'attache pas ici d'autre sens au mot* RÉVÉLER) toutes les vérités que l'homme devient successivement capable de comprendre; puisqu'il n'y a, dit l'*Itinerarium*, ni *connaissance*, ni *certitude* possible autrement que *par elle*.

J'ai énoncé d'une manière bien claire le sens que j'attachais ici à ce verbe *révéler*, puisqu'après avoir dit que selon saint Bonaventure, « *la lumière innée*

c'est-à-dire que les déistes prennent les mots dans leur sens *propre*, et les partisans de l'*école mixte*, dans un sens *impropre*. Que nos lecteurs jugent si nous avons raison de dire qu'il faut cesser d'employer des termes qui dans leur *sens propre* constituent le *rationalisme* et le *panthéisme*.

(X). Dom Gardereau parle ici comme tous les catholiques *émanatistes* et à *idées innées*. Il prouve la vérité des *déductions* par la vérité de la *foi*. Il dit : ces philosophes croient au symbole, donc la *méhode* qu'ils emploient est bonne. — Nous disons, nous : depuis que l'on emploie cette méthode, la plus grande partie de ceux auxquels on l'a enseignée ne croit plus au symbole, donc la *méthode* pourrait être mauvaise; et nous prouvons qu'elle l'est, et comment elle l'est ; ceux qui croient ne croient qu'en donnant à leurs paroles des *significations impropres*.

» *développée par l'enseignement révèle à l'homme tout ce qu'il devient* (le « texte porte *est*) *capable de comprendre* » j'ajoute immédiatement : » car » l'homme *voit tout dans cette clarté primitive*, même les *vérités* qu'il » ACQUIERT par l'intermédiaire des sens » par une voie extérieure, *laquelle suppose toujours l'intervention de l'enseignement* du dehors. Il y a je l'avoue dans cette *lumière innée* plus que la simple faculté *de voir*, et en même tems plus que la *simple visibilité* des objets que la parole extérieure nous propose; autrement que ferions nous de la tradition des philosophes catholiques depuis saint Justin et saint Augustin jusqu'à nos jours, qui nous enseigne clairement que les *principes universels* sont innés à notre âme (Y).

(Y). Dom Gardereau semble ici ne tenir à son système si compliqué, et dont il avoue les inconvéniens nombreux, que parce qu'il *ne sait que faire de cette prétendue tradition catholique* qu'il attribue aux pères. Nous allons le mettre à son aise :

1° Il peut dire avec les PP. Kilber et Canus, « que l'autorité de « quelques ou même de plusieurs pères, ne donne pas un argument « certain dans les questions philosophiques ou des sciences naturelles; « elle prouve tout autant que la raison naturelle le persuade [1]. » C'est « la 2e ou 3e fois que nous citons ce texte qui est reçu de tous les théologiens. Dom Gardereau n'y a jamais rien reperdu.

2° Il peut dire avec Mgr l'évêque du Mans que les docteurs scholastiques ont pu avoir et ont eu, en effet, une *mauvaise métaphysique*, que saint Bonaventure et les autres docteurs parlent des *substances séparées*, et de cette *lumière*, à peu près *comme s'ils les avait vues*, ce qui n'est pas; enfin que les docteurs scholastiques établissaient un grand « nombre de questions diverses, y donnaient des » réponses hasardées et téméraires, qui se concilieraient difficilement » avec la foi [2].

3° Enfin, il peut dire avec dom Gardereau de l'*Auxiliaire* : « Les

[1] Patrum auctoritas sive paucorum, sive plurium in quæstionibus philosophicis aut scientiarum naturalium haud certum suppeditat argumentum, sed tantùm probat quantùm naturalis ratio persuadet. » *Principia theologica*, dans le *Cursus theol.* de Migne, t, 1, p. 500, où l'on cite encore Dargone et Thomassin.

[2] Voir ci-dessus p. 360 tout le passage.

Ainsi la connaissance informe du Vrai, du Bien, du Beau, du Juste, de l'Un, etc., nous est innée dans cette lumière interne, dans ce jour qui éclaire primitivement notre âme. Car où donc verrions-nous ces vérités-principes,

» protestans.... (et l'*école mixte* aussi) se prévalent de certaines » phrases détachées çà et là dans les écrits des pères (et des docteurs » scholastiques), où ils prétendent reconnaître des expressions *pla-* » *toniques;* expressions équivoques, douteuses et qui, prises dans le » plus mauvais sens, prouveraient tout au plus que tel père, en telle » ou telle circonstance, ne s'est pas servi de termes assez *précis* pour » exposer tel ou tel dogme [1]. — Voilà tout ce qu'il faut dire des pères.

4° Quant à saint Augustin, en particulier notons une fois pour toutes que lui-même, en parlant de *lumière innée* n'a cru donner qu'une opinion *plus croyable*, bien loin d'avoir cru fonder ou continuer une *tradition catholique.* Voici ses paroles : « J'ai dit quel- « que part [2] que ceux qui sont instruits dans les arts libéraux, en » apprenant tirent sans doute de soi ces arts qui y étaient ensevelis » par l'oubli, et en quelque sorte les déterrent. — Mais (notez bien » ces paroles) *je désapprouve formellement cela.* Car il est plus » *croyable* que la raison pour laquelle les ignorans même répon- » dent des choses vraies, lorsqu'on les interroge convenablement, » c'est qu'ils ont présent en eux, autant qu'ils peuvent le compren- » dre, la lumière de la raison éternelle, où ils voient les vérités » immuables [3]. » Voilà comment s'exprime saint Augustin sur cette prétendue tradition catholique. Nous, nous dirions que cet ignorant répond des choses vraies, parce que, comme dit saint Thomas, l'âme active a la faculté de comprendre les *termes* qu'elle entend, et puis de les *compliquer* pour y répondre.—Notons, en outre, que dom Gardereau va nous dire qu'il refuse d'admettre que cette lumière *émanée* soit celle de la *raison éternelle* ou du *Verbe.* Ce qui prouve qu'il s'accorde la permission d'accepter ou de rejeter ce qu'il

[1] *Auxiliaire,* t. II, p. 131.
[2] *Solil.,* l. II, c. 20, n. 35.
[3] *Retract.;* l. I, c. 4, n. 4.

quand la parole extérieure nous les révèle, s'ils ne nous étaient en même tems révélés ou manifestés dans cette lumière et par cette lumière interne? où voyons-nous la vérité, si ce n'est *en nous-mêmes*, comme dit souvent Bossuet (Z).

veut de cette *tradition catholique*, qu'il veut nous imposer à nous-même.

Notons encore que, d'après dom Gardereau, l'homme n'ACQUIERT aucune vérité, car il les a toutes en *germe*, à l'état latent. Au lieu de cette *lumière innée* et *émanée*, sujette à tant d'embarras, il suffit d'admettre la *capacité* de voir et de comprendre dans l'âme, et la *visibilité* ou la *compréhensibilité* dans les objets et les vérités. Mais dom Gardereau oppose une *tradition platonicienne prétendue catholique*, que jamais aucun théologien n'a soutenue. — Nous nous sommes expliqué sur ces *principes universels*, qui dotent de prime abord l'homme de l'*infini*, de l'*absolu*, du *divin*, dans notre n° de juillet, ci-dessus, p. 39.

(Z). Voilà tout juste le *système* mis à la place du *fait*; dom Gardereau nous demande : OU voyons-nous les *vérités principes?* Et tout de suite il répond : Nécessairement dans la *lumière émanée*, dans *nous-même*. C'est cette nécessité que nous nions, 1° parce que l'existence de cette lumière *éternelle*, *émanée*, et qui n'*est pas le Verbe*, est fausse et constitue, prise à la lettre, une hérésie; 2° parce que, pour *connaître* et *voir* une vérité, il ne faut que deux choses : 1° qu'elle soit compréhensible ; 2° que nous avons la faculté de comprendre. Il ne faut rien de plus : cela suffit, et cela enlève toutes les difficultés. Or, Dieu nous a donné ces qualités. On ne peut faire qu'un pas de plus; c'est de dire que c'est la *parole* qui nous donne cette connaissance. — Quant à Bossuet, il dit, en parlant des vérités éternelles : « Nous les voyons être *devant nous*... C'est *en* Dieu que je » *vois* ces vérités, et les *voir*, c'est me *tourner* à lui, recevoir ses » lumières ». Quant à la *manière*, c'est d'une *manière qui m'est incompréhensible*[1]. Cela est bien différent du système de dom Gardereau.

[1] *Connaiss. de Dieu et de soi-même*, ch. IV, art. 5.

L'enseignement extérieur nous *rend visible* ce que nous portions en nous, ce dont nous n'aurions jamais eu sans lui la conscience distincte. Je ne prétends pas par là que cet enseignement n'apporte en notre intelligence *aucun élément nouveau*, surtout si nous parlons de la révélation *surnaturelle* (A). Mais la grâce est entée sur la nature quoique son principe soit surnaturel; et la foi, quoique son objet formel et son principe le soient pareillement, suppose toujours comme *substratum* en notre intelligence la lumière et la vue d'une vérité naturelle, sans laquelle nous ne comprendrions pas même l'énoncé des dogmes catholiques. Sans aucun doute l'enseignement extérieur, naturel et surnaturel, *développe*, *informe*, *féconde;* mais quelle vérité nous manifesterait-il si nous n'avions déjà dans notre intelligence la *vue* d'une vérité plus générale qui sert comme de base à toute vérité intelligible; si nous n'avions la *vue* d'une vérité éminemment universelle, notamment celle de l'Être, qui est le *fond* de toute idée, comme son synonyme LA VÉRITÉ dans le sens universel, est le *jour qui éclaire* toute idée; n'étant elle-même que l'Être en tant qu'intelligible (B)? — Or la notion *informe* de l'Être-vérité, (dans laquelle sont implicitement les autres aspects de l'Être, le Bien, le Beau, etc.,) est innée selon moi; elle ne l'est pas selon vous. J'en appelle à la tradition; vous croyez pouvoir en faire de même : voilà le seul point où votre critique atteigne réellement, ma pensée (ailleurs elle atteindrait tout au plus mes expressions); et je suis bien loin de tirer de mon opinion les conséquences que vous me prêtez en abusant de quelques paroles, au moyen d'interprétations que je désavoue hautement, quand elles ne seraient pas d'avance désavouées par tout le contexte de mon article du *Correspondant*. En vérité ce n'était pas la peine

(A). Voilà dom Gardereau qui nous accorde que c'est l'enseignement *extérieur* (ou la *parole*) qui rend *visible* ce que nous portons en nous. Puisque la parole rend *visible* l'objet, qu'est-il besoin de la lumière *émanée*? De plus, il accorde que tout n'est pas *dans l'âme*, que la parole apporte des élémens ou *vérités nouvelles*. C'est tout ce que nous avons soutenu; seulement, dom Gardereau dit qu'elle apporte les vérités *surnaturelles* seulement; nous disons, nous, que, si la parole apporte dans l'âme les *élémens surnaturels*, elle peut apporter aussi les élémens naturels.

(B). Remarquons encore ce système qui dit que pour *voir* les vérités particulières même surnaturelles, il faut que nous *voyions* déjà des vérités générales. Mais celles-ci, par quelle *vue* les *voyons*-nous?... C'est toujours le même sophisme dialectique, etc., etc.

de me chercher tant de chicanes, vous devez voir cela maintenant, ou bien je renonce à me faire comprendre (C).

J'ai dit que la révélation chrétienne est nécessaire *pour donner à* TOUT[1] *la vie et la fécondité*; que la parole de la société, fruit de la révélation primitive, à laquelle vingt fois dans l'article je fais remonter expressément toute vraie philosophie, est nécessaire pour *ouvrir les yeux* de l'âme, et lui faire voir *même cette lumière innée* sans laquelle elle ne verrait rien; (v. ci-dessus p. 4.) lumière qui par conséquent est nécessaire aussi, mais ne suffit pas. Jetez les yeux sur tout l'article : » Vous verrez à chaque page que l'humaine raison ne » marcherait que dans les ténèbres sans le flambeau naturel et surnaturel d'une » révélation primitive, extérieure; que la philosophie payenne, comme la » philosophie moderne se montre vraie, parfois même sublime, quand elle » reproduit les dogmes d'une révélation primitive, mais muette et impuissante » quand elle veut s'élever de ses propres ailes dans les hauteurs où se résolvent » les questions d'origine et de fin; que la sagesse humaine s'agite misérable- » ment quand elle essaie de créer quelque chose de mieux que la doctrine » traditionnelle, et surtout lorsque prétendant confisquer cette doctrine à son » profit, elle ose contester à la parole de Dieu l'honneur de l'avoir *inventée*, etc. (*Corresp.* p. 183, 187, 191, 192, 196, 198 etc. (D).

Vous n'ignoriez pas cela, Monsieur, vous qui avez lu tout l'article. Pourquoi donc citer exclusivement aux lecteurs qui ne le connaissent pas, un passage détaché, qui, peut ainsi sur votre affirmation, être interprété en mauvaise part, lorsque vous assurez que rien ne l'explique ni ne le modifie, et que tout l'article est rédigé dans un sens *entièrement contraire aux doctrines que j'ai soutenues dans l'Auxiliaire catholique?* Vous n'aviez pas besoin d'aller

(C). Nos lecteurs savent que nous n'avons attribué aucune erreur *personnellement* à dom Gardereau, mais seulement à ses *expressions*, à sa *méthode*, à sa *logique*. Nos lecteurs sont juges de la justesse de nos attaques.

(D). Oui, oui! vous avez dit cela; mais vous rendez tout cela inutile et contradictoire en soutenant aussi 1° que la parole n'*enseigne*, ne *livre* aucune vérité, ne fait que les *développer*; en soutenant qu'il y a en l'âme cette lumière *innée* et *émanée*, qui lui *révèle tout*. Nous vous l'avons prouvé.

[1] Je n'ai pas écrit je le repète, *donnait à tous*, comme porte le texte imprimé, mais *donnant à tout*.

chercher ce dernier journal pour établir que « *le système du P. Gardereau* » est que la révélation intérieure ne *révèle* (*à proprement parler*), aucune » des vérités essentielles à l'homme ; que ces vérités sont *révélées* primitive- » ment par la parole extérieure de Dieu, et conservées par la tradition, etc. » (*Ann.*, p. 217). Vous deviez dire que nulle part je n'ai soutenu *ce système* avec plus de force que dans *cet article du Correspondant* (E); que nulle part je n'ai repoussé plus énergiquement les doctrines contraires, et c'est parce qu'aucun de ceux qui me lisent, sans préoccupation fâcheuse, ne sauraient s'y méprendre, que j'ai pu sans imprudence et sans inconvénient, me servir de *quelques expressions dont je sais très-bien que nos ennemis abusent* (F). Mais c'est précisément ce qui me les a fait employer de préférence à d'autres ; je m'explique :

Ceux qui ne m'ayant pas lu seraient tentés de vous croire sur parole, s'imagineront que « *quoique prêtre, je suis venu dire sans explication, sans dis-* » *tinction et sans restriction, qu'il y a en nous une lumière nous révélant* » *toutes les vérités compréhensibles, laquelle lumière est émanée de Dieu;* » paroles que saint Bonaventure n'a pas dites dans le sens *qu'on lui attribue* » ou du moins qu'il ne dirait plus en ce moment. » (*Ann.*, p. 217) (G).

Au contraire ceux qui m'auront lu, sauront premièrement : que le but de tout mon article était de proclamer qu'il n'y a d'enseignement légitime en

(E). Ayez la bonté de me dire si, lorsque vous avez dit que la lumière *émanée révèle tout*, ce mot est aussi *à proprement parler*. Voilà vos deux phrases :

« La révélation intérieure ne *révèle* AUCUNE *des vérités essen-* » *tielles à l'homme.*

» La lumière *innée* et *émanée* révèle TOUT *ce que l'homme est* » *capable de comprendre.* »

Que nos lecteurs jugent si ces deux propositions peuvent être vraies ensemble.

(F). Enfin, dom Gardereau avoue qu'il s'est servi de quelques expressions, *dont nos adversaires abusent*. Après cet aveu, au lieu de continuer à les soutenir, il nous semble qu'il eût été mieux de les retirer, et de les proscrire, au lieu de chercher tant de détours pour les excuser.

(G). C'est exactement ce que nous soutenons encore, et nous croyons que nos lecteurs seront de notre avis, même après les longues explications de dom Gardereau.

philosophie comme en théologie, que l'*enseignement traditionnel*, l'enseignement qui propose toutes les vérités spirituelles et morales comme le *fruit* de la parole extérieure et positive de Dieu, que l'enseignement illégitime est l'enseignement rationaliste, « lequel n'est jamais dans le vrai que quand dominé à son insu par la tradition, il ne fait qu'exposer ce que la tradition » *enseigne* (H). »

Ils sauront en second lieu que le but particulier du passage attaqué par vous, était de montrer par l'exemple d'un saint et illustre docteur, d'un homme qui occupe une place si distinguée dans la chaîne de la tradition, que la parfaite soumission des philosophes catholiques du moyen-âge envers l'autorité, et la défense qu'ils font à la raison « de procéder par le doute absolu » et de sonder le secret de Dieu, ne les avait pas empêchés de pénétrer les plus » intimes profondeurs de la science. » (*Corresp.*, p. 192); que toutes les découvertes dont s'applaudissent les philosophes modernes ayant été déjà familières *à l'innocence du moyen-âge*, le rationalisme n'a réellement su ajouter à la tradition catholique que ce qu'il a en propre; c'est-à-dire l'erreur dans les pensées et l'abus dans les mots (I).

Ainsi les nouveaux éclectiques ont vu dans le profond enseignement d'un saint docteur, d'un savant philosophe catholique du moyen-âge que la lumière *émanée de Dieu même est objectivement présente à l'entendement humain depuis l'instant de sa création*; ils y ont vu que cette lumière nous *enseigne toutes les vérités que l'homme peut apprendre*, puisque ce n'est qu'en elle et par elle que nous pouvons *penser* (J), que nous pouvons,

(H). Voilà ce qui doit un peu étonner nos lecteurs, eux qui savent que, d'après dom Gardereau, l'*enseignement extérieur* n'*enseigne* rien, ne *livre* rien, n'*apprend* rien, mais seulement *ôte* le voile, *développe*, donne l'*accroissement* aux vérités que l'âme *porte* en soi, en *germe* et d'une manière *latente*. Voilà, dis-je, ce qui est curieux, et très-curieux. Cela montre au moins une chose, toutes les ressources et les conversions de la dialectique, et la fausse position de l'*école mixte*.

(I). Hélas! hélas! Nous sommes bien forcé de le dire; ceux qui *abusent des mots* ne sont pas ceux qui les prennent avec leur *acception propre*, mais ceux qui ôtent le sens aux mots *écoulement*, *émanation*, *enseigner*, *livrer*, etc., etc.; et ceux-là constituent l'*école mixte*.

(J). Pour le coup, voilà un système nouveau; jusqu'à présent,

par conséquent, recevoir un enseignement quelconque, même l'enseignement, d'ailleurs absolument si nécessaire, d'une révélation extérieure. Non contens de s'approprier ces deux points de doctrine, ils y ont ajouté que cette *présence* d'une *lumière divine* en est aussi l'*incarnation* dans l'homme; et que cette *révélation intérieure* suffit, à l'exclusion de l'extérieure, de la *revélation proprement dite* et *positive* (K). Voilà pourquoi ayant, ainsi que je l'ai déclaré au lecteur, à indiquer l'enseignement de saint Bonaventure comme un trésor pillé[1] par cette science moderne qui se glorifie de créer là même où elle ne fait que corrompre, je me suis servi à dessein de ces deux expressions auxquelles nos rationalistes ont prétendu rattacher leurs fausses découvertes; j'ai entendu faire voir que non-seulement leur science, mais leur *terminologie* même est calquée sur celle d'autrefois; en sorte que toute leur doctrine n'est qu'un emprunt, mais un emprunt détourné de la vérité

la lumière servait à *voir* et à *connaître*, et maintenant, c'est en elle que nous *pensons*. Que reste-t-il à l'âme, si la lumière *émanée* la fait *voir*, *connaître* et *penser*. Oh! abîme de l'*école mixte!*

(K). J'en demande pardon à dom Gardereau, mais il me semble que, jusqu'ici, les *rationalistes* ne raisonnent pas mal. Oui, c'est maintenant le raisonnement des rationalistes; et après l'avoir exposé, dom Gardereau devrait le réfuter. Oui, nous croyons aussi, nous, que, si une lumière *divine* (entendez-le bien ce mot), DIVINE, *émanée* de DIEU, est dans l'âme, si cette lumière lui *révèle tout ce qu'elle peut comprendre*, plus, plus n'est besoin d'un enseignement extérieur; c'est Dieu, Dieu lui-même présent en nous; et vous assurez que ce Dieu ne peut nous instruire suffisamment, qu'il faut une parole extérieure. O mon Dieu! comment des Chrétiens ou des philosophes ont-ils pu ainsi amoindrir, rapetisser votre action, votre nom, votre gloire! Ils se vantent de vous posséder en *substance*, et ils disent que cette *substance* ne peut donner la *vue*, la *conscience* d'une seule vérité. Dissipons, dissipons ces ténèbres qui obscurcissent la gloire de notre Dieu.

[1] Ceci n'est pas de ma part une simple conjecture : il est de fait que l'école éclectique a exploité l'*Itinerarium mentis in Deum*; comme elle sait exploiter la science catholique : en abusant (D. Gard.). — « C'est vrai, mais il » faut donc ôter le prétexte à *l'abus*, et ce n'est pas en renouvellant les mêmes » *termes*, les mêmes *expressions* dont on a abusé (A. B.).

à l'erreur, à cause de cette fatale propriété qu'a l'hérésie de pervertir tout ce qu'elle touche. J'avoue que cette propriété de l'erreur doit rendre *circonspect* dans l'emploi de toutes les *expressions* qu'elle a une fois *profanées* (L); mais comment venez-vous nous dire que j'ai employées celles-ci *sans explication*, *sans distinction*, *sans restriction*, quand précisément *tout mon article* n'est qu'une *explication*, une *distinction*, une *restriction* de ce que ces expressions auraient eu de louche dans le tems actuel (M).

Si vous ne trouvez pas mes restrictions assez précises dans ce passage même; si je me contente ici de dire touchant cette *lumière émanée*, dont parle saint Bonaventure, que dans la pensée du saint docteur elle n'est reçue qu'*objectivement* dans l'âme, et que son union avec l'entendement étant purement *objective* et non *substantielle*, N'EST PAS CELLE DONT NOUS PARLENT CERTAINS PHILOSOPHES, QUI ONT ABUSÉ DE LA DOCTRINE DE SAINT BONAVENTURE (p. 194, *à la note*). Si je remarque seulement au sujet de cette *révélation* par la lumière innée, qu'elle signifie que l'homme *voit tout dans cette clarté primitive*[5]; toutes les connaissances même ACQUISES *successivement* du dehors *par l'intermédiaire des sens* et par l'*enseignement extérieur*, auquel la *parole de Dieu, la révélation chrétienne, donne la vie et la fécondité*; si je n'ai pas poussé les explications plus avant, c'est que tout le contexte est une *explication* si claire, que jusqu'à vous, aucun de ceux qui ont lu mon article, n'avait à ma connaissance soupçonné que cette page pût être prise en mauvais sens (N).

(L). Les rationalistes n'ont pas détourné de leur sens les expressions *lumière intérieure*, *émanée*, qui *révèle tout*; ils les ont prises dans leur sens propre; ils en ont le *droit*: c'est à vous de ne plus vous servir de ces termes.

(M). Nous avons raison de dire *sans restriction*, car dans les deux pages où on analyse saint Bonaventure, on n'en met *aucune*; on dit crûment qu'une lumière *intérieure*, *éternelle*, *émanée de Dieu révèle tout*; on dit que l'âme voit presque *face à face* l'*essence de Dieu*... Ailleurs, on donne pour toute explication que la *parole sociale* est nécessaire pour *développer cette lumière divine*... Enfin, là où on parle d'*enseignement* et de *tradition*, ce sont des termes impropres: on voit donc que tout est obscurité, contradiction, et qu'on n'explique rien.

(N). Ici, dom Gardereau transforme son système. Nous venons

[5] Voir ci-dessus, p. 62 et p. 43 *à la note*.

Pour moi, j'étais plus éloigné que personne de penser que l'orthodoxie même la plus scrupuleuse, pût y trouver de l'ambiguité et en être scandalisée, autrement je n'aurais pas manqué de donner des explications détaillées, comme je le fais ici, au risque d'ennuyer les lecteurs du *Correspondant*, comme j'ennuie peut-être les vôtres. Mais vous, monsieur, qui êtes si prompt à crier au scandale, et qui vous étonnez « qu'un prêtre vienne dire *sans* » *explication*, *sans distinction* et *sans restriction*, qu'il y a en nous une » lumière (*innée* et *émanée* de Dieu), » dans quel esprit cherchez-vous donc à exagérer le scandale? Et au lieu de dire que ce prêtre déclare cela sans explication, sans restriction, etc. pourquoi cacher à vos lecteurs que tout mon article n'est qu'une profession de foi toute contraire au sens odieux que vous donnez à ce peu de paroles (O)? Qu'on veuille revoir encore ci-dessus, p. 42, quelques citations qui attestent comment je m'explique sur la nécessité d'une révélation extérieure. Je conçois qu'ainsi présentées dans l'isolement, et comme exprimant un sens qui serait exécrable, un sens qui est diamétralement contraire à tout ce que j'ai jamais pensé, dit ou écrit, mes expressions puissent *étonner dans la bouche d'un prêtre :* ce que je puis dire, monsieur, c'est que de si graves accusations dirigées d'une manière si insidieuse contre un prêtre, m'étonnent même dans la bouche d'*un laïque !* Chacun sans doute à droit de critiquer ma doctrine, mais non en la dénaturant (P).

ci-dessus de citer ses paroles. Ici encore, il parle de connaissances ACQUISES, et dans sa pensée, rien n'est ACQUIS, tout est en germe ; il n'y a que *développement.*

(O). Nous protestons contre l'idée d'avoir cherché à donner du *scandale ;* nous avons prouvé, au contraire, que le scandale dans lequel tombent tous les jours tant de jeunes gens est dans les expressions *intuition directe*, *lumière émanée*, etc., etc. Voilà le scandale contre lequel se heurtent tous les éclectiques et les philosophes. Eh! mon Dieu! un peu de zèle à le faire disparaître irait mieux que tant de plaintes.

(P) Comment venir nous reprocher d'avoir dénaturé un passage que l'on convient que nous avons donné en entier? Aucun journal ne pousse plus loin le soin d'exposer avec exactitude l'opinion de ses adversaires. Quant au droit du laïque, certes il a bien le droit dans un journal de critiquer un autre article de journal et de demander compte d'*expressions* aussi mal sonantes que celles d'*émanation*, *écoulement*, *intuition directe* de l'*essence de Dieu.* Si cela n'était pas permis, il n'y aurait plus de critique possible

Si, contre ma pleine conviction, je m'étais servi dans ce passage de paroles imprudentes, de paroles qui ne s'expliquassent pas suffisamment par le contexte, d'expressions dont le sens équivoque parût favoriser en quoi que ce soit les erreurs qui me sont le plus odieuses, je désavouerais ce mauvais sens de la manière la plus énergique! Il serait étrange que je vinsse offrir des armes aux ennemis de la foi, et surtout aux rationalistes, moi qui n'en prends que pour les combattre; que j'insinuasse qu'on peut se passer de la *révélation extérieure*, quand j'en proclame sans cesse l'*absolue nécessité* même dans l'ordre naturel; que *je misse du Cousin tout pur sur le compte* des saints docteurs, lorsque je ne cite les saints docteurs que pour les opposer aux erreurs et aux arrogantes prétentions du rationalisme. Ce reproche de connivence directe ou indirecte avec la philosophie la plus antichrétienne, la plus vide et la plus orgueilleuse qui fût jamais, est à mes yeux le plus humiliant des reproches et le dernier, je l'avoue, auquel je me fusse attendu (Q).

» Mais poursuivons, la citation *du Correspondant*, dites-vous toujours du même ton (p 218), « nous allons *retrouver du Cousin tout pur* mis sur » le compte du saint docteur. »

« Dans cette image de l'infini, il a ENTREVU *comme un éclair* de l'ES- » SENCE de Dieu PÉNÉTRANT la pensée humaine; il a reçu *comme une* » INTUITION DIRECTE *de l'existence* du Très-Haut, qui déjà s'était RÉ- » VÉLÉE de la même manière au génie de saint Anselme (R). Alors, repre- » nant en sous-œuvre et développant d'une manière excellente, en son style » rapide et mystique la preuve si complète qu'avait créée l'abbé de N. D. du » Bec, *comme lui, il* ASSIED *en peu de mots sur la simple idée de l'infini*, » TOUTE LA CONNAISSANCE *de Dieu*, celle de l'homme, les fondemens métaphysiques, l'unité radicale de toute la science humaine et la distinc- » tion de ses rameaux. Mais aussi, comme l'abbé du Bec, le docteur séraphi- » que *se garde bien de s'arrêter à cette* région inférieure de la spéculation; » la philosophie du 13e siècle étudiait *pour une fin plus élevée que la science*. » L'âme une fois enrichie de la connaissance du souverain bien, ne doit pas

(Q) Ces paroles de dom Gardereau nous touchent; aussi ferons-nous observer que jamais *sa foi interieure* n'a été l'objet d'un doute. Mais ses paroles, ses expressions, nous les avons mises sous les yeux de nos lecteurs. Ils savent, eux, si elles ont pu *prêter* à de funestes équivoques.

(R) Nous le rappelons encore, tout cela n'est que du rationalisme pur, et très-pur.

» pas *s'en tenir à* une vide et stérile *considération*. De degré *en degré*, Bo-
» naventure l'élève à la plus haute contemplation mystique, et ne prend
» congé d'elle que quand il l'a, pour ainsi dire, conduite dans les cieux jus-
» qu'à la pleine jouissance de la vérité. »

Ici, vous prenez les allures d'un procureur de Sorbonne (S), et vous déférez au jugement des Docteurs ce que vous appelez *mes cinq propositions* et *mes principes rationalistes* [1].

» 1° L'homme par ses seules forces naturelles entrevoit l'Essence de Dieu. »

« 2° L'Essence de Dieu pénètre la pensée humaine. »

« 3° L'homme connaît par une intuition directe l'existence de Dieu. »

« 4° Toute la connaissance que nous avons de Dieu ou de l'homme, les
« fondemens métaphysiques, etc., sont assis sur la simple idée de l'infini. »

« 5° Enfin, c'est par cette voie toute rationnelle que l'âme est élevée dans
« les cieux jusqu'à la pleine jouissance de la Vérité. »

Il est compromettant, Monsieur, pour l'issue de votre accusation, que, de ces *cinq propositions rationalistes accumulées dans quelques lignes*, pas une ne se trouve *même équivalemment* dans ces lignes que vous mettez sous les yeux de vos lecteurs (T). Examinons-les cependant : nous verrons qu'elles ne sont pas aussi répréhensibles les unes que les autres.

Assurément je n'excuse pas la première; car je suis très-certain qu'aucun homme, dans la vie présente ne peut ni *voir* ni *entrevoir* l'essence de Dieu, non seulement par les seules forces de sa nature, mais encore par la puissance d'une grâce ordinaire; il faut pour cela un miracle inouï ou presque inouï dans les annales, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament; j'ai dit seulement : « le docteur Séraphique a entrevu, dans la sublimité de sa contempla-
» tion de l'Être infini, *comme un éclair de l'essence de Dieu* (U), pénétrant la

(S) Pardon, ici nous avons pris les allures d'un simple écrivain qui a bien le droit d'exposer ses doutes sur des assertions qui lui paraissent fausses. Nous allons voir comment dom Gardereau va les justifier.

(T) Si cela est, toute la honte a du être pour nous qui avons mis le texte où nous prétendons qu'elles se trouvent. Ce texte est encore là, que nos lecteurs jugent ou plutôt lisent.

(U) Dom Gardereau modifie là sa phrase sous les yeux même de ses lecteurs. Il n'a pas dit : *dans la sublimité de sa contemplation*,

[1] « Oui, que l'on nous dise s'il est possible d'accumuler en moins de lignes
» plus de principes rationalistes ! » (*Ann.*, p. 219)

« pensée humaine. » Comme dans cette page il ne s'agissait pas d'*enseigner la philosophie*, quoiqu'en ait dit M. Bonnetty (V), je pense que tout lecteur sérieux sait comprendre et *réduire à sa juste portée* ce STYLE METAPHORIQUE. Mais vous venez dire que les *mots ne sauvent rien*, qu'ils s'interprètent par les *principes*. Moi, je réponds que les principes s'interprètent par les mots. Comment prouvez-vous que les mots ne se doivent pas prendre dans le sens FIGURÉ? Par les *principes*, dites-vous, qui sont *rationalistes*. Et comment prouvez-vous que les principes sont rationalistes? Par les *mots*, qui ne se doivent pas prendre dans le sens figuré. La conclusion irréfragable c'est que dès la première ligne j'énonce un principe rationaliste! (X).

Mais poursuivons, pour voir si la logique vous deviendra plus favorable.

2° L'*Essence de Dieu pénètre la pensée humaine.*

Cette seconde proposition, paraissant faire partie de la précédente, tombe sous les mêmes correctifs : *comme un éclair de l'essence*, etc., cela fera croire au lecteur qu'elle n'est pas plus réellement dans mon texte que l'autre (Y). Mais vous nous assurez que les *correctifs*, que les *mots ne sauvent rien*;

ce qui peut s'entendre d'une opération mystique; mais *dans cette image de l'infini*, qui *lui est innée*, qu'*il a toujours en soi*, ce qui est un don naturel, une opération philosophique.

(V) Ce n'est pas M. Bonnetty, c'est vous qui avez dit : « Les *philosophes actuels* peuvent trouver décrits en ce livre, avec une » *précision inimitable*, les divers moyens de la connaissance, etc. (p. 193). D'ailleurs que ce soit de la théologie ou de la philosophie, que ce soit à des catholiques ou à des philosophes, un prêtre qui écrit doit se servir d'expressions justes.

(X) Voilà donc où en est réduite cette ÉCOLE MIXTE; à nier la signification des mots. Nous avons dit que le mot COMME ne sauvait rien ici. Car, comme vient de dire Dom Gardereau, l'homme en ce monde ne *voit ni n'entrevoit l'essence de Dieu*; le mot *comme* ne sauve rien du tout; il n'y a point *comme un éclair*, là où il n'y a *pas du tout éclair*. Et puis qu'est-ce que c'est qu'un écrivain qui parle de Dieu, et qui laisse à ses lecteurs le soin de réduire ses paroles à leur juste portée. Ah! pauvre *école mixte*.

(Y) Voilà qui est un peu fort. Les lecteurs ont sous les yeux sa phrase mise ici sans correctif : *Essence de Dieu pénétrant la pensée humaine*, et l'on vient nous dire qu'elle n'est pas dans le texte, parce que l'on a mis *comme un éclair*. *O détresse de l'école mixte!*

qu'elle est dans mon texte quand même; alors voyons quelles conséquences cela aurait pour mon orthodoxie.

Quand on défère à qui de droit une proposition comme condamnable, on indique l'intention d'appeler sur elle une de ces *notes théologiques* par lesquelles dans les facultés on a coutume de flétrir une proposition répréhensible. Vous dénoncez donc au moins comme *fausse* la proposition dont il s'agit : car cette note est la moins sévère; et c'est aussi la moindre assurément qui se puisse infliger à un *principe rationaliste*. Cela posé, permettez-moi de vous rappeler un instant aux règles de la logique :

Si la susdite proposition est *fausse*, donc la contradiction est *vraie*; et il faut dire d'après vous : « l'Essence de Dieu ne pénètre pas la pensée humaine. » Or, comme la pensée humaine, ou la faculté de penser est une créature, votre proposition équivaut à celle-ci : « *Il y a quelque créature que ne pénètre pas* « *l'essence divine.* » Pour peu que vous soyez logique, vous surtout qui prenez les mots *dans le sens propre*, vous voilà bien forcé d'affirmer cette proposition. Et moi je la défère, à mon tour, au jugement des théologiens. Jusqu'ici j'ai cru sur la foi de tous les catéchismes que Dieu est *essentiellement* présent à toutes ses créatures et même *en* toutes ses créatures; et que sa divine essence *pénètre* tout, comme elle voit tout, etc. (Z).

3° *Proposition.* « *L'homme connaît par une intuition directe l'existence de Dieu,* » Je fais observer :

1° Que je n'ai pas dit cela : j'ai dit seulement que *dans sa haute contempla-* « *tion* (A) » *saint Bonaventure a reçu* COMME *une intuition directe de l'existence de Dieu.* » Vous avez beau répéter que les correctifs n'y font rien, je trouve, moi, qu'ils y font assez pour que j'aie dit toute autre chose que ce qu'il vous plaît de me faire dire (B).

2° Vous affirmez que ce *principe* est *rationaliste*. Je veux bien le croire ;

(Z) Admirez encore la conversion ; il s'agissait ici de Dieu *pénétrant la pensée humaine* d'une manière spéciale, pour être sa propre lumière, pour la guider, lui révéler tout..., et maintenant il ne s'agit plus que de l'*omni-présence de Dieu* dans toute la création, tel qu'il est dans la plante, la pierre, etc., etc. Oh ! détresse de l'*école mixte!*

(A) C'est encore un peu fort : vous n'avez pas dit *dans sa haute contemplation* il a reçu, etc.; mais vous avez dit: dans *cette image de l'infini*, etc., image naturelle que tout le monde a en soi et peut voir.

(B) Les lecteurs jugeront si l'on peut dire que l'homme a reçu COMME *une intuition directe de l'existence de Dieu*, lorsque la vérité est qu'il ne reçoit *pas du tout, du tout*, une intuition directe.

mais je serais curieux de savoir comment vous prouveriez votre assertion, surtout si absolue, car il ne s'agit pas de *voir Dieu*, mais simplement de voir cette vérité : Dieu existe (C);

3° Vous dites que ce principe est faux ; je le crois comme vous s'il s'agit de l'*intuition directe* antérieure à toute éducation, à toute instruction, à toute science : saint Thomas et l'expérience prouvent assez bien ce me semble qu'en ce sens « l'existance de Dieu n'est pas quelque chose connue par » soi. » (*Existentia Dei non est aliquid per se notum*). Mais je ne crois pas que saint Bonaventure, composant l'*Itinerarium* à une époque où il était déjà général de son ordre et cardinal de l'Eglise romaine, n'eût reçu encore *aucune éducation, aucune instruction, aucune science*. Pour un homme instruit et réfléchi, l'existence de Dieu est une vérité *évidente;* or, l'évidence d'une vérité est en général l'*intuition* de cette même vérité. Il y a plus, cette vérité des vérités, aux yeux de plusieurs saints docteurs et de la plupart des grands philosophes catholiques, est sous un rapport, très-élevé l'objet d'une *évidence directe*. Tout le monde sait que saint Anselme a vu dans la seule *idée* de Dieu l'*affirmation* de son existence; saint Bonaventure s'approprie la pensée de saint Anselme et la developpe, comme le lecteur a pu le remarquer, s'il a suivi les longs extraits que nous avons cités de l'*Itinerarium*. Or, comme nous avons au moins l'*intuition directe de nos idées* claires et de ce qu'elles renferment d'essentiel (non de l'*objet*, si c'est Dieu); il s'en suit que, selon l'opinion de ces deux grands docteurs, nous avons dans l'idée de Dieu, *dans l'idée de l'Être infini* (*rendue claire* et *développée* par l'éducation) *l'intuition directe de son* EXISTENCE, ce qui ne veut pas du tout dire : *de son* ESSENCE. Il s'ensuit également qu'en criant au scandale à propos d'une chose aussi innocente, vous n'aviez pas même compris de quoi vous vous scandalisiez (D).

(C) L'*école mixte* veut nous faire croire que l'*intuition directe de Dieu*, que dire de quelqu'un qu'il a *entrevu comme l'essence de Dieu* ne signifie pas *voir Dieu*, mais seulement *croire* à cette vérité *Dieu, existe*. Elle pallie ou change toutes ses paroles, comme le lui reprochait Grégoire IX.

(D) Comprenons bien ceci : l'*école mixte* après avoir dit que l'homme *entrevoit comme* l'*essence de Dieu pénétrant la pensée humaine*; qu'il a l'*intuition directe de l'existence de Dieu*; qu'il a été rendu *capable de contempler presque face à face Dieu dans son essence*... maintenant bat en retraite, retire le sens de toutes ces propositions pour arriver aux conclusions de l'*école traditionnelle*, que nous n'avons que la *certitude de l'existence de Dieu*. — Dans

C'est encore la pensée de ces deux saints docteurs, que l'*idée de Dieu* est la clé de voûte de tout l'édifice des vérités intelligibles, comme l'existence de Dieu est la réalité par excellence, de laquelle dépend toute la chaîne des autres réalités. Or, l'idée de l'Être infini (*quo majus dari nequit*), comprenant à la fois, selon eux, et l'idée de Dieu, la principale des vérités intelligibles, et l'affirmation de l'existence de Dieu, la principale des vérités réelles, ils ont cru voir dans cette idée de Dieu, qui confond ainsi dans leur source les deux ordres de nos connaissances, la seule vérité qui fût propre à servir de fondement à toute la science humaine. Voilà pourquoi ces deux saints docteurs se sont attachés, l'un dans le *Prosloge* et l'autre dans l'*Itinerarium*, *à asseoir sur cette idée principale et fondamentale tout* l'ORDRE DE LA SCIENCE *humaine* (E). Je croyais qu'on pouvait raconter ce fait si connu dans l'histoire de la philosophie sans encourir aucune censure; mais pas du tout, car c'est là mon 4e *principe rationaliste*, et voici comment il vous plaît de le présenter à vos lecteurs :

4e *Prop.* « *Toute la connaissance que nous avons de Dieu ou de l'homme*, « *les fondemens metaphysiques, etc.*, SONT ASSIS SUR LA SIMPLE IDÉE DE » L'INFINI. »

Vraiment, monsieur, on a besoin de quelque modération pour répliquer de sang-froid à des attaques si incroyables. Comment! parce que j'ai raconté que deux saints docteurs, prenant pour *base l'idée de l'infini*, *ont construit sur cette simple idée l'édifice de la science humaine*, j'ai voulu dire que toutes nos connaissances sont *assises* (*d'une manière absolue*) sur la simple idée de l'infini! Mais de qui donc vous êtes-vous moqué? est-ce de moi seul? est-ce de vos lecteurs? serait-ce des saints docteurs eux-mêmes? voulez-vous nous donner pour adeptes du Rationalisme d'illustres docteurs de l'Eglise, parce qu'ils ont tracé un plan de philosophie catholique? En ferez-vous autant de sceptiques parce qu'ils emploient le procédé rationnel, parce qu'ils commencent leur sublime carrière dans l'*ordre de la science*, par un principe de

cette merveilleuse argumentation nous lisons à la réflexion de nos lecteurs, cette phrase, que l'*intuition directe* est celle qui a lieu, par le *moyen de l'instruction*, de *l'éducation*, etc. Nous signalons encore cette phrase du texte qui est contraire à toutes les gloses, que cette existence *s'était déjà révélée de la même manière* (c'est à-dire *directement*) *au génie de saint Anselme*. Tel est le texte, et ici, on nous dit que c'est par la *révélation de la parole. O école mixte!*

(E). Encore une phrase palliée : il ne s'agit pas dans le texte de l'*ordre* de la science, mais de la *science même*.

raison ou par une question rationnelle, par dire, comme saint Thomas, *Videtur quod sit* ou *quod non sit Deus* (F)? Vous êtes choqué de ce qu'ils rattachent à l'idée de l'infini toute la synthèse de la *science* humaine! Mais vous disent-ils, vous ai-je dit moi-même, que cette idée soit *assise* dans le vide ou qu'elle soit le *produit* et l'*invention* du raisonnement humain? que cette synthèse aussi n'ait pas besoin d'être tracée d'avance quant à ses lignes principales et étayée dans son ensemble par l'*enseignement* extérieur de la foi? Vous deviez d'ailleurs, avant tout, respecter la vérité; et quand même les saints docteurs se seraient *trompés* en assignant l'idée de l'infini pour point de départ des déductions du raisonnement philosophique, s'ensuivrait-il que lorsque je vous ai dit, moi, simple narrateur, qu'il a plu à saint Anselme ou à saint Bonaventure, dans un exercice philosophique, d'*asseoir en peu de mots sur la simple idée de l'infini tout l'ordre* DE LA SCIENCE *humaine*, s'ensuivrait-il que je me fusse *associé* aux prétentions impies de nos rationalistes, et que j'eusse posé comme eux en principe absolu « que *toutes nos connaissances* « SONT ASSISES *sur la simple idée de l'infini?* » Vous savez parfaitement,

(F). M. Bonnetty ne se moque de personne: ce sentiment n'est jamais entré dans sa pensée, ni le mot sorti de sa plume; mais M. Bonetty plaint sincèrement dom Gardereau de soutenir cette *école mixte*, qui, selon lui, est la principale cause de nos erreurs. Il répond ensuite à toutes ces paroles:

1° En répétant le texte de dom Gardereau: « Saint Bonaventure » assied en peu de mots, sur la *simple idée de l'infini, toute la con* » *naissance de Dieu*, celle de l'*homme*, les fondemens métaphy- « siques, l'unité radicale de toute la science humaine, et la distinc- » tion de ses rameaux (p. 194). »

2° M. Bonnetty fait remarquer qu'ici dom Gardereau pallie encore ses paroles par ce mot: que ce n'est pas d'une *manière absolue*.

3° Quand on lit que c'est sur la *simple idée de l'infini* que toute la science est assise, comment supposer qu'on sous-entend que cette idée simple est *assise sur l'enseignement?*

4° Elle n'est pas *assise sur l'enseignement*, qui, dans le système de dom Gardereau, n'*apprend* rien, ne *livre* rien, mais ne fait que *développer*.

5° Dom Gardereau a dit une chose inexacte quand il a dit que c'*était sur la simple idée de l'infini* que saint Bonaventure avait *assis toute la science humaine*. Le saint docteur le contredit expres-

monsieur, que ce ne sont là ni mes convictions, ni mes paroles (G).

J'ai cité les admirables synthèses philosophiques du *Prosloge* et de l'*Itinerarium*, uniquement afin de montrer que la foi, d'ailleurs si pure, de nos saints docteurs, ne leur tenait pas lieu de science; donc je n'ai ni pensé, ni enseigné que leur science, d'ailleurs si profonde, leur tînt lieu de foi, encore moins qu'elle puisse nous en tenir lieu à nous-même; et si j'ai dit que leur savante analyse logique savait tirer d'une seule idée-mère toutes les déductions *de la science* philosophique, j'ai remarqué qu'ils proclament la nécessité de déduire la science elle-même des enseignemens de la foi, qu'ils ont inscrit en tête de leurs ouvrages les plus purement philosophiques: « *Si je ne crois, je ne pourrai comprendre.* » (*Corresp.*, p. 183) (H).

Au surplus le *docteur Séraphique* ne se tient pas longtems renfermé dans les limites de cet *ordre de science* (I). J'ai fait voir qu'étudiant pour une fin plus élevée, le philosophe chrétien se gardait bien de s'arrêter *à cette région inférieure de la spéculation*; que *de degré en degré*, Bonaventure élève l'âme à la plus haute *contemplation mystique*, et ne prend congé d'elle que quand il l'a, pour ainsi dire, conduite dans les cieux, jusqu'à la pleine jouissance de la vérité.

Or, il vous plaît de déclarer de ma part au lecteur que si le docteur Séra-

sément par ces paroles : la *science*, la *nature n'est rien, ne sert à rien*, sans la grâce.

6° Ce ne sont pas les saints docteurs qui sont sceptiques, c'est dom Gardereau qui a mal interprété leur doctrine : voilà tout.

(G). Nous savons bien que ce ne sont pas vos *convictions*, mais vos *paroles* sont sous les yeux de nos lecteurs.

(H). C'est vous, nous le répétons encore, qui avez attribué au saint docteur tout cet ordre de science en le séparant des conditions essentielles qu'il y avait entremêlées dans cet opuscule mystique; c'est vous qui avez dit de ces saints docteurs, qu'ils avaient *mis de côté l'Écriture et la Tradition*. Cette citation même, que vous prenez à onze pages d'intervalle, prouve qu'ils n'ont jamais *mis de côté* l'écriture et la tradition. C'est vous, monsieur, qui, par ces mots, avez rendu les saints docteurs purement rationalistes, et leur avez fait ainsi une grave injure.

(I). Non, non ! mille fois non ! Le saint docteur n'avait pas fait un *ordre de science*, il nous l'a dit tout d'abord il a fait un *exercice de contemplation* ou *d'extase* : c'est vous qui lui attribuez un ordre de science.

phique *quitte* l'ordre de la science et de la spéculation où il considérait l'*idée naturelle de l'infini* (J), ce n'est que pour considérer encore l'*idée naturelle de l'infini*; que s'il élève l'âme de *degré en degré*, chacun de ces degrés n'est que l'*idée naturelle de l'infini*; que s'il passe de la science à la pratique, et de la spéculation du philosophe à la contemplation mystique du fervent religieux, il ne fait que passer *de l'idée naturelle de l'infini* à cette même idée; vous m'attribuez gratuitement ces sottises et les donnez sérieusement au lecteur comme *mon 5e principe rationaliste :*

5e *Prop.* « *C'est par cette voie* TOUTE RATIONNELLE *que l'âme est conduite* » *dans les cieux, jusqu'à la pleine jouissance de la vérité.* »

Non, monsieur, je n'ai jamais écrit ni pensé rien de semblable. Au contraire, j'ai dit mille fois que saint Bonaventure, et généralement les philosophes catholiques des siècles de foi, hommes pratiques avant tout, et étudiant toujours pour une fin plus élevée que la science, se montrent partout implicitement ou explicitement théologiens et jamais *purement philosophes*, et qu'ils n'isolent que très-rarement, et même jamais, si l'on veut prendre les termes à la rigueur, leurs procédés psychologiques de l'élément *surnaturel* qui se fond dans le chrétien avec l'âme et ses facultés (K).

Mais il y a plus, et je l'ai fait, ce me semble, clairement entendre dans ce peu de lignes que vous critiquez : quoique le chrétien se fasse sentir chez le

(J). *Idée naturelle de l'infini!!* N'avions-nous pas raison de dire que dom Gardereau élevait toute la *connaissance* de Dieu sur une *idée naturelle*. Il est vrai que l'*école mixte* nous dira que l'*idée naturelle* est due à une *révélation surnaturelle !!*

(K). Nous voilà encore complétement dépaysés. Dom Gardereau a dit : que les docteurs catholiques avaient *mis de côté l'Écriture et la Tradition;* il a dit que ce qui fait le fond de la nature de l'homme, c'est qu'il a une *lumière innée* et *émanée de Dieu*, dans laquelle il *voit tout;* que cette lumière était une *image de l'infini*, dans laquelle il entrevoyait comme un *éclair* de l'*essence de Dieu*, etc., etc.; et maintenant il vient soutenir la thèse même que nous lui avons opposée, c'est-à-dire que les saints docteurs n'ont jamais été *purement philosophes*. C'est un fait bien décidé qu'on ne peut pas discuter avec l'*école mixte*. — Et puis, notez s'il vous plaît cette expression : l'*élément surnaturel* qui se *fond* dans le chrétien avec l'*âme* et les *facultés;* en sorte que l'âme et les facultés sont un composé, un fondu d'élément *surnaturel*. O *école mixte !*

docteur Séraphique, alors même qu'il considère l'idée *naturelle de l'infini*, toutefois il s'arrête peu de tems (L) *à cette région inférieure* de la spéculation et de la science; et revenant à la contemplation surnaturelle des vérités qu'il a apprises *de la révélation chrétienne*, laquelle *donne à toute sa contemplation* (M) *la vie et la fecondité*, comme je le dis quelques lignes plus haut, il élève l'âme de *degré en degré* (degrés qui, comme on le voit, ne sont pas tous de l'ordre naturel), *pour ainsi dire* jusqu'à la pleine jouissance de la vérité, dans l'extase mystique, Il n'est donc point seulement *assis*, comme vous me le faites dire, sur la *seule idée de l'infini*, mais il se fonde sur les divins oracles de l'Ecriture et de la tradition, il élève l'âme non par une voie toute rationnelle, comme vous le supposez, mais par *la plus haute contemplation mystique* (N). Vous êtes le seul, je pense, à n'avoir pas entendu

(L). Mais il s'y arrête donc; naguère vous venez de dire qu'il n'est jamais *purement philosophe*.

(M). La révélation chrétienne donnait naguère à TOUT la vie et la fécondité; maintenant c'est *seulement à cette contemplation* que cette vie est donnée.

(N). C'est bien. Mais voyons un peu le texte : « Les *philosophes* » *actuels* peuvent trouver décrits avec une *précision admirable*, » les divers moyens de la connaissance, les principes premiers, les » conditions réelles de la certitude, les degrés par lesquels l'âme » s'élève jusqu'à la possession de l'immuable vérité, etc., etc. »

Or, comptons ces degrés :

1° Lumière innée et émanée, latente et à l'état d'idée informe;

2° L'éducation sociale, faisant *jaillir* cette idée;

3° Cette idée grandissant, et lui *révélant* successivement toutes les vérités qu'il est capable de comprendre;

4° Dans cette *image de l'infini*, il entrevoit comme l'*essence* de Dieu; il a comme une *intuition directe* de Dieu;

5° Il *assied* en peu de mots sur la *simple idée de l'infini*, toute la connaissance de Dieu;

6° Une fois enrichie de cette connaissance de degré en degré, il l'élève à la jouissance du souverain bien.

Ou ces paroles ne signifient plus rien ou c'est bien là l'ordre d'idées tout naturel de la jouissance de Dieu. — Il est vrai que dom Gardereau nous dit qu'il n'a fait ni *analyse*, ni *citation*; que de

cela d'une contemplation chrétienne et surnaturelle. Si je n'ai pas songé à rendre mes paroles encore plus explicites, c'est, comme je vous l'ai dit tant de fois, que les degrés surnaturels par lesquels saint Bonaventure fait passer l'âme contemplative, ne se rapportaient pas à mon but qui était uniquement de montrer la profonde science des saints docteurs en ce qui concerne les questions fondamentales de la philosophie. Mais assurément je n'ai rien affirmé, rien insinué qui ait rapport au plan rationaliste que vous mettez sur mon compte (O).

J'ai tort de m'arrêter si longtems à vos argumens sur l'*Itinerarium* et le système de saint Bonaventure. Toutefois en voici un que je ne puis omettre. « Ajoutons, dites-vous, une considération *toute philosophique* (nous allons » voir quelle réflexion toute *philosophique!*) sur ce système Malebranchiste » (celui de saint Bonaventure; — *non, le vôtre*). On dit que Dieu donne à » l'homme une *lumière innée*, etc. Il semble qu'il était naturel d'ajouter que » c'est *avec* cette lumière que l'homme voit les objets extérieurs et les vérités » intellectuelles fournies par la parole sociale; mais non; *on bouleverse toutes* » *les notions* pour dire *un non sens*; en disant non pas que l'homme voit *avec* » cette lumière, mais *dans* cette lumière[1] : c'est *exactement* comme si l'on » disait que dans l'obscurité d'une chambre, *un homme porte une lanterne*, » non pas pour éclairer *avec* elle les objets, mais pour voir les *objets* dans » elle! » (*Ann.*, p. 218). Ainsi cette lumière qui, selon saint Bonaventure, investit et pénètre de ses éternelles clartés tous les objets visibles et invisibles, toute étendue, toute durée; cette lumière, ce jour intellectuel, *dans* laquelle nous *voyons* même les vérités immuables (IN *qua* meminit *invariabilium veritatum*,—vous supprimez: et *même les choses futures!!*), comme nous voyons les objets matériels DANS la lumière du jour, cette lumière de vérité que non seulement l'homme voit en soi, mais dans laquelle son âme se voit elle-même, cette lumière, dis-je, *sphère intelligible dont le centre est par-*

degré en degré, ne signifie pas une ascension sur la même échelle, mais passage d'un ordre à un autre ordre, c'est-à-dire changement d'échelle. — Nous le répétons, on ne peut discuter avec l'*école mixte*.

(O). C'est précisément ce silence que nous vous reprochons ici, comme devant nécessairement induire en erreur vos lecteurs, et comme faisant du saint docteur un pur rationaliste.

[1] « *Mens... scit* IN *illâ luce*. Celui qui dit ce *non sens*, c'est le docteur séraphique. »

tout et la circonférence nulle part, la voilà réduite *exactement* aux proportions *d'une lanterne, et d'une lanterne qu'un homme porte dans une chambre.* Or, avant cette découverte qui remet les choses dans l'état normal, *toutes les notions étaient bouleversées*, et la langue philosophique commençait par dire *un non-sens* (P).

J'avoue que vos observations n'ont pas toutes une si haute portée. Vous en donnez la preuve dans deux ou trois chicanes de mots qui couronnent votre critique (p. 220 et 221). Elles tombent tellement en dehors de tout ce que j'ai dit ou pensé jamais, que je ne me sens pas le courage d'y répondre (Q).

(P). Cette discussion a déjà été beaucoup trop longue; sans cela nous rappellerions les diverses transformations que dom Gardereau a fait subir à cette *lumière innée, émanée, par* laquelle, et puis *dans* laquelle, et puis qui est *elle-même la chose* qui voit, et puis qui est la *chose vue*; car toutes ces expressions sont sorties de sa plume. Maintenant, nous disons seulement qu'il persiste à faire de cette lumière, un être *éternel, immuable*, et qui cependant n'EST PAS LE VERBE. Nous laissons à juger si ce n'est pas là une erreur grosse d'hérésie. — Cette erreur provient de ce qu'il fait un être subsistant 1° de la faculté de voir; 2° de la visibilité des objets. Nous voyons non point *dans*, mais *avec* la faculté de voir, nous voyons non point *dans*, mais *à cause* de la visibilité des objets. En dehors de cette explication qui est *un fait*, il n'y a plus que des systèmes; et malgré l'autorité de saint Bonaventure, tronquée ici par dom Gardereau, car le saint docteur fait toujours intervenir la *grâce*, ou l'action directe et immédiate de Dieu, c'est toujours un *système* métaphysique que nous avons pu qualifier de *non-sens*, exposé surtout par dom Gardereau.

(Q). Nous ne voulons pas priver le lecteur de l'indication de ces deux *chicanes* qui se trouvent être l'*objet essentiel de tout* ce long travail.

Il s'agit d'un argument qu'il dit être le *premier degré* par lequel il s'élève à Dieu; nous avons fait observer que c'était justement le *centième* ou le *millième* degré. — 1re *Chicane*.

Puis nous citions cette phrase : « Le christianisme a tellement » épuré le regard de l'âme, qu'il l'a rendue capable de contempler » presque face à face, Dieu dans son essence !! » C'est là la 2e *chicane*.

C'est bien assez d'avoir persévéré aussi longuement dans la tâche fastidieuse que vous m'avez imposée : et je crois pouvoir promettre à vos lecteurs que je ne les fatiguerai pas d'une nouvelle réplique si je suis en butte à une nouvelle attaque de votre part, à moins que cette attaque ne soit réellement *nouvelle*. Si elle ne s'en prend qu'aux *principes innés*, je laisserai la vieille tradition se défendre par sa seule autorité contre l'esprit de système. Si vous m'accusez encore de déduire de la doctrine des *principes innés* ou de la *lumière innée et émanée*, des conséquences rationalistes, je crois être allé suffisamment au devant de ce reproche. Si vous revenez sur la prétendue imprudence de mes expressions, je viens d'en déclarer le sens, et de dire assez longuement par quels motifs et sous quelles restrictions je les ai employées. C'en est assez pour qu'aucun de vos lecteurs ne puisse désormais se méprendre involontairement sur mes principes et le sens de mes paroles, et pour qu'ils ne soient pas tentés de me condamner sur votre seule affirmation (R).

Ceux d'entre eux qui n'auraient pas étudié les monumens de la tradition sauront aussi qu'il ne faut pas trop se fier aux jugemens que vous portez sur les écrits des saints docteurs, et en particulier de ceux du moyen-âge (S). Cela suffit à mon but. De telles disputes ne mènent à rien de bon. Nous ne devons point craindre la guerre ; car J.-C. nous dit qu'il a apporté le glaive en ce monde et non la paix ; mais nous ne devons aimer la guerre que contre les ennemis de l'Eglise [1]. Entre écrivains catholiques, nous nous devons seulement des avertissemens fraternels; je suis prêt à en recevoir de tout le monde et de vous-même ; car, quoique vous me paraissiez éminemment convaincu de ma faillibilité, je crois que j'en suis encore plus convaincu que vous ne pouvez l'être : seulement, comme tout en me défiant beaucoup de mes propres lumières, je n'ai pas une confiance illimitée dans les vôtres, et que je suis loin de reconnaître en vous l'autorité d'un pape ou d'un concile, vous ne trouverez pas mauvais qu'avant de me corriger je soumette vos censures à des juges plus éclairés et surtout moins prévenus. Déjà, pour celles que vous venez

(R). C'est très-bien ; nous aussi nous avons mis loyalement et assez longuement les textes sous les yeux de nos lecteurs, nous les laissons comparer et juger.

(S) Nous croyons que nos lecteurs porteront aussi le même jugement sur la science philosophique et théologique de dom Gardereau.

[1] Encore les faudrait-il combattre au nom des traditions certaines et non pas au nom d'un système (D. Gard.). — Il est nécessaire aussi de faire des remontrances sur les imprudents amis qui donnent des armes à nos ennemis en établissant des *systèmes* dangereux (A. B.).

de m'adresser, de pareilles décisions m'ont tranquillisé la conscience, d'ailleurs peu émue, je l'avoue, d'une attaque où l'esprit de système, mal déguisé, perce à chaque ligne (T).

Vous avez souvent déclaré que vous regardiez comme un acte de justice et de loyauté d'insérer textuellement les réponses qu'on fait à vos critiques. Je réclame de vous cette justice, et vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Fr. V. Eugène GARDEREAU.

(T). Ici au moins nous sommes complétement d'accord avec dom Gardereau ; nous ne sommes, ni lui, ni moi, pape ni concile ; nous sommes ici de simples écrivains émettant leurs idées dans des journaux, et ayant pu faire une critique fraternelle de nos opinions ; à nos lecteurs à choisir.

APPENDICE ET CONCLUSION.

I. Origine payenne, c'est-à-dire gréco-indienne du système de l'école panthéiste, rationaliste et de l'école mixte, de la lumière émanée et de la vision directe en Dieu.

Résumons toute cette longue discussion, et complétons-la en indiquant la *source originale* des erreurs que nous combattons.

Nous persistons à dire, l'histoire de la philosophie à la main, que la notion des idées, ou d'une lumière, innées, émanées, éternelles, immuables, résidant subjectivement ou objectivement dans l'âme humaine, et lui révélant tout, que le système d'intuition directe et de voir tout en Dieu, est emprunté non à la révélation ou tradition catholique, mais à la révélation (humaine) et tradition payenne *Gréco-indienne* ; et nous le prouvons par la citation des auteurs payens.

Bien plus, nous ajoutons que ces auteurs seuls sont logiques et conséquens.

1° C'est de Platon que le tenaient les quelques pères qui ont plus ou moins introduit ce système, amoindri et modifié, dans leurs écrits. C'est Platon qui a professé ces idées, innées, éternelles, types de tout, et dans lesquelles nous trouvons tout. — Mais Platon était *conséquent*, car il admettait en même tems que ces idées éternelles étaient *indépendantes de Dieu lui-même.*

Mais nous savons maintenant que Platon n'avait pas *inventé* ce

système, il l'avait emprunté à ces *barbares*, *Chaldéens*, *Perses* et *Indiens*, auxquels il avoue lui-même qu'il a emprunté tant de choses [1]. Nous avons maintenant les moyens de vérifier ces paroles en citant les textes mêmes des dogmes qu'il a fait passer dans ces ouvrages. Comme ces textes ne sont pas encore très-connus, et n'ont pas encore place dans nos écoles catholiques, nos lecteurs seront bien aise de les trouver ici, exacts et authentiques.

2. Vision en Dieu. — Intuition de l'essence divine, retrouvée dans les Lois de Manou.

« Que le Brahmane, réunissant toute son attention *voie* DANS *l'âme* » *divine toutes les choses visibles et invisibles*; car en considérant » tout DANS *l'âme*, il ne livre pas son esprit à l'iniquité [2]. — L'âme » est l'assemblage des dieux; l'univers *repose* DANS l'âme suprême; » c'est cette *âme qui produit* la série des actes accomplis par les » êtres animés (119).

» Mais il doit se représenter le grand Etre (*Para pouroucha*) » comme le *souverain maître* (ou la *substance* même) de l'univers.... » (122) — C'est lui qui *enveloppant tous les êtres* des cinq élémens, » les fait *passer successivement* de la naissance à l'accroissement, » de l'accroissement à la dissolution, par un *mouvemennt semblable* » *à celui d'une roue* (124).

» Ainsi l'homme qui reconnaît *dans sa propre âme*, l'âme » suprême *présente dans toutes les créatures*, se montre le même » à l'égard de tous, et obtient le sort le plus heureux, celui d'être à » la fin *absorbé dans Brahm* (125).

» De même que le *souffle vital* (*Pran*), c'EST *Brahm*; de même » sa tête, c'EST le paradis; son ventre, c'EST l'étendue; son pied, la » terre et son nombril, le soleil; pourquoi? Parce qu'il EST l'*œil* » de tous les membres, parce que toute chose n'*est visible qu'au* » *moyen de la lumière*, que la lumière est le principe de la science » droite, et que la science droite, c'EST Brahm [3]. »

[1] Voir le texte de cet aveu dans notre tome XI, p. 235.

[2] *Manava Dharma sastra*, liv. XII, v. 118, dans les *livres sacrés de l'orient*, édités par M. Pauthier.

[3] Anquetil Duperron, 3e *Oupnekat*, p. 393.

On le voit, voilà bien le système de cette lumière divine en laquelle nous voyons tout, ou le principe de *voir tout en Dieu*, comme le voulait Malebranche. Mais ici, cela est logique et conséquent; car on professe que *Brahm* EST *tout*, parce que tout est ÉMANÉ de lui, selon la signification naturelle du mot. Apportons un texte positif de ce système.

« CELUI que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes » des sens, qui est sans parties visibles, l'Éternel, l'*âme de tous les* » *êtres... déploya*[1] sa propre splendeur.— LUI, l'*Esprit-Suprême*, » ayant résolu de faire ÉMANER de sa substance, ou de faire *sortir* » *de sa propre substance corporelle*, les créatures diverses, il pro- » duisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un *germe*, ou *se-* » *mence productive*[2].»

Voilà bien l'*univers* véritablement émané de la substance de Dieu, et aussi étant Dieu ou Brahm lui-même. Donnons encore le texte de la production ou émanation de l'*âme*; on va voir le système qui admet dans l'homme, dans l'*âme*, une autre âme universelle *dans* laquelle et *par* laquelle a lieu la science, la vie, etc., juste comme l'école mixte le dit de la *lumière innée*.

13. Psychologie hindoue. — Ame suprême dans laquelle on voit toutes choses.

« Le *moteur* de ce corps (l'âme) est appelé *kchetradjna*, et ce » (corps) qui accomplit les fonctions est désigné, par les sages, sous le » nom de *Bhout-atma* (composé d'élémens)[3].—Un autre *esprit in-* » *terne (djiva* ou *mahat) nait avec* tous les êtres animés, et c'est au » *moyen de cet esprit* que, dans toutes les naissances, le plaisir et la » peine sont perçus (13). — Ces deux principes, l'*intelligence* (*ma-* » *hat*), et l'*âme* (*kchetradjna*), unis avec les élémens, se tiennent » dans une *intime* LIAISON avec cette *âme suprême* (*param-atma*), » qui *réside* dans les êtres de l'ordre le plus élevé et de l'ordre le

[1] Remarquons cette création qui se fait par voie de *développement*, comme *l'école mixte* soutient que se fait la science humaine. *Lois de Manou*. l. I. v. 7.

[2] Nous fondons ensemble les expressions des deux traducteurs. Voir *Livres sacrés*, etc., p. 333. *Ibid.* v. 8.

[3] *Lois de Manou*, liv. XII v. 12.

» plus bas(14). » Mais aussi, c'est par une véritable *émanation* que se fait cette *union* ; car il ajoute :

« De la *substance* de cette âme suprême s'échappent, *comme les* » *étincelles du feu*, d'innombrables principes vitaux qui communi- » quent sans cesse le *mouvement* aux créatures de divers ordres(15). »

Voilà un système complet et bien lié. Tous les êtres sont une émanation de Dieu; C'EST lui, donc, proprement qui éclaire, qui révèle, qui vivifie toutes les créatures de sa propre substance; c'est donc *en soi-même* qu'il faut chercher, trouver et voir Dieu, c'est-à-dire toutes les vérités et toutes les règles; en rentrant en nous, nous sommes *unis* et *identifiés* à Dieu, nous sommes DIEU même. Voici le texte :

» Voyant également l'âme suprême DANS tous les êtres et *tous les* » *êtres* DANS *l'âme suprême*, en offrant son âme en sacrifice, le » croyant s'IDENTIFIE avec l'*être* qui brille de son propre éclat [1]. » — Le Sannyasy en se livrant à une *méditation* profonde s'*élève jus-* » *qu'à Brahm*, qui existe de toute éternité [2]. — Qu'il médite en » silence et *fixe son esprit sur l'Être divin.* — La perfection « s'ob- » tient par la *méditation de l'Essence divine.* Car aucun homme, » lorsqu'il ne s'*est pas élevé* à la connaissance de l'âme suprême ne » peut recueillir le fruit de ses effets [3]. »

Nous le répétons, une fois le principe de l'*émanation* posé, tout cela coule de source et est très-conséquent. Ce n'est plus la loi de Dieu, la parole de Dieu, historique, extérieure, traditionnelle, qu'il faut chercher; il faut descendre en nous, y chercher l'Être divin qui y est en substance; il faut y voir directement Dieu, méditer sur l'essence divine, n'étudier que l'Être divin, et y lire toute vérité; c'est *logique.* Mais il n'en est pas de même de nous qui savons que nous ne sommes pas *émanés* de la substance de Dieu, mais qui sommes une *création*, une *facture* de sa volonté, qui, par conséquent, dans notre fonds n'avons *rien*, absolument rien de la *substance* de Dieu. Comment venir nous dire que nous n'avons qu'à bien *ouvrir les yeux*, et

[1] *Ibid.* XII, v. 91.

[2] *Ibid.* VI. v. 79 et 43.

[3] *Ibid.* v. 82.

que nous verrons l'être divin, l'essence divine, etc., etc. Voilà ce qui est *illogique*.

Aussi remarquons bien que tandis que ces principes panthéistes et rationalistes se trouvent en toutes lettres dans les livres payens, notre Bible, c'est-à-dire notre règle de croire et d'agir, ne nous dit nulle part de nous *élever jusqu'à l'Être divin*, de contempler la *substance divine*, de voir *tout en Dieu*, mais à la place de ces mots philosophiques et abstraits, elle met toujours *la loi* de Dieu, les *commandemens* de Dieu, la *parole* de Dieu, le *testament*, l'*alliance* de Dieu [1].

Mais il est tems de mettre fin à toutes ces considérations. Nous émettons ici nos pensées sans contrainte : il s'agit d'un changement important à faire dans la polémique catholique et dans l'enseignement philosophique. Loin de nous de croire que tout ce que nous avons dit soit complet, ou de tous points exact. Mais nous livrons avec confiance nos pensées à nos amis, à nos maîtres et à nos supérieurs dans la foi. Qu'ils avisent eux-mêmes : *caveant Consules*.

A. B.

[1] Voir en particulier le *psaume* 118.

ERRATA.

N° 91, p. 32, l. 7. Ajoutez *forme à la*.

N° 94, p. 278. Dernière ligne, après ce mot *pour*, ajoutez : « que chacun puisse » choisir. Les symboles politiques eux-mêmes ne cimentent pas » les intelligences, nous sommes en France. »

p. 280, l. 16. Après le mot *refleurit*, ajoutez : de toute la jeunesse de ses « premiers jours, mais d'après vous l'Eglise est illogique dans « son existence, dans son origine... »

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE. — ROME. — *Allocution de N. T. S. P. Pie IX, prononcée dans le consistoire du 17 décembre 1847.*

Vénérables Frères,

I. Triste situation de l'Eglise d'Espagne. Soins apportés pour y remédier.

Dès le premier moment où, sans aucun mérite de Notre part, mais par un impénétrable jugement de Dieu, Nous avons été placés sur cette chaire du prince des apôtres et Nous avons pris le gouvernement de l'Eglise catholique, Nous avons dirigé, ainsi que vous le savez pertinemment, Vénérables Frères, les préoccupations de notre sollicitude apostolique vers l'Espagne. Considérant, dans l'entière affliction de Notre cœur, les graves dommages que les tristes vicissitudes des événemens avaient accumulés sur cette grande et illustre portion du troupeau du Seigneur, Nous n'avons jamais cessé de supplier humblement par nos prières ardentes et assidues, le Dieu riche en miséricordes, pour qu'il daignât apporter secours à ses Eglises affligées, et les arracher de la déplorable situation où elles se trouvaient. Aussi, pour accomplir le devoir de Notre ministère apostolique et pour obéir au mouvement singulier d'affection paternelle que Nous portons à cette illustre nation, rien ne Nous a certainement été plus à cœur que de Nous efforcer d'y régler les affaires de notre très-sainte religion.

Or, comme Notre prédécesseur Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, avait commencé de doter de leurs pasteurs quelques diocèses de ce royaume situés dans diverses contrées au-delà des mers, Nous avons donné principalement Nos soins à pourvoir à la vacance de plusieurs autres églises de ce royaume, situées même sur le continent, en y établissant de nouveaux Evêques dignes de cette charge, et à accomplir ainsi ce que Notre Prédécesseur, prévenu par la mort, n'avait pu achever. C'est pourquoi Nous avons envoyé en Espagne Notre Vénérable Frère Jean, archevêque de Thessalonique, homme éminent par son intégrité, sa doctrine, sa prudence et son habileté dans la gestion des affaires, avec des lettres de Nous pour Notre Très Chère Fille en Jésus-Christ, la Reine Catholique Marie-Isabelle, et avec les pouvoirs et les instructions nécessaires, afin qu'il s'employât de tout son zèle à tout ce qui conviendrait pour guérir dans ce pays les blessures d'Israël et pour procurer le bien de la religion catholique, et qu'entre autres choses il nous mît à même de confier ces églises veuves à des légitimes pasteurs.

Aussi, par la grâce du Père de toute clémence et de toute miséricorde qui a exaucé nos vœux et nos efforts, il est arrivé que, à la consolation suprême de notre âme, Nous avons pu, comme vous ne l'ignorez pas, établir déjà dans ces contrées quelques évêques, et que nous sommes en mesure, quant à présent, de remettre au gouvernement et à la tutelle canonique de leurs pasteurs plusieurs autres églises cathédrales et métropolitaines, demeurées longtems

vacantes, et de pourvoir ainsi à la gloire du nom du Seigneur, au bien de la Religion catholique et au salut spirituel de ces brebis bien-aimées. Nous avons la confiance qu'il en sera de la sorte, puisque, par le rapport de notre Vénérable Frère Notre Délégat, et par l'examen attentif des actes qu'il a dressés, Nous avons reconnu que les hommes désignés pour régir et administrer ces diocèses possèdent les qualités requises pour exercer dignement et avantageusement la charge pastorale. Et Nous concevons l'espérance que bientôt il nous sera possible de faire cesser la viduité des autres églises de ce royaume, et que, les évènements prenant déjà un meilleur cours, Nous parviendrons, de concert avec Sa Majesté Catholique, à obtenir par la grâce de Dieu, pour les différentes autres affaires religieuses confiées au zèle et à l'activité de Notre Vénérable Frère Notre Délégat, une issue heureuse et conforme à nos vœux et à nos desseins.

2. Sollicitude sur des affaires de Russie non encore couronnée de succès.

Il est aussi un autre pays, beaucoup plus étendu, soumis à un grand prince, et où l'état de la religion catholique, affligée de longues et de terribles calamités, avait attiré, pendant beaucoup d'années, la sollicitude de Notre Prédécesseur de vénérable mémoire. Ces affaires ont réclamé également Nos soins tout particuliers. Sans doute, Nous eussions vivement désiré pouvoir en ce jour vous assurer du succès que Nous avions la confiance d'avoir obtenu en quelque point. Certains écrivains ont même avancé, dans les feuilles publiques, cette heureuse conclusion. Nous ne pouvons *cependant vous annoncer autre chose encore, si ce n'est la ferme espérance* où Nous Nous reposons, que le Dieu tout-puissant et miséricordieux regardera avec faveur les fils de son Eglise, accablés en ce pays de si cruelles tribulations, et qu'il bénira la sollicitude avec laquelle Nous Nous efforçons d'y amener la religion catholique à une situation meilleure.

3. Plaintes et blâme contre un évêque gallican.

Nunc porrò Vobiscum communicamus, Venerabiles Fratres, summam admirationem, quâ intimè affecti fuimus, ubi scriptum à quodam viro ecclesiasticâ dignitate insignito elucubratum, typisque editum ad Nos pervenit. Namque idem vir in hujusmodi scripto de quibusdam loquens doctrinis, quas Ecclesiarum regionis suæ traditiones appellat, et quibus hujus Apostolicæ Sedis jura coarctare intenditur, HAUD ERUBUIT asserere, traditiones ipsas à Nobis in pretio haberi. Absit enimverò, Venerabiles Fratres, ut mens aut cogitatio Nobis unquàm fuerit vel minimùm declinare à Majorum institutis, aut abstinere ab hujus Sanctæ Sedis auctoritate sarta tecta conservandâ, atque

Maintenant, Vénérables Frères, Nous Vous communiquons l'extrême surprise dont Nous avons été profondément affecté quand un écrit, émané d'un homme constitué en dignité ecclésiastique, et imprimé par lui, est parvenu jusqu'à Nous. En effet, cet homme, parlant dans cet écrit de certaines doctrines qu'il appelle les *traditions des Églises de son pays*, et par lesquelles il prétend restreindre les droits de ce siége apostolique, N'A PAS ROUGI d'affirmer que ces traditions étaient tenues en estime par Nous. Loin de Nous, certes, Vénérables Frères, la pensée ou l'intention de nous éloigner jamais, pour si peu que ce soit, des enseignements de nos ancêtres

tuendâ. Habemus equidem in pretio peculiares traditiones, sed eas tantùm, quæ à Catholicæ Ecclesiæ sensu non discrepent, præsertim verò illas reveremur ac firmissimè tuemur, quæ cum aliarum Ecclesiarum traditione, atque in primis cum hâc sanctâ Romanâ Ecclesiâ planè congruant, ad quam, ut S. Irenæi verbis utamur, *propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos, qui sunt undiquè fideles, in quâ semper ab his, qui sunt undiquè, conservata est ea, quæ est ab Apostolis traditio.* (S. Iren. *contra hæreses*, lib. III, cap. 3.)

ou de laisser amoindrir en rien l'autorité du Saint-Siège ! Oui, sans doute, Nous attachons du prix aux traditions particulières, mais à celles seulement qui ne s'écartent pas du sens de l'Église catholique; mais par-dessus tout Nous révérons et Nous défendons très-fortement celles qui sont d'accord avec la tradition des autres Eglises, et avant tout avec cette sainte Eglise romaine, à laquelle, pour nous servir des paroles de saint Irénée, « il est nécessaire, à » cause de sa primauté, que se rattache toute l'Eglise, c'est-à-dire les fidè» dèles qui sont partout, et sous laquelle » s'est conservée par ceux qui sont » partout cette tradition qui vient des » apôtres [1]. »

4. Plaintes contre ceux qui mêlent la doctrine du Christ aux inventions des opinions humaines, et contre l'indifférence en matière de religion.

At aliud insuper est, quod animum Nostrum vehementer angit et urget. Ignotum certè vobis non est, Venerabiles Fratres, multos hostium Catho-

Mais il y a de plus un sujet qui presse et désole vivement Notre âme. Vous ne pouvez ignorer, Vénérables Frères, qu'un grand nombre des ennemis de

[1] Nous devons consigner ici les paroles de Mgr *Thibaud*, *évêque* de *Montpellier*, que les journaux catholiques ont désignées comme étant celles auxquelles Sa Sainteté fait allusion; elles sont tirées d'un mandement fait au retour de Rome au mois d'août dernier.

» Partagez, N. T. C. F., la joie de notre cœur, car la gloire de Pie IX est la » gloire de celui qui est votre Père et le nôtre. Partagez-la avec d'autant plus » de transport qu'il a daigné vous bénir en la personne de votre évêque, qu'il » aime notre patrie, qu'il honore le clergé français et les pontifes qui marchent » à sa tête, qu'il regarde notre belle France comme l'une des plus nobles » portions de son immense héritage. Sa foi est la nôtre ; il *respecte nos tradi*» *tions particulières*. et loin de vouloir que la prééminence de son Siége soit » défendue avec une sagesse dépourvue de sobriété, il n'a garde de condamner » une modération de principes éminemment propre à ramener au giron » de l'Eglise les esprits égarés. Non, ce ne serait pas lui qui voudrait jamais » contrister toute une grande Eglise, en flétrissant du nom *d'erreur* jusqu'à » l'enseignement de cette école célèbre, surnommée le *Concile permanent des* » *Gaules*, et à laquelle plusieurs de ses augustes prédécesseurs ont décerné » les plus magnifiques éloges. Il sait, ce grand Pontife, pour l'avoir lu aux » sources mêmes de notre histoire, que tout ce qui cherche à s'imposer parmi » nous, au moyen de la témérité ou de la violence, dure peu dans notre pays, » et que, *nous autres Français*, nous ne savons pas plus nous résigner à subir » les *tyrannies de certaine école*, que les tyrannies de toute autre sorte.

licæ veritatis in id præsertim nostris temporibus conatus suos intendere, ut monstrosa quæque opinionum portenta æquiparare doctrinæ Christi, aut cum eâ commiscere vellent, atque ita impium illud de cujuslibet religionis *indifferentiâ* systema magis magisque propagare commoliuntur. Novissimè autem, horrendum dictu! inventi aliqui sunt qui eam nomini, et Apostolicæ dignitati Nostræ contumeliam imposuerunt, ut Nos veluti participes stultitiæ suæ, et memorati nequissimi systematis fautores traducere non dubitarint.

la vérité catholique dirigent, surtout de notre tems, leurs efforts vers ce but, à savoir, d'*égaler à la doctrine du Christ ou de mêler à elle* les monstrueuses *inventions des opinions*, et de propager de plus en plus le système impie de l'*indifférence* de toute religion. Récemment encore, cela est horrible à dire! il s'est rencontré des hommes qui ont fait au nom et à la dignité apostolique, dont Nous sommes revêtu, l'affront d'oser nous présenter comme le partisan de leur folie et le fauteur de ce détestable système.

5. Exhortation à adopter les croyances de l'Église, qui seules peuvent sauver.

Des résolutions, certainement non étrangères à la sainteté de l'Eglise catholique, que, dans certaines affaires relatives au gouvernement civil de Nos domaines pontificaux, Nous avons cru devoir adopter pour le développement du bien et de la prospérité publique, et du pardon qu'au commencement de Notre pontificat nous avons généreusement accordé à certaines personnes de Nos Etats, ils ont voulu conclure que Nous avions de toute espèce d'hommes cette opinion que non-seulement les fils de l'Eglise, mais tous les autres, quelque éloignés qu'ils soient de l'unité catholique, *étaient également dans la voie du salut et pourraient parvenir à la vie éternelle.*

Les paroles nous manquent pour exprimer notre horreur et flétrir cette nouvelle et si cruelle injure lancée contre Nous. Oui, Nous aimons tous les hommes de la plus profonde affection de notre cœur, mais non autrement, toutefois, que dans l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qui est mort pour tous, qui veut que tous soient sauvés et que tous viennent à la connaissance de la vérité; qui a envoyé ensuite ses disciples dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature, déclarant que ceux qui auraient cru et auraient été baptisés seraient sauvés, et que ceux qui n'auraient point cru seraient condamnés. Que ceux-là donc qui veulent être sauvés viennent à cette colonne, à ce fondement de la vérité, qui est l'Eglise; c'est-à-dire qu'ils viennent à la vraie Eglise du Christ, qui, dans ses évêques et dans le Pontife romain, le chef suprême de tous, possède la succession non interrompue de l'autorité apostolique, qui n'a jamais rien eu plus à cœur que de prêcher, de conserver et de défendre la doctrine annoncée par les Apôtres sur l'ordre de Jésus-Christ; qu, ensuite, à partir des tems des Apôtres, a grandi au milieu des difficultés de toutes sortes, et qui, brillante de l'éclat des miracles, multipliée par le sang des martyrs, annoblie par les vertus des Confesseurs et des Vierges, fortifiée par les témoignages et les sages écrits des Pères, s'est répandue dans le monde entier, vit encore sur tous les points de la terre, et brille par la parfaite unite de la foi aux mêmes sacrements et par sa sainte discipline.

Pour Nous qui, malgré notre indignité, siégeons sur cette chaire suprême de l'Apôtre Pierre, sur laquelle Jésus-Christ, Notre-Seigneur, a posé le fondement de son Eglise, nous n'épargnerons jamais ni soins ni labeurs pour ramener, par la grâce du même Jésus-Christ, à cette *voie unique de vérité* et de salut, ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'erreur. Que tous ceux qui sont nos adversaires se souviennent que le Ciel et la terre passeront, mais qu'aucune des paroles du Christ ne peut jamais passer, que *rien ne peut être changé dans la doctrine que l'Église catholique a reçue de Jésus-Christ pour la conserver, la défendre et la prêcher.*

6. Tristesse pour les ovations faites à l'occasion de la défaite des Catholiques suisses.

Ensuite, Vénérables Frères, Nous ne pouvons Nous défendre de vous parler de l'amère douleur qui Nous a accablé lorsque, il y a quelques jours, dans Notre chère ville de Rome, citadelle et centre de la religion catholique, il s'est trouvé quelques hommes en délire qui, oubliant même les sentiments de l'humanité, n'ont pas eu honte, au frémissement et à l'indignation des autres citoyens de la même ville, de triompher publiquement, au sujet de cette lamentable guerre intestine qui a récemment éclaté entre les Suisses. Cette guerre fatale, Nous la déplorons du fond du cœur, soit à cause du sang versé dans ces fratricides, de ces discordes furieuses, persévérantes, de ces haines, de ces divisions qui naissent en foule au milieu des peuples livrés aux dissensions civiles ; soit à cause des dommages que Nous savons en être résultés pour les intérêts catholiques, et qui, Nous en avons la crainte, en résulteront encore ; soit enfin à cause des déplorables sacriléges qui ont été commis dans le premier conflit, et que l'âme se refuse à rappeler.

7. Eloges donnés aux Missionnaires catholiques.

Au reste, tandis que nous poussons ces lamentations, nous adressons nos plus humbles actions de grâce au Dieu de toute consolation qui, dans la multitude de ses miséricordes, ne cesse de nous soutenir parmi toutes nos tribulations. En effet, au milieu de si grandes angoisses, ce n'est certainement pas pour nous une faible consolation que de voir les heureux succès des missions saintes, et les courageux travaux des ministres de l'Evangile qui, enflammés du zèle apostolique, méprisant vaillamment les périls les plus graves, vont dans les plus lointaines régions, arracher les peuples aux ténèbres de l'erreur et à la férocité des mœurs pour les amener à la lumière de la vérité catholique et aux bienfaits de la vertu et de la civilisation, et qui ne cessent pas de combattre avec énergie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; comme aussi ces touchants et admirables efforts des populations catholiques qui, secondant merveilleusement Nos désirs, se sont empressés de fournir d'abondants secours à la nation désolée des pauvres d'Irlande, et qui, tant par les offrandes qu'elles Nous ont envoyées à Nous-même, que par les prières assidues qu'elles adressent à Dieu, ne cessent de faire tous leurs efforts pour que la saine foi et la sainte doctrine du Christ se propagent de plus en plus, parmi toutes les nations, sur toute la surface du globe, avec les plus heureux et les plus salutaires progrès. Tandis que Nous accueillons, par un

témoignage particulier de la reconnaissance de Notre cœur, ces admirables œuvres dignes de toute louange et de tout éloge, nous demandons humblement au Dieu très-clément, dispensateur de tous les biens, de rendre à ses fidèles, pour prix de ces œuvres, les plus riches récompenses dans l'éternité.

8. Exhortation aux évêques à rester unis à la chaire de saint Pierre.

Telles sont, Vénérables Frères, les communications que Nous avons cru devoir vous faire aujourd'hui. Et comme Nous avons jugé convenable de faire publier la présente allocution, Nous adressons maintenant la parole avec tout l'élan de Notre cœur à Nos autres Vénérables Frères les patriarches, les archevêques, les évêques de l'univers catholique. Nous les conjurons tous et chacun, et Nous les exhortons dans le Seigneur à demeurer *fermement unis entre eux par la concorde et la charité*, à rester attachés par les liens étroits de la foi et de la soumission à Nous et à cette chaire de Pierre, afin que se confondant dans le même sentiment et la même doctrine, écartant toute considération humaine, et fixant leurs regards sur Dieu seul, implorant son secours par de constantes et d'ardentes prières, ils n'épargnent ni fatigue ni vigilance pour combattre avec le courage, la fermeté et la prudence épiscopales, les combats du Seigneur; pour écarter avec un zèle plus ardent, loin des pâturages empoisonnés, les chères brebis confiées à leurs soins, pour les conduire aux prairies salutaires, et pour ne jamais les laisser tromper par les doctrines opposées et étrangères, mais, au contraire, pour les défendre des embûches et des attaques des loups ravissants, et en même tems pour s'efforcer avec bonté, avec patience et avec savoir, de ramener dans le sentier de la vérité et de la justice celles qui se sont égarées, de telle sorte qu'eux-mêmes se rencontrant, par la grâce divine, dans l'unité de la foi et dans la reconnaissance du Fils de Dieu, ils fassent avec nous un seul bercail et un seul pasteur.

Compte-rendu à nos Abonnés.

État des *Annales*. — Travaux exécutés. — Travaux à publier. — Découvertes importantes.

La longueur des précédens articles nous oblige à être très-court dans ce *compte rendu;* mais nous ne saurions ne pas nous féliciter et féliciter nos lecteurs, d'avoir enfin terminé le publication de la *lettre apologétique de dom Gardereau.* Nous savons que quelques-uns de nos lecteurs ont trouvé beaucoup trop longues ces explications, qui toujours avaient besoin de rectifications. Mais qu'ils nous permettent de le dire, nous ne pouvions faire autrement; nous avons voulu donner toute latitude à dom Gardereau, parce que nous désirions mettre sous les yeux de tous, la *profonde détresse de cette école mixte*, qui exclue de presque toutes les écoles et de presque toutes les philosophies que l'on enseigne en France, voulait inaugurer de nouveau toutes les vieilles méthodes d'*idées innées, émanées*, de *lumière* divine, etc., sous l'égide de deux personnes aussi respectables que celles d'un professeur de dogme à la Sorbonne et d'un membre de la famille des bénédictins.

Nos lecteurs ont pu voir le vice radical et fondamental de cette école, qui, sur l'*origine de nos connaissances*, sur *la raison*, sur *l'âme*, sur *l'enseignement*, sur *la tradition*, est obligée, pour ne pas enseigner des erreurs avouées, pour ne pas être *rationaliste* ou *panthéiste*, de soutenir qu'il ne faut pas prendre ses *paroles dans leur sens propre*, qu'elle parle par *figures* et par *métaphores*, et qu'elle laisse à la *sagacité de ses lecteurs à assigner le vrai sens à ses expressions*, c'est-à-dire un sens diamétralement opposé à celui que leur donnent l'usage et les dictionnaires.— Nous le disons, sans crainte, quand une école philosophique en est arrivée là, elle est vaincue et près de sa fin ; et c'est là qu'en est arrivée l'*école mixte.*

Nous ne voulons pas dire qu'ellereconnaisse en ce moment sa défaite, mais nous pouvons du moins assurer que dans ses publications futures, elle sera plus circonspecte et plus exacte. Déjà plus d'un ouvrage a été remis sur le métier, et subi d'améliorations sensibles. Quand nous n'aurions obtenu que cela; ce serait encore un précieux résultat.

Nous ne reviendrons pas sur les autres travaux qui sont entrés dans ce volume. Comme à l'ordinaire, il n'est pas de question scientifique un peu importante, que nous n'ayions examinée et dont nous n'ayions donné le résultat, lorsqu'il a été favorable aux doctrines catholiques. Le principal événement en ce genre a été l'arrivée à Paris des *monumens ninivites ;* il n'y a que quelques jours qu'ils ont été livrés au public. Nous attendons que la science s'en soit un peu expliquée avant d'en parler à nos lecteurs ; nous attendons surtout que le déchiffrement de l'*écriture* que ces monumens portent, ait fait quelques pas assurés avant de nous en occuper nous-mêmes.

Nous avons continué à tenir nos lecteurs au courant de l'état de *la science égyptienne.* M. le vicomte de *Rougé* l'a fait avec une sagacité et une ampleur qui l'a placé au rang des Egyptologues les plus estimés. C'est le témoignage que lui rend M. Ampère, dans le cahier du 15 décembre de la *Revue des Deux-Mondes.*

La science de l'*astronomie indienne* est sur le point de voir lever le voile profond qui l'avait cachée jusqu'ici, grâce aux travaux d'un missionnaire catholique. M. l'abbé *Guérin*, pendant un long séjour dans l'Inde, est venu à bout de se procurer un grand nombre de livres indiens qui, jusqu'à ce jour, avaient échappé aux recherches de tous les savans. Il a retrouvé surtout le traité astronomique qui a pour titre et pour auteur *Soûrdjyo Shiddhanto*, traité dont tous les astronomes déploraient la perte. C'est là que l'on trouve la méthode et les calculs par lesquels les Indiens calculent les éclipses. On y voit l'application de l'algèbre à la géométrie, les logarithmes, les sinus et cossinus, et plusieurs autres sciences que l'on croyait n'avoir été connues que des Grecs ou des auteurs modernes. L'ouvrage imprimé aux frais du gouvernement sur la demande de l'Académie des sciences, est achevé, il porte pour titre : *Astronomie indienne, d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brammes, sur l'astronomie, l'astrologie et la chronologie, suivie de l'examen de l'astronomie des anciens peuples de l'Orient, et de l'explication des principaux monumens astronomico-astrologiques de l'Égypte et de la Perse.* Mais il ne paraît pas encore parce que les planches et les figures nombreuses ne sont pas achevées. Mais M. Guérin, notre ami, nous en a communiqué les épreuves. Nous en publierons la *préface*

dans notre prochain cahier. Ce livre ouvre une ère nouvelle à la science et à la chronologie indiennes. Plusieurs monumens, qui dateraient d'après quelques Allemands et quelques Français, de 2 et 3000 ans avant notre ère, se trouvent porter la date authentique de quelques siècles après.

MM. les abbés de *Cauvigny* et *Chassay* ont continué à tenir tête à la polémique *rationaliste* de l'*Allemagne* et de la *France;* leurs articles ont été faits dans cette voie de modération et de fermeté, que nous voulons conserver aux *Annales.*

C'est aussi dans ce sens que nous avons commencé l'*examen de la philosophie de M. l'abbé Gioberti.* Nous avons reçu des lettres qui nous remercient d'avoir vengé le clergé français, de quelques reproches injustes qui lui étaient adressés par M. Gioberti. Nous continuerons l'examen de son système philosophique pour lequel quelques enthousiastes lui ont fait une réputation que nous sommes loin de croire méritée. M. l'abbé Gioberti est un penseur sans doute, mais il n'est ni créateur, ni surtout un vrai restaurateur comme le porte le titre de son livre. Son travail se réduit à un nouvel essai de ressusciter sous un autre nom, quelques-unes des vieilles erreurs *idéalistes*, de *Platon*, des *néo-platoniciens* du 13e siècle et de *Malebranche*, systèmes toujours funestes à la philosophie de l'Eglise qui est essentiellement et uniquement *traditionelle.* Cette vérité n'a pas échappé à l'œil perspicace des Allemands, et c'est aussi ce que nous disait, avec une science rare et profonde, M. le général comte de *Radowitz*, celui-là même que S. M. le roi de Prusse vient d'envoyer en France pour réparer, si la chose est encore possible, les désastres de ces malheureux catholiques suisses, si honteusement trahis, ou abandonnés, par leurs amis et leurs alliés.

Nous continuerons encore à examiner les nouveaux développemens que prend l'*école éclectique.* Cette école, représentée par MM. Saisset, Simon, Jacques, etc., sous la direction ou l'impulsion de M. Cousin, vient de créer un journal auquel elle a donné pour titre *La liberté de penser.* Nous examinerons son programme; en attendant nous ne pouvons que la féliciter d'avoir un organe, où nous espérons qu'elle répondra aux graves reproches que lui fait la philosophie traditionelle sur les lacunes et les défauts de son enseignement.

ABONNÉS DES *ANNALES* DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, AU 31 DÉCEMBRE 1847.

		Report.	212	Report.	384
Ain.	3	Indre-et-Loire.	6	Sarthe.	9
Aisne.	2	Isère.	7	Seine.	241
Allier.	1	Jura.	7	Seine-Inférieure.	8
Alpes (B.).	15	Landes.	2	Seine-et-Marne.	0
Alpes (H.).	1	Loir-et-Cher.	3	Seine-et-Oise.	8
Ardèche.	19	Loire.	5	Sèvres (Deux).	6
Ardennes.	0	Loire (H.-).	2	Somme.	8
Arriège.	3	Loire-Inférieure.	4	Tarn.	2
Aube.	2	Loiret.	4	Tarn-et-Garonne.	14
Aude.	10	Lot.	1	Var.	8
Aveyron.	5	Lot-et-Garonne.	2	Vaucluse.	6
B.-du-Rhône.	22	Lozère.	0	Vendée.	2
Calvados.	7	Maine-et-Loire.	7	Vienne.	6
Cantal.	5	Manche.	1	Vienne (H.-)	6
Charente.	4	Marne.	3	Vosges.	3
Charente-Inférieure.	3	Marne (H.-).	3	Yonne.	5
Cher.	1	Mayenne.	5		
Corrèze.	4	Meurthe.	16	Algérie.	2
Corse.	3	Meuse.	8	Angleterre.	2
Côte-d'Or.	6	Morbihan.	5	Autriche.	0
Côtes-du-Nord.	4	Moselle.	4	Belgique.	5
Creuse.	1	Nièvre.	3	Etats-de-l'Église.	14
Dordogne.	1	Nord.	15	Pologne.	3
Doubs.	2	Oise.	4	Prusse.	4
Drôme.	3	Orne.	5	Hollande.	4
Eure.	6	Pas de-Calais.	8	Russie.	4
Eure-et-Loir.	3	Puy-de-Dôme.	10	Savoie.	4
Finistère.	7	Pyrénées (B.-)	3	Suisse.	10
Gard.	7	Pyrénées (H.-)	2	Turquie.	1
Garonne (H.-)	18	Pyrénées-Orientales.	2	Canada.	3
Gers.	13	Rhin (B.-)	2	Cayenne.	1
Gironde.	5	Rhin (H.-)	1	Ile Bourbon.	1
Hérault.	17	Rhône.	19	Sénégal.	1
Ille-et-Vilaine.	9	Saône (H.-).	3	Etats-Unis.	15
Indre.	0	Saône-et-Loire.	8	Chine.	2
Total.	212	Total.	392	Total général.	803

Comme c'est notre coutume, nous mettons ici sous les yeux de nos lecteurs, la *liste de nos abonnés*, que l'on peut appeler le bilan de notre société. L'année qui vient de s'écouler a été désastreuse pour les *Revues;* plusieurs ont dû cesser de paraître; dans ce nombre sont l'*Auxiliaire catholique*, dirigé par M. l'abbé Sionnet, rédigé d'abord par MM. les bénédictins de Solesme, et plus tard par le directeur et quelques autres de ses amis. Cette revue avait commencé en mai 1845, elle a fini en mars 1847. Malgré le talent de ses divers rédacteurs, elle n'a jamais pu faire ses frais. — La *Revue nouvelle*, fondée par M. le prince Albert de Broglie, pour soutenir une espèce de religion d'état, ou plutôt la prééminence de l'état sur la religion, a aussi cessé de paraître, malgré la haute protection de M. Guizot; fondée en 1844, elle a fini en septembre 1847. — Enfin la *Nouvelle*

revue encyclopédique, fondée par M. Didot, pour continuer la *Revue analytique de biographie* de MM. Miller et Aubenas, n'a pu continuer au-delà d'un an.

On voit combien il est difficile de créér et de continuer une œuvre semblable à celle que nous publions depuis 17 ans. Mais aussi c'est que nous croyons que nos *Annales* répondent à un besoin, celui de faire rentrer l'enseignement dans la voie *traditionnelle*, qui appartient au Catholicisme seul. Elles remplissent ce but par toutes les publications qui ont trait ou à l'histoire des religions anciennes, ou aux découvertes dans tous les genres de science, ou à la polémique, philosophique qu'elles ont soutenue. Voilà pourquoi il a été nécessaire de combattre, dans ces derniers tems, les principes rationalistes ou platoniciens qui voulaient s'introduire encore dans l'enseignement.

Après ces détails, on ne sera pas étonné que notre liste présente quelque diminution. L'an dernier, notre compte-rendu comprenait 815 abonnés; cette année, elle n'est que de 803; c'est une diminution de 12 abonnés. Mais nos lecteurs peuvent croire que cela ne diminuera en rien notre zèle; nous comblerons le déficit, non avec l'argent des actionnaires que nous n'avons pas, mais par une stricte et sévère économie dans l'administration du journal.

Mais nous prions nos abonnés de jeter un coup-d'œil sur cette liste, et de voir combien de départemens qui ne comptent que un ou 2 ou 3 souscripteurs. Nous prions ces souscripteurs, de vouloir bien, dans les réunions ou dans les voyages, faire connaître les *Annales;* nous remplacerons volontiers les cahiers qui, dans le trajet, se seraient égarés. C'est une œuvre de prosélytisme que nous leur demandons; car ils voient bien que nous n'avons que strictement le nombre d'abonnés nécessaires pour continuer notre publication; un peu de courage donc, et un peu de dévouement, si l'on croit que notre publication soit utile à notre cause.

Nous terminons ici ces considérations, en remerciant nos abonnés du concours qu'ils ont bien voulu nous apporter jusqu'ici; c'est à eux seuls qu'appartient le succès et la continuation des *Annales de philosophie chrétienne.*

Le Directeur-Propriétaire,
A. BONNETTY,

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

Voir à la page 5 la Table des articles.

A.

Absolu. Danger de ce système. 40
Acte. Valeur de ce mot chez les scholastiques. 31. — De l'acte complet. 35
Adam de St-Victor. Hymne pour saint Martin. 383
Adhésion à nos doctrines par un professeur de théologie. 285
Allemagne. Tableau du rationalisme. 268
Ambroise (Saint). Vision sur la mort de St Martin. 356
André (M. l'abbé). Analyse du 2e vol. de M. l'abbé Chassay, le Christ et l'Évangile. 268
Annales de la propagation de la foi. Extrait du n. 111. 165. Du n. 112. 265. Du n. 115. 321
Anselme (St). Danger de sa méthode. 154. — Sur un éloge qu'en fait le bréviaire. 224. — Défaut de son argument sur l'être nécessaire. 305
Aristote. Que la matière n'est jamais séparée de la forme. 35. — Ce qu'il entend par puissance et acte. 34. — Sur les universaux. 39. — Condamné ainsi que ses commentateurs. 371. — Approuvé par l'université sur l'ordre du roi. 377
Augustin (St). Sur l'union de l'ame avec la vérité; rétracte son opinion. 447. Explique la lumière innée. 453.
Averroès. Ses erreurs. 371
Avicenne. Ses erreurs. 371

B.

Bach (M. l'abbé). Notice sur la première découverte des Védas. 454
Barbe (M. l'abbé). Des mœurs et coutumes des tribus koukies (1er art.), 504. — (2e art.). 411
Bertrand (M. l'abbé). Légende de Krichna et preuves que quelques emprunts en ont été faits aux évangiles. 85
Bonaventure (St). Sa philosophie blâmée par Mgr Bouvier. 560. — Sa philosophie combattue. 576. — Analyse de son *Itinerarium mentis in Deum*. 581. — Mal exposé par dom Gardereau. Voir ce mot.
Bonnetty (M.). Nouvelles considérations sur l'opinion de St Thomas concernant l'origine de nos connaissances. 31. — Dictionnaire de diplomatique du mot *gradué* jusqu'à la fin du G. 66. — Si nous avons donné une fausse explication des textes: la parole de Dieu est une semence et une lumière. 75. — Introduction et notes à l'article sur le fouriérisme. 107. — Réponse détaillée à la lettre de dom Gardereau, exposant ses opinions philosophiques et théologiques (3e art.), 126.—(4e art.). 209. — (5e art.), 289. — 6e art.), 331.—(7e et dernier art.), 444. — Sur les ruines de Ninive. 145. — Sur les voyages exécutés en Orient, 230. — Examen critique de quelques reproches et de quelques conseils adressés au clergé français par M. l'abbé Gioberti. 245. — Examen de quelques erreurs rationalistes et panthéistes professées dans les écoles au 13e siècle, et qui se sont continuées jusqu'à nos jours. 357. — Compte-rendu à nos abonnés. 488
Bourzes (Le P.). Lettre sur la recherche des Védas. 435
Bouvier (Mgr). Blâme les scholastiques. 558. — De la philosophie de St Bonaventure. 560
Bunsen (M. le ch. de). Examen critique de son histoire de l'Égypte (6e et dern. art.), par M. de Rouge. 7. — Objections contre son système par M. de Paravey. 182

C.

Cadolini (S. E. Mgr). Censure quelques expressions de M. l'abbé Gioberti. 256
Calmettes (Le P.) Envoie en France le premier exemplaire des Védas. 441. — Est l'auteur de l'Ezour-Védam. 445
Catholique. Mal défini par M. l'abbé Gioberti. 25

Cauvigny (M. l'abbé). Analyse des études critiques sur le rationalisme contemporain (3e art.), 49. — Exposition du système de M. Cousin sur la philosophie de l'histoire. 421
Chassay (M. l'abbé). Examen critique de la christologie rationaliste de Jean Reynaud. 325. — Examen de son 2e vol. de *Christ et Evangile*. 268
Chine. Eglises rendues aux Chrétiens. 325
Christianisme. Comparaison avec la légende de Krichna. 85. — Tableau de son établissement dénaturé par Jean Reynaud. 325
Chronologie. Quelle est son authenticité dans la Bible. 27
Combéguille (M.). Spicilége liturgique, etc. (3e art.). 342
Cousin (M.). Sur l'absolu. 41. — Sur Hégel. 50. — Exposition de son système sur la philosophie de l'histoire. 421

D.

Descartes. Condamné par ordre du roi par l'université. 377
Développement. Système de M. Cousin et de l'école mixte. 423. Son origine. 479
Dictionnaire de diplomatique; grades à guillelmites. 67. — Abréviations commençant par la lettre G. 74
Didier, abbé du Mont-Cassin. Sa coopération avec Grégoire VII (1er art.), 150. (2e art.), 189. — Elu pape. 204. Sa mort. 207

E.

Ecole mixte. Condamnée par l'évêque de Paris. 367. — Sa détresse perpétuelle. 449-453
Ecoles rationaliste, panthéiste, mixte et traditionnelle. Leurs affinités et leurs différences. 286. Leur origine. 479
Eglises. Rendues aux Chrétiens en Chine. 325
Emanation. Bien définie par St Bonaventure. 396. — Fausse notion donnée par dom Gardereau. 405. — Il admet une émanation qui n'est pas le verbe. 449. Son origine chez les Hindous. 477
Encyclopédie nouvelle. Voir Reynaud.
Erreur. Mal définie par Cousin et l'école mixte. 56
Etienne (Tempier). Condamnation de 219 propositions scholastiques. 366
Etienne (autre évêque). Modifie cette condamnation. 376
Être. Fausses conséquences tirées par les scholastiques. 387-393
Existence en germe et en puissance. Différence. 38
Ezour-Védam. Composé par le P. Calmettes et non par le P. Robert de Nobili. 443

F.

Féroners. Ce qu'ils sont. 332
Fouriérisme (Le) devant le siècle (1er art.), 1[illegible]. — Sa théologie. 110. — Sa cosmogonie. 115. — Sa psychologie. 121. — (2e art) La Société d'après Fourier. 165. — L'industrie. 169. — Critique de la Société. 170. — Objections contre son système. 174. — Son histoire. 180
Franciscains. Inventent les formules jansénistes au 13e siècle. 378

G.

G. Abréviations commençant par cette lettre. 74
Garcin de Tassy (M.). Extrait de sa traduction de la légende de Krichna. 89
Gardereau (Dom). Lettre exposant ses opinions philosophiques et théologiques avec la réponse de M. Bonnetty. — Se trompe en exposant l'opinion de saint Thomas sur l'origine de nos connaissances. 51. — (3e art.). S'il peut excuser la méthode purement rationnelle. 126. — (4e art.). Contradiction sur la révélation intérieure et extérieure. 209-212. — (5e art.). Ce qu'est la philosophie dans le système traditionnel. 289. — (6e art.). Se trompe sur la philosophie de St Bonaventure. 381. (7e et dernier art.). Discussion de toute sa philosophie. 444
Germe. Ce que c'est dans la scholastique. 38. — Base du système de Hégel. 55. — Impossibilité de placer le germe de toutes les vérités en l'âme humaine. 369
Gioberti (M. l'abbé). Examen critique de quelques reproches et de quelques conseils adressés au clergé français. 245. — Erreur sur le mot catholique. 255. — Censuré par S. E. Mgr Cadolini. 156
Goclenius. Sur l'acte complet et l'acte incomplet. 36
Grandmont (Religieux de). 71
Grégoire VII. Comment aidé par Didier (1er art.). 130. — Lettre à Didier sur sa nomination à la papauté. 158. — (2e art.), 189. — Autre lettre sur la détresse de l'Eglise. 195. Sa mort. 205
Grégoire IX. Bulle adressée aux professeurs de Paris contre l'enseignement scholastique. 362
Grégoire de Tours (St). Sur St Martin. 355
Gros-Tournois. 73
Guerin (M. l'abbé). Annonce de son livre sur l'astronomie indienne. 490
Guigniaut (M.). Sur Zoroastre. 329

Guillaume Delamare : écrit contre St Thomas. 376
Guillelmites Religieux. 73

H.

Hanover. Ce que c'est chez les Perses. 333
Hégel. Jugé par Cousin. 50
Hermésianisme. Condamné de nouveau. 313
Histoire. Faite *à priori* par M. Cousin. 421
Hom. Chez les Perses. 333. Voyez Om.

I.

Infini. Danger de le poser dans l'âme. 40. —M. Cousin y trouve toute l'histoire. 425
Intuition directe. Danger de ce système. 368 et 371
Itinerarium mentis in Deum, de St Bonaventure. C'est un ouvrage mystique et non philosophique. 381. — Mal analysé par dom Gardereau. 384

J.

Jean Damascène (St). Hymne pour la Toussaint. 344
Jean XXI. Lettre contre l'enseignement de la Scholastique. 365
Jérusalem. Création d'un patriarche résidant. 315
Juifs. Sur leur séjour en Egypte. 16

K.

Kilber (le P.). Sur l'autorité des Pères. 228 et 454
Kircher (le P.). Extrait d'un bréviaire chaldéen sur le séjour de saint Thomas dans l'Inde. 86
Koukies (les tribus). Leurs mœurs et coutumes, (1er art.); 304 (2e art.) 411. — Mots de leur langue. 417
Krichna. Sa légende comparée à quelques faits évangéliques. 85

L.

Lacordaire (le P.). Lettre à M. l'abbé Chassay. 284
Laïques; Parlant théologie. 264
Layard (M.). Découvertes des monuments de Nemroud. 145
Le Gac (le P.). Sur les Védas. 440
Lepsius (M.). Observations sur quelques-uns de ses travaux. 182
Leroux (Pierre). Dissidence avec Jean Reynaud. 326
Liturgie. Voir Combéguille.
Lourdoueix (M. de). Le fouriérisme devant le siècle (1er art.) 107, (2e art.) 165
Lulle. Voir Raymond.
Lumière : si on peut le dire de la parole de Dieu. 75
Lumière innée Expliquée par saint Augustin. 455. Ce système vient des Hindous. 477

M.

Maistre (M. de); refutation de son opinion sur l'universel. 39
Maret (M. l'abbé). Sa méthode mal exposée par D. Gardereau. 130. 142
Martin (St.). Sa fête et hymne en son honneur. 352
Mémoire. Système mal défini par Dom Gardereau. 385
Méthode purement rationelle. Si Dom Gardereau peut l'excuser. 130
Mohl (M.). Quelques observations sur les voyages exécutés en Orient. 230
Montrond (M. de). Traduction de la biographie de Didier par Luigi Tosti. (1re art.), 136; (2e art.) 189.
Morts (jour des). Beauté de cette fête; prose. 347

N.

Nemroud; ruines découvertes par M. Layard. 145
Ninive; ruines découvertes par M. Layard 145
Nobilis (le P. de); n'est pas l'auteur de l'Ezour Védam. 445

O.

Om formule Boudhique expliquée, 322. Voyez Hom.

P.

Panthéisme. au 13e siècle et suivants. 357 Son origine chez les Hindous. 477
Paravey (M. de). Observations sur les travaux de MM. de Bunsen, Lepsius et de Rougé. 182
Parisot (M.). Sur Zoroastre. 331
Parole. Son action d'après saint Thomas. 47. — Si la parole de Dieu est semence et lumière. 75. Voir Verbe.
Philippe-le-Bel. donne un certificat d'orthodoxie à Raymond de Lulle. 375
Pie IX. Encyclique pour la réforme des ordres religieux, 80. — Bref condamnant de nouveau l'hermésianisme, 313. — Allocution portant création d'un patriarche résidant à Jérusalem. 315. — Rescrit sur les collèges mixtes fondés en Irlande, 418. — Bref au r. p. Perrone. 419 — Allocution prononcée le 17 décembre 1847. 484.— Blâme infligé à l'évêque de Montpellier. 485
Prem-Sagar. Livre indien, extraits sur Krichna. 91
Puissance. Valeur de ce mot chez les scholastiques 34

Q.

Quinet (M.). Erreur sur le Verbe chez les Perses. 336

R.

Races, (question de leur origine). Comment passée par M. Cousin. 428
Rationalisme au 13e siècle et suivants. 357. Son origine chez les Hindous. 477
Raymond de Lulle. De ses erreurs. 372.— Approuvé par les universités et le roi. 372.— Ses opuscules rationalistes. 373. — Propositions condamnées. 374. — Défendu. 375
Rawlinson (M.). Ses travaux pour lire les inscriptions cunéiformes. 149
Revues catholiques vengées contre M. l'abbé Gioberti. 249
Reynaud (Jean). Examen de ses erreurs sur le christianisme. 325. — Dissidences avec Pierre Leroux. 326
Rhode. Recule trop l'époque de Zoroastre. 330
Rougé (M. le vic. de). Examen critique de l'histoire de l'Egypte de M. de Bunsen (6e et dernier art.). 7. — Quelques observations sur ses articles par M. de Paravey. 182

S.

Saisset (M.). Contre l'absolu. 41
Salinis (M. l'abbé). Sur l'opinion de saint Thomas sur les idées innées. 45
Scholastiques. Leur autorité en philosophie. 357. — Funestes conséquences de leurs doctrines; condamnés par les papes; propositions erronées ou dangereuses. 357. Conformité avec les doctrines hindoues. 477
Scotistes. Soutiennent la théorie de l'acte incomplet. 36
Semence. Objections contre l'explication donnée à ce mot. 75
Sésostris. D'après M. de Paravey. 185
Severin (St). Vision sur la mort de saint Martin. 355
Spicilège liturgique. (3e art.). 342
Spinosa. Son Dieu. 54
Spontanéité de la pensée. 55
Strauss. Son portrait par M. Chassay. 274
Suarez. Blâmé sur les universaux. 40
Syncrétisme. Système emprunté par M. Cousin à l'Allemagne. 51

T.

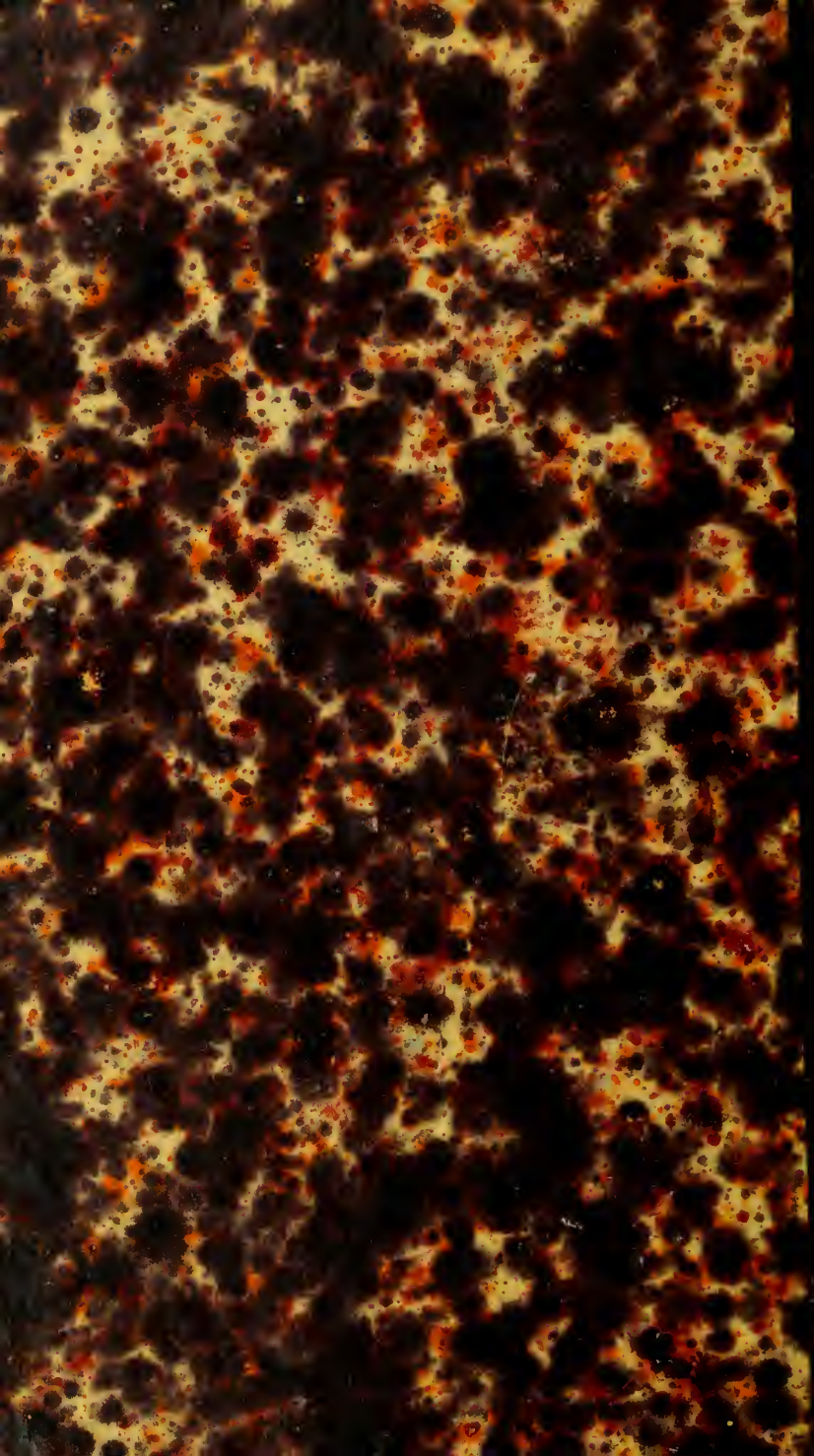
Tertullien. Examen du passage où il dit qu'il ne faut pas se servir de la méthode philosophique. 217
Thomas (St) apôtre. Preuves de sa prédication dans l'Inde. 86. — Par le bréviaire chaldéen. *Ib.*
Thomas (St). Nouveaux documens sur son opinion concernant l'origine de nos connaissances. 31. — Ce qu'il entend par puissance et acte. 32. — Par acte complet. 35. — Sur les idées innées, 45, et la science développée. *Ibid.* — Des sciences séminales. 45. — Des principes universels. 45. — Des actions de la parole. 47. — Quelques-unes de ses propositions condamnées. 376.— Un auteur franciscain écrit contre lui. *Ibid.*
Thibaud (Mgr). Extrait de son mandement réprimandé par le pape. 485
Tosti (Dom Luigi). Biographie de Didier. (1er art.), 150. — (2e art.), 159
Toussaint. Beauté de cette fête. 342. — Hymne. 344
Trinité. Sa notion ne se trouve pas dans les créatures. 397

U.

Union divine. Expliquée par saint Bonaventure. 447. Dénaturée par les scholastiques. 357. Son origine dans les livres indiens. 477
Universaux. Fausseté et danger de ce système. 38
Université de Paris. Son enseignement rudement condamné par les papes. 362 et suiv. — Condamne Descartes et enseigne Aristote au nom du roi. 373. singulier serment qu'elle impose à ses membres. 379

V.

Valerga (Mgr.). Créé patriarche à Jérusalem. 315
Valroger (M. l'abbé). Examen de son livre : *Essai sur le rationalisme contemporain*, (3e art.). 49
Vêdas. Comment le premier exemplaire est parvenu en France. 434
Verbe. Chez les perses, n'est pas le verbe évangélique. 332. — Voir dans le verbe; difficultés de ce système. 388. — Emanation qui n'est pas le verbe, *ibid.*—Sa notion corrompue par Dom Gardereau. 449
Voyages exécutés en Orient. De la direction à leur donner. 230

Z.

Zoroastre. Son histoire faussée par les auteurs de l'Encyclopédie nouvelle. 328